

Les ENQUÊTES de LOUIS FRONSAC

Jean d'Aillon

LE
SECRET
DE L'ENCLOS
DU TEMPLE



En pleine Fronde,
pourquoi resurgit
le trésor des Templiers ?

Flammarion

Jean d'Aillon

LE SECRET DE L'ENCLOS DU TEMPLE

Flammarion

Jean d'Aillon

Le Secret de l'enclos du Temple

Flammarion

© Flammarion, 2011

Dépôt légal : mars 2011

ISBN e-pub : 978-2-0812-6465-6

N° d'édition e-pub : N.01ELIN000161.N001

ISBN PDF web : 978-2-0812-6466-3

N° d'édition PDF web : N.01ELIN000162.N001

Le livre a été imprimé sous les références :

ISBN : 978-2-0812-5166-3

N° d'édition : L.01ELIN000216.N001

179 198 mots

Ouvrage composé et converti par Meta-systems (59100 Roubaix)

Présentation de l'éditeur :

1647. La France souffre, les cabales se multiplient, le pouvoir se fissure. Poussé par la bourgeoisie écrasée d'impôts, le parlement de Paris tente d'imposer à Mazarin une constitution limitant le pouvoir royal. Le cardinal se cabre. Et le pays l'imite. Quand débute ce qui va dégénérer en sanglante guerre civile, le comte de Bussy fait une découverte étonnante : sa maison de l'enclos du Temple cache un message chiffré écrit par le dernier grand maître des templiers, document qu'il porte à Louis Fronsac, réputé pour son habileté à résoudre les énigmes. Au-delà du temps, ces deux événements ont-ils un lien entre eux ? Et qui a découpé en quartiers l'un des valets de chambre du favori du duc d'Orléans, crime que Gaston de Tilly, ami du même Fronsac, est chargé de découvrir ? Pourquoi Bussy a-t-il enlevé une jolie veuve ? Quelqu'un agit-il dans l'ombre pour multiplier les émeutes, attiser le brasier, faire régner la peur et s'appropriier le trésor de l'Ordre ? Quel est donc le secret de l'enclos du Temple ?



Illustration originale d'après : un manuscrit © RMN / Agence Bulloz, un portrait de jeune homme © Photo Josse / Leemage, un portrait d'homme mûr © FineArtImages / Leemage, une scène de la Fronde © Photo Josse / Leemage et une vue de Paris © Giraudon / The Bridgeman Art Library. Calligraphie : Nathalie Tousnakhoff © Flammarion.

Né en 1948, Jean d'Aillon vit à Aix-en-Provence. Depuis plusieurs années, il raconte avec talent, exactitude historique et brio les aventures de Louis Fronsac, l'homme aux rubans noirs, dans des ouvrages à succès - dont La Conjuración des Importants, L'Enigme du clos Mazarin, Le Dernier Secret de Richelieu... - qui lui attire à chaque épisode un public aussi passionné que fidèle.

DU MÊME AUTEUR

Aux éditions le Grand-Châtelet

La Devineressse

Aux éditions Le Masque

Attentat à Aquae Sextiae
Le Complot des Sarmates
L'Archiprêtre et la Cité des Tours
Nostradamus et le Dragon de Raphaël
Le Mystère de la chambre bleue
La Conjuraction des Importants
La Lettre volée
L'Exécuteur de la haute justice
L'Énigme du clos Mazarin
L'Enlèvement de Louis XIV
Le Dernier Secret de Richelieu
Le Vie de Louis Fronsac
L'Obscure Mort des ducs
Marius Granet et le trésor du palais comtal
Le Duc d'Otrante et les Compagnons du soleil

Aux éditions Jean-Claude Lattès

La Conjecture de Fermat
Le Captif au masque de fer
Les Ferrets de la reine
L'Homme aux rubans noirs
Les Rapines du duc de Guise
La Guerre des amoureuses
La Ville qui n'aimait pas son roi
Juliette et les Cézanne

Aux éditions J'ai Lu

Marseille, 1198
Paris, 1199
Londres, 1200

LE SECRET DE L'ENCLOS DU TEMPLE

QUELQUES PERSONNAGES

Jacques d'Alibert, *surintendant du palais d'Orléans*

Louis d'Astarac, *marquis de Fontrailles*

Charles de Baatz, *seigneur d'Artagnan, gentilhomme au service du cardinal Mazarin*

Jean Bailleul, *premier clerc de l'étude des Fronsac*

Louis Barbier de La Rivière, *seigneur de Petit-Bourg, abbé, favori du duc d'Orléans*

Margot Belleville, *intendante de la seigneurie de Mercy*

Louis de Bourbon, *prince de Condé, dit « le Grand Condé », cousin du roi*

Armand de Bourbon, *prince de Conti, frère du prince de Condé*

Claude de Bourdeille, *comte de Montrésor*

Philippe Boutier, *conseiller au Parlement*

Nicolas Bouvier, *secrétaire et cocher de Louis Fronsac*

Antoinette Bouvier, *mère de Nicolas*

Guillaume Bouvier, *homme à tout faire et concierge, frère de Jacques*

Jeannette Bouvier, *cuisinière des Fronsac*

Nicolas Campi, *valet de chambre du comte de Franquetot*

Jean de Choisy, *chancelier du duc d'Orléans*

Père Clément, *moine de la Merci*

Jacques Dufresne, *chirurgien, valet de chambre de M. Goulas*

Madeleine Dufresne, *sotte femme*

François Desgrais, *exempt au Grand-Châtelet*

Marie-Françoise Durier, *tenancière de l'auberge Le Loup et le Porcelet*

Simon Antoine Dreux d'Aubray, *lieutenant civil de la prévôté et vicomté de Paris*

Basile Fouquet, *abbé de Barbeaux, frère de Nicolas Fouquet, espion du cardinal*

Mazarin

François, *laquais de Gaston de Tilly*

Louis Fronsac, *fils du notaire Pierre Fronsac, chevalier de Saint-Michel et marquis de*

Vivonne

Léonard Goulas, *secrétaire des commandements du duc d'Orléans*

Jehan Guillaume, *exécuteur de la haute justice de la prévôté de Paris*

Mathurine Guillaume, *sa fille*

Paul de Gondi, *coadjuteur de l'archevêque de Paris, futur cardinal de Retz*

Jean La Goutte, *sergent au Grand-Châtelet*

Germain Gaultier et sa sœur Marie, *domestiques*

Michel Hardoin, *époux de Margot Belleville*

Guy Joly, *conseiller au Châtelet*

Ghislain de Maffécourt, *ancien chevau-léger de la maison du roi*

Gaspard Maurecourt, *fermier à Mercy*

Jules Mazarin, *président du Conseil royal*

Gilles Ménage, *abbé, secrétaire de Paul de Gondi*

Marie Bonneau de Miramion, *jeune et riche veuve*

Robert Miron, *maître des comptes, conseiller au parlement de Rouen, colonel du*

quartier de Saint-Germain-l'Auxerrois

Jean Molé, seigneur de Champlâtreux, intendant de Picardie

Mathieu Molé, premier président du parlement de Paris

Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII

Marie de Rabutin, marquise de Sévigné

Guy de Rabutin, frère de Roger, chevalier de Malte

Roger de Rabutin, comte de Bussy

Hugues de Rabutin, grand prieur de France des hospitaliers de Malte

Antoine Rossignol, chef du bureau du Chiffre

Pierre Séguier, chancelier

Gaston de Tilly, procureur du roi

François de Vendôme, duc de Beaufort

Catherine de Vivonne-Savelli, marquise de Rambouillet

Julie de Vivonne, nièce de la marquise de Rambouillet, épouse de Louis Fronsac

Vincent Voiture, poète

Joseph Zongo Ondedei, maître de chambre de Mazarin et espion

Première partie

Décembre 1647

Crimes et mystères autour de l'enclos du Temple

En cet après-midi du dimanche 15 décembre 1647, la voiture de M. de Rabutin, comte de Bussy, remontait lentement la rue du Temple enneigée. À l'intérieur, sur une banquette de velours cramoisi, Roger de Rabutin, maître de camp¹ du prince de Condé, songeait à sa vie passée et à son avenir. En face de lui, sommeillait son ordonnance, François de Saint-Félics, un jeune homme de vingt ans, ainsi que son valet de chambre, Lazare. Deux cheveu-légers de son régiment escortaient le carrosse.

Deux jours auparavant, Roger de Rabutin avait quitté son château fortifié de Chaseu, près de Laizy, dans sa Bourgogne natale. Même s'il aimait entendre babiller ses trois filles, Diane, Charlotte et Louise-Françoise, il n'éprouvait guère l'envie de rester là-bas depuis la mort de sa femme. Le lugubre château, avec ses grandes tours, dont l'une servait encore de donjon, son fossé rempli d'eau croupie et son pont-levis, lui rappelait trop le malheur qui l'avait frappé.

Il soupira. Allait-il oublier plus facilement sa chère épouse dans la capitale ? Rien n'était moins certain.

Il allait avoir trente ans, songeait-il avec morosité. Comme il avait quitté le collège de Clermont – le célèbre établissement des jésuites de la rue Saint-Jacques – à seize ans pour rejoindre le régiment de son père, il avait passé presque la moitié de sa vie à faire la guerre pour son roi.

Il ne regrettait pas son engagement ; après tout le métier des armes était le seul qu'on sache bien exercer chez les Bussy, mais il se sentait las. Au cours de ces dernières années, la fortune n'avait jamais été au rendez-vous, alors que les rebuffades, les blessures et les fièvres ne lui avaient pas fait défaut. Certes, il avait les titres de conseiller d'État et lieutenant général des armées du roi en Nivernais, mais il n'était toujours que capitaine-lieutenant et maître de camp d'un régiment d'infanterie de douze compagnies. Et sa bourse se montrait toujours aussi plate, alors que le train de vie d'un lieutenant général des armées du roi exigeait une solide fortune.

Pourquoi Mazarin ne lui proposait-il pas une charge de maître de la cavalerie légère qui lui ouvrirait la voie à la commission de maréchal de camp ? N'était-il pas l'un des meilleurs capitaines de l'armée de Condé ? Ayant interrogé le Prince, celui-ci lui avait répondu que certaines de ses aventures galantes avec des dames mariées, et plus encore l'impertinence de ses boutades, lui portaient préjudice. Ce pourrait-il qu'il ait raison ?

Il chassa cette idée. Il n'était pas plus hardi auprès des femmes que le Prince lui-même, ni plus insolent que lui.

Une autre question le taraudait : et si la cause de sa défaveur à la Cour tenait tout simplement au prince auquel il s'était lié ? On lui avait rapporté que lorsque Louis de Bourbon avait demandé pour lui la charge de lieutenant du roi en Nivernais – une charge qui lui venait de son père –, la reine avait failli la lui refuser, justement parce qu'il était son affidé.

Il songea à nouveau à l'année qui venait de s'écouler, une année noire, tant pour son maître, Louis de Bourbon prince de Condé, que pour lui-même. Par manque de moyens, la campagne de Catalogne avait tourné au désastre avec l'abandon du siège de Lérida, et il avait

contracté une fièvre quarte qui l'avait obligé à rentrer précipitamment en Bourgogne.

Heureusement, il allait mieux, et goûter aux plaisirs de Paris lui ferait certainement du bien. Il verrait sa cousine Marie, ses amies, la marquise de Rambouillet peut-être. Les fêtes de Noël seraient sans doute bien douces chez son oncle, le grand prieur.

Il avait besoin d'en profiter, car l'année 1648 ne serait pas bonne, il le sentait déjà. Le Prince, vu à Dijon la semaine précédente, lui avait dit qu'ils partiraient sans doute en Flandre, vers Arras. Mais Louis de Bourbon ne croyait guère que Mazarin lui donnerait les moyens de vaincre les Espagnols. Le cardinal le craignait trop pour lui offrir un peu de gloire. Afin d'obtenir la paix, Mazarin comptait plus sur les *combinazioni* conduites à Munster que sur une éclatante victoire contre les Espagnols.

Et s'il n'y avait pas de victoire, il n'y aurait pas de butin, pas de promotion, pas de charge de maître de camp général pour lui.

Comment parviendrait-il à s'enrichir pour faire face à ses obligations et doter ses filles ? Peut-être devrait-il épouser une riche veuve ? Il en parlerait à sa cousine qui connaissait tant de monde ! Mais il lui faudrait une belle et avenante veuve, se dit-il en retenant un sourire. Autre éventualité : se faire écrivain. Ayant une jolie plume et un réel talent, pourquoi n'écrirait-il pas un roman ? Une idée lui trottait déjà dans la tête : un récit sur les histoires d'amour de la Cour, mais quelque chose de plus gaillard que *L'Astrée*. Il l'appellerait *l'Histoire amoureuse des Gaules*. Pour autant, avait-on jamais vu un romancier faire fortune ?

*

Son carrosse s'arrêta devant le portail du Temple : une poterne fortifiée voûtée sur croisée d'ogives encadrée par deux tours à archères et surmontée d'une salle des gardes. Reconnaisant le blason des Rabutin sur les portières du carrosse, l'officier de service, en manteau des hospitaliers, fit signe au cocher de passer devant les voitures et les cavaliers qui attendaient.

Comme toujours, la foule était nombreuse à vouloir entrer dans l'enclos, lieu d'asile et de franchise ; les débiteurs s'y trouvaient à l'abri de leurs créanciers ; la prostitution y était plus que tolérée ; les taxes sur les marchandises insignifiantes.

Ils eurent ensuite quelques tracas à traverser la grande cour qu'on appelait le préau du Temple. À toute heure du jour, des badauds circulaient, attirés par les baraques d'artisans et les marchands de légumes installés le long du mur d'enceinte. D'autres échoppes, plus nombreuses encore, se situaient dans la cour de *l'Indemnité* et dans les ruelles derrière l'église. Par privilège du Temple, tous ces métiers n'avaient pas à respecter maîtrises et jurandes ni à payer d'impôt.

Sur le côté gauche de la cour, le cabaret du *Chêne Vert* débordait de clients et beaucoup de montures étaient attachées devant son écurie. Autour du grand abreuvoir central, quelques valets tentaient de briser la glace pour faire boire mules et chevaux.

L'enclos du Temple ressemblait à une petite ville. D'ailleurs, quand les templiers avaient construit cette cité fortifiée hors des murailles de Paris, ils l'avaient appelée la Villeneuve. Une poterne, dans l'actuelle rue du Chaume, permettait d'y entrer en venant de la ville.

Dans son carrosse, Roger de Rabutin était secoué dans tous les sens bien que la voiture avançât lentement, la cour boueuse étant défoncée par des ornières et des trous masqués par la neige. Finalement le véhicule passa un grand portail cintré surveillé par deux gardes

débonnaires avant d'arriver dans la cour de l'*Indemnité* où se trouvaient d'autres baraques d'artisans et les cuisines du grand prieur. À partir de là, le chemin était pavé.

La voiture continua une dizaine de toises pour s'arrêter dans une dernière cour entourée d'écuries et de la sellerie. À droite ouvrait un passage voûté qui communiquait, par quelques marches, avec un jardin. En face, une allée conduisait au grand donjon du Temple, qu'on appelait familièrement la grosse tour.

M. de Saint-Félic sortit le premier et sauta au sol, suivi du valet de chambre. Ensuite, tenant la porte, l'ordonnance laissa descendre son capitaine qui serra son manteau autour de lui en frissonnant, ressentant une petite poussée de fièvre attestant qu'il n'était pas guéri.

— Rien n'a changé depuis huit mois, remarqua-t-il en balayant les lieux du regard, tandis que Saint-Félic lui tendait son épée qu'il glissa dans le baudrier de son pourpoint de velours.

Déjà deux garçons en livrée se précipitaient pour prendre leurs bagages. Les chevau-légers mirent pied à terre alors que Bussy empruntait le passage voûté conduisant au jardin. Arrivé dans une allée encore enneigée, il la remonta sur quelques toises. Le grand marronnier plusieurs fois séculaire, dont il aimait tant l'ombrage en automne, dressait toujours ses branches dénudées devant la terrasse de l'hôtel des prieurs. Qu'il aimait cet endroit, se dit-il, en grimpant les marches du perron avant de pénétrer dans le bâtiment dont un valet lui avait ouvert la porte.

L'hôtel était construit en équerre. La partie en façade formait la demeure du grand prieur, tandis que l'aile transversale se voyait réservée au personnel de service qui habitait aussi dans les bâtisses de la cour de l'*Indemnité*, tant l'hôtel était exigu.

*

D'un geste amical, Bussy salua l'intendant qui, dans le petit vestibule, conversait avec une jeune femme de chambre. Il lui glissa quelques mots de courtoisie, eut un regard galant vers la domestique – qui le lui rendit – et grimpa quatre à quatre l'escalier jusqu'au grand salon où il savait trouver son oncle. Celui-ci lisait, effectivement, devant la cheminée.

— Bonsoir, mon oncle ! lança Bussy en entrant.

— Roger ! Je t'attendais pour plus tard dans l'après-midi ! Tu as fait bon voyage ? demanda le grand prieur Hugues de Rabutin en se levant lourdement.

Il avait soixante-six ans, de la goutte, et un peu trop d'embonpoint.

— Le meilleur possible, compte tenu des bourrasques et de la neige ! Comment va Paris ?

— Paris t'attend, mon neveu ! Et j'ai une surprise pour toi...

— Une surprise ?

— Oui, mais nous irons demain, car il commence à faire sombre et tu dois avoir envie de te reposer, surtout après cette fièvre. Tu vas mieux, au fait ? Ta chambre est prête. J'ai déjà fait allumer un feu. Tes gens logeront dans les bâtiments de la cour de l'Intendance, comme d'habitude, sauf ton valet de chambre qui a un lit sous les combles.

— Vous venez de trop en dire, mon oncle, s'amusa Bussy en écartant les bras pour accoler Hugues. De quelle surprise parlez-vous, et pourquoi ne puis-je la voir tout de suite ?

— Tu n'as pas changé, mon garçon ! plaisanta le prieur, toujours aussi impatient !

— Je suis un soldat, mon oncle, comme vous ! En amour comme à la guerre, qui tarde trop perd la bataille ! répliqua le comte d'un ton faussement martial qui fit sourire le vieil homme.

— Tu as raison, et ce n'est pas moi qui vais te contredire, tu le sais !

C'était justement par sa rapidité d'exécution que Hugues de Rabutin avait conquis le titre de grand prieur de France qui lui rapportait cent mille livres de rente par an. À la mort de son prédécesseur, M. de La Porte – un oncle de Richelieu –, Hugues de Rabutin, commandeur des hospitaliers, avait précipité l'élection et été élu, alors même que le chevalier de Guise – appuyé par Gaston d'Orléans – était le candidat de la Cour.

La régente Anne avait été prise de court par ce choix, mais n'avait osé défier les dignitaires hospitaliers, d'autant que le nouveau grand prieur n'était pas d'un caractère facile et ne se serait pas laissé facilement évincer.

— Te sens-tu capable d'aller un peu marcher dans l'enclos ? s'enquit Hugues de Rabutin.

— Bien sûr, mon oncle ! Je suis assis depuis ce matin dans cette infernale voiture !

— Alors allons-y ! Va prévenir mon valet de chambre qu'il me porte mes bottes et mon manteau. Je te rejoindrai dans le vestibule.

*

Roger de Bussy s'exécuta. Après avoir parlé au valet, il retrouva Saint-Félic et l'intendant dans l'entrée de l'hôtel. Ce dernier expliquait à l'ordonnance où logerait l'escorte. Les bagages du comte de Bussy-Rabutin étaient déjà là et le valet de chambre attendait qu'un domestique les monte dans l'appartement de son maître ; en vérité une petite chambre bien mal chauffée.

Bussy donna quelques informations à Saint-Félic, dont c'était la première venue au Temple, et le prévint qu'il ressortait avec son oncle. Il terminait ces explications quand le grand prieur arriva couvert d'une épaisse pelisse et accompagné d'un laquais qui portait son chapeau.

L'oncle et le neveu sortirent seuls. Le grand prieur reprit alors sa conversation, tandis qu'ils se dirigeaient vers l'arrière de l'hôtel.

— Tu sais que les revenus de l'Ordre ont beaucoup augmenté depuis que j'en suis le prieur, Roger, et que ma crainte était que le Mazarin, qui est perpétuellement à la recherche d'argent, ne soit tenté de nous en larronner une partie, comme le roi d'Espagne l'a fait avec le grand prieuré de Castille.

— Je m'en souviens, mon oncle, et comme je te l'avais promis, j'en ai parlé à Mgr de Condé afin qu'il intervienne en votre faveur.

Roger de Rabutin s'en souvenait d'autant plus qu'il s'agissait d'une discussion remontant à la fin de l'hiver dernier. Son oncle lui avait promis quatorze mille livres de rente s'il parvenait à convaincre le Prince d'empêcher que l'on ponctionne les revenus de l'Ordre.

— Condé a fait ce qu'il a pu, Roger, je te le certifie. Hélas, nous surestimions son influence auprès du Mazarin qui est parvenu à nous piller quand même une partie de nos bénéfices. Pourtant, avec l'appui du Prince et de ses amis, j'ai réussi à démembrer une partie de nos terres qui resteront à l'abri du rapace sicilien. Il est donc juste que tu profites de ce que j'ai pu sauver ! C'est pourquoi j'ai décidé de te remercier par le cadeau que tu vas découvrir, conclut-il dans un petit rire grinçant.

Ils avaient traversé la cour de l'Intendance et, par une poterne sous un bâtiment où logeaient des religieux, pénétrèrent dans le cloître qui entourait l'église et servait de parvis. En vérité, c'était un cloître incomplet qui n'avait que deux galeries à arcades en arcs brisés surmontées de charniers pour les os du cimetière.

Le sol gelé se révélant glissant, Roger tenait son oncle par le bras. Ils passèrent devant la rotonde, la nef circulaire de la vieille église des templiers, construite suivant le modèle de celle du Saint-Sépulcre, puis continuèrent sur un petit chemin, sorte de ruelle bordée de boutiques, avant de déboucher sur un groupe de maisons serrées dans l'ombre du grand donjon. Il y avait là des échoppes, dont celle d'un épicier qui, ayant trouvé la recette d'une tisane purgative, connaissait depuis un prodigieux succès.

Le grand prieur s'arrêta devant l'une des maisons contre laquelle se dressaient des échafaudages. C'était une vieille bâtisse de pierre à un étage, un peu de guingois, avec une porte voûtée en ogive et une minuscule fenêtre en façade. Au-dessus de la porte était creusée une croix templière.

— Comment tu la trouves ?

— La maison ?

— Oui, elle est à toi !

— À moi !

Roger de Bussy resta sans voix. Que voulait dire son oncle ?

— Elle appartenait à un vieux chevalier de l'ordre qui me l'a cédée pour un prix fort honnête, poursuivit le prieur en prenant son neveu par l'épaule. Tu es mal logé dans mon hôtel qui menace ruine, et où il fait trop froid. Cette maison aussi était en ruine, mais j'ai fait refaire la toiture. Encore quelques semaines de travail et elle sera habitable. Elle n'est pas très grande, mais tu pourras recevoir du monde et loger tes gens. Il est impossible de la visiter maintenant, car c'est le maître maçon qui en a la clef, mais tu le trouveras ici demain matin.

Bussy ne savait que dire tant il était ému. Loger dans l'enclos du Temple constituait un privilège que même des Grands ne pouvaient s'offrir, et lui aimait tant cet endroit !

— Ce n'est pas tout, mon neveu, sais-tu à qui appartenait cette maison ?

— Non, mon oncle...

— C'était la maison de Jacques de Molay...

— Le grand maître du Temple ? Celui que...

— ... Philippe le Bel a fait brûler vif sur l'île aux Juifs en 1314, oui. Tu vas habiter dans la maison du dernier grand maître de l'Ordre !

Roger de Bussy demeura alors un long moment silencieux et immobile, troublé à l'idée qu'il allait habiter dans la maison de Jacques de Molay ! Le dernier grand maître du Temple. Son fantôme hantait-il les lieux ?

1 L'équivalent de colonel.

L'ordre des Pauvres Chevaliers du Christ avait été fondé en 1118 par Hugues de Payns, Geoffroy de Saint-Omer, et sept autres chevaliers qui avaient choisi d'assurer la protection des pèlerins venant à Jérusalem, tout en restant soumis à la règle monastique de saint Augustin.

Pour ce faire, ils s'étaient mis au service du roi Baudouin de Jérusalem qui leur avait offert une partie de son palais, située à l'emplacement du temple de Salomon. C'est ainsi qu'ils étaient devenus les templiers.

Puisqu'ils défendaient les pèlerins de Terre sainte, puisqu'ils faisaient vœu de pauvreté, les rois et les princes d'Europe les avaient exemptés d'impôts et l'Église de dîme. En même temps, les donations et les héritages, en or ou en terres, affluaient, et leur fortune augmentait de façon considérable au fil des ans. Avec une telle richesse, les chevaliers du Temple étaient peu à peu devenus la plus importante armée chrétienne de la Terre sainte. Au faîte de sa puissance, l'Ordre possédait même ses forteresses et sa propre flotte.

Constitué de religieux, le Temple inspirait confiance. Comme il avait des établissements fortifiés dans toute l'Europe et en Orient, les pèlerins d'abord, les marchands ensuite, les seigneurs et même les rois enfin, lui avaient confié leur argent contre des lettres qui pouvaient être échangées dans n'importe quelle commanderie templière.

Mais, après la perte de Jérusalem était venu le temps des revers. À partir de 1268, le Temple avait perdu ses deux principales forteresses en Syrie, puis avait dû abandonner Saint-Jean-d'Acre. En 1292, ayant essuyé de lourdes pertes, et réfugiés à Chypre, les templiers avaient élu à leur tête un chevalier bourguignon capable, selon eux, de redonner sa puissance à leur ordre. Il se nommait Jacques de Molay.

La perte d'Acre et du royaume chrétien d'Orient représentait une catastrophe pour la chrétienté. Selon le pape Clément V, les discordes entre les chrétiens en étaient la cause. D'après lui, avant de lancer une nouvelle croisade, il fallait unifier tous les ordres monastiques de chevalerie, en particulier réunir le Temple et les hospitaliers de Saint-Jean.

Molay s'y était opposé. Car si le Temple était ruiné en Orient, sa puissance et sa richesse n'avaient jamais été si grandes en Occident. Avec des centaines de commanderies fortifiées, recevant sans cesse des donations, riches d'un considérable butin de guerre, les Templiers géraient aussi les fortunes des princes, et en particulier celle du roi de France depuis Philippe Auguste. L'enclos du Temple de Paris – la Villeneuve –, une ville fortifiée à la lisière de la capitale, abritait non seulement le trésor du Temple, mais aussi celui des rois de France.

Pourtant, contraint de négocier l'avenir de son ordre avec la papauté et le roi de France, Jacques de Molay avait dû quitter Chypre pour Paris. Le grand maître était persuadé que la puissance des templiers les rendait intouchables. Or c'était justement cette puissance que les deux forces dominant la chrétienté voulaient mettre à bas. Le pape souhaitait réunir les ordres monastiques de chevalerie pour mieux les diriger ; Philippe le Bel redoutait une unification qui l'aurait laissé en face d'un pouvoir plus puissant que le sien.

En France, Jacques de Molay avait découvert que des rumeurs inquiétantes circulaient sur ses chevaliers. On rapportait qu'ils reniaient le Christ et la croix, et qu'ils étaient

sodomites. Tout en refusant de céder le commandement du Temple au fils de Philippe le Bel, il s'en était expliqué avec le roi. Il croyait même l'avoir convaincu que ces rumeurs s'avéraient de pures calomnies.

Mais le Bel avait déjà transmis secrètement à ses baillis un ordre d'arrestation de tous les templiers du royaume. L'opération eut lieu le 13 octobre 1307. Jacques de Molay fut saisi dans l'enclos de Paris. Curieusement, il reconnut plusieurs des accusations portées contre les templiers, ce qui permit au roi de justifier son entreprise. Clément V avait tenté de le sauver, ou plutôt de sauver les richesses du Temple, mais l'accord entre le Bel et le pape s'était fait sur le dos des Pauvres Chevaliers du Christ. Quant aux templiers ayant tenté de défendre l'Ordre, ils avaient tous disparu ou été exécutés.

Les chevaliers du Temple avaient été interrogés sous la torture par des commissaires royaux avant d'être remis aux inquisiteurs dominicains qui les avaient condamnés au bûcher.

L'Ordre avait finalement été aboli par l'Église en 1312, les biens du Temple transmis aux hospitaliers et Jacques de Molay, après avoir croupi des années en prison, s'était vu condamné comme relaps et livré aux flammes.

Seulement, le Bel n'avait jamais mis la main sur le trésor du Temple qu'il convoitait.

*

Après être restés un moment devant la vieille maison, les deux hommes rentrèrent en observant un silence de connivence. Roger de Bussy songeait combien pouvaient être étranges les relations affectives au sein d'une famille. Il avait toujours respecté et admiré son père, mais sans jamais nouer avec lui les liens d'affection qu'il éprouvait envers son oncle, lequel le considérait comme le fils qu'il n'avait pu avoir. Ce cadeau en était une nouvelle preuve et Roger de Bussy se demandait comment il pourrait le remercier.

Car son oncle n'avait pas de fortune personnelle, les cent mille livres de rente réservée au grand prieur se voyant surtout utilisées pour l'entretien de l'hôtel et des bâtiments conventuels. En outre, comme son intercession auprès du prince de Condé n'avait guère porté ses fruits, rien ne l'obligeait à lui faire un tel cadeau !

Arrivés à l'hôtel des prieurs, Roger accola son oncle avec émotion.

— Merci, Hugues, lui dit-il, en retenant ses larmes. Je me souviendrai toujours de votre bonté !

— Nous souperons dans une heure, Roger, n'oublie pas ! répliqua le prieur, dont le visage rougi par le froid affichait tout le bonheur du monde.

Ils entrèrent. Roger monta aussitôt dans la chambre où son valet et son ordonnance l'attendaient. Il demanda à Saint-Félis si ses gens étaient bien installés, c'est-à-dire entassés sur des paillasses dans des combles glacials. Après quoi, il fit préparer ses habits pour le souper auquel son oncle avait invité plusieurs dignitaires de l'Ordre.

*

Il y avait en effet une dizaine de commandeurs et de chevaliers hospitaliers autour de la table dressée dans la grande salle du rez-de-chaussée de l'hôtel. Tous ces dignitaires portaient le manteau noir avec la croix de toile blanche à huit pointes représentant les huit béatitudes.

Roger les connaissait tous, mais il salua plus amicalement Jacques de Souvré et François de Rochechouart, tous deux commandeurs de l'Ordre et proches du prince de Condé. Il embrassa aussi avec effusion son frère Guy, que son oncle avait eu la courtoisie d'inviter, bien qu'il ne soit que simple chevalier.

Dès le début du souper, chacun l'interrogea sur la campagne de Catalogne dont il fit un récit détaillé teinté d'ironie. Bien que fidèle à la reine et à la Couronne, la plupart des convives n'aimaient guère l'Italien Mazarin – mais c'était la mode en France – aussi Bussy n'eut-il pas de mal à justifier la levée du blocus de Lérida par le prince de Condé.

— Que pouvait faire Mgr de Condé, leur demanda-t-il ? Mgr Mazarin ne lui avait donné ni les moyens d'entreprendre ce siège ni ceux de l'achever, tant le Sicilien craignait qu'il remporte une nouvelle victoire.

— Pour Monsieur le Prince, c'est une sagesse au-dessus de son âge que d'avoir refusé d'exposer l'armée du roi, confirma François de Rochechouart. D'autant que faire retraite, et manquer la conquête de Lérida, lui a certainement plus coûté que toutes les fatigues de ses campagnes passées.

François de Rochechouart, commandeur de Jars, avait longtemps été un proche de Monsieur, l'oncle du roi. Vingt ans plus tôt, il avait été arrêté durant cette fameuse conspiration qui coûta sa tête au comte de Chalais. Quelques années après, à nouveau poursuivi par Richelieu qui le jalousait, car il était l'amant de la duchesse de Chevreuse, il avait été jeté dans le plus infect cachot de la Bastille où il était resté un an privé de linge et presque de nourriture sans jamais proférer une plainte. Envoyé ensuite à Troyes pour y être jugé, il avait été condamné à subir la question et avoir la tête tranchée. Sans un murmure, il s'était laissé bander les yeux, et avait posé la tête sur le billot jusqu'au moment où Laffemas lui avait annoncé qu'il était gracié. Richelieu, n'ayant pu lui faire avouer quoi que ce soit, avait alors déclaré qu'il était un homme admirable.

C'est dire s'il était respecté. Exilé durant le reste du ministère de Richelieu, il était rentré en France avec la régence, car il avait toujours été proche de la reine et, à soixante et douze ans, d'une robuste santé, il était redouté à la Cour pour son humeur féroce envers les courtisans se courbant devant Mazarin.

— Il faut pourtant reconnaître que nos armées reculent partout, poursuivit-il. Savez-vous ce qui se chante à Paris ?

Il se leva et entonna :

— *Ils reviennent, nos guerriers,
Fort peu chargés de lauriers !*

Le couplet fit sourire l'assistance, et même Roger de Bussy qui déclara, en faisant signe à un valet de lui servir du vin :

— La campagne de printemps sera peut-être meilleure. J'ai une revanche à prendre, ayant dû quitter Lérida avant les autres à cause de ma fièvre quarte.

— Mais Mgr Mazarin vous donnera-t-il les moyens de vaincre les Espagnols ? objecta son oncle. Il a plus confiance dans les *combinazioni* que dans les armes pour nous donner la victoire.

— Il ne semble surtout pas prendre la mesure de son impopularité, remarqua avec aigreur le commandeur de Jars. L'agitation monte au Parlement, et encore plus dans les rues de Paris. J'ai rencontré récemment Monsieur, qui en est fort inquiet.

— De quoi s'agit-il ? demanda alors Roger de Rabutin qui ne s'intéressait guère à ce qui se passait dans la capitale.

— Vous savez combien l'argent manque, gaspillé par la reine qui ne refuse rien à ses amis, et rapiné par le Mazarin qui n'est qu'un nouveau Concini², expliqua Souvré. Cet été, M. Particelli d'Émery, jusqu'alors contrôleur des Finances, est devenu surintendant. À peine

nommé, ce coquin a poussé à l'enregistrement d'un édit pris un an plus tôt, mais que le Parlement avait écarté tant il était discutable. Cet édit augmente fortement l'octroi sur toutes les denrées qui entrent dans la ville et les bourgeois, déjà échauffés contre M. d'Émery depuis qu'il avait déclaré que la bonne foi n'était que pour les marchands, ne veulent pas en entendre parler.

— Pourtant, ce n'est pas un mauvais édit, observa le grand prieur à l'attention de son neveu. Ce droit du Tarif remplace plusieurs octrois jusqu'alors différents suivant les négoce. Les marchands en avaient accepté l'idée, car en échange on leur abandonnait la taxe sur les aisés³. C'est M. d'Avaux qui l'avait décidé, lorsqu'il était surintendant des Finances. L'édit était d'ailleurs en vigueur depuis plus d'un an sans que la grogne ne se soit fait sentir. Seulement, toutes les marchandises sont taxées de la même manière, environ au vingtième, même celles destinées à un usage personnel. C'est ce traitement qui a provoqué la grogne des bourgeois et des parlementaires, car ils doivent désormais payer pour faire entrer en ville le produit de leur ferme et de leurs vergers.

— Je crois que M. d'Émery est tellement détesté que même s'il proposait une bonne politique, elle serait vouée aux gémonies ! intervint en riant un des convives.

— M. Molé, le premier président, et M. de Mesmes, qui est président à mortier et comme vous le savez le frère de M. d'Avaux, ne voulaient pas d'une épreuve de force avec la Cour, poursuivit le grand prieur, toujours à l'attention de son neveu. L'affaire a donc traîné quelques mois. La Cour des aides a finalement obtenu que les bourgeois de Paris soient exemptés de la taxe pour leurs fruits et leur vin. Mais, en réalité, pendant que Mazarin endormait les parlementaires avec de belles paroles, l'impôt était toujours perçu dans les mêmes conditions. Exaspérés, les parlementaires ont finalement accepté de ne pas rejeter l'édit, mais décidé qu'il ne serait pas appliqué. La reine les a donc convoqués au Palais-Royal, mais ayant découvert la force de leurs réticences, elle a accepté de retirer l'édit pour sauver les apparences, c'est-à-dire l'autorité de son fils. C'était sans compter l'avidité de ces coquins d'Italiens que sont Particelli et Mazarini. À la place de l'édit du Tarif, ils ont proposé une nouvelle imposition des Aisés et la création d'un nombre incroyable de ces petits offices de police qui exaspèrent le peuple par la multiplication des taxes qu'ils entraînent : des contrôleurs de poids, des mesureurs de charbon, des jaugeurs de bois, et tant d'autres. Il y a même un impôt sur les messes qui se célèbrent à Paris !

« Craignant une jacquerie, le Parlement a tout rejeté, aussi en septembre le Conseil royal a-t-il pris un arrêt imposant l'édit du Tarif contre son avis. Depuis, le roi est tombé malade et l'agitation s'est provisoirement calmée. Avec les fêtes de Noël, Paris est calme, mais qui peut prévoir ce qui va se passer en janvier ?

— D'autant, intervint un convive, que M. d'Émery, jamais à court d'idées pouvant mettre le feu aux poudres, vient d'obliger les propriétaires des maisons se trouvant dans la censive du roi à racheter leur cens annuel au prix d'une année de leur revenu⁴ ! Plusieurs marchands ayant refusé, on a commencé à saisir leurs biens !

Roger de Rabutin retenait de tout ça que Mazarin serait occupé tout l'hiver par le congrès de Munster, par la grogne du Parlement et par la colère des Parisiens. Aurait-il envie de donner au prince de Condé les moyens d'une nouvelle campagne ? Et serait-il, lui, nommé maître de camp général ? Il en doutait de plus en plus.

Le repas se poursuivit sur le même sujet, c'est-à-dire la grogne contre Mazarin, Émery, et plus généralement la Cour, comme on nommait alors le centre du pouvoir. Chacun a un

motif de se plaindre, expliqua le grand prieur : le peuple proteste contre les impôts et la cherté de la vie, les marchands, les bourgeois et les rentiers ragent contre les offices inutiles et la taxe des Aisés, les parlementaires et les officiers s'insurgent contre la réduction d'un quartier de leurs gages, et les grands crient parce qu'ils n'obtiennent pas les honneurs et les places que le cardinal donne à ses amis ! Seuls les traitants et les financiers, tous des proches de Particelli d'Émery, s'enrichissent chaque jour davantage en prêtant à quinze pour cent et en affermant les impôts à venir avec des remises vertigineuses⁵.

Autour de la table, M. de Souvré était un des plus virulents contre *Mazarini*. Il poussait le duc d'Orléans – l'oncle du roi – à dessiller les yeux de la reine afin qu'elle chasse le *gredin de Sicile*. Il expliqua que les opposants les plus nombreux à la Cour se retrouvaient désormais au petit archevêché, autour de M. de Gondi – le coadjuteur de Paris – qui souhaitait ouvertement la place du cardinal. Ses proches voulaient que le coadjuteur devienne au moins gouverneur de Paris en remplacement du vieux M. de Montbazou. Cette cabale pouvait devenir redoutable pour Mazarin, précisa Souvré, car M. de Gondi avait un vrai talent dans l'intrigue, contrairement à Monsieur, et surtout était conseillé par M. de Fontrailles, qui avait conduit les complots de M. de Soissons et de M. de Cinq-Mars. On disait aussi que le coadjuteur se trouvait en étroite relation avec son amie, Marie de Chevreuse, exilée à Bruxelles.

— Pour l'instant, ceux-là sont cependant réduits à l'impuissance puisque le marquis de Fontrailles a été embastillé, intervint le grand prieur.

— Mazarin est comme ces médecins qui affaiblissent leur malade par des saignées continuelles, ironisa alors le commandeur de Jars, qui justifiait souvent sa bonne santé par son refus de consulter les *diafoirus* ⁶. Vidés de leur sang, les malheureux tombent en léthargie et ceux qui les soignent prennent ce faux repos pour une véritable santé, alors que le mal est toujours là !

« Paris et les provinces, saignés par les impôts, sont longtemps demeurés indolentes, poursuivit-il. Les Parlements, insensibles aux misères du peuple, ont accepté quantité d'édits ruineux. Mais ils sont en train de s'éveiller, et je vous le prédis : le malade va tomber en frénésie !

À ces mots, il tendit un index vengeur qui fit rire tout le monde.

— Si tous ceux dont le ciment est la haine de Mazarin parvenaient à s'entendre autour du Parlement, le Sicilien finirait comme le Concini, assura le grand prieur.

— Malheureusement, le gredin a séduit notre reine, et il la tient ! répliqua amèrement M. de Jars. Savez-vous ce que l'on chante dans Paris ?

Devant les réponses négatives de ses amis, et déjà l'esprit embué par l'alcool, il se leva et, tenant à la main un verre de vin de Beaune aussi rouge que son visage couperosé, entonna :

— *Ce foutu Sicilien*

Ne vaut rien !

Il est bougre comme un chien !

Elle en a, sur ma parole,

Dans le con, notre Espagnole⁷ !

Cela au moins fit rire le soldat qu'était Roger de Rabutin. Quant au reste, ces intrigues étaient trop compliquées pour lui. Il se dit qu'il préférerait mille fois les batailles où on se battait face à face à cette guerre sournoise de rumeurs et de libelles.

2 Concino Concini, aventurier italien favori de Marie de Médicis devenu maréchal d'Ancre et l'une des premières fortunes de France. Il sera assassiné sur ordre du jeune Louis XIII.

3 Cette taxe était un impôt exceptionnel pour les plus riches bourgeois.

4 La censive était une terre, en général un fief, appartenant à un seigneur. Il la concédait à un particulier en échange d'un cens annuel. La plupart des censives de Paris appartenaient au roi.

5 L'affermage était la concession d'un impôt. L'affermeur, ou traitant, versait l'impôt en avance au Trésor, moyennant une remise, et se chargeait ensuite de le collecter. Si la remise était forte, l'enrichissement était rapide.

6 Médecins stupides.

7 Ce texte est une des nombreuses mazarinades distribuées sur le Pont-Neuf.

Le lendemain, aux premières lueurs de l'aube, le comte de Bussy se rendit seul à la maison de Jacques de Molay tant il était impatient. Une vingtaine d'ouvriers et compagnons y travaillaient déjà. La porte étant ouverte, il pénétra dans une salle basse voûtée en croisée d'ogives. Un escalier de pierre descendait vers une cave et un autre grimpa à l'étage. Au fond de la salle, on réparait une immense cheminée sous la surveillance du maître maçon qui, dès qu'il aperçut Roger de Rabutin, se dirigea vers lui.

Bussy s'étant présenté, le maître lui fit visiter les lieux. Ce fut vite fait. La cuisine se trouvait dans la cave, et l'étage possédait deux chambres en enfilade, ainsi que deux cabinets pouvant être utilisés en garde-robes. Une échelle accédait à un solier sans fenêtre sous la haute toiture.

Les travaux seraient terminés avant la fin de l'année, assura le maître maçon. Il restait encore à poser des carreaux de terre cuite à l'étage, et, en bas, à terminer des réparations dans la cheminée et à refaire le cintre d'une fenêtre.

La visite achevée, le maître revint auprès de ses ouvriers et Roger de Rabutin resta à baguenauder. La plupart des poutres avaient été changées, mais les murs étaient d'origine, souvent tordus et quelquefois affaissés. Il achèterait des tapisseries pour masquer ces défauts, décida-t-il. Ou alors il ferait poser des boiseries, d'autant que la salle serait certainement glaciale, malgré l'âtre.

Le soleil passa le grand donjon et la lumière pénétra brusquement par la fenêtre où deux ouvriers préparaient la pose d'une voussure de pierre. Le rayon lumineux atteignit l'escalier et éclaira un instant une belle croix templière gravée en haut du mur.

Roger de Rabutin s'approcha, intrigué. L'éclairage rasant laissait apparaître une ombre, une sorte de trait autour de la pierre sur laquelle était sculptée la croix. La roche, légèrement bombée, faisait penser au couvercle d'un coffre.

Puis la lumière glissa sur une autre partie du mur et l'illusion disparut. Trouvant cet effet insolite, Bussy tenta d'examiner la croix de plus près, mais elle se trouvait assez haut et il ne parvint même pas à la toucher avec sa main.

— Étonnante sculpture, n'est-ce pas ? lança le maître maçon qui l'avait observé. Mais, vous savez, ces croix, il y en a dans toutes les maisons du Temple. On les retrouve aussi sur les gisants de l'église.

Rabutin opina. D'ailleurs, de près, la pierre ne ressemblait plus du tout à un coffre. Il sentit alors la tête lui tourner.

— Voulez-vous un siège, monsieur ? s'enquit le maçon qui avait remarqué sa soudaine pâleur.

— Volontiers ! répondit Bussy, en se passant une main sur le front.

Il transpirait abondamment et connaissait ces symptômes. Le maître demanda à un ouvrier de porter une escabelle et le comte s'y assit un moment. Comme il frissonnait, on lui proposa de le raccompagner à l'hôtel du prieur, ce qu'il accepta volontiers. En chemin, il expliqua à son accompagnateur que son malaise n'était qu'un nouvel accès d'une mauvaise fièvre contractée en Catalogne. Elle ne durait jamais longtemps, et si elle disparaissait dans la journée, il reviendrait dans la soirée. Il demanda donc qu'on ne ferme pas la porte à clef.

Le maçon objecta qu'on pourrait lui voler son matériel, ce qui fit rire Bussy qui lui répondit que les seuls voleurs dans le Temple étaient les financiers y trouvant asile, et que ces gens-là n'avaient pas besoin de ses outils !

*

Il passa le reste de la journée couché. Le médecin de son oncle, venu le voir, proposa de le saigner. Bussy refusa. Il avait l'habitude de ces brusques crises qui cessaient rapidement. Effectivement, dans la soirée, le malaise disparut presque complètement.

Dans son lit, Rabutin n'avait cessé de songer à l'effet de la lumière sur le mur. En y réfléchissant, il avait bien distingué une sorte de découpe autour de la pierre, comme si elle pouvait être ouverte à la manière du couvercle d'un coffre dont elle avait la forme.

Peu avant vêpres, il se leva et se fit habiller avant de demander à son ordonnance, M. de Saint-Félics, de l'accompagner.

Ils s'étaient chaudement couverts, car il gelait à nouveau. Dehors, il faisait déjà sombre et quelques flocons de neige virevoltaient. Devant la rotonde de l'église, quelques moines et des chevaliers en manteau noir attendaient un office. En chemin, Rabutin expliqua à son ordonnance les grandes lignes de ce qu'il avait en tête.

— Ce matin, dans la maison que mon oncle m'a offerte, j'ai aperçu quelque chose qui m'intrigue et me trotte dans la tête. Je voudrais examiner de près une sculpture mais il me faudra grimper sur une échelle, et avec cette maudite fièvre, j'ai besoin de vous...

Les volets des maisons étaient soigneusement fermés dans la ruelle déserte, mais les cheminées qui fumaient prouvaient qu'elles n'étaient pas vides d'habitants. Le maçon avait obéi et la porte était ouverte. Ils entrèrent. Avec son briquet à silex, Saint-Félics alluma la lanterne qu'il avait apportée, tandis que Roger de Rabutin faisait le tour de la salle vide et trouvait ce qu'il cherchait : une longue échelle posée contre un mur.

— Aidez-moi à la mettre ici, demanda-t-il.

Ils l'installèrent près de l'escalier et Rabutin grimpa jusqu'à la croix templière située à une dizaine de pieds du sol. Tenant la lanterne de la main gauche, il passa l'index de la main droite sur la pierre et constata qu'elle était vraiment bombée par rapport au reste du mur blanchi à la chaux. Il y avait aussi un fin sillon autour de la croix. Pouvait-on y introduire une lame ?

— Saint-Félics, avez-vous un couteau ?

Aucun des deux n'était venu armé et l'ordonnance n'avait aucune idée de ce que recherchait son officier. Il fit le tour de la pièce dans la pénombre et découvrit une lame assez fine, utilisée par les ouvriers pour tailler des étais de bois.

Avec ce fer, le comte commença à creuser le sillon. C'était facile, car il n'y avait que de la poussière à l'intérieur, mais la position sur l'échelle se révélait pénible. Au bout d'un moment, fatigué, il demanda à Saint-Félics de le remplacer.

L'ordonnance alla beaucoup plus vite que lui. Rapidement, il parvint à enfoncer la lame sur trois ou quatre pouces.

— La pierre bouge, monsieur, dit-il soudain. Que dois-je faire ?

— Essayez de la retirer !

Saint-Félics introduisit la lame dans un espace un peu plus large, comme creusé exprès. La pierre sculptée n'avait guère de profondeur. Presque plate, bien qu'arrondie par-devant, il la fit aisément sortir de son emplacement.

Ayant ensuite passé la lanterne à son maître, il descendit lentement les barreaux de

l'échelle en tenant la pierre sous un bras.

Dès qu'il fut en bas, Rabutin grimpa sur l'échelle. Le trou laissait une cavité libre assez profonde. Il passa la main à l'intérieur et sentit une boîte en fer qu'il tira. C'était un vieux coffret rouillé, sans aucune décoration.

Examinant à nouveau la cavité, il vit qu'il n'y avait rien d'autre et descendit, le cœur battant le tambour. L'intérieur de la boîte tintinnabulait. Avait-il découvert un trésor ?

— Comment saviez-vous, monsieur ? demanda Saint-Félics, complètement médusé, en fixant le coffre de fer.

— L'observation et l'intuition, mon ami ! Deux qualités indispensables à tout bon soldat, ironisa Rabutin, très fier de lui.

Le coffret n'ayant pas de serrure, il l'ouvrit facilement malgré la rouille. Il contenait une cinquantaine de pièces d'or, et au-dessous, un petit parchemin jauni en peau de porc.

Les pièces d'or étaient surtout des deniers à l'écu portant la mention *Christ vainc, Christ règne, Christ ordonne*.

— Saint-Félics, décida Rabutin plus ému qu'il ne voulait le paraître, remonte et replace la pierre comme elle l'était. Appliquez un peu de terre ou de poussière dans la fente autour pour qu'on ne remarque rien.

L'ordonnance aurait bien aimé savoir ce qu'il y avait sur le parchemin, mais il s'exécuta.

Dès qu'il fut remonté sur l'échelle, Rabutin déroula le parchemin qui se fendilla légèrement. Il y était écrit avec une encre rougeâtre, foncée par le temps :

TRIG. FER. ARC. IN ARC.

Et au-dessous 3-4.19.2.14-6.2.20.1.16.20

Qu'est-ce que ça signifiait ? se demanda le comte.

Il glissa délicatement le papier dans la poche de son pourpoint avant de refermer le coffret en y laissant les pièces. Comme il savait que son oncle collectionnait les objets rares, ces vieilles monnaies que l'on ne voyait plus en circulation, sauf quelques-unes très rognées, lui feraient plaisir. Et, ce qui ne gâchait rien, il y en avait sans doute pour un bon millier de livres !

Il se retourna vers Saint-Félics qui avait terminé. À la lumière de la lanterne, le sillon était redevenu invisible. L'ordonnance descendit et ils remirent l'échelle à sa place.

— Rentrons ! décida Rabutin.

*

Saint-Félics n'osait questionner son officier, mais M. de Bussy jugea qu'il lui devait quelques explications.

— Cette maison était celle de Jacques de Molay, François. C'est ici qu'il aurait été arrêté. Sans doute prévoyait-il des temps difficiles, aussi avait-il préparé cette cache que devaient connaître quelques chevaliers ou commandeurs. Derrière la pierre à la croix templière, ils auraient trouvé des instructions et un peu d'or pour quelque mission. Laquelle ? On ne le saura jamais. Quoi qu'il en soit, personne n'est jamais venu et nul n'a violé la cachette.

— Qu'y a-t-il sur le parchemin, monsieur ? demanda timidement Saint-Félics.

— J'aimerais le savoir, mon ami ! Ce ne sont que quelques fragments de mots incompréhensibles, sans doute un texte codé. Mais qui peut encore connaître le chiffre qu'utilisait le Temple ?

Rentré à l'hôtel, Bussy laissa son ordonnance en lui recommandant une nouvelle fois de garder un silence absolu sur cette découverte. Il se précipita ensuite chez son oncle qu'il trouva dans sa chambre, en compagnie de son frère Guy. Tous deux devisaient devant la cheminée.

— Nous t'avons cherché, Roger, lui reprocha gentiment son oncle. Manges-tu avec nous ?

— Bien volontiers, je suis affamé. J'étais à ma maison de Molay, mon oncle. Il faut que je vous parle à tous les deux.

Il tendit le coffret :

— J'ai trouvé ceci dans un mur. Le contenu est pour toi.

Intrigué, le grand prieur ouvrit la boîte de fer et resta stupéfait devant les pièces. Il en prit une, puis une autre.

— Le Bel ? fit-il, sidéré. Des deniers d'or à l'écu de Saint Louis ? Ces monnaies sont comme neuves ! Il y a aussi des florins à la Reine ! s'extasia-t-il en montrant une pièce qui représentait Philippe le Bel, en souverain sur son trône, avec la couronne, le sceptre et la main de justice. Et celles-là ! Ce sont des mantelets d'or, sur lequel le Bel est debout ! Je n'en avais jamais vus !

Gardant une pièce en main, il passa le coffre à Guy en demandant d'une voix tremblante d'émotion :

— Où as-tu trouvé ça ?

— Je vous l'ai dit, dans la maison de Molay, sous une pierre.

Roger de Rabutin raconta alors sa découverte.

— Tu as raison, c'était sans doute une cache, conclut le grand prieur, quand son neveu eut terminé. Vraisemblablement un secours pour un templier en mission.

— Mais personne ne l'a trouvée, remarqua amèrement Roger de Rabutin.

— Les templiers ont tous été arrêtés en même temps à Paris et dans les provinces. Si l'un d'eux a échappé à la rafle et est parvenu jusqu'ici, il n'a pas dû pouvoir pénétrer dans l'enclos du Temple. Il ne faut pas oublier qu'il n'y avait qu'une porte pour entrer dans la Villeneuve, et qu'elle était facile à garder. Molay aurait mieux fait de prévoir une cache à l'extérieur d'une commanderie, à Paris par exemple ! jugea le grand prieur.

Guy de Rabutin lui ayant rendu le coffret, il considéra à nouveau les pièces.

— Certaines ont une grande valeur, tu sais. Des collectionneurs seront prêts à les payer une fortune, Mgr Mazarin le premier...

— Je ne les veux pas et tu collectionnes les anciennes monnaies. Elles sont pour toi. Mais ce n'est pas tout, mon oncle, il y avait aussi cela...

Il tira le parchemin de sa poche et le lui tendit. Le grand prieur prit délicatement le vieux document, sortit des bécicles de son pourpoint, et entreprit de lire. Quand il eut fini, il leva les yeux sur son neveu.

— As-tu une idée de ce que cela signifie ?

— Absolument pas !

— TRIG. FER. ARC. IN ARC. Le latin est souvent abrégé dans les formules, fit le grand prieur. TRIG. FER. ARC. IN ARC. pourrait bien vouloir dire *Triginta ferreae arcae in arcae*.

Il montra le parchemin à Guy.

— « Trente coffres de fer sont dans les coffres » ! Ce serait le trésor du Temple, n'est-ce pas ? s'enquit Roger de Rabutin en essayant de cacher son excitation.

Le grand prieur eut une moue amusée.

— Peut-être, mais que voudraient dire ces nombres ?

— Je ne sais...

— De quel trésor parlez-vous ? les interpella Guy.

— C'est vrai que c'est surtout avec ton frère que j'ai évoqué ce sujet ! fit le prieur en s'adressant à lui. Quand Roger était enfant, il adorait les histoires de trésor et j'ai dû lui raconter cent fois celle du trésor des templiers.

Il se cala confortablement sur son fauteuil et tendit ses mains vers le feu, visiblement content de raconter à nouveau cette histoire qu'il connaissait par cœur.

— Le Bel a fait saisir tous les templiers de France le même jour, le 13 octobre 1307 à l'aube. Ce fut une opération compliquée, car il y avait trois mille commanderies en France, qui toutes devaient être occupées par les sergents du roi à la même heure ! Pour cela, un mois plus tôt, le roi avait envoyé des instructions secrètes à tous ses baillis et ses sénéchaux afin qu'ils agissent au même moment. Mais pour quelle raison s'était-il démené ainsi ? Craignait-il que des templiers ne lui échappent ? Bien sûr que non ! D'ailleurs beaucoup ont échappé à cette rafle. En vérité, le Bel voulait seulement que les templiers ne parviennent pas à mettre leurs richesses à l'abri !

« La querelle entre le Temple, le roi et le pape portait sur la réunion des ordres hospitaliers et templiers en une seule confrérie. Le pape assurait que c'était le meilleur moyen pour préparer une nouvelle croisade. Le Bel semblait l'approuver, mais en réalité cette union lui faisait peur ; d'ailleurs le roi d'Espagne s'y était opposé.

— Pour quelle raison ? demanda Guy.

— Tout simplement la crainte que se constituât ainsi un ordre trop puissant. Le Bel n'y aurait été favorable que si son fils aîné, Louis de Navarre⁸, en avait été le grand maître.

« Le pape n'avait pas deviné que le roi de France poursuivait un autre dessein qu'une nouvelle croisade. Le Bel venait souvent loger dans la Villeneuve. Les templiers le protégeaient, l'abritaient, le conseillaient. En 1306, il y avait eu des émeutes dans Paris et les émeutiers s'étaient attaqués à la commanderie du Temple dans le seul but de s'en prendre à lui, et ce sont les templiers qui l'avaient défendu. Pourtant, le petit-fils de Saint Louis ne leur en avait pas été reconnaissant, au contraire, il en avait été profondément humilié. Depuis, Philippe le Bel ne voulait plus dépendre du Temple, que ce soit pour sa sécurité ou pour protéger le trésor royal.

« Est-ce lui qui a fait courir ces rumeurs infâmes sur les chevaliers du Temple ? On le dit, et c'est bien possible. Déjà, en 1306, il avait confisqué les biens des Juifs et il savait comment s'y prendre pour préparer l'opinion à ce genre de décision inique. Bref, le 13 octobre, à l'aube, les gens d'armes de Guillaume de Nogaret ont pénétré dans la Villeneuve et Nogaret a arrêté lui-même Jacques de Molay et les cent cinquante chevaliers qui se trouvaient là. Ensuite, Alain de Pareilles, chef des archers du roi, a commencé la fouille des bâtiments. Il cherchait le trésor du Temple, mais n'a rien trouvé.

« Tu entends Guy ? Rien ! Où était la fortune du Temple ? Où étaient les butins des croisades ? Où étaient les revenus des immenses domaines qu'ils possédaient ? Où était cet or qu'ils utilisaient pour racheter des prisonniers aux Sarrasins ? Tout avait disparu ! Voilà pourquoi Molay devait être interrogé et torturé durant sept ans. Mais s'il a reconnu les

crimes de blasphème, il n'a jamais rien dit sur le trésor de l'Ordre.

— Mon frère aurait donc mis la main dessus ? persifla Guy, en montrant le coffret.

Le grand prieur se leva difficilement pour aller chercher un livre dans la bibliothèque de sa chambre. C'était un vieil ouvrage en maroquin vert. Il chercha une page et la lut :

— Voici ce qu'a déclaré au pape, en juin 1308, Jean de Chalon⁹, un templier de Nemours : *La veille de l'arrestation des templiers, trois chariots de paille provenant des écuries du Temple ont quitté la commanderie avec une cinquantaine de chevaux.* Ce n'était pas exceptionnel, de tels transports, il y en avait tous les jours. Seulement ce convoi-là était conduit par le frère de Jean de Chalon, Hugues, et, surtout, par Gérard de Villers, le commandeur des templiers pour la France. Étonnant, non ? Pour un banal convoi de paille, peut-être souillée, car venant des écuries...

— Il y avait quelque chose sous la paille... suggéra Guy.

— Sans doute ! On murmure que Molay et Jean du Tour, le trésorier du Temple, avaient été secrètement prévenus de l'opération du roi. Qu'ils auraient fait charger une cinquantaine de coffres de fer contenant les archives, l'or et les objets précieux de l'Ordre. Quant aux chevaux, ils auraient été destinés à remplacer ceux qui tiraient les chariots.

— Et le Bel aurait laissé faire ? La veille de sa grande opération ? demanda Guy, sans cacher son scepticisme.

— N'oublie pas que la Villeneuve était hors de Paris. Le Bel n'y avait pas de gardes et des chariots entraient et sortaient chaque jour. Quoi qu'il en soit, le roi n'a rien obtenu après avoir arrêté Molay. Plus tard, les possessions des templiers ont été données à notre ordre – en 1312 – et le Bel a exigé une dîme à verser à son trésor, pour solde de tout compte. Nous l'avons fait l'année suivante. Ça nous a coûté 200 000 livres.

Le grand prieur se tut et le silence s'installa, troublé seulement par le crépitement du feu dans la cheminée. Ce fut Guy qui le rompit :

— *Triginta ferreae arcae*, trente coffres... vous parliez de cinquante, mon oncle...

— En effet.

— Trente... cinquante... Quelle importance ? fit Roger en haussant les épaules.

— Ce trésor, je suppose que beaucoup l'ont cherché ? demanda Guy.

— Des milliers de gens ! À commencer par Philippe le Bel. Mais personne ne l'a trouvé ! reconnut le grand prieur dans un sourire.

— Alors pourquoi ce parchemin indiquerait-il où il se trouve ? Tout ceci n'est qu'une farce ! ajouta Guy, avec un sourire ironique en désignant le coffret.

— Une farce qui aurait coûté cher en pièces d'or ! remarqua Roger de Rabutin. Et dans quel but ?

— Je te l'accorde, mon frère, fit Guy en levant les mains, dans un geste d'acquiescement. Le texte est donc de Molay... mais qui pourrait comprendre un tel rébus ?

— Comme tu l'as proposé, il s'agit certainement d'instructions que Molay laissait pour un templier en mission, dit le grand prieur.

— Je ne crois pas aux coffres dans les chariots de paille, rétorqua Roger.

— Que veux-tu dire ? demanda son oncle.

— Molay aurait pris trop de risques. Qu'une patrouille aux ordres de Nogaret suive les chariots, les fouille, et l'or aurait été découvert. Sans compter que les chariots devaient être si lourdement chargés qu'on les aurait remarqués. N'importe quel soldat se serait douté de quelque chose. Je suis d'accord avec Guy : le Bel devait surveiller tout ce qui entraient et

sortait du Temple.

— Pourtant la déposition de Jean de Chalon existe...

Le grand prieur tapota le livre qu'il avait à la main.

— Le trésor est parti du Temple et a été caché quelque part, en Normandie ou ailleurs... Mais ce papier est bien insuffisant pour indiquer la cachette. On ne le retrouvera donc jamais, poursuivit-il.

— Je crois qu'il y a bien eu des chariots, mon oncle, mais qu'ils jouaient le rôle d'un leurre. En tout cas, c'est ainsi que j'aurais agi.

— Un leurre ? Mais alors où serait l'or ? demanda le prieur en haussant les sourcils.

— Ici ! Il est encore ici ! Molay l'a dissimulé dans l'enclos et le parchemin indique l'endroit. Il suffit de comprendre ce qu'il veut dire. L'or est enfoui dans l'enceinte de la commanderie, martela Bussy. Quant aux nombres, il s'agit vraisemblablement d'une distance à parcourir à partir d'un endroit donné. Il suffit de trouver la clef du parcours.

Pendant qu'il s'expliquait ainsi, le grand prieur gardait une moue affectueuse, mais ironique, tandis que Guy levait les yeux vers le plafond pour marquer son incrédulité.

8 Louis X, dit le Hutin.

9 Archives secrètes du Vatican, register Aven N° 48 Benedicti XDII, tome I, folio 448.

Mardi 17 décembre 1647

C'était la sixième et dernière affaire jugée à l'audience de la chambre criminelle du Châtelet, le présidial de la prévôté et vicomté de Paris. Le procureur Gaston de Tilly, installé sur la banquette fleurdelisée de l'estrade, observait le lieutenant civil, Antoine Dreux d'Aubray, qui sur la chaire de président échangeait quelques mots à voix basse avec Jacques Tardieu, le lieutenant criminel, assis à son côté.

Vingt-deux conseillers au Châtelet, tous en robe noire et toque, étaient assis devant lui sur deux rangs superposés en fonction de leur préséance. À la demande du lieutenant criminel, M. de Tilly remplaçait un magistrat et, compte tenu de son état et de sa charge, bénéficiait d'un siège sur l'estrade, tout comme le procureur et les commissaires, chacun étant particulièrement jaloux de la place à laquelle il avait droit et minutieusement déterminée selon son rang.

Procureur du roi au Châtelet, mais rattaché à la chancellerie par une commission royale, Gaston de Tilly n'assistait plus depuis trois ans aux audiences criminelles. C'est donc avec surprise que, quelques jours plus tôt, il avait reçu la visite de Jacques Tardieu. Le lieutenant criminel venait lui demander de remplacer un conseiller.

C'était une sollicitation tout à fait inhabituelle.

*

M. de Tilly était marié depuis presque trois semaines et il nageait toujours dans le bonheur. Son travail s'en ressentait. Il n'était plus retourné dans son minuscule cabinet du Grand-Châtelet et étudiait ses dossiers chez lui pour rester plus souvent avec Armande, son épouse. De ce fait, depuis son mariage, il n'avait plus rencontré ses collègues, pas plus que les lieutenants civil et criminel¹⁰.

Travailler chez lui n'avait pourtant pas que des avantages, car il subissait une certaine promiscuité dans son appartement du deuxième étage de la rue de la Verrerie puisque Mme de Tilly avait gardé sa cousine Angélique auprès d'elle.

Gaston avait rencontré les deux jeunes femmes deux ans plus tôt, alors qu'il se rendait en Provence avec son ami Louis Fronsac. Elles faisaient partie d'une petite troupe de comédiens qui rejoignait *l'Illustre Théâtre* de Jean-Baptiste Poquelin à Montpellier, alors qu'eux-mêmes étaient en mission pour le cardinal Mazarin¹¹. Ils les avaient sauvées d'une agression commise par une troupe de bandouillers, puis les avaient perdues de vue jusqu'à ce jour d'octobre de l'année passée où ils les avaient reconnues au théâtre du Marais, alors qu'elles jouaient *L'Illusion comique* de M. Corneille.

Depuis son voyage en Provence, Gaston n'avait jamais oublié Armande, et comme les deux femmes se trouvaient sans logis et qu'il disposait d'un vaste appartement, il avait proposé de les héberger. Certes, il nourrissait des arrière-pensées et Armande n'était point dupe. Mais l'attirance qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre était si forte qu'il avait fini par la convaincre de l'épouser, malgré la distance immense qui les séparait : elle, comédienne, et lui, descendant d'une des plus anciennes familles de France.

Il y avait quatre pièces dans l'appartement de M. de Tilly, toutes en enfilade et réparties autour d'une cour intérieure : la chambre de Gaston, la bibliothèque, une antichambre, et une salle servant à la fois de cuisine, d'office et de bouge pour les deux valets, la femme de chambre et la cuisinière logeant dans les combles de la maison.

Les deux femmes s'étaient d'abord installées dans la bibliothèque, mais une fois mariée, Armande avait demandé à son mari que sa cousine Angélique reste quelque temps, ses ressources se révélant insuffisantes pour louer un appartement. Elle occupait donc la bibliothèque et Gaston travaillait désormais dans sa chambre.

C'est là qu'il avait reçu M. Tardieu, la semaine précédente.

— Monsieur le procureur, lui avait dit le lieutenant criminel, j'aurais aimé votre présence à la sixième affaire de la prochaine audience de la chambre criminelle. Sans être de la même envergure que celle de M. La Brizardière¹², que vous avez résolue il y a deux ans, c'est une affaire dans laquelle Belzébuth joue le premier rôle.

En avril 1646, un ancien sergent, galérien évadé nommé La Brizardière, avait roué de coups le contrôleur des Finances M. Particelli d'Émery soi-disant pour le désenvoûter. Gaston de Tilly, grâce à son ami Louis Fronsac, avait réussi à capturer le galérien évadé et l'avait remis au lieutenant criminel.

— Belzébuth ? avait répété Gaston de Tilly, intrigué.

— Plus exactement, il s'agit d'une femme qui a commercé avec un inconnu prétendant être capable d'invoquer le Démon.

— Dites-m'en plus, avait prudemment demandé M. de Tilly qui se méfiait du magistrat.

Certes, Jacques Tardieu, lieutenant criminel depuis 1636, était plutôt bien considéré au Châtelet, à la prévôté et à la chancellerie. Sa sévérité, son loyalisme, et surtout sa souplesse envers le pouvoir, en faisaient un homme apprécié de la Cour. Il avait cependant deux graves défauts qui allaient ensemble : une pingrerie peu commune, et une rapacité effrénée envers la fortune des prévenus.

Son avarice se devinait à son apparence : ses habits étaient usés jusqu'à la trame, ses chaussures percées, son manteau élimé, son chapeau avachi, et les innombrables taches de boue et de crotte sur sa robe témoignaient qu'il allait à pied de sa maison du quai des Orfèvres jusqu'au Châtelet, n'ayant ni mule, ni cheval, ni laquais.

Quant à sa rapacité, elle se traduisait par une étonnante souplesse à détourner les yeux lorsqu'on lui présentait une bourse emplie de pièces sonnantes, quelques poulardes ou un tonnelet de vin. Après tout, se justifiait-il, il ne s'agissait que d'épices pour faire avancer une affaire dans le bon sens ! Tallemant, qui détestait la corruption, disait de lui qu'il aurait mérité d'être pendu deux ou trois fois, mais il était sévère, car à ce compte il aurait fallu pendre la moitié des juges du Châtelet et du Palais.

— Notre prévenue se nomme Madeleine Dufresne, poursuivit Tardieu. Son mari est barbier chirurgien et valet de chambre maître d'hôtel de M. Goulas, le secrétaire des commandements du duc d'Orléans. Elle habite rue de Notre-Dame-de-Nazareth, près du Temple. C'est une femme naïve jusqu'à la sottise qui voit peu son mari, car il est souvent en service. Elle a entendu parler d'un sorcier qui, la nuit, recevait des adeptes dans les moulins du Temple. Il suffisait de lui faire une offrande pour qu'il la multiplie par treize, le mois suivant. Un jeune garçon lui aurait ainsi raconté avoir porté un écu et en avoir reçu treize. Elle s'y est donc rendue, et a rencontré l'intercesseur qui lui a affirmé être au service du Diable. Elle lui a proposé un louis, pour en avoir treize, mais il lui a ri au nez, déclarant

n'intercéder jamais auprès du Démon pour moins de cent écus. En échange, elle pouvait être assurée de recevoir treize cents louis, le mois suivant.

Gaston écoutait, goguenard. Cette histoire, il l'avait déjà entendue dix fois, avec de nombreuses variantes ! Comme si le Diable passait son temps à jouer au banquier ! N'avait-il pas autre chose à faire ?

— Rentrée chez elle, son mari étant absent elle a vendu quelques meubles et sa vaisselle d'argent pour un millier de livres porté au ministre de Belzébuth. Seulement, avant que le Diable ne revienne avec la récompense, le mari est rentré¹³. Découvrant sa maison vide et apprenant que sa femme avait donné tout ce qu'il possédait au démon, il l'a dénoncée devant l'official de l'Évêché, qui l'a fait incarcérer au For-l'Évêque¹⁴.

L'official, juge ecclésiastique nommé par l'évêque, avait longtemps eu compétence pour les crimes de sacrilège, de sorcellerie et de simonie. Mais, au fil des siècles, la justice royale s'était substituée à la sienne et lorsque l'accusé risquait la peine capitale, le lieutenant criminel intervenait pour reprendre l'affaire. C'est ce qui s'était passé

— Elle a été interrogée par M. Delestrade, le commissaire du quartier du Temple, et a reconnu avoir rencontré le Malin. Vous savez donc ce qu'elle risque.

À ces mots, Gaston grimaça. Cette stupide femme allait être enfermée dans un couvent le reste de sa vie pour apostasie, sacrilège et magie. Et encore, elle aurait de la chance ; vingt ans plus tôt, une rencontre avec le Démon lui aurait coûté de finir sur le bûcher.

— M. d'Aubray veut un exemple, poursuit Tardieu en joignant les mains. En ce temps où les Parisiens se remuent contre l'autorité, il pense qu'une grande sévérité calmera les ardeurs du petit peuple. Il n'a sans doute pas tort, mais je suis persuadé que quelques coups de fouet suffiraient pour remettre cette sottise dans le droit chemin. Si vous étiez là, vous pourriez facilement convaincre les conseillers d'être indulgents.

— Je le ferai volontiers, monsieur Tardieu, car je n'aime guère que l'on punisse exagérément les femmes stupides, mais me direz-vous pourquoi vous-même éprouvez une telle indulgence ?

Tardieu étant réputé pour sa sévérité, Tilly se doutait bien qu'il y avait une autre raison à sa venue.

Le lieutenant criminel prit un air chafouin :

— Cet intercesseur diabolique, qui lui a pris cinquante louis, semble être fort habile. Il a certainement agi ainsi avec d'autres femmes... J'aimerais bien lui mettre la main dessus. Or, je suis persuadé que Mme Dufresne n'a pas dit toute la vérité, tant elle a peur de son diable. J'avais pensé que, si vous lui évitiez un châtement trop dur, elle pourrait se confier à vous... Vous inspirez facilement confiance aux dames... sourit mielleusement le lieutenant criminel.

Gaston hocha lentement la tête, avec un peu de suffisance mais sans être dupe. Le charlatan faisant apparaître le Démon avait sans doute amassé une petite fortune et Tardieu avait tout simplement envie de la récupérer !

— Si je trouve cet homme, je l'enverrai aux galères, assura-t-il, sévèrement.

— Ce sera justice ! s'exclama le lieutenant criminel. Prévenez-moi quand même juste avant, que je perquisitionne chez lui.

Gaston sourit. Il avait vu juste.

— Je n'y manquerai pas, monsieur Tardieu.

Mais dans son for intérieur, il n'envisageait nullement de perdre son temps avec cette

histoire. Il essaierait juste d'éviter un châtement trop sévère à une femme naïve.

*

Gaston était arrivé lors de la pause de l'audience et écoutait maintenant la fin du réquisitoire du substitut du procureur.

Comme pour tous les procès criminels, il n'y avait ni avocat ni prévenu. La prisonnière ne connaîtrait sa condamnation, ou sa relaxe par sentence de plus ample informé, ou de mise hors cour, qu'après la décision des juges.

M. Delestrade, le commissaire du quartier du Temple, avait déjà déposé. Il n'avait trouvé aucun témoin aux moulins du Temple où Mme Dufresne avait rencontré le Diable, ou celui qui se faisait passer pour lui.

Tous les conseillers connaissaient cet endroit situé derrière l'enclos du Temple. C'était un grand terre-plein surplombant ce qu'on appelait les fossés jaunes, vestige des fortifications imaginées par les derniers Valois pour remplacer la vieille enceinte de Charles V, incapable de résister à l'artillerie ; le nom de ces fossés venant de la couleur de la terre remuée lors des travaux. Louis XIII et Richelieu avaient repris ce projet à leur compte. Le roi avait fait creuser un nouvel égout, qui aurait dû être couvert et complété par un canal, et dressé un talus. Entre la Bastille et la porte Saint-Martin, cette levée de terre avait été complétée par de grands bastions en forme de pique. Mais le manque d'argent, l'opposition des riverains, et surtout les malversations des entrepreneurs avaient eu raison de ce grandiose projet défensif et les fortifications n'avaient jamais été terminées. Dès lors, les fossés étaient restés des égouts puants et, au bout de quelques années, les bastions devenus des terrains abandonnés où ne se dressaient plus que des moulins. Celui près du Temple s'appelait donc logiquement le bastion des moulins du Temple.

On accédait au talus où Mme Dufresne avait remis ses louis au Diable par un chemin qui partait de l'octroi de la porte du Temple. Les duellistes s'y retrouvaient pour des rencontres discrètes, les drôlesses aussi. La nuit, c'est toute une faune louche qui s'y rassemblait. Mme Dufresne avait eu beaucoup chance de rentrer chez elle vivante, songea Gaston.

Mme Dufresne avait été interrogée deux fois et, à chaque interrogatoire, elle avait reconnu avoir donné de l'or au Démon. Mais, elle avait aussi juré que son mari le savait et qu'il l'avait même encouragée à porter les mille livres, produit de la vente de ses biens. Jamais, assurait-elle dans sa déposition, elle n'aurait osé vendre sa vaisselle sans son accord.

Ce point était troublant, mais le mari, bon catholique, avait farouchement nié. En revanche, il avait découvert l'impiété de sa femme qui, assurait-il, disait ses prières à l'envers et rejetait le corps du Christ après la messe. Il souhaitait de tout cœur la voir pendue, ou brûlée, et si elle ne l'était pas, il voulait au moins que l'official de Notre-Dame annule son mariage.

À la question du procureur lui demandant pourquoi il ne l'avait jamais dénoncée, il avait répondu qu'elle était possédée et qu'il avait peur du Malin occupant son corps.

La virulence de ses accusations avait impressionné le procureur qui avait fait venir un exorciste. Ayant examiné la femme, celui-ci n'avait découvert aucun stigmatisme diabolique. Madeleine Dufresne avait d'ailleurs juré sur les saints Évangiles ne pas avoir paillardé avec le Démon. Selon le magistrat instructeur, si le sacrilège était évident, au moins s'était-il passé sans débauche ni sabbat.

Le procureur du roi avait donc jugé la question préparatoire inutile, mais il demandait

une peine afflictive sévère : amende honorable, exposition publique au pilori de trois jours, et fustigation d'au moins vingt-quatre coups de fouet avant un enfermement définitif dans le couvent de sainte Pélagie, réservé aux ribaudes. Tout ceci après que Mme Dufresne ait reçu une instruction religieuse d'un docteur de la Sorbonne.

Néanmoins, si l'assemblée demandait le bannissement du royaume pour sortilège, blasphème et impiété, ou même la pendaison, il ne s'y opposerait pas.

Ce fut ensuite la délibération. Gaston se leva le premier pour prendre la parole, tant il savait les conseillers moutonniers. Son regard embrassa la salle tendue d'une tapisserie fleurdelisée, puis les conseillers tous très solennels, enfin il salua d'une courtoise révérence M. Dreux d'Aubray qui présidait.

Il ne voyait dans cette affaire, commença-t-il, ni magie ni sacrilège, mais uniquement bêtise et crédulité. Certes, assura-t-il, il savait par le *Malleus Maleficarum*¹⁵ que la femme, d'un naturel curieux et bavard, était davantage attirée que l'homme par la sorcellerie. Mais on ne pouvait condamner cette sotte à être enfermée sa vie durant avec des prostituées et des folles parce qu'elle avait cru à un conte rapporté par un habile fripon qui en voulait à ses écus.

— Allez donc sur le Pont-Neuf ! lança-t-il aux conseillers, et vous verrez des matrones écouter comme elle les bagouts des vendeurs d'orviétan et croire aux merveilles que racontent les bonimenteurs ! L'autre jour, il y en avait un qui promettait une crème rendant belle les laiderons ! (Sourires de l'assistance.) Si la sottise devait conduire en prison, il n'y aurait plus aucune femme en liberté dans cette ville !

Cette dernière boutade fit pouffer plusieurs conseillers.

Étant assuré qu'on approuvait son discours, Gaston proposa une flagellation de principe suivie d'une remise en liberté. Si le mari voulait obtenir la séparation, ce serait à lui de conduire un procès au tribunal ecclésiastique, conclut-il, en balayant la salle d'un ferme regard circulaire.

Dreux d'Aubray grimaça son insatisfaction, tandis que plusieurs commissaires approuvaient du chef ce discours raisonnable. Gaston de Tilly était procureur à l'Hôtel du roi, et fort respecté par ses pairs, aussi, dans la discussion qui suivit pour fixer la peine – la culpabilité étant évidente – le procureur ne fut pas écouté et Dreux d'Aubray, qui préférait suivre plutôt que précéder, accepta – de mauvais gré, toutefois – la suggestion de son ancien commissaire.

La femme fut condamnée pour blasphème et impiété à douze coups de fouets qui seraient donnés dans la cour de la prison de For-l'Évêque, pour satisfaire l'official, et non publiquement en place de Grève, ou devant chez elle. Sa punition infligée, elle recevrait une instruction religieuse et serait libérée.

*

À la sortie de l'audience, plusieurs des magistrats, qui partageaient la position de Gaston de Tilly, vinrent le congratuler. M. Tardieu, satisfait lui aussi, lui proposa de l'accompagner au For-l'Évêque pour faire connaître sa peine à la prisonnière. À cette occasion, Gaston pourrait lui proposer un assouplissement de son châtiment en échange d'informations qu'elle aurait pu omettre lors de l'instruction. Qui sait si Mme Dufresne ne lui donnerait pas, enfin, un moyen de retrouver le fameux entremetteur du Diable ? suggéra-t-il, mielleusement.

C'est à cet instant que M. Dreux d'Aubray s'approcha de leur groupe. Il était en

compagnie de M. Delestrade, le commissaire du quartier du Temple.

— Monsieur de Tilly, une fois de plus vous montrez un cœur trop tendre envers les femmes ! Elles causeront votre perte ! ironisa-t-il sans dissimuler son mécontentement.

— J'espère que vous ne m'en voulez pas trop, M. le lieutenant civil, sourit poliment Gaston, tout en songeant combien Aubray avait la mémoire courte, lui-même ayant failli être déshonoré pour ses relations coupables avec la fille d'un bourreau¹⁶ !

Vingt ans plus tard, Gaston se souviendrait de ce reproche du lieutenant civil quand il découvrirait que Dreux d'Aubray avait été assassiné par sa propre fille : la marquise de Brinvilliers !

— Je vous absous bien volontiers, grimaça Aubray, si vous acceptez de m'apporter votre aide !

Lui aussi ! songea Gaston, amusé.

— Si je peux vous rendre service, vous savez que ce sera volontiers, répondit-il, aimablement.

— Faisons quelques pas, proposa Aubray.

Il prit Gaston par le bras et, abandonnant Tardieu et les quelques conseillers qui l'entouraient, s'avança au milieu de la sombre galerie desservant les salles d'audience. Seul le commissaire Delestrade les accompagna.

— Vous ne connaissez sans doute pas M. Armand de Vignerod, M. de Tilly. C'est un cousin éloigné de la duchesse d'Aiguillon¹⁷, un jeune homme un peu trop impétueux, fit le lieutenant civil à voix basse. Voilà huit jours, sortant du Temple où il avait rencontré le grand prieur pour un voyage en Méditerranée, il a été pris à partie par un chevalier hospitalier de Malte. Le ton est rapidement monté et les deux hommes ont décidé de vider leur querelle sur le bastion des moulins du Temple.

— Un duel ? s'étonna Gaston. C'est piquant de la part d'un parent du cardinal de Richelieu !

— C'est vrai, mais je vous l'ai dit, il s'agit d'un jeune homme au sang chaud. Quoi qu'il en soit, son adversaire étant un redoutable escrimeur, M. de Vignerod a été touché à la cuisse après quelques passes. Il est tombé et le chevalier de Malte a mis son épée sous sa gorge en lui demandant : « Je te laisse la vie si tu renies Dieu, Jésus et le Saint-Esprit. » M. de Vignerod a refusé et l'autre lui a percé l'autre cuisse, en renouvelant sa proposition.

Gaston était médusé par cette horrible histoire.

— M. de Vignerod, se vidant de son sang, a finalement balbutié : « Je renie ! » Le chevalier de Malte lui a alors coupé la gorge d'un revers en déclarant : « Je tue l'âme et le corps ! »

— Comment savez-vous ça ? articula Gaston, abasourdi.

— Par M. de Vignerod, qui n'est finalement pas mort ! Une des nombreuses garces qui fréquentent la butte a assisté au duel, cachée dans un fourré. Quand le chevalier de Malte est parti, elle s'est approchée pour découvrir que le blessé vivait encore. Elle est allée chercher du secours, et malgré une horrible entaille à la gorge, le garçon a survécu au duel et raconté toute l'histoire à sa tante. Entre parenthèses, la drôlesse a été récompensée de cinquante louis ! Bien sûr, Mme d'Aiguillon en a parlé à Mgr Mazarin qui m'a demandé de trouver rapidement ce furieux chevalier de Malte.

— Cette butte bastionnée des moulins du Temple se révèle décidément un endroit effrayant : quand on n'y rencontre pas le Diable, on y croise des fous. Que fait donc la

police !

— Vous avez raison, monsieur de Tilly, intervint le commissaire, mais je manque cruellement de sergents d'armes, et le guet ne peut s'installer là-bas à demeure, d'autant qu'il s'agit d'un terrain appartenant à la censive du Temple, et que c'est au prévôt du grand prieur d'y faire régner l'ordre. Mais, vous le savez comme moi, la police et la justice du Temple sont d'une rare incurie ! Heureusement qu'il existe des projets de constructions à cet endroit et que ce terrain vague ne sera bientôt plus qu'un souvenir.

Gaston hocha de la tête pour approuver, mais sans s'engager plus. Il connaissait peu M. Delestrade, ancien prévôt à Sens, qui avait récemment acheté sa charge de commissaire. C'était un homme assez âgé, veuf, et d'un tempérament sévère, surtout envers les autres.

— Que voulez-vous de moi ? demanda l'ancien commissaire.

— Au cours des six derniers mois, on a trouvé quatre hommes la gorge ouverte, aux moulins du Temple, répliqua Delestrade avec brusquerie.

Gaston resta interdit.

— Je n'en ai jamais entendu parler !

— Nous avons gardé l'affaire confidentielle, expliqua Aubray, toujours à mi-voix. Même M. Tardieu l'ignore. Il s'agissait de voyageurs de passage au Temple, et M. Le Tellier n'avait aucune envie que l'on apprenne la présence d'un fou furieux dans Paris. Mais après l'affaire de M. de Vignerod, et les exigences de Mgr Mazarin, il s'est souvenu de la façon dont vous, et votre ami Fronsac, avez découvert le Tasteur¹⁸, et il m'a suggéré de vous en parler. Peut-être auriez-vous des idées sur les agissements de ce dément.

— J'en ai au moins une ! Je crois me souvenir qu'il y a eu un cas similaire, voici une dizaine d'années.

— Je l'ignorais ! fit Aubray, interloqué.

— Monsieur Tardieu ! appela Tilly en se tournant vers le lieutenant criminel, qui était maintenant avec un greffier et M. Estienne de Bartillat, le commissaire du quartier Saint-Martin. Pourriez-vous nous rejoindre un instant ?

Tardieu s'approcha, le sourcil interrogateur.

— Monsieur le lieutenant criminel, lui demanda Gaston de Tilly, il y a une dizaine d'années, un homme ne défiait-il pas des gens en duel vers le Temple ? Il les blessait, puis leur promettait la vie s'ils abjuraient le Seigneur, après quoi, il leur perçait le cœur pour avoir le plaisir, disait-il, de tuer l'âme et le corps.

— C'est exact. Ce fou se nommait le chevalier Jean d'Andrieux. À trente ans, il avait tué en duel soixante et douze hommes. À chaque fois, il faisait renier Dieu à ses adversaires – en leur promettant la vie – après quoi, il les égorgeait. Il a été exécuté en juillet 1638 pour violences, duels, meurtres, et quelques autres crimes tout aussi monstrueux. Mais pourquoi me demandez-vous cela ?

— Il semble qu'il ait fait un émule. Monsieur d'Aubray, je pense que vous pouvez mettre M. Tardieu dans la confiance.

Aubray hocha la tête et résuma l'affaire au lieutenant criminel, en lui précisant que M. Le Tellier souhaitait qu'elle ne s'ébruite pas.

— Monsieur Tardieu, demanda Gaston, un de vos commis pourrait-il me trouver le sac du procès du chevalier d'Andrieux ? Et vous, monsieur d'Aubray, que savez-vous d'autre sur ce chevalier de Malte ? Je suppose que M. de Vignerod a pu en faire une description.

— Je vous enverrai les notes que j'ai prises en l'interrogeant, dit le lieutenant civil,

mais il n'y a pas grand-chose d'intéressant dans sa déposition. Il faisait déjà sombre, l'homme était recouvert du manteau noir de l'ordre des hospitaliers, avec la croix de toile blanche à huit pointes sur le côté gauche. Il mesurait cinq pieds six pouces et portait une barbiche blonde taillée en queue de canard. Je crois que c'est à peu près tout.

— J'irai demain interroger M. le grand prieur, décida Gaston. Faites-moi parvenir tous ces documents chez moi, rue de la Verrerie. Monsieur Tardieu, voulez-vous que nous nous rendions au For-l'Évêque, maintenant ?

— Vous songez à interroger la femme qui vient d'être condamnée ? s'enquit Aubray avec suspicion.

— En effet, monsieur d'Aubray, ce n'est cependant pas elle qui m'intéresse, mais plutôt ce prêtre de Belzébuth qui l'a débauchée. Et à dire vrai, maintenant que vous m'avez parlé de l'émule du chevalier d'Andrieux qui sévit lui aussi aux moulins du Temple, je me demande s'il n'y aurait pas quelques attaches entre ces gens-là...

Aubray leva les yeux au plafond pour marquer son désaccord. Décidément, jugeait-il, ce Tilly restait incorrigible, avec son imagination trop fertile !

10 Sur le mariage de Gaston de Tilly, voir *L'Homme aux rubans noirs*, même auteur.

11 Voir *L'Énigme du clos Mazarin*, même auteur.

12 Voir *L'Homme aux rubans noirs*, même auteur.

13 Cette histoire s'inspire d'une des « Fourberies » rapportées par Tallemant des Réaux.

14 Proche du Grand-Châtelet, la prison du For-l'Évêque était située dans la rue de Saint-Germain-l'Auxerrois.

15 Publié en 1485 par deux inquisiteurs dominicains à la requête du pape Innocent VIII, ce manuel est la bible du chasseur de sorcières.

16 Voir *L'Exécuteur de la haute justice*, éditions du Masque.

17 Marie de Combalet, duchesse d'Aiguillon, était la fille de la sœur du cardinal de Richelieu et une amie d'Anne d'Autriche.

18 Voir *La Conjuración des Importants*, éditions du Masque.

Jusqu'au règne de Philippe Auguste, la haute et la basse justice dans Paris dépendaient principalement de l'évêché. La justification première en était la tradition, la seconde tenait au fait que la plupart des censives de la capitale lui appartenaient. Certains théologiens assuraient même que c'est Dieu qui avait confié la justice aux évêques. Philippe Auguste, qui ne pouvait accepter un tel empiétement sur les droits de la Couronne, n'eut de cesse d'affirmer la primauté de la justice royale, y compris sur les fiefs ecclésiastiques. Durant des années, les conflits sur les censives de l'évêché furent donc incessants entre le prévôt de Paris et l'official.

Enfin, en 1222, un accord fut trouvé et un traité signé entre le roi et l'évêché. Le roi se réservait le jugement des raptés et des meurtres et laissait à la justice de l'évêque les autres affaires criminelles ou civiles.

Pour affirmer ces droits, l'évêque de Paris construisit alors sur ses terres, mais à proximité du Louvre, haut lieu de la justice royale, une forteresse destinée à son prévôt, avec des salles de justice et des prisons. Ce château, érigé entre la rue Saint-Germain-l'Auxerrois et le quai de la Misère, fut appelé For-l'Évêque.

Mais au fil des siècles, les rois restreignirent les droits de justice de l'évêché à un point tel que, sous le ministère de Richelieu, le For-l'Évêque fut sans prisonniers de l'official. Comme on manquait de geôles dans Paris, les lieutenants civil et criminel obtinrent d'y enfermer ceux qui avaient à répondre de crimes d'hérésie ou de sorcellerie. C'était souvent des prisonnières, car on observe que les femmes sont plus tentées que les hommes à connaître les faveurs du Démon. En outre, les prisons pour femmes étant insuffisantes, on y enfermait aussi quelques prostituées.

*

Le bâtiment, qui avait à peu près le même âge que le Grand-Châtelet, était aussi sale et sombre que la prison prévôtale. Située entre deux arches obscures qui abritaient les rencontres d'honneur entre les gardes de la barrière des sergents du Pont-Neuf, on y pénétrait par un portail au fronton duquel étaient sculptés un évêque et un roi agenouillés devant la Vierge, symbole du traité entre Philippe Auguste et l'évêque de Paris. Au-dessous se trouvaient des fleurs de lys gravées traversées d'une crosse droite.

M. de Tilly et M. Tardieu furent introduits dans une pièce glaciale, à peine éclairée par quelques hautes ouvertures ogivales aux carreaux poussiéreux donnant sur le quai de la Saunerie¹⁹. Voûtée en arcs d'ogives avec deux travées soutenues par des piliers centraux, c'était une des anciennes salles de justice. Comme la cheminée était éteinte, à leur arrivée, un religieux y alluma un fagot ; l'attente pouvait être longue pour détacher une prisonnière de sa chaîne.

Les femmes se trouvaient en effet enfermées dans des salles souterraines aux voûtes soutenues par d'énormes piliers, toutes enchaînées par un bras ou par le cou de façon à ne pouvoir s'approcher les unes des autres. Leur nourriture descendait du plafond par une ouverture d'un pied et demi et on ne les détachait que pour leurs besoins naturels. La paille qui leur servait de couche étant rarement changée, elle était perpétuellement souillée.

Il n'y avait aucun chauffage, et seuls quelques fenestrons hauts placés, toujours ouverts,

évacuaient les infectes odeurs de la promiscuité. Quand il gelait, celles qui voulaient boire devaient casser la glace contenue dans leur seau ou dans leur cruche avec la pointe de leurs sabots. Et lorsqu'il neigeait, les flocons pénétraient à l'intérieur.

La mortalité aurait été effrayante si les prisonnières y avaient séjourné longtemps, mais en général elles n'étaient détenues que quelques jours, en attente de leur jugement. Une fois condamnées, elles recevaient leur châtiment avant d'être transférées dans des couvents à la discipline sévère, mais supportable après ce qu'elles avaient vécu.

Gaston serrait son épais manteau autour de lui en se demandant comment Tardieu pouvait résister à un tel froid avec ses vêtements usés jusqu'à la trame. Le lieutenant criminel s'était du reste approché au plus près du foyer, dont le fagot, s'il faisait de belles flammes, ne chauffait guère.

*

Finalement la prisonnière arriva en toussant, grelottant dans ses haillons, affligée d'une maigreur extrême. Les rares cheveux gris qui lui restaient étaient emmêlés en une horrible tignasse. Son visage hâve n'avait aucune beauté et sa mâchoire affichait sa bêtise. Étant enfermée depuis deux semaines, avait expliqué Tardieu alors qu'ils l'attendaient, il espérait qu'elle ne serait pas moribonde. En hiver, le régime de la prison pouvait tuer en moins d'un mois.

Elle resta bien sûr debout, les yeux baissés, inexpressive. Le lieutenant criminel lut le jugement avant de lui expliquer qu'elle recevrait son châtiment dans la cour de la prison. Ce serait sans doute un des aides de maître Guillaume, l'exécuteur de la vicomté de Paris, qui officierait. Ensuite, elle serait libérée, indulgence due au procureur qui l'avait accompagné. D'un geste, il avait présenté Tilly.

Après ces paroles, la prisonnière éclata en sanglots, persuadée qu'elle ne survivrait pas à l'épreuve de la flagellation. Gaston lui expliqua alors qu'il pourrait adoucir sa punition si elle répondait franchement à ses questions. En reniflant, elle accepta d'un mouvement de tête.

— Asseyez-vous sur cet escabeau, devant le feu, madame, et réchauffez-vous, lui suggéra-t-il avec courtoisie (elle s'exécuta). Je n'ai eu connaissance de votre affaire qu'aujourd'hui, et je n'en ai pas tous les éléments. Vous auriez entendu parler d'un homme qui recevait la nuit des adeptes du Malin dans les moulins du Temple ?

— Oui, monsieur le procureur, murmura-t-elle.

— Et un jeune garçon vous aurait raconté lui avoir porté un écu et en avoir reçu treize un mois plus tard ?

— Oui, monsieur.

— Quel est le nom de ce garçon ?

Elle parut désemparée.

— Je ne sais pas, balbutia-t-elle après quelques secondes.

— Comment le connaissiez-vous ?

— Je l'avais vu chez mes voisins, répondit-elle après une nouvelle hésitation.

— Des voisins de votre maison ? Quel est leur nom ?

Elle bafouilla encore avant de se remettre à pleurer et à gémir.

— Ensuite, vous vous êtes rendue sur le bastion en pleine nuit ? poursuivit-il après avoir fait une moue destinée à lui montrer qu'il ne prêtait nullement foi à ce qu'elle racontait.

— Oui, monsieur.

— Il faisait nuit et vous étiez seule. Comment espériez-vous trouver cet homme ?

— Je... le garçon m'avait dit où le rencontrer.

— Je ne crois pas un mot de votre histoire, madame ! Je regrette que le commissaire de police et le procureur qui ont enquêté n'aient pas été plus curieux. Mais puisque vous êtes décidée à continuer à mentir, je vous laisse à votre triste sort ! s'exclama Gaston en secouant la tête et en simulant la colère.

Il se leva et fit signe à Tardieu qu'il pouvait appeler le guichetier.

— Ne soyez pas insensée, madame ! gronda le lieutenant criminel. Votre procès a eu lieu, vous ne pouvez être rejugée. Vous avez là une chance unique d'échapper à un châtement très douloureux, peut-être mortel. Les douze coups de fouet sont administrés dos nu, ils vous déchireront la peau et le corps. Soyez raisonnable !

Elle se remit à sangloter. Entre ses gémissements et sa toux, Gaston parvint à distinguer :

— À la... Merci...

— Au couvent ?

— À l'église...

L'église et le couvent étaient situés rue Saint-Avoye, en face de l'hôtel de Guise.

— Quand ? Où ? Qui ? s'enquit Tardieu avec impatience, se voyant déjà possesseur de la fortune de l'intercesseur diabolique.

Ayant reconnu le début de la vérité, la pauvre femme devint brusquement loquace :

— Il y a plusieurs mois, monsieur, alors que je me confessais. Habituellement, je vais au premier confessionnal libre dans l'église. Je ne sais pas si je m'étais déjà confessée à ce prêtre, puisqu'on ne les voit jamais, mais ce jour-là, il m'a dit que mes fautes l'effrayaient. Il m'a donné de nombreuses pénitences. La semaine suivante, il m'a dit avoir beaucoup prié pour mon salut, mais qu'il n'était pas certain que ses prières aient été suffisantes. Il m'a alors suggéré d'offrir un écu à la Vierge pour faire brûler un cierge.

— Comment l'aviez-vous revu ? demanda Gaston, puisque vous ignorez quels sont les prêtres dans les confessionnaux...

— Il m'avait dit qu'il voulait à tout prix sauver mon âme, que je ne devais désormais m'adresser qu'à lui. Pour cela, je devais regarder dans les confessionnaux quand j'entrais dans l'église. Il serait dans celui où se trouverait affichée une image de saint Pierre.

— Vous vous confessiez toujours à la Merci ?

— Depuis un an environ, monsieur, ainsi que mon mari. J'y vais tous les vendredis avant vêpres, et lui quand il n'est pas de service.

Elle eut une nouvelle et effrayante quinte de toux.

— Et vos fautes étaient telles qu'on ne pouvait vous pardonner avec deux patenôtres et un Ave Maria ? s'étonna Tardieu, cyniquement.

— Je ne sais pas, monsieur. Ce prêtre me posait beaucoup de questions. Il exigeait que je réponde à toutes, que je lui confie mes pensées les plus profondes.

Gaston connaissait ça. Au collège de Clermont, les jésuites avaient tenté ce jeu avec lui. Mais il avait toujours été plus adroit qu'eux et, depuis, ne se confessait qu'une fois l'an à un prêtre sourd.

— Vous reconnaîtriez sa voix ? s'enquit-il.

— Peut-être, monsieur, mais les voix sont déformées à travers la grille du

confessionnal.

— Tout cela s'est passé quand ?

— La première fois, ce devait être en mars, ou en avril, monsieur.

— Continuez...

— À chaque confession, le prêtre prétendait que mes péchés étaient trop lourds. Qu'il ne savait plus que faire pour m'aider. J'étais désespérée, j'ai donné un écu pour un cierge, mais il m'a dit que ce serait insuffisant pour m'absoudre. Devant ma détresse, il m'a promis que pour cinq écus, il ferait dire des messes.

« J'ai accepté. J'ai vendu une de mes robes et il m'a donné l'absolution. J'ai essayé de ne plus pécher, monsieur, sanglota-t-elle, mais à chaque confession, il fouillait tellement mon esprit qu'il trouvait de nouvelles fautes auxquelles je n'avais même pas songé. Et je devais demander de nouvelles messes pour être pardonnée par Notre-Seigneur.

— À cinq écus ? demanda Gaston, sans dissimuler son ironie.

— Oui, monsieur, c'est que le pardon coûte cher ! J'ai vendu des pots en étain mais mon mari s'en est aperçu. Il m'a battue. Je voulais mourir... Puis un jour, le prêtre m'a dit que j'avais trop de mauvaises pensées. Que mes fautes étaient trop graves et ma contrition insuffisante. Il ne pouvait plus me préserver de la damnation éternelle. J'ai pleuré toute la semaine, puis je suis revenue le supplier de m'aider. Il m'a déclaré que j'étais sans doute possédée et que c'était au Démon que je devais demander ma grâce.

— Et vous avez cru ça ? ricana Tardieu.

— Mais j'étais vraiment possédée, monsieur le lieutenant criminel ! Je le sentais bien, je ne pensais qu'au mal ! Le diable était en moi ! Le père m'a expliqué que le diable acceptait parfois de rendre les âmes qu'il détenait en échange d'une offrande.

— Il vous a expliqué de quelle offrande il s'agissait ? demanda Gaston.

— Oui, monsieur. Un sac de cuir contenant de la poudre d'or.

— Pourquoi de la poudre d'or ?

— L'ignorez-vous, monsieur ? Il n'y a que la poudre d'or que le Malin peut rapporter en enfer. Il a besoin de s'en saupoudrer pour passer dans l'au-delà.

Gaston hocha lentement du chef, effaré par tant de crédulité.

— Vous n'avez jamais pensé que cet homme se moquait de vous ?

— Pourquoi, monsieur ? s'étonna-t-elle. En obéissant au père, non seulement je me libérais, mais j'allais enrichir mon mari.

— L'enrichir ? s'étonna-t-il.

— C'est ce que le père m'a dit, monsieur. Quand le Démon a trouvé un humain qui lui donne cette poudre d'or tant désirée, non seulement il laisse cet humain tranquille, ce qui signifie qu'il ne péchera plus jamais, mais il lui apporte des pièces d'or pour qu'il lui fasse de nouvelles offrandes en changeant ces monnaies en poudre.

— Expliquez-moi ça, demanda Gaston qui se demandait jusqu'où courait la bêtise de cette pauvre femme.

— Une fois vidé, le Diable rend le sac de poudre d'or. Et un mois plus tard, le sac s'est rempli de pièces. Chaque grain de poudre resté au fond s'est transformé en louis. C'est ça la récompense !

— Et vous avez assisté à ce prodige ?

— Non, monsieur, on m'a arrêtée et conduite en prison avant, dit-elle avec un ton de regret.

— Continuez !

— J'ai tout raconté à mon mari qui, effrayé de me savoir possédée, a accepté que je vende notre vaisselle d'argent et un beau meuble que nous avons, ainsi qu'une tapisserie. Avec, j'ai acheté de la poudre d'or à un changeur et je l'ai placée dans un sac de cuir.

— Si votre mari était d'accord, pourquoi n'est-ce pas lui qui a vendu vos biens ? demanda le lieutenant criminel.

— Il ne pouvait pas, monsieur, il était de service. Le père m'avait donné rendez-vous le dimanche soir, à la nuit. Il m'attendait au début du chemin conduisant aux moulins.

— Cette fois, vous l'avez donc vu !

— Non, monsieur, il faisait presque nuit. Il était vêtu d'un long manteau à capuchon qui le couvrait entièrement, mais je suis certain qu'il portait une grande barbe.

— De quelle longueur ?

— Trois ou quatre pouces, monsieur. Et noire.

— Ensuite ?

— Il m'a conduite dans un moulin en ruine. Là, il m'a fait coucher dans une grande figure en étoile tracée sur le sol du moulin. Ensuite il s'est mis dans la figure après avoir placé le sac de poudre d'or à l'extérieur et a murmuré des mots incompréhensibles. Alors le moulin s'est empli de fumée. J'étais terrorisée. J'ai vu entrer un homme noir et cornu.

— Celui-là vous l'avez bien vu ? demanda Tardieu, malgré tout impressionné.

— Oui, monsieur. Au milieu des fumées, il avait le visage sombre, une barbiche noire et deux cornes rouges. Le prêtre lui a montré le sac et le Diable l'a pris. Il m'a dit ensuite qu'il me libérerait et que, si je revenais le lendemain matin, je trouverais le sac vide. Je n'aurais qu'à l'emporter et, dans un mois, il serait plein de pièces.

— Mais il ne l'a pas fait...

— Mon mari est revenu le lendemain, monsieur, avec le commissaire du quartier. Il m'a accusée d'avoir pillé ses biens, je me suis défendue, expliquant qu'il m'y avait autorisée mais personne ne m'a crue. Puis l'official m'a emprisonnée et je ne sais ce que le sac est devenu, pleurnicha-t-elle.

— Pourquoi ne pas avoir raconté ça aux juges ?

— Le Diable m'avait fait promettre de n'en parler à personne, sinon, il annulerait le marché et me ferait souffrir en enfer... Et puis, à quoi cela aurait-il servi puisqu'on ne me croyait pas quand je disais que mon mari savait tout ?

— Pourtant vous venez de parler...

— J'ai trop souffert, monsieur, et je ne veux pas endurer le fouet... Je... crois maintenant que le diable et mon mari m'ont trompée...

— Avez-vous revu le père ?

— Non, monsieur.

Le silence se fit. Tardieu considérait alternativement la femme et M. de Tilly. Celui-ci réfléchissait.

Mentait-elle ? C'était bien possible, mais si elle disait la vérité, il était évident que toute l'affaire avait été montée par le mari, avec l'aide du prêtre, pour se débarrasser de l'épouse. Dans ce cas, il s'agissait d'une machination effroyable.

Gaston jeta un regard interrogatif à Tardieu, qui hochait la tête en faisant la grimace. Tardieu était un rapace corrompu, mais un bon policier, au jugement sûr. Visiblement, il pensait comme lui.

— Ce diable, madame, ressemblait-il à votre mari ? s'enquit Tilly.

— Non monsieur, il était grand et mon mari est petit. Et puis, c'était le Diable !

Il y aurait donc un autre complice ? songea Gaston.

— Madame, dit-il, j'irai voir maître Guillaume demain. M. Tardieu précisera par écrit que vous soyez fustigée en chemise. L'exécuteur vous fera mettre une chemise de toile enduite de graisse pour atténuer la flagellation. Après quoi vous serez pansée, vous écouterez un prêtre, et vous serez libérée. Savez-vous où vous irez ensuite ?

— Chez ma sœur, monsieur, rue du Pont-aux-Biches, entre les Madelonnettes et l'enceinte. Mon mari ne veut plus de moi.

— Quoi qu'il en soit, vous ne retournerez plus à la Merci, vous ne chercherez plus à revoir ce prêtre. Est-ce compris ?

Elle hocha la tête en reniflant.

— Je passerai vous voir chez votre sœur. J'aurai d'autres questions à vous poser.

Tardieu appela le guichetier qui emmena la prisonnière.

*

— Si elle n'a pas menti, dit Gaston au lieutenant criminel après son départ, l'histoire se réduit à peu de chose.

— En effet, soupira Tardieu, devinant que l'or était revenu au mari et qu'il n'y avait pas d'intercesseur diabolique, et donc hélas sans doute aucune fortune à récupérer !

— Il ne me sera pas aisé d'identifier le prêtre, et encore moins celui qui se fait passer pour Belzébuth, le prévint Gaston.

— Inutile que vous perdiez du temps avec cette histoire. Tout est clair : le mari s'est débarrassé de sa femme parce qu'elle était trop sotte. Néanmoins, j'enverrai un exempt à la Merci pour interroger les prêtres, décida Tardieu.

Gaston secoua négativement la tête.

— Votre exempt ne sera pas reçu. Le prieur vous dira qu'il dépend de la justice de l'archevêché. Vous n'arriverez à rien par ce biais.

— Alors abandonnons ! De toute façon, elle est condamnée.

— Attendons plutôt... J'ai l'intuition que si le mari veut vraiment se débarrasser de sa femme, il tentera autre chose...

— Vous croyez qu'il essaiera de la tuer ? s'inquiéta Tardieu.

— Peut-être, reconnut Gaston en écartant les mains.

— Je ne peux interroger à nouveau le mari, il niera ! Nous n'avons aucune preuve ni présomption contre lui. Et comme je viens de vous le dire : l'affaire est jugée.

— Si vous apprenez quelque chose, faites-le-moi savoir.

Sur ces mots évasifs, Gaston de Tilly salua le lieutenant criminel et quitta la salle.

En retournant au Châtelet chercher son cheval, il songea à l'étude des parents de son ami Louis. Les domestiques allaient à la messe à la Merci. Peut-être l'un d'eux avait-il été confessé par ce prêtre qui connaissait si bien le diable...

Ce même mardi, le lendemain donc du jour où M. de Bussy avait raconté sa découverte à son frère et à son oncle, Guy de Rabutin se trouvait au *Hazart*, un fameux salon de jeux situé non loin des jardins du Palais-Royal, dans une rue du même nom où se succédaient les tripots.

L'endroit avait été très à la mode quelques années plus tôt quand le tenait la belle Françoise de Chémérault qui dirigeait aussi le bordau de l'étage. Mais la Belle Gueuse, comme on l'appelait, avait épousé un des trésoriers de l'Épargne et si elle recevait encore chez elle des joueurs enragés, c'étaient uniquement ses amis, ou ceux de son mari.

Quant au *Hazart*, il était resté entre les mains de son véritable propriétaire, le marquis de Fontrailles²⁰. Certes, les clients ignoraient le nom du maître de maison. Ils étaient reçus par une Mme de Rancourt, qui sans être aussi avenante que la Belle Gueuse savait aussi bien qu'elle faire régner l'ordre. Il y avait d'ailleurs un M. de Rancourt, par ailleurs valet de chambre de M. de Fontrailles.

*

Cet après-midi de décembre, l'affluence était grande dans l'un des salons de jeu où toutes les tables couvertes de lourdes nappes damassées étaient occupées par des joueurs de bassette et de lansquenet. Un feu crépitait dans une vaste cheminée et quelques laquais mouchaient les bougies tout en surveillant les parties, ou plus exactement les tricheurs.

Le chevalier hospitalier Guy de Rabutin s'adonnait à la bassette. Il venait de perdre les dix louis qu'il possédait et se leva de sa chaise en soupirant. Ayant fait vœu de pauvreté, il ne pouvait se permettre de perdre plus, sinon, il lui faudrait encore quémander une avance à son oncle, et celui-ci lui ferait la morale. Il s'apprêtait donc à rentrer au Temple où il logeait dans une minuscule chambre du bâtiment réservé aux chevaliers.

Il salua ses amis et sortit, espérant trouver une chaise à porteurs dans la rue. Il descendait l'escalier conduisant au grand vestibule quand il croisa l'abbé Basile Fouquet, un jeune homme de grande taille, à peu près du même âge que Guy, c'est-à-dire environ vingt-cinq ans. Si tous deux étaient religieux, le prêtre portait rarement la soutane et le col carré. Guy l'avait toujours vu en chausses et pourpoint blancs, avec quantité de galans colorés aux poignets et aux genoux, épée au côté comme un gentilhomme bien qu'il soit roturier. Le front haut, la fine moustache qui lui barrait le visage, ses yeux d'un bleu profond et son port de tête aussi altier que celui d'un aristocrate, lui donnaient une telle séduction que peu de dames y résistaient.

— Monsieur de Rabutin, vous nous quittez déjà ? s'enquit-il d'une voix agréable en ôtant son chapeau à pennage, faisant voltiger avec grâce ses longs cheveux châains bouclés au fer.

— Croyez que je le regrette, monsieur l'abbé, mais ma bourse commande à mes désirs. Dame Chance n'est pas au rendez-vous, ce soir.

— Puis-je vous offrir une partie de trou-madame ? Vous jouerez à mes frais !

— Ma foi, pourquoi pas ? répliqua Guy, incapable de résister à la tentation.

Ils montèrent l'escalier. La salle à côté de celle où l'on tenait les cartes était consacrée aux autres divertissements. On y trouvait un billard, deux grands trous-madame, un jeu de

trictrac et un tourniquet. Trois musiciens jouaient doucement de la viole dans une alcôve.

L'abbé paya à un valet deux palets à un écu et en donna un à Rabutin. Ils s'approchèrent d'une table. Il y avait deux autres joueurs et trois femmes, aussi durent-ils attendre leur tour. Chaque joueur faisait glisser son palet vers les cases numérotées en points et avait droit à trois essais. Rabutin, le plus habile, encaissa douze écus au soleil tandis que le prêtre perdait.

— Monsieur de Rabutin, fit Basile Fouquet, il semble que la fortune vous sourie à nouveau...

— Grâce à vous, monsieur l'abbé ! Mais je vais pourtant en rester là, répliqua Rabutin, tout content d'avoir gagné. J'attendrai pour jouer gros que mon frère m'ait donné quelques miettes de son trésor ! ajouta-t-il dans l'excitation de sa victoire.

À peine avait-il lâché ses paroles qu'il les regretta. Il salua rapidement et s'éloigna de la table pour se diriger vers la porte. Basile le suivit, intrigué. Les derniers mots de l'hospitalier ne lui avaient pas échappé.

— Un trésor ? Racontez-moi ! J'adore ce genre d'histoire ! lui demanda-t-il en le rattrapant.

— Je plaisantais ! répondit Guy, sincèrement contrarié d'avoir parlé sans réfléchir, même s'il ne croyait pas au trésor du Temple.

Il avait souvent rencontré l'abbé Basile Fouquet au *Hazart*. Ils avaient même sympathisé, ayant tous deux la même attirance envers les jolies femmes et le jeu. Guy de Rabutin savait que le frère de Basile, Nicolas Fouquet, était un homme riche, maître des requêtes et sur le point d'être nommé intendant de Paris après avoir été celui de l'armée du Nord. L'abbé lui-même ne manquait jamais d'argent.

Il hésita devant l'insistance de son compagnon. Pouvait-il lui faire confiance ? Les Fouquet n'étaient quand même que des roturiers. Puis il songea qu'il venait de lui faire gagner douze écus... S'il lui marquait de la défiance, il s'en ferait sottement un ennemi. De plus, le papier découvert par son frère n'avait aucun sens. Quelle importance cela avait-il d'en parler ?

— Mon oncle a offert à mon frère, le comte de Bussy, une maison dans l'enclos du Temple, expliqua-t-il. À l'occasion des travaux qui y ont été faits, on a trouvé un parchemin caché avec un galimatias incompréhensible. Mon frère est persuadé qu'il contient la clef qui le conduira au trésor des templiers ! Voilà, vous savez tout, mais ce n'est qu'une histoire à dormir debout !

La main sur la bouche, Basile se mit à pouffer, comme à une bonne plaisanterie.

— Dites-lui que d'innombrables personnes ont déjà cherché le trésor de Jacques de Molay !

— Je le lui ai dit, monsieur l'abbé, ainsi que mon oncle, mais mon frère est convaincu que le trésor est toujours caché dans le Temple.

— Dans sa maison ? persifla Fouquet.

— Pourquoi pas ? répliqua Guy de Rabutin en se moquant.

S'il y avait bien un endroit qui avait été entièrement fouillé, c'était la maison de Molay ! pensa-t-il. Impossible qu'un trésor s'y trouve.

— Je dois rentrer, monsieur l'abbé, j'aurais plaisir à vous revoir, poursuivit-il, satisfait d'avoir lâché cette fausse piste.

Ils se séparèrent et Basile le regarda s'éloigner, songeur.

L'abbé venait souvent au *Hazart* et ne cachait pas qu'il aimait jouer. Il appréciait de se mêler à cette société d'aristocrates, dont il voulait tant faire partie, et se plaisait avec les jolies femmes, vénales et non vénales, que l'on rencontrait dans le tripot.

Mais si tout le monde savait cela, personne ne connaissait la véritable justification de sa présence si fréquente.

En vérité, l'abbé était un espion. Avec MM. Zongo Ondedei et le gantier Tomaso Ganducci, il faisait partie des agents secrets de Mgr Mazarin.

Depuis des semaines, Fouquet venait d'autant plus souvent au tripot que son maître le cardinal voulait savoir ce que préparait le propriétaire de l'établissement : Louis d'Astarac, marquis de Fontrailles, actuellement embastillé.

Les Astarac étaient de première noblesse. Le père du marquis, converti au protestantisme, sénéchal d'Armagnac, avait épousé une Montesquieu. Peut-être sincèrement affecté par les misères du peuple, peut-être fasciné par la république protestante que les réformés avaient un temps souhaitée en France, le marquis lui-même défendait l'avènement d'une république, avec un sénat comme celui de l'antique Rome. Une république dont il aurait tout de même été premier consul !

Longtemps, M. de Fontrailles avait comploté avec les grands du royaume pour parvenir à ses fins, surtout en tentant d'assassiner Richelieu, qu'il haïssait depuis que le Cardinal l'avait traité de monstre en se moquant de sa petite taille, de sa laideur et de ses difformités. La première tentative avait eu lieu à Amiens avec la complicité de son ami Claude de Bourdeille, comte de Montrésor. Mais ni Monsieur²¹ ni le comte de Soissons, leurs maîtres respectifs, n'avaient eu le courage d'ordonner le crime. Le duc d'Orléans avait d'ailleurs avoué plus tard ne pas être capable de le commander. Une autre fois, alors que le roi se plaignait de son ministre, Fontrailles s'était proposé de le traiter comme Concini, mais Louis XIII, craignant la damnation, n'avait osé acquiescer.

Le marquis, ayant retenu de ces expériences la pusillanimité des princes de sang, s'était rapproché du favori du roi, Cinq-Mars – Monsieur le Grand – pour l'entraîner dans un complot qui devait provoquer sa perte. Fontrailles avait apporté au roi d'Espagne un traité signé par les conjurés qui prévoyait la déposition du roi et son remplacement par son frère, le duc d'Orléans, avec Cinq-Mars comme premier ministre, en échange de quatre cent mille écus.

Les conjurés avaient été fort près de réussir, et sans l'habileté de Giulio Mazarini, et de M. Fronsac, Fontrailles aurait pu accéder au sommet de l'État²².

Après l'échec de cette conspiration, le marquis s'était réfugié en Angleterre avec son ami Montrésor, entre-temps dénoncé par son maître Gaston d'Orléans, et tous deux n'étaient rentrés en France qu'à la mort de Richelieu.

Si le cardinal Mazarin faisait désormais surveiller le comploteur dont il craignait l'audace et le talent dans l'intrigue, Fontrailles était pourtant parvenu à préparer l'assassinat de Louis XIII. Allié à la duchesse de Chevreuse, il s'appêtait à faire disparaître Mazarin pour installer à sa place le duc de Beaufort, quand, à nouveau, le même grain de sable, un petit notaire nommé Louis Fronsac, avait fait échouer l'entreprise²³.

Pourtant, la révolution que connaissait l'Angleterre prouvait au marquis que quelques hommes d'action, courageux et entreprenants, parvenaient à transformer un royaume en république. Mais Gaston d'Orléans se révélant trop timoré et trop lâche pour prendre la tête

d'une telle entreprise, le marquis de Fontrailles s'était-il rapproché du coadjuteur Paul de Gondi, tout comme son ami Montrésor.

Tout cela, Mazarin le savait ; comme il connaissait le rôle inquiétant du marquis dans l'affaire d'espionnage ayant mis en émoi le service du Chiffre, quatre ans plus tôt²⁴, ou encore dans celle des fausses lettres de provision proposées à la vente en Provence²⁵ dans le seul but de le compromettre auprès de la reine.

Le rapprochement du marquis et du coadjuteur tourmentait d'autant plus le cardinal que ses espions avaient saisi une correspondance entre M. de Fontrailles et M. de Chavigny, ancien ministre de Richelieu devenu gouverneur du château de Vincennes. Les deux hommes préparaient quelque chose... mais quoi ? Dans l'ignorance de ce qui relevait peut-être d'un nouveau complot, le cardinal avait pris les devants et, en août, fait embastiller le marquis²⁶.

Ironie de l'histoire, M. de Fontrailles n'avait pas été arrêté par des magistrats, pour les innombrables conspirations conduites, mais par lettre de cachet, sans la moindre explication. Si la régente en avait le droit, il s'agissait néanmoins d'une situation embarrassante pour la Cour, car seules couraient des rumeurs sur les crimes du marquis. Qui plus est, ses amis comme le coadjuteur Paul de Gondi, M. de La Rochefoucauld, ou encore Monsieur l'oncle du roi, n'avaient aucun intérêt à ce qu'il reste en prison, Fontrailles connaissant trop de choses sur eux ! Aussi faisaient-ils pression auprès de la reine pour qu'il sorte de la Bastille.

Afin d'éviter une libération qui le désavouerait, Mazarin avait donc demandé à l'abbé Basile Fouquet de trouver quelque fait délictueux susceptible d'entraîner une solide accusation contre le comploteur. D'où la vraie raison de la présence si fréquente de l'abbé au *Hazart*.

*

Après le départ de Guy de Rabutin, Basile Fouquet n'eut plus le cœur à jouer ni à s'intéresser aux activités présumées de M. de Fontrailles. Une seule question occupait son esprit : se pouvait-il que le frère de ce fat ait vraiment trouvé un document permettant de mettre la main sur le trésor des templiers ? Ce n'était pas impossible... Basile connaissait bien des gens qui, ayant fait des travaux dans leurs maisons, y avaient découvert des cachettes contenant parfois de belles surprises. Il avait souvent entendu parler des cinquante coffres de fer débordant d'or du Temple. S'il pouvait mettre la main dessus ! Avec une telle fortune, plus besoin d'exercer ce méprisable métier d'espion et d'être à la charge de son frère. Il achèterait un titre, des terres, les plus belles femmes de la Cour tomberaient dans son lit, puisqu'il n'avait pas prononcé ses vœux, il pourrait se marier. Mieux, il prêterait son argent au roi... deviendrait duc et pair... serait présenté à la reine... Bel homme comme il l'était, pourquoi ne tomberait-elle pas en pâmoison ? Jusqu'où ne monterait-il ? Amant de la reine, comme Mazarin ? Et pourquoi pas premier ministre ?

L'abbé Basile s'échafaudait un fabuleux avenir. Il convenait juste de savoir si Rabutin n'avait pas exagéré – et de mettre la main sur le trésor avant d'autres.

*

Toujours ce mardi, à l'hôtel de Condé appartenant à sa mère, Madame la Princesse douairière, le jeune Armand de Bourbon, prince de Conti, recevait à sa table quelques dignitaires de l'ordre des hospitaliers, dont le grand prieur du Temple. Seuls des hommes se trouvaient autour de la table.

Chacun a déjà observé comme la beauté ou la laideur peut se répartir de façon étonnante dans une même fratrie. C'était le cas dans la famille Condé. La sœur du prince,

Geneviève de Bourbon, épouse de M. de Longueville, avait reçu tous les avantages possibles et elle s'imposait comme l'une des plus belles femmes de la Cour. En revanche, les deux frères s'étaient partagé la laideur, mais de façon différente. Louis de Bourbon possédait un corps d'athlète mais un visage au nez de rapace sur une dentition monstrueuse, alors qu'Armand, son cadet, affichait un corps difforme surmonté d'un visage adorable qui plaisait beaucoup aux dames.

Jusqu'au jour de notre histoire, la vie d'Armand n'avait été que contraintes. Destiné à l'état ecclésiastique, le jeune homme avait suivi l'enseignement du collège de Clermont comme futur prêtre. En 1641, il avait été nommé abbé commendataire²⁷ de l'abbaye de Saint-Denis, puis abbé de Cluny. À seize ans, il avait soutenu une thèse de théologie alors que la galanterie l'attirait autrement plus que la religion et qu'il préférait les comédiennes peu farouches aux prières et méditations.

À la mort de son père, le conseil de famille, présidé par son frère et sa mère, avait décidé de le maintenir dans l'état ecclésiastique et demandé pour lui un chapeau de cardinal.

Le prince était maintenant âgé de dix-neuf ans. À cause de sa difformité, ceux qui ne l'aimaient pas le comparaient à un singe et le disaient sot et méchant. Méchant, il l'était certainement, tant il souffrait de sa faiblesse physique et de la gloire de son frère ; sot, certes non, bien que le coadjuteur Paul de Gondi, qui n'avait aucune envie que le jeune prince devienne cardinal – alors que lui-même brigait le même chapeau – le qualifiât de *zéro*.

L'archevêque de Paris n'aurait pourtant pas dû s'inquiéter à ce sujet. Armand de Bourbon appréciait trop les femmes pour entrer dans les ordres. Seulement, pour l'heure, il n'aimait qu'une seule d'entre elles. En mai, il était allé à la rencontre de sa sœur de retour de Munster où son époux, M. de Longueville, négociait pour la France les conditions de la paix avec l'Espagne. Conti avait été ébloui par la grâce de Geneviève, qu'une troisième grossesse avait encore embellie²⁸. Déjà jaloux des lauriers de son frère, il avait désormais un motif supplémentaire de le détester, puisque celui-ci s'était vanté d'avoir eu des rapports incestueux avec elle.

Mais pour se faire aimer de cette beauté, déjà objet de désirs de tous les hommes de la Cour, il savait qu'il lui faudrait la gloire ou la fortune. Pour l'instant, il ne possédait ni l'un ni l'autre, son aîné Louis de Bourbon ayant déjà la gloire et ayant hérité de la fortune des Condé. L'avenir d'Armand de Conti se bornait donc à un hypothétique futur chapeau de cardinal, s'il s'en libérait un.

Certains de ses amis lui avaient suggéré de s'intéresser à la charge de grand prieur de France, laquelle rapportait cent mille livres et permettait à son possesseur de disposer d'une petite principauté dans Paris : l'enclos du Temple.

En attendant mieux, et puisqu'on voulait le faire d'Église, ne s'agissait-il pas d'un bon marchepied pour la fortune ? Et dans son hôtel de l'enclos, ne pourrait-il pas recevoir sa sœur, alors qu'il était pour l'heure logé dans l'hôtel de Condé, donc au vu et su de tout le monde, désagrément fâcheux pour conduire une incestueuse histoire d'amour ?

Malheureusement, le grand prieur de France s'appelait, à ce jour, Hugues de Rabutin.

À l'occasion de ce dîner, le prince de Conti voulait donc sonder M. de Rabutin, ainsi que les commandeurs les plus influents. Le grand prieur accepterait-il, contre une pension, ou une somme à définir – payée par sa mère –, de quitter sa charge ? Et les commandeurs l'élimeraient-ils, s'il intégrait l'Ordre ?

Le souper avait tourné autour de ces deux points sans que le prince ne devine une quelconque ouverture parmi les convives. Il ne s'en offusqua pas. Nous l'avons dit, si certains le jugeaient sot, Armand de Bourbon se révélait beaucoup plus fin et calculateur qu'on ne le croyait. On ne voulait pas de lui dans l'immédiat comme grand prieur ? Soit ! Le temps travaillerait à son avantage, jugeait-il.

Le souper de sept services se terminait. M. de Conti était assis à côté du grand prieur qui tenait le haut bout, la place d'honneur.

— M. de Rabutin, pourrais-je au moins vous demander une faveur si vous ne voulez pas me céder votre charge ? demanda le prince tandis que les valets servaient un vin sirupeux avec un entremets.

— Je vous l'accorde d'avance, monseigneur.

— Le jour où vous déciderez de l'abandonner, pourrais-je en être le premier informé ?

— Je vous le promets, monseigneur, mais ne comptez guère que cela arrive rapidement, sourit Rabutin.

Le grand prieur, qui avait beaucoup bu, ajouta malgré lui :

— Mais si mon neveu partage le trésor des templiers avec moi, je songerai sérieusement à me retirer !

— Le trésor des templiers ? Rien que cela ! Un de vos neveux l'aurait-il découvert ? plaisanta Conti.

— Bien sûr que non, monseigneur ! En vérité, je raillais, mais mon neveu Roger, qui est maître de camp d'un régiment de cheveau-légers de votre frère, s'est mis en tête de le trouver dans l'enceinte du Temple.

— Il ne sera pas le premier à le chercher ! pouffa Conti. A-t-il au moins une idée de l'endroit où il se trouve ?

— Aucune ! s'étouffa de rire le grand prieur.

— Mais d'où lui vient alors cette lubie ? s'enquit Conti en souriant.

— Pour que Roger soit logé confortablement quand il vient à Paris, je lui ai acheté une petite maison dans l'enclos. En faisant des travaux, il a découvert un vieux coffret avec quelques pièces en or datant de Philippe le Bel, qu'il m'a d'ailleurs offertes. Il se trouve que ce coffret contenait aussi un parchemin sur lequel étaient écrites quelques abréviations latines incompréhensibles. C'était sans doute des instructions laissées pour un chevalier du Temple, mais Roger semble persuadé qu'il s'agit des éléments pour parvenir au trésor.

— Vous n'y croyez pas ?

— Bien sûr que non ! D'ailleurs le texte sur ce parchemin est un galimatias qui ne veut rien dire.

— Je crains donc ne pas devoir compter sur ce trésor pour espérer que vous vous retiriez !

— Je n'y compte pas non plus, monseigneur.

— Cette maison remontait à l'époque de Jacques de Molay ?

— C'est la maison de Jacques de Molay ! répondit le grand prieur dans un rire. C'est la raison pour laquelle Roger poursuit cette chimère !

— Étrange histoire, fit poliment Conti qui avait appris à dissimuler.

Que pouvait-il y avoir de vrai là-dedans ? pensa-t-il.

*

Après le départ de ses invités, le prince resta longuement songeur dans ses

appartements du premier étage.

Le trésor du Temple ! Serait-il possible que Roger de Rabutin ait découvert une information permettant de le retrouver ? Conti avait souvent entendu parler des templiers et de leur richesse. Au cours de ses études, il avait même lu quelques textes troublants sur les cinquante chariots pleins d'or qui auraient quitté le Temple la veille de l'arrestation de Molay.

Avec une telle fortune, ne deviendrait-il pas bien plus riche que son frère ? Et sa sœur, qui manquait toujours d'argent, tomberait inmanquablement dans ses bras ! Le jeune prince se souvint alors de la phrase prononcée par un acteur nommé Poquelin qu'il avait vu jouer au jeu de paume de la *Croix-Noire*, près du port Saint-Paul :

L'or donne aux plus laids certain charme pour plaire²⁹.

20 Voir *La Conjecture de Fermat*, éditions J.-C. Lattès.

21 Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, était appelé Monsieur.

22 Voir *Le Mystère de la chambre bleue*, éditions du Masque.

23 Voir *La Conjuración des Importants*, éditions du Masque.

24 Voir *La Conjecture de Fermat*, éditions J.-C. Lattès.

25 Voir *L'Énigme du clos Mazarin*, éditions du Masque/Labyrinthe éditeur.

26 Lettre de Guy Patin du 22 août 1647.

27 L'abbé commendataire n'exerçait pas la charge mais recevait uniquement les bénéfices de l'abbaye.

28 *Dixit* Mme de Motteville.

29 *Sganarelle ou le Cocu imaginaire* n'a pourtant été joué qu'en 1660. Cela signifie-t-il que Molière jouait déjà cette pièce en 1645 ?

Le lendemain du jour où Madeleine Dufresne avait été condamnée, et où M. d'Aubray lui avait parlé du mystérieux duelliste hospitalier de Malte, Gaston de Tilly se rendit dans l'enclos du Temple. Pour débiter son enquête, il souhaitait interroger le grand prieur.

Hugues de Rabutin s'apprêtait à se rendre au Palais-Royal mais il put consacrer quelques minutes au procureur alors qu'on finissait de l'habiller.

— J'ignore tout de ce duelliste, monsieur de Tilly ! s'étonna-t-il après que Gaston lui eut raconté le dernier crime. Certes, je sais qu'on trouve parfois des jeunes gens blessés à mort sur la butte aux moulins, car c'est un lieu aussi fréquenté que le Pré-aux-Clercs par les bretteurs. Maintenant, je dois vous avouer que je serais très surpris que votre homme soit un hospitalier. On ne trouve, chez nous, que des gens d'honneur et j'aurais depuis longtemps repéré une brebis galeuse.

— M. Armand de Vignerod a assuré qu'il s'agissait d'un hospitalier. D'ailleurs, il en portait le manteau.

— Ce n'est en rien une preuve, monsieur ! Si vous saviez combien de fripouilles utilisent le manteau de l'Ordre pour tenter de pénétrer dans l'enclos du Temple ! J'ai dû augmenter le nombre de sergents et de chevaliers assurant la garde des portes, et je fais désormais interroger par un commandeur tous ceux que nous ne connaissons pas. Nos vêtements sont devenus un déguisement afin d'abuser de la bonne foi des crédules, ou pire, de séduire les femmes. Je vous proposerais bien de rencontrer notre prévôt, mais il est actuellement en déplacement en Normandie. Il sera de retour demain et je lui parlerai de cette fâcheuse affaire. Il vous apportera toute l'aide que vous souhaitez.

Gaston n'avait pas songé à un déguisement. Cette possibilité allait compliquer son enquête. Comment savoir si un homme portant le manteau à la croix de Malte était ou non un véritable chevalier ?

Il remercia le grand prieur et convint d'un jour pour interroger le prévôt. Comme il prenait congé, un jeune homme à l'œil pétillant et au sourire un peu infatué pénétra dans le salon, sans même frapper ou se faire annoncer.

— Monsieur de Tilly, laissez-moi vous présenter mon neveu, le comte de Bussy, maître de camp de Mgr de Condé qui passe quelques jours ici pour se remettre d'une fièvre quarte, fit Hugues de Rabutin, tout sourire.

Le prieur se tourna vers Roger de Rabutin.

— Mon neveu, M. de Tilly est procureur du roi à la prévôté de l'Hôtel. Il enquête sur un homme qui se fait passer pour un hospitalier et cherche querelle aux gentilshommes devant l'enclos.

— J'aimerais qu'il ose s'en prendre à moi ! rétorqua Bussy d'un ton suffisant qui déplut instantanément à Tilly.

De fait, Gaston avait un caractère entier qui lui attirait souvent des inimitiés. Au premier regard, il avait détesté Bussy dont il connaissait la fâcheuse réputation. Il salua à nouveau le grand prieur, adressa un geste de courtoisie *a minima* au comte puis sortit.

— Ce procureur est fort impoli, déclara alors Roger de Rabutin à son oncle, d'une voix traînante.

— Le connais-tu ? J'ai eu l'impression qu'il t'en voulait.

— Je ne l'ai jamais vu. Mais, excusez-moi, je passais seulement pour vous saluer, et j'ai oublié que j'avais une importante commission à faire.

Il sortit aussitôt.

*

Dehors, le neveu se précipita dans le jardin et rattrapa le procureur dans la grande cour du Temple où il flânait au milieu des étals de vendeurs de faux bijoux et de drogues diverses, examinant les chevaliers qui passaient en s'intéressant surtout à ceux portant une barbe blonde taillée en queue de canard.

— Monsieur de Tilly ! héla Bussy.

Gaston se retourna. Le froncement de son front ne dissimula nullement sa contrariété en reconnaissant le comte.

— Puis-je vous dire quelques mots, monsieur de Tilly ? demanda courtoisement le maître de camp en s'approchant, son chapeau à plume à la main.

— Je ne peux vous en empêcher, monsieur, répondit sèchement le procureur.

— J'ai eu l'impression, monsieur, que je ne vous agréais pas.

— En effet.

— Et pour quelle raison ?

— Elles me regardent.

— Elles me regardent aussi, monsieur, répliqua poliment Rabutin, le regard brusquement glacial. Reconnaissez que j'ai le droit de savoir ce que vous me reprochez.

— Comme vous voulez ! Disons que j'apprécie peu les gentilshommes que le roi envoie à la Bastille pour négligence et qui en sortent par le soutien de leurs parents.

Bussy resta un instant silencieux, comme hésitant sur la conduite à tenir.

— Vous savez beaucoup de choses, monsieur, dit-il, finalement.

— C'est mon métier, monsieur. J'ai été commissaire au Châtelet.

— Êtes-vous gentilhomme ?

— Je le suis, monsieur le comte.

— Nous pourrions régler cette querelle sur la butte aux moulins...

— Un duel ? Peste ! Vous n'y pensez pas ! Je vous rappelle, monsieur, qu'ils sont interdits par le roi, et que je suis chargé de faire respecter la loi.

— Auriez-vous peur, monsieur qui faites si bien la morale ? ironisa Bussy avec un sourire carnassier.

Gaston de Tilly était rouquin et son visage vira à la couleur de ses cheveux et de sa moustache.

Il inspira profondément pour se maîtriser.

— Connaissez-vous la salle d'armes de la rue du Jour, monsieur ? rétorqua-t-il, d'une voix égale.

— Vaguement.

— Elle a été établie par le comte de Bouteville dans l'hôtel de Royaumont et reste fréquentée par ceux qui souhaitent régler certaines dettes d'honneur. Le sang n'y coule jamais, mais il y a toujours là-bas des personnes de qualité pour juger d'un assaut. Nous pourrions y régler ce différend.

M. le comte de Bouteville, descendant d'Hugues Capet par les Montmorency, était le père de Mme de Châtillon, la cousine du prince de Condé, et de François-Henri de

Montmorency-Bouteville, l'un des meilleurs capitaines du Prince. Gaston étudiait au collège de Clermont quand les exploits de François de Montmorency-Bouteville défrayaient les conversations. À vingt-sept ans, le jeune homme était le plus acharné duelliste de la Cour, se battant pour un rien et tuant inmanquablement ses adversaires ; jusqu'au jour où le cardinal de Richelieu avait décidé de mettre un terme à l'hécatombe provoquée par ces querelles insensées, incitant le roi à prendre un décret punissant le duel de la peine de mort.

Bouteville et deux de ses amis avaient mis le Cardinal au défi d'appliquer cette loi, le duel relevant du privilège de la noblesse. En plein jour, sur la place Royale, il s'était donc battu avec Bussy d'Amboise et deux compagnons. Si Bouteville avait tué Bussy, il avait été saisi par les gardes du Cardinal. Malgré les innombrables demandes de grâce, Richelieu était demeuré inflexible et le jeune homme avait eu la tête coupée. Après cette mort ignominieuse, François de Bouteville était resté l'image même de l'homme d'honneur pour tous les gentilshommes de France.

Roger de Rabutin savait tout cela et reconnaissait que l'académie d'armes de Bouteville constituait un lieu honorable pour vider leur querelle.

— Pourquoi pas ? répondit-il.

— Mon cheval m'attend dans cette écurie, dit Gaston en désignant la bâtisse adossée au cabaret du *Chêne-Vert*.

— Je vais faire préparer le mien, commenta Bussy. Retrouvons-nous devant l'hôtel de Royaumont.

*

Gaston arriva le premier, rue du Jour ; il connaissait mieux que M. de Bussy les petites ruelles du centre de Paris et le comte avait perdu du temps pour faire préparer sa monture.

Il entra dans la cour de l'hôtel de Royaumont par le grand porche au couronnement flanqué de deux chiens de faïence. Accolé à l'église Saint-Eustache, l'hôtel avait été construit quarante ans plus tôt par l'abbé de Royaumont, et l'académie d'escrime du comte occupait un côté de la cour. Un lierre en tapissait la façade.

Gaston laissa son cheval à un garçon d'écurie qui le conduisit dans un abri où se trouvaient déjà plusieurs bêtes. Par courtoisie, le procureur attendit son adversaire dehors, en faisant quelques enjambées rageuses. Car le trajet ne l'avait pas calmé. Ce M. de Bussy, avec son éternel sourire généreux et son regard condescendant, lui déplaisait souverainement. Il ne lui ferait pas de cadeau, décida-t-il. D'ailleurs, cet assaut relèverait de la formalité. Il était bon escrimeur et avait rarement trouvé son maître dans cette académie qu'il fréquentait régulièrement. Bien sûr, il ne savait pas grand-chose sur Bussy, sinon qu'il était maître de camp. Or, par expérience, Gaston n'ignorait pas que les militaires étaient généralement de piètres duellistes.

Il en était là de ses réflexions quand Bussy apparut. M. de Rabutin sauta au sol, laissa sa monture au garçon et proposa courtoisement à Tilly de passer devant lui.

Ils entrèrent.

À cette heure matinale, il y avait peu de monde. Ils déposèrent leur manteau auprès d'un valet et gardèrent leur chapeau. Gaston balaya des yeux la salle où se déroulaient deux ou trois assauts et découvrit, avec surprise, M. de La Rochefoucauld en train de croiser l'épée avec le prévôt de l'académie d'escrime.

Suivi du comte de Bussy, il s'approcha des duellistes. Autour d'eux, quelques gentilshommes élégants commentaient le combat avec grand sérieux.

M. de La Rochefoucauld montrait beaucoup d'adresse et de combativité, mais il était trop courtois et trop chevaleresque. Aussi le maître d'armes le toucha-t-il plusieurs fois par des feintes traîtresses qu'il n'était point dans le caractère du duc d'anticiper.

— Monsieur le duc, le morigéna le prévôt, à la troisième touche, il vous faudrait devenir méchant ! Vous êtes un valeureux soldat, mais la victoire est fille de la malice plus que de l'adresse.

Le duc s'inclina poliment.

— Ce n'est pas dans ma nature, monsieur le prévôt, dit-il d'une voix grave.

En tournant la tête, et alors que ses amis l'approuvaient bruyamment, il découvrit Gaston de Tilly et Bussy-Rabutin.

— Messieurs, fit-il avec un sourire non dissimulé, car il les connaissait tous deux, vous joindrez-vous à moi pour un assaut ?

— Non, monseigneur, répondit Gaston en s'inclinant (La Rochefoucauld était prince de Marcillac). Nous avons seulement besoin de votre aide...

Le duc haussa un sourcil interrogateur.

— M. de Bussy et moi-même avons un différend que nous souhaitons régler ici. Accepterez-vous d'être notre maréchal d'armes³⁰ ?

— Certainement. Puis-je connaître le sujet de votre désaccord ? Un arrangement est peut-être possible ?

— Non, monsieur le duc, répondit simplement Bussy.

La Rochefoucauld hocha de la tête, sans marquer plus de contrariété.

— Un assaut au carreau³¹ en trois touches vous conviendrait-il ?

— Parfaitement, acquiesça Bussy en interrogeant Tilly du regard.

Celui-ci accepta à son tour d'un hochement de tête.

Déjà le maître d'armes était allé chercher les épées mouchetées. Tilly et M. de Bussy se défirent de leur baudrier auprès d'un domestique. Quand le maître d'armes revint, Gaston laissa le comte choisir son épée avant d'enfiler le plastron matelassé qu'on lui présentait.

Les adversaires se saluèrent, se mirent en garde, puis marchèrent résolument l'un vers l'autre, l'épée haute. Gaston souhaitait vaincre rapidement quand Bussy était calme, comme toujours lorsqu'il se battait.

Ce fut le procureur qui poussa la première estocade. Bussy coupa sa pointe d'un léger mouvement du poignet et recula d'un pas, sans écarter la ligne de son épée.

— Vous rompez ? ironisa Gaston, plus tendu qu'il ne l'aurait voulu.

— Rompre n'est pas fuir, monsieur ! déclara Bussy en ripostant brusquement par une prise de fer.

L'assistance entière, surprise, poussa un cri.

L'attaque fut si vive que Tilly eut du mal à la parer et se trouva brusquement en défensive. Il riposta pourtant avec habileté par un coup droit qui atteignit son adversaire en haut de la poitrine.

— Une touche pour M. de Tilly, annonça le juge d'armes.

L'assaut se poursuivit par une série d'engagements, de ripostes et de parades composées. Après plusieurs croisements de fer, Bussy fit brusquement une volte, gagna le fort de l'épée de Tilly, le dégagea, et par une estocade directe lui toucha le bras. C'était un coup très habile.

— Touche valable !

Immédiatement, le combat reprit. Dans un calme effroyable, Bussy poussa immédiatement en tierce avant d'enchaîner en quarte pour frapper avec force la poitrine de son adversaire.

— Touche valable, pour M. de Bussy.

À la reprise, Gaston affichait la mine rageuse du sanglier blessé à mort. Le comte le salua, puis commença par un rapide moulinet circulaire avant d'avancer sur son adversaire. Gaston para de la pointe et détourna l'épée adverse dans un sourire suffisant. Mais il s'agissait d'une feinte et Bussy porta sa lame en dessous, touchant Gaston au ventre.

L'assistance applaudit devant ce coup magnifique, mortel dans un vrai duel.

— Touche valable ! La victoire pour M. de Bussy, annonça avec admiration le duc de La Rochefoucauld.

— Je reconnais ma défaite, fit Gaston d'une voix blanche, tout en s'inclinant très bas afin de masquer la rougeur de sa honte. Je vous prie donc d'accepter mes excuses, monsieur le comte.

— Je les accepte, monsieur, fit Bussy cérémonieusement et sans aucune ironie.

Les deux hommes ôtèrent leur plastron et se ceignirent à nouveau de leur épée.

— M'accorderez-vous encore quelques instants, monsieur de Tilly ? demanda alors Bussy. J'ai une histoire à vous narrer.

*

Malgré sa contrariété, Gaston hocha du chef et le comte le prit amicalement par l'épaule pour le conduire à l'écart, tandis que l'assistance commentait le combat et que le maître d'armes donnait des explications sur les bottes utilisées par Rabutin.

— En 1641, monsieur, commença Bussy, je reçus à mon régiment une lettre de cachet de M. Sullet des Noyers et un ordre de me rendre à la Cour. Sitôt arrivé, j'allai trouver le secrétaire d'État à la Guerre pour en connaître les raisons. Il me signala que des plaintes avaient été faites au roi, contre mon régiment, qui aurait pillé quelques maisons. Mais à la date où ces désordres avaient été commis, je n'étais pas en service. Je n'avais d'ailleurs jamais entendu parler de ces plaintes, sinon, j'aurais agi avec fermeté.

« M. Sullet des Noyers reconnut ce fait et me proposa d'aller en parler à M. Bouteiller, alors surintendant des Finances. Celui-ci me déclara que les plaintes venaient d'un adjudicataire des gabelles prétendant que mes troupes avaient commis de gros dégâts chez ses agents. Je lui répondis qu'il fallait s'en prendre à celui qui commandait mon régiment à ce moment-là, et il en convint. Pourtant, le lendemain, M. Testu, le chevalier du guet, vint m'arrêter et me conduisit à la Bastille.

« Huit jours plus tard, l'avocat général, M. Talon, m'interrogea. Par mes réponses, il trouva qu'il n'y avait pas lieu de me condamner à quoi que ce soit. Pourtant, je ne le revis plus et on me laissa enfermé. J'appris peu après que mon véritable crime était autre : M. Sullet des Noyers me faisait pâtir de la haine qu'il nourrissait contre mon père.

« Je restai ainsi deux mois à la Bastille. Mon père était malade mais, sitôt guéri, il alla demander ma liberté au Cardinal. Celui-ci la lui promit de la meilleure grâce du monde. Pourtant un mois après, cette liberté n'étant point venue, mon père retourna rappeler au cardinal sa promesse. Cette fois-ci, le ministre fut plus évasif et mon père se retira sans rien obtenir.

« M. Sullet des Noyers avait monté une nouvelle cabale contre moi. Trois semaines après, ma mère alla supplier le cardinal de m'accorder ma liberté, puisqu'il l'avait promise à

mon père.

“— Quoi, madame, dit-il, cela n'est pas encore fait ? demanda le cardinal.

— Non, monseigneur, lui répondit-elle.”

« Sur cela, il commanda à un de ses secrétaires d'aller dire de sa part à Sullet des Noyers de m'envoyer une lettre de cachet me sortant de la Bastille. Guy de Rabutin, mon frère, qui avait été page du Cardinal, chercha vainement à l'obtenir. N'y parvenant pas, il en parla à nouveau au Cardinal. Ce jour-là, Sullet des Noyers était présent.

“— Qu'est-ce donc, monsieur Sullet des Noyers, lui dit ce ministre d'un ton rude, qui vous a empêché de faire ce que j'ai ordonné ?”

« Et comme Sullet des Noyers ne répondait rien, le Cardinal ajouta :

“— Que cela soit fait aujourd'hui, et que je n'en entende plus parler.”

« Sullet des Noyers sortit sans mot dire, et alla faire expédier la lettre de cachet que mon frère m'apporta à la Bastille. Mais je n'en avais pas terminé : le Cardinal n'avait imposé aucune condition à ma sortie, aussi Sullet des Noyers décida-t-il des siennes. Il me fit parvenir une lettre me demandant de remettre un dédommagement de deux cent mille écus à l'adjudicataire des gabelles qui s'était plaint. C'était une condition injuste, et impossible. Je n'étais en rien responsable des désordres qui avaient eu lieu en mon absence, et je n'avais pas le premier écu de cette somme !

« J'envoyai donc un courrier à mon père, lequel n'étant point en état de faire le voyage, demanda à ma mère d'aller trouver le Cardinal. Elle partit loger chez un parent, M. de Launay, qui proposa d'intercéder directement auprès de M. Sullet des Noyers, lequel comprit que le Cardinal se fâcherait contre lui si ma mère le rencontrait à nouveau. Il fit donc finalement expédier sur l'heure la lettre de cachet m'extrayant de la Bastille.

« Voilà l'histoire de ma prison de 1641, monsieur, où je fus cinq mois embastillé par la seule haine d'un ministre, qui, en affectant le personnage de dévot, ne pardonnait jamais. Il est vrai que Dieu me vengea de cet hypocrite, puisque quelques années plus tard il fut disgracié, et en mourut de chagrin.

Gaston demeura silencieux, autant contrarié qu'embarrassé. Il avait entendu parler de l'emprisonnement de M. de Bussy-Rabutin en 1643, alors qu'il était lieutenant dans un régiment du maréchal de Châtillon, charge que Richelieu lui avait offerte afin de l'éloigner de Paris. Il avait alors pris pour argent comptant les propos rapportés sur Bussy, sa frivolité, ses fredaines et sa négligence. Il découvrait que ce n'était peut-être que des médisances, tant le récit de Rabutin paraissait vraisemblable. Lui-même n'avait jamais aimé Sullet des Noyers. Confusément, il se reprochait donc son insolence déraisonnable. Pourtant, il n'avait pas envie de s'excuser à nouveau devant un Bussy qui venait de le battre publiquement à l'épée alors même qu'il se considérait excellent escrimeur. Malgré tout, il se contraignit à faire un effort.

— Je vous ai sans doute mal jugé, monsieur de Bussy, bredouilla-t-il d'une voix gênée, mais sans chaleur. Je reste votre obligé.

Il le salua d'une profonde révérence avant de s'éloigner.

Bussy le regarda partir, contrarié. Il détestait se créer des ennemis inutilement. Mais que faire contre un sot ?

La rue Saint-Pierre-Montmartre, appelée encore le Petit-Chemin-Herbu, n'était pas très loin puisqu'il n'avait qu'à remonter la rue Montmartre ; aussi Gaston résolut-il de s'y rendre à pied pour se calmer. C'est là qu'habitait Jehan Guillaume, l'exécuteur de la haute justice, sa maison étant la dernière du passage Saint-Pierre, un corridor qui débouchait dans la rue Montmartre.

Marcher lui procurait aussi l'avantage de ne pas avoir à laisser son cheval dans une écurie douteuse comme celles de la rue Saint-Pierre-Montmartre aux vols de sellerie fréquents. En revanche, les rues encore enneigées, couvertes de boue et de crotte mêlées à la glace, s'avéraient redoutables pour le piéton. Gaston glissa plusieurs fois, au risque de chuter. Il arriva pourtant au passage Saint-Pierre en n'ayant souillé que ses souliers à boucles et s'engagea avec soulagement dans le sombre corridor éclairé de lucarnes aux vitres brisées.

Tilly savait que dans l'après-midi l'endroit serait envahi de maquerelles proposant de fraîches catins contre quelques sols. Pour l'heure, s'y trouvaient juste des enfants affamés en sabots qui se réchauffaient en restant à l'abri de la bise et demandaient la charité en tentant parfois de dévaliser le passant miséricordieux.

Gaston frappa au heurtoir de la maison de Guillaume, la dernière d'un cul-de-sac. Il savait que le bourreau vivait avec sa fille Mathurine, une jeune femme plutôt jolie, qui l'aidait à pendre. Mathurine s'accrochait aux pieds des pendus pour hâter leur strangulation, tout en faisant des grimaces afin de se faire applaudir de l'assistance.

Ce fut elle qui lui ouvrit.

Gaston s'en étonna, sachant que Guillaume entretenait de nombreux domestiques grâce à sa fortune. Ne recevait-il pas dix-huit mille livres de gages ? Sans compter les pendaisons payées chacune vingt-cinq livres ! Et les pendaisons étaient journalières dans Paris !

— Monsieur de Tilly, quelle surprise ? s'étonna-t-elle en l'invitant à entrer.

— Bonjour, mademoiselle, je voulais voir votre père.

Il baissa les yeux vers ses chaussures crottées.

— Je vais les laisser ici, proposa-t-il, confus.

— Je vous conduis à sa chambre, dit-elle quand il se fut exécuté. Notre servante est sortie et mon oncle parti avec nos valets acheter des cordes. Nous avons plusieurs pendaisons ce soir au Pont-Neuf et n'en avons pas suffisamment.

L'antichambre où ils se trouvaient accueillait un vaisselier où était exposée de la vaisselle d'étain, et un grand coffre en merisier ciselé. Une seule chandelle, dans une lanterne de fer, éclairait la petite salle sans fenêtre. Mathurine portait une robe d'intérieur avec un tablier qui ne dissimulait rien de ses généreux appas. Mais même s'il n'avait pas été nouvellement marié, Gaston n'aurait eu aucune envie de conter fleurette à une femme qui savait si bien trancher les chairs et donner la mort. C'était d'ailleurs sans doute la raison pour laquelle la fille de l'exécuteur de la haute justice n'avait toujours pas trouvé à se marier.

Elle gratta à une des portes donnant dans l'antichambre et le fit entrer sans attendre.

*

Maître Guillaume, debout devant une table, aiguisait sur une pierre le tranchoir qu'il utilisait pour couper les poignets des voleurs et des faussaires. Sa chambre, plutôt grande,

donnait sur un jardin et le meuble principal en était un lit à colonnes à la custode en velours cramoisi.

— Monsieur le procureur, fit-il, que me vaut votre visite ? Prenez donc une chaise !

Son visage rude, taillé à la serpe, ne cachait ni sa surprise ni son plaisir de recevoir un procureur de l'Hôtel du roi. Il lui montra une chaise joliment tapissée, la plus proche de la cheminée.

Gaston s'assit tandis que Mathurine sortait. Tout en tendant ses doigts vers le feu, M. de Tilly raconta en quelques mots la condamnation de la pauvre sotte qui croyait au Diable et la promesse qu'il lui avait faite de ne pas souffrir.

— Vous pouvez être rassuré, monsieur, je m'occuperai bien d'elle. Ce n'est pas moi qui donne le fouet au For-l'Évêque, mais l'exécuteur de l'official ou alors un de mes aides, car il s'agit d'une trop petite besogne, mais dès que j'aurai reçu l'arrêt du Châtelet, je les préviendrai de ne pas la blesser. Faire claquer le fouet sans donner de douleur est la première chose qu'un bourreau apprend, tant il est aisé de faire souffrir mais plus difficile de faire semblant ! Comme vous le lui avez promis, l'exécuteur lui passera une chemise graissée et ne la dénudera pas, bien que ce soit l'habitude. Les gardiens seront déçus du manque de spectacle, mais tant pis pour eux !

Tranquillisé, Gaston prit congé. En sortant, Mathurine l'attendait avec son plus beau sourire. Et lui montra ses souliers parfaitement nettoyés. Gaston la remercia, songeant qu'il avait mal jugé la fille du bourreau, et qu'elle avait sans doute plus d'attraits qu'il ne l'avait pensé.

*

Aux Augustins déchaussés³², sexte sonnait. Gaston, brusquement affamé, hésita à se rendre dans quelque hostellerie du quartier, puis il songea qu'il pourrait aller voir rue des Blancs-Manteaux si son ami Louis n'était pas arrivé. S'il l'était, ils iraient dîner à *la Grande Nonnain qui Ferre l'Oie*, et se raconter mutuellement tout ce qui leur était arrivé depuis ces semaines où ils ne s'étaient vus.

Louis Fronsac lui avait écrit une semaine plus tôt pour lui dire qu'il passerait les fêtes de Noël à Paris, Julie et lui étant invités à une réception donnée vendredi par la marquise de Rambouillet, tante de Julie.

La marquise ne recevait plus beaucoup dans la chambre bleue. Elle avait toujours été très pieuse, mais depuis quelques mois, elle était tombée dans une complète dévotion et passait la plus grande partie de son temps à rédiger des prières. Seuls quelques proches, comme Vincent Voiture ou Antoine Arnaud, venaient encore la voir, et le badinage, les jeux ou les plaisanteries n'avaient plus court chez elle. Pourtant, à l'occasion de la naissance du dernier-né de sa fille, Julie d'Angennes³³, elle avait décidé d'accueillir tous ses amis à l'hôtel de Rambouillet. Gaston n'était pas invité, Julie d'Angennes le détestant depuis l'affaire du marquis d'Effiat³⁴.

M. de Tilly revint donc à l'académie d'escrime, reprit son cheval et se dirigea vers la rue des Blancs-Manteaux. À cette heure, dans les rues particulièrement encombrées, il dut avancer avec précaution, à la fois pour ne pas se faire éclabousser par la puante boue noirâtre qui s'étalait sur les pavés, pour ne pas heurter les enseignes trop basses, et pour éviter de bousculer les passants ou les marchands ambulants.

Il arriva finalement pas trop crotté à l'impasse où se situait la maison de Louis. L'écurie ouverte, il aperçut à l'intérieur le carrosse au toit de cuir et aux banquettes de basane fauve

de son ami. Germain Gaultier, le domestique gardien de la maison, nettoyait d'ailleurs le véhicule avec application.

— Bonjour, Germain, dit Gaston en descendant de sa monture pour l'attacher à un anneau. Je vois que M. le marquis est là.

— Oui, monsieur, depuis moins d'une heure. Nous l'attendions plus tard et ma sœur était malheureusement déjà partie se confesser à la Merci, ce qui m'a beaucoup contrarié, car ils l'attendent pour qu'elle prépare le dîner.

La maison de Louis Fronsac avait deux étages, et bien que l'entrée soit située dans une impasse, elle possédait deux fenêtres sur la rue. Louis, après l'avoir habitée longtemps comme locataire, l'avait achetée quelques années plus tôt. C'était désormais son pied-à-terre quand il quittait sa seigneurie de Mercy pour passer quelques jours à Paris. En son absence, un couple de frère et sœur, Germain et Marie Gaultier, s'occupait donc du logis et y séjournait.

Gaston passa devant l'office jouxtant l'écurie et s'engagea dans l'escalier. Au premier étage où se situait la salle principale de la maison qui servait de cuisine et de salle à manger, il trouva Bauer devant la cheminée, tournant la broche de la rôtissoire dans laquelle étaient embrochés deux chapons, ceci tout en trempant de grosses tranches de pain dans un coquemar où s'écoulait le jus de cuisson.

Friedrich Bauer, ancien mercenaire bavarois, avait été l'aide de camp du marquis de Pisany, le fils de la marquise de Rambouillet. À la mort de celui-ci, durant la bataille de Nordlinghen, Bauer était entré au service de Louis Fronsac comme garde du corps. C'était un homme remarquable. Barbu et chevelu, il nouait son épaisse pilosité frisée en longues tresses. D'une taille peu commune – sept pieds –, il se déplaçait uniquement avec un ferrailage d'épées et de dagues qu'il maniait avec une rare dextérité. En voyage, il accrochait dans son dos l'espadaon d'une toise de son grand-père lansquenet. L'arme était, pour l'heure, appuyée contre la cheminée. En cas de bataille éventuelle, il emportait aussi un canon à feu à rouet, arme prodigieuse tirant de la grenaille et formée de quatre tubes d'acier pivotant à tour de rôle sur un fût de bois de la taille d'un petit tronc d'arbre.

Mais bien qu'homme de guerre, le Bavarois avait son élégance. Comme Gaston de Tilly, il raffolait des belles tenues et des habits bariolés. Ce jour-là, il arborait des bottes écarlates à entonnoir avec des dentelles, des chausses vermillon et une casaque en buffle couleur lie-de-vin passémentée de rubans laissant apercevoir, par des guipures, une chemise jaune vif. Un manteau vert pomme était par ailleurs posé sur un coffre.

Gaston réprima une grimace de convoitise devant cet habillement. Pour la visite officielle qu'il avait faite au grand prieur, il s'était vêtu d'un strict pourpoint noir avec un col carré, comme la règle l'imposait aux magistrats. Sa seule fantaisie ? Ses chausses violettes.

— Monsieur de Tilly ! rugit le géant en le voyant entrer.

Il se leva avec tant de précipitation qu'il renversa l'escabelle sur laquelle il était assis. S'étant précipité sur le procureur, il l'accola à l'étouffer tant il l'affectionnait.

— Louis... est là ? demanda Gaston dans un rire.

— En haut, monsieur, avec Mme la marquise et la femme de chambre. Comme vous le voyez, on m'a chargé de surveiller la cuisson des chapons. J'attends Marie qui doit me remplacer, mais elle est allée se confesser. Je me demande bien quels péchés elle peut avoir à se faire pardonner ! s'exclama-t-il en cherchant une approbation dans le regard de Tilly.

Celui-ci retint un sourire. Bauer était l'amant de Marie, mais chacun dans la maison

faisait semblant de l'ignorer. La pauvre fille avait donc certainement beaucoup à raconter pour cette liaison hors des liens sacrés du mariage.

— Je me proposais de vous emmener dîner tous deux à la *Grande Nonnain*, fit-il.

À cet instant, Louis entra. Pourpoint gris en camelot de Hollande, chemise blanche avec galans noirs aux poignets, bas et chausses sombres, le marquis de Vivonne portait aussi les bottes à revers qu'il avait achetées quatre ans plus tôt, chez un savetier de la rue Traversière.

— Gaston ! J'ai entendu Bauer rugir ton nom depuis le deuxième étage et reconnu ta voix. Quelle joie ! Nous parlions justement de toi avec Julie, et j'avais décidé d'aller te voir cet après-midi.

— Louis, je suis affamé, et de fort mauvaise humeur ! répliqua Gaston en l'accolant. Il faut que je dîne, mais j'ai surtout besoin de me nourrir de ton amitié pour me consoler de l'affront que je viens de subir. Je t'invite donc avec Bauer à la *Grande Nonnain*.

Louis et Gaston s'étaient connus à l'âge de douze ans, dans la chambre du collège de Clermont qu'ils partageaient avec six autres pensionnaires. Dès leur première rencontre, ils s'étaient sentis proches l'un de l'autre, et depuis vingt-cinq ans, leur amitié ne s'était jamais démentie. C'est grâce au père de Louis que Gaston était devenu officier de police, puis commissaire. Et c'est le parrain de Louis, M. Boutier, qui avait proposé à Gaston de devenir procureur et lui avait permis de travailler à la chancellerie, auprès du chancelier Séguier. Les deux amis s'étaient mutuellement plusieurs fois sauvé la vie au cours de leurs aventures.

— J'accepte avec plaisir ! répondit Louis sans hésiter. Je vais prévenir Julie qu'elle demande à Nicolas de remplacer Bauer, en attendant le retour de Marie.

Il remonta au deuxième étage, suivi de Gaston qui voulait saluer Mme de Vivonne. Julie surveillait Françoise, sa femme de chambre, laquelle rangeait leurs vêtements dans des coffres. En même temps, elle donnait des instructions à Nicolas, leur cocher secrétaire, qui logeait dans les combles.

Gaston expliqua à la marquise de Vivonne qu'il avait besoin de parler de ses ennuis avec son mari autour d'un dîner à la *Grande Nonnain*. Elle ne protesta pas, sachant que lorsqu'ils venaient à Paris, son mari ne restait guère avec elle. D'ailleurs elle-même avait beaucoup à faire durant ces journées trop courtes.

— Nous dînerons donc sans toi dès que Marie arrivera, dit-elle à son époux. Dans l'après-midi, Nicolas me conduira chez Mme Cornuel. Elle m'a écrit qu'elle a beaucoup à me raconter, et je suis certaine qu'elle sera désolée de ne pas te voir, ajouta-t-elle avec un demi-sourire.

Il s'agissait d'une plaisanterie entre eux. Anne Cornuel, surnommée Cléobulie chez Mme de Rambouillet, était une grande commère de la bourgeoisie parisienne et chacun craignait ses railleries. Femme d'un trésorier des Guerres, elle cachait peu ses sentiments et ses amours, et ne dissimulait à personne qu'elle aurait souhaité compter le marquis de Vivonne parmi ses nombreux soupirants, voire le mettre dans son lit pour avoir un enfant de lui !

Louis, content d'éviter Mme Cornuel, embrassa Julie. Réjouis et chahuteurs comme s'ils étaient encore au collège, les deux amis descendirent en se bousculant. Nicolas les suivit pour remplacer Bauer à la surveillance de la cuisson.

*

Dans la rue, les trois hommes se dirigèrent vers la *Grande Nonnain*, l'auberge toute proche.

— Parle-moi de cet affront, s'enquit Louis alors qu'ils marchaient sur le haut du pavé en essayant d'éviter les étals des échoppes.

— C'est une longue histoire, tout a commencé quand M. Tardieu est venu me voir...

Il commença par le procès de Mme Dufresne, mais dut s'interrompre en entrant dans l'auberge. En traversant la grande salle, à la recherche de places, le long des grandes tables où se serraient souvent une douzaine de personnes, une servante les aperçut et les reconnut. Elle les conduisit aussitôt vers la petite pièce du fond où Louis aimait s'installer, mais qui était généralement pleine à cette heure de grande affluence, car il n'y avait que de petites tables très recherchées.

Par chance, l'une d'elles était vide. La meilleure qui plus est, car suffisamment proche d'une des deux cheminées pour qu'on y ressente une agréable chaleur sans être incommodé par la fumée. La paille sur le sol de la salle venait d'être changée et les odeurs de rôtissoire délicieuses.

Louis salua leurs voisins, qu'il connaissait ; deux marchands drapiers, en discussion commerciale avec un Hollandais. Les deux autres tables accueillait des gentilshommes qui les ignorèrent.

Bauer déposa son espadon sur la table, faisant un grand fracas qui inquiéta leurs voisins, puis se rendit à la cheminée la plus proche afin d'examiner les crémaillères sur lesquelles paraient toutes sortes de volatiles et de gibiers.

— Je vous conseille le potage au lard et aux pois, fit la servante, fille de l'aubergiste. C'est mon père qui le prépare.

— Va pour le potage, dit Louis. Je prendrais ensuite des andouilles et du boudin. Et toi Gaston ?

— Le pâté au hachis, et l'un de ces beaux saucissons qui pendent au plafond.

— Et *bour* moi quelques-uns de *zes* levrauts sur les broches, *bais* ajoutez de la sauce et du *bain* blanc de Gonesse, demanda Bauer avec son accent inimitable.

— J'ai vu le bouquet de houx frais sur la porte, remarqua Gaston. Quel vin avez-vous mis en perce³⁵ ?

— Une barrique de muscadet, monseigneur, arrivée ce matin par la Seine.

— Nous en prendrons un grand pot.

— Pierre, ordonna la servante à un jeune garçon situé à quelques pas, va tirer trois pintes de muscadet pour ces seigneurs !

— Servez-nous aussi un seau d'eau pour nous rafraîchir, ajouta Louis. Il fait ici une chaleur d'enfer !

La servante repartit chercher des serviettes et une nappe, car l'hôtellerie n'aurait jamais proposé des repas sans ce linge. Louis en profita pour demander des nouvelles d'Armande et de sa cousine Angélique. Gaston lui expliqua qu'ils étaient à l'étroit et qu'il songeait à rechercher un appartement plus grand. Le garçon apporta le vin et les gobelets et la servante revint mettre la nappe. Quand ils se furent éloignés, Tilly poursuivit le récit de la visite du lieutenant criminel, puis raconta le déroulement du procès et les accusations portées contre Madeleine Dufresne pour avoir cru que le Démon pouvait sauver son âme... et l'enrichir. Il avait presque terminé lorsqu'une autre servante leur servit le potage. Bauer avait déjà éclusé plusieurs gobelets de muscadet.

— ... J'ai pu éviter qu'Aubray ne fasse pendre cette sottarde, mais elle a tout de même été condamnée pour blasphème et impiété à être flagellée sous la custode³⁶. Je me suis

d'ailleurs rendu ce matin chez maître Guillaume pour qu'il n'ait pas la main trop lourde avec elle...

Il trempa son pain dans son potage en poursuivant :

— ... En sortant de la salle d'audience, Aubray m'a abordé. Un chevalier hospitalier avait défié en duel quelques jeunes gens et leur avait coupé la gorge sur la butte aux moulins en leur proposant de renier Dieu s'ils voulaient être graciés. Après leur apostasie, il les avait pourtant tués et M. le lieutenant civil voulait que je retrouve ce furieux.

— Mais pourquoi ferais-tu cette enquête ? Tu n'es plus concerné par les crimes de ce genre... intervint Louis.

— Tu oublies que l'on me confie aussi les affaires concernant la prévôté de l'Hôtel, c'est-à-dire celles où les gens de la Cour sont impliqués. Or la dernière victime, M. Armand de Vignerod, est un cousin de la duchesse d'Aiguillon... Mazarin attend rapidement un résultat.

— Je comprends.

— Il se trouve qu'un fou du même genre a déjà sévi ainsi et que je le savais. C'était le chevalier d'Andrieux qui, à trente ans, avait occis durant des duels plus de soixante et dix adversaires. À ma demande, Tardieu m'a fait porter son dossier ce matin, et je l'ai relu avant de me rendre au Temple. Comme l'autre, cet homme faisait renier Dieu à ses victimes en leur promettant la vie, mais ensuite les égorgeait, et cela pour avoir le plaisir, affirmait-il, *de tuer l'âme et le corps*. Mais il avait d'autres crimes à son actif, et c'est pour avoir poursuivi une jeune femme afin d'abuser d'elle qu'il fut arrêté et condamné à la décapitation. La pauvre, pour lui échapper, s'était tuée en se jetant par une fenêtre³⁷.

— *Ch'*aurais bien aimé qu'il me défie, remarqua Bauer, la bouche pleine de chair de lapereaux. *Fotre* affaire se serait terminée plus vite !

— Sans doute, sourit Gaston.

— Tes deux histoires sont étonnantes, commenta Louis après un temps de réflexion consacré à couper son boudin. Il est curieux qu'elles se soient toutes deux déroulées sur les moulins du Temple...

— C'est exactement la remarque que je me suis faite, dit Tilly en se servant du vin, mais je n'en ai pas terminé ! Tardieu souhaitait que je me rende avec lui au For-l'Évêque pour interroger Madeleine Dufresne, arguant qu'elle aurait confiance en moi s'il lui annonçait que je lui avais évité la potence, ou l'enfermement à vie dans un couvent. Il espérait même que je lui ferais dire le nom de l'intercesseur lui ayant rapiné ses écus, et qu'il pourrait ensuite l'arrêter... et récupérer le magot. Mais elle nous a sorti une tout autre vérité. C'est son confesseur, un prêtre ou un moine de la Merci, qui l'aurait incitée à remettre au Diable un sac de poudre d'or pour qu'il libère son âme. Ce qu'elle a fait en vendant une partie de ses biens. Et de m'affirmer qu'elle avait agi ainsi avec le consentement de son mari.

— Ce qui veut dire ?

— Que le mari a tout organisé. Sans doute de connivence avec le prêtre. D'ailleurs, c'est le même mari qui lui avait conseillé de se confesser à la Merci. Et c'est parce qu'il l'y avait autorisée qu'elle est allée sans crainte aux moulins du Temple. Elle y a retrouvé le prêtre, qui portait une barbe noire de trois pouces. Le filou a fait apparaître un complice déguisé en diable qui a pris l'argent. D'après cette femme, ce diable était un homme en noir de grande taille ne pouvant être son époux. Ils sont donc trois à avoir participé au traquenard.

— Voilà une méthode bien retorse pour se débarrasser de sa femme, remarqua Louis,

pas totalement convaincu.

— Surtout fort habile ! Elle avait fait une offrande au Démon et se disait possédée. L'époux demandait qu'elle soit brûlée comme sorcière, ou sacrilège, et si je n'avais pas été là il y serait sans doute parvenu. S'il voulait qu'elle disparaisse de sa vie, pourquoi aurait-il pris le risque de l'assassiner puisque la justice pouvait s'en charger ?

Louis opina lentement. Le moyen s'avérait certes effroyable, mais il reconnaissait son habileté bien qu'il n'ait jamais entendu parler d'un criminel ayant agi ainsi.

— Son mari aurait-il une autre femme dans sa vie ? Une maîtresse ? demanda-t-il. Tu devrais l'entendre. Tu ne m'as pas dit quel métier il exerce...

— Il est valet de chambre, et barbier chirurgien, au service de M. Goulas, le secrétaire des commandements de M. d'Orléans. Aussi me rendre au palais du duc pour l'interroger me paraît difficile, puisqu'un jugement a été rendu sur sa femme. Au demeurant, il niera, puisqu'il a toujours nié lui avoir recommandé de rencontrer le Démon.

— Que vas-tu faire, alors ?

— Je ne sais. À dire vrai, tu pourrais m'aider...

— Moi ?

— Oui. Car je me suis souvenu que les domestiques de tes parents se confessent précisément au couvent de la Merci.

— Oui, mes parents et Bailleul vont à l'église Saint-Merry, mais les domestiques se confessent à l'église du couvent. Et alors ?

— Pourrais-tu subtilement interroger Mme Malet et les épouses des frères Bouvier ? Peut-être connaissent-elles un prêtre nanti d'une épaisse barbe noire ; peut-être même ont-elles entendu parler de réunions avec le Démon sur la butte aux moulins...

Mme Malet était l'épouse du concierge de l'étude Fronsac. Quant aux épouses des frères Bouvier, Guillaume et Jacques, il s'agissait respectivement d'Antoinette, la mère de Nicolas – le cocher de Louis –, et de Jeannette, la cuisinière des Fronsac.

— Je leur parlerai ce soir, promit Louis. J'interrogerai aussi la sœur de Bailleul. Si je découvre quelque chose, je passerai te voir demain.

Jean Bailleul était le premier clerc de l'étude et sa sœur, une vieille fille, entretenait le linge de la maison.

— Mais ceci ne me dit pas pourquoi tu rageais tant, tout à l'heure...

— C'est vrai, tu le vois, ma colère s'est calmée et j'avais presque oublié. Ce matin, je me suis rendu au Temple pour interroger le grand prieur. Il ne savait rien sur mon hospitalier duelliste, mais j'ai croisé le comte de Bussy. Tu le connais ?

— J'en ai vaguement entendu parler par Mme de Rambouillet. C'est le cousin de Mme de Sévigné, Marie de Rabutin. Une charmante personne.

— Je l'ignorais. Quoi qu'il en soit, moi j'en avais entendu parler, et pas en bien. Je crois avoir été insolent avec lui et nous nous sommes querellés. Il m'a proposé une rencontre pour régler notre différend, rencontre que j'ai refusée pour lui suggérer à la place un assaut en salle d'armes, devant témoins.

Bauer parut soudain attentif. Il faut dire qu'il avait fini ses lapereaux et jeté les os aux trois chiens qui attendaient, assis à ses pieds.

— On a donc croisé le fer à la salle de la rue du Jour. M. de La Rochefoucauld, que tu connais, a été notre maréchal d'armes.

Il garda le silence quelques secondes avant d'éclater :

— Et... J'ai été battu. Ce M. de Bussy m'a touché trois fois !

— Et alors ? remarqua Louis, avec un sourire amusé. Cela veut seulement dire qu'il est meilleur escrimeur que toi, et non qu'il ait eu raison dans votre querelle !

Louis, comme tout roturier, n'avait jamais compris cette façon de régler une querelle, même s'il s'était battu en duel à douze ans contre de plus grands enfants que lui. Mais il faut dire que c'est Gaston qui l'avait attiré dans l'aventure à l'issue de laquelle il avait failli être renvoyé du collège³⁸.

Gaston soupira.

— Sans doute, mais à l'humiliation d'avoir été vaincu s'en est ajoutée une seconde. M. de Bussy a souhaité un entretien à la fin de notre rencontre. Il m'a alors raconté un épisode de sa jeunesse, incident que je ne connaissais que par des on-dit et sur lequel je m'étais appuyé pour lui témoigner mon mépris.

Il se mura dans le silence à nouveau un instant, tant il lui coûtait d'avouer.

— J'avais tort, Louis. M. de Bussy est un homme d'honneur. J'ai donc été doublement vaincu, à la fois par les armes et pour m'être emporté sans raison. Je me suis fait un ennemi par ma seule bêtise.

— *Che* peux réparer ça, M. de Tilly, gronda Bauer. Je vais lui proposer une rencontre qui réglera définitivement *fotre* problème.

— Merci, Bauer. Mais je ne souhaite pas sa mort.

Il n'ajouta pas : « Ni la tienne, car il pourrait bien te tuer ! »

— Parlons de choses plus plaisantes, suggéra-t-il au bout d'un instant, tout en saucant son assiette avec son pain. Quoi de neuf à Mercy ?

— Un commis de M. Le Vau est venu la semaine dernière et a chiffré la construction du pont que je veux construire sur l'Ysieux à presque neuf mille livres, mais pour ce prix, il empiercera aussi une partie du chemin. Julie a acheté quelques meubles, tapisseries, rideaux et linge, et j'ai fait commencer la construction d'une chapelle au village de Mercy. Nous avons déjà la cloche ! Tu vois, les vingt mille livres ramenées de Provence ont presque été entièrement dépensées, d'autant que, l'hiver dernier, le froid a tué beaucoup de bêtes dans la ferme et qu'il a fallu les remplacer. Par chance, tu sais que la récolte avait été bonne et m'avait rapporté plus de dix mille livres. Mais depuis il y a eu la tempête de février, avec son vent si grand qu'il a déraciné quantité d'arbres, et la crue de l'Ysieux cet automne, qui a noyé une partie des terres. Quant à l'hiver qui vient, il ne s'annonce pas très favorable et j'ai dû puiser dans nos économies pour secourir les plus malheureux de Mercy. Aussi je m'inquiète pour le printemps. Que les semailles se déroulent mal, et je serais contraint d'emprunter...

— Je n'ai pas touché à l'argent ramené d'Aix, je peux te le prêter.

— Et moi de même, monsieur, proposa Bauer.

— Je sais que je peux compter sur vous, mes amis, mais attendons le printemps et l'été. Si les récoltes sont bonnes, je me serai fait du souci pour rien.

³² Il s'agit du couvent de Notre-Dame-des-Victoires fondé par les Augustins déchaussés, branche de l'ordre de Saint-Augustin, en souvenir des victoires de Louis XIII sur les protestants.

³³ Né le 13 décembre 1647.

³⁴ Voir *Le Mystère de la chambre bleue*.

³⁵ Un bouquet de verdure attaché sur la porte d'un débitant de boisson signalait aux contrôleurs des aides la mise en perce d'un tonneau. Dans les bouchons, seul un fût pouvait être mis en perce et tant que le vin n'était pas entièrement tiré de la futaille, il fallait le boire. Dans les tavernes, on devait

placer un bouquet à chaque tonneau.

36 Le fouet *sous la custode* était administré dans la prison, et non publiquement. En général par un geôlier.

37 Cette anecdote a été relatée par Tallemant des Réaux, mais nous avons occulté les détails de sa fin pour ne pas choquer nos lecteurs. Les curieux se plongeront dans les *Historiettes* de Tallemant.

38 Voir *Les Ferrets de la reine*, éditions J.-C. Lattès.

Pendant qu'ils dînaient, Marie Gaultier n'en finissait pas de se confesser. Comme la semaine précédente, elle était entrée dans le confessionnal devant lequel était posée une image de saint Pierre. Une fois de plus, elle sanglotait en entendant les reproches du prêtre.

— Saint homme, balbutia-t-elle, je suis pleine de ferveur et de dévotion, j'essayerai de me corriger.

Dans l'obscurité du confessionnal et à travers la grille de séparation, la servante de Louis Fronsac ne pouvait distinguer les traits du religieux. Mais si elle avait pu les voir, elle aurait été épouvantée. Le visage du moine n'exprimait aucune compassion. Bien au contraire, ses yeux dégageaient quelque chose d'inquiétant, son sourire était à glacer le sang et son expression révélait toute la fourberie du monde.

— C'est votre salut qui est en jeu ! insista-t-il d'une voix faussement implorante.

— Quand l'intérieur de ma conscience vous sera connu, mon père, vous verrez que je suis digne de me prosterner aux pieds de la Vierge. Je vous promets de ne plus pécher.

— Éloignez de vous ce Bauer ! Et priez chaque soir pour que Dieu vous pardonne ! fit-il en s'efforçant de dissimuler sa satisfaction.

— Oui, mon père, promit-elle, vaincue par l'émotion, la honte et la douleur.

*

Le soir, Louis et Julie allèrent souper à l'étude Fronsac. Comme souvent avant le dîner, Louis retrouva son jeune frère Denis, son père et M. Bailleul – le premier clerc –, dans le cabinet du notaire. Celui-ci ne décolérait pas contre les impôts qu'il payait.

— Tu le sais, Louis, j'ai toujours suivi Mgr Mazarin. Après tout, c'est lui qui t'a anobli, et il est parvenu à écarter ceux qui voulaient dépecer le royaume, y semer le désordre, et nous vendre à l'Espagne. Mais, au fil des ans, sa politique ne vise plus qu'à nous pressurer, exactement comme le faisait autrefois ce maudit Richelieu. J'ai le sentiment que de tous côtés, il nous rapine notre argent comme ces voleurs du Pont-Neuf qui fouillent au plus profond de vos poches en vous endormant par de belles paroles.

Louis opina du chef. *Il n'appartient qu'aux grands hommes d'avoir de grands défauts*, lui avait dit une fois M. de La Rochefoucauld à propos de Mazarin. Et puisque son père s'exprimait ainsi, il songeait à une chanson entendue dans les rues :

*J'ai vu le temps de la bonne régence,
Temps où régnait une heureuse abondance !*

Ce temps-là était passé, et seuls les traitants vivaient dans l'*heureuse abondance* !

— Mazarin n'est pas l'unique coupable, père. Tu sais bien qu'à la mort de Louis le Juste, l'État avait déjà dépensé ses revenus pour les quatre années à venir. Mazarin fait ce qu'il peut, mais c'est la guerre qui nous coûte tant !

— La guerre ? Elle a bon dos ! Sais-tu que ton Mazarin vient de faire venir des musiciens italiens pour une comédie qu'il offre à la reine et qui coûtera cinq cent mille écus, alors que les machines d'Orphée et Eurydice de M. Corneille n'ont coûté que quatorze mille

livres ? J'ai appris ça hier soir, d'un échevin !

« La campagne est ruinée, poursuivit le notaire en écartant les bras en signe d'évidence, les paysans vendent leurs habits et leurs meubles pour payer la taille et la gabelle qui augmentent chaque année. Ici, les esprits sont ulcérés. Si le peuple est engourdi par la misère, la faim le réveillera ! L'esprit le plus corrompu de ce siècle – j'ai nommé M. d'Émery – réclame une année de revenus à nos voisins dont la maison est sur le cens royal ! Une année de revenus, te rends-tu compte ?

« Et cette fripouille se glorifie de n'être jamais engagé par sa parole, que la confiance n'est bonne que pour les marchands ! En ville, les esprits sont plus qu'aigris. Tout cela doit changer ! Le Parlement ouvre enfin les yeux et a décidé de refuser le Tarif, et tout ce que propose ce fripon !

Comme son fils restait silencieux, le notaire considéra qu'il approuvait son discours, aussi poursuivit-il avec encore plus de hargne :

— Nous avons supporté la taxe des aisés, Louis. Près de un million de livres a ainsi été levé pour l'État ! Malgré cela, les gages des officiers ont été réduits du quart pour les cours souveraines, et de moitié pour les autres. L'édit du Tarif a été la goutte d'eau ! Ignores-tu que je dois maintenant payer des sommes astronomiques pour les produits de ta ferme !

— Je le sais, bien sûr, reconnut Louis en soupirant.

La seigneurie de Mercy avait une ferme. D'année en année, celle-ci donnait davantage grâce au talent de son fermier. Au début, la production avait à peine été suffisante pour les gens du château, puis elle avait nourri les habitants de Mercy. Ensuite, Louis avait pu vendre le surplus à Luzarches, le village voisin. Mais la ferme produisant encore trop, une ou deux fois par mois, à la belle saison, il chargeait Esprit Ferrant, un jeune paysan de Mercy un temps attiré par la gloire des armes mais plus craintif qu'un lapin, d'atteler une charrette à un vieux cheval et de se rendre à l'étude Fronsac avec l'excédent de récoltes. Selon la saison, il apportait des fruits, des légumes, des sacs de céréales et de farine de froment, parfois un cochon ou un mouton à préparer. M. Fronsac père achetait tout, non que ce soit moins cher qu'aux grandes halles, mais parce qu'il s'agissait des produits de son fils. Seulement, à cause de l'édit du Tarif, il devait maintenant payer de lourdes taxes, ce qui le faisait enrager.

— Le Parlement n'a pas le pouvoir de s'opposer au roi, dit Louis en secouant la tête.

— Certains prétendent que le Parlement vient de l'assemblée des Francs qui avait donné le pouvoir à Pharamond, et donc que le roi ne peut faire les lois sans lui, intervint Denis.

— Billevesée ! répliqua Louis. Au collège de Clermont, devant les pères jésuites, j'ai défendu que *le roi ne tient son état que de Dieu et de son épée*. Si le peuple ne peut plus payer la taille, il faut réunir les états généraux, car même si la compagnie des parlementaires s'affiche comme des *états généraux au petit pied*, nos magistrats ne sont pas mandatés par le peuple, le clergé ou la noblesse ; ils ne représentent qu'eux-mêmes et oublient facilement qu'ils tiennent leur droit à juger par seule délégation du roi.

— Mais le roi a dix ans, Louis ! fit son père en haussant les épaules.

— C'est pourquoi je crains que tout ceci n'amène que ruine et misère, car ceux qui se présentent comme les amis du peuple protègent uniquement leurs intérêts. La véritable lutte est entre le roi et ceux qui défendent leurs privilèges. Richelieu – que pourtant je n'appréciais pas – savait les tenir en laisse quand il leur assenait : *Si vous continuez, je vous rognerai les ongles de si près qu'il vous en cuira !*

La saillie déclencha le rire de Denis, mais M. Fronsac fit aussitôt remarquer à son fils

que cette menace avait été faite à M. Séguier, lorsqu'il était lui-même président du Parlement. Ce même Séguier qui, maintenant chancelier, s'opposait aux parlementaires !

— Sais-tu, Louis, intervint Denis, désireux de montrer qu'il n'était plus un petit garçon, que les comptants, ces dépenses de la Cour pas vérifiées par la Chambre des comptes, sont passés en cinquante ans de deux millions, sous la bonne administration de M. de Sully, à plus de cinquante millions !

Louis soupira, puis opina sans répondre. Il savait tout cela.

*

Après le dîner, il se rendit un moment dans la cuisine où tous les domestiques se tenaient près du feu, partageant un bouillon de poule. Antoinette était assise avec son fils Nicolas, alors que Jeannette et Mme Malet demeuraient debout, devant une grosse marmite fumante. Louis s'installa à côté de Nicolas. Il avait toujours aimé cette proximité de cuisine avec des domestiques qu'il connaissait depuis longtemps. Ils parlèrent du passé, de ce jour de 1624 où, arrivant du collège en croupe sur le cheval de son grand-père, il avait découvert les frères Guillaume que son père venait d'engager pour protéger l'étude. Son cocher et secrétaire, Nicolas, avait alors six ans et ne savait pas lire.

Jeannette lui demanda des nouvelles de Gaston, et de sa jolie épouse, puis Louis à son tour l'interrogea :

— Y a-t-il toujours ce moine barbu à la Merci ?

— Un moine barbu ? demanda Mme Malet. Il y en a plusieurs...

— Celui-là me faisait rire quand j'étais enfant. Il avait une épaisse barbe noire de trois ou quatre pouces.

— Je ne m'en souviens pas, répondit Antoinette, songeuse. Il y a le père Jacques qui est barbu, mais il n'a qu'une barbichette, et vous Mlle Bailleul, vous connaissez un moine barbu ?

Cette dernière, fort timide, se recroquevilla sans répondre.

— Tu oublies le père François, intervint Guillaume.

— Il n'a qu'un mince filet autour du cou, pas une barbe épaisse ! protesta sa femme, les mains sur les hanches, comme elle se tenait toujours quand elle s'opposait à son mari !

— C'est moi qui me trompe, fit alors Louis en levant une main pour calmer tout le monde. Je confonds sottement avec un père que j'ai rencontré plusieurs fois à Saint-Merry. Et si vous me donniez plutôt des nouvelles du quartier ?

Chacun y alla de son anecdote, plaisanta sur les exécutions qu'avait conduites maître Guillaume, sur les naissances et les disparitions, sur le duc de Guise – leur voisin – en fâcheuse situation à Naples (il avait quitté la France après son duel avec Coligny), sur les voleurs et les larrons toujours aussi impudents.

— Gaston m'a parlé de sabbats qui se tiendraient sur la butte aux moulins du Temple, mais qui ne seraient en vérité que de fausses sorcelleries conduites par des voleurs abusant de la crédulité des pauvres gens, tenta encore Louis.

Antoinette secoua négativement la tête de droite à gauche :

— Tu as entendu ça, Guillaume ?

— Jamais ! Mais le Temple est loin, c'est un autre quartier, fit-il, fataliste.

— Sans doute des racontars, conclut Louis, en observant le visage de chacun.

Visiblement, personne n'avait entendu parler d'un diable qui demandait de la poudre d'or pour la transformer en écus. L'hypothèse de Gaston semblait bien confirmée. C'était le

mari, avec quelques complices, dont sans doute un moine du couvent, qui avait tout organisé. Quant à la barbe, quoi de plus simple qu'une fausse ?

L'abbé Basile avait longtemps habité chez son frère, rue du Temple, sauf durant la courte période où il avait logé dans le cloître, sous l'arcade de la rue des Chantres, lorsqu'il s'était introduit dans les bonnes grâces du coadjuteur pour lui voler une précieuse lettre désirée par Mazarin³⁹.

En ce mois de décembre 1648, il occupait deux pièces dans une maison de la paroisse Saint-Roch, rue de Richelieu, logement commode avec une cour pavée au devant et un jardin par-derrière avec entrée discrète rue Sainte-Anne.

C'est une grande habileté que de savoir cacher son habileté, professait le cardinal. Ses services secrets étaient à l'image du précepte : sous une apparence confuse, ils dissimulaient une redoutable efficacité. Depuis qu'il était ministre, Mazarin s'était entouré de trois hommes fidèles et talentueux ayant chacun un domaine de prédilection. Joseph Zongo Ondedei, son maître de chambre et secrétaire, homme rompu à l'intrigue, ramassait les rumeurs de la Cour et du Parlement ; Tomaso Ganducci, gantier italien tenant échoppe, observait l'humeur des marchands et des bourgeois de Paris ; enfin, l'abbé Basile fréquentait les confréries religieuses, les salles de jeu, les syndicats de financiers et les salons littéraires. Des endroits qui rassemblaient protestataires, factieux, trafiquants, manieurs d'argent et libellistes

Basile se révélait le plus fructueux des trois espions, car il disposait d'informateurs, religieux ou commis du milieu de la finance, dans tous les quartiers de la ville. Ses agents étaient payés sur la cassette de Mazarin, mais l'abbé les utilisait aussi pour son propre bénéfice, ou afin de rendre service à son frère Nicolas sur le point d'être nommé intendant de Paris⁴⁰. Grâce à eux, Basile était averti de nombre d'entorses à la loi, friponneries, larronages, tromperies, adultères ou même trahisons qu'il utilisait pour contraindre, extorquer, menacer ou punir.

On était le lendemain du jour où l'abbé Fouquet avait rencontré Guy de Rabutin au *Hazart*. Assis dans un fauteuil de sa chambre, habillé, rasé et coiffé par son valet de chambre, l'abbé méditait, lui qui n'agissait jamais sur un coup de tête mais préparait longuement les actions qu'il mènerait.

Comment en savoir plus sur ce trésor du Temple ? se demandait-il.

Selon Rabutin, son frère possédait un message chiffré indiquant l'endroit où était caché le trésor. Ce document avait été découvert dans la maison du comte de Bussy, ce qui signifiait que le trésor s'y trouvait aussi.

Inutile pourtant de tenter de se procurer ce papier, puisqu'il était incompréhensible. D'ailleurs, comment l'obtenir ? Le comte de Bussy devait l'avoir précieusement rangé. Il restait la maison. En la faisant démolir pierre par pierre jusqu'aux fondations, le trésor ne pourrait lui échapper. Mais par quel tour devenir propriétaire de la bâtisse ?

Essayer de l'acheter ? Bussy refuserait probablement. Donc, ne subsistait qu'une solution : le faire disparaître et racheter la maison lors de la succession.

*

Après sa rencontre avec Gaston de Tilly, Roger de Rabutin décida de se rendre chez sa cousine Marie, qui, depuis son mariage, habitait rue des Lions. On était en fin de matinée ;

elle devait donc être habillée, et il était encore trop tôt pour qu'elle ait déjà des visites. Le comte de Bussy avait besoin de parler avec elle, autant pour calmer l'exaspération qu'il ressentait que pour demander conseil.

Il connaissait Marie depuis l'enfance. Longtemps, il avait caressé l'espoir de l'épouser, mais la famille de la jeune femme, conseillée par le coadjuteur Paul de Gondi, en avait décidé autrement et elle s'était mariée à seize ans avec le marquis de Sévigné, petit-fils de la tante du coadjuteur, un jeune homme plus réputé par ses débauches que pour sa valeur sur les champs de bataille.

Chaque fois qu'il y songeait, Roger de Rabutin ressentait un douloureux pincement au cœur. Il savait que jamais il ne trouverait une femme comme elle, séduisante, pétillante d'esprit... et fortunée. N'avait-elle pas apporté à ce fat de Sévigné cent mille écus en dot ?

En passant le porche de son hôtel⁴¹, Bussy éprouva un bref sentiment d'inquiétude à l'idée de croiser ce foutriquet de marquis qu'il n'aimait guère. Malgré les occasions qu'il avait eues, il s'était toujours retenu de l'offenser. Sévigné, arrogant comme un jeune coq, se révélait un médiocre duelliste et Bussy n'imaginait en aucune manière devenir l'assassin de l'époux de sa cousine.

Par chance, le marquis était absent, sans doute dans le lit de quelque garce ou gaspillant la dot de sa femme dans un tripot avec d'autres débauchés ; aussi Marie ne le fit-elle pas attendre et le reçut-elle même avec un plaisir non dissimulé.

Installés confortablement dans une antichambre chauffée par un petit poêle, ils badinèrent un moment en s'envoyant de tendres piques. Elle lui reprocha avec vivacité de ne pas lui avoir écrit de Catalogne et le traita, comme à chaque fois qu'elle lui adressait des reproches, de *plaisant mignon qu'elle réduirait en lambels s'il ne se corrigeait pas* !

En s'excusant – un jeu entre eux –, il observa qu'elle était de plus en plus attirante, la maternité ayant accru sa beauté et ses rondeurs. Il lui fit un récit picaresque de sa campagne de Catalogne, et elle l'interrogea sur les femmes mariées qu'il avait séduites. Il savait qu'elle ne détestait pas les propos gaillards, mais ne lui répondit que par des pirouettes quand elle se montra trop indiscreète. Elle lui raconta ensuite sa vie quotidienne, qu'elle jugeait insignifiante, et quand il l'interrogea sur son mari, elle eut cette formule :

— M. de Sévigné m'estime et ne m'aime point ; moi je l'aime et ne l'estime point.

Abandonnant ce sujet, ils parlèrent de leurs enfants ; Marie, de sa jeune fille Françoise-Marguerite, qu'elle adorait, et lui des trois siennes. Elle lui annonça qu'elle était à nouveau grosse, et qu'elle accoucherait en mars ou en avril. Il eut le sentiment que, malgré son enjouement, elle n'était pas heureuse et il en ressentit une profonde affliction, surtout quand elle lui demanda s'il envisageait de se remarier.

— J'aimerais, mon amie, j'aimerais ! Mais je n'ai pas encore trouvé celle qui me comblera. Il faut dire que je n'ai guère de temps avec la vie que je mène...

— Je vous présenterai des amies, si vous restez suffisamment à Paris, proposait-elle, rieuse. Mais je vous avertis, la plupart n'ont guère de bien, ou si elles en ont, ce sont des filles de traitants. Il faudrait vous résigner à fumer vos terres⁴² !

— S'il faut en arriver là... répondit-il, fataliste. En vérité, je ne suis pas venu vous parler de mes amours, mais quérir un conseil.

— Un conseil ? sourit-elle, en ouvrant de grands yeux surpris.

— Oui. Mon oncle m'a offert une maison dans l'enclos du Temple. Il y a encore quelques aménagements à terminer pour qu'elle soit habitable, mais dès que je l'aurai

meublée, j'espère avoir votre visite...

— Je viendrai, promet-elle.

— Durant les travaux, j'ai trouvé un vieux coffret dans un mur. À l'intérieur, il y avait un ancien parchemin avec quelques mots en latin et des chiffres incompréhensibles. Je suis sûr que ce message pourrait me conduire à un trésor.

— Le trésor des templiers ? s'esclaffa-t-elle.

— Ce serait bien possible, cousine, mais je ne comprends rien à ce document. Vous qui connaissez tant de monde à Paris, savez-vous qui serait à même de m'aider ? Quelqu'un capable de percer les mystères les plus sombres, tout en étant d'une honnêteté absolue.

— Je ne suis pas sûr qu'un tel homme existe à la Cour ! sourit la marquise avant de réfléchir un moment et de proposer :

— Vendredi après-midi, la marquise de Rambouillet invite quelques amis à fêter la naissance de sa petite-fille. Retrouvez-moi chez elle, je vous présenterai à quelqu'un qui résoudra votre problème.

— Qui est donc ce sorcier ? s'étonna-t-il.

Elle leva une main avec espièglerie.

— Je vous laisse la surprise, mon cousin.

— Vous êtes certaine que je pourrais lui faire confiance ?

— Comme à moi-même !

— Mais je ne suis pas invité par la marquise, objecta-t-il avec inquiétude.

— Je me charge de vous faire inviter, décida-t-elle. J'enverrai un mot à Mme de Rambouillet.

*

Le jeudi, Basile Fouquet se rendit au Temple dans une vinaigrette, cette chaise montée sur deux roues et tirée par un homme placé entre deux brancards comme un mulet.

Affable avec chacun, y compris avec les gens de la plus basse extraction, l'abbé avait le ton le plus honnête du monde. Il se lia vite avec un sergent de garde qui lui apprit que M. Roger de Rabutin logeait chez son oncle, dans l'hôtel des prieurs. Avisant un peu plus tard deux servantes qui sortaient de l'hôtel en question, il leur fit un brin de cour.

L'abbé avait de beaux yeux langoureux et ses traits reflétaient sa noblesse et sa bonté. Séduites par sa grâce et sa courtoisie, les domestiques lui avouèrent que M. de Rabutin était un homme charmant, qu'elles appréciaient fort, mais qu'il allait bientôt loger, avec ses gens, dans une maison en travaux, derrière l'église, et qu'elles le regretteraient.

Il s'y rendit et trouva sans difficulté la maison dont les ouvriers débarrassaient les derniers échafaudages. Il entra sur le chantier et se dirigea vers le maître maçon en balayant les lieux d'un regard intéressé.

— Cette maison est splendide ! déclara-t-il. Serait-elle à vendre ?

— Je ne crois pas, monsieur. Elle appartient au grand prieur qui vient de l'offrir à un de ses parents.

— C'est dommage ! regretta l'abbé d'un ton affligé. Je cherche, pour mon frère, un logis dans l'enclos.

Il se tut un instant, admirant visiblement les proportions de la salle.

— Si je pouvais l'acheter, je vous verserais le denier vingt⁴³ sur la vente, précisa-t-il.

— Vraiment ? Voulez-vous que j'en parle au propriétaire ?

— Volontiers, je repasserai plus tard. Dites-lui que je ne barguignerai pas sur le prix

qu'il en veut.

Il le salua et repartit, songeant tout de même avec inquiétude que si Bussy voulait vendre, cette maison risquait fort de lui coûter vingt mille livres.

Le maître maçon, alléché par sa commission, se rendit un peu avant midi à l'hôtel du prieur. Il y rencontra justement Roger de Rabutin qui venait dîner, et lui rapporta la proposition de l'inconnu.

La demande surprit le maître de camp, mais il n'y attacha aucune importance. Tout juste répondit-il à l'intercesseur que, pour tout l'or du monde, il ne se séparerait pas de cette demeure.

C'est la sentence que reçut l'abbé Basile en début d'après-midi quand il se présenta à nouveau. Comme il se doutait un peu de la réponse, il décida de passer à la seconde partie de son plan.

Quand il était au service du coadjuteur, Basile Fouquet avait connu un moine du couvent des pères de la Merci, le père Clément, qui transgressait le secret de la confession contre quelques écus. Depuis, l'abbé était souvent venu le consulter lorsqu'il recherchait des renseignements sur des gens du quartier du Temple. Un jour où il traquait un spadassin pour faire disparaître un gentilhomme ayant séduit une dame à laquelle il s'intéressait, le père Clément lui avait conseillé Ghislain de Maffécourt, un ancien cheveu-léger de la maison du roi chassé de son régiment. Ce Maffécourt était un redoutable duelliste, mais aussi un homme très pieux qui se confessait après chacun des duels où il tuait inmanquablement son adversaire. L'abbé Basile avait donc rencontré l'ancien cheveu-léger en se faisant passer pour l'intendant d'une maison de qualité dont le maître désirait faire disparaître l'amant de sa fille. Contre cent louis, Ghislain de Maffécourt avait proprement occis le godelureau en lui perçant le poumon.

Basile Fouquet envisageait donc de demander au duelliste de chercher querelle à Roger de Rabutin et de le tuer de même façon. Pourtant, cette requête l'embarrassait un peu et s'il avait connu un autre spadassin à gages, il ne se serait pas adressé à Maffécourt. Lors de sa dernière rencontre avec le duelliste, celui-ci lui avait en effet confié avoir occis une trentaine de personnes par obéissance à des ordres divins. Maffécourt n'en avait pas dit plus, mais l'abbé avait deviné sa démente.

La vinaigrette le conduisit dans une impasse qui ouvrait dans la rue Saint-Laurent et se terminait aux Madelonnettes. Là, dans un sordide immeuble de rapport n'ayant même pas de concierge, il grimpa au troisième étage et toqua à une porte.

Après un instant, un verrou grinça.

— Vous ici, M. Lécureuil ?

L'homme qui avait ouvert affichait une quarantaine vigoureuse, un visage sombre au regard féroce accentué par un nez en bec d'aigle et une barbiche blonde en queue de canard. Il portait un pourpoint de velours foncé sur une épaisse chemise de laine et avait gardé sur les épaules un manteau râpé de l'ordre des hospitaliers avec la croix de toile blanche à huit pointes sur le pan gauche.

— J'ai un nouveau travail à vous confier, monsieur de Maffécourt, annonça l'abbé en entrant.

Remarquant que son hôte tenait une lourde épée de fer à la main, il ajouta, en montrant l'arme :

— Vous pouvez ranger ça avec moi.

La chambre était meublée d'un lit à piliers, d'une chaise percée, de deux coffres, d'une table et de deux escabelles. Basile Fouquet s'assit sur la couche et considéra l'ancien cheveau-léger, resté debout.

— Quelqu'un à faire disparaître, comme l'autre fois ? demanda Maffécourt en glissant son épée dans un fourreau posé sur un des coffres.

— En quelque sorte. Mais je ne voudrais pas que vous gâchiez vos talents inutilement, monsieur. L'assassinat de M. de Vignerod était de trop...

— Qui était M. de Vignerod ? demanda son interlocuteur avec une évidente insolence.

— Celui à qui vous avez coupé la gorge, voici deux semaines, sur la butte aux moulins du Temple. Il n'est pas mort, et l'affaire est maintenant chez le lieutenant civil.

— Ah ! Comment savez-vous ça, monsieur ? Vous m'aviez dit que vous étiez l'intendant d'un homme important...

Le ton était brusquement suspicieux, menaçant.

— Je le suis ! Mais j'entends aussi beaucoup de choses chez mon maître... J'ai donc préféré vous avertir.

Le silence se fit, plein de méfiance. Maffécourt s'interrogeait. Cet intendant était venu le voir, il y a trois mois, de la part du père Clément. Il s'agissait de se battre en duel contre un jeune coq et il lui avait donné cent louis pour ça. Maintenant, il revenait et lui parlait de cet homme à qui il avait coupé la gorge sur la butte aux moulins. Pourquoi ?

— Ne vous méprenez pas, monsieur de Maffécourt, poursuivit l'abbé pour le rassurer, je me moque de vos autres duels, simplement la dernière de vos victimes vous a décrit. La police vous recherche. Vous devriez raser votre barbe.

Maffécourt hocha lentement la tête.

— Je suppose que vous n'êtes pas venu seulement me prévenir ? demanda-t-il.

— En effet... Un autre homme gêne mon maître.

— Encore ?

— Il a beaucoup d'ennemis. Celui-ci se nomme Roger de Rabutin, c'est le neveu du grand prieur des hospitaliers. Il serait assez adroit à l'épée, dit-on.

— Je suis plus adroit que lui. Considérez que l'affaire est faite. Mais cette fois, ce sera deux cents louis...

— Vos tarifs augmentent...

— Les risques aussi, monsieur.

— Comment allez-vous faire ? Vous ne le connaissez pas... Voulez-vous que je vous le décrive ?

— C'est inutile, j'ai mes informateurs. Vous m'avez dit qu'il s'appelle Roger de Rabutin ? Je le trouverai. Demain vous conviendrait-il pour que j'en débarrasse votre maître ?

— Ce serait parfait.

Basile se leva, mais arrivant à la porte, il se retourna vers Maffécourt :

— Pourquoi avez-vous demandé à M. de Vignerod de renier Dieu ? s'enquit-il.

— Vous savez ça aussi ? s'étonna le duelliste d'un ton glacial après quelques secondes d'hésitation.

— Je vous l'ai dit, il n'est pas mort, et il a tout raconté. On ne parle que de ça en ville.

L'ancien cheveau-léger ne broncha pas. Au bout d'un instant, Basile comprit qu'il ne dirait rien. Il hocha du chef et mit la main sur la poignée de la porte. À l'instant où il

l'ouvrait, Maffécourt s'exprima d'un ton haché, sans même le regarder :

— Il y a dix ans, je me suis battu en duel contre un nommé Jean d'Andrieux. C'était un bretteur redoutable. À trente ans, il avait tué en duel plus de cinquante hommes. Il m'a percé la cuisse, puis m'a demandé de renier Dieu si je voulais rester vivant. J'ai refusé et il m'a enfoncé son épée dans le poumon.

« Pourtant, j'ai survécu. Peu de temps après, Andrieux a été arrêté pour viol. C'est alors qu'on a découvert qu'il faisait renier Dieu pour damner ses victimes. J'étais le seul à avoir refusé. J'ai médité là-dessus. Dieu m'avait laissé la vie, savez-vous pourquoi ?

Basile secoua négativement la tête. Maffécourt leva un index.

— Dieu savait qu'Andrieux allait être condamné, et il voulait que je le remplace. J'étais sur terre pour éprouver la solidité de la foi des hommes. Je suis l'instrument de Dieu !

Il resta immobile, attendant un mot de son visiteur, mais celui-ci se détourna et sortit sans oser ajouter la moindre parole.

39 *La Lettre volée*, dans *L'Homme aux rubans noirs*.

40 Il ne recevra ses lettres de commission qu'en avril, quand l'intendant en titre, Le Camus, prendra la place d'Émery.

41 L'hôtel de la marquise de Sévigné, 11, rue des Lions, existe toujours.

42 « Fumer ses terres », était une formule utilisée par les familles nobles qui se résignaient à accepter un mariage avec un(e) riche roturier(e).

43 Cinq pour cent.

Le lendemain, aux aurores, Maffécourt entra à cheval dans le Temple recouvert du manteau noir des hospitaliers. Grâce à sa belle prestance et au fait que les sergents l'avaient déjà vu plusieurs fois, ils le laissèrent passer, même s'ils furent surpris de constater qu'il avait rasé sa barbiche. Traversant la grande place, l'ancien chevau-léger se rendit au cabaret du *Chêne-Vert* situé dans l'angle opposé à l'église. Ayant laissé son cheval aux garçons d'écurie, il demanda à l'un d'eux, apparemment plus vif que les autres.

— Tu connais M. le comte de Bussy, le neveu du grand prieur ?

— Oui, monsieur le chevalier, il est arrivé voilà quelques jours.

— Tu veux gagner un écu quart, mon garçon ?

— Oui, monsieur le chevalier.

— Je reste au cabaret. Si tu vois sortir M. de Bussy, tu fais seller mon cheval et tu viens me prévenir.

— Oui, monsieur le chevalier.

Il y avait tant d'affaires louches dans l'enclos que le gamin ne fut nullement étonné de la requête. Ou s'il fut interloqué, ce fut plutôt parce que l'homme ne lui avait pas demandé de le conduire à quelque marquise, ribaude, maquerelle, tricheur ou faussaire comme on en trouvait tant dans l'enceinte.

Maffécourt s'installa et commanda du vin.

Le cabaret était plein, les clients toujours les mêmes : pour la plupart, des débiteurs en faillite à qui il ne restait qu'une place dans un lit, au sein d'une petite chambre de l'enclos partagée à plusieurs. Comme les huissiers étaient impuissants, les arrêts de prise de corps ne pouvaient être appliqués et dans le cabaret se négociaient les compromis entre débiteurs et créanciers. Aussi le Temple était-il parfois plus utile que le Parlement pour régler les chicanes financières !

Après deux heures d'attente à entendre des discussions où parfois le ton montait, Maffécourt vit le gamin entrer, le bonnet blanc de gel et les dents en train de claquer.

— Celui que vous attendez vient de sortir, monsieur. Il doit être à la porte de l'enclos !

Maffécourt se leva d'un bond et jeta à l'enfant la pièce qu'il avait préparée.

— Comment est-il habillé ?

— Un manteau sombre, monsieur, un grand chapeau en peau de castor avec une pennache rouge. Il est monté sur une jument baie.

L'enfant l'accompagna au cheval qu'un autre gamin avait déjà sellé. Maffécourt lui donna un liard, sauta en selle et quitta l'enclos.

Une épaisse neige tombait maintenant avec force. Tout devenait blanc, mais Maffécourt parvint à repérer le cheval bai de sa proie plus bas dans la rue. Il le rattrapa et le suivit à quelques pas.

*

Le comte de Bussy avait rendez-vous avec un commis de M. Le Tellier dans le cabaret des *Trois-Pigeons*, rue Saint-Roch, l'auberge où Ravailac avait passé la nuit avant de tuer Henri IV. Pour des raisons de discrétion, il s'y rendait seul.

Après avoir laissé son cheval à une écurie proche du cabaret, il retrouva facilement

dans la petite salle un de ses amis, cornette des cheveu-légers dont le beau-frère était commis de M. Le Tellier. Cet homme l'informa sur plusieurs commissions de maître de camp et de commissaire général de la cavalerie susceptibles de se libérer. Bussy nota soigneusement les noms de ceux qui souhaitaient se séparer de leur charge et se promit d'en parler au prince de Condé dès le début de la prochaine campagne.

Attentif aux informations du commis, il ne prêta pas attention au chevalier hospitalier entré dans le cabaret peu après lui et installé à l'autre bout de la salle.

Une heure plus tard, Bussy repartit et reprit le chemin de la rue du Temple, Maffécourt à nouveau à ses trousses.

Devant la maison de vin Baroche, une échoppe réputée située à une centaine de toises du Temple, ce dernier mit son cheval au trot, passa très près de Bussy et, en éperonnant sa bête, éclaboussa le comte du puant mélange de boue et de neige qui couvrait le sol.

— Faquin ! cria Bussy, ne pouvez-vous faire attention ?

Maffécourt arrêta sa monture pour se tourner vers le comte.

— C'est moi, monsieur, que vous avez nommé faquin ?

— C'est vous ! Ne savez-vous pas mener un cheval ?

— Je vois que vous portez une épée, fit l'agresseur d'une voix glaciale.

— Vous voulez que je vous la passe en travers du corps, monsieur le faquin ? ironisa

Bussy.

— Par la corbleu, gardez d'échauffer trop ma bile ! Je vous attends à la porte du Temple, monsieur l'insolent.

En disant ses mots, il remit son cheval au trot sans attendre la réponse.

L'altercation, qui n'avait duré que quelques secondes, était si banale que les badauds ne s'étaient même pas arrêtés. Bussy, lui, ne maîtrisait plus sa colère. Il regarda son manteau taché, ainsi que ses chausses, puis tenta de rattraper le cavalier impudent ayant poursuivi son chemin en éclaboussant d'autres passants. Et le retrouva juste avant la porte fortifiée où l'hospitalier l'attendait devant la sente qui montait vers la butte aux moulins. En le voyant arriver, il s'engagea dans le chemin et Bussy le suivit jusqu'à un moulin au toit effondré. Là, tous deux sautèrent prestement au sol.

— Au premier sang, monsieur ? demanda Bussy en dégainant.

— Comme vous voulez, je suis votre obligé, répondit poliment Maffécourt en faisant de même.

Venus pour se battre et n'envisageant pas d'échanger d'autres paroles, ils se mirent en garde et battirent les fers un moment, pour s'échauffer. Ensuite, Bussy tenta une attaque composée incomplète, uniquement pour faire réagir l'adversaire. Celui-ci écarta facilement sa lame et lança plusieurs feintes, puis un coup de pointe qui égratigna le pourpoint de Rabutin.

Le comte riposta par une série de bottes de tierce et de quarte si mal conduites que l'hospitalier les évita sans peine. Ensuite, Rabutin évita maladroitement plusieurs attaques. Au bout de quelques passes, ayant deviné que son adversaire le considérait comme un médiocre escrimeur et qu'il était moins vigilant, Bussy passa à l'offensive.

Ayant paré un coup droit, l'hospitalier allongea le bras en glissant sur son fer. Le comte dégagea son arme par une parade semi-circulaire auquel l'autre ne s'attendait pas, et le força à rompre.

— Monsieur le batteur de fer, je vous apprendrai votre métier, ironisa-t-il.

Malgré le froid, Bussy vit la sueur perler sur le front de son adversaire. Celui-ci était sans doute un excellent bretteur, mais M. de Rabutin se révélait un maître, sans doute aussi fort que l'avait été Bussy d'Amboise⁴⁴.

Maffécourt tenta alors une garde de sixte en ramenant la lame de Bussy vers le haut. Lequel riposta par une botte de tierce, mais sa lame passa sous le bras de son adversaire.

— Vous maniez l'épée comme une lardoire, cracha Maffécourt, rassuré.

Ce n'était qu'un piège souvent utilisé. Le comte lia sa lame à celle de l'hospitalier, dégagea, puis allongea une estocade en lui perçant le haut du bras gauche. Sous la douleur, Maffécourt fit une faute et son adversaire le désarma.

— Voulez-vous que j'aille chercher un chirurgien ? demanda aussitôt Roger de Rabutin.

L'hospitalier ramassa son épée et la rengaina difficilement. Le sang coulait de son bras. Rabutin détacha un galant de ses chausses et le noua au bras blessé de son adversaire qui se laissa faire.

— Je me ferai soigner, ce ne sera rien, fit l'hospitalier, le visage déformé par la douleur. Excusez-moi mais je vais m'asseoir un peu, pour récupérer. Laissez-moi seul, je vous prie.

— Je vais chercher un chirurgien, décida Bussy.

La blessure, pas très belle, avait percé profondément le muscle. Il rengaina à son tour et remonta sur son cheval qu'il mit au trot jusqu'à la porte du Temple.

Arrivé, il avisa un des chevaliers de garde.

— Je vais chez le prévôt, pouvez-vous trouver rapidement un chirurgien ? C'est important ! Qu'il m'attende ici !

Le chevalier de garde connaissait le comte et obéit en se dirigeant vers une des maisons situées en haut de l'enclos. Bussy, lui se rendit chez le prévôt du Temple qui habitait non loin du donjon. Il interrompit son dîner.

Le prévôt, nommé Gérard d'Asvesne, avait assez peu de travail, tant la seigneurie du Temple était clémente. Sa plus grande occupation consistait à faire lier un larron trop audacieux sur l'échelle du Temple, à l'angle de la rue du Temple et de la rue des Haudriettes.

Roger de Rabutin lui raconta sa querelle avec un chevalier hospitalier, ainsi que le duel qui s'en était suivi.

— Mais monsieur, vous n'auriez pas dû vous battre ! Les duels sont interdits ! s'offusqua le prévôt en s'essayant la bouche de sa serviette.

— Je le sais bien ! Mais cet homme m'a provoqué. Sur le coup, je ne me suis pas rendu compte qu'il me tendait un piège, puis, quand le combat a commencé, je me suis souvenu de la visite d'un procureur du roi à mon oncle, il y a deux jours. Il recherchait un faux hospitalier qui avait provoqué plusieurs personnes en duel, et les avait tuées vers les moulins du Temple.

— Je suis en effet au courant de cette histoire. J'ai vu ce procureur hier, mais je ne croyais guère à sa fable. Vous pensez que ce serait cet homme ? Et pourquoi s'en serait-il pris à vous ?

— Je suis sûr que c'est lui ! Quant au pourquoi, il faudra le lui demander. Je l'ai blessé au bras et il attend un chirurgien. Si on fait vite, on peut le ramener et le jeter en prison. Ce procureur du roi à la prévôté de l'Hôtel vous en sera reconnaissant.

Il n'ajouta pas : *Et ce sera peut-être pour moi un moyen de me réconcilier avec lui.*

Ils partirent ensemble. À la porte de l'enclos, ils retrouvèrent le chirurgien. Celui-ci avait pris sa sacoche. Le prévôt demanda à un sergent et deux gardes de les accompagner. Ils

se pressèrent vers la butte, mais à leur arrivée ils découvrirent que le blessé avait disparu.

*

L'abbé Basile se rendit chez Maffécourt le vendredi soir afin de s'informer s'il avait bien tué le comte de Bussy, et le payer. Abasourdi, il trouva le père Clément en train de panser l'ancien cheveu-léger. Celui-ci, couché avec une forte fièvre, affichait une inquiétante pâleur tant il avait perdu de sang.

— Que s'est-il passé, monsieur de Maffécourt ? s'enquit Basile, plein d'inquiétude.

— Cet homme était plus fort que moi, cracha le blessé. Il m'a percé le bras. Sans le père Clément, je ne serais plus de ce monde.

— Vous êtes chirurgien ? demanda Basile au moine.

— Oui, monsieur l'abbé, chirurgien de robe courte, j'ai fait mes études à la confrérie de Saint-Cosme et Saint-Damien.

Basile prit une escabelle et s'assit à côté du lit, mortifié et en proie à une inquiétude grandissante. Il n'avait jamais envisagé que Bussy puisse vaincre le duelliste. Tous ses plans tombaient à l'eau.

— C'est ennuyeux, remarqua-t-il, manifestement contrarié.

— Le père Clément m'a dit que j'en aurais pour trois mois... Je vais quitter Paris pour me reposer chez des amis. J'ai besoin de mes deux cents écus, maintenant.

— Deux cents écus, c'était si vous le tuiez... objecta Basile.

— Non, c'était pour le défier et pour me battre avec lui. Vous ne m'aviez pas dit qu'il était si fort. J'ai failli perdre la vie à cause de vous ! gronda-t-il.

Basile réfléchit un moment. Ne pas payer, c'était courir le risque que Maffécourt le dénonce, ou se venge. Et puisqu'il avait apporté l'argent...

Il sortit une bourse de son manteau qu'il déposa sur le lit. Elle contenait la somme en pistoles. Puis il se leva, salua d'une brève inclination de tête le père Clément, et sortit sans ajouter une parole. Il avait déjà décidé qu'il ne reviendrait plus ici.

44 Favori du duc d'Alençon, Bussy d'Amboise était un duelliste redouté des mignons d'Henri III. Massacreur de la Saint-Barthélemy, il était devenu l'amant de l'épouse de M. de Montsoreau. Celui-ci l'apprit et lui tendit un piège. Bussy tomba dans le guet-apens et se battit contre le comte et une douzaine de spadassins. Son épée rompue, il fut finalement tué. M. Dumas en a fait un magnifique roman.

La rue Saint-Thomas-du-Louvre n'avait pas connu pareils encombrements depuis plusieurs mois. Dès le début de l'après-midi, les carrosses s'étaient succédé pour pénétrer dans la cour de l'hôtel de Rambouillet, mais comme elle était trop petite beaucoup stationnaient dans la rue, gênant le passage des chariots et des attelages qui remontaient de la Seine. Continuellement, les cris des cochers et des laquais se mêlaient aux interjections et aux insultes des conducteurs de charrettes, d'ânes ou de mules qui ne pouvaient avancer.

Mais quand la voiture de Louis Fronsac arriva, un laquais la reconnut et fit signe à Nicolas de franchir la grande porte cochère pour se rendre à l'écurie de l'hôtel où l'intendant avait réservé un peu de place aux hôtes de marque. Louis et Julie purent ainsi accéder directement à la maison sans se salir. Bauer, qui les accompagnait, resta avec Nicolas.

Sur le perron, M. Chavaroché, l'intendant de la marquise, en habit de soie turquoise avec épée au côté, comme un vrai gentilhomme, les avait aperçus.

— Monsieur le marquis, madame la marquise ! s'exclama-t-il en se précipitant vers eux, son chapeau emplumé à la main afin de s'abîmer dans une révérence royale. Mme la marquise a tellement hâte de vous voir ! Je vais vous conduire immédiatement auprès d'elle.

Il avait haussé le ton sur les mots *tellement* et *immédiatement* comme c'était la mode.

— Il y a beaucoup de monde, remarqua Julie en montrant d'une main la cour pleine de voitures.

— En effet, madame. Mme la marquise et Mme de Montausier souhaitaient que tous leurs amis soient là pour fêter la naissance de Charles-Hector. Il ajouta, sur un ton de confiance : savez-vous que Charles-Hector sera le nouveau marquis de Pisany ?

Le marquis de Pisany, fils de la marquise de Rambouillet, avait été tué quatre ans plus tôt à la bataille de Nordlingen. Sans lui, sans son amitié jamais en défaut, Louis n'aurait jamais épousé Julie de Vivonne.

— Je m'en réjouis, répondit Louis, une ombre de tristesse dans la voix.

Ainsi, le nouveau marquis serait le fils de Julie d'Angennes, alors que celle-ci n'avait jamais aimé son frère, trop bon et trop généreux à ses yeux !

*

Précédés de Chavaroché, ils grimpèrent au premier étage par le grand escalier. Louis observa l'élégance inhabituelle de l'intendant, même s'il avait grossi au-delà du raisonnable. Voiture, qui le détestait, s'était moqué de lui dans quelques vers où il le surnommait le Pourceau. Louis se souvint que son ami Gédéon Tallemant lui avait raconté comment Chavaroché s'était enrichi en participant à des traités et avait même prêté de l'argent aux Rambouillet, continuellement en manque. L'intendant envisageait désormais d'acheter une charge anoblissante et faisait ouvertement la cour à l'une des filles de la marquise, Angélique-Clarisse, à peine sortie du couvent. Les Rambouillet n'ayant pas les moyens de doter leur fille, si personne ne voulait d'elle, elle retournerait dans un monastère ; aussi Chavaroché jugeait-il qu'il n'aurait pas trop de difficulté à être accepté. Seulement, une telle mésalliance se verrait certainement combattue par Julie d'Angennes – Mme de Montausier – qui préférerait sa sœur dans les ordres que mariée à un roturier, ancien domestique de surcroît.

Ils passèrent l'antichambre. Toutes les pièces en enfilade, jusqu'à la grande chambre de parade au plafond d'azur bourdonnaient déjà de monde. Les habits de soie et de satin des invités resplendissaient, les rubans multicolores rutilaient, les bijoux et les diamants scintillaient sous les lustres aux centaines de bougies.

Pour l'occasion, la marquise avait fait tendre les murs de tapisseries de brocatelle à fond or et bleu. Une armée de laquais présentait sur des plateaux précieux des confiseries et des fruits confits, ou servait du claret de Bezons et des crus de Beaune. Sur une estrade, quatre musiciens, tous vêtus de turquoise, jouaient doucement de la viole.

Louis cherchait des yeux la marquise quand Chavaroché lui expliqua qu'elle se trouvait dans son oratoire avec M. Arnault et Madame la Princesse⁴⁵. Il les conduisit vers la dernière salle en les présentant aux invités qu'ils croisaient et en leur adressant des compliments comme s'il était le maître de maison. Julie et Louis glissèrent ainsi quelques mots à Gédéon Tallemant et à son épouse Élisabeth, en compagnie de Louise Moillon de Chancourt. Ils s'inclinèrent légèrement devant Chapelain, toujours couvert de hardes, et qui ne répondit pas à leur salut tant il jouait à l'affairé avec l'abbé Gilles Ménage. Ce dernier profita pourtant du passage des Fronsac pour rejoindre un groupe de jolies femmes, celles-ci comptant autant dans sa vie de grammairien que les règles de syntaxe.

Arrivés dans la chambre bleue, ils croisèrent le duc de La Rochefoucauld qui ôta son chapeau emplumé et leur fit une fort courtoise révérence. Le duc se trouvait avec Mme de Longueville – la sœur du prince de Condé – dont la robe de damas était tellement chargée de broderies, de franges, de perles et diamants qu'on ne voyait plus la couleur du tissu. Louis remarqua qu'elle était toujours aussi belle que dans ses souvenirs. C'est du reste certainement ce que pensait La Rochefoucauld, lequel la couvait du regard.

Dans une alcôve, ils aperçurent Vincent Voiture en compagnie d'Angélique-Clarisse, la dernière fille de la marquise, celle à qui Chavaroché faisait la cour. Fortuitement, le regard de Julie croisa celui de l'intendant. Elle y lut une furieuse jalousie, tandis que Louis s'arrêtait pour dire quelques mots à Voiture. Afin d'éviter une altercation qu'elle pressentait, Julie fit presser son époux en déclarant que sa tante les attendait avec impatience.

L'intendant fut contraint de les suivre et ils atteignirent enfin la porte de l'oratoire de la marquise. Après avoir gratté à l'huis et entendu l'ordre d'entrer, Chavaroché ouvrit la porte.

*

La marquise, vêtue d'une robe de satin noir serrée au cou, était assise sur une chaise haute, très éloignée du feu tant elle craignait la chaleur. Elle avait près d'elle madame la princesse douairière de Condé, qui tenait à la main un chapelet de grosses perles, et Antoine Arnould, qui affichait comme toujours son air profondément tourmenté. Les Fronsac les saluèrent tous trois respectueusement. Louis savait que la marquise de Rambouillet était tombée en dévotion, tout comme la princesse de Condé depuis la mort de son mari. Quant à Antoine Arnaud, après la parution de *De la fréquente communion*, il s'était fait tant d'ennemis qu'il ne se montrait pratiquement plus en public. Son livre soulevait une controverse qui lui échappait. Au début de l'année, un bref du pape avait même condamné une des propositions de l'ouvrage. Ses amis avaient riposté par un violent pamphlet que le lieutenant civil avait fait brûler en place de Grève. Le Parlement, entraîné par le conseiller Broussel, défenseur du gallicanisme, avait protesté, accusant les jésuites et le pape de vouloir imposer leur autorité en France. Depuis, Mazarin louvoyait entre les deux factions, aussi intolérantes l'une que l'autre.

Sur un signe de sa tante, Julie s'assit à côté d'elle, sur un tabouret, et prit de ses nouvelles, tandis que Louis demeurait debout.

La marquise n'avait plus cet air enjoué et moqueur qu'il appréciait tant, et son austérité semblait renforcée par sa robe sombre et ses cheveux gris. Certes, elle était toujours aussi gracieuse, mais on devinait à son visage que c'était la vie qu'elle connaîtrait dans l'au-delà qui désormais l'intéressait. Louis savait qu'elle passait son temps à implorer Dieu et la Vierge avec des prières composées par elle-même. Pourtant, mettant un instant de côté sa dévotion, elle lui sourit en tendant affectueusement les mains.

La porte du fond de l'oratoire, qui communiquait avec un escalier de service, s'ouvrit à ce moment-là. Julie d'Angennes, désormais marquise de Montausier, entra, suivie d'une nourrice portant un nourrisson qui braillait à plein poumons. C'était le petit marquis de Pisany à peine âgé de huit jours.

Chacun fit semblant de s'extasier devant le marmot hurleur, sauf sa mère qui paraissait exaspérée par ses cris. Il est vrai que Julie d'Angennes n'avait jamais supporté personne, et qu'aucun enfant ne trouvait grâce à ses yeux.

— Louis, intervint Mme de Rambouillet durant le bref instant de silence où l'enfantelet reprenait son souffle, Mme de Sévigné m'a demandé si vous étiez déjà là. Je crois qu'elle souhaite vous rencontrer.

Intrigué, Louis demanda son congé, tandis que son épouse restait dans l'oratoire à supporter le nourrisson rugissant.

*

De retour dans la chambre bleue, Fronsac chercha des yeux celle que tout le monde considérait comme une des plus aimables et des plus honnêtes femmes de Paris : Marie de Rabutin-Chantal, marquise de Sévigné depuis quatre ans. Il l'aperçut en compagnie de son mari dont M. des Réaux prétendait, par euphémisme, qu'il n'était point un honnête homme. Le couple se trouvait avec le duc et la duchesse de Châtillon qui avait une certaine ressemblance avec Armande, l'épouse de Gaston de Tilly.

Il aurait été difficile de dire qui d'Isabelle-Angélique de Montmorency, duchesse de Châtillon, et de Marie de Rabutin, marquise de Sévigné, paraissait la plus charmante. Certes, Marie était beaucoup plus jeune, mais elles avaient toutes deux des visages éclairés par des yeux profonds et magnifiques. Leur corpulence, leur beau profil, leur port noble et leur gorge *bien taillée* accentuaient leur séduction. Leur tempérament enjoué et charmeur les rapprochait aussi, et leur différence apparente ne tenait qu'à leur chevelure, Marie étant blonde quand Isabelle-Angélique était brune.

Le caractère les opposait plus sûrement. Celle qu'à seize ans on appelait déjà la Belle Bouteville s'avérait une ambitieuse, hardie jusqu'à la galanterie et prête à tout hasarder pour satisfaire la violence de ses passions. Elle était exactement l'inverse de Marie de Rabutin, sage, pieuse et peut-être trop raisonneuse.

Quant à leurs époux, Gaspard de Coligny, duc de Châtillon, et Henri de Sévigné, ils avaient tous deux une expression de vain prétentieux. Mais si l'époux de Marie de Rabutin se révélait vraiment fat, ce n'était pas le cas du duc, bien au contraire. Dernier rejeton de l'illustre branche des Coligny depuis la mort de son frère Maurice, tué en duel sur la place Royale par le duc de Guise, Gaspard était réputé pour sa bravoure sur les champs de bataille. Amoureux d'Isabelle-Angélique, il l'avait enlevée deux ans plus tôt et était parvenu à obtenir la grâce de la reine et de Mazarin pour ce rapt, bien qu'il y ait eu mort d'homme.

Marie de Rabutin-Chantal fit un signe enjoué à Louis sitôt qu'elle l'aperçut et le présenta à son époux qui le morgua dans un mélange d'arrogance et d'indifférence. En revanche, le duc de Châtillon, qui avait rencontré Fronsac sur le champ de bataille de Rocroy, le salua avec autant de respect que d'affection.

— Madame, ma tante m'a dit que vous me cherchiez, dit Louis à la marquise de Sévigné.

— En effet, monsieur, en vérité je voulais vous présenter mon cousin, le comte de Bussy, qui souhaite beaucoup vous connaître, mais il n'est pas encore arrivé. Pourriez-vous lui consacrer quelques instants ?

— Je le ferai avec plaisir, madame. Je vais saluer M. le coadjuteur, que je vois là-bas, et je reste votre obligé.

Il sentit alors qu'on l'observait et tourna la tête, croisant le regard d'Angélique de Montmorency, la lèvre supérieure légèrement relevée dans un sourire interrogateur. Il l'ignorait, mais le prince de Condé, amant d'Angélique, avait souvent fait part à sa maîtresse de l'admiration qu'il avait pour Fronsac et elle cherchait à comprendre quelles en étaient les raisons.

Légèrement troublé, Louis la salua, puis s'inclina devant les deux hommes avant de poursuivre son chemin vers Paul de Gondi, son ancien condisciple au collège de Clermont.

En même temps, il s'interrogeait sur le cousin de la marquise. Ainsi, il allait rencontrer celui qui avait vaincu Gaston à l'épée, cet homme que son ami n'aimait pas, mais avec qui il regrettait pourtant de s'être querellé. Quel genre d'individu était-il ?

Très élégant dans un costume de ville avec épée à poignée d'argent, mais court de taille, noir de peau comme un Sarrasin avec un nez en marmite et des cheveux crépus, Don Moricaud de Corinthe comme on le surnommait, c'est-à-dire Paul de Gondi, coadjuteur de l'archevêque de Paris, animait une galante conversation avec deux dames fort charmantes, espérant sans doute quelque digne récompense de leur part. La première était Françoise de Motteville, la première dame de compagnie d'Anne d'Autriche, sa confidente aussi ; une jeune femme aux traits fins et au regard observateur, vêtue d'une simple robe de velours sombre avec un corsage à basque décoré d'un collet en dentelle de Bruges. La seconde était Anne Cornuel, en *friponne* à manches bouillonnées et à bas retroussé et épinglé, laissant bien apercevoir la *secrète*, cette seconde jupe qu'on ne montrait en principe qu'à son amant.

Paul de Gondi, qui raffolait des femmes, ne pouvait certainement obtenir d'avantages de Mme de Motteville, réputée pour sa réserve et sa vertu. En revanche, il espérait sans doute quelque bénéfice d'Anne Cornuel, dont la galanterie était connue et les amants innombrables. Seulement, Mme Cornuel se révélait une inconditionnelle de Mgr Mazarin, et Gondi haïssait le cardinal. Les deux galants avaient donc du mal à accorder leurs ardeurs.

D'ailleurs, dès qu'elle vit Louis, Mme Cornuel abandonna le coadjuteur pour se précipiter à sa rencontre, jetant en même temps de rapides regards pour savoir si Julie de Vivonne était là. La quarantaine dépassée, Anne Cornuel était encore fort charmante avec un visage aux traits fins et piquants, bien que trop chargé de céruse. Un petit nez pointu en trompette, un menton assorti aux lèvres fines et nerveuses, des yeux en amande et des cheveux frisés dans une coiffure à bouffon, lui donnaient perpétuellement une expression insolente et enjouée.

Louis et elle échangèrent quelques courtoises banalités avant d'être rejoints par Mme de Combalet, portant un lourd vertugadin à l'ancienne en taffetas feuille morte avec corsage de

dentelle recouvert de perles. Fronsac profita de l'arrivée de la nièce de Richelieu pour s'éclipser vers l'alcôve où se trouvait toujours son ami Vincent Voiture.

*

Le poète était encore avec Angélique-Clarisse d'Angennes qui ressemblait étrangement à sa sœur Julie.

— Louis ! s'exclama Voiture en l'apercevant. Tu t'es rendu à l'oratoire voir Mme la marquise ? As-tu laissé Julie là-bas ?

— Oui, elle est restée avec le marmouset de la princesse Julie.

— Charles-Hector ? Tu sais que j'ai failli me fâcher avec sa mère à cause de lui ?

Louis sourit en le laissant poursuivre.

— Après la naissance, Mgr le prince de Condé a envoyé un petit compliment à Mme de Montausier qui m'a demandé d'y répondre en vers, comme si je n'étais qu'un valet !

— Ma mère vous a finalement convaincu, intervint espièglement Angélique-Clarisse.

— C'est vrai, je confesse avoir un furieux tendre pour Mme la marquise, répliqua précieusement le poète. J'ai donc couché quelques rimes...

— Donnez-les-nous, mon ami ! supplia Angélique avec un sourire enjôleur, en lui prenant la main.

Voiture soupira avant de commencer :

— *C'est un fort dépiteux marmot :*

Tout du long de la nuit il crie,

Et tout le jour est en furie,

Fier, opiniâtre et mutin,

Aussi farouche qu'un lutin.

S'il se fâche, ou qu'il ne s'apaise ;

On lui déplâit quand on le baise,

Il pince, il égratigne, il mord,

Il gronde, même quand il dort !

À la déclamation du poète, accompagnée de mimiques réjouissantes, plusieurs invités s'étaient approchés et riaient à ses paroles tant elles sonnaient vrai pour ceux qui avaient déjà vu le jeune marquis de Pisany.

Fier de son succès, Voiture entama un autre poème et Louis rejoignit Gédéon Tallemant qui se tenait seul à quelques pas, son épouse Élisabeth l'ayant abandonné pour se rapprocher des badauds qui applaudissaient Voiture.

— Je croyais Vincent en ménage avec la fille de M. Renaudot, plaisanta Louis, et je le découvre en train de pousser le dernier doux avec la fille de Mme de Rambouillet.

— Vincent ne peut changer ! railla Gédéon en haussant les épaules. Tu as remarqué combien Angélique-Clarisse ressemble à sa sœur Julie ?

Louis opina.

— Eh bien, tu es loin de la vérité ! Cette petite vipère est encore plus méchante, hautaine, pédante et offensante que sa sœur, qui peut facilement être comparée à un ange quand elles sont ensemble. C'est à croire que Vincent ne s'attendrit qu'avec ce genre de harpie !

— J'ai remarqué qu'il n'était pas le seul à la couvrir des yeux, sourit Louis.

— Chavaroche ? En effet, l'intendant s'est mis en tête d'être anobli, et d'épouser la petite peste. Je crains le pire, Louis ! Et je ne plaisante pas ! Ils se battront comme deux coqs de basse-cour !

— Ni Voiture ni Chavaroche ne ressemblent à ton beau-frère, M. de Ruvigny, rassure-toi ! Connais-tu le cousin de Mme de Sévigné, je dois le rencontrer...

— M. de Bussy-Rabutin ? Vaguement... Un galant homme, et un bon soldat. Malheureusement grand coureur de jupons, et trop amateur de bons mots. Il s'est fait beaucoup d'ennemis. Et plus encore en restant fidèle au Prince. À la Cour, on n'aime guère les affidés de Condé.

— On dit que Mazarin n'a pas été mécontent que le Prince échoue à Lérida.

— Mazarin a peur de Louis de Bourbon, et il a raison puisque Condé le hait. Pour rien au monde, le cardinal ne souhaiterait un nouveau Rocroy, seulement il craint tout autant un nouveau Corbie⁴⁶. Alors, il est chiche des moyens du Prince afin qu'il ne perde pas, tout en n'obtenant aucune éclatante victoire.

— Monseigneur le cardinal compte sur les négociations de Munster...

— Oui, le traité va enfin être signé. La paix est vraiment proche, sauf avec l'Espagne qui refuse toujours. Ce sera le triomphe de Son Éminence...

— ... Si les Parisiens qui grondent contre les édits de M. d'Émery ne sortent pas dans les rues avant, ajouta Louis, soucieux.

*

Ils furent interrompus par Marie de Rabutin qui s'approchait. Elle était avec un homme à la belle prestance et au regard perpétuellement ironique.

— Monsieur Fronsac, laissez-moi vous présenter mon cousin Roger de Rabutin, comte de Bussy et maître de camp des cheveu-légers de Mgr de Condé.

Ils échangèrent quelques politesses jusqu'à ce que Marie s'éloigne.

— Monsieur le marquis, pourrais-je m'entretenir un instant avec vous ? demanda alors Bussy.

Louis lui proposa qu'ils se rendent dans la première antichambre pour s'isoler. Ils y trouvèrent le marquis de Montausier⁴⁷ en train de se disputer avec un inconnu, chose qu'il appréciait par-dessus tout.

— Ma cousine ne m'a dit que du bien de vous, monsieur, commença Bussy, après que le

marquis se fut éloigné avec son fâcheux.

— Elle est trop aimable.

— Elle m'a fait part de votre talent à démêler les énigmes. J'en aurais une à vous proposer, mais je souhaiterais que notre conversation reste confidentielle.

— Mme de Sévigné a dû vous prévenir que j'étais notaire, avant d'être marquis. Tout ce que l'on me confie reste enfoui chez moi, aussi profond que le secret de la confession.

— Je vous crois, monsieur. Laissez-moi d'abord vous dire qui je suis...

Bussy raconta sa jeunesse – Louis apprit ainsi qu'il avait été au collège de Clermont, comme lui et Gaston de Tilly – puis sa vie de soldat. Il en vint ensuite à son oncle, le grand prieur, à la maison qu'il lui avait offerte, et enfin à la découverte du coffret et du parchemin.

— ... D'après les pièces d'or qui se trouvaient dans le coffret, ce parchemin incompréhensible, certainement codé, date de Philippe le Bel. Déchiffré, je suis persuadé qu'il peut conduire à la découverte du trésor des templiers.

— Peste ! Le trésor disparu après l'arrestation de Jacques de Molay ? sourit Louis, incrédule.

— Oui. Vous voyez, je vous fais confiance... comme me l'a conseillé ma cousine. Je suis incapable de comprendre ce texte, mais vous avez, m'a-t-elle dit, un talent à résoudre les énigmes.

Louis ne répondit pas tout de suite. Le comte de Bussy paraissait bien sûr de lui, mais d'un autre côté, ce trésor avait déjà été tellement recherché sans succès...

Observant son silence, Bussy se méprit sur son hésitation et proposa :

— Ma cousine m'avait dit que vous étiez notaire. Nous avons parlé de vous tout à l'heure. Elle m'a dit aussi que votre père a toujours son étude, rue des Quatre-Fils. Je vous propose que nous y signions un acte pour sceller notre accord.

Voyant Louis hésiter, il ajouta :

— Si je découvre le trésor grâce à votre talent, je suis prêt à le partager pour moitié avec vous. Sauf s'il se trouve dans l'enceinte du Temple, auquel cas le partage se fera en trois, un tiers allant au grand prieur.

— C'est fort généreux de votre part, accepta Louis. Mais vous vous doutez bien que mes chances de succès sont infimes...

— Peut-être, mais pour l'instant je n'ai pas d'autre solution, ironisa Bussy en écartant les mains. Voici le parchemin...

Il le sortit de son pourpoint de chevreau et le tendit au marquis de Vivonne.

— TRIG. FER. ARC. IN ARC. 3-4.19.2.14-6.2.20.1.16.20, lut Louis.

— Les textes latins étaient souvent écrits en abrégés, fit Bussy. J'avais donc pensé à *Triginta ferreae arcae in arcae* ou *Triginta ferreae arcae in arca*.

— Trente coffres de fer sont dans les coffres, ou dans le coffre ? traduisit Louis d'un ton interrogatif.

— Sans doute, mais cela ne veut rien dire...

— En effet, sinon qu'il y a trente coffres... et ces chiffres ?

— J'ai songé à un nombre de pas à partir d'un endroit à l'intérieur de l'enceinte du Temple, proposa Bussy.

— Ce serait bien possible, encore faudrait-il connaître le point de départ. Vous avez remarqué qu'il y a trois groupes de chiffres séparés par deux tirets ? Cela a sans doute une signification.

Louis n'en dit pas plus tandis que Bussy inclinait la tête en signe d'adhésion. Au bout d'un instant, Fronsac déclara :

— Je crois me souvenir qu'il y a un cloître devant l'église du Temple.

— Oui, mais seules deux arcades ont été construites par les templiers. Elles servent de charnier.

— Puisque vous avez fait vos études avec les jésuites de Clermont, vous savez que les côtés d'un cloître représentent les fleuves du paradis, Pishôn, le Guihôn, le Hiddékel et l'Euphrate...

— Mais... quel rapport ?

— Le cloître est une représentation du jardin d'Éden de la Bible, poursuivit Louis. Ce jardin que les poètes nomment Arcadie...

— *Triginta ferreae arcae in Arcadia...* murmura Bussy.

— Ce peut-être une explication, sourit Louis.

— Le trésor serait dans le cloître ?

— Vous m'en demandez trop ! Les chiffres doivent avoir aussi une signification. Il faudrait que j'examine les lieux.

— Nous pourrions nous retrouver là-bas demain, proposa Bussy plein d'espoir. Nous irions ensuite à l'étude de votre père.

— C'est possible, vers sexte ?

— J'y serai, donnons-nous rendez-vous devant l'église.

Il se tut un instant avant d'accoler Louis.

— Je crois bien que vous êtes un sorcier, monsieur, je n'aurais jamais pensé à l'Arcadie !

— Mais rien ne dit que j'aie raison, répliqua Louis, songeur.

46 En 1636, l'armée espagnole pénétra en Picardie, franchit la Somme, et fit capituler Corbie. Paris fut sauvée *in extremis* par le duc d'Orléans.

47 Le mari de Julie d'Angennes.

Le lendemain, lorsque Louis arriva devant l'église, escorté par Bauer qui comme d'habitude portait son espadon sur le dos, M. de Rabutin l'attendait avec impatience.

En montant deux marches, on pénétrait sur le parvis par une arcade gothique en forme de trèfle qui supportait l'une des deux galeries du charnier, long galetas dans lequel on entreposait les ossements au fur et à mesure qu'on les sortait du petit cimetière du Temple. L'arcade constituait aussi un des côtés du cloître, qui n'était pas accolé à l'église, comme c'était l'usage, mais qui la ceinturait, même s'il ne restait que deux pans et les ruines d'un troisième.

Le sol n'avait jamais été dallé. Ce matin-là, il était recouvert d'une neige sale et boueuse. Avec le ciel bas et gris et les corbeaux noirs perchés sur les gargouilles qui attendaient qu'on sorte quelque corps du cimetière, l'endroit s'avérait sinistre. Les ossements entassés, que l'on apercevait par les fenêtres en forme de trèfle des galeries, renforçaient cette impression angoissante.

*

— Ce n'est pas ainsi que j'imaginai le paradis, plaisanta Bussy, tandis que Louis balayait les lieux du regard.

Il était déjà venu par ici et il n'était plus certain que cette visite soit très utile. En silence, il longea les deux arcades, puis le grand bâtiment utilisé par les hospitaliers pour loger leurs frères visiteurs. Tout cela existait du temps des templiers, et il n'y avait rien de révélateur quant à une cachette de trésor.

— Allons voir l'église, proposa Louis.

— Sainte-Marie-du-Temple est consacrée à la Vierge et a été construite à l'image de l'église du Saint-Sépulcre, à Jérusalem, expliqua Bussy en désignant la rotonde⁴⁸.

Ils pénétrèrent dans les lieux saints, sauf Bauer qui ne franchissait le seuil des églises que pour les brûler.

La nef était précédée d'une rotonde à la voûte surbaissée soutenue par six gros piliers supportant cinq arcades. D'étroites fenêtres en plein cintre éclairaient les gisants de pierre noire ou blanche qui couvraient le dallage. Pour la plupart des grands maîtres du Temple.

Louis examina les gisants, les dallages, les inscriptions, puis il parcourut le chœur et les chapelles avant de ressortir sans avoir observé quoi que ce soit de révélateur. Il revint ensuite dans le cloître. Rien n'avait particulièrement attiré son attention, ou paru être en rapport avec le contenu du parchemin.

Bussy le suivait, plein d'espoir. Finalement, le marquis de Vivonne se tourna vers lui :

— Pouvons-nous aller dans votre maison, que je voie l'endroit où vous avez trouvé le coffret ?

— Certainement.

*

Ils s'y rendirent par une minuscule ruelle en contournant l'église. Louis se souvint être passé par-là rejoindre le cul-de-sac où il avait acheté l'échelle de corde lui ayant permis d'entrer chez cet orfèvre se faisant passer pour un descendant de Nicolas Flamel⁴⁹. Un apothicaire ouvrait sa boutique et s'arrêta afin de les observer. Un peu plus loin, des ouvriers

détachaient un échafaudage en bois.

— C'est là ! annonça simplement le comte.

La porte était ouverte. Ils entrèrent. Bussy alla saluer le maître maçon qui nettoyait des carreaux vernissés autour de la cheminée. L'artisan lui expliqua que tout serait fini le mardi ou le mercredi de la semaine suivante.

Ensuite, le comte fit visiter les lieux. Discrètement, il lui montra la pierre derrière laquelle il avait découvert le coffret.

Fronsac examina la sculpture de croix templière, mais il en avait vu des quantités identiques. Il se rendit aussi à la cave, avec une lanterne. Là encore, rien ne laissait deviner qu'un trésor aurait pu être caché.

— J'avoue mon impuissance, dit-il, mécontent de lui, quand ils ressortirent. J'en suis désolé, mais peut-être une idée me viendra-t-elle en y réfléchissant plus longuement. Je ferai des recherches sur des archives et à notre étude. Nous avons des documents qui datent de Le Bel et qui pourront m'aider.

— Je suis certain que vous trouverez ! fit Bussy, avec chaleur. Je serai à Paris jusqu'en avril. N'hésitez pas à venir me voir.

— Je le ferai... Avez-vous parlé de votre découverte à d'autres personnes que votre cousine ?

— Je n'ai rien dit de précis à ma cousine, ni à personne d'autre. Seulement mon oncle et mon frère ont été informés de ma découverte. Mais ils savent garder un secret.

— Ce serait plus prudent que plus personne n'en parle...

— Voulez-vous que nous allions à l'étude de votre père maintenant ?

— Est-ce bien utile, si je ne vous apporte aucune aide ?

— J'y tiens ! insista le comte.

Peut-être craint-il que je trouve le trésor sans le lui dire et que je me l'approprie, songea Louis, déçu par ce manque de confiance. Puis il se morigéna. Il avait tort de lui prêter de telles idées. Bussy était tout simplement un homme de parole et voulait qu'on ne doute pas de son honnêteté.

— Allons-y ! accepta-t-il.

*

Le soir de ce même jour, Marie Gaultier retourna à l'église de la Merci pour se confesser. Elle retrouva facilement le prêtre grâce à l'image sainte. Comme il lui demandait si elle avait respecté sa promesse de ne plus avoir de commerce charnel hors du mariage, elle avoua n'avoir pu résister.

Elle entendit le prêtre soupirer.

D'une voix douce, mais terrible, il se mit à lui décrire avec un luxe de détails ce qui l'attendait en enfer, comme s'il l'avait plusieurs fois visité. Elle sanglota tout au long de l'effroyable litanie de supplices.

Il la fit ensuite énumérer tous ses péchés, sans en omettre aucun.

— Ce que vous avez osé est inimaginable ! lui assena-t-il, quand elle eut répondu à toutes ses questions, même les plus intimes. Vous devez vous repentir et vous amender, sinon je ne pourrais plus rien pour vous et, en enfer, vous deviendrez la ribaude des démons !

Elle promit et accepta les pénitences.

Heureusement, Bauer rentra à Mercy pour Noël, se dit-elle. Elle ne commettrait plus

aucun péché après son départ.

48 À peu près la même église se trouve encore à Londres, dans le Temple.

49 *L'Héritier de Nicolas Flamel*, dans *L'Homme aux rubans noirs*, éditions J.-C. Lattès.

Deuxième partie

Janvier-mars 1648

Un effroyable assassinat et un diabolique criminel

Lundi 6 janvier, Gaston de Tilly fut convoqué auprès de M. Séguier. Il s'y rendit sous une faible neige et un froid vif. Dans l'hôtel du chancelier, rue du Bouloi, il retrouva M. Dreux d'Aubray, le lieutenant civil, et M. Boutier, le parrain de Louis Fronsac. Gaston connaissait Boutier depuis plus de vingt ans et travaillait avec lui depuis quelques années. C'était un petit bonhomme chauve et rondouillard, avec une couronne de cheveux blancs qui lui pendait dans le cou, toujours habillé d'un justaucorps noir à col rabattu égayé cependant de parements de soie incarnate et de galants assortis.

Philippe Boutier avait débuté sa carrière judiciaire comme conseiller au Châtelet. Il avait ensuite acquis une charge de procureur et il était maintenant procureur du roi à la prévôté de l'Hôtel du roi.

La prévôté de l'Hôtel du roi, juridiction chargée de la sécurité de la Cour et des maisons royales, était dirigée par le grand prévôt de France assisté de lieutenants, de maîtres des requêtes, d'un procureur du roi et de procureurs. Au civil, la prévôté de l'Hôtel traitait les causes liées à l'approvisionnement de la Cour ou concernant les commensaux du roi. Au criminel, elle s'occupait sans appel des crimes et délits commis dans les résidences royales, ou sur les proches du roi.

Repéré très tôt par le chancelier Séguier pour sa compétence, Boutier avait ensuite intégré, par lettre de commission, le Conseil des parties avec rang de maître des requêtes.

Sous l'Ancien Régime, les offices achetés par lettre de provision se distinguaient des charges par commission qui étaient des décisions royales révocables à tout moment. Ainsi ces charges pouvaient être attribuées à des personnes non fortunées, mais réputées pour leur talent. C'était le cas de Philippe Boutier qui n'aurait jamais pu acheter une charge de maître des requêtes, celles-ci valant sept cent mille livres !

Quant au Conseil des parties, appelé aussi Conseil privé, il s'agissait de l'un des conseils royaux. Alors que le Grand Conseil, constitué de maîtres des requêtes et présidé par le chancelier, jugeait et statuait sur les affaires contentieuses, le Conseil des parties, qui se tenait le samedi, s'occupait des recours en révision et des affaires que le roi ne souhaitait pas confier au Parlement. Il était dirigé par le chancelier. Ses membres en étaient des conseillers d'État (qui siégeaient assis), des maîtres des requêtes (qui siégeaient debout), de hauts magistrats, ou encore de grands seigneurs ou de hauts dignitaires ecclésiastiques. Par un décret de Richelieu, pris en 1627, ils se répartissaient en plusieurs commissions aux travaux préparés par des rapporteurs.

M. Boutier était rapporteur de la commission de la police qui avait pour objectif d'harmoniser les jurisprudences criminelles. Un travail considérable, tant les cours subalternes (comme les prévôtés et les bailliages), les cours souveraines (le Parlement, la Cour des aides et la Chambre des comptes), les parlements provinciaux et les juridictions ecclésiastiques entraient perpétuellement en conflit.

Quand Gaston de Tilly avait vendu sa charge de commissaire de quartier à poste fixe, il avait rejoint Boutier à la prévôté de l'Hôtel du roi. Mais comme celui-ci siégeait, par commission, au Conseil des parties, c'est Gaston qui, par brevet royal, exerçait sa charge de procureur ! De plus, en accord avec le chancelier Séguier, M. de Tilly laissait à ses

procureurs les affaires courantes afin d'assister Boutier dans son travail de maître des requêtes.

Gaston savait que Boutier souhaitait vendre son office pour acheter une charge de conseiller au Parlement. Malheureusement celles-ci étaient non seulement chères mais très rares, puisque ces charges se transmettaient au sein des familles ; toutefois, s'il y parvenait, sa charge de procureur serait libérée et Gaston envisageait de faire une offre.

*

En voyant entrer M. de Tilly dans le cabinet de M. Séguier, accompagné d'un huissier et de deux gardes du corps du roi, M. Boutier eut un sourire amical, tandis que le lieutenant civil restait sur la réserve, masquant même une légère irritation comme si le fait que Gaston arrive le dernier lui avait fait perdre du temps.

Chacun siégeait selon son rang ; Boutier et Aubray sur des chaises, M. Séguier sur un fauteuil. Un des laquais proposa un tabouret à Gaston. Deux secrétaires taillaient leurs plumes, installés à une table de travail.

La soixantaine, le chancelier affichait un visage profondément marqué par la fatigue après un malaise subit quelques semaines plus tôt. Pierre Séguier avait repris la charge de son oncle Antoine comme président à mortier du Parlement avant de devenir garde des Sceaux de Richelieu. À ce titre, il s'était plusieurs fois violemment heurté à la reine à l'occasion des nombreuses cabales auxquelles elle avait participé avec son beau-frère, le duc d'Orléans. Séguier s'était même permis de la fouiller lorsque le roi l'avait accusée de trahison. Pour ces raisons, à la mort de Louis XIII, sa disgrâce paraissait certaine. Pourtant, c'est à lui que Mazarin avait fait appel pour casser le testament du roi, et quand le cardinal était devenu chef du Conseil, le garde des Sceaux avait été confirmé dans sa charge en devenant même chancelier et ministre d'État.

Mais si Séguier bénéficiait d'une grande réputation d'intégrité en tant que magistrat, d'aucuns l'accusaient aussi de concussion, d'enrichissement honteux. Mais n'était-ce pas le cas de tous les ministres ? Peut-être plus graves semblaient les accusations contre la sévérité dont il avait fait preuve quand il avait été chargé de réduire la révolte des Nu-Pieds en Normandie, faisant rouer et pendre sans miséricorde ceux qui protestaient contre les impôts trop lourds.

— Monsieur de Tilly, commença-t-il, vous avez sans doute entendu parler du vol qui a eu lieu la veille de Noël, durant la messe de minuit, chez M. le duc d'Orléans...

— Oui, monsieur. Un valet de chambre a enfoncé le coffre-fort de M. l'abbé de La Rivière, qui se trouvait hors de Paris avec monseigneur, et s'est enfui avec une forte somme d'argent.

Gaston de Tilly avait déjà étudié le mémoire transmis par l'un de ses procureurs. Il s'agissait d'une banale affaire de vol dont le prévôt de l'Hôtel s'occupait.

— Tout accusait en effet ce valet de chambre, un nommé Paris. Mais hier soir, alors qu'on vidait une des fosses à retrait d'un privé⁵⁰ du palais pour aller jeter son contenu dans la Seine, l'un des boueurs a découvert un bras flottant dans les immondices. En cherchant plus profond, on a découvert M. Paris découpé en morceaux.

— Qui a pu commettre un tel meurtre dans un endroit si bien gardé ? s'étonna Gaston.

— Ça va être à vous de le découvrir, monsieur de Tilly ! grimaça Séguier. Cette affaire est gravissime ! Ce crime a eu lieu dans l'hôtel de l'oncle du roi. L'assassin y est peut-être encore. Imaginez qu'il s'attaque à Monsieur !

Gaston refréna un sourire. La mort du duc d'Orléans aurait certainement réjoui bien du monde, y compris M. Séguier qui l'avait souvent combattu.

— Je veux une enquête discrète et efficace, poursuivit le chancelier. Vous avez l'habitude de ce genre d'histoire. M. d'Aubray vous apportera toute l'assistance nécessaire de la part du Châtelet, sans pour autant que sa police s'en mêle. En revanche, le Parlement souhaite suivre cette affaire, aussi ai-je demandé à M. Boutier de vous assister, puisqu'il est sur le point d'obtenir l'office de conseiller qu'il vise depuis des mois. Ce sera lui qui m'informerera de l'avancement de vos recherches. Trouvez l'assassin et déférez-le devant la justice du prévôt de Paris. Sitôt arrêté, l'homme sera exécuté avec une grande rigueur afin que ce genre de crime ne se renouvelle plus.

Gaston se tourna vers M. d'Aubray :

— Que savez-vous de plus, monsieur ?

— Rien ! ironisa Aubray, visiblement satisfait de l'embarras de Gaston de Tilly. Rien, sinon que le crime a sans doute eu lieu le soir de Noël, et que d'après un médecin assermenté du Châtelet ayant examiné les morceaux du corps, le valet a dû être étranglé avant d'être méticuleusement découpé⁵¹. On a aussi retrouvé des linges sanglants dans la fosse à retrait. Voici les constatations du médecin et le mémoire du surintendant de Mgr d'Orléans que j'ai reçus hier.

Il tendit quelques feuillets à Boutier alors que Gaston songeait combien ce travail de boucherie avait dû être répugnant, qui plus est le soir de Noël.

— Au palais, personne n'a rien vu ni entendu ? demanda-t-il.

— Le crime a sans doute eu lieu dans la chambre de M. de La Rivière. Le privé se situe dans une antichambre, non loin de là. Mme la duchesse dort juste au-dessous et n'a rien perçu ; heureusement pour elle et pour ses gens. Dieu sait ce qui aurait pu se produire si quelqu'un était allé voir ! L'assassin a dû dépecer le corps sur place pour qu'on crût à la fuite du valet et qu'on le soupçonnât d'être le voleur.

— Ainsi, en ne le retrouvant pas, on n'aurait pas poursuivi de recherche, ajouta pensivement Gaston.

— En effet.

— Ce criminel n'était sans doute pas seul, reprit-il. Transporter les quartiers d'un homme n'est pas si facile.

— M. de La Rivière offre douze mille florins⁵² à celui qui trouvera l'assassin, ajouta Boutier avec gourmandise.

— Je vais me rendre dès ce matin au palais du duc, décida Gaston, j'interrogerai ceux qui étaient là le soir de Noël.

— J'irai avec vous, dit Boutier. Vous transmettez vos affaires en cours à un procureur. Y en a-t-il une d'importance ?

— M. d'Aubray m'avait demandé de rechercher l'hospitalier qui a assassiné quelques personnes en duel, aux moulins du Temple, mais il semble que ce furieux ait été mis hors d'état de nuire par son dernier adversaire, M. de Bussy. Je peux donc me consacrer entièrement à ce crime.

Gaston avait en effet rencontré le prévôt du Temple et le grand prieur la veille du nouvel an. Ceux-ci lui avaient raconté le duel entre le comte de Bussy et l'hospitalier, duel que Gaston avait désapprouvé, puisqu'il tombait sous le coup de la loi, mais qui avait eu l'avantage d'éliminer ce tueur dément, sans doute définitivement estropié par sa blessure ou

même mort.

Séguier hochait de la tête. Il avait reçu un mémoire de M. de Tilly sur l'incident. Il n'ajouta donc rien et la réunion se termina.

*

En sortant, Boutier retint Gaston par l'épaule avant de l'examiner rapidement de la tête aux pieds.

— Vous êtes venu à cheval, Gaston ? s'enquit-il en réprimant un sourire ironique.

— Oui..., s'étonna Tilly.

— Cela se voit ! Vos bottes sont sales et votre manteau boueux.

— Qu'y puis-je, avec cette neige ? répliqua abruptement Tilly, qui détestait qu'on lui fasse des remarques sur son élégance.

Pour cette réunion chez le chancelier, il s'était sobrement habillé de sombre et portait même aux poignets des galants noirs, comme son ami Louis. Les seules couleurs sur sa personne étaient sa chevelure, sa moustache et sa barbiche rousse.

— Mgr d'Orléans attache une grande importance à la propreté et à l'élégance.

— Seule compterait donc l'apparence chez lui ? ironisa Gaston.

— Le paraître n'est pas destiné à tromper, mais à refléter l'être, répliqua Boutier d'un ton sec, comme le duc répète sans cesse. Ainsi, tant lui-même que ses courtisans prêtent une attention extrême à la propreté des doigts.

Machinalement Gaston regarda les siens, tachés d'encre, qu'il n'avait pas nettoyés depuis plusieurs jours. Il faut dire qu'il n'avait jamais aimé se laver. Par chance, Armande lui avait fait friser les cheveux la veille par sa femme de chambre.

— Nous allons demander à un laquais de broser vos bottes et votre manteau, et de vous porter une aiguière pour vous rincer les mains.

*

Quand ce fut fait, ils partirent dans le petit carrosse de Boutier dont les portières étaient armoriées des marques de la prévôté : des faisceaux de verges d'or liés avec une hache d'armes.

Tandis que son compagnon lisait les constatations du médecin, Gaston, quelque peu dépité par les remarques de Boutier, resta silencieux, songeant qu'il aurait besoin d'un carrosse. S'il pouvait se déplacer à cheval, Armande devait faire chercher une chaise à porteurs chaque fois qu'elle voulait sortir. Seulement, un carrosse signifiait une écurie, des chevaux et un cocher. Ils avaient aussi besoin d'un laquais supplémentaire, et certainement d'une autre femme de chambre. Donc d'un logement plus grand alors même que ses gages venaient d'être réduits d'un quart, comme pour tous les magistrats. Il lui faudrait puiser dans ses maigres économies. Quelle guigne !

Il sortit de ses maussades réflexions quand Philippe Boutier lui tendit, avec un sourire bienveillant, le document qu'il venait de terminer. Gaston prit les feuillets et commença sa lecture, tandis que son compagnon se plongeait dans le premier mémoire, celui rédigé par le prévôt de l'Hôtel sur les constatations ayant suivi le vol.

Après que le coffre-fort de la chambre de l'abbé de La Rivière avait été ouvert et qu'on eut constaté la disparition de douze mille livres en pistoles et d'un valet de chambre, le prévôt de l'Hôtel avait demandé au lieutenant civil de rechercher ce valet à Compiègne, dont il était originaire, mais on l'avait finalement retrouvé découpé en quartiers dans la fosse à retrait.

— Ce ne peut être le crime d'un homme seul, décida Gaston, quand il eut à son tour parcouru le mémoire.

— Mais s'il s'agit d'une bande, comment est-elle entrée ? interrogea Boutier.

— Il ne peut s'agir que de familiers de l'hôtel. Des domestiques, sans doute.

Le carrosse passa le porche de la rue de Vaugirard et pénétra dans la cour intérieure du palais construit par Salomon de Brosse pour Marie de Médicis⁵³. Descendus de voiture, Boutier et Tilly furent alors conduits par un laquais au corps de logis principal.

Dans la grande antichambre, ils demandèrent à un huissier de prévenir l'intendant du duc de leur visite. Boutier lui précisa qu'ils étaient procureurs à la prévôté de l'Hôtel du roi et envoyés par le chancelier. L'huissier comprit qu'on ne pouvait les faire attendre.

Le vestibule débordant de monde, ils s'installèrent sur une des dernières banquettes libres. Beaucoup de gens attendaient une audience, soit de M. de La Rivière – le favori de Monsieur – soit du duc lui-même, expliqua Boutier à Gaston. Mais la plupart ne verraient que M. de Choisy, le chancelier du duc, ou même seulement un secrétaire.

Ils patientèrent une dizaine de minutes avant qu'un valet chamarré ne vînt les chercher pour les conduire auprès de M. Jacques d'Alibert, le surintendant du palais, que Philippe Boutier connaissait vaguement. Dans l'escalier, Boutier raconta à voix basse à Gaston que le surintendant s'affichait comme comte de Clignancourt, une terre qu'il possédait, mais qu'il n'était ni comte ni même noble. Il appréciait donc qu'on l'appelât M. le comte.

Gaston haussa les épaules en grimaçant.

À l'étage, ils traversèrent plusieurs salles et longèrent une galerie avant d'entrer dans un grand cabinet donnant sur la rue Vaugirard. Deux hommes s'y tenaient. L'un, à une table de travail, affichait une taille médiocre et un aspect insignifiant, l'autre était debout et attendait avec déférence. L'assis était rasé de près, avec barbe et moustache en queue de canard bien taillées et cheveux bouclés au fer. Involontairement, Gaston regarda ses mains, parfaitement manucurées. Il était vêtu avec beaucoup d'élégance d'un habit gris à liseré vert et portait chapeau à plumes et épée au côté.

Boutier, en s'inclinant, le salua d'un fort déférent :

— Monsieur le comte.

C'était donc le surintendant M. d'Alibert, devina Gaston. À ce titre de comte, l'homme manifesta sa satisfaction et les invita à s'asseoir avant de présenter son compagnon debout comme étant M. de Biville, officier des cheveu-légers d'Orléans.

Boutier se présenta à son tour, ainsi que son compagnon, avant d'expliquer les raisons de leur visite.

— Sitôt qu'on m'a annoncé votre arrivée en ces lieux, messieurs, j'ai deviné que vous veniez pour ce terrible crime, s'exprima Alibert d'une voix teintée de suffisance. J'ai donc fait chercher M. de Biville, ce qui justifie que je vous aie fait un peu attendre, et je m'en excuse. M. de Biville était de garde le soir de Noël, il pourra donc vous donner toutes les informations nécessaires.

Boutier laissa la parole à Tilly.

— Monsieur le surintendant, avant de vous poser quelques questions, pouvez-vous me résumer ce que vous savez sur ce crime ? demanda Gaston. J'ai eu en main les mémoires remis à M. le prévôt de l'Hôtel, mais peut-être avez-vous appris quelques faits nouveaux...

— Je ne pense pas. Je crois que tout était dit dans les deux rapports. Celui du vol et celui qui a suivi la découverte du corps coupé en quartiers que j'ai fait parvenir hier à

M. Séguier. Mais je peux vous les résumer en quelques mots, proposa M. d'Alibert avec quelque condescendance : il y a d'abord eu un vol dans la chambre de M. l'abbé de La Rivière. C'était la veille de Noël, M. l'abbé n'était pas là. L'un des valets de chambre ayant disparu, il a été fort logiquement accusé du vol. Seulement, samedi soir, alors qu'on vidait les fosses de retrait, on a retrouvé son corps dans celle de l'aile habitée par M. l'abbé. Un médecin du Châtelet a fait les constatations. Le valet de chambre a été étouffé par une corde avant d'être découpé avec une lame très aiguisée. Il s'agit, selon le médecin, d'un travail de boucher ou de chirurgien.

— De deux choses l'une, proposa Gaston, ou les assassins vivaient dans l'hôtel, et peut-être étaient-ils des domestiques, ou ils venaient de l'extérieur.

— Ils venaient de l'extérieur ! affirma Biville. Un de mes hommes s'est souvenu avoir vu sortir du palais deux inconnus fort chargés.

— Vous les a-t-il décrits ? demanda Boutier plein d'espoir.

L'officier secoua négativement la tête :

— Tous deux étaient enveloppés dans des manteaux et portaient la barbe, une barbe noire. C'est d'ailleurs ce qui a attiré l'attention de ce soldat.

— Mais comment sont-ils entrés, puis sortis du palais ?

— Malheureusement, rien de plus simple, fit Biville en extrayant un carton gris de son pourpoint. Les domestiques, et les habitués, disposent de ce laissez-passer. Il leur suffit de le montrer au corps de garde qui n'en demande pas plus. Comme il y a plusieurs centaines de domestiques et plus généralement de commensaux qui travaillent ici et dorment à l'extérieur, impossible de les connaître tous.

— Ce pourrait donc être des domestiques ? suggéra Gaston.

— Ou toutes autres catégories de serviteurs, d'officiers, de gardes, de secrétaires, de médecins... je ne sais... intervint l'intendant, en accompagnant son énumération d'un geste de la main gauche.

— Parlons maintenant du coffre, suggéra Tilly. Ils ont volé douze mille livres en pistoles, c'est cela ?

— Oui, mais la somme n'était pas entièrement en pistoles. Il y avait aussi des pièces d'argent, bien plus lourdes. Ils ont d'ailleurs laissé quinze mille livres qu'ils n'ont pu emporter.

— M. l'abbé de La Rivière a-t-il toujours autant d'argent ?

— Je l'ignore, mais je ne le pense pas. Je suppose qu'il s'agissait d'une somme à utiliser à l'occasion des fêtes, pour des gratifications.

— Ce qui signifie que le ou les voleurs le savaient, comme ils savaient que M. l'abbé ne serait pas là. Comment le coffre a-t-il été ouvert ?

— Ils avaient une clef, reconnut piteusement l'intendant.

Gaston haussa un sourcil de surprise.

— Des domestiques auraient-ils pu avoir cette clef ?

— En principe, non, mais certains fripons habiles parviennent à faire des copies de n'importe quelle clef.

— M. de La Rivière est-il le seul à avoir une clef de son coffre ? demanda encore Gaston, après avoir fait la moue.

— Non. Par sécurité, j'ai une clef de la plupart des coffres du palais, ainsi que M. le duc, ou plus exactement son secrétaire des commandements.

— Le valet – celui qui a été découpé en morceaux – quel genre d'homme était-il ?
— Très sérieux et très serviable. Il arrivait de Compiègne, d'où vient M. l'abbé. Sa famille a donné plusieurs serviteurs à M. de La Rivière.
— Logeait-il au palais ?
— Oui, monsieur, dans les combles, avec d'autres domestiques.
— Avait-il des amis ? Une maîtresse ?
— Je ne crois pas. C'était un homme très solitaire.
— Des ennemis, peut-être ? Après tout, sa mort pourrait n'avoir aucun rapport avec le vol...

À cette hypothèse hardie, un pli de surprise apparut sur le front de M. d'Alibert.

— Des ennemis ? Je l'ignore, il vous faudra interroger ses compagnons. Mais votre idée me paraît saugrenue...

— À moi aussi, admit Gaston avec un sourire, mais il convient d'envisager toutes les possibilités...

Il resta alors silencieux, songeant qu'il ne pouvait guère avancer sans aller voir les lieux du crime et interroger d'autres personnes.

Le surintendant jugea lui aussi que tout avait été dit. Il insista seulement à nouveau sur l'urgente nécessité de découvrir rapidement l'assassin, puis demanda au lieutenant Biville de demeurer à la disposition des deux procureurs.

— Je souhaiterais me rendre dans la chambre de M. de La Rivière, décida Gaston.

— M. l'abbé est prévenu. Biville va vous accompagner. Mais M. de La Rivière étant au palais, il est possible qu'il vous demande de revenir plus tard, s'il reçoit du monde.

Gaston se leva.

— Encore une chose, monsieur le surintendant, M. Boutier et moi-même aurons besoin d'un de ces laissez-passer que m'a montré M. Biville, ainsi que d'une lettre de M. le chancelier nous autorisant à circuler partout et à interroger librement qui nous voulons.

Le surintendant fronça à nouveau le front. Une telle demande ne lui plaisait guère, surtout venant d'un homme ne l'ayant pas une seule fois appelé monsieur le comte. Mais il se dit que ce procureur se plaindrait au prévôt de l'Hôtel du roi s'il ne s'exécutait pas. Il n'avait donc pas le choix.

— M. Biville vous remettra des laissez-passer. Pour la lettre, je vais en parler à M. de Choisy. Vous n'aurez qu'à venir la prendre demain, cela vous convient-il ?

— Cela ira, se força à sourire Gaston, en songeant que ce surintendant ne lui avait décidément pas appris grand-chose.

50 Lieu d'aisance.

51 Cette histoire est absolument authentique !

52 Le florin d'or, utilisé dans certaines provinces, valait approximativement une livre.

53 Le palais du Luxembourg.

Accompagnés de Biville, ils empruntèrent d'autres corridors et traversèrent d'autres salles pour se rendre à l'autre bout du palais, face au jardin. C'est là que l'abbé de La Rivière avait ses appartements : une chambre, un cabinet, et une antichambre, expliqua l'officier.

En chemin, Gaston demanda à voir le privé où les morceaux du corps avaient été cachés ; une petite pièce située au bout du corridor qu'ils arpentaient, avec un siège de pierre. L'endroit puait. Gaston regarda dans le large tuyau d'évacuation. Une tête pouvait facilement passer, mais l'assassin, ou les assassins, avaient dû découper le tronc. C'était vraiment un travail de boucher... ou de bourreau.

— Le conduit d'évacuation va vers une fosse dans le jardin, que l'on vide chaque semaine, indiqua le garde.

La taille de la pièce était suffisante pour que le découpage ait pu être effectué sur place, remarqua Gaston. Examinant le sol carrelé en faïence, il découvrit d'ailleurs plusieurs traces foncées. Mais ce pouvait être aussi bien des excréments.

Boutier était resté à l'extérieur, ce genre de recherche lui répugnant, contrairement à Gaston prêt à tout supporter quand il était sur une piste.

— Allons chez M. de La Rivière, proposa-t-il lorsqu'il eut terminé ses examens. Au fait, y a-t-il d'autres privés ?

— Les appartements de la duchesse sont situés au-dessous et sa chambre se trouve à l'angle du jardin, expliqua Biville. Son privé est juste sous celui-ci et partage la même fosse.

Ils revinrent dans le corridor et l'officier s'arrêta devant une porte à laquelle il gratta. Un valet ouvrit.

*

L'officier expliqua que les personnes qui l'accompagnaient étaient procureurs du roi à la prévôté de l'Hôtel et souhaitaient rencontrer M. l'abbé de La Rivière.

— M. l'abbé est avec M. le chancelier et son secrétaire des commandements. Je vais le prévenir. Pouvez-vous patienter un instant ?

Il les fit tous trois passer dans un minuscule cabinet muni d'une seule banquette ; ils n'eurent cependant pas à attendre, car le valet revint presque aussitôt pour les faire entrer dans une grande chambre d'apparat.

Gaston balaya la salle des yeux : dressé sur une estrade à trois marches, un lit à hauts piliers et aux rideaux damassés en occupait l'extrémité. Au-devant, près d'une table couverte d'un épais tapis à franges dorées, se tenaient trois hommes qui, à leur entrée, interrompirent leur conversation. Ils avaient la cinquantaine dépassée et deux d'entre eux devaient être gentilshommes puisqu'ils portaient épée. Le plus grand attira immédiatement le regard de Gaston par son physique de lutteur et son visage sanguin, massif, brutal, encadré d'une lourde et épaisse chevelure. À côté de lui, le second gentilhomme paraissait frêle. Il avait une curieuse expression distante, moqueuse même. Son front était largement dégarni, et ce qui lui restait de cheveux gris et bouclé dans le cou.

Mais c'est finalement vers le troisième personnage que se fixa l'attention de M. de Tilly. Celui-là était en soutane de soie noire avec un col carré blanc brodé. Il ne pouvait s'agir que de l'abbé de La Rivière.

Louis Barbier de La Rivière, depuis quelques mois seigneur de Petit-Bourg, était issu d'une famille pauvre. Entré jeune dans les ordres, il s'était fait remarquer par son esprit fin et ses capacités à enseigner. Il était ainsi devenu régent au collège du Plessis, puis aumônier ordinaire de Monsieur Gaston d'Orléans, et enfin premier aumônier de Madame. Son habileté et ses conseils pertinents en avaient fait le principal confident du duc auprès de qui il avait rapidement supplanté le comte de Montrésor, qui, par dépit, avait rejoint le coadjuteur Paul de Gondi.

Ambitieux, mais sans autre fortune que l'amitié de Gaston d'Orléans, l'abbé avait vite compris qu'il pouvait monnayer sa position. Il était ainsi devenu proche de Particelli d'Émery et on disait que c'était grâce à lui que l'Italien avait été nommé surintendant. On murmurait aussi que l'abbé avait été approché par le cardinal Mazarin pour qu'il soutienne sa politique auprès de Monsieur, et qu'en échange, le ministre lui avait promis le chapeau de cardinal destiné à M. le Prince de Conti.

M. Boutier et Gaston de Tilly s'inclinèrent devant les trois hommes, puis le prélat fit deux pas vers eux, avec beaucoup de majesté :

— Monsieur Boutier, quel plaisir de vous revoir, dit-il d'une voix onctueuse. Quant à vous, Monsieur de Tilly, je n'ai pas l'honneur de vous connaître, mais votre habileté et votre réputation vous précèdent. Laissez-moi vous présenter mon chancelier, M. de Choisy – il désigna d'un index finement manucuré le colosse sanguin –, et mon secrétaire des commandements, M. Goulas, seigneur de Ferrières – le frêle vieillard.

Boutier connaissait vaguement le conseiller d'État Jean de Choisy mais n'avait jamais vu le secrétaire des commandements ; il savait seulement que Léonard Goulas avait une grande influence sur le prince. Quant à Gaston, il examina M. Goulas. Ainsi c'était lui le maître de ce Dufresne qui avait fait condamner sa femme pour commerce avec le Démon. Il songea qu'il pourrait peut-être profiter de la situation pour interroger le valet de chambre.

— Que puis-je faire pour vous aider à attraper ce coquin ayant tué mon pauvre Paris ?

— Je souhaitais voir les lieux du crime, ainsi que le coffre, monsieur l'abbé, répondit Gaston.

— Le voici, fit La Rivière, en montrant un coffre de fer, non loin du lit.

Gaston s'approcha. C'était un gros coffre avec une serrure sur le dessus.

— Le voleur avait la clef, m'a-t-on dit. Votre valet, M. Paris, la possédait-il ?

— Non, nous ne sommes que quelques-uns à la détenir. Ou le voleur était un adroit serrurier, ou il était parvenu à en réaliser une copie.

— Cet homme connaissait les lieux. Il savait que vous étiez absent et qu'il y avait une forte somme dans le coffre. Il s'agit donc d'un familier, ce qui explique qu'il ait pu faire une fausse clef, commenta Gaston.

— Nous étions parvenus à la même conclusion que vous. L'impudence est bien l'apanage des valets ! Cet assassin vit parmi nous, nous l'approchons tous les jours et il peut recommencer demain ! gronda M. de Choisy.

— Il vous faut le saisir rapidement, monsieur de Tilly, s'inquiéta l'abbé. M. d'Orléans ne peut tolérer cette situation ! Vous savez que j'ai proposé une récompense de douze mille livres...

— Je vais commencer mes investigations, le rassura Gaston. Pourrait-on me présenter aux gens de la maison de M. le duc qui fréquentent cet étage ?

— Goulas, accompagnez MM. de Tilly et Boutier ! Qu'ils puissent interroger tous les

domestiques à leur guise.

Gaston de Tilly jugea inutile de préciser qu'il ne songeait pas seulement aux domestiques, puisque l'assassin pouvait être n'importe qui.

Le secrétaire des commandements parut contrarié d'être ainsi congédié, mais il accepta d'un signe de tête. Les visiteurs saluèrent l'abbé et le chancelier avant de sortir.

*

— Nous allons faire le tour de l'étage, mais je vous préviens : vous allez avoir beaucoup de monde à rencontrer, fit Goulas d'un ton sec. La maison du duc compte plusieurs centaines de personnes. Par où voulez-vous commencer ?

— Je sais que ce sera un travail de fourmi, répliqua Gaston, en réprimant une grimace. Pour l'instant, je veux juste me faire une idée de l'entourage de M. l'abbé et de Mgr le duc. Je reviendrai cet après-midi, et encore demain avec mon secrétaire prendre des dépositions. J'aurais déjà besoin de savoir qui était à Limours avec Mgr le duc et M. l'abbé, ainsi que d'une liste de tous les gens de la maison de Monsieur, en distinguant ceux qui logent ici, et ceux qui habitent Paris.

— J'étais moi-même avec le duc, et je pourrais vous communiquer la liste de ceux qui se trouvaient à Limours dès l'après-midi, proposa obligeamment le secrétaire des commandements. Cependant, pour celle des gens de sa maison, ce sera beaucoup plus long. Voulez-vous aussi que j'y fasse noter tous ses officiers et ses commensaux ?

— Oui, ainsi que leurs propres domestiques.

— Même ceux qui ne logent pas ici ?

— Même ceux-là.

— Vous en aurez pour des mois à tous les interroger ! Beaucoup ne sont de service qu'une semaine sur deux, ou un mois sur deux.

— Je m'en doute, mais je me ferai aider si c'est nécessaire. Je vais d'abord interroger les plus proches de l'abbé, mais si je n'aboutis pas, je serai bien contraint d'en passer par là.

— Comme vous voulez ! Je ferai préparer ces documents par mes secrétaires. Mais il me faudra trois ou quatre jours pour ce faire.

*

Goulas les conduisit ensuite de pièce en pièce, leur présenta quantité de secrétaires, officiers et commensaux divers, ainsi que les médecins, les chirurgiens et les apothicaires du duc. La domesticité paraissait innombrable, mais Gaston se rassura en songeant qu'il pourrait sans doute éliminer les femmes.

Midi était passé depuis longtemps quand Boutier lui proposa de le ramener dans sa voiture. Gaston accepta, il reviendrait au palais d'Orléans à cheval, après son dîner.

Alors qu'il remerciait M. Goulas, il lui posa une question qui lui brûlait les lèvres et qu'il n'avait pas encore eu l'occasion de glisser :

— M. Goulas, vous avez, je crois, un valet de chambre du nom de Dufresne ?

— En effet, monsieur, a-t-il un rapport avec cette histoire ? s'inquiéta le secrétaire.

— Pas du tout, mais j'aurais souhaité l'interroger au sujet de sa femme dont j'ai suivi le procès. Est-il au palais en ce moment ?

— Non, monsieur. J'habite rue Barbette⁵⁴. C'est là-bas qu'il a son service. Il y loge une semaine sur deux.

— Il ne vient jamais ici ?

— Rarement.

Gaston revint l'après-midi accompagné de Pierre Lenormand, un greffier au Châtelet resté à son service depuis qu'il avait quitté son office de commissaire. Au palais d'Orléans, le procureur interrogea d'abord les domestiques de l'abbé de La Rivière, puis le garde de faction qui avait vu partir les deux hommes barbus la nuit de Noël. Ces interrogatoires ne lui apprirent rien. Le factionnaire se souvenait seulement de vagues silhouettes. Il faisait nuit et une seule lanterne éclairait le corps de garde par où ils étaient sortis. Ils ne lui avaient pas parlé, et ils portaient tous deux un sac, dont l'un semblait contenir des vêtements. En revanche, comme les barbus rejoignaient la rue de Vaugirard, le soldat avait remarqué qu'une femme paraissait les attendre sous l'une des lanternes extérieures.

Gaston demanda ensuite à voir le bouge où dormait Paris. Malheureusement, il ne restait rien de ses affaires et le cabinet avait déjà été attribué à un autre valet. C'était d'ailleurs parce que ses affaires avaient disparu qu'on avait cru à sa fuite, lui expliqua-t-on.

Ses affaires se trouvaient-elles dans les sacs des deux barbus ? Sans doute, aussi Gaston était-il de plus en plus certain que l'entreprise avait été soigneusement préparée. Le lendemain, M. Goulas lui remit une liste des gens présents avec le duc le soir de Noël, donc inutile de questionner. Pour les autres, le procureur poursuivit ses interrogatoires que M. Lenormand transcrivit. Mais le soir, quand il eut fini de parcourir ces procès-verbaux, Gaston ressentit un profond pessimisme dont il fit part à Armande.

Parmi ceux qu'il avait interrogés, personne n'était soupçonnable. Goulas lui avait promis la liste complète des gens du duc pour le vendredi. Même s'il éliminait les femmes, ce qui était d'ailleurs peut-être une erreur, il aurait plusieurs centaines de gens à rencontrer, dont beaucoup logeaient en ville. Un travail de titan. Il serait nécessaire de demander à Dreux d'Aubray quelques hommes pour l'aider, ce qu'il aurait voulu éviter.

*

Le lendemain, le mercredi 8 janvier, il était encore dans sa chambre avec Armande quand la femme de chambre gratta à leur porte. Un cheval-léger d'Orléans venait d'apporter un pli urgent : on lui demandait de se rendre immédiatement au palais, pour rencontrer M. le chancelier.

François, son valet de chambre, avait loué un carrosse et un cocher à Saint-Fiacre, rue Saint-Martin, pour la durée de l'enquête de façon à ce qu'il arrive toujours non crotté au palais d'Orléans. Le cocher avait une paillasse dans le solier de la maison. On le réveilla et Gaston s'habilla pendant qu'il préparait le carrosse. Ils partirent dans le froid glacial sans même avoir mangé.

L'histoire de France aurait été légèrement modifiée si le cocher de la voiture avait emprunté le pont Notre-Dame, le plus court itinéraire de la rue de la Verrerie au palais d'Orléans. Seulement, il s'engagea dans la rue de la Boucherie, puis descendit vers le Grand-Châtelet qu'il traversa pour s'engager sur le Pont-au-Change.

En pénétrant dans l'île, Gaston perçut comme une rumeur sourde qui déferlait. Rue de la Barillerie, à une vingtaine de toises de l'entrée du Palais de justice, le carrosse fut arrêté. Devant eux, s'étendait un incroyable encombrement de voitures et de mules. Gaston se pencha à la fenêtre et aperçut une immense foule qui bouchait toutes les rues devant la cour

du Palais. Des cris, des menaces et des vociférations fusaient de la cohue qui tentait de pénétrer dans le Palais. Brusquement, deux coups de mousquet retentirent presque simultanément. Aussitôt les clameurs devinrent plus violentes, assorties d'insultes et de menaces contre le cardinal Mazarin. De toutes les rues avoisinantes, d'autres manifestants débouchaient, hurlant à qui mieux mieux. Nombre d'entre eux étaient armés de mousquets ou de piques mais il y avait aussi des femmes et des enfants qui chantaient des refrains contre Mazarin.

Que se passait-il ? Gaston sortit pour se renseigner, en recommandant au cocher de l'attendre.

Jouant des coudes dans la foule des curieux, il s'approchait du Palais quand retentit un immense vivat. Dressé sur la pointe des pieds, il vit que des centaines de bourgeois – d'après leurs habits –, s'engouffraient dans la cour de Mai dont les grilles avaient été arrachées.

Gaston demanda à un badaud ce que voulaient les manifestants. L'autre lui répondit que des gens qui logeaient dans la censive du roi exigeaient qu'on annule l'arrêt de M. d'Émery les obligeant à racheter leur cens annuel au prix d'une année de leur revenu.

De nouveau, des coups de mousquet ou d'arquebuse retentirent. Gaston comprit que la manifestation tournait à l'émeute. Si les gardes du Palais intervenaient, il y aurait des morts, surtout avec la présence de femmes et d'enfants. Jugeant qu'il devait intervenir, il se glissa au milieu de la foule et fut porté par le flot. Dans la cour de Mai, les huissiers s'étaient réfugiés vers la Sainte-Chapelle. Plusieurs semblaient blessés, sans doute malmenés en voulant empêcher la foule d'entrer. Les premiers émeutiers pénétraient déjà dans la grande galerie en criant : *Non à la censive !*

Gaston courut avec eux et entra à son tour dans la grande galerie. À l'intérieur régnait la plus grande confusion. Les libraires hurlaient de terreur, les marchandes de passementerie s'enfuyaient pour se cacher. Des heurts éclatèrent entre les gardes et les émeutiers, mais la foule était si nombreuse que la porte de la salle des enquêtes fut forcée.

Des magistrats s'y trouvaient réunis pour une audience. Leur président, M. de Thoré, se leva et se dirigea vers la populace afin d'essayer de la calmer. Gaston distingua la scène de loin et sentit que les choses allaient mal se passer puisque M. de Thoré était le fils de M. d'Émery, le surintendant des Finances !

Aussitôt reconnu, des émeutiers l'attrapèrent et le rouèrent de coups de poings. Un de ses valets se précipita pour le défendre. Il portait une épée et la sortit, mais il fut aussitôt saisi par des bourgeois qui rompirent son arme et le jetèrent au sol avant de le piétiner. Gaston entendit son nez craquer et vit le sang couvrir son visage.

— Pendons-les tous ! hurla l'un des manifestants en montrant la chaîne des lustres.

À cet instant, le premier président Mathieu Molé apparut. En grande robe, avec son imposante barbe qui lui descendait jusqu'à la taille et le faisait amicalement surnommer Grosse Barbe, il venait de la salle d'audience juxtant celle des enquêtes.

— Messieurs, rentrez chez vous ! lança-t-il, avec autorité à la foule. Si vous n'êtes pas plus sage, c'est moi qui ferais dresser des potences pour vous faire pendre !

— Les potences serviront pour les mauvais juges ! cria un des meneurs.

Celui-ci n'était pas loin de Gaston, qui le reconnut. Il s'agissait d'un procureur au Châtelet nommé Cadeau. Gaston s'approcha de lui, l'attrapa par le col et le bouscula jusqu'au premier président où il le jeta par terre. Le silence se fit immédiatement devant l'audace de ce rouquin qui sortait d'on ne sait où.

Tilly sortit alors sa rapière et déclara, en reculant d'un pas afin qu'on ne puisse le surprendre par derrière :

— Je suis le procureur de l'Hôtel du roi ! Qui manquera à nouveau de respect à M. le premier président goûtera de mon épée.

La foule paraissant hésiter, il en profita pour faire signe à quelques gardes du corps qui, cachés derrière une colonne, hésitaient à intervenir.

Déjà, M. de Thoré aidait son valet ensanglanté à se relever. Quelques magistrats courageux s'approchèrent pour faire une barrière autour de Gaston et de M. Molé. Pour la première fois depuis le début de l'émeute, la populace hésita. Le premier président reprit alors la parole :

— Qui est votre représentant ? demanda-t-il.

— Moi ! répondit un bourgeois d'une quarantaine d'années, en robe de marchand.

D'après son chapeau, Gaston jugea qu'il devait être drapier.

— Que demandez-vous ?

— Des partisans prétendent nous lever une année de revenu sous prétexte que nos maisons sont dans la censive du roi ! C'est vous qui avez enregistré l'édit de ce fripon de Particelli ! À vous de le supprimer !

Molé se souvenait parfaitement à quel point l'édit avait été discuté, lui-même y étant opposé. Ces gens n'avaient pas tort ; aussi resta-t-il un instant silencieux avant de déclarer :

— Je vous promets de revoir cet édit. Maintenant, rentrez chez vous... Sinon, je ferai intervenir les soldats que je vois venir...

En effet, dirigés par un lieutenant, une centaine de gardes-françaises en habit bleu prenaient position. Sans doute arrivaient-ils du Louvre, prévenus par les gardes de la barrière des sergents.

L'émeute est terminée, jugea Gaston, en voyant la foule refluer d'un coup. Le chevalier du guet serait là d'un instant à l'autre avec des archers et personne n'avait envie d'être arrêté et pendu pour avoir porté la main sur des magistrats.

Molé fit alors un pas vers lui :

— Monsieur de Tilly ! C'est la deuxième fois que vous me portez secours⁵⁵.

— Je n'ai fait que mon devoir, monsieur. Mais, excusez-moi de ne pouvoir rester, je suis attendu au palais d'Orléans. Je pense que cette émeute n'aura été qu'un orage...

Le premier président lui tendit une main amicale que Tilly serra sincèrement. Après quoi, il retourna à son carrosse, non sans difficulté ni appréhension. Il y avait encore beaucoup de monde dans la cour, car les gardes-françaises étaient dans la grande galerie et n'avaient pas tenté de faire partir la populace trop nombreuse. Des bourgeois reconnurent celui qui avait bousculé un des leurs, des menaces et des interjections fusèrent, mais quelques regards féroces de Gaston les firent cesser.

*

Tilly avait perdu beaucoup de temps. Quand il arriva au palais du Luxembourg, le laquais et le cheveu-léger d'Orléans qui l'attendaient dans l'antichambre parurent soulagés. À sa surprise, ils ne le conduisirent point chez M. d'Alibert, mais dans une partie du bâtiment qu'il ne connaissait pas. Le laquais s'arrêta devant une porte à laquelle il gratta en lui glissant qu'il allait être reçu par M. de Choisy. Ce fut un secrétaire qui ouvrit ; il demanda à Gaston de patienter dans un petit cabinet. Ses accompagnateurs le laissèrent, ainsi que le secrétaire qui disparut par une porte découpée dans la boiserie lambrissée.

La pièce était glaciale, n'ayant pas de cheminée, et Gaston fit quelques pas pour se réchauffer. En même temps, il réfléchissait à l'émeute à laquelle il avait assisté. S'il n'était pas intervenu, le fils de M. d'Émery aurait certainement subi un mauvais sort, peut-être même aurait-il été pendu ainsi que le président Molé et d'autres magistrats. Le Palais de justice allait sans doute être désormais rempli d'archers, à moins que les conseillers ne préfèrent rester chez eux !

Mais les troubles cesseraient-ils pour autant ? Il en doutait. Les querelles entre la Cour et le Palais au sujet des impôts duraient depuis des mois. Si M. Molé proposait l'abandon de la taxe sur la censive, la Cour s'y opposerait. Que ferait le Parlement ? S'il cédait, comme par le passé, le peuple reviendrait s'en prendre aux conseillers. Maintenant que les violences avaient commencé, il serait difficile de les arrêter, d'autant que des officiers du roi faisaient partie des plus virulents opposants à la politique de Mazarin. Ce procureur au Châtelet, le nommé Cadeau, en était le vivant exemple. De surcroît, les contestataires n'avaient pas tort puisque leurs gages n'étaient plus payés depuis des mois alors même qu'on leur réclamait de nouveaux impôts.

Gaston sentait qu'une nouvelle épreuve s'annonçait pour le pays, comme après la mort de Louis XIII. À cette époque, Mazarin avait fait preuve d'un talent hors du commun pour sauver la monarchie, mais il n'était pas haï comme maintenant. Quant à la reine, elle n'avait plus guère de soutiens maintenant qu'elle ne disposait plus de faveurs à distribuer.

Il en était là dans ses réflexions quand une autre porte s'ouvrit et que le secrétaire l'invita à entrer.

Il découvrit un grand cabinet joliment meublé d'une table de travail et d'une bibliothèque chargée de livres reliés en maroquin qui sentaient bon la cire. Un feu crépitait dans la cheminée et Gaston s'en approcha instinctivement. Ses doigts étaient gourds de froid. M. d'Alibert et M. de Choisy, eux, conversaient en l'attendant, debout devant l'âtre.

— Monsieur de Tilly, dit M. de Choisy, assez sèchement. Excusez-moi de vous avoir fait attendre, mais à dire vrai nous pensions que vous arriveriez plus tôt. J'ai dû faire chercher M. d'Alibert qui était avec des visiteurs.

Le reproche de son retard, même pas voilé, piqua Gaston au vif.

— Excusez-moi, monsieur, mais j'ai été retardé par un léger incident. La populace a envahi le Palais de justice pour pendre M. de Thoré. Je me suis permis d'intervenir afin de lui éviter ce fâcheux inconvénient, ironisa-t-il.

— Que dites-vous ? s'exclama le chancelier du duc.

Gaston reprit, d'un ton plus sérieux :

— Je suis parti dès que j'ai reçu votre pli, monsieur. Mais ma voiture a été arrêtée devant le Palais, il y avait là quelques centaines de bourgeois qui vociféraient contre M. d'Émery. Ils ont pénétré dans la cour de Mai, puis dans les salles. Je les ai suivis, et j'ai eu la chance de pouvoir intervenir au moment où ils allaient pendre M. de Thoré. Après que j'ai secoué l'un des meneurs, M. Molé est parvenu à rétablir l'ordre avec le renfort d'une compagnie de gardes-françaises. J'ai quitté le Palais aussitôt après, mais tout ceci m'a fait perdre deux bonnes heures.

— J'envoie immédiatement des gens se renseigner, décida Choisy, d'un ton confus. Alibert, faites doubler la garde ; que personne n'entre ici s'il n'est pas connu. Prévenez mon secrétaire qu'il m'avertisse dès que M. le duc reviendra du Palais-Royal.

Alibert s'exécuta et sortit.

— Ces événements sont évidemment plus importants que la raison pour laquelle nous vous avons demandé de venir, poursuivit-il, d'une voix toujours hachée par l'émotion. Néanmoins, puisque vous êtes là, voici la lettre qui est arrivée ce matin, remise par un gamin aux factionnaires de garde. Elle m'était destinée.

Gaston prit le pli que le chancelier tenait. C'était un mauvais papier au grain grossier sur lequel il n'y avait que deux lignes, d'une assez belle écriture :

Si M. d'Alibert ou M. de Choisy font poursuite pour la capture des neuf cents pistoles⁵⁶ faite le matin de Noël, nous sommes dix qui donnerons cent coups à celui-là⁵⁷.

La lettre avait été pliée, mais non cachetée. Il était écrit de l'autre côté : *Pour M. de Choisy.*

— Celui ou ceux qui ont envoyé ce papier sont décidément bien informés de ce qui se passe ici, remarqua Gaston avec dépit. Mais cette lettre les perdra car elle prouve qu'ils ne sont pas étrangers à l'hôtel d'Orléans.

— Ce sont des effrontés ! gronda M. de Choisy avec rage. Je veillerai personnellement à leur châtement !

— Je suppose que vous ne reconnaissez pas l'écriture ? s'enquit Gaston.

— Non ! En tout cas, elle ne ressemble point à celle d'un de nos secrétaires. Mais vous pourrez interroger M. de Goulas à ce sujet, il connaît toutes les écritures.

— Je vais le faire, approuva Tilly. Puis-je garder ce pli ?

— Bien sûr, mais avant que vous ne partiez, dites-moi où vous en êtes dans cette enquête ?

Gaston grimaça :

— J'ai rencontré plusieurs domestiques, mais je n'ai aucun suspect, je dois vous l'avouer. M. Goulas m'a donné une longue liste des gens de Mgr d'Orléans. Leur interrogatoire prendra des jours et des jours, aussi vais-je demander à M. d'Aubray de me prêter deux ou trois personnes pour m'assister.

M. de Choisy fit la moue. Gaston le salua et se retira, tout autant insatisfait.

Avant de quitter le Palais, il retrouva son greffier, M. Lenormand, qui l'attendait dans la grande antichambre. Il le chargea de préparer un courrier pour M. d'Aubray, et le prévint de son retour dans un couple d'heures.

*

Sexte⁵⁸ avait sonné dans plusieurs couvents quand le carrosse de location passa le porche d'entrée du Grand-Châtelet. Gaston était affamé, n'ayant rien avalé depuis son réveil.

Sorti de la voiture, il se précipita dans la grande salle du tribunal prison où attendaient toujours des archers. En avisant deux qu'il connaissait, il leur demanda où se trouvait La Goutte.

Jean La Goutte avait longtemps été archer. Maigrichon, mais robuste, grand amateur de garces de la rue Gratte-Cul, il avait toujours témoigné d'une grande fidélité envers Gaston quand celui-ci était commissaire. Quelques mois plus tôt, confus et bredouillant, il avait sollicité auprès de lui le prêt d'une coquette somme d'argent. Un office de sergent à verge⁵⁹ au Châtelet se libérait et son propriétaire en voulait trois mille livres, avait-il expliqué. Ce n'était pas très cher, mais il n'en disposait pas. En revanche, sa sœur détenait mille livres qu'elle voulait bien lui prêter s'il la remboursait avec ses gages. Il lui en manquait donc

encore deux mille mais ne connaissait personne ayant suffisamment confiance en lui pour les lui avancer. Mais si M. de Tilly acceptait, avait-il promis, il lui abandonnerait la possession de la charge et, dans dix ans, le procureur pourrait la revendre.

C'était une pratique courante d'acheter ainsi des offices pour d'autres, et d'en garder la propriété. Gaston jugea de son intérêt que La Goutte devienne sergent, puisqu'ainsi il lui rendrait plus souvent service. Il paya la somme manquante tout en proposant généreusement qu'ils soient tous deux propriétaires à part égale de l'office. C'est ainsi que le sergent était devenu son affidé.

Gaston le trouva de garde devant une des salles d'audience. Et, en deux mots, lui expliqua avoir besoin de ses services. L'ancien archer se fit remplacer et ils partirent immédiatement en quête de la seconde personne que cherchait Gaston, un exempt du nom de François Desgrais.

Desgrais était un cadet de famille d'une vingtaine d'années, à qui le père, avocat, avait acheté la charge d'exempt. Gaston, ayant travaillé deux fois avec lui, avait été satisfait de son sang-froid, de sa capacité d'observation et de son esprit d'à-propos. Bien éduqué par son père, François Desgrais savait habilement interroger des témoins. Beau garçon de complexion vigoureuse, bien que de petite taille, il était en outre fort habile pour se grimer, ce qui lui avait permis quelques arrestations d'éclat. Gaston était certain qu'il mettrait aisément en confiance les domestiques du palais du duc, et surtout les femmes !

Ils le trouvèrent dans une cellule du premier sous-sol de la prison, en train de questionner un prisonnier avec un commissaire. Tilly expliqua à ce dernier qu'il avait besoin de l'exempt et l'emmena. De retour dans la grande salle, il envoya La Goutte au cabinet du lieutenant civil. Comme Dreux d'Aubray ne s'y trouvait pas, le sergent prévint un clerc que Desgrais et lui seraient durant quelques jours au service de M. de Tilly, qui lui écrirait pour se justifier.

Gaston, de plus en plus affamé, proposa alors à ses deux compagnons d'aller rapidement dîner à la *Tête-Noire*, près du Pont-au-Change. Là-bas, il leur révélerait ce qu'il attendait d'eux.

*

La *Tête-Noire* avait pris le nom d'une vieille maison aux pignons sculptés accolée à l'église Saint-Leufroy, où se réunissaient jadis les marchands de Paris, avant la construction de l'Hôtel de Ville. C'était une sorte de rôtisserie où un foyer faisait rôtir des oies pour en proposer des morceaux entre deux tranches de pain.

L'endroit n'était pas très ragoûtant. Du côté de Saint-Leufroy, vers les rues de la Tuerie et de l'Écorcherie, s'étendait la « Vallée de la misère », un entrelacs d'étroites ruelles coupe-gorge, sombres et infectes, bordées de masures difformes et affaissées, où vivotait une faune de gueux. Les bâtisses les plus proches de la Seine étaient édifiées sur des pilotis de bois emportés à chaque crue. Quant à l'autre côté, vers le Pont-au-Change, on y pataugeait dans une fange pestilentielle, mélange de sang provenant de la Grande Boucherie, de boue et de déjections d'animaux. De quelque endroit qu'on se tournât, l'air était écœurant et corrompu.

N'importe où dans Paris, les commissaires de police auraient fermé une gargote installée dans de telles conditions, la police étant chargée de l'hygiène. Seulement, la *Tête-Noire* était commode aux sergents ou archers qui pouvaient se restaurer et se désaltérer sans s'éloigner du Châtelet. Qui plus est, les oies rôties s'y révélaient délicieuses.

À cette heure, la *Tête-Noire* était déserte et les trois hommes mangèrent debout,

accoudés à la tablette à l'échoppe, se désaltérant avec une chopine de vin prise à un marchand mitoyen. Gaston leur raconta le crime et leur expliqua la nature de leur travail : chacun d'eux interrogerait une liste de personnes et M. d'Alibert leur prêterait deux clerks pour prendre les dépositions. S'ils devaient questionner des femmes, Desgrais s'en chargerait.

*

Leur rapide repas terminé, ils partirent dans le carrosse de Saint-Fiacre pour l'hôtel d'Orléans. Le reste de l'après-midi, et la suite de la semaine, les interrogatoires se poursuivirent. Parfois, ceux-ci ne duraient que quelques minutes, à d'autres moments ils étaient plus approfondis. L'écriture de la lettre anonyme n'avait pas été reconnue par Goulas et Gaston interrogea plus longuement les domestiques barbus. Il y eut même un sentiment de triomphe quand Desgrais questionna un barbier chirurgien à l'épaisse barbe de trois pouces. Celui-ci reconnut avoir été présent au palais le soir de Noël, mais s'avoua incapable de se souvenir à quelle heure il en était parti.

Gaston le fit transférer au Châtelet. L'homme connaissait Paris, le valet assassiné, aussi s'intéressèrent-ils à son entourage. Son voisin était un apothicaire, barbu lui aussi, et sa femme admit s'être rendue au palais le soir de Noël pour porter de l'antimoine. Gaston les arrêta tous. Leur maison fut entièrement fouillée et ils furent interrogés au Châtelet en présence de Boutier et de Dreux d'Aubray, mais finalement il apparut que rien ne pouvait leur être reproché, sinon des coïncidences, et ils furent libérés au bout de quelques jours.

L'erreur leur avait fait perdre du temps. Les interrogatoires reprirent, mais le découragement commençait à se faire sentir.

55 *L'Enfance de Saint-Landry*, dans *L'Homme aux rubans noirs*, éditions J.-C. Lattès.

56 La pistole valant environ dix livres, la somme citée dans ce billet (authentique) ne correspond pas aux douze mille livres volées, mais chez Guy Patin, qui a relaté cette affaire, la somme volée est parfois de dix mille livres et parfois de douze !

57 Cette lettre anonyme est authentique.

58 Un peu avant midi.

59 La verge des sergents était un bâton fleurdelisé, symbole du pouvoir royal, qu'ils portaient lorsqu'ils faisaient régner l'ordre ou pour les arrestations.

Tandis que Gaston poursuivait infructueusement son enquête, les troubles s'étendaient dans la ville.

Le mercredi où Tilly avait sauvé la vie au fils de M. d'Émery, au moment où il mangeait à la *Tête-Noire* avec son exempt et son sergent, les émeutiers chassés du Palais s'étaient rendus sur le Pont-Neuf où ils avaient fait grand fracas. Le lendemain, pour éviter que l'émeute ne reprenne, le Parlement avait interdit tout rassemblement dans les rues et le président de Thoré, ayant reconnu certains des séditeux, avait fait envoyer le lieutenant civil et des gardes-françaises les saisir.

La plupart habitaient rue Saint-Denis mais n'avaient pas attendu la police pour disparaître. Aussi, les gardes françaises restèrent-ils devant leurs maisons. Cette intrusion des troupes au cœur de la ville fut perçue comme une provocation. Dans la nuit du samedi au dimanche, le peuple prit les armes, battit du tambour et sonna le tocsin. Des coups de mousquet éparés éclatèrent. Au matin, les gardes-françaises furent contraints de se retirer. Malgré cet apaisement, le dimanche soir on entendit à nouveau des coups de feu.

Inquiet de la tournure des événements, et voulant montrer sa force, le lundi matin Mazarin donna ordre au régiment des gardes de prendre position sur le Pont-Neuf et dans le faubourg Saint-Germain. De son côté, sous la pression du corps des quarteniers⁶⁰ et des échevins, le prévôt des marchands, M. Le Féron⁶¹, demanda au guet bourgeois de s'armer et de se tenir prêt à repousser les troupes royales si elles revenaient. En même temps, il rappelait aussi humblement à la reine que les soldats n'avaient pas le droit de faire la police dans Paris, la ville ayant depuis toujours le privilège de se garder elle-même.

Mais la Cour ne voulut pas plier.

Seul le prince de Condé conseilla à la régente d'apaiser les bourgeois, sous peine, selon lui, de voir la sédition augmenter et s'étendre à d'autres villes. De mauvaise grâce, la reine céda et retira les troupes.

Mais les caisses de l'État étaient toujours aussi vides, et comme le Parlement ne voulait plus de l'édit sur la censive, Mazarin décida d'un lit de justice. Dans cette cérémonie, le roi, fondement même de la justice dans l'Ancien Régime, se rendait au Palais et imposait sa décision. Les parlementaires, simples représentants de la justice royale, n'avaient alors d'autre choix que d'enregistrer les édits décrétés sans les discuter.

Le 15 janvier, le jeune Louis XIV se rendit donc au Parlement, avec sa mère et ses ministres. Comme il n'avait que douze ans, c'est son chancelier qui parla à sa place pour annoncer que Sa Majesté avait décidé de plusieurs édits. L'un mettait à la vente douze nouvelles charges de maître des requêtes (qui valaient sept cent mille livres) et d'autres créaient de nouveaux offices. En même temps l'édit du Tarif et la taxe des Aisés étaient révoqués tandis qu'on accordait deux ans pour racheter le droit sur la censive. La Cour pensait que ces dispositions calmeraient le peuple, mais il n'en fut rien : pour la première fois dans un lit de justice, à la fin du discours du chancelier personne ne cria : Vive le roi !

C'est que la situation des parlementaires se révélait inconfortable. Les présidents des chambres et bon nombre de conseillers anoblis souvent depuis plusieurs générations penchaient naturellement vers la Cour. Mais il y avait aussi une forte majorité de jeunes

conseillers des chambres des enquêtes qui souhaitaient que le Parlement exerce un véritable pouvoir de contrôle sur l'État. En outre, et surtout, le peuple et la bourgeoisie venaient de faire au Palais de justice une vraie démonstration de puissance. Contrairement au Louvre ou au Palais-Royal, le parlement de Paris ne disposait d'aucune force militaire pour se défendre. Déjà, durant les guerres de la Ligue, les bourgeois parisiens l'avaient envahi, maltraitant les conseillers, pendant même le premier président !

Beaucoup de magistrats jugeaient le cardinal Mazarin seul responsable de la situation insurrectionnelle, pensaient que son départ suffirait pour que le calme revienne. N'était-ce pas lui qui voulait imposer des édits que tout le monde rejetait ? C'est pourquoi, après le discours du chancelier (préparé par Mazarin), l'avocat général Omer Talon fit remarquer au roi qu'ils étaient des *hommes libres et non pas des esclaves* et ajouta : *Le roi a le commandement sur des hommes de cœur, sur des âmes libres et non pas sur des forçats qui obéissent par contrainte*. Des remontrances fort sévères, mais qui n'allèrent pas plus loin : le Parlement enregistra les nouveaux édits imposés.

L'agitation populaire reprit, mais, désormais, la bourgeoisie n'en avait plus seulement après le rachat de la censive : c'étaient tous les impôts qui étaient contestés, car bien que les caisses de l'État soient désespérément vides, la pression fiscale devenait insupportable.

Certes, Mazarin et la Cour expliquaient que c'était la guerre qui absorbait tous les impôts, mais, en vérité, chacun savait que l'État se trouvait en grande disette financière en grande partie à cause des prélèvements disparaissant dans la poche des traitants, ces gens qui encaissaient les impôts pour le roi.

Depuis longtemps, l'usage était d'affermir une partie des impôts indirects, principalement les aides⁶² et la gabelle. Une méthode commode et rapide : des banquiers et des gens sachant manier l'argent, se regroupaient en parties et signaient des traités avec le Conseil des finances, ou avec la surintendance, pour collecter une taxe donnée. On les appelait traitants, puisqu'ils signaient des traités, ou encore partisans, puisqu'ils se regroupaient en parties, c'est-à-dire en société ou syndicats.

Les termes de ces traités étaient toujours assez proches : les partisans avançaient à l'État le montant de l'impôt qu'ils avaient affermé et se chargeaient de le recouvrer. Pour ce service, ils recevaient une remise, à l'origine inférieure au denier vingt⁶³. Tout le monde y gagnait : l'État encaissait les revenus de l'impôt sans avoir du personnel pour le collecter, et les traitants empochaient la remise.

Mais, depuis longtemps, les surintendants des Finances affermaient les impôts à leurs amis ou à leurs proches en utilisant des prête-noms et en accordant de substantielles remises. Avec Particelli, ces méthodes de coquin s'étaient généralisées. Lorsque lui-même ou ses amis étaient traitants, la remise pouvait atteindre la moitié des taxes à collecter ! Il s'agissait donc d'un moyen vertigineux pour s'enrichir au détriment de l'État, qui recevait de moins en moins, et se voyait contraint de créer de nouveaux impôts.

De surcroît, toujours à l'image de ses prédécesseurs, mais à une tout autre échelle, Particelli développait de nouvelles formes d'affermage en créant à la fois des taxes et des offices chargés de les collecter. Il avait ainsi inventé des offices d'auneurs et marqueurs de draps, de peseurs et taxeurs de lettres, de cordeurs et visiteurs de bois, ou encore de jaugeurs de tonneaux et barriques. Les gens qui achetaient ces offices se payaient ensuite sur les usagers et reversaient une faible partie des taxes collectées à l'État. La multiplication de ce genre d'offices entraînait donc une multiplication des impôts. Particelli avait même créé des

offices chargés de percevoir des taxes sur les officiers receveurs des impôts !

Le seul perdant était le peuple qui payait de plus en plus et voyait que tous ceux qui avaient de l'argent pouvaient se transformer en collecteurs d'impôts nouveaux et *lui tondre la laine sur le dos*. Une pratique d'autant plus facile que les nouveaux offices n'étaient même pas vérifiés par la cour des aides, comme cela aurait dû l'être. N'importe qui pouvait donc devenir maltôtier, autrement dit réclamer un impôt imaginaire !

Autour de Mazarin, autour de la Surintendance, tout le monde trafiquait sans contrôle ni retenue. Les agents des finances eux-mêmes spéculaient, et il n'était pas rare de voir des receveurs prêter plusieurs fois à l'État l'impôt qu'ils avaient collecté en participant à des traités !

Car une nouvelle étape dans l'affairisme avait été franchie lorsque la surintendance avait mis en traité le principal impôt direct, la taille. Pendant longtemps, cet impôt avait été collecté par une administration d'État composée de trésoriers généraux, de trésoriers, de receveurs, de contrôleurs et d'élus⁶⁴. Mais depuis quelques années, les receveurs signaient des contrats, se regroupaient en parties et participaient eux aussi à des traités. Ils payaient ainsi d'avance la taille qu'ils se chargeaient de recouvrer moyennant une substantielle remise.

Dès lors, toute l'ancienne administration fiscale organisée autour des trésoriers généraux placée sous les ordres des gouverneurs avait été vidée de son rôle. D'ailleurs, les gages de ces offices n'étaient même plus payés. Les traitants avaient installé leur propre organisation de collecte, avec leurs propres receveurs, et ils ne dépendaient plus que des intendants nommés par le roi.

Le peuple ne supportait plus ces méthodes de filou, d'autant que les agents des traitants commettaient toutes sortes d'abus. Au sein des quatre compagnies – on appelait ainsi le Parlement, la Chambre des comptes, la Cour des aides et le Grand Conseil –, beaucoup de conseillers, plus lucides que leurs présidents, voyaient l'État se transformer. Si la fiscalité tombait entièrement entre les mains des traitants, c'est-à-dire d'entreprises privées, une grande partie de leurs attributions deviendraient sans objet puisqu'ils n'auraient plus à vérifier les créations d'offices, les nouveaux édits, ni même à juger les affaires financières.

Au fil des siècles, ces magistrats avaient constitué un véritable quatrième ordre à côté de la noblesse, du clergé et du tiers. En perdant leurs prérogatives, c'est leur position dans la société qui se voyait remise en cause. Selon le conseiller Broussel – leur chef de file – puisque le peuple grondait contre le Mazarin et ses méthodes de maltôtier, le Parlement devait faire corps avec lui afin de défendre l'ancien système fiscal. Ce n'est qu'ainsi qu'ils sauveraient leur classe.

*

Quelques jours après le lit de justice – on était le 21 janvier – le cardinal Mazarin avait réuni les chefs de son service secret : l'abbé Basile Fouquet, le gantier Tomaso Ganducci et son maître de chambre Giuseppe Zongo Ondedei.

Le cardinal avait pour précepte qu'il était nécessaire pour gouverner *d'avoir des informations sur tout le monde* et de mettre toute sa persévérance à *découvrir les secrets des autres*. Pour cela, il entretenait donc un vaste réseau d'espions.

Zongo Ondedei, homme fin et discret, vêtu de noir avec le col blanc et carré des clercs, venait d'informer le ministre que le Parlement envisageait de revenir sur l'enregistrement des édits présentés lors du lit de justice.

— Le Grand Conseil s'agite aussi beaucoup, monseigneur, poursuit Ondedei. Les maîtres des requêtes se sont même rassemblés pour refuser la création des nouvelles charges.

C'était sa maîtresse, Mme d'Empuce, qui le lui avait dit la veille, ayant recueilli la confiance d'un autre de ses amants.

— Ils n'ont qu'à les racheter, s'ils craignent que cela fasse baisser la valeur des leurs ! ironisa Mazarin, inquiet pourtant de toute cette agitation.

— Isaac de Laffemas, lui-même, a pris la tête des mécontents, monseigneur. Les maîtres des requêtes ont décidé de ne plus siéger tant que l'édit de création des douze charges n'aura pas été rapporté...

Mazarin grimaça sans rien dire. Si Isaac de Laffemas, un des plus fidèles de feu le cardinal Richelieu, rejoignait les factieux, c'est que la situation était grave. D'un geste, il laissa la parole à Basile Fouquet.

L'abbé intervint au sujet des pamphlets orduriers que les colporteurs vendaient sur le Pont-Neuf, au nez et à la barbe des gardes-françaises de la barrière des sergents. Il conseilla au ministre de faire saisir les vendeurs et les imprimeurs, et de les faire pendre à l'endroit même où ils proposaient leur marchandise.

— ... Cette manière forte arrêtera définitivement ces gens qui se croient tout permis, conclut-il.

Mazarin secoua négativement la tête. Ce n'était pas sa façon de faire.

— La manière forte se retournera inmanquablement contre moi, dit-il. Pour ces pamphlets, je préfère organiser ma défense. Mon bibliothécaire, Gabriel Naudé, fait travailler des gens talentueux qui répondent par des libelles autrement plus fielleux. C'est un combat d'idées et, sur ce terrain-là, je suis capable de vaincre. D'ailleurs, la plupart de ces torchons sont si ridicules qu'ils ne me font aucun mal.

— Aucun mal ? s'insurgea Basile en tendant un papier au cardinal. Tenez, j'ai acheté celui-ci devant la Samaritaine. On m'a assuré qu'il aurait été écrit par M. de Chouigny, le baron de Blot au service de Monsieur.

Mazarin le prit et le lut à voix haute :

— *Moi je ne veux point de mal,*

À M. le cardinal,

L'Italien eut un sourire de fatuité avant de poursuivre :

— ... *C'est un étranger*

Qui veut se venger,

Je pardonne à sa haine,

Mais je voudrais bien étrangler,

Notre putain de reine !

Ho ! fit-il de la bouche, sans émettre de son.

— *Per baccho*, que les rimes sont médiocres ! dit-il enfin avec un air peiné. Je sais que Monsieur d'Orléans n'a jamais aimé sa belle-sœur, mais quand même !

En souriant, il glissa le papier dans sa poche.

— Je vais pourtant demander à Naudé de conserver cette épître avec les autres. Vous savez, fit-il, plus sérieusement, en regardant ses espions à tour de rôle, je ne crois pas qu'on puisse empêcher les gens d'écrire...

Il fouilla dans quelques papiers qu'il avait apportés et en sortit un feuillet :

— Regardez ce que m'a apporté Naudé. La pièce est courte – elle ne coûte que deux

liards – mais l'idée est juste :

*On ne peut empêcher d'écrire,
Par menace ni autrement,
Et les arrêts du Parlement,
N'ont pas assez de suffisance,
Pour empêcher la médisance !*

— Cela devrait pourtant vous inquiéter, monseigneur ! remarqua Tomaso Ganducci en lissant sa petite barbe carrée.

— Non ! Qu'ils chantent, pourvu qu'ils paient ! répliqua le ministre, en forçant sur son accent sicilien.

Comme il assenait ces mots, on gratta à la porte et il cria :

— Entrez !

Charles de Baatz, seigneur d'Artagnan, pénétra dans la pièce.

*

M. d'Artagnan était au service de Mazarin depuis la dissolution du corps des mousquetaires de M. de Tréville provoquée par le manque d'argent. Chez le ministre, Baatz avait en charge la remise des dépêches secrètes.

— M. Rossignol vient de me donner un courrier de Munster, monseigneur, annonça-t-il, tout en faisant tintinnabuler ses gros éperons de cuivre.

Antoine Rossignol dirigeait les services du Chiffre au secrétariat d'État de M. de Brienne. Remarqué par Richelieu pour ses talents de mathématicien, le cardinal l'avait pris dans sa maison pour chiffrer ses correspondances. Son étonnante capacité à briser les codes ennemis et à crypter les dépêches royales de façon indéchiffrable avait assuré sa fortune et il avait désormais rang de secrétaire dans les services du ministère des Affaires étrangères.

Mazarin saisit avec fébrilité le courrier. En le lisant, son visage s'assombrit, puis il le passa à Zongo Ondedei avec lequel il n'avait guère de secret.

— L'Espagne refuse la paix à Munster, sauf si le duc de Lorraine est rétabli dans ses droits, annonça-t-il avec contrariété aux deux autres espions.

Il écarta les mains en signe d'impuissance.

— Nous nous passerons donc de son accord, poursuivit-il. Monsieur d'Artagnan, attendez dans l'antichambre. Je vais faire préparer une réponse par M. Toussaint Rose⁶⁵.

La nouvelle était désastreuse et chacun le ressentait ainsi. Pour effacer cette mauvaise impression, le cardinal lança d'un ton railleur à l'ancien mousquetaire qui s'appêtait à sortir :

— Et comment vont vos amours, monsieur d'Artagnan ?

Flatté, Baatz s'inclina légèrement, avant de déclarer en lissant sa moustache avec suffisance :

— Pas trop mal, monseigneur, mais la dame est fort prude.

— M. de Baatz fait le siège d'une jeune veuve, Mme de Miramion, expliqua Mazarin à ses espions. C'est Mme de Tréville qui la lui a présentée. Seulement la dame est riche, aussi n'est-il pas le seul prétendant !

— Aucun ne s'est déclaré, monseigneur, et je suis le seul que Mme de Miramion ait consenti à rencontrer chez elle. C'est une personne très sage et très pieuse, et si quelqu'un osait me la disputer, il prendrait de gros risques, gronda le Gascon.

— J'espère que vous ne songez pas un duel, le prévint sévèrement Mazarin en roulant

les yeux pour faire rire l'assistance.

— Ni à l'enlever, menaçait Zongo Ondedei, plus sèchement.

Il se tourna vers le ministre :

— Il y a encore eu deux enlèvements cette semaine, monseigneur. Peut-être faudrait-il faire un exemple pour que cessent ces débauches.

Bien qu'homme de l'ombre et de l'intrigue, Ondedei détestait ce genre de violence dont sa propre maîtresse avait souffert.

— Deux ?

— Oui, monseigneur. Il y a trois jours, M. de Serre, lieutenant aux gardes, a enlevé la fille d'un conseiller à la Cour des aides ; et j'ai appris ce matin que M. de Charmoy a enlevé la fille de Mme de Sainte-Croix pour la forcer à l'épouser afin de lui prendre sa fortune. Heureusement, elle est parvenue à s'enfuir et s'est réfugiée dans un couvent. Le prévôt de l'Hôtel est chargé de l'affaire qui ira devant les tribunaux. Quoi qu'il en soit, la sévérité doit désormais primer dans ce genre d'entreprise, sinon plus aucune femme ne sera en sécurité dans le royaume ! Que le prochain ravisseur perde la tête sur l'échafaud et tout rentrera dans l'ordre !

Mazarin, bien que peu sanguinaire, approuva ce ferme discours. Il y avait suffisamment d'esprits échauffés dans Paris pour ne pas rajouter les vengeances familiales.

*

Le conseil se termina peu après et Basile rentra chez lui. En chemin, il songeait à ce qu'il avait appris et entendu.

M. de Bussy était veuf et ne cachait pas ses bonnes fortunes. Pourquoi ne s'intéresserait-il pas à Mme de Miramion ? En agissant ainsi, il s'opposerait à M. d'Artagnan. Or les deux hommes étaient tellement susceptibles qu'un duel serait certain si M. de Baatz apprenait qu'on lui dispute sa dulcinée. Et comme il était la meilleure lame de la Cour, tout bon bretteur qu'il soit, Bussy serait forcément tué dans une rencontre.

Et la maison de Bussy serait mise en vente...

Mais comment M. de Bussy pourrait-il s'intéresser à Mme de Miramion ? Il fallait qu'il en apprenne plus sur cette femme, dont il n'avait que vaguement entendu parler.

*

Dans la journée, il interrogea autour de lui et apprit que Mme de Miramion était plus connue pour sa dévotion que pour sa fortune. Lorsque son frère la menait au théâtre, elle fermait les yeux pour ne point voir le spectacle, et au bal, elle portait un cilice⁶⁶ qui lui déchirait la peau afin de ne pas prendre plaisir à danser.

Sa richesse faisait cependant oublier ses petits travers. Non seulement son père, seigneur de Rubelle, avait fait fortune dans les gabelles, mais il l'avait mariée à seize ans à un conseiller au parlement de Paris, Jean-Jacques de Miramion, mort d'une fluxion de poitrine six mois après les noces, la laissant grosse d'une fille et héritière d'une jolie fortune.

La jeune veuve, qui habitait rue du Temple et dont la paroisse était Saint-Jean-en-Grève, avait affiché un immense chagrin, mais bien que les prétendants aient été nombreux, elle ne voulait pas se remarier rapidement. Peut-être avait-elle des soupirants discrets ? Basile songea que son espion, le père Clément, de la Merci, en saurait plus. L'abbé vint donc le voir dans son couvent.

Clément était un moine de cinquante ans au regard sombre et à l'organe rauque. Toujours vêtu de sa robe de bure grossière serrée par une corde où pendaient un crucifix et

des chapelets, il bénéficiait d'une grande et fausse réputation de sainteté puisque, on le sait, elle cachait l'âme d'un scélérat. Contre espèces sonnantes et trébuchantes, il renseigna Basile Fouquet. Oui, il connaissait Mme de Miramion qui venait parfois au couvent. Oui, il l'avait même confessée, mais ne l'avait plus vue depuis des mois. Extrêmement dévote, un seul mot de travers la contrariait et sans doute lui avait-il fait un reproche qui lui avait déplu.

Le dimanche suivant, l'abbé Basile se rendit en soutane à la messe de Saint-Jean-en-Grève. Basile et son frère, ainsi que la famille Fouquet, étaient réputés pour leur piété et leur affinité avec la congrégation de l'Oratoire⁶⁷. Il fut donc présenté par un ami à Mme de Miramion à qui il évoqua le souvenir de son père, drapier, qui avait connu le sien. Puis ils parlèrent de Dieu.

La jeune veuve, subjuguée par la foi de l'abbé, l'écouta avec extase, et quand il lui conseilla de prendre comme confesseur le père Clément, probablement l'homme le plus saint de Paris même s'il était d'une rare sévérité envers les pécheresses, elle lui promit de lui obéir.

Quelques jours plus tard, l'abbé retourna voir le père Clément, en compagnie d'un bourgeois nommé Lebocage qui connaissait le grand prieur des hospitaliers. Il avait eu un peu de mal à trouver cet homme, mais il allait jouer un rôle essentiel dans sa petite conspiration.

*

Au début du mois de février, le Parlement se réunit toutes chambres confondues. Les plus jeunes voulaient en découdre avec la Cour, laissant entendre qu'ils représentaient le peuple. Leur exemple ? Les parlementaires anglais qui avaient emprisonné leur roi et faisaient désormais les lois. En face d'eux, les vénérables conseillers de la Grand-Chambre s'effrayaient d'un tel désordre. La reine aurait pu profiter de leurs dissensions. Au contraire, pour contraindre les parlementaires à obéir, elle décida de leur supprimer une à deux années de gages et de ne pas renouveler le droit annuel arrivant à échéance.

La paulette⁶⁸, appelée aussi le droit annuel, avait été instaurée en décembre 1604. Jusque-là, au décès d'un officier royal, sa charge revenait à la Couronne. Henri IV, en faisant payer à chaque officier une taxe annuelle d'un soixantième de la valeur de sa charge, le rendait propriétaire de celle-ci tout en remplissant les caisses de l'État. Cet édit, qui consacrait l'hérédité des charges, était renouvelé tous les neuf ans, et arrivait à échéance.

S'attaquer à la paulette, c'était s'en prendre au patrimoine des officiers royaux, puisque leur charge constituait un bien qu'ils pouvaient vendre ou transmettre comme n'importe quel terre ou immeuble.

Au lieu de faire plier les parlementaires, le non-renouvellement du droit annuel provoqua l'union des quatre compagnies, et de toute l'administration. Les parlementaires décidèrent même de revenir sur les édits enregistrés lors du lit de justice !

60 Officier ayant la charge d'un quartier.

61 Jérôme Le Féron, seigneur d'Orville, conseiller au Parlement, puis président de la chambre des enquêtes et enfin prévôt des marchands de Paris – équivalent de maire – à compter de février 1646.

62 Impôt indirect sur les marchandises et le vin.

63 5 %.

64 Les élus étaient des officiers chargés de l'assiette, de la perception et du contentieux de tous les impôts, directs ou indirects. À l'origine élus, ils avaient ensuite été nommés par la chancellerie, ou par la Surintendance, et agissaient dans une circonscription provinciale appelée l'élection. En revanche, dans les pays d'État qui possédaient des assemblées, la collecte de l'impôt était organisée par les États.

65 Son secrétaire.

66 Le cilice était généralement un sous-vêtement en soie de sanglier, que l'on portait à même la peau pour mortifier les chairs.

67 La congrégation de l'Oratoire représentait le parti dévot en France, proche du pape.
68 L'idée était de Charles Paulet, secrétaire de la chambre du roi.

De Provence⁶⁹, Louis avait rapporté vingt mille livres, l'équivalent de deux années de revenu de son domaine en cas de bonnes récoltes. Mais, en 1647, il avait seulement résolu l'affaire de la confrérie de l'Index, qui ne lui avait rien apportée. Or, le domaine de Mercy avait supporté deux hivers rigoureux et, en décembre et janvier, la neige et le froid avaient tué beaucoup de bêtes dans la ferme. Toutes ses réserves étaient maintenant épuisées et il devait puiser dans un ultime bas de laine pour secourir les plus malheureux autour de lui.

C'est dire si Louis s'alarmait pour le printemps. Qu'il pleuve trop, que les semailles se déroulent mal, que la maladie frappe hommes ou animaux, et il serait contraint d'emprunter. C'est dans cet état d'inquiétude qu'il reçut, le dernier jour de février, un courrier de la marquise de Rambouillet porté par un valet du relais de poste de Luzarches.

À Paris, le 24 de février,

Mon neveu, et ma chère Julie,

Je prends la plume encore toute tremblante pour vous raconter l'effroyable événement qui vient de se dérouler dans le jardin même de notre hôtel.

Tout est arrivé par ma faute, je n'ai pas été assez vigilante. Depuis que ma fille Angélique-Clarisse est sortie du couvent, je n'ai guère prêté attention à ceux qui lui faisaient la cour, même si Julie m'avait mise en garde plusieurs fois.

M. Chavaroche était l'un d'eux. Un autre était notre ami Vincent. Vous savez tous deux qu'ils ne se sont jamais aimés. Pour un motif futile, pour un regard ou un mot de Clarisse, ils se sont provoqués et ont décidé de régler leur querelle à l'épée.

Un duel stupide de deux sots ignorant tout du maniement des armes !

Le combat a eu lieu de nuit, il y a trois jours, éclairé seulement par des flambeaux. Il a été bref tant ils étaient en furie. M. Voiture a eu la cuisse percée et, alors qu'il tombait, son valet s'est jeté sur notre pauvre Chavaroche et l'a poignardé !

Heureusement ses jours ne sont pas en danger, mais le scandale est énorme ici. Des vaudevillistes se sont moqués dès le lendemain. Clarisse a pris le parti de M. Voiture qui est soigné chez lui.

À la vérité, je souffre le martyre, car la bienséance m'empêche d'aller voir M. Voiture, mais j'ai songé que vous pourriez le faire et me donner de ses nouvelles. Je voulais aussi que vous sachiez tout cela avant que des médisants ne vous racontent des mensonges.

Je crois que Dieu a décidé de m'envoyer cette nouvelle épreuve, trouvant sans doute que j'ai eu une trop longue et trop douce vie.

Avec ma tendresse, votre très humble et affectionnée Catherine de Vivonne Savelli, marquise de Rambouillet.

*

Sous un temps gris et une pluie glaciale, Louis et Julie partirent pour Paris le lundi. Comme ils ne savaient pas combien de temps ils séjourneraient dans la capitale, Julie décida que Françoise, sa femme de chambre, les accompagnerait ; les deux enfants restant à Mercy avec la nourrice. Compte tenu de l'état du grand chemin, boueux et plein d'ornières, Nicolas proposa que le carrosse soit attelé de quatre chevaux, et comme la manœuvre d'un tel

attelage était difficile dans les petites rues de Paris, Louis demanda à Esprit Ferrant de les accompagner. Il partagerait le siège du cocher avec Nicolas, et en ville, aiderait à la manœuvre en montant le cheval de tête. Il servirait aussi d'escorte à Julie, car le jour de leur arrivée, après avoir vu Vincent Voiture, Louis avait une autre visite à faire et son épouse rentrerait donc seule en carrosse à leur maison de la rue des Blancs-Manteaux. Quant à Bauer, toujours armé jusqu'aux dents, il suivrait le carrosse à cheval et ne quitterait pas son maître dans Paris.

À cause du mauvais temps, ils n'arrivèrent rue Saint-Thomas-du-Louvre qu'en début d'après-midi.

Vincent Voiture, pensionné de Mazarin et de Gaston d'Orléans, habitait juste en face de l'hôtel de Rambouillet un bel appartement dans une petite maison avec cour pavée qu'il louait pour sept cents livres à l'année.

La voiture des Fronsac resta dans la cour de l'hôtel de Rambouillet et, tandis que Julie allait voir sa tante, Louis se rendit à pied chez le poète. Le concierge, le connaissant, le laissa entrer. Il grimpa quatre à quatre à l'étage. C'est Barrois, le valet de chambre de Vincent, qui lui ouvrit.

— J'ai appris l'effroyable nouvelle, comment va-t-il ? demanda Fronsac, essoufflé.

— Mal, monsieur ! répondit le valet qui l'invita à le suivre dans la chambre.

Vincent était couché au fond de son lit à rideaux. Le feu dans la cheminée ne chauffait guère. La chambre, mal ventilée, sentait l'excrément, la sueur et la fièvre. Le poète, habituellement si coquet, était méconnaissable. Livide, amaigri, les cheveux cassants, fins et blanchis, le front humide, il remua à peine la tête en voyant Louis.

— Comment te sens-tu ? s'enquit Fronsac en tirant un escabeau pour s'asseoir près de lui.

— J'ai mal... à la jambe... la fièvre ne me quitte pas. Je croyais que c'était le chirurgien qui arrivait, je l'ai fait appeler...

— Quelle folie ! Te battre ainsi !

— Que ne ferais-je pour l'amour de Clarisse ? sourit tristement le poète qui ajouta dans un murmure, en relevant légèrement la tête :

*Je lui jurai que je mourrais pour elle,
Et que jamais un amant plus fidèle,
Plus enflammé, ni plus constant que moi,
Ne se verrait soupirer sous sa loi...*

Malgré sa tristesse, Louis ne put retenir un sourire. Même au plus mal, Voiture ne changerait jamais. Toute occasion lui était bonne pour se donner en spectacle !

— Le Pourceau ne l'aura jamais ! murmura-t-il, en faisant allusion à Chavaroche.

— Qui te soigne ?

— Barrois... J'ai aussi une servante... En ce moment, elle est chez l'apothicaire. Dès que ça ira mieux, j'irai chez des amis, ou chez mes sœurs.

— Un médecin est venu ?

— Oui, il m'a même saigné plusieurs fois. Il pense qu'il faut renouveler mon sang pour que je guérisse... Mais je commence à douter des disciples de Galien. J'aurais dû écouter Mlle Renaudot... son père a peut-être raison⁷⁰...

Il resta un instant les yeux clos avant de demander dans un soupir :

— Tu as vu la marquise ?

— Pas encore, Julie est chez elle.

— Supplie-la de me pardonner...

Louis hocha du chef avant de dire :

— C'est elle qui m'a prévenu. Elle s'inquiétait pour toi.

Un sourire de soulagement apparut sur les lèvres du poète.

Louis demeura encore un moment, parlant à Voiture de ses terres et de sa vie à la campagne. En l'écoutant, le poète se calma et s'endormit. Avant de rejoindre son épouse, Fronsac questionna Barrois :

— Mlle Renaudot... ?

— Elle a été fort fâchée en apprenant qu'il s'était battu pour une autre. Pourtant, elle passe tous les jours prendre de ses nouvelles. Elle aurait voulu que son père l'examine, mais le médecin de monsieur s'y oppose... Mme de Saintot est venue, elle aussi.

Cette ancienne maîtresse avait toujours su tirer quelque argent du poète en échange de ses faveurs. Sans doute était-elle inquiète pour ses futurs revenus.

*

À l'hôtel de Rambouillet, l'atmosphère se montrait tout aussi lugubre. Ils ne s'attardèrent pas. On servit à Louis une rapide collation de viandes froides et de pain, car Bauer et Nicolas avaient dîné aux cuisines, et Julie mangé avec sa tante. Il décrivit à Mme de Rambouillet et à sa fille l'état fâcheux de Vincent Voiture. Il se remittra, conclut-il avec optimisme, mais sa convalescence sera longue.

La marquise, vieillie et recroquevillée, ne put retenir ses larmes quand ils partirent. Il faisait de plus en plus froid sous un ciel gris et bas. Des écharpes de brume volaient autour d'eux. Le « palais de la magicienne », comme on surnommait jadis l'hôtel de Rambouillet, ressemblait à un immense tombeau.

Le carrosse remonta la rue Saint-Thomas-du-Louvre vers la rue Saint-Honoré et, à la demande de son maître, Nicolas l'arrêta devant le corps de garde des Suisses, à l'angle de la rue Frémenteau.

Louis descendit. Il rentrerait rue des Blancs-Manteaux après avoir fait quelques visites avec Bauer. Avec un brin d'inquiétude, il regarda la voiture disparaître dans les encombrements de la rue Saint-Honoré.

Il tenta de se rassurer en songeant que le trajet ne serait pas long, que Nicolas avait deux épées et deux pistolets sous son siège et que Ferrant, même particulièrement poltron, était un robuste jeune homme dont la carrure impressionnait. Gaufredi lui avait appris à tirer au pistolet et avec Nicolas, malheureusement aussi couard que lui, ils seraient quand même capables d'éloigner des marauds insolents.

Quand le carrosse fut hors de vue, noyé au milieu des charrettes, des chariots, des mules et des marchands ambulants, Louis monta sur le cheval de Bauer et ils se dirigèrent vers l'avant-cour de l'ancien Palais-Cardinal, occupé désormais par la régente Anne d'Autriche et ses fils.

Au porche, un officier des gardes françaises filtrait les entrées. Louis se présenta comme le marquis de Vivonne, et bien que l'officier fût surpris de le voir arriver ainsi et sans arme, il le laissa entrer avec Bauer. Il est vrai que celui-ci était armé pour deux avec son espadon sur l'épaule et sa lourde épée de côté.

Le palais n'était pas facilement défendable en cas d'émeute populaire, puisqu'on pouvait facilement y pénétrer par les jardins et les cours. Pour ces raisons, le cardinal avait

augmenté le nombre de soldats assurant la sécurité et la première cour était non seulement pleine de carrosses et de chevaux mais aussi de gardes-françaises et de gardes suisses.

Ayant laissé leur cheval, les deux hommes se dirigèrent vers la Galerie des hommes illustres aménagée dans l'ancien hôtel d'Angennes, que l'on appelait toujours l'hôtel de Richelieu, car c'est là que M. du Plessis avait vécu. Dans cette partie des bâtiments étaient installés les services ministériels du comte de Brienne et le service des Dépêches.

Mais si on les avait facilement laissés franchir le premier poste, pénétrer dans le palais lui-même relevait d'une difficulté plus grande. Des Suisses, en casaque rouge à parements bleus et culotte blanche, leur barrèrent le passage. Heureusement, Bauer put s'expliquer avec eux en allemand, et un brigadier accepta d'aller chercher un cornette des cheveau-légers assurant la garde. Louis se présenta à nouveau et demanda qu'on le conduise à M. Rossignol. Il ajouta qu'il était un ami de M. de Baatz, et que M. d'Artagnan répondrait de lui si on allait le prévenir,

L'officier, tout en lissant sa moustache en croc, lui expliqua avec suffisance que M. de Baatz se trouvait désormais au service du cardinal, et qu'il n'était pas là pour l'heure. Louis proposa le nom de M. Isaac de Portau – M. du Vallon – mais il lui fut répondu que celui-ci avait quitté le service. Fronsac insista alors en donnant le nom de M. de Lionne, son ami, et en glissant un écu préparé dans la main de l'officier en lui demandant de le boire à sa santé. Le cornette fut impressionné par le nom du ministre, mais l'écu emporta ses ultimes hésitations et il appela un garde pour lui donner l'ordre d'accompagner les deux visiteurs chez M. Rossignol, puis de les reconduire dans la cour.

Ils pénétrèrent enfin dans les appartements du roi qu'ils traversèrent pour entrer dans la seconde cour intérieure. De là, ils suivirent un chemin que Louis connaissait bien jusqu'au grand escalier à balustres. Ensuite ils empruntèrent un couloir desservant des cabinets de travail et des bureaux où travaillaient des employés aux écritures, des clerks, des commis et des secrétaires. Cette galerie était éclairée par des lanternes à bougies attachées aux murs, et des gardes-françaises en assuraient la surveillance. C'est ici qu'on logeait les offices ministériels des secrétaires d'État, dont celui des Dépêches et du Chiffre. Le cardinal Mazarin, installé dans l'aile d'en face, celle où habitait la reine, pouvait ainsi à tout instant être informé des courriers.

Un laquais gardait la porte d'Antoine Rossignol. Louis donna son nom et assura que M. Rossignol le recevrait. Le laquais gratta à la porte, entra quand il reçut une réponse, puis échangea quelques mots et fit entrer Fronsac. Bauer resta dehors avec le soldat qui les avait accompagnés.

— Monsieur Fronsac ! Si je m'attendais ! fit Rossignol en se levant péniblement de son siège pour s'avancer.

Le chef du bureau du Chiffre avait un visage épais, aux lourdes paupières d'endormi, dont une fine moustache était la seule fantaisie. Au premier regard, on le prenait facilement pour un balourd. Gédéon Tallemant, l'ami de Louis, son voisin de quartier, le surnommait d'ailleurs le Pauvre Homme. Mais si on croisait ses yeux perçants, le doute s'installait, et si on échangeait quelques mots avec lui dans le domaine des chiffres, on découvrait un maître. Il se disait capable de décoder n'importe quelle écriture secrète. Déchiffrer le rébus des templiers ne pourrait donc que le passionner, avait songé Louis.

Le bureau n'était pas grand. Instinctivement, Fronsac se rapprocha du feu qui ronronnait. Malgré ses bottes, il avait les pieds gelés.

Les deux hommes s'accolèrent avec sympathie. Rossignol approcha lui-même une chaise au marquis et lui proposa d'aller faire chercher du vin chaud.

— Merci, M. Rossignol, mais je ne vais pas vous ennuyer longtemps. Je ne suis venu que pour vous soumettre un petit problème.

En parlant, il remarqua avec plaisir que sur le mur en face de lui se trouvait la nature morte peinte par Louise Moillon. Il se demanda si son frère était toujours l'un des chiffreurs travaillant dans la pièce d'à côté⁷¹.

— Expliquez-moi... dit Rossignol avec gourmandise.

Écartant son manteau, Louis sortit de son pourpoint le papier sur lequel il avait recopié le texte des templiers.

— Un de mes amis a découvert ce document chez lui, expliqua-t-il en tendant le feuillet. Il pense qu'il dissimule un secret, peut-être un trésor caché...

Rossignol le prit et l'approcha du chandelier pour avoir plus de lumière.

— TRIG. FER. ARC. IN ARC. 3-4.19.2.14-6.2.20.1.16.20, lut-il. Étonnant ! De quand date ce texte ?

— Du treizième siècle. Mon ami pense que les abrégés veulent dire *Triginta ferreae arcae in arcae*, ou *Triginta ferreae arcae in arca*. Je lui ai plutôt suggéré : *Triginta ferreae arcae in Arcadia*. Mais nous butons sur les chiffres. Il croit que ce pourrait être un nombre de pas à faire... Mais à partir d'où ?

— Non ! fit Rossignol en secouant catégoriquement la tête. J'ai déjà vu ce genre de message codé, les chiffres sont là pour comprendre le texte.

— Que voulez-vous dire ?

— Il faut trouver la bonne combinaison. Il y a sûrement une substitution des nombres aux lettres. Pouvez-vous me le laisser ?

— Oui, mais il s'agit de quelque chose de confidentiel...

— Je ne fais que des travaux confidentiels ! sourit Rossignol en insistant sur le *que*. Je vous écrirai à Mercy, si je trouve quelque chose. Ou plutôt, je viendrai vous voir.

Louis, rassuré, le remercia et prit congé. Dans la galerie, il ne retrouva pas Bauer, mais le laquais lui indiqua la salle des gardes où le Bavaois l'attendait. Il vidait un grand verre de vin de Suresnes dans une petite pièce envahie par la fumée des pipes de terre des Suisses.

— Pour me réchauffer, argumenta-t-il à son maître en reprenant son espadon posé contre un mur.

*

Louis remonta en croupe sur le cheval de Bauer – une bête énorme capable de supporter le poids de plusieurs hommes ! – afin de se rendre chez François Guénault, le médecin de la reine, qui habitait non loin du Palais-Royal. Il connaissait Guénault depuis quelques années, et lui faisait confiance⁷². Reçu sans attendre, il évoqua la blessure de Voiture – le médecin avait eu connaissance du duel puisqu'on ne parlait que de ça en ville – et lui remit quelques louis pour qu'il passe examiner le blessé et vérifie si le chirurgien l'avait bien soigné.

Avec son expression habituellement désagréable, Guénault lui conseilla de passer chez un apothicaire de ses amis, rue Saint-Honoré.

— Il se trouve quasiment à l'encoignure de la rue des Poulies. Juste à côté du traiteur à l'enseigne du *Louis d'Or*. Prenez-lui ses confitures de rhubarbe, elles guérissent la fièvre aussi bien que le quinquina.

Le médecin avait beau être laid comme une guenon avec son visage livide et osseux et

ses lèvres fines qui ne souriaient jamais, il était pourtant l'un des meilleurs de Paris. Décidé à suivre son conseil, Louis le remercia et repartit. À la demande de son maître qui craignait que l'apothicaire ne soit fermé, Bauer pressa sa monture dans la rue Saint-Honoré. Avec la nuit qui s'approchait, le froid se faisait plus vif et le gel figeait le mélange noirâtre de boue et de crotte qui couvrait le sol ; aussi ne risquaient-ils pas d'être éclaboussés par les sabots du cheval. Même les habituelles odeurs répugnantes des déjections avaient disparu comme par enchantement. En revanche les chutes des passants étaient nombreuses, au grand rire des badauds, des marchands et des artisans encore ouverts.

Rue des Poulies, l'apothicaire était ouvert. Louis acheta plusieurs pots de confiture de rhubarbe, ainsi que d'autres confitures et fruits confits dont il savait que Voiture raffolait. La somme à payer était rondelette, mais l'apothicaire promit que son commis les porterait immédiatement chez le poète.

69 *L'Énigme du clos Mazarin*, éditions du Masque.

70 Les médecins se répartissaient entre partisans de Galien – et de la saignée – menés par Guy Patin et la faculté de médecine de Paris, et spagiristes, partisans des remèdes chimiques. Ceux-là suivaient les préceptes de Renaudot et de la faculté de Montpellier. En 1644, le Parlement avait enlevé à Renaudot tous ses titres, donnant raison à Guy Patin.

71 Voir *La Conjecture de Fermat*.

72 La première rencontre de Fronsac avec Guénault a été rapportée dans *La Conjuración des Importants*.

Louis voulait encore voir Gaston avant de rentrer, aussi prirent-ils la direction de la rue de la Verrerie. Bien qu'ayant mis ses bottes à revers, il avait les pieds gelés et, même enroulé dans son manteau, frissonnait. Plusieurs fois, il regarda avec envie des échoppes de pelletiers et de fourreurs, facilement reconnaissables à leur enseigne représentant généralement un agneau pascal avec une croix. Si ses finances s'arrangeaient – mais avec les dépenses qu'il venait de faire, elles n'en prenaient pas le chemin ! – il se promit d'acheter un jour une pelisse de loup. Julie s'en était fait faire une en renard par un pelletier de la rue du Temple et la portait tous les jours.

Enfin ils arrivèrent à l'immeuble mitoyen de la maison du marchand de porcelaine Trincard⁷³ où Gaston occupait quatre pièces du deuxième étage. Averti par le cordon du porche d'entrée, le concierge les fit entrer dans la cour. De là, ils grimpèrent l'escalier principal et François, le laquais de la maison, vint leur ouvrir.

Gaston était justement dans sa grande antichambre, chauffée par un feu d'enfer, assis à une table de travail. Il se leva en voyant ses visiteurs.

— Louis ! Bauer !

Les amis s'étreignirent avec affection.

— François, allez vite chercher madame ! ordonna Gaston.

— Je ne fais que passer, expliqua Louis. Julie m'attend pour souper. Je reviendrai te voir demain ou après-demain.

— Tu vas rester seulement quelques jours ? demanda Gaston, apparemment contrarié.

— Oui, sans doute... je suis venu voir Vincent qui est alité.

— Est-il malade ?

— Tu l'ignorais ? Il s'est battu en duel, jeudi, avec Chavaroché, qui lui a percé la cuisse.

— Le sotard ! Avec Armande, nous avons rejoint la Cour à Saint-Germain, le prévôt de l'Hôtel du roi souhaitant que je sois près de lui. La régente venait visiter la reine d'Angleterre, qui vit là-bas en exil, et qui est malade, donc nous ne sommes revenus qu'hier. Tu me voyais en train de lire les dossiers et les mémoires apportés en mon absence.

À ce moment, Armande entra, venant de la bibliothèque, accompagnée de sa cousine Angélique. François était déjà reparti chercher des chaises et des escabelles. Quand il revint, ils s'installèrent au plus près du feu et une servante apparut avec des bouillons et du vin chaud.

Après avoir posé son épée et son espadon contre un mur, Bauer s'assit sur un petit banc, le seul siège assez large pour lui qui fléchit néanmoins en faisant entendre un inquiétant craquement. Vexé par les éclats de rire, il se leva et préféra rester debout.

— Allez donc dans la cuisine, monsieur Bauer, l'invita Armande avec un amusement chaleureux, les bancs y sont plus solides et la cuisinière vous servira quelque chose de plus consistant que ces bouillons de poule !

Les yeux du Bavaois s'éclairèrent. Il n'attendait que cette proposition, sachant que la cuisinière de Gaston faisait des pâtés de lièvre dont il était très friand.

Autour du feu, chacun donna aux autres de ses nouvelles. Louis remarqua combien Gaston et Armande paraissaient heureux. Angélique parla de ses rôles au théâtre du Marais,

et Louis raconta les soucis que lui causait son domaine.

— Nous avons engagé de grands travaux et sommes maintenant soumis aux récoltes à venir. Qu'elles soient mauvaises, et ce sera la famine à Mercy. Une nouvelle enquête comme celles du clos Mazarin, ou de Tancrède de Rohan, me serait bien utile !

— Je n'hésiterai pas à proposer ton nom au prévôt de l'Hôtel, ou à M. Séguier, si une affaire insoluble se présente, encore qu'en ce moment il n'est peut-être pas très sensé de travailler pour la Cour. Mais parle-moi plus longuement du duel de Voiture... Il est gravement blessé ?

Louis lui raconta ce qu'il savait.

— Une blessure à la cuisse peut le laisser alité six mois, observa songeusement Gaston, et peut-être restera-t-il invalide. Est-il bien soigné, au moins ?

— J'ai demandé à M. Guénault d'aller le voir... Mais, à mon tour de t'interroger, Gaston, tu paraissais contrarié lorsque je t'ai dit que nous resterions à Paris quelques jours...

M. de Tilly soupira en approuvant de la tête.

— La ville est fort agitée. En janvier, je suis intervenu au Palais à l'occasion d'une émeute. Je crois être arrivé à temps pour éviter qu'on ne pendre M. de Thoré, et peut être même M. Molé. Mais si les gardes-françaises n'étaient pas venus à notre secours, j'aurais peut-être fait aussi les frais de cette sédition...

— M. Molé, le premier président ? Qui voulait le pendre ? s'enquit Louis, stupéfait.

D'un ton faussement insouciant, son ami lui raconta l'émeute, ainsi que ses raisons.

— Ce n'était pas de la populace, Louis ! Ce n'étaient pas des portefaix ou des miséreux ! Mais d'honnêtes bourgeois de Paris, des avocats, des procureurs... des gens exaspérés par la politique de Mazarin.

Il poursuivit :

— Les jours suivants, les choses ne se sont pas calmées, bien que je n'aie pas suivi les événements de près, car je suis en ce moment très occupé par une affaire difficile. Mais Armande, Angélique et François m'ont raconté l'agitation qui a régné après l'échauffourée. Plusieurs nuits de suite, des coups de mousquet ont retenti en ville. Il y a même eu des accrochages entre la garde bourgeoise et les gardes-françaises. M. Le Féron a prévenu le Palais-Royal que tout Paris était sur le point de prendre les armes.

— Pourtant j'ai trouvé la ville calme, tout paraît rentré dans l'ordre...

— Pas pour longtemps ! fit Gaston, sombrement. Il y a eu un lit de justice à la mi-janvier, et Mazarin est parvenu à imposer ses maudits édits, mais l'agitation n'a pas cessé et, au début du mois, le Parlement a décidé de revenir sur l'enregistrement des édits imposés. M. Boutier m'a confié que les parlementaires sont très remontés contre la Cour et veulent surtout annuler un décret portant sur la création de douze charges de maître des requêtes.

— Mais cela ne concerne que le Grand Conseil... En aucun cas les bourgeois...

— Maintenant, chacun a ses revendications. Certains veulent une réduction des tailles, d'autres qu'il soit interdit de les donner en traité à des partisans, d'autres encore que le rachat des droits de la censive royale soit supprimé. Quelques-uns, enfin, que l'on supprime les lettres de cachet. Dans les quartiers, on parle de réactiver le guet bourgeois afin d'interdire un retour des gardes royaux. Pour l'instant, tout ça est très confus, mais qu'il y ait union entre le peuple et le Parlement et qu'ils se trouvent un chef pour les diriger, alors nous revivrons la Ligue.

— Tout de même ! Condé est à la Cour, il peut faire venir son armée en quelques jours.

Les séditieux risqueraient gros !

— Condé vient de partir en Bourgogne, intervint Armande.

Louis ne parut guère convaincu par une extension des troubles :

— Les bourgeois ne sortiront jamais de leur boutique pour livrer bataille aux gens du roi ! Je les connais bien, j'en suis un !

— Certes, la bataille ne serait pas rude, s'il n'y avait qu'eux⁷⁴...

Gaston se leva pour prendre un papier sur sa table de travail. Il le tendit à son ami :

— ... Parmi les dépêches que j'ai reçues, se trouvait celle-ci. Dimanche, le marquis de Fontrailles a été libéré de la Bastille.

Même s'il s'y attendait, ce n'était pas une bonne nouvelle pour le marquis de Vivonne. Peu de gens le haïssaient autant que Louis d'Astarac, marquis de Fontrailles.

La première fois où Louis Fronsac avait croisé sa route, c'était quand Fontrailles complotait avec le favori royal, M. de Cinq-Mars, pour déposer le roi et le remplacer par son frère. Louis avait découvert des lettres de la maîtresse du favori et, en les remettant au cardinal Mazarin, il avait fait échouer la conspiration⁷⁵. Un an plus tard, allié à la duchesse de Chevreuse, Fontrailles avait préparé un autre complot visant à écarter Mazarin après la mort de Louis XIII afin d'installer à sa place le duc de Beaufort. Une fois encore, Fronsac l'avait déjoué alors même que le marquis avait lancé tous les truands de Paris à ses trousses⁷⁶.

Peu après, à la tête d'un réseau d'espionnage qui avait mis en émoi le service du Chiffre, Fontrailles avait encore tenté d'éliminer Louis Fronsac, chargé par Loménie de Brienne de démasquer ceux qui livraient à l'Espagne les dépêches secrètes concernant le congrès de Munster⁷⁷. Enfin, enquêtant en Provence sur de fausses lettres de provision pour des charges de conseillers au Parlement, Louis avait découvert que le maléfique marquis était une fois de plus l'organisateur de cette cabale visant à compromettre le cardinal Mazarin auprès de la reine.

— Tu crains quelque chose de sa part ? Qu'il veuille se venger de moi ?

— Non, Fontrailles est dangereux, c'est certain, mais la passion ou la haine ne l'a jamais gouverné. Il ne perdra pas de temps avec toi, ou avec moi, sauf si nous nous mettons en travers de son chemin. Seulement la situation lui est favorable. Il a rejoint notre ami Paul de Gondi pour le conseiller. Tu sais combien le coadjuteur est aimé du peuple. Il pourrait devenir un chef redoutable de tous les malcontents.

— Gondi ? Il n'a pas de troupes ! Et n'est que coadjuteur ! Serait-il assez fou pour s'embarquer dans une sédition ?

Gaston se tut un instant avant de préciser sa pensée :

— Tu te souviens de la dispute dans laquelle tu t'étais distingué, lorsque nous étions en sixième ? *La divine Providence protège les princes naturels des méchants*⁷⁸.

— Bien sûr !

— Tu avais choisi d'illustrer cette maxime par le récit de la conjuration de Fiesque.

Gaston se tourna vers Armande et Angélique afin de leur expliquer :

— Il s'agit d'une conspiration qui s'est déroulée en 1547 dans la république de Gênes, alors dirigée par Andrea Doria. Giovanni Luigi Fiesco était un noble descendant des plus grandes familles de la Ligurie. Il avait proposé au peuple qui grondait contre la domination des Doria de le libérer. Pour ce faire, il avait fait entrer des armes dans Gênes, puis, avec une poignée de conjurés, avait pris possession du port et des portes de la ville. Il était près de

réussir quand, en passant sur une planche qui enjambait un quai, il est tombé à l'eau et s'est noyé, ce qui a provoqué la ruine de la conspiration.

« Paul de Gondi a toujours jugé que Fiesque avait eu raison d'agir ainsi et avait seulement manqué de chance. À dix-huit ans, il a même écrit un livre sur cette histoire⁷⁹. J'ai dans l'idée qu'il voudrait agir à Paris comme Fiesque a agi à Gênes.

— Si notre ami s'engageait dans cette mauvaise affaire, je ne pourrais que le plaindre... murmura Louis, incrédule.

— Seul, il en serait incapable, mais en agitant le peuple avec ses amis, il pousse Mazarin à la faute. Je te l'ai dit, tout peut arriver si la Cour est maladroite. N'oublie pas l'habileté de Fontrailles. Tout ceci pour t'avouer que je préférerais te savoir chez toi à Mercy... Tes parents devraient aussi te rejoindre, ajouta-t-il après un instant.

Louis ne répondit rien. Il n'était pas un soldat, mais avait eu l'occasion de se battre. Et Bauer se trouvait à son côté. Comme Gaston, il ne croyait pas que Fontrailles puisse s'en prendre à lui et il croyait toujours Paul de Gondi son ami, même après l'épisode de la lettre volée⁸⁰. À ses yeux, il n'y avait donc aucune raison de ne pas séjourner à Paris.

Seulement, il y avait Julie... et il pouvait aussi se tromper sur les motivations de Louis d'Astarac. Il se souvint de ce jour de 1643 où M. de La Rochefoucauld était venu le prévenir⁸¹ que Fontrailles et Montrésor avaient réuni une cinquantaine de truands pour l'assassiner, sur ordre de Marie de Chevreuse. Ils avaient prévu de barrer la rue, de prendre d'assaut sa maison et, en cas d'échec, de la faire sauter avec des mines, ainsi que les habitations proches⁸².

Un frisson le parcourut. Pouvait-il mettre en danger la vie des siens et de ses voisins ?

— Tu risques autant que moi ici, dit-il avec nonchalance, pour dissimuler l'inquiétude l'envahissant.

— Je sais me défendre, et je n'aurai que ma famille à protéger si les choses tournent mal. J'ai aussi La Goutte et je peux trouver des archers ou des exempts...

— Tu es dans le vrai, agréa Louis, après un ultime temps de réflexion. Au demeurant, nous n'avions pas prévu de nous attarder à Paris. Nous partons donc demain. Mais si nous ne nous revoyons pas de quelque temps, parle-moi un peu de cette affaire difficile à laquelle tu as fait allusion. Tu as piqué ma curiosité ! C'est en rapport avec cet hospitalier duelliste, ou avec ce faux prêtre qui a dupé la pauvre femme ? Depuis que je t'ai rapporté qu'aucun des domestiques de l'étude ne connaissait de prêtres barbus à la Merci ni n'avait entendu parler de diable sur la butte du Temple, je n'ai eu aucune nouvelle de ce sujet !

À la fin de l'année précédente, avant de rentrer à Mercy, Louis était en effet passé voir Gaston pour lui raconter le rapide interrogatoire qu'il avait fait auprès des époux Bouvier et de Mme Malet. Et depuis, Gaston n'avait pas écrit à son ami, trop occupé par l'affaire du domestique découpé en morceaux.

— Mme Dufresne a été libérée après avoir reçu ses coups de fouet. Je suis allé à nouveau l'interroger, mais ce fut sans intérêt. En revanche, l'affaire de l'hospitalier a été résolue par M. de Bussy...

— Comment cela ? s'étonna Louis.

Gaston lui raconta – avec un certain dépit – la manière dont le comte, provoqué par le fameux hospitalier, avait blessé ce dernier gravement. Depuis, le duelliste ne s'était plus manifesté, peut-être était-il mort.

— Quant à l'histoire qui me préoccupe, c'est tout autre chose, et si tu n'étais pas passé

ce soir, je songeais justement à t'écrire pour te demander conseil !

Louis se cala bien sur sa chaise pour écouter, et Gaston commença son récit par le vol du contenu du coffre de M. de La Rivière et le poursuivit par la découverte du valet découpé en quartiers.

— J'ai lu cette horrible affaire dans la gazette de M. Renaudot, remarqua-t-il, mais je ne savais pas que tu t'en occupais.

— Avec l'aide de La Goutte et d'un exempt très habile – il se nomme Desgrais – j'ai déjà interrogé une centaine de domestiques à l'hôtel d'Orléans. J'ai même arrêté un garçon barbier, un apothicaire et une servante, mais ils n'y étaient pour rien. La seule chose dont on soit sûr est qu'un garde a vu deux barbus quitter le palais après avoir montré le sauf-conduit permettant d'entrer et de sortir. Ils transportaient deux sacs et auraient rejoint une femme.

Louis resta silencieux.

— À Saint-Germain, j'ai parlé au marquis de Sourches⁸³. À ses yeux, il s'agit de voleurs qui connaissaient les lieux, mais il pense qu'on ne les retrouvera jamais. Selon lui, le duc d'Orléans n'est nullement en danger, et il m'a conseillé d'abandonner. Déjà, M. Séguier songe à classer l'affaire.

— Il n'est pas si facile de découper un corps humain en morceaux, surtout si on veut éviter qu'il ne saigne trop. Je doute qu'il s'agisse de simples voleurs.

— Je me suis demandé si ce n'étaient pas des garçons bouchers. J'ai appris que les apprentis d'un maître de cette confrérie livrent de la viande trois fois par semaine aux cuisines. Je pensais les interroger cette semaine.

— Des garçons bouchers sachant à la fois où se trouvaient les latrines, que l'abbé de La Rivière ne serait pas là, et que son coffre débordait d'or ? Ce serait étonnant ! Ou alors, il s'agit de gens bien informés.

Gaston grimaça tant il s'était fait lui aussi ces réflexions. Ils partagèrent un silence de connivence, interrompu seulement par les craquements et le ronronnement du feu. Armande allait prendre la parole quand elle remarqua que Louis, les yeux baissés, renouait un des rubans noirs de son poignet gauche avec beaucoup d'attention. Il paraissait si concentré qu'elle n'osa l'interrompre.

— Tu sais Gaston, dit-il, quand la ganse fut parfaite, j'ai souvent observé que le hasard était facétieux... Ainsi tu as rencontré M. Goulas, le secrétaire des commandements du duc ?

— Oui, sa fille s'est d'ailleurs mariée hier⁸⁴. Mais pourquoi me demandes-tu ça ?

— Ne m'as-tu pas dit que M. Dufresne, celui qui a attiré sa femme dans ce traquenard diabolique sur la butte aux moulins, était chirurgien valet de chambre de M. Goulas ?

— C'est vrai, j'ai d'ailleurs songé à interroger ce Dufresne au sujet de sa femme, mais il ne vit pas au palais. Durant son service, il loge chez son maître, rue Barbette.

— Tu devrais plutôt l'interroger sur Paris, le valet dépecé de M. de La Rivière. Il doit parfois accompagner son maître au palais, et l'a certainement rencontré.

Louis s'arrêta de parler et considéra successivement Gaston, Armande et Angélique qui l'écoutaient avec attention :

— Si ce Dufresne est vraiment chirurgien, il a appris à découper un corps. Or cet homme me paraît fort retors, si son épouse ne t'a pas menti.

— C'est un peu juste pour le suspecter, et bien des valets de chambre sont barbiers chirurgiens, objecta Gaston, visiblement contrarié de ne pas avoir songé à cette évidence.

— Certes, mais un dernier indice me trouble. Madeleine Dufresne t'a raconté que le prêtre qui l'a conduite au Diable avait une épaisse barbe, or le garde du palais d'Orléans a vu deux barbus quitter les lieux le soir de Noël. As-tu songé que ces barbes auraient pu être fausses ?

Cette fois, Gaston ne répliqua pas, mais son regard sombre parlait pour lui. Il tentait de dissimuler le ressentiment qu'il éprouvait envers lui-même. Présentées ainsi, les déductions de son ami devenaient des évidences, et il enrageait de ne rien avoir remarqué !

— J'irai interroger Dufresne demain, décida-t-il.

— Ils étaient deux, ne l'oublie pas. Je serais toi, j'irai d'abord interroger Madeleine Dufresne pour qu'elle te révèle le nom du meilleur ami de son mari. Imagine qu'il soit aussi chirurgien ! Voire qu'elle connaisse ce pauvre Paris...

*

Louis eut un peu de mal à convaincre Julie de ne pas rester plus longtemps à Paris, mais elle changea d'avis quand Germain Gaultier lui raconta les affrontements qui avaient eu lieu entre les troupes bourgeoises et les gardes-françaises dans la rue Saint-Denis. Ils partirent donc le lendemain matin et s'arrêtèrent à l'étude de la rue des Quatre-Fils où Louis proposa à son père de le rejoindre à Mercy afin d'y rester quelques semaines, le temps que les troubles se calment. Le premier clerc, M. Bailleul, pouvait s'occuper des affaires courantes avec le frère de Louis.

Mais M. Fronsac père n'avait pas le même sentiment que Gaston. Il martela à son fils que les Parisiens avaient raison d'exiger une baisse des impôts et de refuser les taxes abusives que M. Particelli voulait leur imposer. Il en avait d'ailleurs parlé quelques jours plus tôt avec M. Le Féron. Le prévôt de Paris lui avait certifié, après avoir rencontré la reine, que les esprits évoluaient au Palais-Royal. Maintenant que le Parlement s'était rangé du côté des Parisiens, Le Féron ne doutait pas que cette dernière écoute. Elle avait toujours fait preuve d'un grand sens politique, tout comme Mazarin. Bref, il ne risquait rien et ne voyait pas l'intérêt de se réfugier à Mercy, alors qu'il avait tant de travail à l'étude.

Louis n'insista pas, n'étant pas entièrement convaincu que les craintes de Gaston soient justifiées et se disant que si les choses s'aggravaient, son père avait assez de jugement pour le rejoindre.

Le carrosse repartit en direction de la rue du Temple. Devant l'enclos, Bauer les attendait. Louis lui avait demandé de partir en tête pour faire préparer et chauffer un des cabinets privés du cabaret du *Chêne-Vert*.

Nicolas et Esprit firent pénétrer le carrosse et le conduisirent jusqu'à l'écurie du cabaret. Là, une servante dirigea les deux femmes à la chambre réservée et leur porta une collation. Louis avait prévenu son épouse qu'il en aurait pour une heure ou deux.

Il se rendit en premier lieu dans le cloître qu'il examina une nouvelle fois, écartant la neige et les feuilles mortes des inscriptions à demi effacées. Mais il ne découvrit rien pouvant avoir un rapport avec le jardin d'Éden.

Il entra dans l'église. Un prêtre, qui vaquait dans l'une des chapelles transversales, l'ignora. Il alla directement sous la rotonde où se trouvaient les gisants des grands maîtres. La plupart des sculptures étaient encore en parfait état, mais certaines inscriptions mortuaires parfois illisibles ou absentes. Aucune ne lui parut posséder de lien avec le contenu du parchemin, mais il l'avait déjà observé à sa précédente visite.

Sur ces gisants, les chevaliers du Temple étaient représentés en armure, leur épée à la

main, ou dans le fourreau, voire à demi sortie. Cette représentation indiquait s'ils étaient morts en combattant ou non. De même, ceux coiffés d'un heaume révélait qu'ils étaient restés en Terre sainte, ce qui signifiait un tombeau vide. En revanche, ceux au heaume à leurs pieds étaient sous la dalle.

Les pieds des gisants reposaient sur un animal, un lion, un dragon, et même un aigle à deux têtes pour l'un. Lequel avait d'ailleurs son heaume sur la tête et l'une de ses mains posée sur un coffret ressemblant à un reliquaire. Tous portaient un écu, parfois avec leurs armes gravées.

Louis examina les dalles mortuaires et en déchiffra les épitaphes, puis se rendit dans chacune des chapelles et, enfin, derrière l'autel. Après avoir lu des dizaines d'inscriptions, aucune ne parut rejoindre le texte mystérieux de M. de Bussy. Il dut paraître déçu, car le prêtre de la chapelle, intrigué par son manège, s'approcha.

— Mon fils, que quêtez-vous dans la maison de Dieu ?

— Je m'intéresse aux grands maîtres du Temple, mon père, et aux inscriptions qui les concernent.

— Avez-vous trouvé ce que vous cherchez ? demanda le religieux en observant son interlocuteur.

— Non, mon père.

Le prêtre resta encore un instant à l'observer avant de dire :

— Il y a d'autres gisants dans la grande salle de la grosse tour, mais si vous revenez demain, le père Sulpice, qui connaît toute l'histoire du Temple, pourrait certainement vous aider. Il est malheureusement absent aujourd'hui.

— Dans la grosse tour ? J'ignorais qu'il y eût des tombes là-bas... Peut-on y aller facilement ? Le donjon sert d'arsenal, m'a-t-on dit, mais c'est parfois une prison.

— Les armes et la poudre sont entreposées dans les étages, et la prison est vide depuis longtemps, mais il est vrai qu'en temps normal, vous n'auriez pu y accéder. Le donjon appartient au roi et même le grand prieur n'a pas la clef. D'ailleurs, il y a une petite garnison de Suisses dans le corps de bâtiment et un officier qu'on appelle parfois le gouverneur y bénéficie d'un appartement au troisième étage. Aujourd'hui, pourtant, la tour est ouverte, à cause du visiteur...

— Quel visiteur, mon père ?

— Vous le découvrirez, sourit-il en s'éloignant.

*

La curiosité piquée, Louis ressortit rapidement. Il longea l'église et aboutit à l'allée boueuse desservant le grand donjon. De là, il aperçut un carrosse arrêté devant le pont-levis de la tour carrée.

En s'approchant, il découvrit les portières armoriées d'azur aux trois fleurs de lys d'or et au bâton de gueules. Le carrosse était attelé de quatre chevaux blancs.

Louis connaissait ces armes : c'étaient celles d'Armand de Bourbon. Le frère du prince de Condé.

Que faisait-il là ?

Deux laquais attendaient avec les deux cochers, ainsi qu'une escorte d'une dizaine de cheveu-légers en train de discuter avec les Suisses de garde. L'un d'eux s'avança vers Louis, intrigué et suspicieux envers ce bourgeois apparemment curieux.

— Qui êtes-vous, monsieur ? s'enquit-il avec férocité.

— Marquis de Vivonne, j'ai à voir dans le donjon, répliqua sèchement Fronsac.

— M. le prince s'y trouve, avez-vous affaire à lui ? demanda le Suisse après avoir haussé un sourcil d'étonnement.

— J'ignorais sa présence, mais je connais bien son frère, Mgr de Condé, et je serais heureux de rencontrer Mgr Armand de Bourbon.

Le Suisse hésita. Ce bourgeois sans épée se disant marquis pouvait-il connaître le prince de Condé ? L'argument lui paraissait invraisemblable. Mais monseigneur était tellement surprenant...

— Je vais vous accompagner, décida-t-il, mais si M. le prince me dit que vous l'importunez...

Louis ne releva pas la menace à peine voilée. Ils passèrent le pont-levis qui enjambait un fossé enneigé. La tour principale – le donjon carré – était flanquée de quatre tours circulaires dont le premier étage servait de salle capitulaire et les derniers d'entrepôts à poudre. Ils descendirent quelques marches, le sol s'étant exhaussé, et entrèrent dans une grande salle voûtée de quatre compartiments de croisées d'ogives appuyés sur une massive colonne centrale.

Louis avait aperçu une fois le prince au théâtre du Marais, mais même sans l'avoir jamais vu, il aurait deviné qui il était ; de fait, il n'y avait que trois personnes dans la pièce. Une ordonnance, ou un secrétaire, qui notait des ordres sur un écritoire, un homme âgé couvert du manteau des hospitaliers, et un jeune homme d'une vingtaine d'années au visage fin, coiffé d'un élégant chapeau à pennaches et enroulé dans un épais manteau blanc brodé d'argent. Une légère bosse déformait son épaule. C'était lui.

Tous trois se tournèrent au bruit que firent les nouveaux venus en entrant. Louis s'approcha.

— Monseigneur, dit-il en faisant une révérence avec son chapeau.

Conti leva les yeux et resta impassible, comme s'il cherchait à se remémorer à qui appartenait ce visage lui disant vaguement quelque chose.

— Je suis le marquis de Vivonne, expliqua Louis. Je souhaitais examiner les gisants de cette salle et suis confus de me présenter ainsi à l'improviste ; aussi je peux me retirer sur un mot de Votre Seigneurie.

— Bien sûr ! M. Fronsac ! s'exclama alors Conti d'une voix affectée et haut perchée. Mon frère m'a souvent parlé de vous !

Il se tut une seconde avant d'ajouter :

— Connaissez-vous M. de Bussy, notre grand prieur de France ?

— Je connais seulement son neveu, M. le comte de Bussy, répondit Louis, en s'inclinant une seconde fois.

Le silence s'installa brusquement et devint vite pénible, tandis que l'officier qui avait accompagné Fronsac se retirait de quelques toises, ainsi que le secrétaire.

Le grand prieur parut alors embarrassé. Que voulait ce marquis de Vivonne qui disait connaître son neveu ? Était-ce un importun profitant de la présence du prince pour solliciter quelque grâce ou quelque avantage ? Dans ce cas, ne devait-il pas lui demander de partir ? Ne sachant que faire, et craignant d'être impoli avec un homme qui semblait connaître le prince de Condé, il demanda enfin :

— Pourquoi vous intéressez-vous aux gisants, M. Fronsac ?

— Je trouve émouvantes ces représentations des grands maîtres et des commandeurs du

Temple. En les regardant, j'ai un peu l'impression d'être l'un des leurs, de les connaître, et de vivre avec eux, monsieur le grand prieur.

Il se rendait compte du ridicule de son explication et devinait, au visage impénétrable de ses interlocuteurs, qu'ils ne croyaient pas un mot de son explication. Conti paraissait comme abîmé dans ses réflexions.

— Un prêtre de Sainte-Marie-du-Temple vient de me parler des gisants de la grande tour, poursuivit-il.

De nouveau le silence se fit. Louis se demandait ce que le prince faisait là. S'intéressait-il aux templiers ? Une idée lui traversa l'esprit : Conti pouvait-il avoir eu connaissance de la découverte du comte de Bussy ? Avec son air affable, était-il en train de lui jouer la comédie ?

De son côté, Conti – jeune homme plus fin que ne le pensait son frère – s'était souvenu de la réputation de clairvoyance de Louis Fronsac. Sa visite avait-elle un rapport avec le trésor du Temple ?

— Ainsi vous connaissez M. Rabutin ? demanda-t-il finalement en le gratifiant d'un demi-sourire.

Louis décela un amusement inquiétant dans la question.

— Oui, monsieur. J'ai eu l'occasion de le rencontrer à la fin de l'année dernière, chez Mme de Rambouillet.

— C'est lui qui vous a suggéré cette visite ?

Louis ne put retenir une hésitation qui n'échappa à personne.

— Disons qu'il m'a parlé du Temple et des gisants avec une telle chaleur que j'ai jugé plaisant, comme je passais par ici, de faire une visite dans l'enclos afin d'en savoir plus.

— Quelle coïncidence ! Moi-même, je me passionne pour les templiers ! s'exclama le prince avec une fougue de circonstance. C'est la raison pour laquelle j'ai demandé à M. le grand prieur de me faire visiter l'enclos.

Il se tourna vers l'oncle du comte de Bussy.

— Monsieur le grand prieur, puis-je dire un mot en particulier à M. Fronsac ?

Et, sans attendre la réponse, fit signe à Louis de s'approcher alors que le Grand prieur rejoignait l'ordonnance.

— Monsieur Fronsac, soupira-t-il, quand ils furent seuls, mon frère m'a souvent parlé de votre incroyable talent...

— Monsieur le Prince est bien trop bon envers moi, monseigneur.

— D'autres aussi vous louangent fort. Au-delà des éléments qui nous entourent, vous seriez capable de percevoir des choses là où le commun des mortels ne voit qu'obscurité...

— Il est vrai, monseigneur, que je décèle parfois des solutions au milieu des embrouillaminis.

Le prince sourit, avant d'ajouter :

— Donc c'est M. de Rabutin qui vous envoie ici...

Louis ne parlait jamais de ceux qui lui demandaient son aide, mais Armand de Bourbon était prince de sang. Ne pouvant facilement lui mentir, il éluda :

— M. le comte ignore ma venue aujourd'hui, monseigneur, mais comme je vous l'ai dit, il m'a parlé du Temple, et je souhaitais en savoir plus.

— Bien sûr ! sourit le prince avec chaleur, sans dissimuler son incrédulité. Savez-vous, M. Fronsac, que les templiers auraient fait disparaître leur trésor juste avant leur

arrestation ?

Cette fois, Louis accusa le coup. Il ne pouvait plus douter. Conti se trouvait ici pour le trésor. Mais qui lui en avait parlé ? Le comte de Rabutin ?

Brusquement, la lumière se fit dans son esprit. C'était forcément le grand prieur, puisqu'il était là ! Rabutin lui avait dit avoir parlé du document de Molay à son oncle et celui-ci avait dû tout répéter à Conti !

— On le prétend, monseigneur, mais ce n'est qu'une légende.

Le prince hocha de la tête sans laisser paraître ce qu'il pensait et fit demi-tour pour revenir vers le prieur. Louis le suivit.

— Sachez, monsieur, que vos recherches m'intéressent fort. Nous aurons sans doute l'occasion d'en reparler, déclara finalement Conti. Je vais prochainement monter ma maison, et j'aimerais vraiment avoir un gentilhomme de votre talent auprès de moi.

— J'en serais flatté, monseigneur.

— Je puis être un meilleur maître que mon frère, un plus fidèle soutien que Mgr Mazarin et un meilleur ami que M. de Rabutin. Je sais récompenser la fidélité, et je n'oublie jamais mes amis... ni les autres.

Sur cette demi-menace, le prince le salua avant de proposer au grand prieur de rentrer.

*

Louis demeura seul. Songeur et inquiet. Ce n'est qu'au bout d'un long moment de réflexion qu'il entreprit le tour des gisants de la salle. Il avait presque terminé quand revint le Suisse accompagné d'un officier, lequel se présenta comme le gouverneur de la tour. Il devait fermer la salle et souhaitait que le marquis de Vivonne s'en aille. Avant de partir, Louis l'interrogea.

— Ces gisants étaient à l'extérieur, lui expliqua l'officier. Et je crois que plus personne ne sait où se trouvaient les tombes. Sous cette salle, il n'y a qu'une cave à laquelle on accède par un escalier construit dans le mur.

— Qu'y a-t-il dedans ?

— Rien, ou plutôt de l'eau. Elle est inondée.

73 Les porcelaines les plus recherchées de Paris, à cette époque.

74 Le lecteur des *Mémoires* du cardinal de Retz retrouvera ici une partie des arguments que Paul de Gondî a développé, avec ses propres mots.

75 Voir *Le Mystère de la chambre bleue*, éditions du Masque.

76 Voir *La Conjuration des Importants*, éditions du Masque.

77 Voir *La Conjecture de Fermat*, éditions J.-C. Lattès.

78 Voir *L es Ferrets de la reine*, éditions J.-C. Lattès.

79 Jean-François-Paul de Gondî, *La Conjuration du comte de Fiesque*.

80 *La Lettre volée*, dans *L'Homme aux rubans noirs*, éditions J.-C. Lattès.

81 *La Conjuration des Importants*, éditions du Masque.

82 *La Conjuration des Importants*, éditions du Masque.

83 Jean du Bouchet, marquis de Sourches, prévôt de l'Hôtel du roi.

84 Le mariage avait eu lieu le lundi 24 février.

Le lendemain de la visite de son ami, Gaston se rendit à cheval chez la sœur de Madeleine Dufresne. Veuve, elle vivait dans une pièce glaciale au deuxième étage d'une maison en encorbellement à demi affaissée de la rue du Pont-aux-Biches, un cul-de-sac infâme situé entre les Madelonnettes et les talus de l'enceinte bastionnée.

Comme la dernière fois, Gaston laissa sa monture dans une écurie de la rue de Notre-Dame-de-Nazareth et fit le chemin à pied jusqu'au logis. Il y trouva les deux sœurs, ainsi qu'une petite fille, en train de ravauder des vêtements à la lumière du jour, une lumière fort parcimonieuse, car la pièce large et longue de douze pieds à peine ne bénéficiait que d'une petite fenêtre aux carreaux dépolis. Elles étaient assises sur la paillasse de l'unique lit de planches qu'elles partageaient la nuit. L'endroit et les trois femmes sentaient mauvais. Des poux couraient sur la courtepoinette, des cafards et des punaises sur le sol. Il n'y avait ni cheminée ni feu.

Une fois de plus, Madeleine Dufresne eut un mouvement de terreur en reconnaissant le procureur du For-l'Évêque. Il la rassura et lui expliqua qu'il souhaitait la questionner sur une autre affaire que la sienne. Pour la mettre en confiance, il lui remit même un louis d'or en souhaitant qu'elle s'achète à manger, la pauvre femme étant aussi maigre que lorsqu'il l'avait vue en prison.

Gaston s'assit sur la seule escabelle de la pièce.

— Parlez-moi de votre époux, lui demanda-t-il.

Madeleine Dufresne prit un air apeuré.

— Que puis-je vous dire, monsieur ? Il me battait souvent, mais c'était un bon mari. Nous avons une belle maison, bien meublée et bien chauffée, avec des pots et des assiettes sur notre dressoir et du beau linge dans notre armoire. Je mangeais à ma faim, et je pouvais même aider ma sœur et sa fille. Mais ce bonheur a disparu à cause de ma sottise.

— Comment l'avez-vous connu ?

— Mon père était alénier et fabriquait des aiguilles pour les bourreliers. Sans être riche, il a pu me doter et Jacques, mon mari, m'a épousée, voilà cinq ans. Avec ma dot, il a acheté une charge de barbier chirurgien au service du secrétaire des commandements de M. d'Orléans. Je n'ai jamais été belle, mais il s'intéressait à moi, et finalement nous vivions honnêtement, car il avait de bons gages régulièrement payés.

— Vous connaissiez ses amis ?

— Il n'en avait guère, monsieur. Le seul homme qui venait parfois chez nous est un autre barbier chirurgien, M. Nicolas Campi, un valet de chambre de M. le comte de Franquetot, lequel est lieutenant des gendarmes de la reine.

À ces mots, Gaston se figea et devint très attentif.

— Comment se connaissaient-ils ?

— Ils avaient fait leurs études de chirurgie ensemble.

Elle murmura à voix basse :

— Mon mari tournait beaucoup autour de Mme Campi qui est bien plus séduisante que moi. Il la connaissait déjà avant de me rencontrer.

— Savez-vous où habite M. Campi ? interrogea Gaston en essayant de dissimuler son

excitation.

— Pas loin d'ici, rue des Vertus, la maison à l'enseigne du *Grand-Coq*.

— Avez-vous revu votre mari, depuis votre condamnation ?

— Non, monsieur.

Une idée trottait dans la tête de Gaston depuis que Louis lui avait dessillé les yeux, et comme Madeleine Dufresne paraissait en confiance, il lui demanda :

— Combien de domestiques aviez-vous ?

— Une femme de chambre qui faisait aussi la cuisine, et un valet qui accompagnait mon mari à son service.

— Votre mari les a gardés ?

— Le valet, sans doute. Mais pas la femme de chambre. Je l'ai rencontrée plusieurs fois et elle ne vient chez lui que pour nettoyer et faire la cuisine lorsqu'il n'est pas chez M. Goulas, rue Barbette.

— Il était souvent en service ?

— Il loge une semaine sur deux chez M. Goulas, mais même quand il ne s'y trouvait pas, il s'absentait souvent.

— Connaisait-il un nommé Paris ? Un valet de chambre ?

— Je crois, c'est un nom dont je me souviens, ils en parlaient parfois avec M. Campi, quand ils dînaient ensemble chez nous.

— Avez-vous gardé une clef de votre maison, madame ?

Elle se méprit sur sa question.

— Non, monsieur ! Je suis partie seulement avec les habits que j'avais sur moi quand on m'a emprisonnée. Je n'ai pas osé y retourner après ma libération. Mes robes et mes chemises sont restées là-bas.

Son regard s'abaissa sur ses pauvres vêtements rapiécés.

— Dommage, regretta Gaston en se levant pour partir, songeant qu'il aurait bien fait une discrète perquisition dans la maison du valet de chambre barbier chirurgien avant d'aller chez Campi.

— Attendez, monsieur le commissaire ! déclara alors la sœur, jusque-là restée silencieuse.

Il posa sur elle un regard interrogatif.

— Ma sœur m'avait confié des clefs quand elle y habitait. Je les ai toujours.

— Mais je ne veux pas retourner dans cette maison ! cria Mme Dufresne. Je ne veux plus le revoir ! Il me battra si j'y vais !

— Je ne crois pas que M. le commissaire souhaite t'y envoyer, Madeleine, la calma sa sœur... mais qu'il veut y aller tout seul...

Gaston la considéra avec intérêt, puis hocha lentement la tête. Celle-là était fine mouche.

La sœur ouvrit un coffre vermoulu, fouilla à l'intérieur et en ressortit deux clefs.

— Les voilà, monsieur. La plus grosse ouvre la porte du bas. M. Dufresne habite au premier étage.

— Pouvez-vous m'indiquer où est votre maison, madame ?

Mme Dufresne ouvrit la bouche pour parler, mais sa sœur la devança :

— Anne va vous conduire, c'est ma fille. Elle reviendra seule.

— Mesdames, expliqua-t-il alors, il est possible que M. Dufresne soit impliqué dans

une grave affaire. Mais je peux me tromper, aussi c'est ce que voudrais vérifier chez lui. Je vous demande donc de ne parler à personne de ma visite. Je vous rapporterai ces clefs sous quelques jours.

Il les considéra toutes deux, puis l'enfant, et leur sourit en se recoiffant de son chapeau.
— Vous m'avez éclairé et je saurai m'en souvenir, poursuivit-il.

*

Une fois dehors, tenant la main de la petite Anne, il se rendit rue de Notre-Dame-de-Nazareth, qui faisait l'angle avec le cul-de-sac du Pont-aux-Biches. Cette rue avait été en partie établie sur l'égout qui se vidait dans les fossés de la ville. Plusieurs portions étant découvertes, malgré le froid l'odeur s'y avérait pestilentielle.

Anne la guida vers une étroite bâtisse de pierre située en face de l'écurie où il avait laissé son cheval.

— C'est celle-là, monsieur, la demeure de ma tante.

— Attends, dit-il. Il fouilla sa bourse et lui donna un sol. Va t'acheter une oublie !

L'enfant partit en courant, serrant avec bonheur la pièce dans son petit poing.

*

Gaston la regarda s'éloigner avant de se diriger vers la maison. Elle faisait environ douze pieds de large et sa façade était tapissée de lierre. Son rez-de-chaussée ne possédait qu'une fenêtre ogivale protégée par des barreaux de fer. À l'extrémité droite, se trouvait une porte massive, arrondie, et cloutée avec de larges ferrures. Un peu plus loin, un haut mur devait clore un jardin et, sur la gauche, s'ouvrait un cul-de-sac bordé d'ifs où était installé un tailleur de pierres. Personne ne faisait attention à lui sinon peut-être un savetier un peu plus haut qui, de son échoppe, l'observait par instants. Il s'avança vers la porte, fit tourner la clef dans la serrure et entra.

Il découvrit un escalier à vis qu'il grimpa rapidement. En haut, il frappa à la seule porte et attendit, prêt à donner une vague explication si un valet, ou même Dufresne, lui ouvrait. Mais personne ne répondant, il introduisit la seconde clef dans la serrure.

Il entra.

La pièce, située à l'arrière de la maison, était mal éclairée par une fenêtre assombrie de toiles d'araignées. C'était une cuisine dans un désordre incroyable. Les pots d'eau étaient vides ; le feu éteint depuis longtemps ; sur la table, des cafards se gavaient des reliefs d'un vieux repas ; vides, plusieurs flacons de vin traînaient sur le sol. Gaston jeta un coup d'œil par la fenêtre. Il aperçut un terrain vague où passait l'égout et vit deux rats dodus dévorer une charogne.

Il passa dans la pièce à côté, un bouge obscur contenant un coffre et un petit lit. Des vêtements sales étaient accrochés dans une alcôve. Sans doute la garde-robe. Il aperçut aussi une vieille épée de fer. Une porte communiquait avec une chambre, sans doute la dernière pièce de la maison. Il la poussa. La salle contenait un grand lit à rideaux aux draps tachés, deux coffres, et un dressoir vidé de ses pots et assiettes. Il y avait aussi une table et deux escabelles avec des restes de dîner. L'odeur était pire qu'à l'extérieur, la chaise percée n'ayant pas été vidée.

Il n'y avait qu'une fenêtre donnant sur la rue. Il commença à fouiller la salle sans rien découvrir. L'un des coffres étant fermé à clef, il ne put l'ouvrir. Il passa dans le cabinet qu'il examina sans plus de succès, puis dans la cuisine. Là, il vit un autre coffre, contenant celui-ci des instruments de cuisine et un fer à raidir⁸⁵, deux dagues dont l'une portait des traces de

sang séché. Elles avaient servi à découper des chairs, mais quand ? Et quel genre de viande ?

Finalement, il ne trouvait rien de révélateur. Seul maigre espoir, le coffre fermé à clef. Il prit une des dagues et revint dans la chambre. Avec le fer, il força la serrure.

Et là, miracle. Un large sourire s'épanouit sur son visage. Sous ses yeux apparurent deux pistolets, deux épaisses barbes noires en vrais cheveux de presque trois pouces de long ainsi qu'un masque de cuir. Le genre de masque qu'utilisaient les voleurs de grand chemin.

Il se trouvait sur la bonne piste mais qu'est-ce que cela signifiait ? Il réfléchit un instant, puis se décida à partir. La puanteur était trop forte. Une idée l'arrêta : pourquoi le valet n'avait-il pas vidé le pot, cette odeur aurait fait fuir n'importe qui ?

N'importe qui ? Même des curieux ?

La chaise percée était dans la ruelle du lit. Surmontant sa répugnance, il en ouvrit l'abattant et prit le pot. Il reposait sur une planchette mais il y avait autre chose de part et d'autre : deux gros sacs de toile. Le cœur battant, il les saisit, à peine surpris par leur poids, et en ouvrit un. Plein de pistoles, il devait y en avoir pour trois mille livres⁸⁶.

C'était forcément l'or de l'abbé de La Rivière.

Il glissa un des sacs dans la poche de son manteau qui en fut tout déformé et vida l'autre dans les deux poches de son pourpoint, puis remit le pot en place, vérifia qu'il n'avait rien oublié et ressortit par la cuisine.

*

Dans la rue, il constata que le savetier l'observait, ce qui le mit mal à l'aise. Pouvait-il avoir remarqué quelque chose ? Il fila rapidement à l'écurie, prit son cheval et rejoignit la rue du Temple qu'il descendit jusqu'à l'échelle patibulaire⁸⁷. Là, il s'engagea dans la rue des Vieilles-Haudriettes jusqu'à la rue des Quatre-Fils.

Guillaume Bouvier se trouvait dans la cour de l'étude Fronsac quand il vit entrer Gaston. M. de Tilly lui demanda si M. Fronsac était là, et sur sa réponse affirmative, lui confia son cheval et grimpa rapidement jusqu'au cabinet du notaire.

Comme celui-ci travaillait avec le premier clerc, Gaston s'excusa de les interrompre, mais le notaire parut tout content de le voir :

— Monsieur de Tilly ! Mon fils est passé ce matin en rentrant à Mercy et m'a dit que vous vous inquiétiez de possibles troubles dans Paris. Je peux vous rassurer, j'ai rencontré hier des amis échevins qui m'ont assuré que tout était terminé : la Cour retirera définitivement l'édit du Tarif et les tailles se verront réduites d'un quart.

— J'aurais pourtant préféré que vous acceptiez de partir avec lui ou de le rejoindre, monsieur, sourit Gaston, mais je viens ici pour une autre raison.

Il s'approcha de la table et vida ses poches de toutes les pistoles prises chez Dufresne.

— Je vous confie cet argent. Pouvez-vous le compter et le ranger dans votre coffre ? Je vous demanderai plus tard un reçu officiel. Il s'agit d'une saisie faite lors d'une perquisition. Comme je n'ai guère de temps, je vous l'abandonne. J'aurai l'occasion de vous raconter cette affaire dans quelques jours.

M. Fronsac avait l'habitude de tels versements inattendus. Il demanda à M. Bailleul de compter la somme et raccompagna Gaston qui, en quelques mots, lui expliqua qu'il s'agissait sans doute de l'or volé à Noël à M. de La Rivière.

*

Le procureur reprit sa monture et repartit vers le Grand-Châtelet par la rue Saint-Avoye, la rue de la Verrerie, la rue des Lombards et la rue Saint-Denis.

Tierce sonnait quand il passa le porche d'entrée du tribunal prison ; il commençait à avoir faim. Dans la cour intérieure, il laissa son cheval à un valet et grimpa quatre à quatre l'escalier conduisant à la grande salle.

Depuis qu'il avait pris François Desgrais et La Goutte à son service, Gaston les retrouvait chaque matin avec Lenormand au palais du duc d'Orléans où ils poursuivaient leurs interrogatoires. Mais ce matin-là, il avait envoyé son valet de chambre au palais pour qu'il trouve les trois hommes et que ceux-ci l'attendent au Grand-Châtelet.

Desgrais et La Goutte patientaient effectivement sur une banquette de la grande salle, La Goutte tenant fièrement son bâton fleurdéliné de sergent. Tilly leur demanda de rassembler une dizaine d'archers ainsi qu'un autre sergent et un autre exempt, et de préparer un petit carrosse pour une arrestation. Il monta ensuite jusqu'au cabinet de Dreux d'Aubray mais celui-ci ne s'y trouvait pas. En revanche, Lenormand était dans son bouge. Louis lui dicta quelques lignes à faire porter chez le lieutenant civil.

Quand il redescendit, sa troupe d'archers et de sergents était prête. Gaston leur expliqua en quelques mots ce qu'il attendait d'eux et leur précisa qu'ils auraient sans doute à arrêter les assassins de l'homme découpé en quartiers le soir de Noël.

Tous très excités à l'idée de cette mission (et à celle de la récompense !), ils partirent vers la rue des Vertus. Plusieurs archers étaient dans le carrosse, Gaston à cheval avec les sergents et les exempts.

La maison du *Grand-Coq* avait deux étages en encorbellement et un rôtisseur au rez-de-chaussée. À l'odeur appétissante des volailles embrochées, la faim de Gaston se raviva. Ils arrêtaient la voiture dans la rue, sans écouter les protestations de ceux qui ne pouvaient plus passer. Un sergent et deux archers restèrent en bas pendant que Gaston se faisait ouvrir la porte par la femme du rôtisseur. Comme dans beaucoup de maisons, l'escalier se situait au fond du couloir d'entrée. Le rôtisseur leur ayant dit que les Campi habitaient au deuxième, ils grimpèrent quatre à quatre, faisant un vacarme d'enfer. Ce fut Mme Campi qui ouvrit, ou tout au moins Gaston le présuma. La quarantaine épanouie, une complexion rondouillarde, des cheveux clairs repliés sous un grand bonnet, une mine qui aurait pu être jolie avec des traits fins et des yeux doux, mais gâchée dans un visage grêlé par la petite vérole.

Gaston l'écarta et les archers se précipitèrent. Ils se trouvaient dans une chambre. D'une porte, sans doute une garde-robe, un homme apparut, attiré par le fracas.

— Qui êtes-vous ? gronda-t-il.

— Service du roi. Je suis procureur à la prévôté de l'Hôtel et je vais fouiller cette maison.

— Vous n'avez pas le droit ! cria l'homme. Je vais prévenir les gens du guet et mon quartenier !

— Pour l'instant, vous ne bougerez pas. Vous êtes M. Nicolas Campi, valet de chambre et chirurgien de M. le comte de Franquetot ?

— Non, monsieur, je suis son valet, et quand il connaîtra votre intrusion, il vous le fera payer. Son maître, M. de Franquenot, est lieutenant des gendarmes de la reine.

— Nous verrons ! Où va cette porte ? demanda Gaston à Mme Campi.

— Dans un cagibi... pour notre valet, pleurnicha-t-elle. Derrière, c'est la cuisine.

— Qui d'autre est dans la maison ?

— La cuisinière... elle range la cuisine. Nous venons de dîner.

— Où est votre mari, madame ?

— Je ne sais pas... à son service, sans doute, gémit-elle.

— François, ordonna Gaston à l'exempt. Prends quatre hommes et fouille la cuisine et le galetas. La Goutte, perquisitionne cette pièce avec les autres.

Le valet regarda sa maîtresse, ne sachant que faire, mais elle pleurait et l'ignora. Desgrais bouscula le domestique en l'entraînant vers la cuisine pour commencer les recherches.

— Madame, mentit alors Gaston à Mme Campi. M. Dufresne vient de tout avouer. On a retrouvé chez lui les couteaux qui ont servi à découper M. Paris, le valet de chambre de M. de La Rivière...

Il la vit perdre toute couleur.

— M. Dufresne m'a dit aussi que c'est votre mari et vous qui avez tué M. Paris.

— C'est faux ! hurla-t-elle, terrorisée. Je n'ai rien fait ! Je n'y étais même pas !

— Si vous me dites la vérité, les magistrats seront indulgents, madame. Parlez, je vous en conjure, vous risquez la roue !

— C'est pas moi ! C'est Dufresne qui a tout fait, avec mon mari !

Sa phrase se termina dans un glapissement hystérique.

— Et vous, où étiez-vous ? Pourquoi vous accuse-t-il ?

— Je... les attendais rue de Vaugirard pour les aider à transporter l'or.

Tandis qu'elle prononçait ces mots, La Goutte, ayant découvert un placard dans un mur, en sortit deux sacs de toile.

— Il y a là quelques milliers de livres en pistoles, monsieur le procureur, sourit-il en les posant sur le lit.

Gaston s'approcha et vit les mêmes sacs que chez Dufresne.

— L'or de M. de La Rivière ! dit-il simplement.

Il se tourna vers la femme :

— Nous allons vous emmener, madame.

La fouille ne donna rien d'autre, sinon des instruments de chirurgie parfaitement nettoyés. Il y avait aussi des vêtements d'homme que Gaston fit mettre dans deux gros bagages. Peut-être certains appartenaient-ils à Paris ? Il vérifierait. Ensuite, il confia la femme à l'un des sergents afin qu'il la conduise au Châtelet dans le carrosse, avec deux archers pour la surveiller.

Il fallait maintenant saisir les deux hommes.

*

— Nous allons chez Dufresne, expliqua-t-il à La Goutte et à Desgrais quand Mme Campi fut partie. La Goutte, tu y resteras avec deux archers pendant qu'avec François, nous nous rendrons au palais de M. le duc pour qu'on nous dise où se trouvent nos deux assassins.

Arrivé chez Dufresne, deux archers restèrent dans la rue et les autres montèrent à la suite de Gaston. À l'instant où ils débouchaient sur le palier, la porte s'ouvrit et un homme sortit avec un sac de voyage à la main. Il demeura un instant interloqué devant cette troupe inattendue, puis tenta de rentrer, mais l'exempt bloqua la porte et l'homme fut rapidement maîtrisé.

C'était Dufresne, comme il s'expliqua quand ils l'interrogèrent. Il était plus petit que sa femme, replet même. Plus jeune aussi. Il avait des traits aplatis et un menton fuyant qu'il tentait de camoufler par d'épaisses moustaches noires.

Gaston résuma les charges pesant contre lui. François Desgrais ouvrit le sac de voyage qui contenait quelques linges, et surtout les couteaux et les fausses barbes déjà vus. Il y avait aussi deux pistolets. Pendant ce temps, La Goutte entreprenait une nouvelle fouille de l'appartement.

Curieusement, le barbier ne nia pas. Oui, il avait tué Paris avec Campi le soir de Noël. Il savait que le domestique serait seul et qu'il y aurait près de trente mille livres en or dans la chambre de M. de La Rivière. Ils avaient mis les fausses barbes pour entrer et sortir sans qu'on les reconnaisse, utilisant juste le carton de laissez-passer. Ils avaient découpé le corps et l'avaient jeté dans le privé.

Gaston lui demanda où il partait avec sa sacoche.

Il expliqua qu'il se trouvait à la taverne de la *Lanterne*, un peu plus bas dans la rue, quand son voisin, le savetier, l'avait prévenu qu'un homme était entré chez lui. Il était revenu aussitôt et, ayant remarqué qu'on avait fouillé et pris son argent, il avait rassemblé ses affaires pour s'enfuir. Les effluves de vinasse sortant de sa bouche confirmaient sa déclaration.

— Où alliez-vous ?

— En Flandre, monsieur le commissaire, répondit le valet de chambre, en baissant les yeux.

— Où est votre ami Campi ?

— Il est de service à l'hôtel d'Orléans.

— Nous n'avons rien trouvé, monsieur le commissaire, intervint La Goutte qui, avec les archers, avait mis l'appartement à sac.

— Je crois que nous avons des preuves suffisantes, répondit Gaston.

Pourtant, quelque chose le dérangeait. Que faisait Dufresne à la taverne si tôt le matin ?

— Avec qui étiez-vous à la taverne ?

L'hésitation de l'autre le trahit.

— ... Seul, monsieur.

— Toi ! (Gaston désigna un archer.) Descends. Dans la rue, en face, il y a un savetier. Ramène-le ici.

L'archer s'exécuta tandis que Gaston examinait les barbes, les pistolets et le masque de cuir. Les deux barbiers chirurgiens avaient-ils d'autres méfaits à leur actif ?

C'est alors qu'il songea à Mme Dufresne. Son mari avait-il utilisé une de ces barbes pour l'attirer dans son piège ? C'était bien possible... Mais il serait difficile, sinon impossible, de lier cette affaire-là à l'assassinat du valet de M. de La Rivière. La pauvre femme avait été jugée et aurait tout à perdre à être mêlée à ce dernier crime. Finalement, en l'accusant et en la répudiant, son mari lui avait rendu service sans le savoir. Elle aurait bien pu se retrouver au côté de Mme Campi, et subir plus que quelques coups de fouet.

Il leva les yeux vers le tueur, solidement garrotté :

— À quoi vous servaient ce masque et ces barbes ?

— Je... je les ai trouvés.

— Et vous les emportiez avec vous ?

Gaston secoua négativement la tête en grimaçant.

— En le disant maintenant, vous vous éviterez bien des souffrances.

Dufresne se passa la langue sur les lèvres, hésitant à parler, avant de bredouiller :

— De toute façon... vous allez le savoir... non ? À la taverne, j'étais avec un ami.

— Campi ?

Le valet de chambre hochait la tête en baissant les yeux.

— Campi a-t-il entendu le savetier vous prévenir ?

— Oui, monsieur.

L'archer revint avec ce dernier. Qui eut un regard inquiet en reconnaissant l'homme aux cheveux rouges aperçu plus tôt. Pourtant le procureur l'ignora, car il n'avait plus besoin de lui.

— Où est allé Campi ? demanda encore Gaston à Dufresne.

— Chez lui, prendre de l'argent et acheter un cheval.

Gaston se morigéna intérieurement. Persuadé que Campi était à son service, comme assuré par son épouse, il n'avait pas songé qu'elle lui mente et que son mari revienne à son domicile. S'il avait laissé des hommes là-bas, il serait pris à cette heure ! Maintenant, Dieu sait où il allait se cacher ? Heureusement qu'il n'avait pas beaucoup d'avance !

Il considéra sévèrement le savetier :

— Vous m'avez vu, il y a près de trois heures. Pourquoi n'avez-vous pas prévenu cet homme tout de suite ?

— J'ignorais qu'il était à la taverne, monsieur, je l'ai averti quand il est passé devant mon échoppe, alors qu'il rentrait chez lui. J'avais pensé que vous étiez un voleur.

Gaston hochait la tête en soupirant, mais il restait à savoir où se cachait Campi.

— Où deviez-vous vous retrouver ? interrogea-t-il Dufresne.

— À Ham, monsieur. J'y ai de la famille.

Gaston n'aurait jamais pensé que Dufresne allait parler si vite. Sans doute avait-il perdu toute volonté sous le choc de sa soudaine arrestation.

— À quel endroit ?

— À l'auberge du *Cheval-Blanc*, près de la tour de la porte.

— François, tu as entendu ? Emmène-le au Châtelet avec les pièces à conviction : barbes, masques, pistolets ainsi que les couteaux de la cuisine. Enferme-le dans un cachot avec un archer pour le surveiller et prévient M. D'Aubray et M. Tardieu. Que M. le lieutenant civil envoie immédiatement une troupe d'archers à Ham, à la poursuite de Campi.

Il se tourna vers La Goutte :

— Toi, prends trois hommes que nous laisserons chez Campi. S'il n'est pas encore passé, tu resteras avec eux et tu prévient M. D'Aubray en lui envoyant un de tes archers. Moi, je garde juste un archer pour m'escorter. Je rejoindrai François au Châtelet.

— Et moi, monsieur ? demanda craintivement le savetier.

— Je n'ai plus besoin de vous.

Ils partirent tous. Dufresne en croupe ligoté sur un cheval.

*

Gaston, accompagné de son archer, se rendit chez M. Fronsac à qui il confia l'argent découvert. Ils repartirent ensuite pour le Châtelet.

Au tribunal prison, il alla directement au greffe où on lui confirma que François Desgrais avait fait enfermer le prisonnier. Il monta dans son cabinet de travail, dans la grande tour, et fit venir M. Lenormand pour lui dicter rapidement deux lettres, une pour M. Boutier et une autre pour le chancelier Séguier. Son greffier se chargerait de les faire porter.

Quand il redescendit dans le grand vestibule, il retrouva Desgrais qui l'attendait en

compagnie d'un autre exempt. Les deux hommes le félicitèrent et lui demandèrent comment il avait trouvé les criminels. Tout d'abord, Gaston se rengorgea et leur expliqua qu'un tel succès reposait surtout sur l'expérience, puis il leur avoua que son ami Louis Fonsac l'avait mis sur la bonne piste.

Peu de temps après, La Goutte les rejoignit en compagnie d'un greffier que François Desgrais avait fait chercher. Le sergent à verge leur annonça que Campi était passé chez lui et, apprenant que la police était venue perquisitionner, en était reparti aussitôt. Le criminel leur avait donc filé entre les doigts.

Ils patientèrent encore un moment avant que Dreux d'Aubray et Boutier n'arrivent, presque en même temps. Le lieutenant civil était accompagné d'un jeune secrétaire. Gaston fit à Aubray un bref résumé des arrestations de la matinée et insista sur l'urgence d'envoyer des hommes à la poursuite de Campi.

Bien sûr, le lieutenant civil parut quelque peu dépité de constater qu'une fois de plus M. de Tilly avait résolu une affaire difficile, mais étant avant tout un policier efficient, et de surcroît se trouvant en présence de M. Boutier, il demanda à son secrétaire de préparer une lettre de commission, et de faire partir une demi-douzaine d'archers en direction de la Picardie.

*

Après quoi, s'étant fait ouvrir l'entrée des prisons par le geôlier de garde, le petit groupe descendit au premier sous-sol où François Desgrais avait fait serrer, dans deux salles séparées, Mme Campi et M. Dufresne. Chacun avec un archer dans leur cellule pour les surveiller.

Un porte-clefs les conduisit d'abord chez Dufresne. Gaston voulait en apprendre plus sur le masque et les barbes. Alors qu'ils entraient dans la cellule voûtée en croisées d'ogives, Dufresne se leva du lit en planches sur lequel il était allongé, ainsi que l'archer installé sur un banc. Ils restèrent debout tandis qu'Aubray demandait au porte-clefs d'aller chercher des sièges. L'autre ramena deux chaises branlantes et un escabeau. C'est tout ce qu'il avait trouvé, s'excusa-t-il.

Aubray et Boutier prirent les chaises et Gaston le banc qu'il partagea avec Desgrais. Le greffier s'assit sur l'escabeau et La Goutte demeura debout. Une étroite fenêtre située en haut des voûtes apportait une médiocre lumière, aussi le porte-clefs alluma-t-il une lanterne. Gaston frissonna ; la cheminée était éteinte et la fenêtre fermait mal. Une bise glaciale s'insinuait dans le cachot.

Avant de débiter l'interrogatoire, il demanda au prisonnier de jurer, sur la croix et les Évangiles, de dire la vérité. L'homme le fit, puis donna son nom, précisa qu'il était né à Villeneuve d'Avignon et décrivit en quoi consistait sa charge chez M. Goulas où il avait à raser et à saigner non seulement son maître mais les autres personnes de sa maison. Gaston l'interrogea ensuite sur ses études d'aspirant barbier, qu'il avait commencées à Montpellier, puis terminées à la confrérie de Saint-Cosme et Saint-Damien. Il en était sorti chirurgien de robe courte⁸⁸. C'est là-bas qu'il avait connu Campi.

Grâce à la dot de son épouse, il avait pu acheter la charge de valet de chambre barbier qu'il occupait, mais cela Gaston le savait.

Il confirma ensuite qu'il connaissait le valet Paris, et même qu'il avait été son ami. Que c'est lui qui avait dit à Campi que beaucoup d'argent se trouverait dans le coffre de son maître, le soir de Noël. Campi avait eu l'idée du vol, mais comme il ne pouvait ouvrir le

coffre, il lui avait suggéré de prendre les clefs confiées par l'abbé de La Rivière à M. Goulas en échange d'un partage du butin.

La suite avait été un grand malheur. Le soir de Noël, à la nuit tombée, affublés des fausses barbes, ils étaient entrés au palais par une poterne mal gardée. Ils s'étaient rendus dans la chambre de l'abbé où se trouvait Paris. Campi lui avait proposé de l'emmener boire, mais l'autre avait refusé, aussi l'avait-il assommé avec un tisonnier. Ensuite, la peur avait fait son œuvre. Campi avait proposé de transporter le corps dans le privé et de le tailler en quartiers. Ses vêtements avaient servi à éponger le sang.

En racontant le récit horrible du découpage, Dufresne avait sangloté, jurant que tout était de la faute de Campi. Mais il n'avait pu s'expliquer sur les deux couteaux lui appartenant.

Voyant qu'il ne parvenait pas à convaincre les magistrats, il refusa soudain de répondre aux autres questions. Gaston l'interrogea sur le masque de cuir, mais il resta tout autant silencieux. Dreux d'Aubray le prévint donc qu'il allait lui faire donner la question préliminaire⁸⁹ sous sa forme la plus sévère, avec les coins.

— Non ! glapit le barbier. C'est... c'est avec Campi... nous... nous avons volé sur les grands chemins.

— Qui ?

— Des passants, des marchands...

— Quand ?

— La dernière fois, c'était il y a trois mois, à Vincennes...

Gaston regarda Aubray :

— Il faut que le procureur général du Châtelet et le lieutenant du prévôt des maréchaux l'interrogent à ce sujet, suggéra-t-il.

— En effet.

Le lieutenant civil considéra sévèrement le prisonnier (ce qui n'était pas difficile puisqu'il avait toujours le même air sévère) :

— M. Dufresne, vous allez signer le procès-verbal d'interrogatoire. Vous serez plus longuement questionné dans les jours qui viennent, sitôt que nous aurons arrêté votre complice. Je vous conseille de prier et de recommander votre âme à Dieu pour qu'il vous pardonne.

Tous se levèrent. Desgrais alla chercher le porte-clefs et, tandis que le greffier présentait le procès-verbal, Gaston s'approcha de Dufresne.

— Connaissez-vous des moines au couvent de la Merci ?

Gaston décela la surprise, puis l'hésitation dans son regard.

— Non, monsieur le procureur.

Le greffier interrogea le procureur du regard pour savoir s'il devait noter la question et la réponse, mais Gaston secoua négativement la tête.

— Vous en connaissez au moins un, affirma Gaston. Vous lui avez même prêté votre barbe... C'est votre femme qui me l'a dit !

Le prisonnier eut un regard terrorisé avant de baisser des yeux coupables.

Gaston rejoignit Aubray qui l'attendait à l'extérieur. Il en savait assez.

— Je propose que nous allions voir la femme, grinça le lieutenant civil. Et cette fois-ci, j'espère que vous n'aurez pas de compassion intempestive, monsieur de Tilly...

— Les choses sont différentes, monsieur d'Aubray, répliqua-t-il. Nous n'avons pas

affaire à des sots, mais à des assassins, et les pires qui soient.

*

Mme Campi avait été serrée dans la cellule voisine. À l'origine, il s'agissait d'une longue salle voûtée cloisonnée durant le règne d'Henri IV pour constituer des cellules d'interrogatoire séparées.

Cette fois-ci, ce fut Aubray qui posa les questions. Gaston n'apprit rien qu'il ne sût déjà. La femme de Campi assura ne rien savoir du massacre. Elle jura avoir juste attendu les deux hommes pour les aider à porter leur butin. En vérité, reconnut plus tard Dufresne, il avait voulu qu'elle soit là car il craignait d'être arrêté par le guet. Elle pouvait dissimuler le produit du vol sous sa robe et les archers du guet ne suspecteraient pas une femme avec son mari.

Sur une question de Gaston, elle reconnut en outre que Dufresne était son amant et qu'il allait faire annuler son mariage. Sous la menace de la question, elle avoua aussi l'avoir aidé une fois à dévaliser un marchand dans le bois de Vincennes en faisant arrêter sa monture.

85 Fer creux dans lequel on introduisait des braises pour repasser les vêtements.

86 Un peu moins de 4 kilogrammes.

87 L'échelle patibulaire du Temple était un pilori servant à exposer les criminels condamnés par la justice du Temple.

88 Les chirurgiens étaient dits de robe longue. Les robes courtes étaient les barbiers.

89 Torture de l'accusé pour obtenir ses aveux.

Toujours bien informée, la *Gazette Renaudot* – journal quasi officiel de la Cour – annonça dès le lendemain l'arrestation de Jacques Dufresne, chirurgien, valet de chambre et maître d'hôtel de M. Goulas, secrétaire de M. le duc d'Orléans, et de Marie Campi, femme de Nicolas Campi, valet de chambre et chirurgien de M. le comte de Franquetot. Nicolas Campi fuyait, mais M. Dreux d'Aubray était certain de le rattraper rapidement.

C'est le chancelier Séguier qui avait renseigné Théophraste Renaudot, à l'initiative de Mazarin, persuadé que ce succès provoquerait chez les Parisiens un double sentiment de satisfaction et de crainte en leur montrant l'efficacité et la sévérité de leur police et de leur justice. De quoi décourager une éventuelle fièvre populaire.

Ce même jour, en fin de matinée, Gaston se rendit au palais d'Orléans en compagnie de Philippe Boutier. Ils demandèrent à être reçus par l'abbé de La Rivière, qui avait reçu un billet la veille au soir pour lui annoncer leur visite.

L'abbé les reçut dans le cabinet jouxtant sa chambre, revêtu d'une soutane en soie noire brodée au col et aux manches.

— Messieurs, j'ai appris avec plaisir le succès de votre enquête, leur fit-il d'une voix grave, après les avoir salués. Dès ce matin, j'ai personnellement félicité M. Séguier par une lettre. Dans la journée, mon maître, monseigneur le duc, complimentera aussi Mgr Mazarin pour sa police si bien faite.

Écarlate, autant de confusion que de satisfaction, le visage de Gaston avait la même couleur pourpre que sa chevelure et sa moustache rousse devenait invisible sur ce fond coloré. Malgré l'émotion qui le rendait maladroit, il parvint à sortir de son pourpoint noir un petit portefeuille et en tira deux quittances qu'il était allé chercher la veille au soir à l'étude Fronsac.

— J'ai fait porter les sommes saisies chez ces larrons à l'étude de maître Fronsac, monsieur l'abbé, dit-il en les remettant à M. de La Rivière. J'ai retrouvé environ onze mille cinq cents livres sur la somme volée. Les pendards ont dû dépenser le reste, bien qu'il soit possible que M. Campi en ait encore une partie, auquel cas on retrouvera la somme manquante quand on l'aura arrêté.

L'abbé prit les papiers avec une sorte d'indifférence.

— Merci, monsieur. Mon secrétaire ira se les faire payer. De mon côté, voici les douze mille florins que j'avais promis comme récompense, fit-il en désignant un sac ventru sur une desserte. Mais parlez-moi un peu plus de ces coquins...

— Nous espérons avoir repris Campi d'ici quelques jours, monsieur l'abbé. Nous savons où il avait décidé d'attendre son complice et y avons envoyé une troupe d'archers commandée par un exempt. Quant à Dufresne, il a eu si peur de la question qu'il a tout avoué. D'après lui, c'est Campi qui a tué M. Paris par accident, puis qui l'a découpé en quartiers. Il ne l'aurait aidé qu'en faisant une fausse clef. Cependant, nous savons qu'il a menti, car il avait apporté les couteaux. Il avait donc déjà décidé de dépecer votre valet de chambre ! Quant à la femme de Campi, elle attendait dehors pour les aider à transporter le produit du vol. L'interrogatoire a aussi révélé que Dufresne attaquait des marchands traversant le bois de Vincennes. Nous en saurons plus après l'arrestation de M. Campi.

— Ils seront roués ? demanda La Rivière, avec intérêt.

— Certainement, monsieur l'abbé ! Il faut encore les juger, mais ce n'est qu'une formalité.

— La femme aussi ? s'enquit l'autre avec un sourire gourmand.

— Le tribunal le décidera, mais elle sera au moins pendue.

— C'est bien ! Mais mon maître ne veut pas de *retentum*⁹⁰. Ils devront subir les onze coups, vivants, et agoniser jusqu'à ce que Dieu daigne les rappeler à eux. J'exige aussi que l'exécution ait lieu devant le palais. Pour l'exemple, il est important que tous les domestiques y assistent.

— Nous transmettrons votre souhait à M. d'Aubray, fit poliment Boutier.

— Le peuple s'agite, dit-on, remarqua l'abbé en faisant quelques pas. Ce spectacle sévère les aidera à réfléchir. Pour ma part, je me sentirai désormais plus tranquille ici...

L'abbé de La Rivière était réputé pour une poltronnerie n'ayant d'égale que son ambition.

Gaston s'inclina, puis Boutier. L'abbé salua à son tour ses visiteurs. L'entretien était terminé. Gaston prit le sac de florins et ils partirent.

— Qu'allez-vous faire de cet argent ? s'enquit Boutier quand ils furent dans la cour du palais.

— Je vous l'ai dit, c'est Louis qui a découvert les assassins ! Je vais donc lui en remettre la moitié, car je crois qu'il en a besoin en ce moment. Je donnerai aussi dix louis à chaque archer ayant participé à l'arrestation, et cent à La Goutte et à Desgrais qui m'ont bien aidé. Avec le reste, j'achèterai des rentes de l'Hôtel de Ville, mais je dois auparavant en distraire une petite somme...

Il n'en révéla pas plus.

*

Le surlendemain, Gaston revint à la rue du Pont-aux-Biches. Comme la dernière fois, il trouva Madeleine Dufresne avec sa sœur et sa fille en train de ravauder. Bien sûr, elles parurent surprises, et même légèrement inquiètes, de le voir réapparaître si vite.

Tout d'abord, il leur rendit les clefs.

— Madame, expliqua-t-il ensuite, votre mari vient d'être arrêté pour un crime épouvantable commis avec M. et Mme Campi.

Mme Dufresne blêmit, terrorisée à l'idée de retourner en prison.

— Ne craignez rien ! Votre nom n'a pas été prononcé et ne le sera pas, j'y veillerai... Je dois pourtant vous prévenir que votre époux sera sans doute roué dans quelques jours.

Il lui raconta alors l'affaire, qu'elle ignorait, avant de poursuivre :

— Votre mari voulait se débarrasser de vous. Il vous a demandé d'aller vous confesser à la Merci où vous attendait un prêtre complice de ses amis. Je n'ai pu identifier cet homme, mais je sais qu'il le connaissait. Ce prêtre vous a fait croire que vous étiez possédée et vous a raconté ces sottises sur le Diable et la poudre d'or. Ensuite, revêtu d'une fausse barbe que lui avait donnée votre époux, il vous a conduit au moulin où un autre complice déguisé en Diable a emporté l'or. Le lendemain, votre mari vous a dénoncée.

Il prit un air sévère pour la réprimander.

— À l'avenir, n'écoutez plus ces sornettes ! Croyez-vous que le Diable n'ait que ça à faire ?

Elle ne dit mot, les yeux embués de larmes.

— C'est mon mari qui vous a raconté tout ça ? demanda-t-elle finalement.

— Non. Je ne l'ai pas interrogé là-dessus, mais par son silence, il a reconnu qu'il connaissait le prêtre de la Merci et qu'il lui avait donné la barbe. Je me suis aussi renseigné auprès de paroissiennes fréquentant le couvent et l'église. Aucune n'y connaît de confesseur barbu. Quant à la butte aux moulins, je n'ai rien entendu au sujet d'un diable multipliant les offrandes qu'on lui ferait. En revanche, c'est un conte qui court dans d'autres quartiers de Paris.

« Ce n'est pas tout. Quand il ne se trouvait pas chez M. Goulas, ou chez vous, votre mari courait les grands chemins où il volait les marchands, masqué avec la fausse barbe de votre moine. Mme Campi était sa complice.

En découvrant une vérité dont elle se doutait, Madeleine Dufresne fondit en larmes. Sa sœur la prit dans ses bras et tenta de la consoler.

— Mais au moins votre calvaire est terminé, madame. Il y avait une récompense pour la capture des assassins du valet de M. de La Rivière. Vous y avez droit en partie. J'ai déposé à votre nom deux mille livres à l'étude de maître Fronsac, rue des Quatre-Fils. Tâchez d'en faire bon usage. Maître Fronsac vous recevra quand vous le souhaitez.

À ces mots, elle demeura stupéfaite, tout comme sa sœur. Une famille pouvait vivre avec trois cents livres par an. Avec deux mille livres, elles pourraient se vêtir, se loger et se chauffer durant plusieurs années. Elles auraient ainsi le moyen de trouver du travail, ou d'entrer au service de quelque famille de qualité.

Ce fut la sœur qui s'avança vers Gaston. Elle pleurait à son tour, et se jeta à genoux, imitée vite par Madeleine.

— Si vous avez besoin de moi, dit-il, ému, je loge rue de la Verrerie. On me connaît. N'oubliez pas d'aller reprendre tous vos biens chez votre mari.

Il les salua et donna un baiser à la fillette avant de partir.

*

Le 21 mars, le protestant Guy Patin, recteur de la faculté de médecine et esprit d'une rare justesse, malgré son penchant à la raillerie et son immense incompetence en médecine, envoya à un de ses amis de Lyon une longue lettre écrite au cours de la quinzaine précédente. Au début de cette missive, il annonçait l'arrestation des deux voleurs :

... Le massacre qui fut fait la veille de Noël à l'hôtel d'Orléans durant la messe de minuit, avec un vol de 10 000 livres est découvert.

C'étaient deux valets de chambre, tous deux chirurgiens, de leur premier métier, dont l'un, nommé Du Fresne⁹¹, était valet de chambre et maître d'hôtel de M. Goulas, secrétaire de M. le duc d'Orléans ; l'autre est un nommé Campi, valet de chambre et chirurgien de M. le comte de Franquetot, qui a charge chez la reine.

L'affaire a été découverte par le babil très impertinent d'une misérable femme, qui est celle de Campi ; mais Dieu l'a permis ainsi afin que ces grands crimes soient punis : comme Campi s'enfuit en Flandre, il a été pris en une petite ville de Picardie, nommé Ham, et, dès qu'il s'est vu si bien pris, il a déjà avoué quelque chose.

Il est aujourd'hui arrivé, et a été mis dans le Grand-Châtelet ; l'autre y est aussi dans un cachot où on ne le gardera pas longtemps, vu que tous deux ne peuvent nier le fait.

Du Fresne est extrêmement coupable, vu qu'il était domestique de M. le duc d'Orléans, et que ce pauvre Paris, qu'ils ont massacré, était son ami intime : joint qu'il avait un bon

maître, trente mille écus de bien, et 4 000 livres de rente en offices, que son maître lui avait fait avoir chez M. le duc D'Orléans...

Un peu plus loin dans la même lettre, après avoir une nouvelle fois réfuté toutes les faussetés que voulaient faire croire les charlatans sur la circulation du sang (qui comme chacun le sait n'existait pas), et avoir une fois encore dit tout le bien qu'il pensait de la saignée, Guy Patin narra l'avancement du procès des deux criminels :

... Du Fresne est aussi accusé de plusieurs autres crimes, et entre autres, d'avoir fait divers vols sur les grands chemins, en habit déguisé, avec une fausse barbe et autres outils qui ont été trouvés chez lui. Lui et Campi ont fait le massacre seuls, et la femme de Campi, laquelle ne savait encore rien, pour lors du massacre, leur aida à faire le vol, à partager les pistoles, et à serrer tout ce qui fut volé...

... Le Châtelet avait envie de juger les voleurs prévôtalement et les faire exécuter aussitôt, mais il a été ordonné que la cour en connaîtrait, de sorte qu'au lieu que dès samedi dernier ils eussent été exécutés, ils ne le peuvent être que jeudi ou vendredi prochain.

Dans cette même lettre, décidément très longue, car écrite sur plusieurs jours, Guy Patin annonçait que la cour, c'est-à-dire le gouvernement du cardinal Mazarin, avait finalement décidé de prolonger la paulette pour la plupart des officiers, sauf pour ceux des cours souveraines et pour les maîtres des requêtes :

La paulette est ici publiée pour les officiers de finance et pour les présidiaux, et non pour les cours souveraines, desquelles il n'est point parlé du tout : on croit qu'il y aura une déclaration du roi toute expresse pour eux : néanmoins, les maîtres des requêtes en sont nommément et particulièrement exceptés...

L'épreuve de force continuait donc entre le parlement et le pouvoir.

C'est dans la lettre suivante, datée du 24 mars, que Guy Patin annonça la condamnation :

... Les prisonniers du Grand-Châtelet, massacreurs et voleurs, ont été condamnés, il n'y a que deux heures, à être rompus tous vifs, et la femme Campi à être pendue ; ils en appellent au Parlement, où ils seront transférés aujourd'hui.

Bien évidemment, leur appel fut rejeté et, le vendredi 27 mars 1648 à quatre heures de l'après-midi, on sortit Dufresne, Campi, et sa femme de leur prison de la Conciergerie pour les conduire rue de Tournon, devant le palais d'Orléans. Là, ils firent amende honorable, puis la femme fut pendue par le frère de maître Guillaume, assisté de sa fille Mathilde (on sait que maître Guillaume n'aimait pas pendre : petite besogne, disait-il⁹²). Ensuite, Jehan Guillaume, exécuteur de la haute justice du vicomté et prévôté de Paris, rompit vif les deux hommes avec une barre de fer.

C'est par un courrier d'avril que Guy Patin raconta l'exécution...

Le 27 de mars, au bas de la rue de Tournon, la femme de Campi a premièrement été pendue : les deux massacreurs, à savoir Campi et Du Fresne ont été rompus tout vifs ; Du Fresne devait être le dernier exécuté qui, néanmoins, le fut le premier, et fut pris pour cela, d'autant qu'il se mourait dans la charrette : il cria fort aux premiers coups du bourreau, et se tut au huitième, de sorte qu'il mourut avant que d'avoir tous les coups. Campi cria rudement à tous les onze et ne fut point étranglé ; aussi ne mourut-il qu'une heure après, désespéré et presque enragé. Du Fresne dit le jour de leur supplice au matin, qu'il n'eût voulu échapper de là que pour tuer la putain qui l'avait perdue par son babil ; (c'était la femme de Campi...) il a été rompu tout vif, et damné, au bout.

*

Gaston de Tilly avait été invité avec M. Boutier par l'abbé de La Rivière à assister à l'exécution depuis une fenêtre du palais d'Orléans. Invitation qu'ils ne pouvaient refuser.

Dans la foule se pressant autour de l'échafaud, il aperçut Mme Dufresne avec sa sœur et sa nièce. Sur une estrade en échafaudage se tenaient, en grande robe rouge, M. Dreux d'Aubray, le prévôt de l'Hôtel, M. Tardieu le lieutenant criminel, le chevalier du guet, ainsi que de nombreux magistrats du Châtelet et du Parlement.

Quand Dufresne eut rendu l'âme, et alors que Campi criait encore bien qu'il eût reçu les onze coups de barre de fer lui ayant brisé tous les os des membres et de la poitrine, l'abbé de La Rivière s'approcha de Gaston qui se préparait à partir.

— Monsieur de Tilly, demanda-t-il suavement, pourrais-je vous dire quelques mots ?

Boutier comprit qu'il était de trop. Il salua l'abbé avec déférence pour s'éloigner de quelques pas.

— Monsieur de Tilly, poursuivit l'abbé en entraînant Gaston vers une antichambre éloignée des fenêtres donnant sur la rue Vaugirard, mon maître, Mgr d'Orléans, a été très impressionné par votre habileté : trouver ces gens si vite alors qu'ils n'avaient laissé aucun indice...

— Je vous remercie de votre bonté, monsieur l'abbé, et sachez que je suis le serviteur de monseigneur d'Orléans, déclara Gaston, qui n'en pensait pas un mot.

S'il y avait un individu envers qui il n'éprouvait aucune estime, c'était Gaston d'Orléans. Depuis trente ans, Monsieur, le frère du roi, avait eu bien des gentilshommes de vieille race à son service et le duc ne les avait jamais soutenus dans l'adversité. Son irrésolution, ou plutôt sa lâcheté, se révélait proverbiale, et parfois, lorsque lui-même s'était trop compromis dans quelque périlleuse cabale, il les avait accablés, même quand ils s'avéraient innocents comme cela avait été le cas pour ce pauvre Chalais ! Certains avaient perdu leur tête, d'autres avaient goûté d'un long séjour à la Bastille, d'autres dû fuir la France.

— Je le lui dirai, monsieur de Tilly, ou plus exactement, vous pourriez le lui dire vous-même... suggéra La Rivière.

Gaston comprit que l'abbé allait lui faire une proposition.

— Mgr d'Orléans aurait bien besoin de fidèles tels que vous près de lui, surtout en ce moment, susurra-t-il. Il me confiait ce matin qu'il aimerait compter sur votre zèle et votre habileté.

— Mais je ne suis que procureur du roi, monsieur l'abbé.

— Ce n'est pas gênant. Vous pourriez conserver votre office, ou le vendre. Monseigneur serait prêt à vous proposer une charge de gentilhomme de sa chambre. Il y en a une qui s'est libérée récemment. Celui qui la détenait en veut cinq cent mille livres, mais il serait

possible d'en rabattre de moitié. Les gages sont de trente mille livres. Et ils ne seront jamais retenus, contrairement à vos émoluments de procureur.

Depuis deux ans, comme la plupart des officiers royaux, Gaston recevait en effet un trimestre en moins sur ses gages annuels et la chancellerie annonçait la suppression prochaine d'un semestre complet pour l'année en cours. L'État était dans une telle disette financière qu'il ne pouvait même plus payer ses fonctionnaires !

— Bien sûr, poursuivit l'abbé en voyant que Gaston ne réagissait pas, monseigneur pourrait vous avancer cette somme à des conditions avantageuses. Il souhaite réellement avoir un homme de votre talent à son service.

Et il ajouta d'un ton compassé :

— Dans le passé, monseigneur n'a pas toujours été un bon maître, il me l'a avoué, et le regrette, mais vous pouvez être certain que, désormais, il assurera la fortune de ceux qu'il aime. J'ajoute qu'en tant que gentilhomme, vous pourrez vendre quelques charges de valets de chambre, de secrétaires et d'autres menus offices qui vous rapporteront aisément de cinquante à cent mille livres par an.

Gaston sentit le vertige lui tourner la tête. La fortune frappait à sa porte. Il se retint pourtant d'accepter aussitôt.

— Il me faudrait un peu de temps, argua-t-il finalement. J'ai d'autres affaires en cours pour lesquelles je craindrais d'être désobligeant en vous donnant ma réponse sur-le-champ.

— Bien sûr ! s'exclama l'abbé. Mais n'attendez tout de même pas trop...

Il salua Gaston, qui fit de même, avant de s'éloigner, sans doute pour faire un compte rendu à son maître.

*

Gaston revint lentement sur ses pas. Boutier était à une fenêtre. Campi agonisait toujours sur sa roue en hurlant comme une bête enragée, un prêtre près de lui. Sans doute le religieux lui parlait-il de ce qui l'attendait de l'autre côté. Le public, qui avait chanté le *Salve Regina* durant les coups de barre, commentait maintenant les souffrances à voix basse, mais avec satisfaction. Certains priaient ou faisaient semblant.

— Je crois que nous en avons assez vu et entendu, monsieur Boutier. Je vais rentrer chez moi, mais auparavant j'aimerais m'entretenir avec vous au sujet de ce que vient de me proposer l'abbé, dit Gaston à mi-voix.

Il commença à s'expliquer quand ils furent dans la cour.

— Allez-vous accepter ? s'enquit Boutier, quand Tilly eut terminé.

— C'est une proposition tentante. Il est honorable pour un homme de mon état d'entrer au service d'un prince de sang et les appointements paraissent substantiels.

— Certainement ! assura plus sèchement Boutier. Vous êtes de vieille race et pourtant vous n'êtes que procureur du roi. Le prince vous propose enfin un état conforme à votre rang. Je conçois que vous ne veuillez le refuser, et je comprendrais que vous ne puissiez écouter la proposition que j'avais, de mon côté, à vous transmettre de la part de M. Séguier.

— Vous aussi ? s'étonna Gaston.

— Moi aussi ! J'ai reçu avant-hier ma lettre de commission pour l'office de conseiller au Parlement que je désirais. Son propriétaire était mort sans succession, mais sa veuve en voulait un prix extrêmement élevé. M. Séguier a fait pression sur elle, arguant qu'il refuserait un autre candidat que moi. C'était d'autant plus facile que la paulette est suspendue. Elle a donc cédé et j'ai obtenu l'office à un prix assez bas. Il me reste pourtant à

le financer.

« J'en ai donc parlé avec M. Séguier. Il est très satisfait de vous et souhaite vous garder à son service. Un de ses cousins serait intéressé par votre office. Cet homme a de l'argent et vous pourrez tirer de lui cent mille livres en le lui vendant. De mon côté, je peux vous céder le mien pour deux cent mille livres. C'est la somme qui me manque pour payer cette charge de conseiller.

« M. Séguier vous propose de reprendre mes attributions au Grand Conseil et de vous obtenir rapidement un brevet de maître des requêtes, par commission évidemment. Seulement, poursuivit-il après un bref silence, en acceptant vous resteriez dans un milieu de robins, et M. Séguier n'est pas prince de sang... En outre, il vous faudra trouver cent mille livres, mais les gages, même payés à moitié, ainsi que les gains et les émoluments payés par les parties sur les affaires, vous rembourseront aisément. C'est une charge qui me rapporte vingt à trente mille livres par an, même si ce n'est pas la fortune que vous promet le prince.

— La proposition me semble fort honorable et généreuse, répliqua Gaston. Me laisserez-vous un peu de temps pour y réfléchir ?

— Évidemment. Puis-je parler à M. Séguier de celle que vous a transmise Mgr d'Orléans ?

— Vous le pouvez. Je vous donnerai ma réponse demain.

90 Décision des juges qui n'apparaissait pas dans l'arrêt rendu contre un criminel, mais qui devait être exécutée. Par exemple : *L'arrêt porte qu'il sera bruslé, qu'il sera rompu vif, mais il y a un retentum, qu'il sera étranglé auparavant.*

91 De nombreux mémorialistes ont traité de ce crime, et chacun a donné son orthographe pour les noms des coupables. Dufresne se nomme parfois Du Fresne, et Campi, Champy.

92 *L'Exécuteur de la haute justice*, éditions du Masque.

Troisième partie

Avril-août 1648

*Le coadjuteur de Paris complotte pendant que
M. de Bussy enlève une jolie veuve*

Gaston était venu à cheval et alla reprendre sa monture, le cœur submergé par une vague de sentiments contradictoires, un mélange d'excitation, de satisfaction, d'espérance, tempéré pourtant par beaucoup d'hésitation.

Qu'il aurait aimé avoir Louis près de lui en cet instant pour parler de ces propositions !

Il avait trente-cinq ans. Sa famille était l'une des plus vieilles et des plus nobles de France, mais sans doute aussi l'une des plus pauvres. Son père n'avait jamais rien possédé, sinon sa maison et l'amour de sa femme, tout au moins jusqu'à sa mort, en 1617.

Sans l'aide de M. Fronsac qui l'avait quasiment adopté, il aurait été réduit au rôle de soldat de fortune. Grâce à lui, entré dans la police et dans la magistrature, il était maintenant respecté et estimé autant par ses collègues que par la cour. Sans être riche, il possédait quelques terres, une petite ferme à Picquenard, près d'Orgeval, et une coquette somme placée chez un traitant et en rente de l'Hôtel de Ville. Plus un joli dépôt au denier vingt chez M. Fronsac père.

Mais, au fond, malgré sa réussite apparente, il avait toujours gardé l'impression d'être resté dans un état inférieur à son mérite. Un de ses ancêtres était mort aux croisades, et lui se contentait du statut de procureur du roi, comme bien des roturiers. Certes, ayant été lieutenant, il aurait pu faire carrière dans l'armée, mais ce n'est pas ce qu'il souhaitait ; sans argent, il n'aurait jamais pu posséder un régiment, et serait toujours resté dans un rang subalterne. La proposition du duc d'Orléans pouvait donc transformer sa vie et celle d'Armande.

Gentilhomme de la chambre du prince, il serait à toute heure à ses côtés. Si, un jour, l'abbé de La Rivière devenait ministre, il se retrouverait au plus proche du roi et de la reine. Ne pourrait-il prétendre alors aux plus hautes charges ? Devenir duc, pourquoi pas ? S'ouvrirait alors une tout autre vie. Et le nom de sa famille redeviendrait l'un des premiers du royaume.

Seulement, il y avait un prix à payer... Il y a toujours un prix à payer, l'avait-on mis en garde un jour.

*

C'est ce qu'il raconta à Armande à peine fut-il arrivé chez lui, rue de la Verrerie. Elle resta silencieuse quand il eut terminé son récit.

— Que dois-je faire ? demanda-t-il en lui prenant les mains.

— Que puis-je te répondre, mon ami ? Tu es noble, et je suis roturière. La proposition du duc est séduisante. C'est une chance qui ne se représentera pas... N'oublie pas : Kairos n'offre de prise qu'à l'instant où il passe⁹³.

— Sans doute, et la fortune gouverne le monde. Si je refuse, je demeurerai au service d'un homme, certes honorable et estimable, mais dont le grand-père n'était qu'un parlementaire, même si deux de ses filles ont épousé les ducs de Sully et de Luynes⁹⁴.

— Alors, pourquoi hésites-tu ?

— À cause du duc, bien sûr. De ce qu'il est... et de ses amis...

Elle hocha la tête en se mordillant les lèvres avant de déclarer :

— On dit qu'il protège les artistes, qu'il est un mécène et un bienfaiteur, et qu'il ne

demande jamais rien à ceux auxquels il donne sa protection. On dit qu'il est cultivé, bienveillant et fort agréable. Donc il serait un vrai gentilhomme.

— C'est vrai, ma mie, mais il a une face plus sombre. Par ennui, par mélancolie, par imprudence, il a participé à la plupart des conspirations contre le Cardinal et contre son frère, le roi.

Elle le gratifia d'un demi-sourire :

— Mais la reine Anne en a fait autant, dit-on.

— Sans doute. Mais lui, par faiblesse ou par lâcheté, a toujours compromis ses amis, et parfois même les a livrés au bourreau. La seule personne qu'il n'a jamais trahie est sa belle-sœur. La première fois où j'ai entendu parler des trahisons de Monsieur, j'avais treize ans. Avec Louis, nous étions pensionnaires au collège de Clermont⁹⁵. On disait que les amis de Gaston d'Orléans, Chalais et Ornano, l'avaient incité à sortir de France, car il ne voulait pas se marier avec Mlle de Montpensier. Ils l'auraient poussé à se mettre au service de l'Espagne. Chalais et Ornano ont été arrêtés. Interrogé par Mgr Richelieu, Gaston d'Orléans aurait déclaré au cardinal : *Le maréchal d'Ornano est un fourbe et un méchant !* Ornano est mort dans le donjon de Vincennes, et Chalais, bien qu'innocent, a été décapité.

« Un peu plus tard, Monsieur s'était entiché d'épouser Marie de Gonzague. Pour empêcher le mariage, le Cardinal avait fait enfermer la fille du duc de Nevers à Vincennes, en hiver, sans feu ni meuble, et c'est la reine, Anne d'Autriche, qui a supplié son mari de la faire libérer. Gaston avait déjà oublié sa promesse. Après ça, Marie de Gonzague l'a publiquement accusé de lâcheté et de trahison.

Armande ne broncha pas, déjà ébranlée et convaincue par ce que lui révélait son mari. Comme tout le monde, elle avait eu vent parler de la pusillanimité du prince. Vingt-cinq ans plus tôt, Gaston d'Orléans avait appuyé la rébellion d'Henri de Montmorency lorsque le gouverneur du Languedoc s'était opposé au roi, mais Monsieur avait abandonné son complice quand celui-ci avait été écrasé à Castelnaudary. Le duc d'Orléans avait alors demandé pardon à son frère le roi, livré ses complices, et le frère de la princesse douairière de Condé avait eu la tête coupée à cause de lui.

Cinq ans plus tard, Monsieur avait soutenu un autre complot, celui du comte de Soissons contre le cardinal de Richelieu cette fois. Il avait recommencé, en 1642, lorsque, réfugiés à Sedan, le duc de Bouillon et le prince de Soissons avaient levé une armée pour renverser le roi. Soissons, prince de sang Bourbon, devait devenir chef d'un gouvernement dont le duc d'Orléans aurait assuré la régence, le roi étant évidemment déchu. Mais une fois de plus, par prudence ou couardise, le frère félon n'avait pas rejoint ses amis. Il avait eu raison, car même si l'armée de Soissons avait écrasé l'armée royale à La Marfée, le rebelle y avait trouvé la mort par accident et la manœuvre avait tourné court. Il faut dire que Monsieur s'était, entre-temps, déjà impliqué dans un nouveau complot. Celui de M. le Grand⁹⁶.

— Peut-être ces rumeurs ne sont-elles que des médisances ? proposa timidement Armande.

— Malheureusement non, car en ce qui concerne le complot de M. le Grand, Louis et moi y avons été étroitement mêlés. M. de Cinq-Mars, le grand écuyer, voulait la place du cardinal, et pour y parvenir, avait signé un traité avec l'Espagne qui devait lui procurer quatre cent mille écus afin qu'il dépose le roi. Gaston d'Orléans serait devenu régent et avait même envisagé d'épouser notre reine.

« Par hasard, Louis a eu en main des lettres de Marie de Gonzague, la maîtresse de M. de Cinq-Mars, permettant au cardinal Mazarin de contraindre la reine à dénoncer les comploteurs. Quand le roi a finalement eu connaissance de tous les faits, sauf de la participation de son épouse à cette félonie, car Mazarin la lui avait cachée, il a su que son frère l'avait une nouvelle fois trahi. Monsieur s'est alors sincèrement repenti en racontant tout, regrettant même l'effusion de sang qu'avait été l'exécution de Cinq-Mars et de Thou ! Quant à la reine, elle y a gagné le trône.

« C'est pour cette dernière lâcheté que beaucoup de ses amis l'ont quitté. Le marquis de Fontrailles, en particulier, qui avait longtemps été l'affidé de Soissons, avant d'être celui de Monsieur, puis celui de M. le Grand.

— Je comprends ton dilemme, Gaston, mais il me semble que la décision que tu dois prendre est plus facile que tu ne le penses. Ton père était prévôt des maréchaux. Souhaitait-il un autre état pour lui-même et sa famille ?

— Je ne l'ai guère connu, mais je ne pense pas. Il aimait trop ce qu'il faisait.

— Alors pourquoi envisages-tu d'entrer au service d'un homme qui ne te mérite pas ?

Cette fois, ce fut Gaston qui ne répondit pas d'emblée. Finalement, il lâcha avec une sorte d'appréhension :

— Pour toi...

Elle resta interdite. Ce n'était pas la réponse qu'elle attendait.

— Pour moi ?

— Oui, rougit-il. Si je refuse, tu resteras l'épouse d'un obscur magistrat. Je n'ai aucun titre, sinon celui d'écuyer par ma naissance. Au service d'Orléans, je pourrais accéder à un rang autrement plus prestigieux. Tu pourrais devenir marquise, baronne, ou même, pourquoi pas, duchesse ? Tu serais reçue à la Cour. Si je reste au service de M. Séguier, je ne peux rien t'offrir comme avenir. En outre, les gages que je recevrai comme gentilhomme de la chambre seront sans commune mesure avec ceux que j'aurai au Conseil des parties. Et tu sais que nous avons besoin d'argent pour trouver un logement plus grand, acheter un carrosse et engager plus de domestiques.

Ils étaient assis sur leur lit à piliers et elle se leva, fort agitée. Afin de se calmer, elle fit quelques pas jusqu'à la fenêtre avant de revenir vers Gaston avec un visage défait. Elle lui prit les mains, histoire de cacher sa détresse :

— Mais tu es un sot, monsieur mon mari ! Ne vois-tu pas ce que tu m'as déjà donné ? Je ne veux pas devenir marquise ! Je veux que tu restes l'homme que j'ai connu. Si tu hésites pour ton avenir, prends conseil auprès de Louis. Son jugement sera plus sûr que le mien, mais, surtout, ne décide rien pour me satisfaire. J'ai tout ce que je désire.

Il l'attira à lui, soulagé.

— C'est inutile, je sais déjà ce que Louis me dira !

*

Le lendemain, Gaston rencontra le chancelier et lui annonça qu'il acceptait sa proposition. Il avait vu auparavant M. Fronsac père qui avait fait avec lui les comptes de sa fortune. En comptant les cinq mille livres de M. de La Rivière, et ce qu'il restait de la somme ramenée de Provence, il disposait de vingt mille livres à l'étude. Il avait encore vingt mille livres à la banque Tallemant et dix mille en rente de l'Hôtel de Ville. Vendre une centaine d'arpents de ses terres lui rapporterait trente mille livres. Il n'aurait qu'à emprunter ce qui lui manquerait.

Le notaire lui déconseilla de se débarrasser tout de suite de ses terres. Il pouvait facilement lui prêter trente mille livres au denier vingt, et Gédéon sans doute aussi. Avec ses émoluments, il les rembourserait facilement en trois ans.

En revanche, il devrait renoncer à trouver un plus grand logement et à prendre plus de domestiques. Sur ce point, Angélique – la cousine d'Armande – était venue à leur secours : elle assurerait désormais la moitié des gages de la femme de chambre dont elle utilisait les services. Gaston proposa d'en prendre l'autre moitié à sa charge et d'employer une nouvelle aide. Pour la loger, il fut convenu qu'elle aurait un lit de sangle dans une alcôve de la bibliothèque où vivait Angélique. François, le fidèle laquais ayant défendu Armande quand elle avait été attaquée par le chef de la confrérie de l'index⁹⁷, dirigerait toute la domesticité : le valet, la cuisinière, et les deux femmes de chambre.

Ce n'est que le surlendemain que Gaston demanda audience à M. de La Rivière. Et lui fit part de sa décision de rester magistrat, demeurant évasif sur l'avenir. L'abbé ne parut pas plus ennuyé que ça, ayant sans doute transmis la proposition sans l'approuver vraiment. Favori du duc, il n'avait aucune envie qu'un nouveau venu lui dispute la place !

*

Si Mazarin avait pensé que l'effroyable affaire du valet découpé en quartiers allait faire oublier ses édits fiscaux et la création de charges de maîtres des requêtes, il se trompait. Durant le mois de mars, la fièvre gagna tous les corps de la population, même les plus paisibles.

Le prince de Condé avait quitté la Cour et Paris. Le 16 février, le Conseil l'ayant nommé général de l'armée de Flandre, il était parti pour la Bourgogne, avant de rejoindre son armée.

M. de Bussy venait à son tour d'être avisé de gagner la Flandre, où son régiment était en route, quand, le samedi 28 mars, son oncle, le grand prieur, vint le voir dans sa nouvelle maison du Temple en compagnie d'un vieillard souriant, aux longs cheveux de neige dépassant d'un grand chapeau noir.

— Roger, laisse-moi te présenter mon voisin, M. Lebocage. Bien que bourgeois de Paris, il habite le plus souvent à la campagne près de la maison que je possède. Ce qu'il est venu me raconter, et qu'il veut te dire maintenant, est incroyable !

Bussy les fit asseoir dans la grande salle et demanda à son valet du vin de Suresnes.

— Il s'agit d'une dame, monsieur le comte, chuinta le vieillard. C'est une veuve qui habite le quartier. Elle se nomme Mme Marie Bonneau de Miramion. Un de mes amis, moine à la Merci, son confesseur, m'a rapporté qu'elle vous a aperçu quelquefois devant le Temple, et qu'elle vous trouve à sa convenance...

Bussy se rengorgea. Il est vrai qu'il était bel homme, et qu'il plaisait aux dames.

— Mais cette dame a-t-elle du bien ? demanda-t-il.

Des bonnes fortunes, il en savourait souvent. Ce dont il avait besoin maintenant, c'était de faire un mariage qui assurerait son avenir !

— Plus qu'il n'en faut, Roger ! lui assura son oncle. Elle est riche à millions !

— Quel âge a-t-elle ? s'inquiéta Rabutin, songeant que la veuve était sans doute très âgée.

— C'est une veuve de dix-neuf ans qui a une petite fille.

Rabutin se sentit fort guilleret. Il osa une autre question :

— Mais... est-elle jolie ?

— Comme un ange qui aurait un corps de déesse ! Évidemment, il vous faudrait la voir pour vous faire une idée.

— Évidemment !

— Venez demain à la messe à la Merci. Elle y est toujours à dix heures avec sa famille, je vous la désignerai.

— J'y serai !

— Seulement, il y a un problème... chuinta alors Leboccage.

— Ah ! fit Bussy qui comprenait que l'affaire était trop belle.

— Elle n'osera rien sans le consentement de ses parents qui veulent absolument qu'elle épouse un homme de robe.

— Mais, je suis comte ! La noblesse des Bussy est l'une des plus anciennes de France, se rengorgea-t-il. Comment préféreraient-ils des robins ?

— Je parlerai à ses parents afin de vous faire agréer d'eux, et à la dame pour, au moins, la persuader de disposer d'elle-même.

— C'est que je ne vais pas rester à Paris. Le temps de la campagne approche, remarqua le comte.

— Partez tranquille pour l'armée, je vous écrirai et vous donnerai avis de tout.

Le lendemain, Bussy se rendit à la messe. Leboccage le présenta à un moine de la Merci, le père Clément, qui lui promit son assistance en échange d'un don de quelques écus pour les pauvres de la paroisse. Il lui montra ensuite la jeune veuve, Mme Marie Bonneau de Miramion. Que M. de Bussy trouva fort à son gré.

93 Kairos, dieu de l'opportunité, n'avait qu'une touffe de cheveux à l'avant d'une tête chauve. Il fallait la saisir lorsqu'il passait.

94 Le chancelier avait trois filles. Marie, marquise de Coislin, Charlotte, duchesse de Sully, et Louise, duchesse de Luynes.

95 L'actuel lycée Louis-le-Grand.

96 Voir *Le Mystère de la chambre bleue*, éditions du Masque.

97 *La Confrérie de l'index*, dans *L'Homme aux rubans noirs*, éditions J.-C. Lattès.

L'arrestation des deux criminels accrût encore la renommée de M. de Tilly, ainsi que celle de Louis Fronsac, Gaston ne cachant à personne que son ami l'avait mis sur la voie. Le prévôt de l'Hôtel le complimenta, mais il n'eut pas l'occasion de revoir le chancelier car la reine l'avait chargé d'aplanir le conflit entre la Cour et le Parlement.

Le 2 avril, M. Séguier reçut les représentants des quatre compagnies⁹⁸ pour parvenir à un accord. Dès lors, les choses semblèrent s'arranger puisque Séguier était un ancien président du Parlement. Le premier président M. Molé ayant insisté afin qu'on respecte l'antique loi du royaume – *les impositions s'ordonnent par le roi et se vérifient au Parlement* –, la Cour parut prête à tenir compte des remontrances des parlementaires. En échange, l'avocat général Omer Talon demanda aux conseillers les plus turbulents plus de respect et de soumission envers la reine.

La négociation conduite par M. Molé et le président de Mesmes, frère du comte d'Avaux, l'ancien surintendant des Finances, porta d'abord sur les gages non payés et le rétablissement de la paulette. Molé invita la reine et le cardinal à plus de souplesse histoire de ne point *ébranler le Parlement qui est entre les peuples et les rois*.

Le premier président fut entendu puisque, le 7 avril, Particelli d'Émery se vit remplacé dans sa charge de contrôleur général des Finances par son beau-frère jusque-là intendant de la généralité de Paris. Cette dernière charge fut en même temps cédée à Nicolas Fouquet, à qui Mazarin l'avait promise.

Finalement, le 30 avril, après de rudes négociations, Anne d'Autriche accepta la reconduction du droit annuel. Les choses auraient pu reprendre un cours normal si les partisans de la cour avaient été majoritaires au Parlement. Or ce n'était pas le cas. La sagesse de la reine fut jugée comme une reculade et les conseillers les plus agités, galvanisés par le coadjuteur de l'archevêque de Paris, se persuadèrent d'avoir gagné. Ils voulaient maintenant une épreuve de force et, le 2 mai, la Cour des aides, la Chambre des comptes et le Grand Conseil demandèrent la réunion des états généraux !

Le marquis de Fontrailles, qui poussait à une république, fut un de ceux ayant lancé cette idée. En même temps, Paul de Gondi, par ses libéralités et ses aumônes, entretenait sa popularité dans le peuple parisien.

*

Au milieu du mois de mai, par une chaleur d'enfer, un carrosse de location arriva à Mercy. Il devait être trois heures de l'après-midi. Friedrich Bauer, qui sommeillait sur un banc de pierre dans la cour du château, se leva aussitôt et, saisissant le fourreau de la lourde épée à l'espagnole posée à côté de lui, s'approcha de la voiture avec méfiance.

Sans attendre qu'on lui ouvre la porte, un gros bonhomme, au visage épais et au front dégarni dégoulinant de sueur, en descendit.

— Dieu soit loué, un peu d'air ! haleta le voyageur, en se passant un mouchoir de toile de Hollande sur le front.

Bauer l'examina avec curiosité. Il ne l'avait jamais vu, mais comme il était sans arme, ainsi que son valet et son cocher, il ne s'inquiéta pas.

— Je suis M. Rossignol, lui dit le voyageur. Suis-je bien au château de M. le marquis

de Vivonne ?

— Monsieur Rossignol ! s'exclama Bauer. M. Fronsac *fa* être surpris ! Moi c'est Friedrich Bauer, le garde du corps de M. le marquis.

Toujours en s'épongeant la sueur du visage, Rossignol balaya du regard la cour du château. Il avait devant lui un bâtiment à deux étages dont la toiture d'ardoise avait été refaite depuis peu. Au niveau du sol s'ouvraient des remises et la cuisine. Un escalier de pierre grimpait sans doute dans la grande salle.

Cette partie ancienne du bâtiment était flanquée de deux corps de logis neufs construits en brique et en pierre. L'ensemble formait donc une sorte de U autour de la cour pavée avec un dernier côté constitué d'une solide grille de fer forgé.

— M. Fronsac est avec son fermier. Je vais le chercher... Attendez-le dans la salle du château en vous rafraîchissant. Je vais prévenir Mme la marquise et les servantes pour qu'on vous apporte à boire ainsi qu'à vos gens.

— Qu'on s'occupe d'eux ! approuva Rossignol d'un signe de tête envers son valet et le cocher. Mais pour moi, je préfère vous accompagner. Je suis encore tout secoué par ce voyage infernal et j'ai besoin de marcher !

Déjà Margot Belleville, l'intendante, arrivait, suivie d'une domestique. En quelques mots, et avec son horrible accent allemand, Bauer expliqua qui était le visiteur et leur demanda de prévenir Mme la marquise, alors dans ses appartements avec ses enfants et la nourrice. Il insista aussi pour qu'on porte immédiatement un verre de vin blanc frais à M. Rossignol, et un autre pour lui, tant il n'aurait pas été correct de laisser M. Rossignol boire seul.

La cuisine étant située à quelques pas, la servante revint rapidement avec un cruchon et deux pots pendant que Margot demandait aimablement au visiteur des nouvelles de la capitale. Les deux hommes vidèrent rapidement leur verre, puis sortirent de la cour.

À gauche s'étendaient des écuries, mais Bauer ne s'y dirigea pas. Accompagné par M. Rossignol, il contourna le château, longeant les bois sur une centaine de toises avant de déboucher sur une petite plateforme exposée au vent.

Trois hommes étaient là qui examinaient le sol. Rossignol reconnut le marquis de Vivonne en tenue campagnarde : des chausses à gros plis avec un épais pourpoint lie-de-vin à basques longues et sans haut de manches. Il dissimula un sourire en remarquant que sa chemise de Hollande était quand même nouée aux poignets par des rubans noirs.

Les deux autres étaient en guêtres de grosse toile et sabots. Le plus grand, en chemise, se révélait aussi large d'épaules qu'un portefaix. Ses cheveux blonds mêlés de blanc se confondaient avec une épaisse barbe qui lui couvrait le visage à l'exception de son gros nez cassé. Ses mains épaisses étaient calleuses et velues.

Le second, maigre et noueux avec des yeux sombres profondément enfoncés sous un front proéminent, portait un sayon de gros drap.

Tous trois étaient couverts de larges feutres noirs, sans plume. Ils s'interrompirent en voyant arriver Bauer et le visiteur que Louis reconnut aussitôt.

— M'apportez-vous de bonnes nouvelles, monsieur Rossignol ? fit-il, en s'avançant vers lui avec une franche satisfaction.

— Peut-être, monsieur le marquis ! sourit le gros bonhomme, épongeant à nouveau son front. Mais j'ai bien peur de vous déranger...

— Ne vous inquiétez pas ! Rien ne pouvait me faire plus plaisir que votre visite ! Voici

Michel Hardoin, qui est à la fois le charpentier et le contremaître du domaine (il désigna le géant blond). Michel est l'époux de mon intendante. C'est lui qui a tout reconstruit ici. Et monsieur est Gaspard Maurecourt, mon fermier. En arrivant, vous avez dû vous rendre compte du fantastique travail qu'il fait pour mettre les terres en culture.

— J'ai été fort impressionné, assura Rossignol. Ayant moi-même une petite terre en Languedoc où rien ne pousse, j'aurais grandement besoin de vos conseils.

— M. Maurecourt est à votre disposition, assura Louis en souriant. D'ailleurs, ce qu'il nous propose en ce moment peut vous intéresser. Il voudrait que je le laisse construire une aire en bois pour battre les gerbes. Vous savez qu'après un battage sur la terre, même après avoir enlevé la paille et les gros débris au râteau, il reste encore de petites pierres mêlées aux grains. Il faut faire un second nettoyage avant de moudre et en découle une grosse perte. Sur du bois, m'a dit M. Maurecourt, il n'y aura aucun débris, et en plaçant l'aire sur ce lieu élevé exposé aux vents, les parcelles de paille seront emportées.

— C'est habile ! Je n'y aurais jamais pensé...

— Les gains de temps et de rendement peuvent atteindre le cinquième, intervint le fermier. On fait ainsi en Angleterre.

Louis se tourna vers Hardoin :

— Michel, ce que vous avez proposé afin de construire cette aire me convient, du moment que les dépenses soient limitées.

— Ne vous inquiétez pas, monsieur.

— Alors vous pouvez commencer. Gaspard vous précisera ce qu'il veut. Je vous laisse... Monsieur Rossignol, allons dans ma bibliothèque...

Les deux hommes, suivis de Bauer, revinrent au château. Rossignol transpirait de plus en plus tant le soleil brûlait.

— Vous avez de la chance d'avoir un tel fermier, monsieur le marquis... fit-il entre deux halètements.

— Certainement, mais ma chance n'a pas été la sienne. Maurecourt était métayer à mi-fruit⁹⁹ près de Saint-Quentin. Il y a deux ans, lorsque le duc d'Orléans a rassemblé une armée en Picardie pour faire le siège de Courtrai, une bande de pillards a attaqué sa ferme et l'a brûlée. Il a tout perdu. Pire, il devait se marier, mais après sa ruine, la famille de sa future n'a plus voulu de lui. Son seigneur a cherché un autre métayer et il a quitté la Picardie afin de trouver du travail à Paris, comme bien des miséreux chassés par la guerre. Il a finalement échoué à l'abbaye de Royaumont, épuisé et malade, et le prieur m'a proposé de l'embaucher.

« À peine arrivé ici, et ayant fait un premier tour, il m'a fait remarquer que nos charrues n'étaient pas bonnes et qu'il ne fallait pas utiliser des ânes pour les tirer, mais des bœufs. Pour les charrues, il m'a démontré combien elles étaient trop lourdes, ce qui fatiguait les animaux à l'attelage, et étaient mal construites, et en plus dans un mauvais bois ! Afin de limiter le frottement, le sep doit être en poirier ou en prunier et la flèche en hêtre ou en frêne, m'a-t-il affirmé. Il convenait aussi de mieux polir le sep pour réduire le frottement, et choisir du poirier pour le versoir, afin que la terre ne colle pas. Pour ne rien arranger, il m'a démontré que les sellettes de l'avant-train des charrues étaient mal positionnées. Enfin, leurs manches devaient être en bois dur, pour résister aux efforts du charretier !

— Et qu'avez-vous fait ? sourit Rossignol, devant cette avalanche de critiques.

— J'ai demandé à Hardoin de construire une charrue selon ses indications... et les labours sont effectivement allés deux fois plus vite ! sourit Louis.

— Pourquoi les bœufs seraient-ils préférables aux ânes ? demanda Rossignol, après avoir digéré toutes ces explications.

— Les bœufs sont moins sujets à la maladie que les chevaux, les mulets ou les ânes, qu'une journée un peu longue met hors de service pour le lendemain, m'a-t-il expliqué. Leur entretien est aussi moins onéreux, car on les nourrit avec la mêlée de paille et de foin ; les chevaux et les mulets n'acceptent pas une nourriture aussi frugale, et ont besoin d'avoine ou d'orge. Enfin, quand le bœuf n'est plus en état de servir, on peut l'engraisser et le vendre presque pour le même prix qu'on l'a acheté. Ce qui n'est pas le cas du cheval ou du mulet.

— J'avoue ignorer tout cela ! J'aurais bien des questions à poser à votre fermier si savant !

— Nous irons le voir tout à l'heure, après que vous m'aurez dit ce que vous avez découvert. Passerez-vous la nuit ici ?

— Si cela ne vous dérange pas, sinon je pourrais aller à Luzarches, il doit y avoir une auberge...

— Au contraire, je suis très honoré de votre visite. Mon épouse a déjà dû vous faire préparer une chambre. Trente personnes vivent au château, mais avec les deux grands corps de logis qu'a construits Michel, nous avons de la place.

*

Ils entrèrent dans la cour où le valet de Rossignol vidait le carrosse de ses bagages. Julie, qui était dans son appartement du deuxième étage de l'aile gauche, était descendue et avait effectivement donné des ordres pour recevoir M. Rossignol. Elle se doutait bien qu'il avait beaucoup de choses à raconter à son époux et ne rentrerait pas à Paris dans la nuit.

Fronsac fit visiter les lieux à son invité et lui raconta comment était le domaine, cinq ans plus tôt, quand Louis le Juste le lui avait offert. Puis ils traversèrent la grande salle jusqu'à la bibliothèque, qui servait aussi de cabinet de travail.

En entrant, Rossignol embrassa la pièce des yeux tandis que Louis fermait soigneusement la porte derrière eux. Les murs lambrissés supportaient des rayonnages qui ployaient sous deux ou trois cents livres sentant bon la cire et le cuir. Dans un angle, près d'une fenêtre, se dressaient une table de chêne couverte de papiers, de plumes et d'encriers, ainsi qu'un tabouret et deux fauteuils droits tapissés de neuf, dont les accoudoirs se terminaient par des têtes de lion.

Fronsac proposa l'un d'eux à son invité et s'installa dans l'autre.

— Vous ai-je dit que j'avais songé que l'Arcadie du message pouvait être un cloître ? demanda-t-il.

— C'est vous qui avez décidé qu'il y avait le mot Arcadia, sourit Rossignol avec indulgence. Le texte que vous m'avez confié est seulement TRIG FER ARC IN ARC.

— Pourrait-il s'agir d'une autre abréviation ?

— Je crois vous avoir expliqué qu'il ne s'agissait pas d'abréviation, monsieur Fronsac. Je pense que ce texte doit être pris à la lettre.

— Mais il ne veut rien dire !

— En effet ! Voyez-vous, c'est la suite de nombres qui importe, et seulement la suite de nombres. Les mots TRIG FER ARC IN ARC ne sont là que pour compléter la clef.

— La clef ?

— Je vais vous expliquer : les chiffres : 3-4.19.2.14-6.2.20.1.16.20 forment une suite de substitution de chiffres vers des lettres. J'ai d'abord tenté un simple remplacement en faisant

correspondre à chaque nombre une lettre de l'alphabet, mais ce fut en vain.

— Je crois me souvenir que l'alphabet latin n'a que vingt-trois lettres, remarqua Fronsac en fronçant le front.

— En effet. J'en ai tenu compte. J'ai même songé à l'alphabet latin le plus archaïque qui n'en utilisait que vingt : A, B, C, D, E, F, H, I, K, L, M, N, O, P, Q, R, S, T, V, X. On aurait donc eu le tableau suivant :

Il sortit un papier qu'il montra à Louis :

A	B	C	D	E	F	H	I	K	L
1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
M	N	O	P	Q	R	S	T	V	X
11	12	13	14	15	16	17	18	19	20

— Mais malgré cela, je n'obtenais rien, poursuivit-il. Je me suis donc intéressé à ces trois groupes séparés par un tiret. J'ai fait l'hypothèse que le premier chiffre aurait pu être une clef de décalage dans la substitution. J'ai donc à nouveau pratiqué une substitution avec un décalage de 3 et de -3, tant sur l'alphabet latin que sur l'alphabet archaïque. Et là, je suis arrivé à ceci sur la base de 20 lettres : quand on retire 3 de la suite : 4.19.2.14-6.2.20.1.16.20, on obtient : 1.16.19.11-3.19.17.18.13.17. Ce qui fait, en lettres, avec l'alphabet archaïque : a.r.v.m-c.v.s.t.o.s

— *Cvstos* signifie gardien, mais *arvm* ?

— J'ai songé au génitif pluriel d'un mot qui se placerait avant *cvstos*. Mais lequel ? Tout devait être dans la phrase initiale, me suis-je dit. Alors ce mot ne pouvait-il pas être tout simplement le troisième ? La clef et le mot ayant la même valeur.

— *Arcae* ?

— Non, arc, seulement. On a ainsi : *arcarum custos*.

— Le gardien des coffres ! Mais qu'est-ce que cela signifie ?

— Ça c'est à vous de le trouver ! Il doit exister quelque part un gardien des coffres. Un homme qui garde un ou plusieurs coffres, ou coffrets...

Louis se tut. Une image lui était venue à l'esprit : celle d'un gisant de l'église Sainte-Marie-du-Temple ayant à ses pieds un coffret. Son regard s'égara vers un de ses galans noirs qu'il entreprit machinalement de renouer de la main gauche. Une opération fort difficile mais qu'il maîtrisait admirablement. Rossignol l'observait sans parler, lui aussi, ayant deviné que Fronsac réfléchissait.

Il fallait qu'il en sache plus sur ce gisant, décida Louis. Il se leva :

— Monsieur Rossignol, avant le dîner, voulez-vous que nous allions rendre visite à mon fermier ?

— Bien volontiers, monsieur le Marquis.

98 Rappelons que l'on appelait les quatre compagnies – ou cours souveraines – le Parlement, la Cour des aides, la Chambre des comptes et le Grand Conseil.

99 Dans le mi-fruit, le propriétaire de la terre, souvent le seigneur, apporte pour moitié bétail et semence, le fermier apporte l'autre moitié et son travail, plus les instruments agricoles. Il paye aussi les impôts.

— Quelle est la taille de votre seigneurie, monsieur ? demanda Rossignol comme ils traversaient la grande salle.

— À l'origine, elle faisait cent arpents parisiens¹⁰⁰ de terres labourables, une vingtaine d'arpents de vaine pâture et cent cinquante arpents de bois et taillis. J'ai acheté quelques terres, et j'ai pu supprimer la vaine pâture, sur les conseils de mon fermier. Je dois avoir maintenant dans les cent quarante arpents de terres labourables ou de prairies.

— Mais une grande part en jachère ?

— Jusqu'à présent, oui.

— Excusez mon indiscrétion, mais avec quel rendement ?

— J'espérais que la terre pourrait rendre au denier douze¹⁰¹. J'ai été loin du compte, les quatre premières années, tant il a fallu garder des blés pour les semences ! Mais l'année dernière, pour la première fois, la seigneurie a rapporté douze mille livres en tenant compte de l'exploitation des forêts, des péages du pont par l'abbaye, de la scierie, du moulin et de l'élevage. Je prie le Seigneur qu'il en soit de même cette année, car j'ai mis tout mon argent dans le matériel et le bétail.

Ils traversèrent la cour et prirent le chemin longeant les bois. Louis expliqua à Rossignol qu'ils se rendaient à la ferme de Maurecourt. À cette heure, le fermier nourrissait les animaux.

— La jachère est malheureusement indispensable pour faire reposer la terre après avoir levé la récolte. Combien d'années la laissez-vous ? demanda Rossignol.

— En arrivant, nous avons fait comme les paysans, c'est-à-dire trois ou quatre ans de repos pour le sol. Ce n'était pas gênant, avec la plupart des champs en friche. Mais Maurecourt nous a expliqué qu'on pouvait limiter la jachère à un an en alternant les semis de froment et d'avoine, en détruisant les mauvaises herbes par de fréquents labours, et laissant un an les sols en prairies pour le bétail, ce qui fume le sol. Nous avons donc proposé aux paysans de Mercy de supprimer leur vieux droit de vaine pâture en échange d'un bénéfice sur la récolte. Tout le monde y a trouvé son compte, mais j'ai dû acheter vaches, moutons et chevaux pour engraisser le sol.

— Justement, pour les animaux... Qu'avez-vous comme bétail ?

— Sept bœufs, pour les labours. Six chevaux, mais j'en souhaite plus, une centaine de moutons ou de brebis, une dizaine de vaches et autant de porcs nourris dans les bois. Il y a aussi deux ânes et deux mules.

— Pourquoi sept bœufs, puisqu'ils vont par deux ?

— Un septième animal sert à remplacer celui qui est trop fatigué après un labour. C'est une lourde dépense. Chaque paire de bœufs vaut de trois cents à quatre cents livres, même si les mules et les chevaux sont beaucoup plus chers.

— La vache rapporte bien ?

— La vache laitière, suffisamment nourrie, peut donner dix louis par an si on la traite trois fois par jour. Les bœufs sont aussi engraisés pour la revente.

— Et le matériel ?

— Nous avons trois charrues. Cette année, nous en aurons une nouvelle avec un soc de

fer. La quatrième surnuméraire nous permettra de ne pas être pris au dépourvu, si l'une casse. Il faut aussi disposer des harnais, et de tous les accessoires. Je dispose aussi de trois charrettes et deux tombereaux avec des essieux en fer car l'essieu en bois est une mauvaise économie. Chacun coûte bien trois cents livres. Il y a encore l'outillage, comme les marteaux, tenailles, pelles et pioches. Nous avons une petite forge à la ferme, et un garçon fait office de maréchal-ferrant, bien que pour les gros travaux nous fassions appel au forgeron de Luzarches. J'oubliais de vous parler des animaux de basse-cour, poules, canard, oies.

— Cela fait de gros frais...

— C'est certain ! Il y a aussi les gages et la nourriture des valets, des garçons, des laboureurs, des domestiques et des servantes ; en tout une cinquantaine de personnes. Et l'achat des grains pour ensemer, les travaux à venir à financer, comme une plus grande écurie ainsi qu'une sellerie.

*

Ils arrivèrent à la ferme dont la vaste toiture de chaume de seigle descendait presque jusqu'au sol. C'était un vieux bâtiment en colombages et torchis. Le fermier y vivait seul, expliqua Louis, avec un valet et une servante qui s'occupait de lui et lui faisait la cuisine. Quatre autres valets logeaient au-dessus de la grange.

Dans le prolongement du corps de logis se trouvaient les granges, les étables et les remises, dont plusieurs étaient encore à remettre en état. Les étables se situaient en contrebas des granges.

Le fermier remplissait l'abreuvoir avec des seaux qu'il tirait du puits. Dès qu'il vit son seigneur et M. Rossignol, il abandonna son travail et s'avança vers eux, laissant un valet continuer à sa place.

— M. Rossignol souhaiterait vous poser quelques questions, Gaspard. Je lui ai déjà dit tout ce que vous avez fait pour moi.

L'homme hocha la tête en gardant son expression à la fois bourru et désespérée.

— Voulez-vous entrer ? fit-il d'une voix grave et sourde. Il fait moins chaud dedans, et Marie vous servira un vin de groseille.

Ils le suivirent jusque dans l'habitation qui ne comportait qu'une seule pièce au sol en terre battue. Une grande cheminée occupait presque toute la largeur du mur. À l'intérieur, une potence en fer supportait une marmite où cuisait une soupe. Au-dessus, sur le manteau, s'alignaient bougeoirs, lanternes, et toutes sortes de cruches et de pots de terre dont l'un portait un brin de buis bénit. Au mur, blanchi à la chaux, était attachée une image de la Vierge. Dans un angle grimpaient une échelle vers la soupente où devait loger valets et la servante, à moins que celle-ci ne partage la couche de son maître. Près de la porte d'entrée se trouvait un cuvier en granit pour faire la lessive avec les cendres.

Une femme au visage ingrat et fatigué préparait une bouillie de farine devant une table supportant des chaudrons. Elle s'interrompit en les voyant entrer et s'inclina, tout émue, en reconnaissant son seigneur. Louis la salua d'un sourire bienveillant.

— Marie, ordonna le fermier avec douceur, sers un verre de groseille à monseigneur et à mon invité.

Il y avait un fauteuil dans lequel Louis s'assit. Le fermier s'installa sur le grand lit à piliers et Rossignol sur un grand coffre.

— J'ai une terre, en Languedoc, commença Rossignol. Elle ne rend presque rien et

j'aurais besoin de conseils.

— Quel genre de sol avez-vous ? demanda le fermier.

— Argileux avec beaucoup de cailloux.

Maurecourt grimaça.

— Que cultivez-vous ?

— Du méteil¹⁰² et quelques vignes.

— Il n'est pas bon de semer ensemble le froment et le seigle. L'expérience prouve que le seigle semé dans le même champ que le froment est au moins huit à quinze jours plus tôt mûr que celui-ci. En moissonnant tout ensemble, la majeure partie du seigle s'égraine sur le sol, ou dans le transport. Et si on moissonne le froment un peu avant sa maturité, on le sacrifie au seigle. Il vaut mieux semer le froment et le seigle séparément, et les mélanger ensuite. Votre métayer laboure-t-il avec des bœufs ?

— Non, avec des ânes, comme tout le monde là-bas.

— Quand la terre est sablonneuse, une charrue légère peut être tirée par deux ânes, mais dans votre cas, il vous faut des bœufs, décida péremptoirement le fermier.

— J'en ai expliqué l'avantage à M. Rossignol, sourit Louis.

— Et pour la moisson, que me conseillez-vous ?

— Avant de commencer, l'aire doit être rebattue à neuf. Les charrettes, les traits des bestiaux, ainsi que les outils nécessaires, il faut que tout soit en état. Cela prend du temps, mais les propriétaires négligents paient chèrement le manque d'attention. Durant la moisson, les femmes doivent immédiatement lier les gerbes derrière les coupeurs, et surtout les retourner pour les monter en gerbier de manière à ce que les grains ne soient pas pénétrés par la pluie. Après, il faut battre au plus vite. Si vous battez à l'air, le mieux est d'utiliser des mules attachées deux à deux. Un homme les fait trotter pendant que les valets poussent sous les pieds des bêtes la paille qui n'est pas encore bien brisée.

— J'ai aussi quelques vignes...

— Cuves, pressoirs, tonneaux, barriques doivent être prêts et nettoyés bien avant la vendange...

Les explications et les questions se succédèrent ainsi durant une bonne heure. Marie leur resservit même plusieurs fois du vin de groseille et quand ils rentrèrent, Rossignol se montra fort satisfait.

*

C'est au souper, que le chef du bureau du Chiffre raconta les graves événements qui s'étaient déroulés à Paris au cours des dix derniers jours, et que tout le monde ignorait encore.

Comme tous les soirs, le dîner était pris en commun dans la grande salle, avec autour de la table le marquis et la marquise de Vivonne, Françoise – la femme de chambre de Julie – le valet de chambre, Michel Hardoin et Margot Belleville, Bauer, Nicolas et Esprit Ferrant, ainsi que quelques serviteurs de la seigneurie comme le maréchal-ferrant, le sellier, ou encore le premier palefrenier. Le fermier avait été invité pour l'occasion. C'était un repas sans façon, mais Louis et Bauer gardaient leur chapeau, et Bauer son épée. La marquise avait aussi revêtu une jolie robe. Chacun s'était lavé les mains et avait tenté d'ôter les poux de ses cheveux.

— Savez-vous que des conseillers des quatre compagnies ont réclamé la réunion des états généraux ? demanda Rossignol au marquis, après qu'on eut servi l'épaisse soupe au

lard.

Julie l'avait placé au haut bout, la place d'honneur, et les gens de Mercy gardaient la tête baissée dans leur écuelle de terre tant ils n'osaient lever les yeux vers ce grand personnage qui venait de Paris – de la Cour ! – et qui, leur avait-on dit, rencontrait souvent le cardinal Mazarin !

— Oui, répondit Louis. Esprit Ferrant – il le désigna du doigt – qui porte nos produits en surplus à l'étude de mes parents, rue des Quatre-Fils, m'a ramené hier une lettre de mon père dans laquelle il m'en parlait. Jusqu'alors, je croyais que tout s'était arrangé depuis que M. Séguier était devenu l'interlocuteur de la Cour auprès du Parlement et de M. Molé.

— Malheureusement, il est apparu que M. Molé ne représentait que lui et ses amis. La demande de réunion des états généraux a réactivé la guerre entre les quatre compagnies et la Cour et, curieusement, Mazarin a fait preuve d'une étonnante maladresse. Il a annoncé qu'en contrepartie du rétablissement de la paulette, il supprimerait aux officiers quatre années de gage. Ensuite, devant la violente réaction des parlementaires, il a fait volte-face et annulé cette décision, mais ceci de façon fort ambiguë.

Louis hocha du chef d'un air entendu. Il savait parfaitement à quel point Mazarin pouvait faire preuve de duplicité. Ne lui avait-il pas dit une fois : *Qu'importe les promesses si on est décidé à ne pas les tenir !* C'était le pendant de l'adage de Particelli d'Emery : *La foi n'est bonne que pour les marchands !*

— Connaissez-vous M. Broussel, monsieur le marquis ? demanda alors Rossignol.

— Vaguement.

— C'est un vieux conseiller de la Grand-Chambre, plus réputé pour son intégrité et sa vertu que pour ses capacités et son talent, mais il est très populaire auprès des Parisiens, car il vit fort simplement, frugalement même, dans sa petite maison de la Cité, loin du faste de bien des parlementaires corrompus. Bref, sur sa suggestion, le 13 mai, des représentants du Parlement toutes chambres confondues, du Grand Conseil, de la Chambre des comptes et de la Cour des aides se sont réunis dans la chambre de Saint-Louis pour adopter une déclaration contre l'absolutisme. Ils ont décidé de se retrouver à nouveau pour délibérer *sur le soulagement du peuple et le bien de l'État*. Ils ont même enregistré cet arrêt sous le nom d'« arrêt d'union ».

Rossignol ne savait pas, et ne pouvait donc dire aux convives, que Broussel, qui paraissait avoir pris la tête du mouvement de contestation du pouvoir absolu, était un homme simplet, plus facile à convaincre qu'un enfant dès qu'on lui citait en exemple l'attitude vertueuse des républicains romains. En réalité, et même les espions de Mazarin l'ignoraient, le pauvre Broussel était manipulé par son ami, l'inévitable coadjuteur de Paris, Paul de Gondi, qui lui faisait faire ce qu'il voulait !

À l'annonce de Rossignol, Louis ressentit une bouffée d'inquiétude. Croisant le regard de Julie, il devina la même appréhension.

— La reine ne tolérera jamais une telle borne au pouvoir royal, dit cette dernière au bout d'un instant, ayant d'abord hésité à donner le fond de sa pensée devant les domestiques.

— La reine a compris que l'union des quatre compagnies pour en faire une unique assemblée serait imiter les Anglais et créer, de fait, une république. Pourtant, la Cour a paru céder et Mazarin a benoîtement expliqué qu'il avait été mal compris, et que les gages des officiers seraient bien payés.

Au bout d'un nouveau silence empreint d'inquiétude, Louis demanda à Rossignol :

— Mais le peuple de Paris reste calme, n'est-ce pas ? Finalement il ne s'agit que d'une querelle entre les quatre compagnies et la Cour. Et la Cour a les moyens de faire céder les conseillers.

— En effet. Pour mettre de l'ordre dans cet embrouillamini, il suffirait de faire revenir nos armées, mais, pour l'instant, ce n'est pas possible. Voilà pourquoi Mazarin cherche à gagner du temps. Il biaise et accommode autant qu'il est possible, comme il le dit souvent.

100 Un peu moins de quarante hectares.

101 Un peu plus de 8 %.

102 Froment et seigle mélangés, c'était la nourriture des valets.

Le cardinal Mazarin ne pouvait faire revenir le prince de Condé, puisque l'archiduc Léopold, vice-roi des Pays-Bas, occupait Lille avec vingt et un mille combattants, dont une redoutable cavalerie de Croates et de reîtres avides de pillage et impatients de marcher sur Paris.

Arrivé à Péronne le 6 mai, le comte de Bussy avait retrouvé son régiment qu'il avait conduit devant Ypres, assiégé par le prince de Condé. Si la ville était prise, non seulement les hordes de l'archiduc Léopold seraient arrêtées mais Lille se trouverait à portée de main.

C'est là que, le 24 mai, M. de Bussy reçut une lettre du père Clément contenant un petit mot de M. Lebocage dans lequel ce dernier lui annonçait que Mme de Miramion n'avait plus la force de résister à ses parents et qu'elle serait bien aise qu'il l'*aidât par une violence apparente à dire oui* ¹⁰³.

Bussy comprit qu'elle souhaitait qu'il l'enlève et, persuadé de sa bonne fortune, choisit de le faire. Il communiqua son dessein au prince de Condé qui l'approuva et lui promit de l'envoyer à la Cour annoncer la nouvelle de la capitulation d'Ypres, sitôt qu'elle aurait eu lieu. Ainsi, il pourrait organiser plus facilement le rapt au mieux de ses intérêts. Condé lui proposa même quelques officiers pour l'assister, ainsi qu'une place forte pour enfermer la belle, si elle était rétive. Bussy le remercia, mais lui expliqua qu'il avait à Paris les amis qu'il fallait et disposerait d'une des maisons fortifiées du grand prieur de France.

Condé prit Ypres le 28 mai, et le comte partit aussitôt pour Paris. En chemin, accompagné de son ordonnance Saint-Félic, il fit une brève halte à Luzarches afin de demander au marquis de Vivonne s'il avait découvert quelque chose sur le trésor du Temple. Mais Louis Fronsac étant absent, le comte passa la nuit au château de M. Molé, tout proche. Comme le premier président n'était pas là lui non plus, Bussy lui écrivit le soir même une lettre annonçant la prise d'Ypres, lettre qu'il laissa à son maître d'hôtel. Il repartit le lendemain pour Paris.

Hélas, croyant bien faire, le maître d'hôtel fit porter immédiatement la lettre à son maître par un valet. Celle-ci arriva à Paris à onze heures du soir, et comme M. Molé souhaitait rentrer en grâce auprès du cardinal après l'affaire de l'arrêt d'union, il se rendit immédiatement au Palais-Royal annoncer lui-même la capitulation d'Ypres.

Aussi, lorsque Bussy apparut à son tour au palais le lendemain pour annoncer la victoire du prince à Mazarin, celui-ci lui répondit-il ironiquement qu'il le savait depuis la veille, et que Mgr de Condé n'était pas très diligent pour annoncer ses succès !

Furibond, le comte quitta la Cour et tenta à nouveau de voir Louis Fronsac, cette fois rue des Blancs-Manteaux. Or, le marquis de Vivonne était déjà reparti à Mercy. Bussy décida alors de s'occuper de l'enlèvement de Mme de Miramion. Il eut toutefois une nouvelle déconvenue en apprenant du père Clément que si la jeune veuve était toujours dans les mêmes sentiments à son égard, elle était partie se reposer dans un château appartenant à son frère, près de Melun.

À cette occasion le moine lui demanda deux mille écus pour corrompre les domestiques de sa pénitente et l'assura de le prévenir du retour de la belle.

Le comte s'assura que son frère, ses amis et le fidèle Saint-Félic, étaient toujours

d'accord pour participer au rapt. Il demanda en outre à son oncle de lui laisser la commanderie de Launay, une maison forte à quelques heures de carrosse de Paris capable de lui servir de nid d'amour. Puis, ne souhaitant plus entendre de moqueries sur son retard au sujet de la victoire du Prince, il partit à Cheseu passer quelques jours avec ses filles.

*

C'est le 27 mai, d'un messenger envoyé par Gédéon Tallemant, que Louis apprit avec stupéfaction la mort de son ami Vincent Voiture. Il remonta aussitôt à Paris avec Julie et Bauer assister au service funèbre qui aurait lieu à Saint-Germain-l'Auxerrois, le corps du poète devant ensuite être mis en terre à Saint-Eustache¹⁰⁴.

L'après-midi même de leur arrivée, Louis et Julie se rendirent chez Tallemant afin de savoir ce qui s'était passé, car depuis sa visite au blessé, en février, ils avaient reçu plusieurs fois des nouvelles rassurantes.

— Il était d'abord parti se reposer chez ses sœurs, car il restait fiévreux et souffrant, expliqua Gédéon. Nous mettions son état sur la tristesse qui le rongait, car, à la Cour, on l'avait abandonné et certains, comme Chapelain, le traînaient dans la boue. Finalement, revenu à Paris, il avait repris sa charge chez Mgr d'Orléans quand la goutte l'a pris. Fatigué, il a dû s'aliter, rongé par la fièvre. L'a-t-on alors trop saigné ? C'est bien possible, car il est mort en n'ayant même plus la force de sourire...

Tallemant essuya une larme avant d'ajouter :

— Sa grâce, sa finesse et sa subtilité nous manqueront à tous...

— ... Sa liberté d'esprit aussi, murmura Louis.

Il ne dit pas un mot de plus, ayant du mal à retenir ses pleurs tant cette mort lui semblait injuste et inattendue. C'est Vincent qui l'avait introduit chez Mme de Rambouillet, et sans lui, il n'aurait jamais connu Julie. Pour la première fois, il perdait un de ses meilleurs amis.

Il se souvint avec tristesse de ce qu'il lui avait dit un jour :

*... Dans les maux dont je me sens périr,
Je suis si content de mourir,
Que ce plaisir me redonne la vie.*

En quittant Tallemant, Louis laissa Julie rentrer seule en carrosse rue des Blancs-Manteaux et se rendit en croupe avec Bauer chez le libraire Sébastien Cramoisy, laissant son esprit vagabonder autour des bons souvenirs qu'il avait de Voiture.

*

Cramoisy n'était pas là, mais il y avait son fils à qui Louis acheta deux vieux livres sur l'ordre du Temple dans lesquels il espérait trouver des réponses aux questions qu'il se posait depuis que Rossignol avait parlé des coffrets et qu'il s'intéressait à l'un des gisants de l'église du Temple.

Le lendemain, avant la cérémonie des obsèques à Saint-Germain-l'Auxerrois, et escorté d'un Bauer grognon – Marie Gaultier s'était disputée avec son amant sans que personne en connaisse les raisons –, Louis se rendit à Sainte-Marie-du-Temple examiner le fameux gisant. Il observa longuement la tombe, essayant de percer son secret, car il n'y avait aucune inscription. Ce gisant avait-il vraiment un rapport avec le mystérieux texte découvert par Bussy ? Que signifiait l'aigle à deux têtes ? Se pouvait-il que le trésor du Temple se trouve à

l'intérieur du tombeau ? Ce chevalier avait son heaume sur la tête, ce qui signifiait qu'il était mort en Terre sainte, donc que le caveau était vide. Fronsac examina le coffret tenu par la main de pierre, mais la sculpture ne laissa percer aucune indication.

Seul le comte de Bussy pourrait convaincre son oncle d'ouvrir cette sépulture, se dit-il. Mais pour l'instant, il bataillait en Flandre. Il fallait donc attendre son retour.

Louis ignorait que Bussy faisait route vers Paris pour annoncer la victoire du Prince.

*

À la messe d'obsèques, Gaston proposa aux Fronsac de venir souper chez lui. Boutier, aussi invité, serait content de les revoir, ajouta-t-il. Louis accepta volontiers et en profita pour le remercier des cinq mille livres qu'il avait laissés pour lui à l'étude de son père.

— Cet argent est le bienvenu, Gaston ! En ce moment, ma seigneurie est un gouffre financier ! Heureusement, les blés sont hauts et bien formés, mais je ne serai tranquille que la moisson faite et le grain transformé en farine et vendu, ou serré dans mes greniers !

C'est alors qu'il remarqua combien son ami paraissait soucieux. Il le prit à l'écart et lui en demanda la raison.

— Je te le dirai ce soir. C'est une inquiétante nouvelle que je viens d'apprendre et j'ai besoin d'en savoir plus. Peut-être que ces cinq mille livres vont t'être vraiment utiles...

Sur cette phrase énigmatique, ils se quittèrent, Gaston devant partir au Palais-Royal.

Ils se retrouvèrent à cinq heures, rue de la Verrerie. Une table à tirants avait été dressée dans l'antichambre et Armande comme Angélique reçurent leurs invités avec beaucoup de cérémonie. Les Fronsac étaient venus en carrosse, conduits par Nicolas avec Germain Gaultier, en mandille de laquais debout sur l'essieu arrière. Louis portait son collier de chevalier de l'ordre de Saint-Michel sur un pourpoint de velours noir qui laissait bailler une chemise de soie bouffante au grand col et aux manchettes de dentelle nouées par des galants de soie noire. Julie avait choisi une robe turquoise chamarrée, couverte de fanfreluches, avec un corsage baleiné à la taille, décolleté et lacé en pointe. Sa chemise à manches courtes se garnissait de dentelles. Quant à Bauer, ses chausses multicolores, sa casaque et ses bottes à revers rouge suscitèrent l'admiration de Gaston qui avait seulement revêtu un habit de satin noir avec des chausses et des bas assortis, habit qu'il jugeait propre à son nouvel état de maître des requêtes. Il portait cependant un baudrier de soie écarlate et un grand feutre droit à pennaches de la même couleur. À son baudrier était attachée une épée à poignée d'argent, bien plus petite que l'énorme rapière de cuivre de Bauer.

En attendant l'arrivée de M. Boutier, les trois femmes se réunirent dans la bibliothèque, qui était toujours la chambre d'Angélique, et les hommes patientèrent dans l'antichambre où la servante leur servit du vin de Beaune.

Après en avoir vérifié la solidité, Bauer s'assit sur un coffre tandis que Louis demandait à Gaston les raisons de son anxiété.

— Tu sais ce qui se passe à Paris... Rien ne s'arrange entre la Cour et les quatre compagnies. D'abord la reine a fait dire au Parlement que l'union des chambres n'était faite que pour leur intérêt particulier, et non pour la réformation de l'État, et qu'il n'était permis à personne de s'ingérer dans le gouvernement du roi. Ensuite, hier, elle a fait arrêter et envoyer en province trois conseillers du Grand conseil qui menaient l'agitation. Ce matin, le président du Grand conseil et quelques conseillers turbulents ont été saisis par la garde et exilés à leur tour.

— Mazarin a donc choisi la manière forte ?

— Ce n'est pas lui ! Tu sais ce qu'il répète à satiété : *Je dissimule, je biaise, j'adoucis, j'accommode tout autant qu'il m'est possible.* Il préférera toujours la négociation à l'affrontement, expliqua Gaston à mi-voix, après avoir jeté un bref regard vers la bibliothèque, tant il ne voulait pas inquiéter son épouse et Julie.

« C'est la reine qui a choisi la fermeté, poursuivit-il. Elle aurait même déclaré : *Il y a de la révolte à s'imaginer qu'on puisse se révolter !* Le cardinal n'approuve pas, car nos armées sont loin. Au surplus, il craint autant la puissance de Condé que celle de la populace ! En revanche, il sait que si cent mille Parisiens prennent les armes, la Cour sera balayée, car la régente n'aura aucun soutien que ce soit du Parlement ou des grands. Bien au contraire ! Sentant le pouvoir affaibli, beaucoup s'agitent en ce moment. La Rochefoucauld, et quelques ducs et pairs, réclament des gouvernements et des avantages, Monsieur reçoit aimablement les opposants, et l'archevêché est toujours le repère des séditieux. Seul Le Tellier – le fidèle, comme le nomme la reine – tient les rênes de l'État.

— On en est vraiment là ? murmura Louis.

— La reine est dure et ne cédera pas, sois en sûr ! J'en viens maintenant au sujet de mon inquiétude : Le Tellier a envoyé des messagers en Allemagne afin d'engager quatre mille reîtres qu'il fera pénétrer dans Paris. Pour lui, tout se réglera dans le sang à l'automne.

À ces paroles, Louis s'alarma plus encore, Gaston poursuivit, toujours à voix basse :

— M. Séguier a pu se procurer le plan des cantonnements. Les gens de guerre seront installés chez l'habitant autour de Paris. Pas trop près cependant, pour éviter qu'ils n'entrent en ville de leur propre initiative. Près de chez toi, à Viarmes et à Asnières, deux compagnies s'installeront. La reine voulait en mettre une à Luzarches, pour faire peur à M. Molé qui y a son château, mais Mazarin l'a convaincue de n'en rien faire. Après tout, il est leur allié !

— Je comprends ta crainte, fit Louis, après un instant de réflexion. Ces soldats auront table franche et causeront de grands troubles...

— Exactement ! Tu sais qu'il est impossible de tenir une armée. Il y aura partout des troupes de maraudeurs. Les prévôts des maréchaux et leurs archers seront impuissants si quelques douzaines de reîtres attaquent une ferme ou un château. Tu dois donc protéger Mercy.

— Je vais demander à Michel de renforcer les défenses du château. Qu'en penses-tu, Bauer ?

— Il faut armer vos gens, monsieur, et les entraîner. Il y a bien à Mercy une trentaine d'hommes capables de manipuler un fusil, mais nous n'aurons pas assez d'armes.

— C'est de ça que je voulais te parler, reprit Gaston. Quand tu rentreras, tu emporteras deux mousquets que j'ai ici, ainsi que deux pistolets à silex et trois épées. De quoi disposes-tu là-bas ?

Louis lança un regard interrogateur vers Bauer, en charge de l'armurerie depuis le départ de Gaufredi, le vieux reître que Louis avait eu quatre ans à son service.

— Une dizaine de mousquets, monsieur, et autant de carabines, plus votre nouveau fusil à silex. Mais il faudra vérifier qu'ils soient tous en état. Une dizaine de pistolets aussi, mais la plupart à rouet... quelques épées... mon canon à feu. En revanche, nous avons peu de poudre et encore moins de balles. Ces armes ne servent qu'à la chasse.

— Face à une compagnie de reîtres, ce sera insuffisant, jugea Gaston. Il te faudrait une vingtaine de fusils, avec de la poudre et des balles en quantité suffisante.

— Cela coûtera beaucoup d'argent, s'inquiéta Louis.

— Oui, si tu y ajoutes des épées, des corselets, des bourguignotes ou des morions, tu n'en auras pas pour moins de cinq mille livres.

— Tout l'argent que tu m'as donné va y passer, et cet armement ne servira peut-être à rien.

— C'est un pari, Louis, comme te l'a dit Blaise Pascal, fit Gaston en écartant les mains d'évidence. Mais pense à tes gens, à Julie, à tes enfants. Pense à ce qui est arrivé à ton fermier. Si une bande attaque le château, il te faudra tenir au moins quelques heures, sinon quelques jours, avant d'obtenir du secours.

— Tu as raison. Où acheter des armes ?

— Je peux m'en occuper. J'irai lundi rue de la Heaumerie, je ferai le tour des armuriers et je choisirai ce qu'il te faut. Je demanderai à l'armurier avec qui je traiterai de te livrer cet équipement à Mercy. Nous ferons nos comptes après.

Tous les armuriers de Paris étaient regroupés rue de la Heaumerie, entre la rue de la Vieille-Monnaie et la rue Saint-Denis. On trouvait surtout là des cuirassiers, qui fabriquaient corselets, bourguignotes et morions, des arquebusiers, qui montaient mousquets, fusils et pistolets, et des fourbisseurs, qui vendaient des armes blanches.

— Si *che* peux donner mon avis, intervint Bauer, inutile d'armer d'épées les paysans de Mercy. Il suffit qu'on *forchee* des piques et des guisarmes que M. Hardoin emmanchera. Un croquant est autrement plus dangereux avec une pique qu'avec une épée.

— C'est vrai, approuva Gaston en hochant du chef.

*

À ce moment-là, Boutier arriva, encore tout transpirant avec la chaleur, même s'il était venu en carrosse. Il s'excusa de son retard et, Armande, en venant le saluer, proposa de passer à table. Elle donna des ordres à la servante et à un valet pour qu'ils apportent aiguières et linges parfumés afin que chacun se nettoie les mains avant de s'installer. François, qui jouait le rôle de maître d'hôtel, servit le vin, tandis que la femme de chambre aidait la cuisinière à préparer les plats, Armande ayant prévu cinq services.

À la demande de Louis, Boutier donna tout de suite des nouvelles de la Cour. Pour l'essentiel, Gaston les connaissait, ainsi qu'Armande et Angélique, mais Louis en était resté à ce que lui avait raconté Rossignol.

— Après l'arrêt d'union, que Mazarin appelle l'« arrêt d'Oignon », ce qui fait au moins rire les railleurs, les députés des quatre compagnies se sont à nouveau réunis malgré l'interdiction qui leur en avait été faite. Par représailles, le Conseil royal a décidé de ne plus payer les gages des officiers rebelles et a révoqué à nouveau le droit annuel. Il s'est alors produit quelque chose d'in vraisemblable : les conseillers ont décidé que nul ne serait reçu aux offices libérés sans le consentement des héritiers ! Ainsi les compagnies ont décrété la propriété des charges contre l'ordre de la Cour ! Voilà pourquoi la reine a fait arrêter les magistrats du Grand Conseil les plus remuants.

— Tu devines, Louis, intervint Gaston, que M. Boutier et moi-même sommes dans une situation délicate. M. Boutier est désormais conseiller et vote avec ses pairs. Quant à moi, je t'ai raconté dans ma dernière lettre l'offre que m'avait faite M. Séguier. J'ai reçu ces jours-ci ma lettre de commission de maître des requêtes, ainsi que le premier quartier de mes gages, cependant réduit d'un quart. Si je prends parti pour le Parlement, je perdrai mon brevet, et si je suis fidèle à la Cour, je ne resterai pas longtemps maître des requêtes, car les conseillers parlent d'annuler toutes les lettres de commission !

— Tous les conseillers ne s'opposent pas à la Cour, Dieu soit loué ! intervint Boutier. MM. de Mesmes et Molé restent fidèles, et M. d'Avaux est rentré à Paris. La reine sait qu'elle peut compter sur eux.

Alors qu'ils s'exprimaient ainsi, Louis s'abîmait dans le silence. Il songeait à son père qui s'était placé dans le parti de la bourgeoisie, désormais ouvertement opposé à la Cour, et se disait que s'il n'avait pas été anobli, il s'y serait certainement aussi rangé, alors que Gaston appartenait à l'autre camp ! Il lui fallait donc convaincre sa famille d'éviter de s'engager trop du côté des rebelles. Mais l'écouteraient-ils ? Se pouvait-il que lui et ses parents se découvrent ennemis ?

Il frissonna d'inquiétude.

— Que va-t-il se passer selon vous ? demanda Julie à M. Boutier.

Le nouveau conseiller au Parlement haussa les épaules avec un air désabusé :

— La force va l'emporter ! Le Parlement n'a pas d'armée et pas de chef. Certes le peuple est prêt à suivre aveuglément quelques conseillers insolents, comme Broussel, ou des hommes qu'ils idolâtrèrent, comme le coadjuteur. Mais ni Broussel ni Gondi ne prendront le risque de finir sur l'échafaud. Et sans chef, aucune grande révolte ne peut durer. La dernière était la Ligue et s'est éteinte après la mort du duc de Guise.

C'est vrai, songea Louis, mais au prix d'une atroce guerre civile dans Paris qui a duré plusieurs années.

Pour changer de sujet, ils parlèrent de la mort de Voiture ; si bien que le repas resta morose. Même Bauer paraissait contrarié. Il faut dire qu'il avait eu une nouvelle discussion orageuse avec sa maîtresse, Marie Gaultier. Celle-ci lui avait annoncé qu'elle ne voulait plus vivre dans le péché avec lui, car le prêtre qui la confessait s'inquiétait pour son âme et craignait qu'elle soit damnée.

En mastiquant rageusement un morceau de sanglier, Bauer songeait qu'il mettrait volontiers le feu à l'église de ce maudit curé.

103 Ces mots sont extraits des *Mémoires* de Bussy-Rabutin.

104 L'Académie française, dont il fut un des membres fondateurs, prit le deuil quand il mourut, honneur qu'elle n'a plus jamais fait à d'autres.

Le dimanche de la Pentecôte, dernier jour du mois de mai, le coadjuteur Jean-François Paul de Gondi, en rochet et camail¹⁰⁵, rentra chez lui à pied depuis Notre-Dame où il avait prêché et célébré la messe. Depuis qu'il était évêque, il pratiquait à chaque grande fête religieuse ce qu'il appelait son *devoir de prêcher*. Cette attitude lui avait assuré une immense popularité auprès des chanoines, des curés et surtout des Parisiens, flattés d'avoir un évêque si proche d'eux.

Le coadjuteur avait autour de lui une dizaine de gentilshommes de ses amis, dont MM. de Bragelonne et de Caumesnil, qui assuraient le service de sa garde. Tous bottés et solidement armés de rapières et pistolets.

Paul de Gondi jugeait qu'il ne risquait rien dans l'enceinte de l'archevêché, mais en raison de la formidable entreprise qu'il venait d'engager, il préférait prendre ses précautions. Il savait par expérience à quel point les espions du cardinal Mazarin étaient redoutables. Quant à la reine, qui, sur un coup de tête, venait de faire saisir le président du Grand Conseil et plusieurs conseillers maîtres des requêtes, elle était parfaitement capable de le faire arrêter tant son impulsivité la rendait incapable de mesurer les conséquences de ses actes.

Gondi et sa troupe sortirent de Notre-Dame en empruntant la galerie du trésor de Notre-Dame, un corridor à deux niveaux passant au-dessus de la cour pour relier la sacristie à l'archevêché.

Le long de la Seine, l'archevêché était formé de deux bâtiments séparés par une chapelle et une vieille tour féodale rectangulaire. Le premier, construit sous le règne de Philippe Auguste par Maurice de Sully en même temps que Notre-Dame, était constitué de deux grandes salles superposées dont la plus basse, voûtée d'ogives, servait aux assemblées ecclésiastiques. Le second bâtiment, dans son prolongement, était l'ancien logement de l'évêque transformé en logements et en salles de travail pour les serviteurs du diocèse.

La galerie communiquait avec la tour et la chapelle, et un petit escalier desservait la cour. En semaine, l'endroit grouillait de monde, de voitures, de chaises à porteurs et de mules, car l'archevêché utilisait beaucoup de personnel pour récolter les dîmes, s'occuper des paroisses, des couvents, de l'enseignement, de la charité et de la justice ecclésiastique. Mais comme on était dimanche, tout était désert. Au demeurant, Paul de Gondi se voyait ici chez lui puisqu'il était le gestionnaire du diocèse en attendant de devenir à son tour archevêque, quand son oncle Jean-François de Gondi se retirerait.

La troupe descendit l'escalier avec grand fracas. Elle longea le bâtiment administratif, les écuries et les communs avant d'atteindre un bâtiment perpendiculaire à la rivière et accolé à Saint-Denis-du-Pas, l'église des chanoines.

Tout le monde entra rapidement dans ce corps de logis et le concierge, qui les attendait, referma prestement la porte et poussa les verrous. Cette bâtisse à un étage sans charme ni élégance, c'était le petit archevêché, le logement du coadjuteur.

Le groupe traversa le vestibule gardé par cinq ou six hommes avec épée et pistolets et pénétra dans une salle de réception où était dressée une grande table pour le dîner. Les domestiques et une trentaine de familiers attendaient le coadjuteur. Se trouvaient là son médecin et son chirurgien, des gentilshommes de sa maison, solidement armés, mais aussi

des imprimeurs et des gens de lettres qui écrivaient et distribuèrent des libelles contre la Cour chaque jour sur le Pont-Neuf. Ces libellistes venaient de tous les horizons. Il y avait des ecclésiastiques, plus réputés pour leurs propos impies que pour leurs pratiques religieuses, des rimeurs à quatre sous, mais aussi des gentilshommes talentueux, comme Jacques Carpentier de Marigny, qui éclusait un verre de claret en compagnie du baron de Blot.

Courbé en deux, un petit homme rondelet s'avança vers le coadjuteur. C'était son intendant.

— Monsieur Rousseau, lui demanda Gondi, MM. Joly et Miron sont-ils arrivés ?

— Oui, monseigneur, ils vous attendent dans votre appartement.

— Messieurs, fit Gondi en s'adressant aux gens qui l'avaient accompagné et à ceux qui l'attendaient, vous dînez ici à ma santé. Je resterai chez moi avec mes invités. Profitez de mon absence pour dire du mal de moi, plaisanta-t-il, en faisant signe à l'abbé Gilles Ménage, son secrétaire, de l'accompagner. Monsieur Rousseau, ajouta-t-il à l'attention de son intendant, sitôt que MM. Fontrailles et Montrésor arriveront, faites-les monter sans attendre.

*

Le coadjuteur et l'abbé Ménage, précédés du maître d'hôtel, traversèrent la salle et empruntèrent l'escalier conduisant aux appartements privés.

À l'étage, le maître d'hôtel ouvrit la porte de l'antichambre pour laisser entrer le coadjuteur et l'abbé Ménage. Deux hommes attendaient dans la pièce. Paul de Gondi, très myope, cligna un instant des yeux afin de bien identifier les silhouettes qui venaient de se lever.

L'un affichait un visage décidé, une bouche ferme, des sourcils épais et de larges épaules. Bien qu'en habit noir et sans épée, il avait tout de l'homme d'action. Le second était de taille médiocre avec un embonpoint précoce, des yeux sombres, cernés, sur un teint cendré et maladif. Il portait une robe et un bonnet de magistrat.

— Mes amis, je n'ai pu arriver plus vite ! Je suis désolé de vous avoir fait attendre.

Celui au physique d'aventurier se nommait Guy Joly. Conseiller au Châtelet, c'est son oncle, chanoine de Notre-Dame, qui l'avait présenté au coadjuteur. Gondi avait tout de suite été séduit par ce jeune homme audacieux et à l'esprit fécond en expédients.

Le second ne ressemblait en rien à Joly, tant par le physique que par le caractère. Robert Miron¹⁰⁶ était maître des comptes, conseiller au parlement de Rouen, colonel du quartier de Saint-Germain-l'Auxerrois et avait pour frère le président de la chambre des enquêtes, ami du médecin Guy Patin. C'était un homme de bien et de cœur, qui avait beaucoup de crédit parmi le peuple.

Mais ces deux personnages, si différents, partageaient un même sentiment. Ils éprouvaient une admiration à toute épreuve envers le coadjuteur, et Paul de Gondi savait pouvoir compter sur leur totale fidélité.

Après une brève accolade, tout le monde passa dans la pièce d'à côté, le grand cabinet de travail où attendait le premier valet de chambre de l'évêque, un homme d'une cinquantaine d'années au visage inexpressif. Celui-ci avait pris la précaution d'ouvrir la porte suivante, celle donnant dans le petit salon, une salle richement meublée et décorée de tapisseries et de miroirs. Sur la table couverte d'un tapis damassé aux franges dorées, quatre couverts et quatre fauteuils tapissés attendaient les convives. Plusieurs laquais et le maître d'hôtel s'apprêtaient à servir des boissons.

— Messieurs, accordez-moi quelques minutes, le temps de me changer, demanda Paul de Gondi. En attendant, faites-vous servir de cet excellent vin de Beaune que je viens de recevoir.

*

L'abbé Ménage resta avec Joly et Miron pendant que le coadjuteur, précédé de son valet de chambre, se rendait dans sa chambre mitoyenne.

C'était une immense pièce au parquet jonché de tapis de Turquie où, sur une vaste estrade, trônait un grand lit à custode et hauts piliers peints et sculptés. Le coadjuteur passa dans le privé qui jouxtait son cabinet de toilette, puis se lava les mains dans une bassine avant de revenir dans la chambre où son valet avait disposé les vêtements qu'il porterait pour le dîner.

Comme le domestique détachait les boutons de son camail et de son rochet, Gondi jeta un coup d'œil satisfait au grand tableau en pied accroché entre deux tentures qui le représentait revêtu d'une cuirasse d'acier et l'épée à la main.

Ensuite, le coadjuteur enleva sa soutane, enfila une chemise en fine toile de Hollande, puis des chausses et des bas de soie et, avec l'aide de son valet, chaussa de hautes bottes de cavalier à revers et ronds de botte en dentelles. Le domestique lui attacha des éperons de cuivre, puis lui tendit le pourpoint en chevreau. Enfin, il lui noua des galans et des rubans multicolores aux poignets, aux coudes, aux chausses, aux jarretières et à la taille, soignant particulièrement les ganses en forme de petite oie. Il présenta ensuite à son maître un baudrier brodé et passementé et un haut feutre emplumé. Paul de Gondi glissa lui-même le fourreau de son épée à poignée d'argent dans le baudrier et s'examina avec satisfaction devant le grand miroir de Venise.

Il soupira. Certes, il n'était pas grand, mais pas plus petit que le prince de Conti, et surtout pas tordu comme ce nabot, bien qu'un peu trop rond de corps.

Il se redressa fièrement en bombant le torse.

Évidemment, il n'avait pas le fin visage de Conti, mais il était autrement plus beau que le prince de Condé. Au moins son nez n'était-il pas long et crochu comme un bec d'oiseau de proie, même s'il avait un peu trop la forme d'une marmite. Quant à sa peau foncée, qui lui valait le qualificatif de Don Moricaud, ne lui assurait-elle pas auprès des dames le charme de l'aventurier sarrasin ? D'ailleurs, ses conquêtes parlaient pour sa beauté ! N'avait-il pas encore rencontré la veille, dans cette chambre, Marie¹⁰⁷, la belle épouse du maréchal de La Meilleraye¹⁰⁸ ? Et quand l'affaire qu'il conduisait aurait réussi, toutes les femmes de la Cour, et même la reine, seraient à ses pieds.

Il sourit de satisfaction en s'approchant de la table de marbre de Carrare sur laquelle était posé un coffre ciselé ayant appartenu à ses ancêtres banquiers à Florence. Il y avait là plusieurs flacons d'huiles et de parfums dont il se frotta longuement les mains et le visage avant de se diriger vers le mur du fond où une tapisserie était tendue. Il en souleva un coin, dégageant une porte ferrée qu'il ouvrit après avoir tiré un verrou, et embrassa du regard le chœur de Saint-Denis-du-Pas. L'église était vide. Personne ne connaissait ce passage. Si l'affaire en cours se déroulait mal, il s'enfuirait par là. Un cheval sellé attendait dans le petit cimetière des chanoines, derrière l'église.

Il n'avait rien laissé au hasard. Dans quelques heures au plus tard, il saurait s'il avait réussi, et s'il pouvait opposer à la Cour un capitaine incontestable, bien plus Bourbon que Condé, et surtout autrement plus populaire.

Tout avait commencé il y avait plus d'un an, après que Louis d'Astarac, marquis de Fontrailles, ait pris langue avec le coadjuteur sur les conseils de son ami Claude de Bourdeille.

Petit-neveu de Pierre de Bourdeille, seigneur de Brantôme, qui nous a laissé les *Dames galantes*, Claude de Bourdeille était entré jeune au service du duc d'Orléans dont il était devenu le conseiller et confident. C'est lui qui avait rapproché le duc et le comte de Soissons, qui ne s'aimaient pas. Avec Louis d'Astarac, il avait aussi fait partie du groupe de gentilshommes ayant préparé l'assassinat de Richelieu à Amiens.

Mais l'attentat n'avait jamais eu lieu, car au dernier moment le duc d'Orléans avait déclaré aux conjurés *n'avoir ni la force de le commander ni de l'entreprendre*. Après cette reculade, Montrésor avait quitté Paris et n'y était revenu que rappelé par son ami Fontrailles pour entrer dans la conspiration de Cinq-Mars. Le complot ayant échoué, et le duc d'Orléans ayant dénoncé Montrésor comme un des principaux conjurés, il avait fui en Angleterre, perdant tous ses biens confisqués.

À Londres, il était devenu l'ami du duc de Beaufort et, rentré en France après la mort de Louis XIII, avait naturellement participé avec lui, et bien sûr avec Fontrailles, à la cabale des Importants ainsi qu'au projet d'assassinat de Mazarin sur le pont dormant du Louvre¹⁰⁹. Cette entreprise ayant aussi échoué, il s'était cette fois réfugié en Hollande. Là-bas, il était devenu l'ami, le messenger et l'amant de Marie de Chevreuse, mais quand il était revenu en France, Mazarin, qui le poursuivait de sa vindicte, l'avait fait enfermer dans le donjon de Vincennes.

Heureusement pour lui, Marie de Chevreuse, et une autre de ses maîtresses, Mlle de Guise, ne l'avaient pas abandonné et étaient parvenues à le faire libérer après cependant plus d'un an d'emprisonnement dans de dures conditions.

Mazarin, persuadé de l'avoir soumis, avait alors tenté de le prendre à son service en lui faisant miroiter quelques avantages, mais Montrésor avait trop souffert pour l'écouter. Il avait aussi tourné le dos au duc d'Orléans qui l'avait trahi et dont il détestait le nouveau favori, l'abbé de La Rivière. Montrésor s'était finalement attaché au seul homme qui, à ses yeux, semblât capable de le venger de ses avanies et d'assurer sa fortune : le coadjuteur Paul de Gondi.

Seulement, si Gondi avait accepté son allégeance, il ne lui faisait guère confiance, car il avait perçu chez Claude de Bourdeille un caractère impétueux mais velléitaire. Nourri dans les factions de Monsieur, Montrésor avait gardé le goût de conseiller de grandes choses qu'il n'exécutait jamais. Si le coadjuteur le gardait près de lui, c'était surtout parce qu'il avait besoin de son amitié avec le duc de Beaufort, le marquis de Fontrailles et, surtout, Marie de Rohan, duchesse de Chevreuse.

Marie de Rohan cherchait, elle, à la fois à se venger de Mazarin, qui l'avait chassée de la Cour, à revenir en grâce auprès de la reine, et à s'imposer comme arbitre dans les discussions de paix franco-espagnoles. Tandis que les plénipotentiaires français négociaient difficilement un traité de paix à Munster, elle avait même pris langue avec les Espagnols de Bruxelles en leur assurant qu'elle parviendrait à convaincre la régente d'un traité plus favorable pour eux si on lui en donnait les moyens ; après tout, Anne d'Autriche était espagnole et avait été sa meilleure amie, leur avait-elle rappelé. Avec suffisamment de pistoles, elle assurait pouvoir chasser le cardinal et reprendre l'ascendant dont elle avait

disposé pendant vingt ans sur Anne d'Autriche. Les Espagnols lui avaient donc donné quelques dizaines de milliers de livres en vue de ses entreprises. C'est ainsi qu'avec le marquis de Fontrailles, un de ses fidèles, elle avait tenté de ruiner la réputation du cardinal en mettant en vente de fausses lettres de provision pour des offices de conseiller à Aix, lettres signées par son frère Michel Mazarin¹¹⁰.

Mais l'affaire avait échoué et Fontrailles en avait tiré la leçon que c'était à Paris qu'il fallait agir contre le cardinal, non dans d'obscures villes de province, et surtout qu'il lui fallait un allié puissant sur place. Présenté par Montrésor, il avait donc rejoint le coadjuteur dont il reconnaissait les talents dans l'intrigue.

Pour sa part, Paul de Gondi avait été fort satisfait du renfort de Fontrailles tant le marquis avait une prodigieuse expérience des complots.

Ayant eu ensemble de nombreuses discussions sur la façon de renverser le gouvernement de Mazarin, le marquis avait assuré au coadjuteur que seule une grande sédition populaire chasserait la clique du Sicilien, mais ne voyait pas le moyen de la provoquer.

Gondi y avait longuement réfléchi avant de lui faire part de son idée. Il suffisait, selon lui, de s'inspirer de ce qui s'était passé durant la Ligue, une révolte populaire contre la Cour qui aurait réussi sans le génie de Henri de Navarre.

— Vous oubliez, lui avait rétorqué le marquis, que les ligueurs avaient pour chef Henri de Guise, un homme grand, beau et courageux qu'ils vénéraient. Nous n'avons rien de tel. Le dernier qui aurait pu faire l'affaire aurait été le comte de Soissons, que vous aviez surnommé le *dernier des héros*, mais il est bêtement mort en se grattant la tête¹¹¹.

— Mais ce chef, nous l'avons, marquis ! avait répondu Gondi dans un sourire.

— *Schelme*¹¹² ! avait ironisé Fontrailles, vous faites allusion à qui ? À moi, bossu et difforme, ou à vous, nain noiraud comme un moricaud ? Si c'est le cas, je vous le dis : notre affaire est condamnée à l'échec avant même qu'elle ne commence !

Cette plaisanterie avait vexé Gondi qui détestait qu'on se moque de son physique. Aussi avait-il poursuivi, plus sérieusement :

— Être grand, beau et courageux n'aurait pas suffi si Guise ou Soissons n'avaient pas été de race royale...

— Vous pensez au duc d'Orléans ? avait demandé Fontrailles, cette fois stupéfait. En trente ans, le duc a montré son incapacité à assurer à conduire quelque entreprise audacieuse !

— Pas du tout ! Je vous le répète, monsieur le marquis, ce chef, nous l'avons ! Il suffit de le mettre en avant. Certes, ce ne sera qu'un fantôme, mais nous n'avons besoin que d'un fantôme ! Et si par malheur nos affaires tournaient mal, ce serait lui qui en assumerait les fâcheuses conséquences.

— Je ne sais à qui vous pensez, mais il faudrait qu'il soit bien sot pour être notre marionnette ! avait ricané Fontrailles, d'un tempérament railleur.

— Il l'est, rassurez-vous, marquis ! D'ailleurs vous le connaissez mieux que moi !

Fontrailles s'était tu, car il venait soudain de comprendre.

Beaufort ! Gondi avait choisi François de Vendôme, le duc de Beaufort ! Effectivement, le duc avait bien des avantages : petit-fils du roi le plus populaire que la France ait eu, il était grand, beau comme un astre avec des cheveux aussi blonds que ceux du duc de Guise. Et comme le Balafgré, était courageux et adulé des Parisiens. En revanche, il était sot

comme une dinde, mais ce n'était pas important pour une marionnette.

Seulement, il était en prison à Vincennes où Mazarin l'avait enfermé après la cabale des Importants¹¹³.

— Le cardinal ne le libérera jamais, avait remarqué le marquis en hochant la tête mais sans nommer le duc, faisant ainsi comprendre qu'il avait deviné.

— Qui parle de le libérer ? Nous allons le faire évader ! avait ironisé Gondi.

Cette fois, Fontrailles avait secoué négativement la tête, tout en assortissant ce mouvement d'un sourire condescendant :

— C'est impossible, monsieur le coadjuteur ! J'y avais déjà songé, car Mme de Chevreuse voulait aussi sa libération. Savez-vous ce qu'est le donjon de Vincennes ? Les huit tours ensèrent une formidable muraille cerclée d'un fossé. Le donjon, dans lequel on ne peut entrer que par un pont-levis, n'est qu'une succession de hautes salles superposées avec quatre tours d'angle où se trouvent les chambres des prisonniers. C'est là qu'est enfermé le duc. Chaque cellule est fermée par deux ou trois portes doublées de fer à verrous et serrures. Les murs ont seize pieds d'épaisseur et les fenêtres ne sont que des meurtrières avec des barreaux entre lesquels on ne peut même pas passer la main. Les prisonniers ne sortent que pour se promener dans la salle centrale de leur étage, ou exceptionnellement dans la galerie extérieure basse entourant le donjon qui se situe encore à une hauteur considérable du sol du fossé. De surcroît, ils sont toujours escortés par des gardes.

« Pour le duc de Beaufort, ces mesures de sécurité sont renforcées. Il y a en permanence six ou sept soldats dans sa chambre située au sommet du donjon. Il n'a pas un seul ami, pas un seul domestique. M. de Chavigny, le gouverneur, le hait et un exempt particulièrement méfiant, un certain La Ramée, ne le quitte jamais des yeux, nuit et jour.

— Il faudrait placer un complice près de lui, avait proposé Gondi, ébranlé. Étudiez cette affaire, monsieur de Fontrailles, je vous en prie ! Si un homme peut faire évader Beaufort, c'est vous ! Montrésor vous aidera. Il a passé quatorze mois prisonnier dans le donjon, il doit donc le connaître comme sa poche !

Flatté, le marquis avait accepté.

Seulement, alors que ses plans avançaient bien, Mazarin l'avait fait arrêter et l'avait enfermé à la Bastille !

Toute l'opération avait été arrêtée.

Gondi s'était alors démené comme un diable pour faire libérer le marquis de Fontrailles, faisant comprendre à quelques-uns, comme M. de La Rochefoucauld et le duc d'Orléans, que le prisonnier risquait de raconter bien des secrets si on le laissait moisir dans un cachot. La pression avait été si forte que la reine avait cédé.

Fontrailles s'était aussitôt remis au travail avec l'aide de Montrésor.

Dans sa salle de jeu du *Hazart*, le tripot qu'il possédait, le marquis avait remarqué un nommé Pierre d'Ayon, seigneur de Vaugrimaut, duelliste impénitent ayant besoin d'argent pour échapper à la justice. Un jour où l'homme trichait ostensiblement, les valets chargés de la surveillance l'avaient confondu. En échange d'un arrêt des poursuites contre lui et d'une forte somme, Pierre d'Ayon avait accepté de devenir geôlier à Vincennes. Pour ce faire, Fontrailles avait discrètement rencontré M. de Chavigny, le gouverneur de la prison. Les deux hommes se connaissaient bien. C'est d'ailleurs à la suite d'une correspondance entre eux que Fontrailles avait été arrêté. Finalement, Pierre d'Ayon de Vaugrimaut était devenu un des gardiens du duc de Beaufort, chargé de seconder La Ramée.

Publiquement, il maltraitait son prisonnier avec une rare méchanceté, mais, secrètement, il s'était fait reconnaître et Beaufort lui avait d'autant plus accordé sa confiance qu'Ayon était breton, et que son père avait servi sous les ordres de l'oncle du duc, M. de Mercœur.

Enfin prête, l'évasion avait été prévue pour le dimanche de Pentecôte. Depuis la veille, Montrésor, Fontrailles, quelques hommes de main et une forte escorte fournie par Mme de Vendôme se trouvaient à Vincennes. Voilà pourquoi, ce dimanche, Paul de Gondi attendait dans un mélange de fièvre et d'appréhension. Ce soir, il saurait s'il avait gagné un chef que les Parisiens suivraient sans hésiter, même contre leur reine ; ou s'il devrait fuir par la petite porte de sa chambre et Saint-Denis-du-Pas pour gagner la Belgique.

*

Avant de rejoindre ses amis, il songea un instant, avec un pincement de cœur, qu'il était exactement dans la situation de Jean-Louis de Fiesque, lorsqu'il avait lancé son assaut sur Gênes.

105 Habit d'évêque qui couvre depuis les épaules jusqu'à la ceinture et qui est porté par-dessus le rochet (surplis à manches) dans les cérémonies.

106 Son frère sera assassiné par les gens de Condé, lors du massacre de l'Hôtel de Ville, en juillet 1652, sans que le duc de Beaufort ne puisse s'y opposer.

107 Marie de Cossé-Brissac, dite l'Admirable Marie.

108 Charles de La Porte, duc de La Meilleraye, maréchal de France.

109 Voir *La Conjuration des Importants*, éditions du Masque.

110 Voir *L'Énigme du clos Mazarin*, éditions du Masque.

111 Voir *La Conjuration des Importants*, éditions du Masque.

112 C'était le juron préféré de Fontrailles. *Schelme !* voulait dire « Coquin ! » chez les lansquenets allemands.

113 Voir : *La Conjuration des Importants*.

Quand le coadjuteur entra dans la salle du dîner, le maître d'hôtel avait déjà fait monter le premier service des cuisines et les convives s'installèrent. Le repas se déroula dans une plaisante légèreté. On n'y parla que des bonnes fortunes, tant des femmes de la Cour que des épouses des parlementaires. On y fit aussi quantité de médisances et les laquais qui présentèrent les services n'auraient pu se douter que les convives se révélaient des criminels de lèse-majesté tant ils paraissaient insoucians.

L'excellent dîner terminé (le cuisinier du coadjuteur s'était surpassé), les quatre hommes passèrent dans la bibliothèque. Là, le valet de chambre fut autorisé à rester pour servir des liqueurs. Sans autre témoin que cet homme de confiance, Paul de Gondi demanda à Guy Joly et à Robert Miron les dernières nouvelles du Parlement.

— En quarante-huit heures, dix conseillers du Grand Conseil, et leur président ont été exilés à Mézières et à Nancy. La cour a choisi la fermeté et les lettres de cachet étaient signées de M. du Plessis-Guénégaud¹¹⁴, et non du chancelier, fit sombrement Guy Joly.

— Ces arrestations ne m'ont pas surpris, le rassura Gondi. La reine ne pouvait accepter les résolutions de la Chambre de Saint-Louis.

— Mais jusqu'où la Cour est-elle prête à aller dans l'épreuve de force ? s'interrogea Miron à haute voix.

— Nulle part ! Anne d'Autriche n'a pas les moyens de s'opposer à la fois au Parlement et à la populace, martela Paul de Gondi. Condé est trop occupé à empêcher l'archiduc Léopold de lancer ces reîtres sur Paris et Turenne ne peut pas plus quitter l'Allemagne.

— C'est tout de même un rude coup de dés, monseigneur, remarqua l'abbé, avec une ombre d'inquiétude. On dit que Mazarin va faire venir quatre mille lansquenets d'Allemagne.

— Pour réussir, il faut saisir la chance quand elle passe. Le Parlement est aigri par l'enlèvement des conseillers au Grand Conseil. Quant à ces lansquenets, s'ils viennent, cela nous donnera du grain à moudre. Avec eux, il y aura excès de pillage dans les campagnes, car ils devront bien se nourrir. Cela exaspérera encore plus les Parisiens. Et que pourront faire quatre mille hommes contre cent mille mécontents enflammés par le duc de Beaufort ? Les faire entrer dans Paris ? Mazarin est trop habile pour répéter l'erreur d'Henri III¹¹⁵.

— Croyez-vous vraiment que Beaufort changera la donne dans cette partie ? s'inquiéta Miron, pas convaincu.

— Dans l'immédiat, non. Beaufort n'est qu'un pion, ou plutôt une mine, que je place et que je ferai exploser quand le besoin s'en fera sentir. Il me suffit d'attendre que Mazarin commette une faute. Alors, Paris prendra les armes, la rébellion enflammera tout, je sortirai mon fantôme et le mettrai à la tête de mon armée.

— Et si Mgr Mazarin ne commettait pas de faute ?

— Il y a des conjonctures dans lesquelles on ne peut faire que des fautes. L'arrivée des quatre mille lansquenets en sera une et il vient d'y en avoir une autre : jusqu'à présent les négociations avec les parlementaires étaient conduites par Séguier, un homme accommodant qui aurait pu tout arranger. Mais depuis qu'on a confié la mission de rétablir l'ordre à M. du Plessis-Guénégaud qui agit comme un soudard, la conciliation est terminée. Vous avez vu comment il a injurieusement présenté au Parlement l'arrêt du Conseil qui cassait l'union des

quatre compagnies et comment le peuple l'a forcé à se sauver du palais ?

Ils sourirent tous au souvenir de cet incident qui avait, effectivement, montré la force des rebelles.

— Et si Beaufort prend son indépendance, s'il vous vole votre armée ? s'enquit Joly.

— Pourquoi le ferait-il ? Cet homme n'est rien ! Je vous l'ai dit, il n'est qu'un fantôme. Je lui promettrai d'entrer dans le lit de la reine et cela lui suffira, affirma Gondi.

— Il va surtout s'empresse de retrouver celui de la Montbazon ! ricana Ménage qui ne pouvait se retenir de faire un bon mot.

Le regard de Gondi s'obscurcit un instant. Mme de Montbazon, l'ancienne maîtresse de Beaufort, avait longtemps gouverné le duc. Colosse d'une extraordinaire beauté, ayant *moitié plus de tétons qu'il n'en faut* selon Tallemant des Réaux, elle avait été la maîtresse de tous les grands et Beaufort en était toujours amoureux fou, bien qu'elle l'eût abandonné pour le duc de Guise durant son emprisonnement.

— Cette femme n'a aucun esprit, répliqua finalement le coadjuteur. Elle n'aime que son plaisir et son intérêt, n'a aucun respect pour la vertu et manque perpétuellement d'argent. Ne dit-on pas que cinq cents écus lui font lever sa chemise ? Il me sera d'autant plus aisé de l'acheter que je ne lui demanderai pas ce que les autres exigent.

Chacun sourit.

— Je compte surtout sur Montrésor. Ami de Beaufort, il fera tout pour construire une solide union entre le duc et moi.

— Mais comment utiliserez-vous Beaufort ? demanda Joly.

— J'ai besoin d'un homme qui soit capable d'entraîner les Parisiens et que je puisse mettre devant moi, pour me protéger. Je vous l'ai dit, je l'ai répété à Fontrailles, je veux un fantôme, et seulement un fantôme. Et si ce fantôme est le petit-fils d'Henri le Grand et parle comme les gens des Halles, c'est mieux encore ! Avec ses cheveux bien longs et bien blonds, vous ne pouvez imaginer l'effet qu'il fera aux harengères !

L'abbé Ménage approuva d'un sourire. Depuis quelques semaines, il distribuait dans les paroisses des milliers d'écus au nom du coadjuteur en racontant toujours la même histoire. Les Parisiens savaient désormais combien le coadjuteur plaignait ce pauvre duc, enfermé dans une sinistre geôle par le gremlin de Sicile. Quant à MM. Joly et Miron, et à leurs amis, ils avaient jeté dans le peuple des bruits avantageux sur M. de Beaufort, en ornant de mille couleurs inventées la grandeur, le talent et la bonté du petit-fils d'Henri IV.

— Il reste encore une inquiétante éventualité, s' alarma l'abbé Ménage. Vous savez que les préparatifs de l'évasion ont pris tellement de temps et de moyens qu'un homme, voulant obtenir une récompense de Mme de Vendôme, l'a prévenue en se faisant passer pour un astrologue¹¹⁶. Et que Mazarin, qui a des espions partout, l'a su. Le cardinal aurait même appris que le jour de l'évasion était pour Pentecôte. Le gouverneur de Vincennes a dû prendre de telles précautions que l'entreprise a peut-être été impossible, ce qui expliquerait le retard de nos amis.

— Il y a quelques jours, Fontrailles a rencontré Vaugrimaut à ce sujet. De nouveaux gardes ont effectivement été envoyés par Le Tellier, mais Vaugrimaut a fait tellement de zèle que La Ramée a jugé inutile de renforcer la garde dans la cellule du duc. Aussi les hommes de Le Tellier ont été seulement mis en faction aux portes du château, le tranquillisa Gondi.

L'abbé Ménage ignorait ce dernier épisode et en fut rassuré.

Il n'y avait donc plus qu'à attendre. Pour passer le temps, le coadjuteur proposa à son secrétaire d'aller chercher quelques-uns des libellistes qu'on entendait chanter à tue-tête dans la grande salle du bas. Ménage revint en compagnie de l'abbé de Marigny¹¹⁷, de Jean-François Sarrasin et du baron de Blot¹¹⁸, tous trois auteurs patentés de pamphlets et de chansons contre le cardinal et la régente. Ils en déclamèrent quelques-unes bien piquantes qui détendirent les conjurés. Le baron de Blot eut même un franc succès quand il entonna ce couplet :

*À la reine,
Je n'ai rien dit, ne vous déplaise,
Je vous honore infiniment
J'estime votre fondement !*

Mais en même temps, les quatre hommes guettaient les moindres bruits dans la cour. À chaque roulement de voiture ou martèlement de sabots, l'abbé ou Guy Joly s'approchait de la fenêtre, espérant voir arriver Fontrailles et prêt à fuir si c'étaient des gardes de la reine. Mais il s'agissait toujours de proches et d'amis du coadjuteur.

Vers cinq heures, les trois poètes libellistes étant partis, le fracas d'une nombreuse troupe de cavaliers retentit. Ménage se précipita à nouveau, le cœur battant. Cette fois, c'étaient ceux qu'ils attendaient !

Quelques minutes plus tard, bottés et couverts de poussière, le marquis de Fontrailles et le comte de Montrésor entrèrent dans un grand ferraillement de boucles de baudrier, d'épée et d'éperons.

Le marquis paraissait tout petit à côté du comte mais on le remarquait. Bien que vêtu avec une extrême élégance, il était d'une rare laideur avec son nez écrasé, ses petits yeux enfoncés dans leurs orbites, ses dents gâtées et sa peau blanchâtre. Quant à Claude de Bourdeille, il semblait beaucoup plus vieux que sa quarantaine. Mais les quatorze mois passés dans une glaciale cellule du donjon de Vincennes avaient sévèrement éprouvé sa santé.

— Où est-il ? s'enquit Gondi.

— M. de Beaufort est libre, monseigneur ! Il est parti se réfugier dans le Vendômois, mais il vous fait compliment et vous remercie, lança Montrésor en se précipitant vers les carafes posées sur une desserte pour se servir du vin.

— Sa prison lui a-t-elle donné plus de sens ? demanda Miron, visiblement soulagé.

— Non ! grinça Fontrailles, qui se servait à son tour. (Aucun valet n'étant dans la pièce.) Et heureusement pour nous !

— Vous êtes injuste avec M. de Beaufort, protesta Montrésor. Il a fait preuve d'un grand courage.

— Comment cela s'est-il passé ? interrogea alors Gondi qui brûlait de tout savoir.

— À peu près comme nous l'avions préparé, monseigneur. Montrésor connaissait bien les lieux pour y avoir séjourné longtemps ! ironisa Fontrailles dans un rictus. Vaugrimaut avait fait entrer une corde et deux poignards dissimulés dans un énorme pâté de faisan en croûte, car pour Pentecôte le duc avait décidé d'offrir à dîner aux gardes qui couchaient dans sa chambre. Alors qu'il allait se mettre à table, il a déclaré à La Ramée qu'il ne se sentait pas bien et qu'il souhaitait faire quelques pas dans la galerie basse où on le conduisait parfois

pour prendre l'air. N'y voyant pas malice, l'exempt a accepté et l'a accompagné avec Vaugrimaut pendant que les gardes restaient avec le somptueux pâté et des flacons de vin de Mâcon. Une fois dans la galerie, d'où Beaufort ne pouvait s'enfuir car vous savez combien elle est haute, Vaugrimaut a dit qu'il retournait manger avec les autres. Il s'est rendu dans la chambre mais afin de donner un tour de clef, enfermant ainsi les gardes, puis il est allé prendre sa corde et ses poignards avant de revenir dans la galerie en verrouillant toutes les serrures derrière lui. Au moment où il est entré dans la galerie, Beaufort, qui guettait cet instant, s'est jeté sur La Ramée et l'a maîtrisé. Vaugrimaut voulait tuer l'exempt d'un coup de poignard mais le duc, toujours grand seigneur, a refusé. Ils l'ont garrotté avec l'écharpe tressée d'or de Beaufort, puis ont attaché la corde à un merlon et Vaugrimaut est descendu le premier, craignant, s'il fuyait en dernier, d'être repris et pendu. Malheureusement, soit il avait calculé trop courte la longueur de la corde, soit un morceau a cédé mais il a sauté ou il est tombé. Nous étions de l'autre côté du fossé avec Montrésor et trois solides gaillards. Nous lui avons jeté une autre corde, que par chance nous avons, car le fossé est très profond, et il nous a rejoints. Seulement, quand ça a été le tour de Beaufort, il s'est assommé en sautant et est resté sans connaissance, le bras brisé. Montrésor voulait aller le chercher mais heureusement le duc a repris connaissance. Hélas, il ne pouvait se déplacer tant il souffrait. Nous lui avons lancé notre corde qu'il est parvenu à s'attacher aux aisselles et nous l'avons tiré. Le bougre pesait un poids inouï tant il devait bien manger dans sa prison !

La saillie dérida l'assistance.

— Finalement, nous l'avons récupéré. Il avait encore perdu connaissance et nos gaillards ont dû le porter, lui faire passer le mur du parc et le conduire jusqu'au petit bois où nous attendaient cinquante cavaliers d'escorte. Là, il a repris conscience et, se sentant enfin libre, est monté lui-même à cheval, m'annonçant qu'il était guéri de tous ses maux ! Je dois dire que j'étais soulagé tant j'avais cru que nous allions échouer pour un misérable bout de corde !¹¹⁹

En l'écoutant Paul de Gondi songeait à l'incident qui avait fait échouer la conspiration de Jean-Louis de Fiesque. Alors qu'il était sur le point de réussir, Fiesque avait glissé sur une planche et s'était noyé. Le plus habile des hommes ne pouvait envisager les caprices du sort. Six ans plus tard, Gondi repenserait encore à cet incident quand, le samedi 8 août 1654, alors qu'il venait de s'évader de la prison de Nantes où Mazarin l'avait fait enfermer, son cheval devait ruer, ébloui par un rayon de soleil, et le jeter au sol, lui brisant l'épaule gauche et le laissant infirme pour la vie.

— Une femme nous a vus nous enfuir¹²⁰, poursuivit Montrésor, mais nous étions déjà loin. Nous avons franchi le pont de Charenton sans que personne ne tente de nous arrêter bien qu'on ait tiré quelques coups de feu du donjon. Nous avons donc laissé le duc avec sa troupe et nous sommes revenus ici.

— Le duc est à l'abri ? demanda Gondi.

— Complètement ! Je lui ai fait savoir que je le préviendrais quand il pourrait rentrer à Paris et il m'a fait part de la gratitude qu'il vous porte.

Gondi sourit. Une étape capitale était franchie. Il ne lui restait qu'à soulever les Parisiens !

C'est alors qu'une idée lui vint :

— Monsieur l'abbé, dit-il à Ménage avec un sourire gourmand, ne pourrions-nous pas utiliser cette magnifique évasion pour rendre encore plus populaire notre ami M. de

Beaufort ?

*

Le lundi, tandis qu'il s'apprêtait à rentrer à Mercy, Louis Fronsac apprit l'évasion du duc du château de Vincennes. L'incroyable nouvelle s'était répandue comme une traînée de poudre dans Paris et Germain Gaultier la lui annonça alors qu'il attelait le carrosse.

Fontrailles libéré en début d'année, Beaufort évadé, songea Louis avec inquiétude. Tout ceci ne pouvait être le fruit du hasard. Se pouvait-il que Gaston eût raison ? Qu'il se préparât quelque grande entreprise contre le roi ?

114 Henri Guénégaud, seigneur du Plessis, secrétaire d'État de la Maison du roi.

115 Voir *La Ville qui n'aimait pas son roi*, éditions J.-C. Lattès.

116 C'était un avocat du nom de Goiset.

117 Jacques Carpentier, abbé et prieur de plusieurs abbayes. Auteur de nombreuses mazarinades et dévoué au cardinal de Retz, il sera mêlé à toutes les intrigues de la Fronde.

118 Claude de Chouigny, baron de Blot, lui aussi fidèle de Retz et auteur de mazarinades.

119 Au château de Vincennes, une plaque posée par les amis d'Alexandre Dumas devant le fossé marque l'emplacement de l'évasion.

120 C'était l'épouse du jardinier. Elle le prévint et il donna l'alerte.

Aux premiers jours de juin, revenant d'une conférence chez le prévôt de Paris domicilié non loin du couvent des Grands-Augustins, Gaston fut arrêté par un attroupement sur le Pont-Neuf. Toute une foule commentait des placards affichés devant la pompe de la Samaritaine. Il parvint à approcher suffisamment son cheval pour en lire un. L'affiche représentait la reine avec un texte de quelques mots :

*Où est mon peuple ?
À la vallée de la misère !*

Les gardes-françaises installés à la barrière des sergents regardaient le rassemblement, goguenards. Leur officier écoutait même les remarques des badauds, toutes hostiles à Mazarin et aux traitants, sans faire mine d'intervenir pour ôter les affiches.

Gaston poursuivit son chemin vers le Grand-Châtelet, préoccupé par le climat insurrectionnel régnant. Depuis l'évasion de Vincennes, chaque fois que des gardes françaises prenaient leur faction aux barrières de la ville, les gens se moquaient d'eux en chantonnant :

*Invincible duc de Beaufort,
Que tant de vaillance accompagne !*

Dans les jours qui suivirent, François, son laquais qui escortait la cuisinière et Armande aux grandes halles, lui rapporta plusieurs versions de l'incroyable invasion, chacune plus glorieuse que la précédente. La légende dorée du petit-fils d'Henri IV s'enjolivait. Ainsi, en traversant Vincennes, le duc aurait demandé à un passant son chapeau à panache blanc. S'en étant coiffé et fait reconnaître comme le petit-fils d'Henri le Grand, il aurait été acclamé par une foule en délire. Quelque temps plus tard, l'exempt La Ramée, ayant perdu sa charge comme punition de sa négligence, aurait reçu une somme du duc afin de le dédommager. Le donjon devenait même un lieu de pèlerinage pour ceux désireux de voir l'endroit où le petit-fils d'Henri IV avait vaincu le Sicilien, pourtant prévenu de son évasion. Les comédiens de rue jouaient désormais un épisode où Mazarin, représenté en Pantalon, vieux grigou, se faisait berner par le bel Arlequin. La liberté du prince, rapportaient les partisans de Gondi, annonçait le début de celle du peuple. Bientôt, Beaufort se placerait à sa tête pour chasser le nouveau Concini. Les fables répandues par les amis de Paul de Gondi transformaient bel et bien le duc en personnage mythique, à mi-chemin entre David et saint Georges.

Le 6 juin, comme Gaston se trouvait chez le chancelier Séguier, il apprit que sept trésoriers de France venaient d'être enfermés à la Bastille pour avoir incité d'autres trésoriers à se joindre aux cours souveraines et à l'arrêt d'union.

— La révolte s'étend à tous les officiers royaux, lui expliqua Séguier, particulièrement sombre. À la Cour, les partisans de la manière forte proposent maintenant l'arrestation du président de Mesmes, histoire de faire un exemple.

M. de Mesmes ! Le frère du comte d'Avaux, l'un des présidents les plus respectés du Parlement ! La nouvelle l'abasourdit.

Le prince de Condé, lui, était toujours immobilisé en Flandre. Il venait certes de remporter une bataille, mais en perdant trois mille hommes. Aussi était-il hors de question qu'il revienne rapidement à Paris. Pourtant, malgré l'état de faiblesse de la Cour, le mercredi 10 juin, un arrêt du Conseil royal cassa l'arrêt d'union et interdit une nouvelle fois au Parlement de s'assembler.

La chaleur augmentait dans Paris, où toutes sortes de rumeurs alarmantes circulaient. Un soir très tard, La Goutte vint prévenir Gaston qu'un commissaire avait arrêté un louche individu en train de noter sur des tablettes les noms de ceux qui entraient et sortaient de l'hôtel du président de Mesmes. Qui était cet homme ? Pour qui agissait-il ? Dès l'aube, le lendemain, Tilly se rendit chez le président Séguier, lequel l'envoya aussitôt au Châtelet en savoir plus. Mais déjà l'espion avait été libéré par des gardes de la reine, sur ordre de M. Dreux d'Aubray, lui-même ayant reçu des instructions de la Cour. Cet espion, nommé François Lenormand, appartenait aux services secrets de Mazarin. Les officiers du Parlement demandèrent qu'on le leur livre. La Cour refusa et le ton monta à nouveau au palais. Deux jours plus tard, le président de Mesmes quitta Paris pour éviter d'être arrêté.

*

Rentré dans sa seigneurie de Mercy, Louis s'était immédiatement préoccupé de la mise en garde de Gaston. Le soir même de son retour, Julie et lui avaient réuni dans la bibliothèque le fermier, Michel Hardoin et son épouse Margot, Bauer, et enfin Nicolas qui tiendrait les minutes de leurs décisions.

Bien que Bauer et Julie soient déjà informés, Louis leur expliqua les risques de pillage, au cas où la soldatesque allemande serait cantonnée dans les villages environnants. D'ailleurs, même si la Cour ne faisait pas entrer de troupes étrangères en France, il restait possible que la reine appelle le prince de Condé, et que celui-ci ramène quelques régiments de Picardie. Le danger serait moins élevé certes, car le Prince ne prendrait pas le risque de laisser des gens de guerre ravager la campagne près de son domaine de Chantilly, mais il serait toujours là.

En présentant ainsi la situation, Louis vit Gaspard Maurecourt blêmir. Pour cet homme qui avait eu ses possessions ravagées par des pillards, l'histoire recommençait.

Louis le rassura :

— Si je vous ai réunis ainsi, c'est pour que nous soyons prêts à faire face. Nous allons recevoir des mousquets, de la poudre et des balles. À partir d'aujourd'hui, Bauer sera gouverneur du château et colonel de la milice que je mets en place. Chacun lui obéira pour les opérations militaires. Je vous rappelle que les risques sont faibles, il est seulement nécessaire de ne pas se laisser surprendre, surtout à l'approche des moissons.

Louis laissa ensuite la parole à Bauer, qui lui avait déjà présenté son projet.

— Il y a quarante-deux hommes ou enfants capables de tenir une arme dans le château, à Mercy et à la ferme, fit-il de son accent guttural. Avec M. le marquis, nous les avons répartis en quatre dizaines. Une à Mercy, dont Michel Hardoin sera capitaine, une à la ferme commandée par Gaspard, et deux au château avec moi-même et M. Fronsac comme commandants.

— Chaque compagnie sera formée de piquiers et de tireurs, poursuivit Louis. On forgera les piques ici et Michel préparera les manches de bois. Les tireurs seront ceux ayant

l'habitude de chasser, ou ceux qui sont adroits et y voient bien. Nous devrions disposer d'une vingtaine de mousquets et de fusils. En cas d'alerte, nous sonnerons la cloche de la chapelle de Mercy que nous installerons au château. Il s'agira du signal du rassemblement. Les gens de la ferme devront alors amener tous les animaux et le bétail dans la cour.

— Ce sera difficile, monsieur, objecta Gaspard. Au moment de l'alerte, il sera peut-être trop tard.

— Si des troupes cantonnent effectivement près d'ici, il faudra installer des guetteurs et nous prendrons d'autres précautions, par exemple en laissant le bétail paître à proximité. Mais il convient surtout de songer à la récolte. Sitôt les blés coupés et battus, on ne les entreposera pas dans les granges mais dans le grenier du château. Margot fera faire des sacs. Nous essayerons de moudre tout ce qui est possible en farine. Quant aux foin, il sera aussi remisé dans les écuries et les granges de la cour, ainsi que dans les logements.

— Mais où dormiront les domestiques ? s'inquiéta Margot.

— Nous nous serrerons. Mme la marquise quittera son appartement du second étage et s'installera chez moi avec les enfants et la nourrice, l'espace libéré allant aux domestiques. Dans l'aile droite, on aménagera des chambres au-dessus de l'armurerie pour les gens de Mercy et ceux de la ferme, s'ils doivent se réfugier ici. Rien de bien confortable, mais c'est une situation qui ne durera pas. Nous ne sommes pas en guerre, ne l'oublions point, et même si des pillards nous attaquent, une fois tous à l'abri, nous saurons nous défendre. En quelques heures, ou au pire quelques jours, le prévôt des maréchaux et les prévôts militaires se porteront à notre secours. Il y a un puits dans la cuisine et nous aurons suffisamment de nourriture et de fourrage.

Il se tourna vers Hardoin :

— Michel, vous élèverez une épaisse palissade de bois pour qu'on ne puisse forcer la grille. Lors des travaux de construction, vous aviez aménagé des trous le long des murs du premier étage afin d'édifier une galerie de hourds. C'est le moment de les utiliser.

*

À la fin de la semaine, alors que Michel Hardoin dressait la solide barrière de chêne doublant la grille, un armurier livra les mousquets, la poudre et les balles achetés par Gaston. Il y avait aussi dix corselets et dix cabassets¹²¹. Bauer rangea ce matériel dans l'armurerie, et dès le lendemain l'entraînement commença. Il avait lieu le soir, après le souper.

Les hommes valides se rassemblaient devant le château, non loin des écuries, et Bauer faisait manœuvrer les piquiers tandis que Louis surveillait l'entraînement au tir. Au début, tous deux crurent qu'ils ne parviendraient jamais à un résultat tant les paysans se montraient patauds et impénétrables à la discipline. Pourtant, peu à peu, les choses s'améliorèrent. Nicolas surmonta ses peurs et fut même nommé lieutenant, tout comme Esprit Ferrant. Maurecourt reconnut de son côté que s'il avait eu un tel entraînement avec les garçons de sa ferme, il aurait aisément repoussé les pillards s'étant attaqués à eux.

D'autres hommes furent nommés sergents, d'autres encore guetteurs ou estafettes. À la fin du mois, Bauer jugea avec satisfaction qu'il disposait d'une petite armée dont il pouvait être fier et, chaque dimanche, une montre générale – c'est-à-dire un défilé – se déroulait après la messe de la chapelle au château. Les hommes marchaient au pas martialement, en quatre dizaines, avec fusils, piques et épées pour ceux qui en avaient. Les capitaines, lieutenants et quelques tireurs portaient corselets et casques. Bauer et Louis dirigeaient la

troupe tandis que femmes et enfants les acclamaient follement le long du chemin.

Mais les travaux agricoles n'étaient pas négligés pour autant. Les récoltes s'annonçaient bonnes. Le bétail se révélait gras et les volailles nombreuses. Sans nouvelles de ce qui se passait à Paris, l'inquiétude de Louis se dissipa et il se plongea dans les livres achetés à Cramoisy. Il songeait de plus en plus à se rendre dans l'enclos du Temple pour vérifier ce qui avait attiré son attention.

C'est dans cet état d'esprit qu'il reçut la visite de ses parents. À peine descendu de voiture, M. Fronsac annonça à son fils la bonne nouvelle : Mazarin avait cédé sur tout !

Louis et Julie se firent alors raconter en détail les événements survenus depuis la mi-juin.

Malgré l'interdiction de la reine, les cours souveraines s'étaient à nouveau réunies dans la Chambre de Saint-Louis pour confirmer l'arrêt d'union du 13 mai et avaient décidé d'élire des députés chargés d'œuvrer à la réforme de l'État. Le secrétaire d'État, M. Guénégaud, s'était aussitôt rendu au Palais afin de casser cette décision, mais il en avait été chassé par quelques centaines d'opposants.

Accompagnés d'une foule immense qui les acclamait, les représentants du Parlement avaient ensuite été reçus par la reine. Molé avait tenté de justifier la déclaration des compagnies, mais la régente l'avait interrompu en lui déclarant que si elle connaissait son affection au service du roi, elle savait aussi qu'il y avait nombre de factieux au Parlement, et que, s'ils continuaient, ils devraient prendre garde à leur personne !

Elle avait ensuite rappelé l'interdiction faite au Parlement de s'assembler. Le peuple s'était alors mis à gronder et, pour éviter l'émeute, le duc d'Orléans avait proposé un accommodement. Une réunion avec le président Molé et le cardinal s'était déroulée dans son palais du Luxembourg où, finalement, on avait jugé l'arrêt de la chambre de Saint-Louis acceptable s'il restait tel quel.

Sans armée, abandonnée par le premier prince de sang, la reine, frémissante de honte et de colère, dut se résigner à autoriser la Chambre de Saint-Louis à proposer des mesures visant à soulager le peuple et à réduire les désordres de l'État. Le Parlement et la population de Paris – ces gens que la reine nommait : la canaille – avaient donc gagné.

Tout au moins le croyaient-ils.

*

Aux premiers jours de juillet, quand Fronsac père rentra à Paris, le pouvoir avait changé de main. La France se voyait désormais gouvernée par le duc d'Orléans, lequel acceptait avec bonhomie toutes les exigences des parlementaires.

Dans la Chambre de Saint-Louis, les magistrats, enfiévrés par Broussel, tenaient chaque jour séance et élaboraient ce qui devait devenir une constitution pour le royaume. Peu à peu se dessinèrent vingt-sept articles. Parmi eux figuraient l'abolition des intendances et la révocation de toutes les charges par lettre de commission dont les pouvoirs n'avaient pas été vérifiés par le Parlement. Les parlementaires condamnaient aussi les arrestations non suivies de jugement au-delà de vingt-quatre heures, et principalement les lettres de cachet. Mais leurs principales décisions portaient sur les dépenses et les ressources de l'État. Les gages devaient être payés ; la création de nouveaux offices interdite ; les tailles réduites du quart ; et les nouvelles redevances, comme le toisé, abolies. Enfin l'impôt serait désormais uniquement collecté par les trésoriers. Les partisans se voyaient retirer toutes leurs attributions accordées par traités.

Le 9 juillet, Émery perdit sa charge de surintendant et fut exilé sur ses terres.

Le résultat de telles décisions ne tarda pas. L'État ne fonctionnait déjà que par expédients. En attendant qu'on le soulageât d'une partie de l'impôt, le peuple prit les devants et ne voulut plus rien payer. Dans plusieurs villes de France, des émeutes éclatèrent contre les receveurs, et la collecte cessa en quelques jours. Très vite, il n'y eut plus d'argent dans les caisses alimentées par les partisans, ceux-ci ayant cessé tout versement. Plus aucune rente, plus aucun gage ne fut réglé. En quelques jours, se dessina la banqueroute.

Plus payée, la garde suisse voulut partir. La reine dut emprunter et mettre en gage les diamants de la Couronne pour assurer la nourriture et le fonctionnement de sa maison.

Le 10 juillet, n'ayant pas reçu leurs émoluments, une douzaine d'officiers de la maison du roi s'attaquèrent à celle de Martin Tabouret, l'un des plus gros financiers de Paris dont la fille avait épousé M. Chémerault. Gaston de Tilly fut chargé de les rendre à la raison tout en craignant que d'autres agressions du même type se reproduisent. Lui-même n'était plus réglé et sa charge de maître des requêtes par commission sur le point de se voir invalidée par le Parlement.

Afin d'affronter la banqueroute, le Parlement décida l'annulation des prêts des financiers à la Couronne et la mise en place d'un tribunal pour juger de la validité des contrats de fermage, décisions qui augmentèrent la défiance et précipitèrent la ruine de l'État. À la demande de Mazarin, dans l'incapacité de payer la solde des armées, le duc d'Orléans vint au Parlement supplier que l'on ajourne toutes les mesures visant à la collecte ou à la remise des tailles. Sans succès.

Seule la reine décida de résister. Elle sollicita l'aide du prince de Condé. Il arriva à Paris le 19 juillet, mais c'était trop tard : les parlementaires avaient tant promis qu'ils ne pouvaient se dédire. À la fin du mois, écoutant les conseils de prudence du cardinal, Anne d'Autriche accepta donc les réformes de la Chambre de Saint-Louis et accorda le renouvellement du droit annuel. Tout en ayant secrètement décidé de faire venir en France des troupes allemandes et demandé au prince de Condé de faire cesser le désordre.

*

Durant ce tumulte, Basile Fouquet poursuivait ses intrigues afin de s'approprier la maison du comte de Bussy et le trésor des templiers. Il avait soudoyé un laquais de Mme de Miramion et le père Clément était devenu le confesseur de la jeune femme. C'est lui, aussi, qui avait demandé à Lebocage d'écrire au comte pour lui suggérer d'enlever la jolie veuve.

On s'en souvient, lorsque Bussy était arrivé à Paris, Mme de Miramion se trouvait chez son frère. Son enlèvement n'était pourtant que partie remise car, début juillet, l'abbé Basile Fouquet fut informé du retour de la jeune femme. Aussitôt, il ordonna au père Clément de prévenir Bussy, lequel revint dans sa maison du Temple.

Aux premiers jours d'août, Basile Fouquet reçut un billet l'informant que Mme de Miramion et sa mère, accompagnées de deux demoiselles de compagnie et d'un vieil écuyer, se rendraient le 7 août faire le chemin de croix du Mont-Valérien¹²² et y entendre une messe. Au retour, elles passeraient par Saint-Cloud, endroit favorable à un guet-apens. Cependant, le laquais espion ne savait à quelle heure elles partiraient, encore moins l'heure de la messe et celle de leur retour.

C'était fâcheux, car Bussy, une fois prévenu, serait contraint de suivre le carrosse de Mme de Miramion avec le risque de se faire remarquer. Sans compter d'Artagnan aussi à ses trousses.

L'abbé réfléchit longuement avant d'entrevoir une solution. Il se rendit au couvent de la Merci et rencontra le père Clément auquel il expliqua sa stratégie.

— Mme de Miramion se rendra le 7 au Mont-Valérien, mais, comme le 6 est le jour de la Transfiguration de Notre-Seigneur Jésus-Christ, elle ira à la messe et se confessera. Débrouillez-vous pour obtenir d'elle le détail de sa journée du lendemain.

Le père Clément promit d'y parvenir. L'abbé lui recommanda aussi d'alerter M. d'Artagnan, qui venait de rentrer d'une mission pour le cardinal auprès du prince de Condé. Le soir, le moine fut donc introduit chez l'ancien mousquetaire.

Sans être riche, d'Artagnan occupait deux pièces non loin du Palais-Royal. Vêtu d'une veste de brocart à fleurettes d'argent et de culottes de drap de Hollande ornées de dentelles, ainsi que de bas de soie blanche, il reçut le père Clément dans sa grande chambre alors qu'il soupait d'un beau pâté en croûte.

Tout en gardant une attitude modeste et respectueuse, le moine balaya discrètement la pièce des yeux. Entièrement tapissé, meublé de confortables chaises, fauteuils, et surtout d'un lit à hauts piliers, paré de serge jaune et de brocatelle rayée, l'endroit affichait l'opulence de l'ancien mousquetaire. Quelques louis d'or brillant sur une console attirèrent aussi son attention. Sur le mur, à droite du lit, dans un cadre en bois de violette, régnait l'effigie hautaine d'Anne d'Autriche.

— Que me voulez-vous, mon père ? s'enquit rudement Baatz, sans cesser de manger. Planchet m'a dit que vous veniez de la part de Mme de Miramion...

Il s'agissait du nom magique utilisé par le prêtre pour être reçu.

— En vérité, j'ai menti, monseigneur, pleurnicha le moine en serrant compulsivement son chapelet. Mais il fallait absolument que je vous prévienne du terrible crime se préparant contre cette noble dame...

— Quoi ! cria Baatz en se levant, un crime ! Parle frocard, ou je te coupe les oreilles !

— Voici, monseigneur, mais sachez que, pour sauver Mme de Miramion, je vais commettre le péché mortel de trahir le secret de la confession...

— Que m'importe que tu sois damné ! Parle donc ! hurla le Gascon en se jetant sur le moine et en le saisissant par le col de sa robe.

— Je... je viens de confesser un homme, monseigneur... Et il m'a avoué qu'avec des amis, il préparait l'enlèvement de cette dame...

— L'enlèvement ! Qui est ce scélérat ?

Baatz lâcha le moine qui se signa aussitôt.

— M. de Bussy, monseigneur.

— Cet homme vain ! Il n'oserait s'attaquer à cette sainte ! gronda d'Artagnan en secouant la tête.

— Il osera, monsieur ! Sa troupe est prête. Il a prévu de lui faire violence et, après l'avoir déshonorée, de contraindre sa famille au mariage comme M. de Châtillon en a usé avec Mlle de Bouteville !

Baatz resta d'abord pétrifié. Bussy poursuivait la même femme que lui et il l'ignorait ! Ce faquin oserait-il l'enlever et la violenter ? C'est alors que le doute s'insinua dans son esprit méfiant.

— Pourquoi venir me trouver ? demanda-t-il, en plissant les yeux.

Clément avait réponse à tout :

— Je suis le confesseur de Mme de Miramion, monseigneur. Elle est ma paroissienne

et m'a fait part de certaines de ses pensées envers vous, et pour lesquelles je lui ai imposé une pénitence. Ces pensées, j'ai aussi dû les chasser de mon esprit, monseigneur, tant elles étaient impudiques... précisa le moine à voix basse, en baissant les yeux.

— Impudiques ? s'exclama le mousquetaire, brusquement ragaillardi, tout en lissant sa moustache de satisfaction.

Il fit quelques pas dans la pièce avant de se retourner vers le père Clément.

— Frocard, je te remercie ! Va à cette table et prends un des louis qui s'y trouve. J'irai demain trouver M. de Bussy et lui passerai mon épée à travers le corps.

— Et vous aurez la tête coupée, monsieur ! Il vaudrait mieux que vous empêchiez cet enlèvement. Si vous sauvez Mme de Miramion tandis qu'on s'attaque à elle, elle vous en sera éternellement reconnaissante, ainsi que son frère et ses parents. Sans compter qu'à cette occasion, vous aurez l'occasion de passer votre épée à travers le corps de M. de Bussy sans qu'on vous le reproche.

L'abbé Basile avait bien insisté : il ne voulait pas d'un duel entre les deux gentilshommes. Dans une rencontre d'honneur, Bussy pouvait n'être que blessé. Il fallait que Baatz réunisse une importante troupe et anéantisse complètement les ravisseurs dans un combat sans merci.

Baatz resta silencieux, hésitant sur la façon d'agir. Finalement, il s'approcha du moine, qui venait de prendre le louis et recula d'un pas, apeuré.

— Comment vois-tu les choses, moinillon ? demanda-t-il d'une voix si douce qu'elle en devenait effrayante.

— J'ai... j'ai demandé à l'homme confessé de revenir la veille de l'enlèvement... pour que je lui donne l'absolution, à condition qu'un mariage ait lieu sitôt après que M. de Bussy aura fait violence à Mme de Miramion...

— Quoi !

Cette fois Baatz attrapa à deux mains la robe du moine, prêt à le jeter contre le mur pour l'assommer.

— C... C'était une ruse, monseigneur ! bredouilla Clément, terrorisé... L'entreprise est prévue le 7 août et cet homme en ignorait l'heure et le lieu exacts. Mais pour recevoir mon absolution, il reviendra... et je lui réclamerai alors tous les détails...

Baatz, brusquement attentif, lâcha Clément.

— ... Rassemblez des amis et je vous avertirai dès que je saurai tout, poursuivit le moine, de sa voix rauque hachée par l'émotion. Vous n'aurez qu'à vous trouver sur le lieu de l'enlèvement pour faire justice. Les ravisseurs seront seulement cinq ou six. Si vous êtes deux fois plus nombreux...

D'Artagnan opina. Il rassemblerait sans peine une vingtaine de mousquetaires au Palais-Royal. Se rendre sur le lieu de l'enlèvement, massacrer ces brigands et revenir lui prendrait au plus trois ou quatre heures.

— D'accord, père Clément. Je vous attends ici le 6, au soir. Et tâchez de ne pas m'oublier !

121 Casque à crête.

122 C'était un pèlerinage très à la mode sous Louis XIII.

Le jour de la Transfiguration, juste avant la messe, Mme de Miramion vint se confesser au père Clément. Il la questionna si habilement qu'elle lui fit part de l'heure de son départ pour le couvent du Mont-Valérien et de son itinéraire.

Le père se rendit aussitôt chez M. de Bussy lui répéter ce qu'il venait d'apprendre, mais, en quittant le Temple, au lieu de retourner dans son couvent, il se dirigea vers la porte de la ville et emprunta le petit chemin qui montait vers les moulins. Il avait plu durant une semaine et c'était le premier jour de beau temps depuis le début du mois. Même si de gros nuages noirs traversaient encore le ciel, la chaleur était accablante et le moine transpirait à grosses gouttes dans sa robe de laine. Pour autant, il supportait ce désagrément en songeant au plaisir qu'il allait connaître. Sur la butte, il se dirigea vers un moulin en ruine.

Avant de devenir moine, le père Clément avait fait des études de chirurgie à la confrérie de Saint-Cosme et Saint-Damien avec Dufresne et Campi. Plus tard, devenu frère prêcheur, il était entré au couvent de la Merci où il avait été ordonné prêtre. Là, il avait vite trouvé le moyen de grappiller quelques écus en vendant à bon escient certains secrets de confession. Il était ainsi devenu l'espion de l'abbé Basile, tout en gardant des relations scélérates avec son ami Dufresne. Ainsi, lorsque celui-ci lui avait confié qu'il voulait se débarrasser de sa femme, c'est Clément qui avait imaginé le moyen de compromettre Mme Dufresne et de la faire condamner pour sorcellerie. Par des confessions, sachant que bien des débauches avaient lieu sur la butte du Temple, il avait proposé à Dufresne la supercherie du Diable et du sac de poudre d'or, histoire déjà racontée plusieurs fois par ses paroissiennes. Il avait d'ailleurs un homme prêt à jouer le rôle du Diable, son ami Ghislain de Maffécourt, cheval-léger de la maison du roi chassé de son régiment.

Ainsi, sans connaître Clément, Gaston de Tilly avait vu à peu près juste dans la cabale.

Depuis des mois, le père Clément confessait une jolie paroissienne aussi sotté que Mme Dufresne. Le moine s'était mis en tête de renouveler ce qu'il avait fait avec l'autre, mais pour son propre compte. Seulement sa victime était pauvre et ne lui avait remis que trois écus en tout et pour tout, n'ayant aucune ressource pour faire dire des messes. Mais comme la pauvre femme voulait à tout prix être délivrée du Démon, le père Clément avait décidé de se payer autrement. Ce 6 août, il avait donné rendez-vous à sa pénitente dans un moulin abandonné de la butte afin de pratiquer sur elle une séance d'exorcisme d'une sorte qu'il ne pouvait faire au couvent. Ensuite, elle serait libérée, lui avait-il assuré.

La naïve avait accepté.

*

La veille du jour de la Transfiguration, sous une pluie battante et juste avant la nuit, Germain Gaultier passa l'Ysieux et arriva à Mercy. Il avait fait la route à pied. Le dîner était fini depuis longtemps, mais Mme Fronsac lui fit servir immédiatement une soupe chaude avec un reste de poularde.

Quand Louis vit son domestique, il s'imagina qu'une catastrophe venait de se produire à Paris. La maison avait-elle pris feu ? Avait-elle été attaquée par des brigands ? Pillée par la populace ? À moins que ce soit l'étude familiale... Germain avait tout de suite rassuré son maître.

— Rien de tout ça, monsieur le marquis ! C'est de ma sœur, qu'il s'agit, monsieur, je ne sais plus que faire...

Devant les Fronsac, Bauer, Margot et son époux, il expliqua :

— Ma sœur a changé, monsieur, expliqua Germain en regardant Bauer, embarrassé. Depuis quelques mois, elle se confesse plusieurs fois par semaine. J'ai vu qu'elle portait un cilice. Elle prie toute la journée comme ces dévotes qui hantent les églises.

Bauer serra les poings. Lui aussi savait tout cela.

— Je ne sais ce qui se passe, peut-être veut-elle entrer dans les ordres. Mais elle n'a pas d'argent ; aucun couvent ne voudra d'elle. J'ai essayé de lui en parler, mais elle reste muette. Je suis venu, car j'ai pensé que vous pourriez lui parler. Vous êtes notre seigneur...

— Je le ferai, Germain, mais pas en ce moment. Nous avons commencé à couper les blés mais la pluie a tout interrompu. Dès qu'il fera sec, on se remettra à l'ouvrage. Je dois rester ici, pour l'instant.

Germain déglutit et demeura le visage baissé.

Un lourd silence tomba.

Louis était fort embarrassé. Il ne pouvait partir tant il aurait de décisions à prendre dans les jours prochains. Déjà une partie de la récolte était perdue à cause de la pluie, et il ne prendrait pas le risque de hasarder le reste. Après tout, Marie Gaultier pouvait attendre, et sa nouvelle dévotion ne pesait rien face au risque de disette.

— Monsieur, je ne moissonne pas, laissez-moi y aller et lui parler.

C'était Bauer qui venait de s'exprimer ainsi. Bauer, l'amant de Marie.

Les regards se tournèrent vers lui. Tout le monde connaissait ses relations avec la sœur de Germain, même si chacun faisait mine de les ignorer. Un jour pourtant, voulant mettre fin à cette situation, Louis l'avait interrogé. Le Bavarois avait une réelle affection pour la jeune femme ; ils vivaient dans le péché. Pourquoi ne l'épousait-il pas ? Bauer n'était pas pauvre et Louis prêt à doter Marie.

— Je ne peux pas, monsieur ! avait simplement expliqué le lansquenet. Je ne peux pas, parce que je suis déjà marié ! Ma femme habite en Bavière et j'ignore si elle est toujours vivante.

Louis regarda alors Julie, puis Germain et les vit opiner.

— As-tu remarqué quelque chose d'étrange dans son comportement, Bauer ? demanda-t-il, avant de prendre une décision.

— Oui, monsieur.

Il n'en révéla pas plus.

Louis hésitait encore. Il savait que Bauer ne ferait jamais de mal à Marie, mais s'il découvrait qu'un prêtre manipulait sa dévotion, il pouvait parfaitement l'étriper. Ce serait une nouvelle source d'ennui. D'un autre côté, s'il refusait de le laisser partir, il sentait que Bauer passerait outre.

— D'accord Bauer, mais je veux une promesse de ta part...

Le Bavarois opina du chef. Cela faisait plusieurs mois que Marie se refusait à lui sans raison, lui parlant de faute, de prière et de pénitence, et parfois même de possession diabolique. Il désirait mettre tout ça au clair...

— Pas de violence ! Si Marie te dit qu'elle veut entrer en religion, tu devras l'accepter !

— Je l'accepterai, monsieur, murmura Bauer qui n'en pensait pas un mot.

Il partit le lendemain matin. C'était le 6 août.

*

Le même 6 août, après la messe, Marie Gaultier revint chez elle dîner seule, toujours hésitante sur ce qu'elle devait faire. Son frère était parti à Mercy pour rencontrer le seigneur. Qu'avait-il à lui dire ? Elle l'ignorait.

Devait-elle suivre les conseils de son confesseur ? Depuis des mois, effrayé par ses péchés trop lourds, le saint homme avait tout tenté pour sauver son âme. Il avait prié, dit des messes, lui avait ordonné de porter un cilice, mais cela n'avait pas été suffisant. Le mois précédent, il lui avait annoncé qu'elle était sans doute possédée et qu'il ne pouvait plus rien. Désespérée, elle avait pleuré, l'avait supplié de l'aider encore ; aussi lui avait-il dit, la veille, qu'il tenterait de l'exorciser.

Il y aurait des imprécations qu'il ne pouvait pratiquer au couvent, lui avait-il expliqué. Elle devrait donc se rendre sur la butte du Temple, où il l'attendrait dans un moulin en ruine. Il ferait alors les invocations nécessaires pour qu'elle obtienne sa grâce du Démon, ultime moyen afin de sauver son âme.

À l'église, elle avait longuement prié, mais n'avait décelé aucun des signes qu'elle attendait. Arrivée chez elle, elle n'avait pas dîné, jugeant qu'elle devait jeûner afin de se fortifier. Elle avait encore prié et finalement décidé qu'elle devait tout tenter pour se préserver de la damnation éternelle.

*

Bauer arriva à Paris après plusieurs heures de voyage sous une chaleur infernale. La pluie semblait définitivement disparue et il songeait que la moisson avait certainement commencé à Mercy. Avec la chaleur, il avait dû se résoudre à de nombreuses haltes, tant pour son cheval que pour lui-même et il avait encore soif. À la porte du Temple se trouvait un petit cabaret où l'on pouvait boire du vin de Montmartre bien frais sous une treille. Il s'y arrêta, le temps que son cheval se désaltère. Il avait attaché sa monture devant l'abreuvoir, à côté de la grande fontaine près de la porte du Temple, et s'était fait servir un pot de vin quand il aperçut Marie Gaultier se dirigeant vers lui. Il sourit de satisfaction, puis se demanda comment elle savait qu'il était là ?

C'est alors qu'à sa grande stupeur, il la vit tourner et emprunter le petit chemin poussiéreux qui grimpait vers les anciennes fortifications. Qu'allait-elle faire à l'endroit où seuls se rendaient ribaudes ou duellistes.

C'était inexplicable.

Sauf si elle allait retrouver un amant.

Il prévint un des palefreniers de surveiller sa monture, récupéra son espadon posé contre un mur, l'attacha à son dos et la suivit.

*

Marie se pressait, craignant d'être importunée. Mais à cette heure, les filles de mauvaise vie et leur courtier en fesses n'étaient pas encore arrivés. Le père Clément lui avait indiqué le moulin où il pratiquerait le désenvoûtement. Elle l'aperçut qui l'attendait en souriant et ressentit une profonde gratitude envers cet homme qui allait enfin la délivrer de ses tourments.

Il la fit entrer dans le moulin, où elle vit qu'il avait dessiné un pentacle sur le sol.

— Avant de commencer lui annonça-t-il d'une voix rauque, m'avez-vous bien obéi et n'avez-vous rien révélé de notre dessein ?

— je n'ai parlé à personne mon père, et mon frère est absent.

— Êtes-vous sûre de n'avoir point été suivie ?

— Certaine, mon père.

Il s'approcha d'elle et l'enlaça.

— Eh quoi, mon père ! fit-elle en le repoussant avec un brin d'inquiétude.

— Catin ! gronda-t-il, en la maintenant, n'essaye ici ni plainte ni résistance, tout serait inutile !

— Ô ciel ! murmura-t-elle, commençant seulement à comprendre.

La respiration du père Clément était si pressée qu'elle le crut ivre. Quand il la brusquement paraître sa luxure et sa fourberie en tentant de l'embrasser et d'écartier sa robe, elle eut un haut-le-cœur.

— Laissez-moi ! cria-t-elle en se débattant et en cherchant à s'enfuir.

— Tu finiras par te soumettre, si tu veux éviter de plus mauvais traitements... fit-il en la rattrapant et en l'étranglant à demi.

Mais il ne put finir sa phrase car il s'écroula.

*

Marie baissa les yeux. Clément avait la tête tranchée jusqu'aux épaules et sa cervelle, de couleur grise, s'écoulait sur son dos. Devant une telle horreur, épuisée par la lutte qu'elle venait de soutenir, elle perdit conscience.

Quand elle ouvrit les yeux, elle découvrit Bauer qui la tenait dans ses bras. Elle vit aussi le ciel, donc elle était dehors. Puis elle se souvint du moine et se mit à hurler.

Il plaqua sa main sur sa bouche pour la faire taire et lui demanda avec sévérité :

— Qui était cet homme ?

— Clé... ment, bredouilla-t-elle. le père Clément. Mon... mon... confesseur, sanglota-t-elle.

— Ton confesseur ?

Il la lâcha brusquement. Il venait de comprendre ! Ce n'était pas la première fois qu'il apprenait qu'un religieux débauchait une paroissienne trop jolie.

— Pourquoi le rejoignais-tu ici ? s'enquit-il, sévèrement.

— Il... il m'avait dit que j'étais possédée... que je serais damnée si nous continuions à nous voir... il m'avait proposé de m'exorciser...

— Exorciser ? s'étonna le colosse.

Il l'aida à s'asseoir, puis se leva et balaya la butte des yeux. Quelqu'un les avait-il vus ?

— Comment es-tu là ? interrogea-t-elle en tremblant encore.

— C'est ton frère. Il nous a dit qu'il fallait te parler. M. le marquis ne pouvait pas venir à cause de la moisson ; aussi j'ai proposé de le remplacer. Je t'ai vue à la porte du Temple, et suivie.

Elle resta silencieuse un instant, avant de dire, les yeux dans le vague.

— Sans toi... Il m'aurait...

— Sans doute, reconnut-il avec une sorte d'indifférence.

Lui-même agissait ainsi avec les femmes quand il était soldat, lors du pillage des villes.

— Où est-il ?

— Dedans.

— Tu l'as tué ?

— Je crois, assura-t-il cette fois dans un éclat de rire. Ou alors c'est qu'il n'avait pas de besoin de cervelle. Reste ici, je vais nettoyer mon espadon.

Il rentra en réfléchissant à ce qu'il devait faire. M. Fronsac ne serait sans doute pas content qu'il ait occis ce moine. Il ramassa la grande épée et la frotta à la robe du défunt, lequel s'était vidé de son sang et baignait dans une flaque où les mouches s'étaient déjà précipitées.

Marie l'avait suivi. En entrant dans le moulin, elle ne put s'empêcher de pousser un cri.

— Il ne te fera plus de mal, dit-il en se tournant vers elle et en remettant l'épée au fourreau.

— Qu'allons nous devenir, Friedrich ? Tu as tué un prêtre. Que va-t-il t'arriver quand on aura découvert le corps. Quelqu'un t'a-t-il vu venir ?

Bauer pensa à son cheval à la fontaine. Elle avait raison. On le connaissait à la porte du Temple et le palefrenier se souviendrait de lui, avec sa taille, ses troussees rouges, son chapeau à pennaches et cet espadon. Il était sans doute le seul à Paris à porter une telle arme. Faire disparaître le corps s'imposait. Mais comment ? Il regarda le sol empierré. Impossible de le creuser. Peut-être en démolissant un mur...

C'est alors qu'il songea à Gaston de Tilly. Le procureur pourrait l'aider s'il lui disait la vérité. Peut-être se trouvait-il chez lui aujourd'hui ?

Il poussa le cadavre contre le mur du moulin, dispersa la terre avec ses bottes pour couvrir le sang coagulé, puis jeta quelques pierres sur le corps du moine. On le voyait toujours, mais quelqu'un jetant juste un œil dans le moulin pourrait ne pas y faire attention.

— Nous allons chez M. de Tilly, lui dit-il. Il nous aidera.

*

En ce jour de la Transfiguration du Christ, Gaston était chez lui. Surpris de voir arriver Bauer et Marie, il écouta l'histoire de la domestique avec d'autant plus d'attention qu'elle ressemblait étrangement à celle de Mme Dufresne. Lorsqu'elle lui révéla que son confesseur était un moine de la Merci lui ayant proposé de l'exorciser, il lui demanda son nom.

— Le père Clément, monsieur.

Ce nom ne lui disait rien. Ce pouvait-il que ce soit celui de Mme Dufresne ?

— Porte-t-il une barbe noire ?

— Non, monsieur.

Elle termina son histoire que Bauer compléta avec son arrivée et son intervention.

— Le cadavre est-il encore là-bas ? interrogea Gaston.

— Oui, monsieur. Mais on a dû me voir... on va me reconnaître... j'ai besoin de votre aide.

Tilly réfléchit un moment avant de se rendre à la bibliothèque, où se tenait Armande, pour lui dire qu'il s'absentait pour l'après-midi. Après quoi, il écrivit une courte lettre à l'attention du greffier de la basse geôle du Châtelet, salle où l'on mettait les cadavres découverts sur la voie publique. Lorsqu'un corps arrivait, le greffier transcrivait sur un registre la nature de la dépouille et le chirurgien juré du Châtelet tentait de déterminer les causes du décès. Son mémoire se voyait ensuite transmis au commissaire du quartier où le corps avait été trouvé.

Il glissa la lettre dans son pourpoint et partit.

Le cheval de Bauer portait Marie en croupe, Gaston prit le sien. Au Temple, ils s'arrêtèrent afin d'aller voir le prévôt. Tilly obtint une charrette et deux archers. Ils se rendirent ensuite sur les fortifications et chargèrent le corps sur la charrette.

— Bauer, ramène Marie rue des Blancs-Manteaux et rentre à Mercy demain. Tu

raconteras tout ça à M. Fronsac et tu lui diras que je lui écrirai. Je m'occupe désormais de tout.

Il ordonna ensuite à l'un des archers de porter le corps à la basse geôle et lui donna la lettre préparée pour le greffier. Après quoi, il repartit seul vers la rue de Notre-Dame-de-Nazareth. Il savait que Mme Dufresne avait repris son ancien logement et espérait bien la trouver chez elle en ce jour de fête, bien qu'elle eût désormais un travail de domestique.

Elle était effectivement là avec sa sœur. Il lui demanda de l'accompagner au Châtelet pour reconnaître un cadavre. Bien qu'elle fût terrorisée à cette perspective, d'autant que Gaston l'avait prévenue d'une tête tranchée en son milieu, elle obéit et il l'emmena, en croupe sur sa monture.

La basse geôle était constituée de deux salles en contrebas de la grande cour du Châtelet. On y entrait par une porte à gauche de l'escalier principal. La première pièce, minuscule, était le greffe. La seconde, beaucoup plus grande, se situait à presque une toise en dessous de la cour et on y accédait par quelques marches.

Pendant longtemps, l'endroit avait servi de dépôt aux prisonniers pris en flagrant délit et dont on ignorait l'identité. Par des fenestrons, les gens de police venaient les morguer – c'est-à-dire les regarder – pour tenter de les reconnaître. Mais, depuis le début du siècle, comme la salle basse était toujours fraîche, on y déposait les cadavres trouvés dans les rues, ou dans la Seine, afin qu'un chirurgien ou un médecin juré vienne les examiner. Le nom de morgue lui était resté.

Quand le greffier eut ouvert la porte et confirmé qu'on venait d'apporter le corps d'un moine à la tête fendue, Gaston fit descendre Madeleine Dufresne dans la grande salle.

Les relents fétides de la mort les prirent à la gorge, mais après avoir subi les puanteurs du quartier de la Grande-Boucherie, cette odeur fade leur parut presque agréable. Sur quatre tables en bois aux pieds de fer étaient étendues cinq ou six dépouilles, dont deux noyés tout gonflés. Madeleine Dufresne eut un mouvement de recul et poussa un faible cri.

M. de Tilly la prit par l'épaule et l'accompagna vers la silhouette à la robe de bure ensanglantée. La tête posée sur un côté, le profil du moine n'était pas trop défiguré.

— L'avez-vous déjà vu ?

— Oui, monsieur, murmura-t-elle. Chez moi.

— Chez vous ?

— C'était un ami de mon mari : le père Clément. Ils avaient fait leurs études ensemble à l'école de chirurgie de Saint-Cosme.

— Reconnaissez-vous le prêtre qui vous confessait ? Celui qui vous a fait croire que vous étiez envoûtée ?

— Non, celui-là possédait une barbe noire, monsieur, répondit-elle, sottement.

— Mais sa voix ? Essayez de vous en souvenir... insista-t-il.

— Le moine avait une voix rauque, monsieur, mais derrière la grille des confessionnaux, toutes les voix paraissent identiques.

Il revint à la charge :

— Quand il vous a conduite aux moulins, il vous a bien parlé...

— Oui, monsieur, mais sourdement ; son capuchon descendait très bas. Et quand il a prononcé les incantations, c'était incompréhensible. J'avais si peur, je ne me souviens pas bien...

Elle se mura dans le silence un moment, comme plongée dans ses souvenirs, puis dit :

— Le père Clément avait lui aussi une voix rauque. Et ils ont tous deux la même taille.

— Je suis certain que c'était lui ! s'agaça Gaston. Il a été tué alors qu'il avait convaincu une femme d'être ensorcelée et proposé de la désenvoûter sur la butte aux moulins.

— Qui l'a tué ?

— Un ami de cette femme, mais ce n'est pas important. Allons-nous-en.

Il la prit par l'épaule. Dans le greffe, il ajouta le nom du moine sur le registre et demanda que quelqu'un du couvent de la Merci vienne le chercher. Il ajouta au greffier qu'il écrirait un mémoire au lieutenant civil.

Après avoir laissé Mme Dufresne chez elle, il se rendit au couvent et demanda à voir le prieur auquel il dit à peu près la vérité : le père Clément était impliqué dans des affaires frauduleuses, et on venait de l'assassiner.

— Pour la bonne réputation de votre ordre, il vaut mieux ne pas en parler, conseilla Gaston au prieur. Allez chercher le corps au Châtelet, et faites-le inhumer dans la discrétion. Je vous tiendrai informé de la suite de l'enquête.

Le prieur devait avoir des doutes sur le défunt car il ne posa aucune question et accepta de conduire Gaston dans la cellule du moine où il le laissa seul.

Il s'agissait d'une minuscule pièce chaulée de blanc avec un lit de planches et un tabouret pour unique meuble. Sur un mur était accrochée une croix de bois. Sur le tabouret se trouvait un reste de bougie de suif.

Gaston comprit pourquoi le prieur n'était pas resté avec lui. Il n'y avait rien à découvrir.

Sur le lit était posée une paille de crin où couraient des poux. Il la souleva ; rien au-dessous. Toutefois, en la retournant, il aperçut une grossière piqûre, sans doute la réparation d'un accroc. Intrigué, il sortit son épée, découpa la toile et fouilla le crin. À l'intérieur se dissimulait un petit sac avec une centaine de livres en écus d'argent et en écus au soleil.

Il l'empocha et sortit.

*

Avant de rentrer rue de la Verrerie, il passa rue des Blancs-Manteaux. Et y trouva Marie seule, car Bauer était allé manger à la *Grande Nonnain qui Ferre l'Oie*, l'auberge d'à côté. Il sortit le sac d'écus et le lui donna :

— C'était dans la paille de crin du père Clément. Sans doute le fruit de ses filouteries et débauches. Vous êtes la mieux placée pour en bénéficier. Vous pourrez au moins vous acheter une robe et quelques rubans. À l'avenir, ne croyez pas tout ce qu'on vous ordonne à la confession, plaisanta-t-il.

Elle le remercia les yeux humides de larmes.

Une fois de retour chez lui, il écrivit un mémoire à Dreux d'Aubray. Où il expliqua avoir interrogé plusieurs personnes et que ses questions avaient dû alerter quelqu'un, car un gamin était venu lui révéler qu'un moine pourrissait sur la butte aux Moulins. Il s'y était rendu, avait trouvé le cadavre et l'avait fait transporter à la morgue. Mme Dufresne l'avait reconnu. Ce moine s'appelait le père Clément et il est probable qu'il n'en était pas à sa première victime. Le prieur de la Merci ferait enterrer le corps. À ses yeux, l'affaire était close.

Gaston connaissait suffisamment Dreux d'Aubray pour savoir qu'un tel mémoire le satisferait. Le lieutenant civil n'avait rien à gagner à demander au commissaire d'enquêter plus. Surtout avec l'agitation qui régnait en ville.

Gaston écrivit ensuite une lettre à Louis qu'il fit porter par François, rue des Blancs-

Manteaux. Bauer la délivrerait à son seigneur en rentrant à Mercy.

Quatrième partie

Août-octobre 1648

Un vent de Fronde gronde contre Mazarin

Toute la soirée, Charles de Baatz, seigneur d'Artagnan, attendit en vain la venue du père Clément. Au matin du lendemain, quand tierce¹²³ sonna, il brûlait tellement d'impatience qu'il se rendit au couvent de la Merci pour savoir ce qui se passait. Peut-être le frocard était-il malade ?

Là-bas, il demanda au frère tourier à voir le père Clément. L'autre baissa les yeux et parut embarrassé. D'Artagnan, guère patient, répéta sa requête en haussant le ton. Terrorisé par le matamore, l'autre recula d'un pas avant de bredouiller :

— Il... Il... est... est...

— Est, quoi ? gronda Baatz, en serrant les poings.

— M... Mo... Mort !

— Mort ? Quand ? De quoi ?

— Je... je ne sais pas... monsieur...

D'Artagnan l'attrapa par sa robe et le secoua.

— Par la mordieu, mais parle donc, drôle !

— On... lui... a fendu... le crâne... d'un coup d'épée... On est allé chercher son corps au Châtelet... hier soir.

— Qui ?

— P... Personne... ne sait, monsieur. On l'a trouvé mort, rue du Temple...

D'Artagnan lâcha le moine et sortit sans plus poser de question. Priant Dieu et le Diable de ne point arriver trop tard, il se rendit immédiatement chez Mme de Miramion en songeant que l'homme confessé par le moine avait dû deviner, ou apprendre son double jeu et l'avait tué.

Chez la jeune veuve, le majordome lui expliqua que sa maîtresse était partie depuis deux heures assister à une messe au Mont-Valérien. Fou d'inquiétude, Baatz se précipita au Palais-Royal où ses compagnons l'attendaient avec impatience devant le corps de garde des Suisses.

Hélas, sans nouvelle de lui, plusieurs s'en étaient allés et il n'en restait que sept. Ensemble, ils partirent au galop vers le Mont-Valérien.

*

Le récit de l'enlèvement de Mme de Miramion a été relaté par le comte de Bussy et par de nombreux mémorialistes tant il fit scandale à l'époque. Bussy l'avait organisé comme une opération militaire. Il s'agissait d'arrêter la voiture de Mme de Miramion au retour du Mont-Valérien, dans les bois de Saint-Cloud, puis de prendre la route de Sens avec la prisonnière en passant au nord de Paris afin de gagner le château où aurait lieu la noce. Il y avait une trentaine de lieues à faire, soit tout de même six ou sept heures de galop avec un carrosse et des chevaux frais.

Le comte avait avec à ses côtés son frère, Saint-Félics, et cinq autres gentilshommes de ses proches. Quatre relais avaient été préparés.

Le carrosse de la veuve fut arrêté à l'endroit prévu où attendait une voiture à six chevaux, mais les hommes de Bussy, qui n'étaient que trois, ne parvinrent pas à faire descendre Mme de Miramion et les femmes qui se trouvaient avec elles.

Devant leur résistance et leurs cris, Saint-Félic fit dételé les deux chevaux de la voiture et les remplaça par les six du véhicule préparé. Dès la manœuvre accomplie, le cocher lança ses bêtes à toute bride tandis que les femmes hurlaient leur détresse.

Dans la forêt de Livry, les ravisseurs s'arrêtèrent pour faire descendre la belle-mère, le vieil écuyer et une des femmes de chambre... qu'ils abandonnèrent en plein bois. Ils repartirent avec seulement Mme de Miramion et sa dame de compagnie. Un des hommes monta alors avec les femmes, mais Saint-Félic et le frère de Bussy constatèrent avec inquiétude que Mme de Miramion hurlait autant qu'avant. Pourtant sa belle-mère n'était plus là ! Pourquoi continuait-elle à jouer la comédie ?

Au premier relais, Mme de Miramion appela au secours et tenta de s'enfuir. Plusieurs personnes, attirées par ses hurlements, s'approchèrent et la virent se débattre dans les bras d'un homme. Elle parvint même à saisir une dague et à blesser légèrement celui qui tentait de la maîtriser. Heureusement, le collet de buffle du ravisseur dévia les coups. Le frère de Bussy cria alors aux badauds que c'était une folle qu'ils conduisaient dans un couvent et le carrosse repartit au galop dès les chevaux changés.

La voiture roula ainsi durant des heures sur des chemins défoncés. Mme de Miramion, épuisée, sanglotait sans cesse. Les ravisseurs arrivèrent à la nuit tombée à une vieille bâtisse massive et isolée, avec un donjon d'angle, dans laquelle ils pénétrèrent par le pont dormant et une porte fortifiée. C'était le château de Launay, une ancienne commanderie du Temple. Dans la cour, Guy de Rabutin, couvert de son manteau d'hospitalier puisque le temps avait fraîchi, mit pied à terre et invita la prisonnière à descendre.

Découvrant les bâtiments ruinés tapissés d'un lierre sinistre, le grand donjon et les gens en armes qui entouraient le carrosse, elle refusa de sortir. Le frère du comte lui dit alors sèchement qu'il était étonné de la voir en pareil état, puisqu'elle avait elle-même suggéré ce rapt à M. de Bussy.

Mme de Miramion répondit vertement qu'elle ne connaissait aucun M. de Bussy et qu'elle était victime d'une atroce violence. Que la reine le saurait et les punirait avec la plus extrême sévérité. Étonné et mal à l'aise, Guy de Bussy lui jura qu'il ne lui serait fait aucun mal. Il se présenta comme le frère du comte de Bussy et la supplia de la suivre. Son frère était à l'intérieur et elle pourrait s'expliquer avec lui. C'était un gentilhomme, lui assura-t-il, et si il y avait eu confusion, elle serait immédiatement libérée.

Ne pouvant rien faire d'autre, elle accepta et se rendit dans la grande salle basse de la commanderie. Là, découvrant deux pistolets sur une table, elle s'en saisit avant que quiconque ait pu l'en empêcher et recommanda son âme à Dieu.

Le comte de Bussy, qui se trouvait dans la pièce voisine, entra à cet instant et la supplia de ne pas accomplir une telle folie. Il lui proposa de dîner, la table était mise, et de s'expliquer, mais elle répliqua qu'elle ne toucherait à rien tant qu'elle ne serait libérée.

Entre-temps, Guy et les autres gentilshommes étaient tous entrés, ainsi que la dame de compagnie sanglotant, persuadée d'être troussée par les soudards dès qu'ils en auraient fini avec sa maîtresse.

— Mme de Miramion m'a dit ne pas te connaître, déclara Guy à son frère, d'une voix blanche et sur un ton de reproche. Elle a protesté tout au long du voyage de la violence qui lui était faite. J'avoue ne pas comprendre...

— Est-ce possible, madame ? s'enquit le comte, désorienté.

— Où suis-je ? demanda-t-elle, tandis que sa femme de chambre l'avait rejointe et

s'était serrée contre elle.

— Je suis le comte de Bussy-Rabutin, madame, et vous êtes dans le château de Launay, près de Sens. Je n'ai fait que vous obéir en vous enlevant, madame, puisque c'est ainsi que vous souhaitiez que je vous épouse.

— Vous êtes fol impudent, monsieur ! lui lança-t-elle, avec des éclairs dans les yeux.

— Je n'aurais jamais fait ce que je viens d'oser, si je n'avais eu votre accord, madame. Pour rien au monde je ne veux vous contraindre. Je ne suis ni de condition ni d'humeur à forcer une femme. J'étais persuadé que vous souhaitiez que je vous enlevasse. Mais si je me suis trompé, je vais vous faire conduire sur l'heure à Sens.

— Libérez-moi, monsieur, et j'userai de cette liberté, dit-elle fermement.

— Je suis votre serviteur, madame, mais laissez-moi au moins me justifier : c'est le père Clément, votre confesseur, qui m'a dit que vous souhaitiez être enlevée...

Il sortit de son pourpoint la lettre du moine et la lui mit sous les yeux. Elle la parcourut avant de la jeter au sol en haussant les épaules avec tout le mépris qu'elle pouvait afficher.

— J'ignore qui est ce Leboccage, et si je connais en effet le père Clément, c'est un saint homme à l'âme pure qui ne peut être complice de cette ignominie. Votre lettre n'est qu'un faux grossier destiné à justifier votre infamie !

Désemparé, humilié, Bussy se jeta à genoux, les bras tendus, implorant son pardon. Mais Mme de Miramion, levant solennellement une main, lui déclara sans même le regarder :

— Monsieur, je jure par le Dieu vivant, mon créateur et le vôtre, que je ne vous épouserai jamais !

À ces mots, brisée sans doute par la fatigue et l'émotion, elle s'évanouit.

*

On la transporta sur un lit où elle revint à elle au bout de quelques instants. Les amis de Bussy commençaient de murmurer entre eux. Que faisaient-ils là ? Bussy les avait-il trompés ? Désespéré, le comte proposa à la jeune femme de souper avant de la conduire à Sens.

Malgré sa faiblesse, elle déclara ne rien vouloir manger et insista à nouveau pour partir sans attendre. À ce moment, un laboureur apparut. Guy le connaissait et le conduisit dans la pièce mitoyenne pour l'entendre seul.

— Deux archers des gabelles sont passés au village, monsieur. Le prévôt des maréchaux a été avisé par le maître de poste d'un relais qu'une dame criait dans un carrosse. Ses archers recherchent votre voiture. Comme il doit y avoir noce demain, je voulais vous prévenir.

Le curé de Thorigny devait en effet célébrer le mariage.

— Tout est annulé, lui dit Guy. Prévenez le prêtre qu'il y a eu un contretemps.

Le laboureur partit et Guy revint, soucieux. Mme de Miramion et sa suivante avaient finalement accepté de manger des œufs pendant qu'on attelait les chevaux. Il glissa la nouvelle à l'oreille de son frère et proposa qu'ils vident rapidement les lieux.

Les œufs avalés, le comte proposa à Mme de Miramion de partir. Il donna cent pistoles à la demoiselle pour la dépense de sa maîtresse et demanda à trois de ses amis d'escorter la voiture jusqu'à une hostellerie à l'entrée de Sens. Lui-même et le reste de leur troupe quitteraient Launay après eux. Ils convinrent de se retrouver dans une auberge qu'ils connaissaient.

À quelque distance de la ville, l'escorte laissa Mme de Miramion et sa suivante gagner à pied l'hôtellerie où elles arrivèrent épuisées. L'hôtelier prévint aussitôt le lieutenant criminel de Sens.

*

À Saint-Cloud, un paysan avait parlé à d'Artagnan d'un carrosse à six chevaux qui roulait à un train d'enfer. La voiture avait une heure d'avance. Il l'avait prise en chasse.

Il découvrit la belle-mère et l'écuyer sur la route traversant la forêt de Livry. Un de ses hommes se rendit au premier village chercher une charrette pour les transporter tandis que l'ancien mousquetaire poursuivait son chemin avec ses compagnons. Dans le carrosse, la belle-mère avait surpris un échange entre les ravisseurs et entendu les mots : Launay et Sens. Elle l'avait confié à d'Artagnan qui savait ainsi où l'on conduisait la jeune veuve.

C'est à l'entrée de Sens, alors qu'il se renseignait dans une hôtellerie, qu'il découvrit Mme de Miramion. Sur ses indications, il se rendit à la commanderie mais, à part deux domestiques, elle était vide. Ce n'était pas pour lui déplaire tant une bataille pouvait mal tourner. Après tout, il avait retrouvé Mme de Miramion et cela lui suffisait. Pour tout le monde, il passerait pour son sauveur.

Dès le lendemain, longuement raconté par d'Artagnan, l'enlèvement de Mme de Miramion fit le tour de la capitale. Pourtant, à peine rentrée chez elle, la jeune veuve avait exigé qu'on ne révélât rien de cette humiliante aventure. Mais avec les rumeurs qui circulaient, son frère et sa belle-mère lui assurèrent qu'il y allait de son honneur de poursuivre. Une plainte fut déposée auprès de la Tournelle¹²⁴.

De son côté, dès que l'abbé Basile Fouquet sut que Baatz n'avait pas rencontré Bussy, il s'arrangea pour l'aborder au Palais-Royal et l'interroger. Tout en lissant sa moustache en croc avec une évidente suffisance, d'Artagnan expliqua qu'il avait libéré lui-même Mme de Miramion et que Bussy s'était lâchement enfui à son approche. Il ne fit aucune allusion au père Clément.

Que s'était-il passé ? Décontenancé, l'abbé se rendit au couvent de la Merci où il apprit du prieur que le père Clément avait été découvert sur les fortifications du Temple, le crâne fendu en deux. La police enquêtait.

C'était un incompréhensible mystère !

Pourtant, en y réfléchissant, l'abbé songea que ce crime devait être l'œuvre de M. de Bussy, ou de l'un de ses amis, ayant découvert l'espionnage de Clément ; à moins que le moine n'ait subi une vengeance liée à l'une de ses louches activités. C'était finalement de peu d'importance, car même si l'équipée de d'Artagnan avait échoué, il n'en restait pas moins que Bussy avait enlevé une femme de qualité, et se voyait désormais passible d'un châtement sévère. Basile se jura de faire le nécessaire pour qu'il soit lourdement condamné, au moins aux galères perpétuelles, ce qui l'éloignerait définitivement de sa maison du Temple.

Dès le lendemain, il entreprit Zongo Ondedei – au plus près de Mazarin – en lui rappelant son exigence que cessent ces raptés ne laissant à de pauvres femmes que le seul choix entre déshonneur et mariage forcé. Il y en avait eu près d'une dizaine depuis le début de l'année ! rappela-t-il avec tristesse. Pour l'exemple, une peine exemplaire devait être prononcée contre le comte de Bussy. D'ailleurs, précisa-t-il, le code Michaud de 1629 détaillant les peines infamantes prévoyait expressément la mort pour crime de rapt. Ondedei l'approuva et en parla au cardinal.

Seulement la famille de Bussy était une des plus nobles de France, et le comte un

officier supérieur du prince de Condé. Le cardinal suggéra donc prudemment que le prévôt de l'Hôtel du roi instruisse l'affaire et rassemble des preuves.

Le dossier aboutit deux jours plus tard dans les mains de Gaston de Tilly.

*

M. de Tilly, bien qu'ayant été reçu maître des requêtes par commission au conseil des parties, avait toujours la charge de procureur du roi à la prévôté. Certes, il déléguait les affaires aux autres procureurs, mais en lisant le mémoire transmis par le secrétaire du prévôt, il décida de s'occuper personnellement du comte de Bussy. M. Séguier lui avait d'ailleurs raconté l'affaire la veille et, à cette occasion, lui avait appris que le comte avait demandé sa protection au prince de Condé et supplié M. de Champlâtreux, le fils du président Molé, proche du prince, d'intervenir auprès de la famille de Mme de Miramion afin de lui demander de retirer sa plainte.

Ayant appris que Bussy-Rabutin se trouvait toujours dans sa maison du Temple, Gaston décida d'aller l'interroger, mais sans greffier ni exempt pour éviter toute provocation. Secrètement, il était toutefois assez réjoui à l'idée que celui qui l'avait battu à l'épée subisse les foudres de la justice. Après l'assaut dans la salle de la rue du Jour, il avait cru s'être trompé sur lui mais découvrait maintenant combien son jugement était correct. Bussy était un fat arrogant, ravisseur de femme et détrousseur d'honneur. S'il s'avérait coupable – et tout l'indiquait –, Gaston se jurait de le faire déchoir de la noblesse et condamner aux galères.

C'est dans cet état d'esprit qu'il laissa son cheval à l'écurie du *Chêne-Vert* et se rendit à l'hôtel du prieur. Là, un page l'avertit que le comte habitait désormais sa propre maison. Guidé par le gamin, Gaston s'y rendit à pied pour apprendre d'un valet que son maître était chez M. de Champlâtreux. L'ordonnance lui proposa d'attendre, ce que Tilly refusa, ignorant combien de temps il aurait à patienter.

Il repartit, en longeant l'église du Temple, vers l'écurie. Sur le parvis, un gentilhomme imberbe, tenant le manteau noir des hospitaliers roulé sur son épaule, le dévisagea avec insolence. Tilly l'ignora et poursuivit son chemin vers le passage conduisant à la grande cour.

— Vous paraissez bien pressé, monsieur le rouquin, lança le gentilhomme, goguenard. Vous avez rendez-vous avec quelque vérolée ?

Tilly frémit, s'arrêta, et se retourna.

— C'est à moi que vous parlez, monsieur ?

— Je ne vois pas d'autre rouquin ici, plaisanta l'homme en regardant autour de lui avec une expression moqueuse, faussement ahurie.

Gaston fit quelques pas vers l'insolent. Comme il était contrarié de ne pas avoir vu Bussy, son sang bouillait. L'autre s'avança à son tour. Il était bien plus grand et, d'un geste de la main, le bouscula.

Gaston mit la main à son épée :

— Faquin, vous allez me le payer !

— Vous avez une épée ! ironisa l'autre. Savez-vous vous en servir ?

Tilly inspira un grand coup. Il venait de comprendre avoir affaire au duelliste recherché. Ainsi, Rabutin ne l'avait donc pas tué ! Décidément, ce comte de Bussy se révélait un bon à rien ! Il allait donc devoir achever la besogne.

— Je vous attends où vous le désirez, monsieur, proposa Gaston, en s'inclinant.

— Maintenant, sur la butte aux moulins. Me suivez-vous ?

Tilly acquiesça et les deux hommes se mirent en route.

Arrivés sur le terrain vague, les adversaires se saluèrent et Gaston se mit en garde de sixte tandis que l'autre se mettait en pointe haute. Très vite, l'hospitalier lança une attaque destinée à provoquer une réaction, mais son adversaire la para avec désinvolture. À son tour, il s'empara du fer adverse et fut à deux doigts de le toucher.

Cet homme n'est pas très fort, jugea-t-il.

Brusquement, l'hospitalier tenta une estocade que Gaston évita, mais ce n'était qu'une fausse attaque et cette fois il se mit sur la défensive. Durant un moment, on n'entendit que le froissement des lames. Soudain Tilly détourna le fer de l'hospitalier et rabattit le sien vers sa poitrine, mais la garde de l'autre resta impénétrable. Le duel devenait plus long que Gaston ne l'aurait souhaité. Il parait une suite de nouvelles attaques peu dangereuses, quand l'hospitalier coupa sa pointe et, par un mouvement léger, passa sa lame par-dessus son fer, laissant une faible ouverture.

Et, sans avoir eu le temps de rompre, l'épée de l'hospitalier perça le haut du bras du procureur du roi. Sous la douleur, Gaston lâcha sa brette.

Le faux chevalier de Malte mit alors l'épée sous sa gorge en lui demandant de recommander son âme à Dieu.

— Monsieur, je veux bien vous faire grâce si vous abjurez le Seigneur, ajouta-t-il.

Gaston n'était guère croyant, pourtant il refusa. Sa dernière pensée fut pour Armande.

*

— Décidément, monsieur, vous avez besoin d'être corrigé !

La voix résonnait claire, ironique, presque facétieuse. Les deux adversaires tournèrent le regard vers celui qui venait de parler.

M. de Bussy s'avançait, l'épée haute et le sourire aux lèvres. Un autre gentilhomme le suivait à quelques pas.

Ghislain de Maffécourt – on aura deviné que c'était lui – se retourna vers Gaston et poussa sa lame pour l'égorger, mais Tilly avait profité de son inattention et reculé de quelques pas. L'autre n'eut pas le temps de recommencer que déjà Bussy était sur lui.

— Vous ! s'exclama Maffécourt en reconnaissant celui qui l'avait blessé.

Il recula de quelques pas, sans dissimuler sa frayeur.

Le comte l'attaqua, donnant avec une violence inouïe de grands coups de taille qui forcèrent le scélérat à rompre et à reculer plusieurs fois. Le faux hospitalier ne cherchait même pas à attaquer. À l'instant où il avait reconnu Bussy, il avait deviné qu'il arrivait au bout du chemin et que la camarade venait le chercher. Elle n'avait pas de faux, mais à la place cette épée qui virevoltait comme mue par une vie propre. Gaston, rejoint par le gentilhomme accompagnant le comte, n'avait jamais vu une telle agilité. Il en ressentit un pincement d'envie et de dépit.

Quant à M. de Rabutin, il souriait en s'amusant avec sa future victime. Après une succession de parades de tierce, le comte pratiqua un rapide battement renversé. Maffécourt recula encore et trébucha sur une racine. Sans lui laisser le temps de se remettre en garde, Rabutin lui passa son épée dans la gorge.

Le faux hospitalier s'écroula en gargouillant, les yeux déjà vitreux. L'artère étant tranchée, il se vida de son sang par le cou et la bouche.

Bussy salua alors Gaston, toujours avec son éternel sourire railleur :

— Cette fois, il est bien mort ! Faites voir cette blessure...

D'un geste vif, il rengaina et s'approcha de Tilly dont le bras saignait abondamment.

Bussy dissimula une grimace en regardant la plaie : des fibres de laine avaient été introduites à l'intérieur du muscle.

— Il faut vite vous laver et vous panser, monsieur, je vais déjà découper votre manche. Saint-Félics, avez-vous une dague ou un couteau ?

L'ordonnance lui tendit une courte lame et le comte entreprit de découper pourpoint et chemise en ôtant délicatement tous les morceaux de tissu.

— Je n'avais jamais vu une telle habileté à l'épée, monsieur de Bussy, remarqua Gaston. À ma grande honte, moi qui me croyais bon bretteur, je dois reconnaître que vous maîtrisez la *scienza cavalleresca*¹²⁵ comme personne.

— On dit, en effet, que je suis le meilleur escrimeur de France, répondit Bussy avec sa suffisance irritante.

Mais désormais, Tilly avait percé que cette attitude bravache constituait une façade derrière laquelle le comte de Rabutin dissimulait un grand courage et une vraie générosité. Gaston n'éprouvait plus, désormais, ni ressentiment ni envie à son égard. Au contraire, c'est lui qui se sentait honteux : il était venu pour l'interroger, prêt à le mettre en accusation, et M. de Rabutin lui sauvait la vie en risquant la sienne.

Le bras de Gaston à nu, la plaie saignait avec abondance. Lui-même était de plus en plus pâle ; le vertige le prit. Bussy le fit asseoir avant de déchirer un morceau de sa propre chemise en toile de Hollande qu'il attacha au-dessus de la plaie pour faire cesser l'hémorragie.

— Je m'aperçois que je ne vous ai pas présenté mon ordonnance, M. de Saint-Félics, fit-il tandis qu'il nouait le tissu.

Gaston inclina légèrement la tête en saluant l'ordonnance.

— Pensez-vous pouvoir nous accompagner jusqu'au Temple, ou préférez-vous qu'il aille chercher du secours ? s'enquit Bussy une fois ces secours finis.

— Avec votre aide, j'y arriverai.

— Saint-Félics peut aller chercher une charrette...

— J'y arriverai, assura à nouveau Gaston en se levant et en s'appuyant sur l'épaule du comte.

Bussy et Saint-Félics le soutenant, ils quittèrent le terrain vague sous un soleil accablant.

— Par quel miracle étiez-vous là ? demanda Gaston d'une voix faible.

— Je revenais d'une visite chez M. de Champlâtreux. Avec la chaleur, j'étais à la fenêtre de mon carrosse et, en haut de la rue du Temple, j'ai cru vous reconnaître, ainsi que la silhouette de l'homme que j'avais blessé. De dos, monsieur de Tilly, votre chevelure, sortant de votre chapeau, ressemble aux flammes d'une torche !

Il se mit à rire.

— Je n'ai pas réagi tout de suite, et je m'en veux. Mais à la porte de l'enclos, j'ai voulu en avoir le cœur net et j'ai demandé à Saint-Félics de m'accompagner. Hélas, nous sommes arrivés trop tard.

— Pas trop tard, monsieur de Bussy, pas trop tard...

Il ajouta d'une voix embarrassée :

— Monsieur de Bussy, j'ai bien des défauts...

— Nous en avons tous, moi le premier, plaisanta le comte. On me reproche souvent d'être moqueur, parfois prétentieux...

— ... Mais je crois être un gentilhomme, poursuit Gaston, et je pense savoir en reconnaître un, car il y en a si peu... Je ne vous aimais pas, je l'avoue... Voulez-vous désormais être mon ami ?

— Je le souhaite de tout mon cœur, monsieur de Tilly ! Je vous ai toujours jugé comme un homme d'exception, et croyez que je suis plus qu'honoré de devenir votre ami.

Pour la première fois, Gaston ne décela aucune ironie dans son ton.

*

Gaston trébucha et s'évanouit. Bussy fit signe à Saint-Félic de l'aider. Ensemble, ils portèrent le blessé jusqu'au palais du grand prieur. Quand Tilly revint à lui, il était dans un lit tandis que Bussy et deux autres hommes le considéraient.

— Ces messieurs sont le médecin et le chirurgien de mon oncle, monsieur de Tilly. Ils m'ont rassuré sur votre état.

— Vous avez perdu beaucoup de sang, fit l'un des hommes de l'art, mais avec du repos, vous serez sur pied dans une quinzaine.

— Merci, soupira Gaston. J'ai perdu conscience longtemps ?

— Non, rassurez-vous. J'ai fait préparer ma voiture, et Saint-Félic a fait seller une escorte de cheval-légers. Voulez-vous que je vous ramène chez vous, ou préférez-vous rester ici quelques heures ?

— J'aimerais rentrer chez moi, dit Tilly. Mon épouse doit m'attendre. J'aurais aussi besoin de vous parler...

Deux domestiques transportèrent Gaston dans le petit carrosse et le comte monta à son côté. La voiture prit la direction de la rue de la Verrerie. Saint-Félic et deux cheval-légers précédaient l'équipage.

— Qu'est devenu notre hospitalier ? demanda Gaston.

— J'ai envoyé le prévôt le chercher. Il le fera enterrer quelque part.

— Il ne faut pas ! Je veux qu'on porte le corps à la morgue du Châtelet et qu'on l'identifie.

— Je le ferai, promit le comte.

— Monsieur de Bussy, je venais vous interroger quand cet homme m'a insulté. Vous savez que je suis procureur du roi à la prévôté de l'Hôtel. Or j'ai été chargé d'enquêter sur l'enlèvement de Mme de Miramion...

— Vous ? C'est une chance pour moi ! Je vais pouvoir enfin me justifier !

— Qu'y a-t-il de vrai dans ce que l'on m'a raconté ? L'avez-vous vraiment enlevée contre son gré ?

— J'avoue l'avoir enlevée, mais j'étais persuadé qu'elle souhaitait ce rapt ! Laissez-moi tout vous raconter depuis le début...

Il commença par la visite de M. Lebocage, un proche de son oncle qui l'avait assuré que la jeune femme souhaitait l'épouser. Puis il parla de sa rencontre avec le père Clément, en présence de Lebocage...

Mais à peine eut-il évoqué le moine que Gaston l'interrompit :

— Le père Clément de la Merci ?

— Oui ! Vous le connaissez ? C'est lui qui avait tout préparé pour cet enlèvement. Il m'a écrit, m'a certifié que Mme de Miramion souhaitait ce mariage. Je me suis donc rendu au couvent dès le lendemain de l'enlèvement afin de régler mes comptes avec lui, mais j'ai appris qu'il était mort !

— Tout à fait mort ! Pour ne rien vous cacher, c'est un de mes amis qui l'a tué ! plaisanta Gaston, en réprimant une douleur due à une secousse du carrosse.

— Que dites-vous ? Comment est-ce possible ?

— Suspendez un instant votre récit et préparez-vous à écouter le mien, qui est assez long.

Gaston commença par l'affaire de Mme Dufresne, suivit avec le crime commis par son mari sur le valet de chambre de l'abbé de La Rivière. Bussy en avait entendu parler. Ensuite, il raconta la façon dont Marie Gaultier, domestique de son ami Louis Fronsac, était tombée en dévotion en rencontrant le père Clément.

— Savez-vous que je connais M. Fronsac ? intervint Bussy, je lui ai d'ailleurs demandé un service.

— Je l'ignorais, fit Gaston qui poursuivit en expliquant que le père Clément avait tenté de soutirer de l'argent à Marie Gaultier, comme il l'avait fait avec Mme Dufresne, puis qu'il avait essayé de lui dérober sa vertu, et comment Bauer, garde du corps de M. Fronsac, était intervenu en tranchant le crâne de Clément.

— Ce gremlin a eu ce qu'il méritait, et je m'en réjouirais volontiers, remarqua Bussy, s'il n'avait été le seul capable de m'innocenter !

— En effet, mais nous trouverons un autre moyen, je vous le promets. Nous voici arrivés. Avec votre aide et celle de M. de Saint-Félic, je devrais pouvoir monter chez moi. Vous poursuivrez votre histoire en vous désaltérant. J'ai un vin de Suresnes dont vous me direz des nouvelles...

*

Le carrosse s'arrêta mais ne put entrer dans la cour intérieure de la maison tant la rue de la Verrerie, tortueuse et étroite, était encombrée. Aussi, dès que Gaston, Bussy et Saint-Félic furent descendus, le cocher emprunta la rue des Portes pour rejoindre l'arrière de l'église Saint-Jean-en-Grève où il pourrait attendre en compagnie des cheveu-légers.

Armande prit peur en découvrant son mari aussi blanc que du plâtre, une lividité accentuée par sa tignasse et sa moustache rouges. Il entra en chancelant, bien que soutenu par Roger de Rabutin et Saint-Félic. Avec l'aide de François, ils le conduisirent dans la pièce la plus proche – la bibliothèque – qui servait de chambre à Angélique ; celle-ci était absente, car elle jouait au théâtre du Marais.

Une fois allongé, Gaston retrouva un peu de vigueur. On lui servit du vin, ainsi qu'au comte et à son ordonnance, et celui-ci raconta à Armande dans quelles conditions son mari avait reçu ce mauvais coup d'épée.

Il l'assura qu'il avait été bien soigné et pansé par le chirurgien de son oncle, et qu'il serait rapidement remis pour autant que sa plaie reste propre et qu'il se repose.

Gaston confirma en quelques mots, et ajouta qu'il ne devait la vie qu'à M. de Bussy dont il résuma rapidement les ennuis. Ensuite, confortablement couché sur le lit, Armande et M. de Bussy sur des chaises caquetières installées dans la ruelle, il demanda au comte de poursuivre son récit tandis que Saint-Félic retournait au carrosse.

— En mai, j'ai reçu cette lettre, déclara Roger de Rabutin en sortant de son pourpoint un papier plié. Je l'ai sur moi, car je l'avais emportée pour la montrer à M. de Champlâtreux. Il s'agit de la seule preuve susceptible de m'innocenter. Comme vous le voyez, elle est signée par le père Clément, mais n'importe qui aurait pu l'écrire. Après l'avoir reçue – j'étais au siège d'Ypres –, je suis revenu à Paris où j'ai rencontré le frocard qui m'a confirmé le

souhait de Mme de Miramion. Il m'a expliqué qu'il me ferait connaître le jour où l'enlèvement serait possible. De mon côté, j'ai pris toutes mes dispositions.

Il s'adressa à Armande qui gardait un air sévère :

— Cet enlèvement n'a rien eu de dramatique, madame. La vertu de Mme de Miramion n'a jamais couru le moindre danger.

— Ce Lebocage, l'avez-vous interrogé ? s'enquit Gaston.

— Bien sûr ! Dès mon retour de Sens, je me suis rendu chez lui, avec mon oncle. Il tombait des nues. Il m'a raconté qu'un homme s'était présenté à lui comme un ami proche de Mme de Miramion. Cette dame souhaitait vivement épouser M. de Bussy – moi-même, sourit Bussy avec son sourire fat – mais il ignorait comment l'approcher. L'homme proposait cent écus pour transmettre l'information au grand prieur, dont il savait qu'il était l'ami. Une fois en contact avec moi, il n'aurait qu'à me présenter au père Clément, de la Merci, confesseur de Mme de Miramion ; ce dernier s'occuperait de tout.

— Et il a cru à cette fable ? intervint Armande, incrédule.

— Pour cent écus, il était prêt à croire en Dieu !

— Il a revu cet homme ? Que sait-il sur lui ?

— Rien d'autre, il ne l'a jamais revu. Selon lui, il avait la trentaine et était vêtu de noir, très simplement. Il m'a seulement parlé de cheveux bruns, bouclés, d'une fine moustache et d'un visage avenant. Ce qui peut limiter mes recherches à quelques dizaines de milliers de personnes.

— Il y a bien eu une machination, fit Gaston pensif, mais dans quel but ? Avez-vous des ennemis ?

— Certainement, mais ils sont plutôt du genre à me rencontrer l'épée à la main.

— Ce pourrait être un bourgeois désireux de venger une infidélité de sa femme... suggéra Tilly dans un sourire.

— Je m'attache plutôt aux veuves, mais il m'est arrivé d'être galant auprès de dames de qualité, admit Bussy, avec son éternel sourire prétentieux. Il m'est difficile de refuser les faveurs d'une femme qui apprécie mon génie, ajouta-t-il d'un ton si drôle qu'il fit rire Armande, pourtant fâchée contre lui.

« Mais qu'un mari jaloux ait monté un tel stratagème, cela me paraît bien hasardeux, et bien machiavélique, poursuivit-il plus sérieusement.

— Nous n'en saurons rien tant que nous n'aurons pas identifié ce proche de Mme de Miramion. Vous allez me donner l'adresse de ce Lebocage, j'irai l'interroger dès que je serai sur pieds. Dans l'immédiat, ma blessure va suspendre mon enquête, et en septembre, le Parlement sera en congé deux semaines. D'ici là, il vaudrait mieux que vous ayez quitté Paris. De mon côté, je ferai traîner les choses. Vous avez vu M. de Champlâtreux, qu'en pense-t-il ?

— Il m'a promis d'en parler à son père, M. Molé, qui tentera d'accommoder mon affaire avec les parents de la dame de Miramion. Il espère qu'avec des dédommagements substantiels les choses s'arrangeront. Après tout, ces gens ne sont que des bourgeois anoblis et, contre des écus, ils accepteraient tout.

— Rien n'est moins certain, les bourgeois ont parfois un étonnant sens de l'honneur, répliqua Gaston. En outre, Mazarin est fort fâché contre ces enlèvements, m'a assuré M. Séguier. J'ai peur qu'il ne désire faire un exemple... Mieux vaut éviter qu'il ne vous envoie à la Bastille.

— J'ai aussi écrit à Monsieur le Prince pour lui annoncer que mon affaire n'avait pas eu le succès espéré et le supplier de m'accorder sa protection. S'il écrit au père de la dame, la lettre d'un prince du sang devrait leur imposer silence.

— C'est possible, reconnut Tilly, mais il vaudrait tout de même mieux que vous quittiez Paris.

— La dame croira que je fuis si je disparaîs !

— Attendez donc deux jours sans sortir de chez vous, puis allez faire un petit voyage en Bourgogne.

123 Entre 8 et 9 heures du matin.

124 La chambre criminelle du Parlement dans laquelle les magistrats siégeaient à tour de rôle pour ne pas s'habituer à condamner à mort.

125 Nom que les Italiens donnaient à l'escrime.

Bouleversée, Armande écrivit le jour même à Louis Fronsac et chargea un garçon travaillant dans une écurie voisine de porter sa lettre à Mercy. Cela lui coûta un louis, alors que par la poste aux chevaux la taxe acquittée par le destinataire s'élevait juste à trois sols. Mais le courrier aurait mis au moins deux jours pour arriver jusqu'à Luzarches. Ensuite, le maître de poste aurait fait prévenir M. Fronsac par un messenger, ce qui aurait encore pris une journée. Donc Louis ne serait pas monté à Paris avant trois ou quatre jours, peut-être plus, et Armande éprouvait le besoin d'avoir ses amis auprès d'elle.

Effectivement, le garçon d'écurie fut à Mercy le soir du jour où Armande lui avait confié le pli et les Fronsac partirent pour Paris le lendemain avant l'aube. La moisson étant commencée, ce serait au fermier de la terminer, mais la vie de Gaston passait avant tout.

Le voyage se déroula dans une grande anxiété, même si Armande avait tenu à les rassurer en écrivant que la blessure n'était pas grave. Louis resta sombre et taciturne tout le trajet. Après Vincent, Gaston blessé en duel ! Quelle effroyable malédiction poursuivait ses amis ? Nicolas, aussi inquiet que son maître tant il aimait M. de Tilly, mena la voiture au galop, changeant lui-même les chevaux fatigués à chaque relais de poste.

*

Ils arrivèrent en fin de matinée rue de la Verrerie et trouvèrent Gaston à table en train de dévorer une poularde préalablement découpée. Son bras bandé ne le faisait déjà presque plus souffrir et il jugea inutile que Louis convie François Guénault, le médecin de Mazarin.

Rassurés, les Fronsac acceptèrent l'invitation d'Armande de se joindre à eux pour le dîner. Gaston raconta son duel, l'intervention de M. de Bussy, puis l'affaire de l'enlèvement de Mme de Miramion que Louis ignorait. Il ajouta que si Bauer n'avait pas fendu le crâne du père Clément, M. d'Artagnan et ses amis auraient livré bataille à M. de Bussy et auraient provoqué un effroyable massacre. En faisant justice, le Bavarois avait ainsi évité bien des morts.

— Mais, précisa-t-il devant la mine satisfaite de Bauer, tu as aussi détruit la seule preuve que M. de Bussy avait de son innocence.

— Que risque le comte ? demanda Louis avec inquiétude.

— La roue, peut-être. Mais plus certainement les galères perpétuelles après avoir été déchu de la noblesse. J'ai reçu ce matin une lettre de M. Séguier me demandant de le poursuivre avec la plus grande sévérité. Il venait de recevoir la visite de M. Zongo Ondedei. On dit de ce proche de Mgr Mazarin qu'il n'a aucune moralité mais s'est mis en tête de punir les auteurs de rapt, car cette aventure aurait jadis touché sa maîtresse. Bref, pour que cessent ces désordres, qui j'en conviens sont trop nombreux, Ondedei exige une sanction exemplaire contre M. de Bussy ; qu'elle vienne de la prévôté de l'Hôtel, de la Grand-Chambre, ou de la Tournelle.

« Il a rappelé à Séguier que, le 29 avril de cette année, le parlement a condamné M. Henri de Belloy à être roué pour l'enlèvement de Mlle de Sainte-Croix qui s'était réfugiée dans un couvent. Certes, le châtement n'a été exécuté qu'en effigie, puisque Belloy était en fuite, mais il réclame la même peine pour Bussy. Par chance pour ce dernier, ma blessure va lui faire gagner du temps, ensuite le Parlement sera en vacances, mais si je ne trouve rien

pour l'innocenter, sa situation sera intenable.

— Il peut tout de même compter sur M. Molé et sur son fils Champlâtreux, intervint Armande.

— Sans doute ! Mais tout dépendra de l'attitude du prince de Condé dans la querelle entre le Parlement et la Cour. Si Condé s'attache ouvertement à la reine, la majorité des parlementaires cherchera à lui faire payer ce soutien à travers ses fidèles, et Bussy servira de bouc émissaire.

— D'après ce que tu penses, on ourdirait une machination contre M. de Rabutin. A-t-il une idée de celui qui la conduit ? interrogea Louis qui, vaguement, se demandait si cette affaire ne pourrait avoir un rapport avec le trésor des templiers.

— Je suis convaincu de la manœuvre d'un mari jaloux. Bussy fait trop souvent le galant auprès des femmes mariées, et les bonnes fortunes, si elles sont agréables, s'avèrent parfois dangereuses.

— C'est bien possible, sourit Fronsac. Où vit-il en ce moment ?

— Je lui ai conseillé de partir en Bourgogne. Il envisageait même de s'installer quelque temps à Launay, là où il a conduit Mme de Miramion, pour être certain qu'on ne le trouve pas chez lui, à Chaseu.

Louis en fut contrarié. Il songeait à aller voir le comte, à l'occasion de ce déplacement à Paris, afin de l'avertir de ce qu'il avait découvert au sujet du trésor de Jacques de Molay.

— Mais assez parlé de lui, dit Gaston. Comment se passent les moissons ?

— Jusqu'aux pluies de ces jours-ci, tout allait bien ! grimaça Louis. Mais en une semaine, nous avons perdu le quart des grains et du fourrage. Nous aurons à peine de quoi passer l'hiver.

— Le prix du blé a d'ailleurs doublé, intervint Julie. Toutes les récoltes ont été mauvaises.

— Quelle est la situation ici ? demanda Louis.

— Rien ne va ! fit Tilly en secouant la tête. Avec les décisions de la Chambre de Saint-Louis, les traitants ne prêtent plus et les impôts ne sont plus collectés. Comme les caisses sont vides, les gages ne se voient plus payés. Les arrestations de quelques magistrats et des trésoriers n'ont rien changé. La reine menace, mais ne fait plus peur à personne. Bien qu'elle ait interdit les réunions de la Chambre de Saint-Louis, les parlementaires passent outre.

— C'est insensé ! fit Louis.

— Laisse-moi te raconter ce qui s'est passé le 31 juillet au palais. La reine avait décidé de tenir un nouveau lit de justice. Le petit roi est venu au Parlement à cheval, en grande pompe, mais si on cria : Vive le roi ! à son apparition, il n'y a eu ni applaudissements ni vivats à sa sortie.

« J'étais là, j'accompagnais M. Séguier qui a lu une déclaration préparée par Mgr Mazarin. Ce discours contenait les plus belles paroles du monde – avec même quelques articles respectables puisque la paulette était renouvelée –, mais d'autres plus ambigus remettaient en cause les accords entre Monsieur et le Parlement. Aussi les concessions de la reine furent-elles perçues comme un signe de faiblesse et le reste comme un reniement de la parole du duc d'Orléans. Dès le lendemain, la Chambre de Saint-Louis s'est à nouveau réunie. M. Séguier m'a affirmé que la reine se trouvait à bout de patience et aurait accusé le cardinal de lâcheté pour ne point faire venir l'armée.

— Que peut-il se passer ? s'inquiéta Julie.

— La reine a tort de vilipender le cardinal. Nous connaissons tous Mgr Mazarin ; il est aussi prudent qu'un chat, et autrement plus patient. Il acceptera avec un sourire de façade toutes les avanies pour gagner du temps. Tant que Condé est occupé en Flandre, il cédera à Paris, mais je sais que de nouvelles troupes allemandes et croates arrivent. Si le Prince écrase l'archiduc, tout peut rapidement basculer dans un bain de sang.

À ces mots terribles, tous restèrent silencieux, et comme Gaston ne voulait pas que ses amis s'inquiètent trop, il changea de sujet :

— En attendant, dis-moi quelles mesures ont été prises à Mercy contre les gens d'armes et les drilles ?

Bauer les détailla et Tilly en parut satisfait. Dès qu'il se sentirait mieux, promit-il, il reprendrait son enquête sur la machination dont Bussy avait été victime puis se rendrait à Mercy juger des défenses et les améliorer, si possible.

*

Les Fronsac ne restèrent finalement que deux jours à Paris puisque Gaston était en voie de guérison et que Louis voulait revenir chez lui finir les moissons. Ils passèrent la nuit rue des Blancs-Manteaux, où Marie ne cacha pas sa joie de revoir Friedrich Bauer. Elle avait oublié le père Clément et retrouvé le goût de vivre. Le lendemain en quittant la ville, après être passés à l'étude où M. Fronsac exprima à son fils toute sa satisfaction de voir le Parlement s'opposer enfin avec courage aux iniques décisions de la Cour, ils s'arrêtèrent à nouveau au Temple.

Louis revint examiner les gisants, ou plus exactement celui où un aigle tenait un coffret dans ses serres. Il savait maintenant qui représentait ce templier. Mais était-ce suffisant pour que cette tombe soit celle du gardien des coffres ? Et d'ailleurs, le Bel ne les avait-il pas déjà toutes ouvertes ? Il observa le sol et ne découvrit rien. Il avait hésité à laisser une lettre à M. de Bussy dans laquelle il aurait évoqué ses découvertes, mais la prudence le retint. Si dans d'autres circonstances, avec l'appui de son oncle, le comte aurait pu obtenir l'ouverture du tombeau, le rapt avait tout changé. Que l'on apprenne qu'il violait maintenant les sépultures, et de nouveaux chefs d'accusation s'ajouteraient contre lui.

Louis choisit de conserver le secret tant que Bussy ne serait pas mis hors de cause. Pourtant, une telle décision lui coûterait. Cet hiver et au printemps prochain, il manquerait peut-être d'argent et la part promise sur le trésor aurait pu lui permettre de sauver ses terres comme ses gens.

*

Deux semaines s'écoulèrent.

Comme le père Clément, le faux hospitalier avait été transporté à la basse geôle du Châtelet où il avait été reconnu par un huissier à verges. Il s'appelait Ghislain de Maffécourt, c'était un ancien cheveu-léger de la maison du roi chassé de son régiment. Le commissaire du quartier du Temple, M. Delestrade, trouva rapidement son logement, mais sa fouille n'apporta rien.

M. Boutier passait voir le blessé tous les deux ou trois jours et lui racontait l'évolution de la querelle entre la Cour et le Parlement. À cette occasion, il lui expliqua que M. Broussel se montrait de plus en plus virulent. Le conseiller aurait même accepté d'étudier une requête du duc de Beaufort demandant sa réhabilitation après avoir souffert cinq ans en prison sans qu'on l'eût jamais interrogé. Une telle injustice, précisait Broussel, confirmait la volonté de la Chambre de Saint-Louis d'interdire d'enfermer quelqu'un plus de vingt-quatre heures sans

l'ouïr.

Le vendredi 21 août, M. Boutier annonça à Gaston que le prince de Condé avait remporté une victoire à Lens contre les Espagnols, alors qu'à Paris le Parlement venait de baisser les tailles du quart et réexaminait l'édit du Tarif, réduisant ainsi les ressources des armées. Quant à M. Broussel, il souhaitait remettre en question les baux des gabelles et les contrats de ferme alors que Mgr Mazarin venait de conclure un accord avec les traitants afin de remplir un peu les caisses de l'État.

Boutier, le dimanche, annonça que le Parlement venait de décider des poursuites contre les plus riches partisans : MM. Catelan, Tabouret et Lefebvre. Selon lui, si on laissait faire la Chambre de Saint-Louis, la ruine de l'État était certaine. Il invita aussi Gaston, quasiment guéri, à venir le 25 août, jour de la Saint-Louis, assister à l'office de l'église Saint-Paul des jésuites. Toute la Cour y serait pour écouter le sermon de Paul de Gondi.

Gaston et Armande s'y rendirent et, bien qu'ils dussent rester debout, au fond – par manque de place –, ils entendirent en entier le sermon emporté et séditieux du coadjuteur. En sortant, le chancelier Séguier s'approcha de Gaston.

— Monsieur de Tilly, je suis heureux de voir que vous êtes remis. Il y aura un Te Deum demain à Notre-Dame en l'honneur de la victoire de Lens. J'aurais aimé vous y voir. Madame, ajouta-t-il en se tournant vers Armande, après ce Te Deum, j'aurais besoin de votre mari, ne vous inquiétez donc pas si vous ne le voyez pas rentrer.

Il partit et Gaston s'interrogea sur la signification de ces paroles.

Dans la soirée, on tira des feux d'artifice sur la place Royale. La ville était en fête, toutes les querelles apparemment oubliées.

Le lendemain, à la pique du jour, les canons de l'Arsenal tirèrent des salves pour annoncer le Te Deum. Accompagnés de François et de leur second laquais, Gaston et Armande arrivèrent à Notre-Dame à neuf heures en chaise à porteurs. Dans l'île, toutes les rues étaient bordées de soldats du régiment des gardes. Si c'était l'usage quand le roi se déplaçait, Tilly remarqua des troupes plus nombreuses qu'à l'habitude. La chaleur était déjà écrasante.

À la cathédrale, ils durent attendre longtemps dehors tant il y avait de monde. Tout le Parlement était présent, en robe rouge. Le duc d'Orléans, entouré de serviteurs parmi lesquels Gaston reconnut l'abbé de La Rivière, M. Goulas et M. de Choisy, se trouvait en compagnie des présidents des chambres, en robe noire. Ils se rangèrent devant le porche de Notre-Dame quand apparut le carrosse de la reine avec le jeune roi et son frère. Suivaient la voiture de son éminence, Mgr Mazarin, puis celles des secrétaires d'État. Une haie continue de gardes suisses protégeait les carrosses à mesure qu'ils s'arrêtaient sur le parvis et que leurs passagers en descendaient.

Dans la cohue, Gaston aperçut enfin M. Séguier en compagnie de M. Boutier. Tilly et son épouse entrèrent parmi les derniers et furent placés au fond de la nef.

Le Te Deum fut chanté pendant plus de deux heures. À la sortie, Gaston conduisit Armande à leur chaise, où les laquais les attendaient, et après leur départ, se rendit au carrosse de M. Séguier.

*

Il vit enfin sortir le chancelier, accompagné de sa fille – la duchesse de Sully¹²⁶ –, d'un de ses secrétaires et d'un exempt chargé d'assurer sa sécurité. Sur le parvis, Séguier échangea quelques mots avec la reine, puis avec le cardinal Mazarin, avant d'embrasser sa

fille et de rejoindre sa voiture. Le visage fermé et contrarié, il n'eut pas un sourire en voyant Gaston.

— Monsieur de Tilly, fit-il seulement, très pâle, montez donc près de moi.

L'un des deux laquais ouvrit la portière, déplia l'escabeau, et aida le chancelier. Ensuite, ce fut au tour de son secrétaire, puis de Gaston qui s'assit à côté du secrétaire. L'exempt s'installa près du cocher et fit signe aux quatre sergents à verges les suivant à cheval de se tenir prêts.

Les laquais se placèrent sur la plateforme arrière et le carrosse se mit lentement en route, prenant place dans l'immense convoi des voitures en train de quitter le parvis.

— Monsieur de Tilly, dit alors le chancelier d'une voix peu assurée, le gouvernement a décidé de revenir sur les concessions octroyées au Parlement. En ce moment, le lieutenant des gardes de la reine arrête le président de Blancmesnil et le conseiller Broussel. J'ai déconseillé l'emploi de la force, mais Sa Majesté est intraitable. Je souhaitais vous garder près de moi, car j'aurais immanquablement besoin de vous si cette arrestation provoque du tumulte. Ce que je crains.

— Peste ! Vous redoutez quelque chose, monsieur ?

— Pour tout vous dire, j'ai hâte d'être rue du Bouloi d'où je ne compte pas sortir de la journée.

M. Séguier, petit-fils de procureur, s'était tellement enrichi sous le règne précédent, puis sous la régence, que beaucoup l'accusaient de concussion. En 1633, le prince de Condé lui avait vendu un hôtel dont l'entrée se situait rue de Grenelle-Saint-Honoré. Le chancelier avait ensuite acheté des jardins et, par une double galerie, prolongé cet édifice jusqu'à la rue du Bouloi où se trouvait désormais l'entrée principale.

Le trajet se fit sans autre incident que de nombreux encombrements. Rue de Grenelle-Saint-Honoré, le carrosse entra dans la cour dont la porte fut aussitôt et soigneusement refermée. Gaston fut invité au dîner avec la duchesse de Sully, Marie Séguier – la seconde fille du chancelier, veuve du marquis de Coislin – et le frère du chancelier, l'évêque de Meaux. Il obtint un franc succès en racontant avec truculence quelques-unes de ses enquêtes.

Comme c'était la première fois que Gaston était convié à la table du ministre, il observa avec surprise combien le chancelier se préoccupait peu de savoir-vivre. Certes, Gaston ne se lavait guère, mais il avait déjà remarqué la malpropreté épouvantable de son hôte. La duchesse de Sully et l'évêque de Meaux n'étaient pas plus soigneux avec leurs mains sales, leurs croûtes de gale et leurs cheveux où couraient de gros poux. Mais c'est à table qu'ils se comportaient le plus indignement, déchirant leur viande avec leurs doigts et leurs dents, là où Gaston avait pris l'habitude, depuis le collège de Clermont, d'utiliser fourchette et couteau.

Le repas se terminait et l'après-midi était déjà avancé, quand l'exempt du chancelier – il se nommait Picot – vint les déranger.

— Monsieur, fit-il avec une expression inquiète, il y a de grands troubles dehors. Je viens d'en être averti par un de mes amis qui arrive du Châtelet. M. de Comminges¹²⁷ a arrêté M. Broussel mais l'arrestation s'est mal passée. La fille de M. Broussel a ameuté ses voisins et le carrosse a été poursuivi. Il s'est brisé rue Neuve-Saint-Louis. Il y a eu émeute et, sans les archers présents sur place, M. de Comminges aurait été écharpé.

— Où se trouve M. Broussel en ce moment ? demanda Séguier d'une voix blanche.

— Le lieutenant des gardes de la reine a pu emprunter un autre carrosse qui passait là.

Il l'aurait finalement conduit hors de Paris. On dit aussi qu'on a arrêté le président de Blancmesnil, et que le président Charton se serait échappé. Il y a beaucoup de monde dans les rues, monsieur, et toutes les boutiques sont fermées. Je viens de faire clore les portes et les fenêtres de l'hôtel. Les bateliers remontent par la place de Grève, et toute une foule arrive par ici venant des Halles.

— Ils sont armés ? interrogea Gaston.

— Oui, monsieur. Des épieux souvent, mais aussi quelques épées, des lances et des pistolets. Beaucoup ont ôté les pavés des rues pour les jeter sur les soldats. Dieu soit loué, devant la Croix-du-Trahoir, une barrière de gardes du corps les arrêtera.

— Combien de temps ? frémit Gaston, qui s'était déjà levé de table.

— J'étais opposé à ça, murmura Séguier, consterné.

On entendit alors une mousqueterie, puis des roulements de tambours.

— Monsieur le chancelier, demanda Tilly, puis-je voir par une fenêtre ce qui se passe rue Grenelle Saint-Honoré ?

— Par ici, dans cette chambre, recommanda Séguier en lui désignant une porte.

Gaston s'y rendit et regarda dehors. Des bandes se dirigeaient vers la rue Saint-Honoré. Pour l'instant, elles paraissaient plus joyeuses que redoutables. Un groupe s'arrêta pourtant devant l'hôtel et commença à jeter des pierres. Gaston s'écarta quand l'une d'elles parvint à briser un carreau.

— Combien y a-t-il d'hommes dans votre hôtel ? demanda-t-il au chancelier.

— Une vingtaine sans doute avec les valets, palefreniers et les archers du Châtelet à mes ordres.

— Vous disposez d'armes ?

Ce fut l'exempt qui répondit :

— Pas plus de dix mousquets, monsieur.

— Distribuez-les et faites-les charger. Que les gens armés se montrent aux fenêtres, ça calmera les forcenés quelque temps. Mais il faut aller quérir de l'aide. Pour l'instant, les enragés ne sont pas nombreux, mais si la foule est bloquée à la Croix-du-Trahoir, elle reviendra forcément par ici piller les maisons des gens de la Cour. Or n'habitent dans cette rue que des gens du roi !

Il se tourna vers le chancelier :

— Monsieur Séguier, existe-t-il un moyen de sortir sans se faire voir ? Je vais me rendre au Palais-Royal et je ramènerai quelques dizaines de Suisses ou de gardes du corps.

— On peut gagner la rue Coquillière en utilisant un passage entre les maisons.

— Cela me convient, je prendrai ensuite la rue des Bons-Enfants et tenterai de passer par la petite cour ouvrant sur les appartements de Mgr Mazarin.

— Je vais avec vous, proposa l'exempt.

— Non, il faut quelqu'un ici pour commander les domestiques et empêcher le pillage de l'hôtel si la foule tente d'entrer.

— C'est moi qui irai avec vous, décida le chancelier.

— Vous n'y pensez pas, monsieur !

— Je suis terrorisé, monsieur de Tilly, grimaça Séguier, mais sans moi, aucun officier du Palais-Royal ne vous obéira.

Gaston réfléchit un instant. Il parviendrait à se faire obéir des cent Suisses de l'hôtel du roi, qui dépendaient de la prévôté, mais avec cette insurrection, leur officier aurait

certainement ordre de rester près de la reine. Séguier avait raison. Toutes les autres troupes disponibles seraient certainement consignées afin de défendre le palais. Il faudrait donc l'autorité du chancelier pour faire déplacer quelques dizaines d'hommes.

— C'est d'accord. Nous sortirons par ce passage. Habillez-vous très simplement en bourgeois, avec un chapeau qui descende très bas. Il y aura sans doute beaucoup de monde dans la rue, aussi nous nous mêlerons à eux en criant comme les autres : « Libérez Broussel ! À mort le Mazarin ! »

Séguier eut un petit rire forcé.

— Nous nous dirigerons vers le Palais, et aux grilles, nous ferons reconnaître.

— Pourvu qu'on ne vous reconnaisse pas avant ! gémit Marie Séguier qui les avait rejoints avec sa sœur Charlotte, toutes deux très inquiètes.

Le chancelier alla se changer alors que Gaston se voyait remettre deux pistolets à silex dont il vérifia les amorces. Comme convenu, ils passèrent par le jardin. Un valet les accompagna jusqu'au bout du passage pour refermer la porte derrière eux. Gaston avait glissé les armes dans sa ceinture.

Au bout du passage, il rappela à Séguier :

— N'oubliez pas de crier plus fort que les autres, monsieur le chancelier, et restez toujours près de moi !

Blanc de peur, Séguier opina.

*

Dans la rue, des petits groupes hurlaient leur haine envers le Mazarin et la régente. Il y avait des hommes armés de piques, des femmes en avant, et même quelques enfants heureux de jeter des pierres dans les carreaux des hôtels. La populace grandissait de tous côtés en criant : *Broussel ! Broussel !*

Le duo s'engouffra dans la rue des Bons-Enfants en suivant un groupe. Gaston hurlait de toutes ses forces, le chancelier beaucoup moins. Devant la cour des appartements de Mazarin, des Suisses, mousquets sur fourquine et mèches à la main, empêchaient toute intrusion. Les femmes et les enfants leur envoyèrent quelques pierres avant de poursuivre vers la rue Saint-Honoré où la foule se rassemblait. C'est alors qu'ils entendirent une fusillade et virent les gens s'égailler en tous sens.

Lorsqu'ils s'arrêtèrent devant la grille de la cour, Séguier héla un officier par son nom. Celui-ci s'approcha, épée menaçante à la main, mais le reconnut. Un soldat ouvrit aussitôt une poterne et on les fit entrer.

Le chancelier poussa un soupir de soulagement.

126 Charlotte Séguier avait épousé François de Sully, fils du ministre d'Henri IV.

127 Le lieutenant des gardes de la reine.

Exécrant tout ce qui touchait à la religion, Fontrailles n'était pas allé au Te Deum. Il lisait dans l'appartement que lui laissait François de La Rochefoucauld, au sein de l'hôtel de Liancourt, quand il entendit une bruyante agitation, puis une fusillade lointaine. Après avoir glissé un pistolet à silex dans son pourpoint et ceint son baudrier, il sortit et interrogea un laquais. Celui-ci lui apprit que le Pont-Neuf était envahi par toute une populace s'en prenant à une compagnie de gardes. Un autre domestique intervint alors, affolé, pour raconter que la porte de la tour de Nesle était prise d'assaut par le peuple.

Que se passait-il ?

En boitillant, Fontrailles traversa la cour de l'hôtel et s'arrêta un instant devant la porte cochère à pilastres. Il découvrit la rue de Seine pleine d'une foule se dirigeant vers le Pont-Neuf et la plupart des boutiques fermées. Il interrogea un bourgeois pour en savoir plus.

— La reine a fait arrêter M. Broussel, monsieur ! Un homme si bon, si vertueux et si intègre ! Le seul qui nous veuille du bien !

Plusieurs voix approuvèrent avec véhémence.

— Il ne veut que le bonheur du peuple, pas comme ce maudit Sicilien !

— À mort le Sicilien ! cria quelqu'un.

— À mort ! Vive Broussel ! lancèrent d'autres voix en écho.

Fontrailles voulut aller voir. Au Pont-Neuf, il découvrit les troupes du maréchal de La Meilleraye en train de battre en retraite devant une population déchaînée. Les coups de feu n'arrêtaient pas. Il vit des hommes et des femmes tomber, atteints par la mitraille. Des fenêtres de la place Dauphine s'élevait la fumée des mousquets tirant sur les gardes du corps du roi, lesquels ripostaient au hasard.

Il n'avait jamais assisté à une telle insurrection !

Finalement, les troupes royales se retirèrent en laissant bon nombre de cadavres ; Fontrailles s'approcha d'un éclopé qui s'était dressé sur ses deux béquilles pour mieux voir. Le gueux était en compagnie de toute une bande de mendiants accablés par l'âge et les maladies, mais le marquis les connaissait pour les croiser tous les jours : il s'agissait en fait de francs-mitoux, ces larrons contrefaisant les malades.

— Tu veux gagner un louis ? demanda-t-il à l'un d'eux.

— Corne bouc ! Qui ne le voudrait, monseigneur ? répondit le mendiant en examinant l'habit de soie de celui qui l'abordait comme pour évaluer ce qu'il pourrait en tirer.

— Va dire au Grand Coesre que le marquis de Fontrailles l'attend ce soir au *Petit-Maure*, après la tombée de la nuit.

— Je ne connais pas de Grand Coesre, monsieur, et même si je le connaissais, je pourrais bien prendre votre louis et ne rien rapporter, railla l'autre.

— C'est vrai, approuva Fontrailles avec un sourire cruel. Mais on m'a raconté que le Grand Coesre écorchait vif ceux qui le trahissaient. Je pourrais lui dire un mot à ton sujet...

Le sourire du mendiant s'effaça rapidement.

— Préviens-le aussi que je viendrai peut-être tard. Qu'il m'attende.

Fontrailles jeta le louis par terre, s'éloigna sans se retourner et prit la direction de la porte de Nesle. Le pont était barré mais il fallait qu'il se rende absolument au Palais-Royal.

Heureusement, il y avait toujours le long de la rive des barques prêtes à transporter un passager de l'autre côté de la Seine contre un demi-écu.

*

À l'intérieur du Palais-Royal, Gaston dut soutenir Séguier tant l'émotion étreignait le chancelier. Accompagnés d'un Suisse, ils longèrent les appartements du cardinal jusqu'à ceux de la reine. Ceux-ci étaient constitués d'une galerie, où se tenait le conseil d'en haut, d'un vaste cabinet, d'un oratoire, de plusieurs antichambres et d'une chambre qui, par un autre cabinet, communiquait avec les appartements de Mazarin.

En chemin, ils croisèrent un lieutenant qui commandait une vingtaine de gardes du corps. Gaston l'interrogea :

— Quelles sont les défenses du palais, monsieur, la foule est immense dehors !

— Vous n'avez pas d'inquiétude à avoir, monsieur. On a prévenu la reine que les bourgeois menaçaient les postes de garde mais M. de La Meilleraye lui a assuré qu'il terrasserait la canaille.

— M. de La Meilleraye joue au Capitan, car la canaille est bien trop nombreuse pour lui, ironisa Gaston.

— Et nous ne sommes pas au théâtre du Marais, hélas ! renchérit Séguier, toujours terrorisé.

Laissant le lieutenant déconcerté, ils entrèrent dans la galerie de la reine d'où l'on n'entendait aucun bruit extérieur. L'endroit regorgeait de monde : officiers en armes, gentilshommes, prélats, dames de la Cour, tous dans l'attente et l'inquiétude. Gaston aperçut avec surprise l'abbé Ménage, le marquis de Fontrailles et le comte de Montrésor parlant ensemble. Que faisaient-ils là ?

Le Suisse les conduisit à la porte du cabinet de la reine où se tenaient quelques officiers que le chancelier connaissait. M. Séguier s'adressa à l'un d'eux :

— Monsieur de Marly, envoyez immédiatement cinquante Suisses bien armés à mon hôtel, qui est attaqué par la populace.

Le chancelier fit ensuite signe à l'officier de service qu'il ouvre la porte. Ils entrèrent.

*

Gaston n'avait jamais pénétré dans le grand cabinet de la régente. Avec beaucoup d'intérêt, il balaya des yeux cette pièce décorée par Richelieu et qu'on appelait *la merveille et le miracle de Paris*. Tout n'y était que dorures ; même les pieds des tables et des consoles de marbre en étaient couverts. Les murs accueillait d'immenses tableaux de Carrache et de Véronèse, le sol marqueté des tapis de Perse et de Chine.

S'arrachant à sa curiosité, Tilly prêta attention à une conversation qui ne s'était pas interrompue avec leur entrée. Une conversation aux échanges vifs et au ton aigre ou faussement respectueux. Malgré les fauteuils, tout le monde était debout, sauf le petit roi qui écoutait chacun avec une grande attention tout en conservant un visage impénétrable.

— Voilà des contes ridicules, M. le coadjuteur ! L'autorité du roi y donnera bon ordre !

C'était la reine qui s'adressait sévèrement à Paul de Gondi, le coadjuteur de Paris, encore en rochet et camail. Il avait dû accourir dès la fin du Te Deum, sitôt que les troubles avaient commencé, et sans avoir le temps de se changer.

À côté de lui se tenait le maréchal de La Meilleraye, dont l'épouse se trouvait être la maîtresse de Gondi. Plus loin, à l'écart, l'abbé de La Rivière et quelques amis du duc d'Orléans souriaient moqueusement à la réprimande cinglante que subissait le coadjuteur.

Gondi baissa les yeux sans répondre. L'ayant longuement observé, le cardinal Mazarin prit la parole pour déclarer d'un ton suave, avec l'intention de calmer la colère de la reine :

— Plût à Dieu, madame, que tout le monde parlât avec la même sincérité que M. le coadjuteur ! Il craint pour son troupeau ; il craint pour la ville ; il craint pour l'autorité de Votre Majesté...

À ses mots, M. de Longueville cacha un début de fou rire sous un air faussement affligé, le duc d'Orléans opina fort sérieusement, et le maréchal de Villeroi se força à sourire, sans toutefois parvenir à dissimuler son désarroi.

Ayant vu le chancelier arriver, la reine se tourna vers lui avec une expression mi-inquiète mi-interrogatrice.

— Vous êtes venu par la rue Saint-Honoré, monsieur le chancelier ? demanda-t-elle.

— Je n'ai pu, madame. Je crois que si je n'avais pas été avec M. de Tilly, j'aurais été écharpé. Les rues sont pleines de gens armés, tous décidés au pillage de nos maisons. Je ne sais combien de temps les Suisses parviendront à tenir les grilles, même avec leur mousquet mèche allumée.

— Comment êtes-vous entrés ? s'enquit M. de La Meilleraye.

— Par la cour des Bons-Enfants où un lieutenant des Suisses m'a reconnu et nous a laissé passer. Nous sommes sortis de mon hôtel par une poterne tandis que la canaille en brisait les vitres. M. de Tilly m'a conseillé de crier « Libérez Broussel ! », ce que j'ai fait – il eut un triste sourire – et la populace a cru que nous étions des siens.

Plusieurs pouffèrent, mais pas la reine ni le cardinal, bien plus conscients du danger que les courtisans les entourant. Le Louvre s'avérait une forteresse facile à défendre, mais pas le Palais-Royal qui avait trop de portes et de fenêtres, et aucune fortification. À cet instant, M. de Senneterre entra pour assurer, avec suffisance, que la chaleur du peuple commençait à baisser et qu'avec un peu de patience tout allait bien se terminer.

Tandis qu'à ces mots l'abbé de La Rivière et ses amis affichaient leur satisfaction par de bruyantes approbations, le cardinal constata que le comte de Guitaut grimaçait¹²⁸. Guitaut, capitaine des gardes de la reine, avait arrêté Beaufort lors de la cabale des Importants.

— Eh bien ! M. de Guitaut, quel est votre avis ? l'interrogea Mazarin.

— Mon avis, monsieur, est de leur rendre ce vieux coquin de Broussel, mort ou vif !

Gondi intervint :

— Mort ne serait ni de la piété ni de la prudence, vif cela pourrait faire cesser le tumulte¹²⁹...

La reine rougit à ce terme et s'écria :

— Je vous entends, monsieur le coadjuteur. Vous voudriez que je donnasse la liberté à Broussel ? Je l'étranglerais plutôt avec ses mains...

En parlant, elle leva les bras avant d'ajouter :

— Et ceux qui...

Le cardinal, livide, s'approcha d'elle pour lui glisser quelques mots à l'oreille et elle se radoucit aussitôt.

Anne d'Autriche était-elle la seule hardie au milieu de tous ces pleutres ? songea Gaston.

— Madame, l'émotion du peuple n'est que fumée, elle se dissipera... intervint l'abbé de La Rivière avec une révérence.

Personne ne l'écouta, car le lieutenant civil, M. d'Aubray, poussa la porte au même

instant et avec une telle pâleur qu'il ressemblait à un comédien enfariné de la Comédie-Italienne. En tremblant et bredouillant, il raconta ce qui lui était arrivé depuis son logis jusqu'au Palais-Royal, et comment il avait failli se faire écharper à plusieurs reprises. Par contagion, sa frayeur se glissa dans l'imagination et le cœur de l'assistance. Tous parurent d'un coup métamorphosés et plusieurs avouèrent que l'affaire méritait de la réflexion.

MM. de Longueville, le chancelier, le maréchal de Villeroi et celui de La Meilleraye, ainsi que le coadjuteur assurèrent qu'il fallait rendre Broussel. La Meilleraye ajouta qu'il y avait cent mille Parisiens dans les rues quand les troupes du palais ne dépassaient pas deux mille hommes.

À son tour le cardinal intervint. Après quelques galimatias, il conclut préférable d'attendre jusqu'au lendemain. Dans l'immédiat, il proposa de faire connaître au peuple que la reine accorderait la liberté de Broussel si chacun rentrait chez soi. Il ajouta, en forçant sur son accent italien, que personne ne pouvait plus efficacement porter cette parole que M. le coadjuteur, tant aimé des Parisiens.

Paul de Gondi ne s'attendait pas à cette proposition et resta un instant sans voix, tandis que le maréchal de La Meilleraye tombait dans le piège avec fougue. Il assura ainsi aussitôt à la reine qu'il sortirait avec M. le coadjuteur et qu'ensemble, ils accompliraient des merveilles.

— Je n'en doute point, lui rétorqua Gondi, avec un sourire contraint. Mais il serait mieux encore, s'il plaisait à la reine, de nous délivrer une lettre dans laquelle elle s'engagerait sur la liberté des prisonniers. Car je n'ai pas assez de crédit parmi le peuple pour qu'il me croie sur ma simple éloquence.

Le maréchal haussa les épaules en signe de dénégation.

— La parole de la reine vaut mieux que tous les écrits ! fit-il.

Tout le monde sourit et Gaston remarqua que certains se moquaient ouvertement de ce pauvre coadjuteur contraint de jouer une mauvaise comédie.

Gondi voulut répliquer, mais n'en eut pas le temps, car la reine quitta brusquement la pièce pour se retirer dans sa chambre mitoyenne. Gaston assista alors à une scène inouïe : Monsieur fit preuve de sa lâcheté habituelle en poussant des deux mains le coadjuteur vers la porte.

— Allez rendre le repos à l'État, monsieur de Gondi, dit-il.

Le maréchal entraîna lui aussi le coadjuteur en lui déclarant :

— Il n'y a que vous qui puissiez remédier au mal !

Paul de Gondi, blanc comme un linge, salua l'assistance, puis dans un geste solennel, donna sa bénédiction et quitta les lieux, suivi du maréchal de La Meilleraye.

— Monsieur le chancelier, dit Gaston à Séguier à voix basse. Vous n'avez pas besoin de moi ici. M. de Gondi a toujours été mon ami et va avoir besoin d'aide. Laissez-moi l'accompagner.

Séguier n'osa s'y opposer et Tilly rattrapa les deux hommes qu'il retrouva dans la galerie.

*

— Attendez-moi, messieurs, je vous accompagne, lança-t-il.

— Monsieur de Tilly ! s'étonna Gondi en le découvrant. Souhaitez-vous vous faire massacrer ?

— Si je peux vous être utile, j'en serai fier, monsieur de Gondi.

Le coadjuteur lui mit affectueusement la main sur l'épaule :

— Certainement, Gaston ! Certainement !

Ils furent rejoints par le marquis de Fontrailles et le comte de Montrésor, ainsi que par un petit page, qui portait habituellement l'arrière de la soutane de l'évêque afin qu'elle ne touche pas terre.

— Messieurs, leur expliqua le coadjuteur, toujours très pâle, je suis chargé par la reine de prêcher l'obéissance à la populace et de faire cesser le tumulte. Venez-vous avec moi ? À cinq, nous devrions y parvenir facilement car ils ne sont que cent mille !

— C'est folie ! s'effraya Montrésor en secouant négativement la tête.

— Rassurez-vous, ironisa Gondi, je dois seulement annoncer que la reine rendra Broussel si l'émeute cesse.

Fontrailles jeta à Gaston un regard mi-surpris mi-admiratif.

— Je ne ferai pas moins que M. de Tilly, articula-t-il lentement.

— Il n'y aurait guère d'honneur pour moi à rester à vous attendre, approuva Montrésor.

Gondi les considéra à tour de rôle. Il savait Fontrailles et Tilly ennemis et devinait que si l'un l'accompagnait par amitié, l'autre s'y résolvait par arrogance. Il ressentit pourtant un mélange de satisfaction et de fierté en constatant l'union de ces deux hommes qui se haïssaient.

— Merci, messieurs... Je sais ce que cela vous coûte.

— Monseigneur, laissez-moi aussi venir avec vous, demanda le page d'une petite voix. Il faut bien quelqu'un pour porter votre soutane.

Les larmes aux yeux, Gondi l'embrassa.

128 Il était l'oncle de M. de Comminges qui avait arrêté Broussel.

129 Nous avons repris les dialogues rapportés par les témoins de cette scène.

Les cinq hommes et l'enfant se dirigèrent vers la cour intérieure. Quelle étrange ironie, songeait Tilly en considérant Fontrailles du coin de l'œil, de se trouver au côté d'un homme qu'il avait toujours combattu.

— Il est regrettable de se faire tuer pour Broussel, remarqua Montrésor.

— Sans doute ! ironisa tristement Gondi. Mais mourir pour un homme de bien et de vertu reste une belle mort...

Il poursuivit entre les dents :

— ...J'aurais pourtant aimé qu'il eût plus d'esprit !

La cour était remplie de cheveu-légers de la reine, les troupes d'élite les plus sûres. La Meilleraye rassembla des officiers et une compagnie de quelque deux cents soldats, puis se fit ouvrir les grilles. On entendait les cris de la foule, pourtant tenue à distance.

Devant le Palais-Royal s'étendait une place d'armes où s'était dressé l'hôtel de la duchesse d'Aiguillon que la reine avait fait démolir après l'avoir acheté. Au coin de la rue Saint-Thomas-du-Louvre, on avait construit un corps de gardes pour les gardes-françaises et un second rue Frémenteau destiné aux Suisses. À l'instant, c'étaient eux qui repoussaient les émeutiers.

La compagnie conduite par le maréchal se mit en marche, épée et pique en avant. Gondi, Tilly, Fontrailles et Montrésor se placèrent à côté de La Meilleraye, qui tenait son épée et un pistolet. Devant la foule, vis-à-vis des Quinze-Vingts, le maréchal cria de toute sa force :

— Vive le roi !

Le découvrant ainsi avec cette compagnie, le peuple crut qu'on allait le massacrer. On cria aux armes. Un crocheteur leva son sabre. Le maréchal prit alors peur et le tua d'un coup de pistolet. La populace se débanda et la troupe, enflammée par sa facile victoire, se tourna vers l'autre côté de la rue Saint-Honoré afin d'avancer vers la Croix-du-Trahoir. Personne ne paraissait avoir remarqué que le coadjuteur était au milieu des soldats.

En voyant approcher la troupe, lance en avant, les bourgeois appelèrent aux armes. Les cris redoublèrent et, brusquement, les barrières furent emportées et les insurgés armés de fourches, de couteaux et de hachoirs, s'en prirent à la compagnie de cheveu-légers. Des coups de pistolets et de mousquets éclatèrent. Gondi fut séparé de La Meilleraye qui se retrouva seul en face d'un groupe de bourgeois venant de la rue de l'Arbre-Sec, tous bien armés et décidés à en découdre. Les coups de feu claquèrent.

Très vite, l'affrontement vira au carnage. Morts et blessés couvrirent le sol. Afin d'empêcher un massacre plus dévastateur, La Meilleraye commanda aux cheveu-légers de ne plus tirer. À cet ordre, les bourgeois cessèrent aussi, mais ce n'était qu'une pause. Les deux troupes s'apprêtaient à reprendre les hostilités, et compte tenu du nombre des adversaires, les cheveu-légers seraient obligatoirement balayés.

Gondi estimait fort le maréchal, aussi se jeta-t-il devant le peuple en furie pour le protéger. Le calme aurait pu revenir et Gondi s'expliquer si une trentaine d'hommes avec des halberdes et des mousquets n'étaient arrivés de la rue des Prouvelles en lançant une nouvelle charge sur les cheveu-légers. Dans l'engagement, un coup de pistolet cassa le bras

du marquis de Fontrailles et un autre blessa légèrement le page du coadjuteur. M. de Gondi, lui, reçut une pierre au-dessous de l'oreille qui le fit tomber par terre.

Tandis que Gaston écartait des assaillants du plat de son épée et tentait de relever le coadjuteur pour qu'il ne soit pas piétiné, un garçon d'apothicaire s'approcha de ce dernier et lui appuya un mousquet sur la tête, mèche allumée.

— Ah ! Malheureux ! Si ton père te voyait ! s'exclama le coadjuteur, persuadé que sa fin était arrivée.

S'imaginant qu'il s'agissait réellement d'un ami de son père, le garçon hésita à tirer et regarda sa victime plus attentivement. L'habit religieux le frappa et il lui demanda s'il était M. le coadjuteur. Comme Gondi lui répondit oui, le garçon cria :

— Vive le coadjuteur !

Aussitôt, le cri se propagea. En quelques instants, les frondeurs s'écartèrent et le tumulte cessa, tandis que des mains amies relevaient l'évêque, la tête ensanglantée.

Profitant de ce calme précaire, le maréchal de La Meilleraye battit en retraite vers le Palais-Royal avec ce qui lui restait de soldats, emmenant dans son sillage Fontrailles soutenu par Montrésor, et le page, porté par un soldat. Pour lui laisser le temps d'arriver à la place d'Armes, Gondi fit même quelques pas dans la direction opposée avec Gaston de Tilly comme unique protection.

La foule les suivit et personne ne pourchassa La Meilleraye. Fripiers, tisserands, drapiers et gantiers des halles, tous en corselet tenant martialement piques et mousquet, les entourèrent. Gondi les bénit, les flatta et les caressa, tout en les menaçant s'ils ne cessaient pas leur tumulte. Finalement, il parvint à les persuader que la reine libérerait Broussel – ce qui sauva la ville du pillage, car la nuit approchait et, dans l'obscurité, à coup sûr, toute la canaille de la cour des Miracles risquait de se joindre aux émeutiers.

Le peuple apaisé, Gondi revint lentement au Palais-Royal entouré de quelque trente ou quarante mille bourgeois et artisans en train de l'acclamer. À la barrière des sergents, il retrouva le maréchal de La Meilleraye qui l'embrassa jusqu'à l'étouffer avant de lui dire :

— Je suis un fou, je suis un brutal, j'ai failli perdre l'État, et vous l'avez sauvé ! Venez, parlons à la reine et mettons-la en garde contre ceux qui lui font croire que cette affaire n'est rien.

Ils rentrèrent dans le Palais-Royal. Dans la grande galerie, le silence se fit lorsqu'on les vit apparaître sans chapeau, Gondi ensanglanté, Fontrailles blessé, La Meilleraye et Gaston de Tilly, les habits déchirés. Tout le monde savait déjà que la compagnie de cheveu-légers avait été décimée et que le palais se trouvait assiégé de milliers de Parisiens en furie sans doute sur le point de les massacrer. La plupart des femmes n'étaient plus là, sans doute cachées afin d'éviter les derniers outrages au cas où le peuple soit parvenu à forcer les grilles. La Meilleraye et Gondi entrèrent dans le cabinet royal, tandis que Gaston restait dans la galerie où plusieurs officiers lui portèrent à boire et lui demandèrent de raconter ce qui s'était passé. Il put les rassurer : l'insurrection se calmait, grâce au coadjuteur.

Ce qui se produisit ensuite dans le cabinet de la reine, ce fut Séguier qui le raconta à Gaston...

*

Quand La Meilleraye et Gondi entrèrent, la reine, revenue, parlait avec le cardinal, le duc d'Orléans et M. Guitaut. Séguier était seul et M. de La Rivière, à l'autre bout du cabinet, n'en menait pas large.

La Meilleraye désigna le coadjuteur de la main.

— Voilà celui, madame, à qui je dois la vie. Et à qui Votre Majesté doit le salut de sa garde, et peut-être celui du Palais-Royal.

La reine se mit à sourire, mais d'un rictus ambigu. Elle n'ouvrit pas la bouche, aussi Gondi prit-il la parole :

— Non, madame, il ne s'agit pas de moi, mais de Paris soumis et désarmé, qui se vient jeter aux pieds de Votre Majesté.

— Il est bien coupable et peu soumis, répartit la reine avec un visage soudain plein de feu. Si Paris a été aussi furieux que l'on me l'a voulu faire croire, comment se serait-il adouci en si peu de temps ?

Au ton de la reine, le maréchal s'irrita.

— Madame, si vous ne mettez aujourd'hui Broussel en liberté, il n'y aura pas, demain, pierre sur pierre à Paris !

Gondi voulut ouvrir la bouche afin d'appuyer ce que recommandait le maréchal, mais Anne d'Autriche l'en empêcha d'un geste en laissant tomber, avec un air de moquerie :

— Allez vous reposer, monsieur. Vous avez bien travaillé.

Elle le salua, lui faisant comprendre sans autre forme de gratitude que l'entretien était terminé. Gondi sortit, rouge de honte.

*

Hors du Palais-Royal, Paul de Gondi découvrit une foule innombrable l'attendant devant la place d'Armes. On prépara son carrosse mais il dut monter sur l'impériale et rendre compte au peuple de ce qu'il avait fait au Palais-Royal. Sur la libération de Broussel, il déclara que la reine s'y était engagée et qu'il n'avait pu obtenir plus.

La traversée de la ville jusqu'au petit archevêché fut d'autant plus aisée que les gens ne voulaient pas sauter l'heure du souper maintenant que l'émeute s'achevait.

Arrivé chez lui, le coadjuteur se fit saigner, sa contusion au-dessous de l'oreille ayant fort augmenté. Quand il revint dans sa bibliothèque, où l'attendaient l'abbé Ménage avec un groupe de gentilshommes, Montrésor venait d'arriver du Palais-Royal.

— Comment va Fontrailles ? s'enquit aussitôt le coadjuteur. Je n'ai pu prendre de ses nouvelles avant de partir.

— Il a le bras brisé, monseigneur, mais un chirurgien le lui a remis. Comme la rue Saint-Thomas-du-Louvre était dégagée, il est parvenu à rentrer en carrosse chez M. de La Rochefoucauld. J'irai le voir tout à l'heure.

— Qu'a-t-on dit de moi, à la Cour, après mon départ ?

— Que vous avez fort hasardé votre crédit auprès du peuple en lui donnant des espérances de la liberté de Broussel, grimaça Montrésor.

— J'ai fait mon devoir, cela suffit, répliqua sèchement Gondi.

— Seulement, vous n'avez rien gagné dans cette expédition, monseigneur.

— Au contraire. Si j'étais demeuré chez moi alors que l'émeute grondait, la reine, dont je tiens ma dignité, aurait-elle été contente ?

— Elle ne l'est nullement, monsieur, reprit Montrésor, cette fois en haussant les épaules. Mme de Motteville m'a dit qu'on vous tenait responsable des désordres et que l'on se moquait d'une bravoure relevant de l'imposture.

— Je ne vous crois pas ! s'emporta le coadjuteur. La reine est incapable d'une telle malignité !

Un autre ami arriva à son tour. Il avait assisté au souper d'Anne d'Autriche et annonça au coadjuteur que les participants l'avaient tourné en ridicule, certains suggérant qu'il avait lui-même soulevé le peuple pour montrer à la reine combien lui seul pouvait l'apaiser.

— Deux heures entières, vous avez été exposé à la raillerie de l'abbé de La Rivière, à la fausse compassion du cardinal et aux éclats de rire de la reine, monseigneur.

D'autres gentilshommes arrivèrent encore, venant tous du Palais-Royal. Plusieurs avaient le visage défait et l'un d'eux ajouta :

— Vous êtes perdu, monseigneur, il faut fuir. Le maréchal de La Meilleraye m'a chargé de vous prévenir que le Diable possède le Palais-Royal et a distillé dans l'esprit de la Cour que c'est vous qui aviez excité la sédition. Pourtant le maréchal vous a défendu, a expliqué la vérité à la reine et au cardinal, mais l'un et l'autre se sont moqués en assurant que la nuit ferait évanouir cette fumée. M. de La Meilleraye vous conjure de penser à votre sûreté. La reine a annoncé que l'autorité du roi paraîtrait demain avec tout l'éclat imaginable, et que vous serez le premier sur lequel elle fera un grand exemple. La décision aurait même été prise de vous emprisonner dans le château de Quimper-Corentin. Le cardinal aurait aussi résolu d'envoyer demain le chancelier au palais de la Cité ordonner au Parlement de quitter Paris et de se retirer à Montargis.

— Il n'y a plus une âme dans les rues, monseigneur, renchérit Guy Joly. Tout est calme, et l'on pendra demain qui l'on voudra.

Montrésor, membre de la coterie de ces gens qui veulent toujours avoir tout deviné, s'écria qu'il l'avait prédit.

— Monseigneur, vous attendiez une faute de Mazarin et c'est vous qui l'avez commise ! Vous avez laissé passer votre chance !

Gondi le dévisagea un instant avant de murmurer :

— Je ne suis pas encore réduit à la pitié...

Il demanda à tous de le laisser un moment. Sur ce, il se retira dans sa chambre pour réfléchir.

*

Pendant ce temps, Montrésor partit prendre des nouvelles de son ami Fontrailles et ne revint que vers minuit. Le coadjuteur l'attendait, avec quelques gentilshommes et parlementaires parmi ses plus proches. L'inquiétude et la peur se lisaient sur les visages, sauf sur celui de Paul de Gondi, qui n'avait jamais été si ferme.

— Montrésor, lui dit-il en le voyant apparaître, toute la Cour a été témoin de la manière dont l'on m'a traité. C'est donc au peuple de défendre mon honneur, et comme on veut perdre le peuple, c'est à moi de le défendre de l'oppression.

Il considéra ses amis à tour de rôle avant de déclarer solennellement :

— Demain avant midi, je serai maître de Paris.

Quelques-uns crurent qu'il avait perdu l'esprit et tentèrent de le modérer, mais il ne les écouta pas. Au contraire, il annonça avoir envoyé quérir son ami Miron, colonel du quartier de Saint-Germain-l'Auxerrois, et avertit que l'heure d'entrer en guerre contre la Cour avait sonné. Les plus craintifs se retirèrent. Aussi ne restait-il auprès de lui qu'une poignée de fidèles lorsque le coadjuteur exposa son plan.

— Il faut, dit-il, que dans le quartier Saint-Germain-l'Auxerrois chacun prenne les armes sitôt que battra le tambour. M. Miron a appris que la Cour allait placer des Suisses et des cheveu-légers partout entre le Pont-Neuf et le Palais-Royal afin de s'assurer des

parlementaires. Il convient d'empêcher le chancelier Séguier d'atteindre le Parlement. Quoiqu'il en coûte, les troupes royales ne doivent pas franchir le Pont-Neuf.

Miron s'y engagea. Il promit l'édification de barricades dans la nuit et de poster quatre cents bourgeois entre la rue Saint-Honoré et le Pont-Neuf.

Guy Joly promit à son tour de convaincre les magistrats et les bourgeois de la Cité d'agir de même. Un autre jura de tenir les Halles et encore un autre l'Université.

Enfin il fut convenu qu'un groupe armé occuperait la barrière des sergents, derrière une barricade, et empêcherait tout passage venant du Palais-Royal, tandis qu'une autre troupe se saisirait des quais de la rive gauche jusqu'à la porte de Nesle.

Fontrailles souffrait le martyr quand on le ramena à l'hôtel de La Rochefoucauld. Sa casaque de buffle avait empêché la balle d'entrer dans la chair mais le choc avait brisé l'os et provoqué une contusion. Après avoir remis ce dernier en place, le médecin de M. de La Rochefoucauld le saigna et lui fit prendre quelques grains de pavot pour calmer la douleur.

Le marquis se reposait depuis un couple d'heures quand il fut réveillé par Montrésor.

— Je viens prendre de tes nouvelles, mon ami ! fit ce dernier en s'asseyant sur son lit.

— Je survivrai ! Et d'après le chirurgien, je retrouverai l'usage de mon bras dans moins de deux mois. Mais dis-moi, Broussel a-t-il été libéré ?

— Non. M. le coadjuteur est parvenu à calmer la foule, mais n'a rien gagné à son expédition. Mme de Motteville m'a dit que la Cour le jugeait responsable de l'émeute et qu'il serait puni.

— Est-elle vraiment terminée ? demanda Fontrailles.

— Il n'y a plus une âme dans les rues, sauf à quelques carrefours où les chaînes sont tendues. Mais le feu couve sous la braise. La reine se persuade de pouvoir faire pendre qui elle veut, mais si elle fait arrêter le coadjuteur, je ne parierais pas un liard sur elle ni sur Mazarin.

Après son départ, Fontrailles reprit deux grains de pavot et s'allongea un long moment afin de réfléchir. Lorsque sa blessure le fit un peu moins souffrir, il décida de se rendre au *Petit-Maure*.

*

Comme il faisait déjà nuit, un valet l'accompagna jusqu'à la porte du cabaret avec une lanterne. Quand Fontrailles entra, il y avait encore une belle affluence. On n'y parlait que de l'émeute et de la libération de Broussel.

Réprimant les élancements de douleur, le marquis balaya la salle des yeux avant de circuler entre les tables. Il aperçut enfin trois hommes, chapeau enfoncé en dessous des oreilles et vêtements usés et déchirés, fumant de longues pipes dans une encoignure de la salle. Ils ne ressemblaient en rien aux basochiens turbulents et aux gens de lettres qui fréquentaient habituellement le cabaret. C'étaient ceux qu'il cherchait. Il se dirigea vers leur table.

— Monsieur le marquis, je vous attends depuis deux heures, grinça une voix.

Fontrailles s'assit difficilement sur le banc devant lui. Les deux compagnons de celui venant de parler eurent un mouvement de recul en découvrant le nain difforme au nez écrasé et à la peau blanchâtre.

— J'ai eu un accident.

— Quoi donc ?

— On m'a tiré dessus. Mon bras est cassé.

— J'ai connu pire, fit la voix. Et à cause de vous.

Celui qui parlait avança son visage vers la chandelle de suif engluée sur la table et Fontrailles put découvrir sa face défigurée, avec un œil en moins. Il s'agissait du Grand Coesre en personne. Avant d'être roi d'Argot, cet homme appelé l'Échafaud était le chef de la bande de pendants qui, aux ordres du duc de Beaufort, s'était attaquée à Mazarin sur le pont

du Louvre¹³⁰. Mazarin avait tiré sur sa face à bout pourtant et on avait jeté son corps dans la Seine, mais il avait survécu¹³¹.

— Non à cause de moi, répliqua le marquis d'un ton sec. À cause d'un espion que vous n'aviez pas démasqué.

Il fit signe qu'on lui porte du vin. On le redoutait et le valet s'exécuta sans traîner.

— Vous deviez me livrer ce traître, grimaça l'Échafaud.

— Je le ferai lorsque je le jugerai nécessaire. Mais brisons là : vous avez vu ce qui s'est passé dans Paris, cet après-midi ?

— Oui, mais presque toutes les échoppes étaient fermées et il n'y a pas eu beaucoup de profit pour mes gueux.

— Il ne tient qu'à vous qu'il y ait pillage demain. Forcez les grilles du Palais-Royal et mettez-le à sac !

— Vous rêvez, monseigneur !

— Non ! Il y a aura cent mille Parisiens avec vous.

— Mais les Suisses, les gardes...

— Ils seront submergés, assura le marquis à voix basse et en se penchant vers lui. Vous entrerez dans le palais aisément. Tout le monde voudra rapiner les richesses volées par le Mazarin. Dans la foule, trouvez la reine... et tuez-la... Tuez aussi le roi. Vous aurez toutes les femmes, tous leurs bijoux...

Les trois gueux se regardèrent, les yeux enfiévrés.

— Pensez au butin !

130 *La Conjuración des Importants*, éditions du Masque.

131 Voir *L'Enfance de Saint-Landry*, dans *L'Homme aux rubans noir*, éditions J.-C. Lattès.

Le calme revenu, Gaston avait fait prévenir Armande qu'il passerait la nuit chez M. Séguier. Lors du souper, le chancelier s'abîma dans le silence.

Avant de quitter le Louvre, Mazarin lui avait ordonné de se rendre au Palais de justice négocier la reddition des parlementaires et imposer l'autorité royale. Il avait ajouté mielleusement qu'il ne voyait pas de négociateur plus honorable que lui. M. Séguier lui avait répondu que pour que tout rentre dans l'ordre, il était plus simple de libérer Broussel, mais comme le cardinal insistait, le chancelier avait fait remarquer qu'il s'agissait d'une mission périlleuse et impossible : le coadjuteur, pourtant idole du peuple, avait failli être tué par les émeutiers. Comment parviendrait-il à traverser la ville et à se rendre au Parlement sans, lui-même, recevoir de mauvais coup ? Mazarin l'avait alors assuré qu'il y aurait des troupes tout au long de son chemin et aucune raison d'avoir peur. Il avait même ajouté perfidement que son père Jean, lieutenant civil de Paris durant les troubles de la Ligue, n'aurait jamais refusé de risquer sa vie pour le roi.

Pour échapper au climat d'inquiétude régnant dans l'hôtel, Gaston était sorti après le souper afin d'observer ce qui se passait en ville. Les régiments des gardes suisses et françaises avaient pris position devant le Louvre, les Tuileries et le Palais-Royal où ils demeureraient toute la nuit afin d'empêcher la milice bourgeoise de se saisir de la porte de la Conférence qu'Henri III avait utilisée pour s'enfuir de Paris¹³².

Car les bourgeois ne décanillaient pas ; ils étaient toujours là, en armes, autour du quartier des trois palais, avec des corps de garde à tous les carrefours. À la barrière des sergents de la rue Saint-Honoré, on voyait même des sentinelles bourgeoises à dix pas de celles de la garde du roi.

Tilly rentra fort soucieux et dormit peu. Il songea à ce qui s'était produit, à l'aide apportée à Gondi, à leurs souvenirs en commun depuis l'époque où ils s'étaient connus au collège de Clermont. Il pensa aussi à la machination dont avait été victime Bussy-Rabutin. Son enquête se verrait mise en sommeil pour des semaines, voire des mois. Combien de temps dureraient ces troubles ? Comment allaient-ils se terminer ? Il aurait aimé avoir Louis avec lui pour prendre les bonnes décisions et s'endormit, finalement, en songeant à Armande et à l'amour qu'il éprouvait pour elle.

*

Des roulements de tambour et de lointains tirs de mousquets le réveillèrent bien avant l'aube. Il se leva, passa son pourpoint sur sa chemise froissée, et descendit aux cuisines avaler une soupe avec du pain rassis et des confitures. En préparant le déjeuner de M. Séguier, la cuisinière lui expliqua que les boulangeries n'avaient pas fait cuire de pain, ni même ouvert.

Comme il mangeait, il entendit de grands bruits dans l'antichambre de l'hôtel. Il s'y rendit et reconnut Zongo Ondedei, entouré d'une dizaine de gardes du corps, en train de palabrer avec l'exempt Picot et l'intendant.

— ... Je vais prévenir M. le chancelier, disait ce dernier.

Gaston demanda à Zongo Ondedei s'il savait ce qu'étaient ces mousquetades.

— Quelques coquins ont occupé cette nuit la tour de Nesle et une compagnie est partie

ce matin la reprendre. C'était sans doute le bruit de la bataille. Deux nouvelles compagnies de gardes suisses ont aussi pris position du côté du faubourg et ont eu des difficultés pour passer la barrière des sergents, mais je ne crois pas qu'il y ait eu bataille.

— Tout n'est donc pas terminé ?

— Non, répondit Ondedei, le visage sombre.

L'intendant revint et demanda à Tilly et à Picot d'accompagner Ondedei.

Dans sa chambre, M. Séguier était en compagnie de son frère et de la duchesse de Sully, qui avaient dormi dans l'hôtel. Il reçut Gaston avec satisfaction et Ondedei avec inquiétude.

— Vous le savez, M. le chancelier, la reine et Mgr le cardinal souhaitent que vous vous rendiez au Palais de justice afin d'interdire à nouveau aux parlementaires de délibérer sur les affaires publiques, annonça Ondedei. M. Molé est prévenu de votre arrivée et vous attend. Si les parlementaires reviennent dans l'obéissance, vous pourrez leur promettre la libération des prisonniers, sinon ils devront se retirer à Montargis et attendre les ordres de Sa Majesté.

— Aurai-je une escorte ? Les rues sont-elles dégagées ?

— Il existe plusieurs barrages jusqu'au Grand-Châtelet, mais M. le cardinal est persuadé qu'on vous laissera passer. Après tout, vous vous rendrez au Palais en vue de négocier. Une escorte ne pourrait qu'exciter ceux désirant en découdre.

— C'est folie ! s'inquiéta l'évêque de Meaux. Si les rues sont barrées par les chaînes avec des pelotons de bourgeois, mon frère sera arrêté et deviendra otage, ou pire encore. Souvenez-vous de ce qui est arrivé hier à M. de Gondi !

— La reine serait fort déçue si vous refusiez, prévint Ondedei d'un ton froid, tout en considérant le chancelier avec une certaine insolence.

— J'irai ! décida Séguier, après une brève réflexion. M. Picot, que mes archers se tiennent prêts, dit-il à l'exempt. Ma chaise à porteurs suivra, au cas où mon carrosse ne pourrait traverser les rues barrées. Monsieur de Tilly, puis-je compter sur vous ?

— Je ne vous quitterai pas une seconde, monsieur le chancelier.

— Je viens aussi, ajouta l'évêque de Meaux.

— Moi de même, renchérit sa fille Charlotte. Dans de telles circonstances, une femme est parfois écoutée et mon beau-père¹³³ a laissé de bons souvenirs aux Parisiens.

*

Ils partirent aux premières lueurs du jour. Picot et Tilly avaient emporté deux pistolets, malheureusement aucun n'était à double canon et Gaston regretta l'arme que Louis lui avait offerte, restée chez lui.

Les quatre archers, munis d'épées et de carabines, entouraient le carrosse. Les deux cochers étaient aussi armés, ainsi qu'un laquais debout sur l'essieu arrière. Deux porteurs à pied suivaient avec la chaise.

Le carrosse fut intercepté aux barrières de la rue de l'Arbre-Sec et de la rue Saint-Honoré. Séguier, respecté du capitaine de la milice, lui expliqua qu'il se rendait au Parlement négocier la libération de Broussel et, après une hésitation, les quelques bourgeois de garde le laissèrent passer. Si M. Miron s'était engagé à rassembler quatre cents hommes, tous ne se trouvaient pas encore sur place et les hommes de faction à cette barrière ne se révélaient pas suffisamment nombreux pour livrer bataille.

En bas de la rue de la Monnaie, le carrosse dut s'arrêter à nouveau à cause, cette fois, des chaînes tendues devant le quai de la Mégisserie. Gaston et l'évêque de Meaux

descendirent expliquer aux artisans et aux marchands de garde que le chancelier Séguier était dans la voiture et se rendait au Palais. Mais, cette fois, l'officier de la milice bourgeoise refusa d'obtempérer. Il avait des ordres du colonel Miron, expliqua-t-il. Et, de toute façon, ils ne pouvaient aller plus loin, tous les ponts étant fermés.

— Je connais bien M. Miron, dit Séguier, après que Gaston lui eut rapporté la conversation. Allons chez lui, il me délivrera un laissez-passer.

— Et s'il n'y est pas ? S'il refuse ? Essayons plutôt de franchir le Pont-Neuf. Si on y parvient, on reviendra vers la Cité par le quai des Orfèvres, recommanda Gaston.

Ils se rendirent donc à la barrière du Pont-Neuf, à quelques pas de là. L'officier connaissait Tilly qui, descendu du carrosse, expliqua devoir se rendre au Parlement pour une importante affaire. Ni Séguier ni son frère ne se montrèrent. Après une brève hésitation, l'officier accepta. Ils s'engageaient sur le pont lorsque le chancelier fut reconnu par l'un des hommes de garde ayant regardé à travers la fenêtre de la voiture. C'était malheureusement quelqu'un auquel, des années auparavant, il avait fait perdre un procès.

— C'est le chancelier ! cria le bourgeois. Il vient pour empêcher que le Parlement ne s'assemble et qu'on ne rende M. de Broussel. Il faut l'assommer !

— Fouettez les bêtes ! cria Gaston au cocher, en sautant sur le siège avant.

Abandonnant la chaise et les deux porteurs, la voiture fut lancée à grandes brides, tandis que les quatre archers demeuraient derrière, pistolet au poing afin d'empêcher toute poursuite. Pas très courageux, les bourgeois les laissèrent filer, bien que l'un d'eux tirât un coup de mousquet.

— Au cheval de bronze¹³⁴, prenez le quai des Orfèvres, ordonna Tilly au cocher.

Dans les demi-lunes du pont, où se dressaient de petites échoppes de marchands d'orviétans, de vendeurs de drogues et d'arracheurs de dents, toute une faune de francs-mitoux et de truands s'était installée pour la nuit. Au fracas du carrosse et des coups de feu, les gueux se levèrent et tentèrent à leur tour d'arrêter la voiture, mais durent s'écarter devant la course folle des chevaux. Quelques-uns jetèrent des pierres qui n'atteignirent personne.

La voiture parvint au cheval de bronze¹³⁵. Il y avait là d'autres baraques, en particulier celles de Carmelines, célèbre arracheur de dents. En face, une barricade et des gens armés fermaient l'entrée vers la place Dauphine. Plus bas, le quai des Orfèvres était aussi barré par trois chaînes. Derrière elles, prudemment en retrait, se tenaient quatre ou cinq ombres porteuses de mousquets. À leurs habits et chapeaux, Gaston devina qu'il s'agissait d'avocats ou de procureurs. Deux de leurs arquebuses étaient sur les fourquines et une mèche crépitait déjà. Impossible de forcer le barrage sans risquer une vie.

— Nous ne passerons pas ! lança Gaston au cocher qui tenait les rênes. Continuez jusqu'au quai des Grands-Augustins !

— Je vois d'autres chaînes au bout du pont, monsieur, et quatre hommes montent la garde.

— On verra !

Des injures et des menaces fusaient derrière eux. Du siège, Gaston se tourna et aperçut une trentaine de gueux leur courir sus.

Le carrosse repartit pour s'arrêter juste devant les chaînes. Comme il n'était plus temps de parlementer, Gaston descendit, pistolets en main, ainsi que Picot à qui il avait expliqué son plan en quelques mots hachés.

Les quatre archers à cheval les avaient déjà rattrapés.

— Levez les chaînes, service du roi ! ordonna Tilly aux six bourgeois en morion de la milice urbaine.

L'un d'eux, plus courageux que les autres, et qui tenait fièrement une hallebarde, répliqua d'une voix pourtant hésitante :

— Nous devons demander à notre officier, monsieur.

— M. le chancelier Séguier est dans ce carrosse, répliqua Gaston, en lui mettant un pistolet sur le front. En refusant d'obéir à un ordre du roi, vous vous rebellez et commettez un crime de lèse-majesté. Levez les chaînes ou je vous fais suspendre là-haut.

Et de désigner la potence érigée à quelques pas où était encore pendu un voleur accroché quelques jours plus tôt par maître Guillaume.

Déjà, les archers d'escorte entouraient les bourgeois. En même temps retentissaient les cris menaçants des gueux qui arrivaient en courant.

Celui qui avait répondu à Gaston de Tilly posa sa hallebarde, fit signe à un de ses camarades et, à deux, ils se saisirent du crochet soutenant la première chaîne. Les autres firent de même à la seconde. Tandis que Picot les gardait en joue, Gaston se retourna : l'armée des gueux arrivait à tous sabots, brandissant piques et lardoires. Il tira vers le premier des truands qui s'écroula, puis sur un autre avec son second pistolet. La horde, alors à une vingtaine de toises, s'arrêta net.

À ce moment, Gaston remarqua un homme aux cheveux blancs qui, bien qu'en arrière, semblait se faire obéir de la bande. Ce n'est pas le contraste entre sa jeunesse et la couleur de sa crinière qui attira son attention, mais un visage à la fois marqué par la petite vérole et balafre sur tout un côté, avec un œil manquant. Leurs regards se croisèrent un instant et Tilly pensa immédiatement à l'Échafaud, le roi d'Argot dont Louis lui avait parlé l'année précédente et pour lequel il avait fait imprimer une affiche proposant – sans succès – une récompense. Le roi d'Argot, lui avait expliqué Louis, était borgne, avait les cheveux blancs et était défiguré par la petite vérole et une balafre.

Il n'eut pas l'opportunité d'y songer plus, Picot lui cria que le passage était libre. Gaston n'eut que le temps de s'accrocher à une portière alors que le cocher fouettait les bêtes. La voiture s'engagea au galop sur le quai, vers le pont Saint-Michel.

*

Sur le marchepied, en se tenant à la portière, il regarda derrière eux. Des centaines de gueux, voulant venger leurs compagnons, les poursuivaient en criant « À mort ! », « Aux armes ! » Les pendards savaient ne rien risquer puisqu'il n'y avait aucun garde du roi par là et que le guet bourgeois s'effacerait devant leur nombre. Ils passèrent le couvent des Grands-Augustins. Le quai était désert. Pendant la poursuite, plusieurs coups de mousquet éclatèrent dont il ne put identifier la provenance. Étaient-ce les bourgeois des barricades qui tiraient sur les gueux ?

— Prenez le pont Saint-Michel ! ordonna-t-il au cocher, tandis que la voiture au galop le secouait en tous sens.

— Il est barré par un peloton bourgeois ! hurla l'évêque de Meaux de l'intérieur.

— Au moins, ceux-ci nous protégeront ! glapit Séguier, terrorisé. Si ces truands nous rattrapent, nous n'en sortirons pas vivants. Et Dieu sait ce qu'ils feront à ma fille...

— Si les bourgeois se saisissent de vous, vous servirez de monnaie d'échange, mon père, et ce sera la disgrâce pour notre famille, fit Charlotte de Sully avec beaucoup de sang-froid. Ne songez donc pas à moi.

— N'avez-vous pas d'amis qui pourraient vous cacher ? cria Gaston.

Le chancelier, affolé, regardait les façades d'hôtels en train de défiler. Tous avaient leur porte ou leur portail bien clos.

— Il y a bien l'hôtel de Luynes, mais même si nous y parvenons, nous ne pourrions nous y cacher tous ! gémit-il.

— Vous descendrez seul, mon père, nous continuerons jusqu'au pont Saint-Michel où la garde bourgeoise viendra vous aider.

Elle avait raison, songea Gaston en regardant à nouveau en arrière. La bande de truands était encore loin, mais il n'y avait plus que deux archers qui galopaient à leur suite. Qu'était-il advenu des autres ? Peut-être cherchaient-ils du secours, s'étaient-ils enfuis ou avaient-ils été abattus.

— Arrêtez-vous devant l'hôtel de mon gendre !¹³⁶, hurla Séguier au cocher par la fenêtre.

Par chance, le porche de l'hôtel de Luynes était ouvert bien que le duc ne soit pas à Paris. Dans un long crissement accompagné du hennissement des chevaux dont les mors blessaient les mâchoires, la voiture s'arrêta.

Gaston ouvrit la portière du carrosse et tira le chancelier. Ils étaient presque au bout du quai et le guet bourgeois du pont Saint-Michel allait envoyer un peloton. Mais où se dissimuleraient-ils ?

— Cachez-vous bien, mon père ! J'enverrai du secours, cria la duchesse de Sully.

132 Voir *La Ville qui n'aimait pas son roi*, même auteur.

133 Sully.

134 La statue d'Henri IV qui se trouvait alors sur une petite esplanade du pont.

135 La statue d'Henri IV à cheval.

136 Le duc de Luynes, époux de Louise Séguier, était le fils qu'avait eu la duchesse de Chevreuse, Marie de Rohan, lors de son premier mariage. Son hôtel était au n° 17 du quai actuel, à l'angle de la rue Git-le-Cœur.

Le carrosse repartit, mais, en se retournant, Gaston découvrit que l'évêque de Meaux était descendu avec eux et les rejoignit.

— Je ne pouvais laisser mon frère seul ! dit-il.

Avec le fracas des chevaux, la porte principale de l'hôtel s'était ouverte. En sortit une vieille femme, ébahie. Ils s'engouffrèrent à l'intérieur et Gaston referma, puis poussa les verrous.

— Madame, haleta-t-il, que les domestiques se barricadent. M. le chancelier est poursuivi, cachez-le, je vous en prie !

Ils se trouvaient dans une entrée d'où grimpait un bel escalier peint de motifs mythologiques à la rampe en fer forgé. Un valet à l'air ahuri les regardait d'en haut.

— Antoine, ferme les volets intérieurs ! Jean, cria-t-elle à un autre valet, vérifie toutes les portes, l'hôtel est attaqué. Messieurs, suivez-moi !

Elle s'engagea dans l'escalier en disant au chancelier :

— M. le duc et votre fille ne sont pas à Paris... L'hôtel est vide, sauf les domestiques et tout le monde dort...

— Je sais ! confirma Séguier. Nous allons nous cacher dans le privé de la chambre de ma fille. La porte se fond dans la boiserie. Si on fouille les lieux, on ne nous découvrira peut-être pas.

— Je resterai avec toi, ajouta l'évêque de Meaux, songeant qu'ils n'avaient sans doute plus beaucoup de temps à vivre et qu'il devrait confesser son frère avant de quitter ce monde.

*

À l'étage, ils traversèrent deux pièces en enfilade. Dans la troisième – une chambre avec un grand lit à piliers aux custodes et courtepointe en damas rouge brodé d'argent –, la servante ouvrit une petite porte dissimulée dans les lambris peints. Le privé était minuscule et sentait abominablement mauvais.

— Je n'entrerai pas là ! regimba Tilly en reculant à cause de l'odeur. Je n'ai pas besoin de me cacher et je ne risque rien.

*

Tandis que la servante retournait dans la grande entrée, il poussa les deux frères à l'intérieur et referma la porte avant de se précipiter à une fenêtre pour voir ce qui se passait dehors.

Le carrosse et les archers d'escorte s'étaient arrêtés à la barrière du pont Saint-Michel. Gaston aperçut Marie Séguier en train de parlementer. De la barrière, justement, deux douzaines de bourgeois, armés de mousquets et de hallebardes, se dirigeaient vers l'hôtel de Luynes. Quant à leurs poursuivants venant du Pont-Neuf, ils étaient à moins d'une vingtaine de toises.

C'est alors qu'il remarqua une femme rousse parmi les hommes du guet bourgeois. Il la reconnut, et un frisson d'inquiétude le parcourut.

Bourgeois du guet et truands de la cour des Miracles se trouvèrent face à face devant l'hôtel. Leurs poursuivants devaient donc être plus de deux cents. S'il y avait bataille, le guet

bourgeois serait balayé même si les gueux y laisseraient beaucoup de morts. Plusieurs bourgeois avaient allumé des mèches lentes et, grâce à leurs mousquets et arquebuses, tenaient la canaille à distance. Au milieu de la horde, Gaston vit le jeune borgne et eut confirmation que les pendards lui obéissaient. À travers les vitres de la chambre, il entendait aussi les injures et menaces.

— À mort !

— Tuons-les !

— Vengeons-nous de tous les maux dont nous souffrons !

— Il faut les démembrer et les mettre par quartiers dans les places publiques.

Le tumulte s'échauffait. Le guet bourgeois était dirigé par un homme dans la cinquantaine, au visage énergique. Gaston l'avait aperçu une fois au Palais. C'était un conseiller aux Aides nommé Garnier, colonel du guet du quartier de Notre-Dame. Il le vit négocier avec un des truands, un escogriffe habillé d'une souquenille grisâtre de palefrenier qui se tournait sans cesse vers l'homme borgne, comme pour quérir son approbation. Au bout d'un moment, la populace parut se calmer et Garnier, accompagné de deux de ses hommes, de celui en souquenille grise et d'un crocheteur, entrèrent dans la cour de l'hôtel. Ils avaient dû s'accorder pour fouiller la maison ensemble. Avec stupeur, Gaston vit que la femme rousse les accompagnait.

*

Il entendit qu'on ouvrait la porte. Puis résonnèrent des bruits dans l'escalier. Il se précipita dans la chambre, se demandant ce qu'il allait faire. Il y avait une armoire, deux tables et six chaises caquetoires, un coffre, sur lequel était posée une grande cuvette de cuivre rouge. La fenêtre donnant sur le jardin se voyait en partie masquée par de grands rideaux de serge cramoisi. Il songea un instant à fuir par là, mais ne pouvait abandonner les deux frères. Sur un mur étaient tendues deux grandes tapisseries d'Auvergne à personnages et verdure, mais aucune place pour se cacher derrière.

Sur l'une des tables protégée par un grand tapis de drap se trouvaient plumes, encriers et feuillets. Il fouilla dans un tiroir et dénicha des papiers traitant d'un procès. Il les sortit, tira une chaise et s'assit, faisant semblant de travailler.

On perquisitionnait les salles. À chacune, il entendait la vieille femme répéter inlassablement :

— Il n'y a pas de chancelier ici...

Puis la porte s'ouvrit et Garnier entra, suivi de l'homme en gris et de la femme rousse. Les autres devaient visiter les étages.

— Qui êtes-vous monsieur ? s'étonna Garnier. On m'avait dit que l'hôtel de M. le duc était vide.

— Et vous ? demanda Gaston en forçant sur l'insolence.

— Je suis le colonel du quartier Notre-Dame, ne vous ai-je pas déjà vu ?

— Gaston de Tilly, procureur du roi à la prévôté de l'Hôtel et maître des requêtes au Conseil. Je prépare une affaire pour M. le duc qui me loge durant quelques jours.

— C'est votre chambre, monsieur ? demanda l'homme en gris, avec suspicion.

Il tenait un bougeoir allumé, sans doute pour fouiller les pièces obscures.

— On me l'a laissée... Mais vous ne m'avez pas expliqué ce que signifient cette intrusion et ce vacarme...

Il parlait en regardant la femme. Elle était toujours aussi belle, mais ne lui souriait pas,

feignant de ne point le connaître. Allait-elle agir en ennemie ou en alliée ?

Pourtant, il était certain que sa présence tenait à lui. Elle avait dû le reconnaître sortant du carrosse. N'étaient-ils pas tous deux roux ?

— Nous cherchons M. le chancelier, qui est entré ici.

— Cela m'étonnerait, je l'aurais vu.

— Nous allons fouiller la pièce, décida l'homme en gris en faisant un pas en avant.

— C'est la chambre de Mme la duchesse, je vous l'interdis ! éructa Gaston en se dressant. Il n'y a que des garde-robes où vous n'avez pas à mettre votre sale nez !

— Que faites-vous dans la chambre de la duchesse ? Vous l'accommodez ! ricana grassement le truand.

— Des travaux étant bientôt entrepris dans les autres chambres, c'était la seule qu'on pouvait me laisser et elle n'est pas là... Et puis, cela ne vous regarde pas, répliqua Gaston en ignorant l'allusion graveleuse.

La femme s'avança à son tour.

— Je suppose que M. de Tilly ne voit pas d'inconvénient à ce que je regarde dans les garde-robes et les dépendances...

— Si c'est vous, madame, dit-il, en s'inclinant.

Elle prit le bougeoir des mains de l'homme en gris et alla aux deux premières portes qu'elle ouvrit avant d'examiner longuement l'intérieur.

— Il n'y a personne, conclut-elle.

— Il y a une porte dissimulée, là ! fit l'homme en gris en montrant précisément l'endroit où se cachaient le chancelier et son frère.

Elle s'y rendit. La porte n'avait pas de serrure mais un bouton. Elle tira, regarda à l'intérieur puis referma, le visage impassible.

— Personne. C'est juste un privé et il pue !

De soulagement, Gaston ferma les yeux un instant.

L'homme en gris ne parut pas satisfait. Il se dirigea vers les boiseries et donna de grands coups de pieds tout au long, pour vérifier s'il n'y avait pas de pièce cachée.

— Excusez-nous, monsieur, dit alors le colonel quand cette bruyante vérification fut terminée.

Il salua Gaston et se dirigea vers la porte. Après une hésitation, l'homme en gris le suivit. La femme les rattrapa et leur remit le bougeoir.

— Mon ami, je souhaiterais dire un mot à M. de Tilly, murmura-t-elle à Garnier.

— Vous le connaissez, madame ? s'étonna le colonel de la milice.

— J'ai connu son épouse. Je désire avoir de ses nouvelles.

Il lui sourit en opinant et les deux hommes sortirent afin d'aller fouiller d'autres pièces.

*

Gaston et elle restèrent face à face.

— J'étais à la barrière. Je croyais bien vous avoir reconnu, Gaston, sourit Mme Durier.

— Vous n'avez pas changé, Marie-Françoise, lui répondit-il, embarrassé et le cœur battant. Que faisiez-vous là, à cette heure ?

Marie-Françoise Durier était la tenancière de l'auberge le *Loup et le Porcelet*. Un an durant, elle avait été la maîtresse de Tilly, avant qu'il ne rencontre Armande¹³⁷.

Elle demeura silencieuse un instant, les lèvres serrées. Il n'était plus son amant et cela ne le regardait pas. Pourtant, elle lui confia :

— Après que vous m'avez quittée, j'ai rencontré M. Garnier, veuf comme moi. Nous allons nous marier. J'étais chez lui cette nuit, et je venais de l'accompagner à la barrière où il prenait son service lorsque je vous ai vu.

À son tour, il digéra ce qu'elle venait de confier, ressentant un inexplicable pincement de jalousie.

— Merci de votre franchise et de votre aide, dit-il finalement.

— C'est M. Séguier que j'ai vu ? demanda-t-elle.

— Oui, avec son frère, l'évêque de Meaux. Ils vous en seront éternellement reconnaissants. Vous nous avez sauvé la vie...

— Je ne l'ai pas fait pour eux, répliqua-t-elle vivement. Vous savez ce que je pense de Mazarin ! Pourquoi restez-vous à son service ?

— Je ne suis pas à son service, je suis au roi, Marie-Françoise. Je lui dois aide et assistance, car je suis son féal comme les Tilly l'ont toujours été depuis six cents ans. Aussi, je vous remercie en son nom. Je parlerai de vous à la reine.

Elle eut une petite moue satisfaite, mais ne prononça aucune parole. On entendit à nouveau des cris et des vociférations dans la rue.

— C'est moi qui vous remercie ; pour ce que vous m'avez laissé, rougit-elle enfin.

— Quoi donc ? s'étonna-t-il.

Elle sourit de façon ambiguë.

— Disons... des souvenirs.

*

Retentirent brusquement une cavalcade et de grands fracas, puis une salve de mousqueterie. Ils se précipitèrent hors de la chambre, vers la fenêtre la plus proche donnant sur la rue.

La foule avait grossi d'une infinité de personnes en train d'accourir de tous côtés. Il y avait non seulement la bande de truands – l'homme borgne était toujours là – mais aussi nombre de basochiens et de petites gens qui arrivaient de la Cité, de l'Université et du quartier Saint-Germain, tous attirés par le pillage. Deux ou trois compagnies de gardes-françaises et suisses – soit plus de quatre cents hommes – prenaient position en écartant à grand-peine cette populace. Gaston reconnut le maréchal de La Meilleraye à leur tête. Il vit aussi plusieurs carrosses escortés par des archers. De l'un d'eux descendit le lieutenant civil d'Aubray avec quelques officiers de justice. Bref, presque tout le quai était envahi de monde et la foule avait été repoussée au-delà de l'entrée de l'hôtel.

Gaston songea qu'il était temps de vider les lieux, quand Garnier arriva, seul.

— Madame Durier, nous devons partir, haleta-t-il. Il va y avoir des affrontements avec les troupes du roi.

— Où est votre ami ? s'enquit insolemment Gaston, supportant mal que cet homme partage le lit de son ancienne maîtresse.

— Il n'est pas mon ami, monsieur, fit l'amant de Mme Durier en ignorant la pique, et il a rejoint les siens. Je vous conseille de partir. Si la foule entre ici, la maison sera mise à sac. J'ai conseillé aux domestiques de venir avec nous pour ne pas subir de mauvais sort.

Tilly hocha la tête mais ne bougea pas. Mme Durier lui lança un triste sourire avant de suivre le colonel.

*

Quand ils se furent éloignés, Gaston ouvrit la fenêtre. Le vacarme était inouï. Toutes

sortes de menaces et d'injures fusaient.

— Tuons-les ! Séguier est ici ! Vengeons-nous !

— Il faut le démembrer en quartiers, cria une voix, aussitôt approuvée par des centaines de vociférations.

Certains brandissaient des piques, des couteaux, des lardoires.

La Meilleraye, entouré de quelques officiers et de Dreux d'Aubray, entra dans la cour, protégé par les gardes du corps, piques basses, qui avaient repoussé la foule. Sur les fourquines, les mousquets des Suisses étaient prêts à tirer. S'ils le faisaient, il y aurait carnage puisque le peuple de plus en plus échauffé ne se laisserait pas faire.

Gaston revint rapidement dans la chambre et ouvrit le privé. À genoux, les deux frères priaient.

— On vient nous chercher. Partons vite !

— Merci, Seigneur ! fit l'évêque en se signant.

Ils sortirent, tenant à peine debout tant ils avaient peur.

— Qui était cette femme ? demanda Séguier.

— Une amie, elle est aubergiste et se nomme Mme Durier. Nous lui devons la vie, mais nous en reparlerons. Dépêchons-nous !

Ils descendirent l'escalier où ils rencontrèrent La Meilleraye et d'Aubray, ainsi que M. Drouet, capitaine des gardes de la reine, avec un lieutenant du prévôt de l'Hôtel que Gaston salua amicalement.

— Vous ici, monsieur de Tilly ? s'exclama Aubray, ébahi.

— Monsieur Séguier, vous n'avez rien ? demanda le maréchal.

— Grâce à M. de Tilly. Que se passe-t-il dehors ?

— Ne vous inquiétez pas, je tiens la canaille en respect, assura La Meilleraye de son habituel ton de matamore. Mais il faut s'enfuir au plus vite... poursuivit-il en laissant filtrer un brin d'inquiétude.

En voyant sortir Séguier, la foule cria encore plus fort. Le peloton de la garde bourgeoise commandé par M. Garnier était parti. Les gardes du corps dressaient une quadruple haie pour protéger le chancelier qui gagna son carrosse où l'attendait sa fille Charlotte.

Tous les témoins le rapportent, la retraite du maréchal de La Meilleraye fut précipitée. Le peuple gronda et tenta d'arrêter les voitures, aussi les gardes tirèrent-ils sur la foule, laissant de nombreux morts. Ensuite, la troupe se retira lentement vers le Pont-Neuf.

*

Dans le carrosse, Gaston et Picot étaient assis de chaque côté de Séguier, en face se tenaient la duchesse de Sully, l'évêque de Meaux et Dreux d'Aubray. Arrivé au Pont-Neuf, le maréchal, qui était à cheval, crut être menacé et tua d'un coup de pistolet une pauvre femme. Le crime excita davantage la fureur du peuple.

En passant devant le cheval de bronze, le carrosse fut arrêté par une barricade de tonneaux. Les Suisses la démolirent pendant qu'on tirait sur eux et sur les autres voitures depuis les maisons de la place Dauphine. Celle du chancelier fut percée en cinq ou six endroits. Le lieutenant du prévôt de l'Hôtel ainsi que plusieurs gentilshommes à cheval s'écroulèrent. La fusillade s'étendit rapidement. Les Suisses ripostaient, on canardait de tous côtés. Gaston n'avait jamais vu ça dans Paris ! C'était la guerre ! De la fenêtre, il abattit un crocheteur qui avait réussi à s'approcher et qui, un coutelas à la main, s'apprêtait à ouvrir

une portière.

Soudain, Picot tomba sous la mitraille. Puis ce fut Charlotte qui poussa un cri. Sa robe rougit, une balle l'avait atteinte.

Enfin, un passage fut dégagé et la voiture repartit. Gaston s'occupa d'abord de la duchesse de Sully. La balle avait traversé le bois du carrosse et n'avait causé qu'une contusion sanglante, mais la fille de Séguier était évanouie. Picot, lui, se vidait de son sang par de multiples blessures. Aubray et Tilly l'allongèrent sur le plancher.

Avec le vacarme de la mousqueterie, le tumulte s'étendit à l'autre bout du Pont-Neuf. Sur le quai de la Mégisserie, le peuple accourut en nombre. Il devait y avoir cinq ou six cents hommes en armes, tenant un linge blanc en guise de drapeau. Le capitaine qui les commandait fit battre le tambour et tenta vainement d'empêcher le passage du convoi, tirant plusieurs coups de mousquets avant de se débander devant la violente charge des gardes du corps.

Sur leur route, si la foule criait :

— Vive le roi !

Elle ajoutait en écho :

— À mort !

— Point de Mazarin !

— Vive le coadjuteur !

Gaston aperçut des enfants avec des lances, d'autres de cinq et six ans des poignards à la main. On leur jetait des pierres, on les insultait et on les maudissait. Il n'avait jamais connu tant de haine et songea, avec angoisse, à Armande, seule rue de la Verrerie.

Après des difficultés inouïes, le convoi aboutit enfin au Palais-Royal. Aidé de l'évêque de Meaux, Gaston transporta Charlotte tandis qu'Aubray appelait des domestiques pour sortir l'exempt du carrosse. Mais il était déjà trop tard : le pauvre Picot, conduit à un hôtel proche, expira. Charlotte fut prise en charge par des femmes de chambre qui l'installèrent dans un cabinet où elles firent venir Guénault, son médecin.

*

Le chancelier demanda ensuite à Gaston de l'accompagner chez la reine. Le maréchal de La Meilleraye vint avec eux. Il était à peine dix heures du matin, mais tous avaient l'impression que plusieurs jours s'étaient écoulés, tant les événements s'étaient multipliés et tant ils avaient vu la mort de près. En traversant la grande galerie, Gaston avisa un garde suisse de la prévôté de l'Hôtel et lui demanda d'envoyer quelqu'un rassurer sa femme, rue de la Verrerie, et lui ramener du linge, sa chemise étant tachée du sang de ce pauvre Picot.

La reine siégeait dans son grand cabinet avec le duc d'Orléans, Mazarin et plusieurs secrétaires d'État. D'Artagnan aussi était là et adressa un signe amical à Tilly. Quand les rescapés entrèrent, sans chapeau, poussiéreux et couverts de sang, le silence se fit.

— Monsieur le chancelier, dit Anne d'Autriche, en s'avançant vers lui, visiblement émue, Dieu soit loué, vous êtes sauf ! Que s'est-il passé ?

— Nous revenons de l'enfer, Majesté... J'ai quitté ma maison ce matin à cinq heures comme vous me l'avez ordonné...

Séguier dressa un compte rendu de son expédition, insista sur le courage de sa fille, blessée, et sur celui de Gaston de Tilly, pour conclure en remerciant Dieu de leur avoir accordé sa grâce.

La Meilleraye raconta à son tour la violence et la sauvagerie des combats. Il avait perdu

une vingtaine d'hommes dans les embuscades, des barricades couvraient Paris et on tuait les gens du roi. Le peuple aussi avait laissé de nombreux cadavres.

L'abbé Basile fut introduit à cet instant. Des espions venaient de lui faire leurs rapports : à partir du Pont-Neuf, toute la ville s'était embrasée comme par un violent incendie. Plus de douze cents barricades construites avec les chaînes des rues et des barriques pleines de terre, de pierres ou de fumier, parsemaient la ville. Partout les bourgeois portaient les armes. C'était l'insurrection de la Ligue !

Un colonel des Suisses entra à sa suite, précisant qu'un peloton de bourgeois avait chargé une compagnie de Suisses et tué une trentaine de soldats, prenant même leur drapeau.

— La canaille est partout, madame, ajouta-t-il. Des gueux de la cour des Miracles s'attaquent aux maisons vides. Il faut faire entrer des régiments en renfort, sinon nous ne pourrons tenir le Palais-Royal, le Louvre et les Tuileries... Je suggère que vous quittiez Paris au plus vite...

D'autres officiers vinrent apporter des informations tout aussi alarmantes. Tous proposaient la fuite.

M. Ondedei apparut alors via une porte dérobée et passa un billet à Mazarin qui le lut avant de déclarer d'une voix blanche :

— Le Parlement s'est assemblé ce matin mais la populace s'est introduite dans le Palais de justice. Sous la pression de ceux qui exigeaient la libération de Broussel – qu'ils appellent le père du peuple (le cardinal eut une grimace voulue ironique) –, les parlementaires ont décrété des poursuites contre ceux qu'ils nomment *les perturbateurs du repos public* (le cardinal eut une nouvelle grimace). Ils ont décidé de venir en corps et en habit jusqu'ici demander la libération des prisonniers. Ils sont en route, conduits par M. Molé, conclut-il.

La reine serra les dents pour contenir sa rage avant de lâcher :

— Mon fils saura bien les punir quelque prochain jour...

— Mais en attendant, madame, il faut sauver son trône, dit suavement Mazarin. Donc biaiser, adoucir et accommoder, sans rien abandonner. Envoyez quelqu'un à M. le coadjuteur, qui dispose du crédit nécessaire pour faire cesser la sédition. Promettez-lui votre reconnaissance et tout ce qu'il souhaite... Le gouvernement de Paris... le chapeau de cardinal, peu importe ! Ne soyez pas avare des faveurs qui ne coûtent rien et que nous n'aurons pas à tenir.

Après un instant d'hésitation, Anne d'Autriche hocha du chef avant de se retirer dans sa chambre.

Un intendant du Palais-Royal conduisit le chancelier et de Tilly à un appartement mis à leur disposition sous les toits. Séguier ne pouvait rentrer chez lui, la reine lui ayant demandé de négocier avec les parlementaires qui arrivaient. Leur logis provisoire était constitué d'une chambre pour le chancelier et d'un petit cabinet avec deux lits de sangles, dont un pour Gaston. On lui avait apporté une chemise, des bas et des chausses, ainsi qu'une rassurante lettre d'Armande.

Malgré la chaleur étouffante, ils dînèrent rapidement – et de bon appétit – en compagnie de la duchesse de Sully, remise de sa blessure, et de l'évêque de Meaux. Ce ne fut qu'à la fin du repas que Séguier apprit, par un lieutenant de la garde, la mise à sac de l'hôtel de Luynes. Après le départ des troupes royales et de la milice bourgeoise, les insurgés mêlés aux gueux de la cour des Miracles avaient rompu les portes et envahi l'hôtel. Tous les meubles avaient été emportés, ainsi que la vaisselle d'argent, les tissus, rideaux et vêtements. Certains francs-mitoux avaient même tenté, sans succès, de mettre le feu à ce qu'ils n'avaient pu dérober.

*

En vérité, si l'Échafaud n'avait pas donné l'ordre de piller plus tôt l'hôtel de Luynes, c'est qu'il voulait que Séguier s'échappe. Pris, le chancelier aurait été trop encombrant. Tué, il aurait provoqué des représailles. Alors qu'après sa fuite, lui avait deviné que l'hôtel serait abandonné. Son plan s'était déroulé au mieux.

Ployant sous le butin, une partie des gueux avait regagné les courtilles, en haut des rues Saint-Denis et Montorgueil, cet endroit qu'on appelait la cour des Miracles, tandis que le reste se dirigeait vers le Palais-Royal dans le but de le mettre à sac.

Mais entre les barricades des bourgeois et les barrières des troupes suisses, les pendards ne purent passer. L'Échafaud ordonna d'attendre. Quand l'émeute éclaterait, quand les bourgeois se battraient avec les troupes royales, ils envahiraient facilement les lieux.

*

Les parlementaires – plus de cent soixante magistrats en robe et bonnet carré – arrivèrent solennellement en cortège peu après midi. Gaston, redescendu à la grande galerie, les vit défiler dans un pénible silence qui contrastait avec les acclamations et les vivats ayant accompagné leur procession à travers les rues de Paris. Après une brève discussion avec M. Séguier, le président Molé et les présidents des chambres furent reçus par la reine.

Assis et entourés des ducs d'Orléans, de Conti, du cardinal Mazarin et des ministres, Anne d'Autriche et le petit roi écoutèrent le président Molé. Celui-ci se plaignit du non-respect de la parole royale et des illusions honteuses par lesquelles on avait éludé mille fois les résolutions les plus nécessaires à l'État.

La reine, qui contenait difficilement sa fureur en l'entendant, répliqua vertement :

— Il est bien étrange d'avoir vu sans mot dire, du temps de ma belle-mère, le premier prince de sang à la Bastille et de s'emporter à de telles insolences pour un conseiller au Parlement¹³⁸.

Devant le silence du premier président, elle ajouta :

— Je sais bien qu'il y a du bruit dans la ville, mais vous m'en répondrez, messieurs du

Parlement, vous, vos femmes et vos enfants !

Puis elle se retira dans sa chambre en claquant la porte derrière elle.

Les plénipotentiaires restèrent interloqués et terrorisés. Le tumulte populaire allait donc reprendre, avec ses funestes conséquences : violences, meurtres et pillages. La ville serait mise à feu et à sang ; pire encore si les troupes cantonnées à l'extérieur entraient rétablir l'ordre.

Le président de Mesmes exhorta alors le duc d'Orléans à intervenir. Lui seul pouvait convaincre la reine. Après une hésitation, Monsieur fit entrer les présidents dans la chambre royale et M. Molé tenta d'expliquer à la reine toute l'horreur qui allait s'ensuivre. Elle refusa de l'entendre jusqu'à ce que le cardinal propose de rendre les prisonniers à condition que le Parlement ne s'assemble plus. Le premier président répondit qu'ils devaient en délibérer au Palais de justice, sinon le peuple croirait qu'ils avaient été contraints.

*

Comme ils repartaient, le chancelier retrouva Gaston dans la galerie et lui raconta ce à quoi il avait assisté avant de lui demander un service.

— Monsieur de Tilly, j'ai besoin d'un homme de confiance me tenant informé de ce qui se passe au Palais de justice. Partez avec M. Molé, assistez à la séance du Parlement, et si la proposition de Mgr Mazarin est acceptée, revenez vite me le dire.

Gaston rejoignit donc les parlementaires et se plaça à la fin de leur cortège, avec les huissiers et les greffiers. À peine étaient-ils sortis du Palais-Royal que les vivats retentirent, mais en même temps quelques meneurs du peuple interrogèrent les présidents ayant pris la tête de la procession.

— Broussel est-il libéré ? interrogèrent-ils plusieurs fois, sans obtenir de réponse.

Alors que le cortège arrivait à la barrière des sergents où était dressée la première barricade, un murmure inquiétant commença à s'étendre. À la seconde barricade, la rumeur enfla que Molé n'avait rien obtenu. À la troisième barrière, devant la Croix-du-Trahoir, deux cents hommes arrêtaient les magistrats. Le capitaine du quartier, entouré de bourgeois en morion et portant épée, s'approcha de lui.

— Ramenez-vous M. Broussel ? demanda-t-il, le visage fermé.

— Non, mais j'ai de bonnes paroles de la reine qui libérera les prisonniers une fois que nous nous serons réunis au Palais.

Une huée s'éleva, terrible, piques et hallebardes brandies.

— C'est au Palais-Royal qu'il faut que vous retourniez, vous ne passerez pas sans Broussel ! décida le capitaine.

À cet instant, un garçon rôtiisseur mit sa hallebarde dans le ventre du premier président et lui ordonna :

— Tourne, traître, et si tu ne veux être massacré, ramène-nous Broussel, ou le Mazarin et le chancelier en otage.

— Traîtres ! reprit la foule en cœur.

— À mort ! hurlèrent d'autres.

Dans la populace, les plus insolents attrapèrent les robes des magistrats pour les secouer, jetant même leur bonnet par terre. D'autres leur lancèrent des pierres et des coups furent rapidement échangés. L'affrontement général s'étendit et la terreur saisit la plupart des parlementaires. Ils se jetèrent alors dans la foule pour s'échapper, certains retirant même leur robe afin de disparaître facilement.

À l'arrière du cortège, Gaston avait remarqué que quelques jeunes parlementaires encourageaient le peuple contre le premier président. Jouant des coudes, il parvint au premier rang au moment où un garçon boucher attrapait la longue barbe de Mathieu Molé. D'autres faquins, armés d'épées et de pistolets, tentèrent de se saisir du premier président pour l'entraîner et le garder en otage.

Sortant son épée, Gaston écarta les factieux, puis donna un coup avec la poignée de sa rapière sur le crâne de l'insolent qui tenait la barbe de Molé, et leur lança :

— Quelqu'un veut-il en goûter ? Qui manquera encore de respect à M. le premier président le paiera de sa vie !

En même temps, avec de violents coups de bottes, il repoussait d'autres agresseurs. Voyant sa détermination, plusieurs conseillers vinrent à son aide ainsi que quelques chevau-légers. Cette intervention inattendue fit hésiter les plus décidés. Et Molé profita du bref retour au calme pour lancer d'une voix calme et ferme :

— Mes amis, puisque vous me le demandez, je retourne au Palais-Royal transmettre votre volonté à la reine¹³⁹.

Avec un étonnant courage, au milieu des quolibets, des injures, des menaces et des crachats, le premier président rallia les gens de sa compagnie, puis revint lentement sur ses pas, Gaston à son côté l'épée hors du fourreau.

*

Devant les grilles du Palais-Royal, Molé murmura à son protecteur :

— Merci, monsieur de Tilly. Je crois bien vous devoir la vie. C'est la troisième fois que je suis en dette avec vous¹⁴⁰.

Avec un certain désordre, les magistrats furent conduits dans la galerie des peintures, où on leur servit à boire, pendant que Molé, accompagné d'une délégation, se voyait à nouveau reçu par la régente.

Il y avait maintenant foule dans le grand cabinet. Les familles habitant les hôtels environnants s'étaient réfugiées au palais, ayant en mémoire ce qui s'était passé en Angleterre. Toutes sortes de rumeurs circulaient. On disait que le peuple allait se saisir du roi et incendier le quartier. Les capitaines et les colonels avaient prévenu qu'ils ne disposaient pas d'assez de soldats pour défendre les lieux. Chacun s'apprêtait à fuir honteusement.

M. Molé raconta ce qui s'était produit. Il parla avec force du péril dans lequel pataugeraient la cité et l'État et supplia qu'on libère Broussel. Il toucha le cœur de tous, à la réserve de la reine, toujours inflexible.

Monsieur fit alors mine de se jeter à genoux devant Anne d'Autriche, quatre ou cinq princesses, qui tremblaient de peur l'imitant. Le cardinal, à qui un jeune conseiller des enquêtes déclarait qu'il serait assez à propos qu'il allât lui-même dans les rues voir l'état des choses, se joignit au gros de la Cour.

Le cardinal proposa à nouveau qu'on libère les prisonniers si le Parlement donnait l'assurance de ne plus continuer ses assemblées. L'on tira enfin, à toute peine, ces paroles de la bouche de la reine :

— Eh bien ! Messieurs du Parlement, voyez donc ce qu'il est à propos de faire...

C'était enfin l'accord de libération de Broussel ! Molé rassembla aussitôt les parlementaires dans la grande galerie. On y installa des sièges et des bancs où l'on plaça les princes et les ducs de la même façon que dans la Grand-Chambre. Ils délibérèrent

rapidement et donnèrent arrêt par lequel il fut ordonné que la reine serait remerciée de la liberté accordée aux prisonniers. Cette vague formulation fut la seule que la Cour acceptât. En échange, la compagnie promit de ne plus se réunir que pour traiter de l'édit du Tarif et du paiement des rentes ; ensuite elle se mettrait en vacances.

Aussitôt l'arrêt rendu, le premier président sortit pour montrer au peuple les lettres de cachet. Il fut reçu avec des acclamations et des applaudissements assourdissants.

*

Mais cela n'aurait certainement pas suffi à faire revenir le calme. Le coadjuteur Paul de Gondi avait en fait, de son côté, reçu l'argentier d'Anne d'Autriche. Qui l'avait conjuré d'employer son crédit pour apaiser la sédition. Après avoir répondu froidement que la façon dont on l'avait traité l'avait rendu odieux au peuple, il s'était pourtant attelé au retour de la paix civile sitôt connue la décision de libérer Broussel... et la promesse de le nommer gouverneur de Paris à la place du duc de Montbazou, en attendant un prochain chapeau de cardinal.

Broussel revint effectivement le lendemain à Paris, ou plutôt y fut porté avec des acclamations incroyables. L'on dégagna alors définitivement les barricades, l'on ouvrit les boutiques, et en moins de deux heures Paris parut plus tranquille qu'on ne l'avait jamais vu.

La reine envoya quérir M. de Gondi. Elle le traita avec toutes les marques possibles de bonté et lui avoua que, si elle l'avait cru, elle ne serait pas tombée dans l'inconvénient où elle était.

— Mais, mon Dieu ! ajouta-t-elle tout sourire, ne ferez-vous point donner de coups de bâton à ceux qui vous ont tant manqué au respect ?

Paul de Gondi reçut ces compliments avec moins de sincérité que de respect. Sur la demande de la reine, et en compagnie de M. Broussel, il rencontra aussi le cardinal. Mazarin l'embrassa avec une tendresse qu'on ne peut exprimer. Il lui déclara qu'il ne voulait plus rien faire que par ses avis et lui dévida tant de fadaïses que, en sortant, Broussel éclata de rire et glissa ces paroles à l'oreille du coadjuteur :

— Ce n'est là qu'un Pantalon¹⁴¹.

Gondi, pas dupe, revint donc chez lui en songeant plus que jamais à sa sûreté. Comme il l'expliqua à ses amis, l'armée victorieuse à Lens allait venir prendre ses quartiers d'hiver aux environs de Paris et pourrait couper les vivres à la ville en un matin. Ceci d'autant que quatre mille Allemands avaient déjà passé la Somme.

Comme ses amis le pressaient de se rapprocher de l'Espagne et du capitaine général de leur armée aux Pays-Bas, il leur expliqua qu'il préférait attendre le retour du prince de Condé, à qui il espérait faire comprendre la situation et le convaincre de les rejoindre.

Le samedi 29 août, retentirent encore quelques coups de mousquets, mais le dimanche 30, la ville entière fut apaisée. Gaston put rentrer chez lui et raconter à son épouse tout ce qu'il avait vécu.

*

Au début de la semaine suivante, comme il reprenait son enquête sur l'enlèvement de Mme de Miramion, Armande se rendit en chaise à l'hostellerie du *Loup et du Porcelet*, rue Saint-Paul.

Elle observa un instant la belle enseigne de bois, représentant un loup tenant dans ses dents dégoulinantes de sang un pauvre porcelet tout rose, puis ayant rassemblé son courage elle entra et demanda Mme Durier.

Une servante la conduisit au premier étage, dans l'appartement de l'aubergiste. Laquelle la reçut sans attendre.

Seules dans une chambre, les deux femmes restèrent un moment face à face, silencieuses, dans un mélange d'hostilité et de curiosité. Mme Durier se demandait ce que lui voulait celle qui avait pris l'amant qu'elle chérissait. Quant à Armande, elle considérait avec attention cette femme rousse, la quarantaine dépassée mais attirante avec son sourire ravissant quoique légèrement inquiet. Elle la jugea très belle avec son tablier blanc sur un corps de cotte lacé ne cachant rien de ses avantages.

— Gaston m'a raconté comment vous l'avez sauvé, lâcha brusquement Armande. Je suis venu vous dire merci, madame.

Mme Durier resta un instant interloquée, avant de répondre dans une révérence :

— Je ne pouvais faire autrement, madame.

Armande fit un pas, puis un autre et enfin lui tendit les bras. Les deux rivales s'enlacèrent, et se mirent à pleurer.

Elles étaient ainsi serrées quand on entendit un vagissement de nouveau-né.

— C'est mon fils, s'excusa Mme Durier.

— Je vais vous laisser, dit Armande. Je voulais juste vous exprimer à quel point vous m'êtes chère désormais.

Elles se saluèrent et Armande sortit, tandis qu'une nourrice entraît avec un enfant dans les bras. Tout roux.

— Moi aussi, il m'est cher, murmura Mme Durier.

*

Au début du mois de septembre, une gravure fut affichée dans les rues et distribuée sur le Pont-Neuf. Elle représentait un de ces écoliers qui frondaient dans les fossés de Paris avec, à ses pieds, la tête d'un géant.

Le jeune homme, David, c'était le Parlement ; quant à Goliath, il avait les traits de Mazarin.

Il y avait, au dessous, quelques vers de mirliton :

Frondeurs, de qui le bruit s'étend par tout le monde

Cet exemple sacré vous a donné des lois

Vous pouvez justement faire claquer la fronde

Pour la cause du ciel et pour celle des rois.

138 La reine faisait allusion à l'arrestation du prince de Condé que Marie de Médicis avait fait enfermer sans que le Parlement ait protesté.

139 Voici ce qu'écrivit Molé sur cet incident : « Une troupe de peuple armé (...) ayant tenté par épées et pistolets, tout autour de moi, [de] m'enlever, Dieu ne l'a pas permis, quelques-uns des Messieurs s'étant mis au-devant et quelques amis véritables. »

140 Voir *L'Enfançon de Saint-Landry*, dans *L'Homme aux rubans noirs*, éditions J.-C. Lattès.

141 Pantalon, personnage de la Comédie-Italienne.

Avant de reprendre ses recherches sur celui ayant fait croire au comte de Bussy que Mme de Miramion souhaitait être enlevée, Gaston désirait conclure son enquête sur Ghislain de Maffécourt. Le commissaire du quartier du Temple lui avait fait savoir que l'ancien cheveu-léger disposait d'un domestique dont il n'avait rien appris durant l'interrogatoire. Comme ce commissaire n'avait pas été particulièrement perspicace dans l'affaire de Mme Dufresne, Gaston préféra questionner lui-même le valet, pour autant qu'il habitât toujours le logement de son maître.

Il s'y rendit le lundi 31 août, en fin d'après-midi. Le serviteur raconta tout ce qu'il savait de la vie de son maître : un homme secret et violent, généralement absent dans la journée. Le domestique se souvenait que Maffécourt avait été gravement blessé en duel en mars – ce que Gaston savait – et qu'il avait été soigné par un moine chirurgien. Intrigué, Tilly avait demandé son nom. C'était évidemment le père Clément !

Rien que cette nouvelle aurait justifié son déplacement, jubila-t-il. Ainsi Clément connaissait Maffécourt ! En posant d'autres questions, Tilly apprit qu'un homme d'une trentaine d'années, intendant d'une maison de qualité, était venu plusieurs fois rencontrer Maffécourt. En demandant une description de ce visiteur, Gaston obtint un portrait assez ressemblant à celui de l'individu s'étant présenté à M. Lebocage comme un ami de Mme de Miramion. Ce pouvait-il que ce fût le même ? C'était trop invraisemblable, aussi écarta-t-il cette idée. Il aurait pourtant dû se souvenir de ce que lui avait déclaré un jour Paul de Gondi : *Tout ce qui est incroyable n'est pas faux !*

Il n'en demeurait pas moins que le père Clément apparaissait désormais dans les intrigues impliquant Dufresne et Campi, Maffécourt, et dans l'enlèvement de Mme de Miramion.

*

En rentrant chez lui, Gaston s'arrêta au couvent de la Merci interroger à nouveau le prieur et quelques-uns des moines du couvent. Lorsqu'il demanda à l'un d'eux si le père Clément connaissait un homme d'une trentaine d'années aux cheveux bruns, bouclés, à la fine moustache et au visage avenant, la réponse fut affirmative. Cet homme, assura le moine, s'appelait Basile Fouquet. Il en était certain, car il le connaissait.

L'abbé Basile Fouquet ! Que venait-il faire dans cette embrouille ?

Gaston le connaissait, bien sûr. D'abord par l'affaire de la lettre volée, que Louis lui avait racontée ; ensuite parce qu'il le voyait souvent au Palais-Royal¹⁴² ; et surtout parce qu'il n'ignorait pas que ce triste sire servait d'espion à Mazarin. Le cardinal jouerait-il un rôle dans l'affaire de Bussy ?

Pour en savoir plus, il se résolut à interroger Mme de Miramion. Elle refusa d'abord de le recevoir, mais Gaston n'était pas du genre à se laisser éconduire. Il insista tellement que l'entrevue eut lieu, mais en présence du frère et de la belle-mère. Tilly vint avec son greffier afin d'officialiser la déposition de la victime.

Il posa des questions sur le déroulement de l'enlèvement, qui ne lui apprirent rien, puis sur le père Clément. La jeune veuve confirma qu'elle avait effectivement confié au moine – un saint homme – qu'elle se rendrait le 7 août au Mont-Valérien. Elle avait appris sa mort et

sa belle-mère précisa que Bussy l'avait certainement tué.

Tilly demanda alors incidemment à Mme de Miramion si elle connaissait l'abbé Basile. Elle lui répondit par l'affirmative et lui apprit l'avoir rencontré pour la première fois en janvier. Elle ajouta que c'était lui qui lui avait conseillé de prendre le père Clément pour confesseur.

Tout cela désignait Basile comme l'instigateur de l'intrigue. Gaston en eut une preuve supplémentaire en interrogeant le seigneur d'Artagnan. Lequel révéla qu'il s'était déclaré auprès de Mme de Miramion, qu'il souhaitait épouser. Aussi, quand le père Clément l'avait prévenu que M. de Bussy allait l'enlever, il avait tenté d'empêcher le rapt mais le prêtre n'était jamais venu lui donner les détails du voyage au Mont-Valérien. Sinon, gronda l'ancien mousquetaire en lissant sa moustache, il aurait haché menu ce foutriquet de de Bussy ! À une autre question de Gaston, Baatz reconnut que l'abbé Basile savait qu'il souhaitait épouser Mme de Miramion.

*

Au sortir de cet entretien, M. de Tilly y voyait assez clair. L'entreprise s'avérait une manigance de l'abbé visant à compromettre le comte de Bussy et à le faire tuer par d'Artagnan. Mais dans quel but ?

Il y a mille cinq cents ans, Caius Cassius Longinus ¹⁴³ se posait la question *cui bono fuisset* ¹⁴⁴ ? quand il cherchait à élucider un crime. Gaston appliquait lui aussi ce précepte, mais il ne comprenait pas le motif ayant poussé le prêtre à élaborer pareille manigance. Peut-être voulait-il se venger du vol d'une maîtresse, les deux hommes étant réputés pour leur galanterie. Mais peut-être aussi agissait-il pour son maître, Mazarin. Le cardinal cherchait-il à punir Condé à travers Bussy ? C'était tout autant possible.

D'autre part, quel rapport existait-il entre Maffécourt, Bussy et les deux valets de chambre criminels du palais d'Orléans ?

Le 8 septembre, le comte de Brienne enleva Mlle de Choiseul. Ce rapt, qui n'était qu'une comédie, fut suivi d'un mariage en présence d'une foule d'amis. Pourtant Mazarin fit savoir au prévôt de l'Hôtel qu'il exigeait désormais la plus grande sévérité pour que cessent ces enlèvements et lui signifia que M. de Bussy devait être poursuivi. Ce rappel pouvait indiquer que le cardinal était l'instigateur de toute l'affaire. Gaston commença la rédaction d'un mémoire mais s'il disposait d'éléments permettant d'innocenter Rabutin, il s'agissait encore de présomptions et de témoignages indirects. Même si Lebocage reconnaissait l'abbé Basile, ce serait insuffisant puisque le père Clément était mort.

M. de Tilly décida finalement de partir pour Mercy avec Armande afin de parler de ses embarras à Louis, qui y verrait certainement plus clair. Le départ fut fixé au 14 septembre.

*

Après les excès de violence de la fin août, la confiance ne revenait pas entre la Cour et le Parlement. La reine brûlait de venger l'affront fait au trône et l'humiliation qu'elle avait ressentie en libérant Broussel. Les parlementaires, eux, étaient de plus en plus divisés entre ceux qui voyaient se profiler une guerre civile, dont ils savaient qu'ils ne sortiraient pas vainqueurs, et ceux qui, s'appuyant sur le peuple et le coadjuteur, pensaient parvenir à fléchir la Couronne. Lesquels étaient les plus nombreux, ayant fait la preuve de leur force. Après tout, péroraient-ils, dans le passé bien des rois avaient été contraints par le peuple, et les Anglais venaient de démontrer que la royauté, même de droit divin, ne se révélait pas invincible.

Dès le 1^{er} septembre, chaque parti s'était en somme attelé à ne pas respecter l'accord signé. Le Parlement s'était engagé à discuter seulement l'édit du Tarif, mais ne le fit pas et exigea le paiement des rentes et la remise du quart des tailles. La reine, elle, fit arrêter M. de Chavigny, le gouverneur du château de Vincennes qu'elle jugeait favorable aux parlementaires.

Le 13 septembre, la cour quitta Paris sous prétexte de faire nettoyer le Palais-Royal souillé durant les émeutes. La veille du départ, Séguier demanda à Gaston de l'accompagner, la présence du procureur de l'Hôtel du roi auprès d'Anne d'Autriche étant nécessaire. Gaston ne fut pourtant pas dupe : en réalité, le chancelier désirait le savoir près de lui, car il était l'un des rares hommes auquel il accordait sa confiance.

Hors de Paris, la cour s'installait à Saint-Germain où les deux châteaux et la petite cité permettaient de loger tout le monde. Mais le château de Saint-Germain étant occupé par la reine d'Angleterre, alors réfugiée en France, la duchesse d'Aiguillon avait proposé son domaine de Rueil pour recevoir la famille royale. Son château étant hélas trop petit, impossible pour Gaston d'emmener Armande avec lui. Elle resta donc à Paris.

Où l'annonce du départ du roi provoqua la consternation et l'inquiétude. Beaucoup craignaient les prémices d'une guerre ouverte entre la cour et le parlement, craintes confirmées quand le prince de Condé rejoignit Rueil avec son état-major, dont le comte de Bussy.

Pour Gaston, les premières journées à Rueil furent mortellement ennuyeuses. De par sa position, il n'était point mêlé aux décisions et n'avait rien à faire sinon à lire les lettres qu'Armande lui envoyait et auxquelles il répondait aussitôt.

Il rencontra pourtant le secrétaire d'État à la maison du roi, M. de Guénégaud, pour lui résumer l'affaire du faux hospitalier. À cette occasion, il insista sur le rôle de M. de Bussy, qui lui avait sauvé la vie, mais cela n'eut aucun effet sur le ministre. Ce dernier lui rappelant vertueusement l'interdiction des duels, ainsi que le crime du comte, ravisseur par la violence d'une femme de qualité !

Le village n'avait qu'une auberge, Gaston y croisait souvent l'abbé Basile Fouquet et rageait de ne disposer d'aucun moyen pour percer les secrets de cet espion. Le soir, il soupa avec Charles de Baatz ou avec le comte de Bussy, en veillant bien sûr à ce que les deux hommes ne se croisent jamais.

Comme Gaston le lui avait conseillé, M. de Bussy-Rabutin était parti à Launay après l'échec de l'enlèvement. Sur place, il avait recruté des officiers pour son régiment, rejoint à Calais aux premiers jours de septembre. Là-bas, le comte avait retrouvé Condé, blessé d'une mousquetade aux reins, et appris que le Prince, autant pour se soigner qu'afin de peser dans les événements, venait de décider de rejoindre la Cour. Condé n'oubliait jamais que si Monsieur et les deux enfants d'Anne d'Autriche disparaissaient – justement, le cadet avait la petite vérole –, il serait roi de France.

À Rueil, Bussy avait aussi vu M. de Champlâtreux, nommé depuis peu intendant en Picardie. Le fils de Mathieu Molé, proche de Condé, avait commencé à accommoder l'affaire de l'enlèvement avec les parents de Mme de Miramion. Ceux-ci avaient exigé des dédommagements. Mais comme le frère de Mme de Miramion venait de prendre le parti du Parlement, on avait suspendu les tractations. Au bout de quelques jours, le comte demanda son congé et gagna Paris. Il se rendit au Temple saluer son oncle, porta des nouvelles de Gaston à Armande, et, enfin, partit pour la Bourgogne.

Avec l'arrivée du prince de Condé, la Cour se sentit soudain en position de force. D'autant que les troupes de mercenaires allemands approchaient de Paris à marche forcée. En face, les parlementaires s'inquiétaient. Les quelques négociateurs envoyés étant mal reçus, ils chargèrent le coadjuteur de prendre langue avec la reine. À cette occasion, Gondi tenta de convaincre le Prince de rejoindre son parti, mais n'y parvint pas.

Le 22 septembre, une délégation de parlementaires vint à Rueil supplier Anne d'Autriche de ramener le roi à Paris, et les princes, ducs et pairs de venir à la Grand-Chambre délibérer sur les affaires de l'État. La reine répondit ironiquement être étonnée d'une telle demande, ajoutant que, tous les ans, le petit roi avait l'habitude de prendre l'air en cette saison, donc que sa santé lui était plus chère qu'une vaine frayeur du peuple. Un peu plus tard, le conseil royal cassa toutes les décisions prises par la Chambre de Saint-Louis et lui interdit une nouvelle fois de délibérer.

On apprit le lendemain que le prince de Condé avait fait vider son hôtel parisien de ses meubles, que plusieurs grands avaient agi de même, et que le duc d'Anjou, frère du roi, bien que malade, avait lui aussi pris soin de quitter la capitale.

En représailles, les magistrats ressortirent un arrêt donné en 1617 contre le maréchal d'Ancre par lequel il était défendu aux étrangers de s'immiscer dans le gouvernement du royaume. Mazarin se voyait pour la première fois explicitement visé. Persuadé que les gens de guerre qui s'installaient autour de Paris allaient en faire le siège, le Parlement ordonna en outre au prévôt des marchands d'organiser la sûreté de la ville et de la mettre en défense.

À la vérité, les positions de chaque parti n'étaient pas si solides. La Cour ne disposait pas d'assez d'argent pour payer ses soldats et les parlementaires craignaient pour leur vie et leurs biens. Aussi, lorsque le duc d'Orléans, en accord avec Condé, proposa une conférence entre les princes et des députés choisis par le Parlement pour *essayer de remédier aux nécessités de l'État*, les parlementaires modérés acceptèrent-ils avec soulagement.

Il fut alors décidé que la reine d'Angleterre irait loger à Paris et que la Cour s'installerait à Saint-Germain. Gaston profita de ce déplacement pour aller voir son épouse, laquelle lui brossa un sombre tableau de la situation dans la capitale. L'absence du roi et du lieutenant civil avait beaucoup augmenté la licence. Plus personne ne payait de droit ou de taxe et le désordre s'étendait chaque jour. Une fermentation sourde agitait la ville en proie à mille défiances répandues par les amis du coadjuteur. Au moindre prétexte, à la plus petite rumeur, la populace attaquait et pillait les charrettes et les carrosses sortant des hôtels et contenant ce que leurs propriétaires voulaient mettre à l'abri. En prévision d'un siège, chacun accumulait des provisions et le prix du setier de blé augmentait de façon vertigineuse.

Pour briser l'inquiétude de Gaston et d'Armande, Angélique, qui jouait dans *Ulysse dans l'île de Circé*, au théâtre du Marais, leur chanta une chansonnette fort courue en ville :

*Un vent de Fronde
S'est levé ce matin,
Je crois qu'il gronde
Contre le Mazarin.
Un vent de Fronde
S'est levé ce matin.*

On la disait écrite par M. Barillon, le fils d'un président au Parlement enfermé à Pignerol après la cabale des Importants, et qui en était mort. L'idée lui en serait venue lors

d'une séance au Parlement où un conseiller, M. Bachaumont, avait déclaré à propos du cardinal :

— Je le *fronderai* bien !

En rentrant à Saint-Germain, Gaston fit un détour par la rue Saint-Antoine. Il y vit quantité de vagabonds et de gueux traînant autour des maisons vides qu'ils envisageaient sans doute de piller. À tous les carrefours, il aperçut des bandes de malingreux¹⁴⁵ et de drilles en rupture d'estrapade, mais pas un seul soldat du guet. Ce ne fut pas pour le rassurer.

De retour à la Cour, il apprit que l'arrestation du marquis de Fontrailles avait échoué. Prévenu au dernier moment, le marquis s'était caché¹⁴⁶. La décision de son emprisonnement avait été prise à la suite du témoignage de Gaston sur la présence du truand l'Échafaud lors du pillage de l'hôtel de Luynes. Or, depuis que ce gremlin avait tenté de l'assassiner sur le pont dormant du Louvre lors de la cabale des Importants¹⁴⁷, Mazarin connaissait ses liens avec Fontrailles, comme il n'ignorait pas ceux entre le marquis et le coadjuteur, dont nul ne doutait qu'il était le responsable des émeutes et des pillages conduits par les gueux de la cour des Miracles après l'arrestation de Broussel.

La conférence de Saint-Germain aurait dû durer cinq jours, mais se prolongea bien au-delà. *Les querelles ne dureraient pas longtemps, si le tort n'était que d'un côté*, devait dire plus tard M. de La Rochefoucauld à propos de la Fronde. Toutes les décisions litigieuses de la Chambre de Saint-Louis y étaient négociées, mais les seules qui paraissaient soulever des difficultés portaient sur la suppression des lettres de cachet. La reine offrait aux conseillers une immunité d'emprisonnement, et une réduction du séjour en geôle pour les gens de Cour ayant encouru son mécontentement. Mais Molé refusa. Séguier proposa une limite d'emprisonnement à six mois ; le Parlement exigea, en retour, vingt-quatre heures.

Le blocage s'éternisait.

*

Gaston, qui entendait chaque jour parler d'émeutes dans Paris et de mises à sac de maisons par les gens de guerre, s'en ouvrit au chancelier un soir, lors d'un souper chez lui. De telles discussions byzantines étaient-elles si importantes, quand l'État ne pouvait payer ses troupes, qui ne vivaient plus que de rapines ?

Séguier soupira. Après une rude journée, il avait besoin de se confier.

— Monsieur de Tilly, vous garderez ce que je vais vous dire pour vous, mais c'est la volonté de Mazarin de faire traîner. Tout n'est que comédie ! S'il a accepté cette conférence, il n'a jamais eu l'intention de négocier et cherche uniquement à gagner de temps. Le pillage des maisons et des châteaux autour de Paris ? Avez-vous remarqué que ce sont principalement celles des conseillers les plus rétifs ? Mgr juge qu'il s'agit d'un moyen de pression et, en même temps, les soldats se payent sur l'habitant ! Les émeutes dans Paris ? Elles inquiètent surtout le bourgeois qui ne tardera pas à plier pour qu'on vienne rétablir l'ordre. Ne croyez pas que j'approuve une telle malignité, mais le cardinal pense que quelques mises à sac valent mieux qu'une guerre ouverte. Sachez pourtant que son cynisme et sa rouerie m'effrayent, et font peur à beaucoup, mais que la reine a approuvé sa méthode. La Cour a besoin de temps, le traité de paix est sur le point d'être signé à Munster. Ensuite, les troupes retirées des frontières reviendront à Paris. À ce moment, le Parlement s'inclinera. Ou alors...

— Mais des gens qui ne sont pour rien dans cette querelle voient leur ferme brûlée, leur

maison ravagée, leur famille violentée, monsieur ! s'insurgea Gaston. J'ai une ferme à Picquenard, près d'Orgeval, et mon fermier m'a écrit que des déserteurs se sont installés dans la forêt des Alluets, s'attaquant sans vergogne aux maisons et aux châteaux isolés sans que le prévôt des maréchaux ne parvienne à les empêcher de nuire.

— Ces dommages sont inévitables, comme dans toute guerre. Le Parlement se rendra bientôt compte combien il a tout à perdre à s'opposer au roi.

*

Ainsi Mazarin ne participait-il pas à la conférence, mais la dirigeait comme un marionnettiste. Le 4 octobre, ayant reçu de bonnes nouvelles de Munster, il suggéra à la reine d'accepter les dernières propositions des parlementaires sur les lettres de cachet. *Il n'y a point d'inconvénient à promettre ce qu'on est décidé à ne jamais tenir*, lui rappela-t-il, alors qu'elle hésitait.

Les négociations se poursuivirent ensuite sur le budget, la remise du quart des tailles, le paiement des gages et des rentes, et la mise en liberté des prisonniers d'État. Pendant ce temps, à Paris, le tumulte s'intensifiait. Tandis que le Parlement discutait d'un nouvel édit du Tarif acceptable par tous afin de faire entrer quelques ressources dans les caisses de l'État pour payer les troupes et réduire les pillages, les marchands de vins et les bateliers, opposés à cet impôt, pénétrèrent dans le Palais de justice et mirent en pièces le carrosse d'un président de chambre. Les désordres s'étendirent rapidement et plusieurs témoins assurèrent avoir vu le Grand Coesre en personne, un jeune homme défiguré, avec un œil en moins et d'une sauvagerie inimaginable, écartier ceux qui s'opposaient à lui à coups de boullaye, le martinet à neuf queues des rois d'Argot.

On le revit quelques jours plus tard quand les marchands d'eau manifestèrent à leur tour au Palais. Il y eut aussi une émeute des marchands de bois. Un autre président de chambre fut pris à partie. Tout devenait prétexte à désordre, surtout contre ceux désirant un accommodement avec la reine. En quelques jours, les francs taupins de la cour des Miracles tinrent le haut du pavé dans la capitale.

Gaston de Tilly apprenait ses violences avec une inquiétude croissante. Quand un exempt lui parla des gueux, et qu'on lui décrivit le Grand Coesre, il devina qu'il s'agissait de l'Échafaud. Ce pendard était toujours au service du marquis de Fontrailles qui lui aussi enflammait la populace contre les parlementaires fidèles à la Cour. Puisqu'il paraissait impossible d'arrêter le marquis, une lettre de cachet l'exila sur ses terres. Ainsi, banni, ceux qui lui accorderaient une aide pourraient être poursuivis à leur tour.

Malgré cela, les émeutes reprirent et s'étendirent même aux provinces. Celles-ci envoyèrent des délégations à Saint-Germain où elles furent reçues avec une grande arrogance par le prince de Condé. Les plus pessimistes voyaient arriver une révolution identique à celle qui se déroulait en Angleterre.

Le 22 octobre, la reine accepta pourtant de signer une déclaration reprenant, sous une forme atténuée, les vingt-sept articles de la Chambre de Saint-Louis. En privé, Mazarin déclara qu'elle en avait pleuré, car *cette déclaration et la royauté ne pouvaient subsister ensemble*. En même temps, on apprenait que la paix était faite en Europe. Le traité de Westphalie, auquel l'Espagne ne s'était pas associée, donnait à la France les évêchés de Metz, Toul et Verdun, l'Alsace (sauf Strasbourg) et Pignerol. Le cardinal avait enfin les mains libres. La reine annonça qu'elle rentrait à Paris.

Mazarin aurait préféré attendre encore mais la Cour vivait à l'étroit à Saint-Germain et

les querelles de logement et de préséances y étaient incessantes. Il savait aussi par ses espions que Monsieur et le prince de Conti étaient décidés à revenir dans la capitale. Or si la Cour se disloquait, il serait impossible de faire front contre les parlementaires.

Gaston de Tilly revint donc chez lui. Voulant secourir les siens, il demanda aussitôt son congé et, avec Armande, partit pour Mercy.

142 Dans *L'Homme aux rubans noirs*, éditions J.-C. Lattès.

143 Cassius, juge romain en matière criminelle.

144 « Pour quel profit ? » Cet adage est souvent traduit par : à qui profite le crime ?

145 Les malingreux se couvraient les bras et les jambes de faux ulcères.

146 Le 26 septembre.

147 Voir *La Conjuración des Importants*, éditions du Masque.

Cinquième partie

Novembre 1648-janvier 1649

La cour contre le peuple

A Mercy, Louis Fronsac se tourmentait au sujet des désordres dans la capitale. Il aurait souhaité revenir à Paris vérifier que l'étude familiale et sa maison des Blancs-Manteaux étaient bien protégées, mais le battage des blés, puis la crainte des bandes de pillards écumant la campagne, l'avaient retenu. Pour ne rien arranger, les pluies étaient revenues.

Il recevait peu de courriers mais tous alarmants. Dans sa dernière lettre, son père lui apparut très agité par la tournure des événements. Le notaire n'avait jamais imaginé que le roi pourrait partir, laisser la ville à l'abandon, sans police. Selon lui, la garde bourgeoise se montrait incapable d'assumer l'ordre, et les pillages étaient de plus en plus fréquents. Tallemant lui avait aussi envoyé une longue missive : la banque familiale avait été mise en accusation par des parlementaires pour avoir prêté de façon usuraire. Une autre mauvaise nouvelle fut une lettre du supérieur des minimes lui annonçant la mort du père Marin Mersenne, le 1^{er} septembre, à l'âge de soixante ans. Louis perdait, pour la seconde fois cette année, un ami cher.

C'est dire que l'arrivée de Gaston au début novembre provoqua un immense soulagement. Armande et Julie avaient quantité de choses à se raconter, et Gaston en profita pour expliquer à son ami tout ce qu'il avait appris sur la machination dont Bussy avait été victime. Basile Fouquet semblait en être l'instigateur, lui assura-t-il, à moins que Mazarin ne fût derrière. Mais pourquoi avoir monté pareille intrigue ? Tilly avoua à son ami être à mille lieues de la réponse.

*

Louis ne lui avait jamais parlé du trésor du Temple, mais il fit immédiatement le rapprochement. Se débarrasser de Bussy était peut-être un moyen pour Basile – ou Mazarin – de mettre la main sur ce rêve. Mais comment ? Savaient-ils quelque chose que lui ignorait ?

Il décida de passer outre à la promesse faite à Bussy de ne rien révéler sur sa découverte dans la maison du Temple :

— Aujourd'hui, je crois avoir le droit de ne pas respecter mon serment, Gaston, car la vie et la liberté du comte sont en jeu, se justifia-t-il. Pour parvenir à l'innocenter, il faut que tu disposes d'autres éléments.

Il narra donc sa première rencontre avec le comte chez Mme de Rambouillet.

— ... Le document que M. de Bussy a trouvé était formé de quelques mots latins et de quelques chiffres. Il n'y comprenait goutte, et moi non plus, mais Mme de Sévigné lui avait assuré que j'étais capable de résoudre n'importe quelle énigme ! J'ai donc été contraint de me mettre à son service ! Après avoir longuement étudié ce texte, j'ai fait appel à Rossignol, et à partir de ce que lui-même a deviné je crois connaître maintenant l'endroit où est caché le trésor des templiers : sous l'un des gisants de l'église du Temple.

Les yeux écarquillés par la surprise, Gaston l'écouta, ouvrant la bouche à plusieurs reprises pour intervenir mais se retenant à chaque fois.

Peu à peu, pourtant, l'incrédulité se peignit sur son visage.

— Tu crois vraiment à cette fable ? railla-t-il quand son ami eut terminé. Le trésor des Templiers ! Rien que ça !

— Tout indique qu'il s'agit bien de ça, en effet, confirma Louis en renouant avec application l'un de ses rubans noirs de poignet.

Gaston ouvrit à nouveau la bouche pour objecter, mais considérant le visage posé de Louis, il accepta enfin l'incroyable vérité.

— Soit ! dit-il, accompagnant son accord d'un hochement de tête. C'est inimaginable, mais je te crois. Dès lors, ce trésor offre en effet de nouvelles perspectives sur la machination dont Bussy fait l'objet. Mais en admettant que Basile soit le seul instigateur de l'affaire. Comment a-t-il appris la découverte du document ? Et, surtout, que veut-il ?

— Bussy m'a dit avoir raconté sa trouvaille à son oncle et à son frère. Sans y prêter malice, ceux-ci ont dû en parler autour d'eux. Ainsi, je suis à peu près certain que le prince de Conti en a eu connaissance...

Il raconta alors sa conversation avec Armand de Bourbon, dans le donjon du Temple.

— Quant à ta deuxième question, tu m'as dit toi-même que d'Artagnan, amant jaloux et duelliste émérite, aurait dû tuer Bussy, surtout s'il était avec une forte troupe. Une fois le comte mort, Basile Fouquet jugeait sans doute pouvoir poursuivre librement des recherches dans le Temple ? Peut-être sait-il quelque chose que j'ignore au sujet de la maison elle-même !

Gaston opina du chef.

— Cette explication est sans doute la bonne ; je me demande même si Maffécourt ne s'était pas déjà attaqué à Bussy à la demande de Basile, puisque notre faux hospitalier a reçu plusieurs fois un homme correspondant à son portrait.

— C'est bien possible, mais tout cela n'a plus d'importance puisque Maffécourt est mort et que je crois savoir où est le trésor. Seulement, le sortir du Temple impliquerait de violer une sépulture, ce qui est impensable en ce moment. Et soit sûr que cela me désole, car Bussy m'a promis la moitié de son trésor. Quelle que soit la valeur de cette moitié, elle me serait bien utile !

— Les choses vont-elles si mal ?

Louis grimaça en faisant un geste désolé de la main.

— Je n'aurai pas assez de fourrage, j'ai donc vendu à perte une grande partie de mon bétail. J'ai aussi dû demander à la banque Tallemant de me prêter cinq mille livres pour passer l'hiver. En plus, la pension de la mère de Julie n'est plus payée et nous devons l'aider. Quant à la mienne, voilà presque un an que je n'ai rien reçu.

— Je t'aiderais volontiers, mais je me suis aussi endetté et ne suis pas certain de conserver ma charge par commission. Mon fermier a aussi vendu notre bétail, car les gens de guerre et les bandes de drilles font des ravages ; j'aurai même de la chance si ma ferme n'est pas brûlée. Par ici, au moins, est-ce calme ?

— Au-delà de Senlis, des régiments sont cantonnés chez l'habitant. Les soldats doivent rester à plus de vingt lieues de Paris, mais ce décret n'est guère respecté, car il n'y a pas d'argent pour les nourrir. Heureusement, Molé et son fils ont demandé au prévôt de Senlis qu'il surveille leur château et, plus au nord, Chantilly est protégé par une compagnie de cheveu-légers. Mais revenons à Bussy, tu ne m'as pas dit si tu l'avais revu...

— Il est rentré en Bourgogne. Je l'ai croisé à Rueil et nous avons soupé ensemble. C'est là qu'il m'a confié que Champlâtreux a rencontré sans succès les parents de Mme de Miramion. Heureusement, l'instruction est suspendue.

Gaston et Armande restèrent plusieurs jours à Mercy. Après les troubles et la violence

parisiens, l'endroit leur parut un havre de paix. Gaston examina la défense du château et n'y trouva rien à redire. Après le défilé de la petite armée de Bauer, le dimanche matin, il fut même pleinement rassuré.

Les deux amis convinrent que si les tourments s'étendaient, Gaston s'installerait à Mercy et tenterait de convaincre Fronsac père d'en faire autant.

*

À la fin octobre, Bussy Rabutin reçut une lettre de sa mère qui lui demandait de revenir à Paris de toute urgence, car, disait-elle, *les fers étaient au feu pour l'accommodement de son affaire.*

Mais en arrivant, le comte découvrit qu'elle avait seulement été approchée par le prince de Conti, lequel souhaitait s'entretenir avec lui. Bussy le rencontra à l'hôtel de Condé.

— Monsieur de Bussy, lui dit le jeune prince, mon frère m'a parlé de vous en termes fort flatteurs...

Le comte le remercia et attendit la suite.

— ... Je sais que vous vous êtes placé dans une mauvaise affaire avec Mme de Miramion.

— J'ai été trompé, monseigneur.

— Je le devine, car vous n'êtes pas le genre d'homme à abuser des femmes, mais, hélas, les apparences sont contre vous...

Il se tut un instant, prenant un air peiné fort théâtral, avant de poursuivre :

— Vous le savez, peut-être, je suis au mieux avec les présidents et les conseillers les plus influents du Parlement. C'est avec mon appui qu'une solution a été trouvée aux dérèglements qui agitaient Paris...

Le comte s'interrogeait. Où voulait en venir le prince ?

— ... J'ai aussi une passion, monsieur le comte... Une passion dévorante... Je m'intéresse aux templiers.

Bussy haussa un sourcil surpris.

— Je réunis et je conserve tout ce qui vient d'eux. Il y a quelques mois, parlant avec votre oncle, il m'a révélé que vous aviez trouvé un coffre avec un message écrit de la main de Jacques de Molay.

— J'ai effectivement découvert une cassette, monseigneur, mais avec un message si abscons que je ne sais ce que vous en ferez, dit Bussy après un froncement de sourcils en apprenant les bavardages de son oncle.

— Je n'en ferai rien ! Je souhaite seulement l'avoir dans mon cabinet de curiosité... En échange de cette cassette et de ce parchemin, qui sont au demeurant sans valeur pour vous, je me fais fort d'obtenir des parlementaires, et même du cardinal, l'arrêt de toute poursuite contre vous.

Bussy resta silencieux un instant. Il ne s'attendait nullement à cette proposition. Que risquait-il à donner le parchemin puisqu'il en connaissait le contenu ? Que Conti parvienne à le déchiffrer et que le trésor lui échappe ? Mais était-ce important si, dans quelques mois, il était condamné aux galères perpétuelles ?

— Puis-je vous donner ma réponse dans quelques jours, monseigneur ? s'entendit-il déclarer.

— Évidemment, mais n'attendez pas trop. Le Parlement va reprendre sous peu son activité judiciaire. Une fois votre affaire inscrite et en instruction, je ne pourrai plus rien

pour vous.

Bussy quitta le prince fort embarrassé. Il se pensait prêt à abandonner ce qu'il savait sur le trésor des templiers – s'il y avait trésor ! – mais Conti était bien jeune. Avait-il vraiment l'influence dont il se flattait sur les parlementaires ? Afin d'en avoir le cœur net, il se rendit le soir chez Molé.

Le premier président le reçut avec un mélange de surprise et de curiosité. Que lui voulait ce M. de Bussy, dit proche du prince de Condé ?

Brièvement, le comte lui expliqua – sans, bien sûr, lui parler des conditions mises en avant – la proposition qu'Armand de Bourbon lui avait faite.

— Mais Mgr de Conti ne pèse rien au Parlement, monsieur ! Les négociations avec la Cour ont été menées par M. le duc d'Orléans et par M. Séguier. Personne n'a jamais écouté les suggestions de ce prétentieux !

Ainsi, l'offre relevait de l'imposture ! s'énerva Bussy, finalement fort déçu. Il en profita pour demander au président des nouvelles de son affaire, mais, à son expression soucieuse et évasive, il comprit que les choses ne s'arrangeaient en rien.

— Pour une fois, le cardinal et quelques messieurs du Parlement sont du même avis, fit Molé en grimaçant. Ils veulent vous punir. Mazarin pour que cessent les enlèvements, et ces messieurs afin de nuire au prince de Condé.

Bussy se donna quelques jours de réflexion, puis ayant reçu des ordres du roi pour établir sa compagnie de cheveu-légers en garnison dans Autun, il répondit à Armand de Bourbon qu'il le remerciait de sa bonté mais espérait prouver lui-même son innocence.

*

Gaston revint de Mercy le 11 novembre, jour de la Saint-Martin. C'était la rentrée officielle du Parlement. En arrivant rue de la Verrerie, il trouva un billet de Séguier lui demandant de venir le voir d'urgence.

Le chancelier lui expliqua que Nicolas Fouquet, jusqu'à présent intendant de Paris, venait d'acheter la charge de procureur général au Parlement et que la première affaire à laquelle il s'intéressait était l'enlèvement de Mme de Miramion. Sans doute à la demande de la famille, qu'il connaissait, il proposait de requérir rapidement et de faire enfermer M. de Bussy à la Conciergerie le temps de préparer son procès.

Selon Séguier, une telle précipitation avait de quoi étonner. Certes, Fouquet était proche des dévots, comme l'était la famille de Mme de Miramion, mais cela n'expliquait pas tout. Le chancelier s'était donc renseigné. La proposition du nouveau procureur général venait d'Ondedei et de l'abbé Basile, tous deux au service de Mazarin. Séguier avait donc attiré l'attention du cardinal sur les conséquences fâcheuses qu'il y aurait à emprisonner un capitaine du prince de Condé. Le cardinal lui avait rétorqué qu'il ne connaissait pas les détails de l'affaire, sinon qu'il savait par Ondedei que le frère de Fouquet semblait en vouloir particulièrement à Bussy. Séguier lui avait donc déclaré que l'enquête était traitée par la prévôté de l'Hôtel du roi et que Fouquet n'avait pas à s'y immiscer. Si c'était nécessaire, il proposait que la compétence de juridiction soit invoquée au Conseil des parties. Le cardinal avait reconnu ses arguments, à charge pour Tilly de rédiger un mémoire à ce sujet.

Gaston le promit pour les jours à venir, satisfait d'apprendre que l'abbé Fouquet était bien l'instigateur de la machination. Mis en confiance, il fit part au chancelier de ses découvertes sur l'enlèvement, sans doute une intrigue conduite contre M. de Bussy. Malheureusement, le responsable de la cabale – un moine du couvent de la Merci – avait été

découvert mort, et il était désormais difficile de connaître le véritable instigateur.

Le chancelier lui demanda de poursuivre son enquête. Tant que les troubles actuels se poursuivaient, le Parlement ne pourrait guère faire de pression sur la prévôté de l'Hôtel.

*

Quelques jours plus tard, Angélique de l'Étoile annonça à Armande et à son mari qu'elle les remerciait de l'avoir logée si longtemps, mais qu'elle allait quitter leur appartement. Au théâtre du Marais, elle avait rencontré un avocat à la Cour des Aides, veuf et follement amoureux, qui lui avait proposé le mariage. Le surlendemain, les Tilly invitèrent l'avocat à souper pour faire sa connaissance. Charles Régus était un petit bonhomme chauve et replet, fort mal assorti avec la belle Angélique, mais plein d'humour, d'un esprit fin, et surtout bien informé sur ce qui se passait à Paris. À l'occasion de ce dîner, il leur livra quelques confidences.

Selon lui, le cardinal Mazarin était plus que jamais décidé à ne rien respecter des accords conclus fin octobre et préparait avec fièvre la mise au pas des Parisiens par l'armée de Condé. En face, le Parlement se divisait entre les plus radicaux et ceux qui craignaient pour leurs biens. Enfin, au petit archevêché, le coadjuteur et ses amis poursuivaient une sourde agitation. Paul de Gondi n'avait pas obtenu la charge de gouverneur de Paris qu'on lui avait fait miroiter et savait qu'il ne deviendrait jamais cardinal tant que Mazarin serait là. Il entreprenait donc tout pour le déconsidérer. Jamais on n'avait trouvé au Pont-Neuf autant de placards diffamatoires envers la reine et le ministre.

Mais selon le futur mari d'Angélique, le grand dessein de Paul de Gondi consistait surtout à détacher les princes et les grands de la Cour. Ce n'était pas si difficile, tous haïssant le Sicilien. Au surplus, le coadjuteur avait parfaitement percé les vices et les ambitions de chacun. Ainsi, Gondi rencontrait souvent le duc de Longueville dont il disait pourtant à ses amis qu'il n'était qu'un homme médiocre et pusillanime, car s'il *aimait les commencements de toutes affaires*, il se révélait incapable de les soutenir.

Par le marquis de Fontrailles, le coadjuteur s'était aussi réconcilié avec M. de La Rochefoucauld, dont il avait été longtemps l'ennemi. Ce dernier estimait ne pas avoir été récompensé par la reine pour ce qu'il avait fait à son service, ce à quoi Gondi souscrivait. Par lui, le coadjuteur s'était rapproché de sa maîtresse, Mme de Longueville. Depuis que la sœur du prince de Condé était revenue de Munster, elle était en fureur contre son incestueux amant. Gondi trouvait à la jeune femme beaucoup d'esprit, malheureusement desservi par une prodigieuse paresse, une ambition démesurée et surtout un goût effréné pour la galanterie. Pourtant, il la flattait et la cajolait, Mme de Longueville constituant une pièce majeure dans son entreprise puisqu'elle dominait à la fois M. de La Rochefoucauld et son frère Conti. Certes, ce dernier n'était qu'un zéro, aux yeux du coadjuteur, mais il tenait à le mettre en avant en attendant de pouvoir utiliser au mieux le duc de Beaufort.

À cette collection d'incapables imbus d'eux-mêmes et faciles à manipuler, Gondi avait ajouté le duc d'Elbeuf, prince ruiné de la maison de Lorraine réputé pour son absence de sens commun, et M. de Bouillon, ancien prince de Sedan, réduit à la nécessité par le mauvais état de ses affaires domestiques. Lequel Bouillon désirait être reconnu comme prince de maison souveraine, prétention extravagante que Gondi appuyait car son frère Turenne commandait l'armée du Rhin. De surcroît, le coadjuteur dirigeait M. de Bouillon par l'intermédiaire de sa femme à qui il obéissait en tout.

Le futur époux d'Angélique savait aussi que le coadjuteur poussait M. de Chevreuse

afin qu'il obtienne le retour de son épouse à la Cour. Il avait aussi convaincu Mme de Vendôme de se présenter à la Grand-Chambre pour obtenir que son fils, le duc de Beaufort, soit relaxé de toute accusation et réhabilité.

*

En revanche, ce que Régus ignorait, c'est que Paul de Gondi venait de faire fâcher le duc d'Orléans et Anne d'Autriche.

En septembre, la mort de Michel Mazarin, frère du ministre, cardinal et ancien archevêque d'Aix, avait libéré un chapeau imprudemment promis par la reine à l'abbé de la Rivière, alors qu'il aurait dû revenir au prince de Conti. Le coadjuteur, par l'intermédiaire de Mme de Longueville, avait donc entrepris de faire miroiter au jeune prince tous les avantages d'un état qu'il avait jusqu'à présent refusé mais qui pourrait le conduire à devenir premier ministre. Conti, flatté, en avait accepté l'idée et exigé le chapeau que l'abbé de La Rivière voyait ainsi s'envoler.

En même temps, Gondi avait persuadé le duc d'Orléans que la reine manœuvrait contre lui. Non seulement elle ne lui avait jamais laissé exercer sa charge de lieutenant général du royaume prévue dans le testament de son frère, mais elle refusait à son fidèle La Rivière un titre qui aurait pu le conduire au sommet de l'État !

Gaston d'Orléans, convaincu de la duplicité de Mazarin et de la reine, avait exigé le retour du duc de Beaufort à la Cour et traité publiquement le cardinal de fourbe et la reine d'ingrate.

Finalement, Mazarin avait cédé et fait entrer La Rivière au Conseil royal comme ministre d'État, ce qui avait provoqué beaucoup de mécontentements.

Le seul échec du coadjuteur concernait le prince de Condé qu'il n'avait pu éloigner de la Cour. C'est que Louis de Bourbon avait compris durant les négociations de Saint-Germain que le Parlement prenait le chemin de renverser la royauté. Prince du sang, il ne voulait pas ébranler l'État, avait-il expliqué à Gondi. Et si les parlementaires poursuivaient leurs insolences, il les ramènerait à la raison, avait-il promis.

Gondi lui avait répondu que la faute en revenait au cardinal et que Paris serait un morceau de dure digestion à réduire par la force.

Cette réponse avait mis le Prince en colère :

— On ne prendra pas Paris par des mines et par des attaques, mais bien plus facilement si le pain manque huit jours !

— Cette entreprise pourrait recevoir des difficultés, avait ironisé le coadjuteur.

— Lesquelles ? Les bourgeois sortiront-ils de leurs boutiques pour livrer bataille ? avait plaisanté le Prince.

— Je reconnais qu'elle ne serait pas rude, monsieur, s'il n'y avait qu'eux...

— Qui sera avec eux ? Y serez-vous ?

Gondi ayant répondu évasivement, Condé avait insisté :

— Ne raillons point, seriez-vous assez fou pour vous embarquer avec ces gens ?

— Je ne le suis que trop, monsieur, avait avoué le coadjuteur.

— Vous vous engagez dans une mauvaise affaire, monsieur de Gondi, avait finalement assené Condé, fort sèchement.

*

En fin d'année, la ruine des finances provoqua une nouvelle querelle entre le Parlement et la Cour. Autour de Paris, les désordres causés par les gens d'armes étaient incessants. Les

troupes vivaient sur la campagne et ravageaient sans vergogne. Il aurait fallu six cent mille livres pour assurer leur subsistance et la reine assurait ne pas les avoir. Afin d'y remédier, le surintendant avait proposé un traité affermissant la taille avec trois sols de remise par livre, contre les cinq sols proposés auparavant par M. d'Émery, mais, malgré cette modération, la Cour des aides avait interdit sous peine de mort de donner l'impôt aux partisans.

L'argent devenait donc de plus en plus rare. Le 9 décembre, les officiers de la maison du roi n'eurent point de table, car la reine ne payait plus leur nourriture. Et quand le roi voulut emprunter, Gondi enflamma les curés de Paris qui prêchèrent contre l'usure.

À ce désordre des hommes s'ajouta celui des éléments. Le 21 novembre de grandes neiges couvrirent la ville. Le samedi 19 décembre, le vent du nord souffla avec une violence inconnue apportant un effroyable gel. Le lundi, la neige se mit à nouveau à tomber et il gela toute la semaine de Noël.

Aux Halles de Paris, le prix du setier de froment grimpait chaque jour. Le peuple était affamé. Avant Noël, circula la rumeur que la reine allait se venger des Parisiens. *Il n'y avait point de rues ni de places publiques qui ne fussent remplies de placards diffamatoires. Il y avait un poteau au bout du Pont-Neuf qui, tous les matins, se trouvait rempli de vers satiriques où le respect dû aux personnes royales était impunément violé*¹⁴⁸.

La royauté se révélait chaque jour plus faible, les princes s'agitaient, le Parlement frondait l'autorité de l'État. *La France était dans un tel état qu'il était impossible qu'elle pût subsister longtemps.*

148 Écrivit Mme de Motteville.

Le mercredi 6 janvier 1648, jour des Rois, un garde du corps du petit Louis XIV se présenta à six heures du matin au domicile de Jérôme¹⁴⁹. Le Féron, le prévôt des marchands de Paris. Il apportait une lettre. Le Féron, qui venait de se lever et sortait à peine de sa chaise percée, lut la missive en passant de la stupéfaction à l'épouvante :

*À nos très chers les prévôts des marchands et échevins de notre bonne ville de Paris,
Très chers et bien-aimés,*

Étant obligé, avec un très sensible déplaisir, à partir de notre bonne ville de Paris cette nuit même, pour ne pas demeurer exposé aux pernicieux desseins d'aucuns officiers de notre cour de parlement de Paris, lesquels ayant intelligence avec les ennemis de l'État, après avoir attenté contre notre autorité...

Après une seconde lecture pour être certain d'avoir bien compris, le prévôt resta un long moment pétrifié tant cette nouvelle s'avérait incroyable. Le roi avait quitté Paris ! Pourtant, la veille encore, lui-même avait rencontré la reine qui l'avait assuré que les rumeurs sur le départ de la Cour se révélaient sans fondement.

Ayant enfin repris ses sens, d'un ton haché, mal assuré, Le Féron posa quelques questions au garde.

— La reine a fêté les Rois, monsieur, répondit le soldat. Puis elle a couché Sa Majesté et son frère, mais à trois heures du matin elle les a fait lever et les a conduits au jardin du Palais-Royal. Des carrosses les attendaient, sous la surveillance de M. Guitaut, le capitaine des gardes, et de M. de Comminges, son lieutenant. Les voitures se sont rendues au Cours-la-Reine¹⁵⁰ rejoindre celle de Mgr Mazarin. Monsieur et Mgr le prince de Condé sont ensuite arrivés avec leur famille ainsi que les personnes les plus considérables de la Cour. À cette heure, ils ne doivent plus être très loin du château neuf de Saint-Germain qu'ils trouveront vide et sans feu. Excusez ma franchise, monsieur le prévôt, mais j'ai entendu dire qu'à compter d'aujourd'hui, la ville allait être l'objet de la colère du roi.

*

Dans le désespoir et la confusion, Le Féron se fit rapidement habiller et se rendit à l'Hôtel de Ville. Bien qu'il fasse encore nuit, l'information se répandait déjà à toute allure. Des groupes d'hommes et de femmes parlaient à voix basse, comme frappés de stupeur. D'autres pleuraient, ou se lamentaient. Quelques-uns, encore, chargeaient leurs biens sur des mules ou dans des carrioles. Ceux-là avaient décidé de fuir la capitale, devinant les désordres qui ne manqueraient pas de se produire. En les voyant, Le Féron pensa qu'il fallait ordonner la fermeture des portes de la ville, sinon un exode général viderait la capitale et il n'y aurait plus personne pour la défendre quand les troupes du prince de Condé apparaîtraient.

Il trouva l'Hôtel de Ville en émoi. Les conseillers et les gens du corps de ville qui arrivaient peu à peu se sentaient perdus. Certains assuraient que le roi n'était pas parti mais marchait déjà sur le Palais de justice avec huit mille chevaux, piquiers et Suisses pour

arrêter les conseillers les plus insolents. Ce n'était qu'une fausse rumeur, car, très vite, la fuite de la Cour fut confirmée. Le Palais-Royal était fermé et abandonné.

*

À sept heures, Le Féron envoya quérir les échevins manquants et réunit le corps de ville à huit heures pour leur lire la lettre du roi, ainsi que deux autres courriers tout juste arrivés, l'un du duc d'Orléans et l'autre du prince de Condé. Il convoqua aussi les capitaines et colonels des archers et arbalétriers pour que les bourgeois prennent les armes afin d'empêcher le moindre désordre et veiller à ce que ni armes ni bagages ne sortent de la ville. Ensuite, avec une délégation d'échevins, il se rendit au Parlement. Il n'était pas dix heures et le tocsin retentissait maintenant dans plusieurs églises. En franchissant le pont Notre-Dame en chaise à porteurs, le groupe de notables fut arrêté par un attroupement qui écoutait un chanteur de rue accusant Mazarin d'avoir enlevé le jeune Louis XIV :

*Nuitamment, ce perfide,
A enlevé le Roy ;
Le cruel mérite
D'être mis aux abois.
Faut sonner le tocsin,
Din din !
Pour prendre Mazarin !
Mettez-vous sur vos gardes,
Chargez bien vos mousquets ;
Armez-vous de hallebardes,
De piques et corselets.
Faut sonner le tocsin !
Din din,
Pour prendre Mazarin !*

La foule autour reprenait en cœur :

*Faut sonner le tocsin !
Din din,
Pour prendre Mazarin !*

Décidément, les Parisiens ne pensent qu'à chanter et à persifler, même dans les situations les plus graves, raga le prévôt des marchands.

Au Parlement, on l'attendait. Dans la Grand-Chambre, on parlait déjà de mettre Paris en défense. Sans attendre, des bourgeois s'étaient d'ailleurs saisis de la porte Saint-Honoré. D'aucuns, bien informés, rapportaient que le prince de Condé avait assuré la reine qu'il prendrait Paris en quinze jours ; d'autres avaient entendu M. Le Tellier, ancien procureur du roi au Châtelet et bon connaisseur des problèmes de ravitaillement, affirmer que la fermeture des marchés affamerait vite la capitale.

Le Parlement ordonna à son tour aux bourgeois de prendre les armes et de fermer les portes de la ville.

*

Au Temple, le comte de Bussy, revenu d'Autun, apprit très tôt le retrait de la Cour. Condé était parti, le siège de la ville allait commencer, et lui, fidèle du prince, serait certainement arrêté à la demande de la famille de Mme de Miramion. Il remplit donc ses malles et quitta sa maison. La porte du Temple étant déjà close, il se précipita à la porte

Saint-Martin qu'il trouva heureusement encore ouverte. Son carrosse fila à grand train vers Saint-Germain.

*

Ce fut la cuisinière de Gaston, de retour de la boulangerie avec du pain frais, qui annonça à son maître la fuite du roi. Tilly se rendit aussitôt chez Séguier, où il apprit que le chancelier était parti. Il essaya d'en savoir plus au Palais-Royal, mais tout était fermé. On lui confirma seulement le départ du roi vers Saint-Germain. Il rentra chez lui en ne sachant que faire. Rejoindre la Cour ? Il n'en avait pas reçu l'ordre et que ferait-il à Saint-Germain ? De surcroît, il refusait de laisser Armande seule. Aussi décida-t-il d'attendre.

*

Le lendemain, un lieutenant des gardes du corps du roi vint au Parlement déposer une lettre de cachet par laquelle Sa Majesté ordonnait aux parlementaires de se rendre à Montargis y attendre ses ordres. Le Parlement, déterminé à ne pas obéir, rendit la lettre au lieutenant et en donna une pour la reine où il lui demandait, respectueusement, de nommer ses membres accusés d'avoir intelligence avec les ennemis de l'État. La majorité des parlementaires souhaitant l'accommodement, ils envoyèrent une députation à Saint-Germain, mais la reine refusa de la recevoir. Aussi, en soirée, la rébellion prit-elle le dessus sur la conciliation.

Deux jours après le départ de la Cour, le Parlement déclara la ville fermée et le cardinal Mazarin ennemi du roi et de l'État, et perturbateur du repos public. Un décret enjoignit à tous les sujets du royaume de lui courir sus. Il fut décidé en outre que le prévôt des marchands lèverait quatre mille chevaux et dix mille hommes de pied. Dans ce but, chaque conseiller promit de donner cinq cents livres et exigea que chaque porte cochère paye cinquante écus.

Ce soir-là, l'avocat Charles Régus – le futur mari d'Angélique – vint voir Armande et Gaston. Il leur annonça savoir de source sûre que le duc d'Elbeuf avait quitté la Cour pour venir offrir ses services aux magistrats, et que le duc de Bouillon, resté à Paris, s'était aussi déclaré en faveur du Parlement. On murmurait que d'autres grands envisageaient la rébellion, malgré les dix mille soldats placés par le prince de Condé autour de Paris pour arrêter les convois de nourriture.

Mais ce n'était pas seulement dans ce but que M. Régus était venu. Il voulait prévenir Gaston que Broussel, le coadjuteur, et quelques autres conseillers radicaux, proposeraient le lendemain aux chambres du Parlement de réactiver la taxe de Corbie, impôt décidé en 1636 pour lever une armée afin d'arrêter les Espagnols, après la défaite du même nom. Chaque conseiller, président et maître de requêtes devrait payer cinquante mille livres.

Gaston ne possédait que quelques milliers de livres ! Si on l'imposait d'une pareille somme, il devrait vendre tout ce qui avait de la valeur chez lui, ses plus beaux habits et ceux d'Armande, ses bijoux, ses meubles, ou s'endetter encore. Déjà, dans la journée, le quartenier et le colonel du quartier avaient exigé de lui qu'il participe aux compagnies de gens de guerre. Accepter signifiait qu'il se battrait contre les troupes royales, si celles-ci investissaient la ville. Une posture inconcevable.

Le samedi, tourmenté à l'extrême, Gaston se rendit au Palais de justice pour avoir confirmation de la fameuse taxe. La Grand-Chambre était pleine aussi dut-il patienter dans la grande galerie, comme des centaines d'autres Parisiens, et écouter les débats par la porte ouverte.

On y lut une lettre du roi envoyée au gouverneur de Paris qui lui commandait d'obliger les parlementaires à se rendre à Montargis. À la fin de cette lecture, le corps de ville et tous les colonels et capitaines de quartiers jurèrent de s'unir pour la défense commune. Il fut décidé que tous les bourgeois porteraient les armes.

De multiples rumeurs circulaient : on assurait que le prince de Conti et M. de Longueville étaient bien disposés envers le Parlement, que M. de La Rochefoucauld avait écrit en ce sens à Mme de Longueville, laquelle s'était rangée au côté des Parisiens. Ces derniers caquets rassuraient : la reine ne les affamerait pas si des princes et des princesses demeuraient dans la capitale.

Sans attendre la fin de la séance tant il était excédé d'une telle inconscience, Gaston sortit se calmer. Le ciel était sombre. Il tombait un mélange de pluie et de neige et il resta un long moment à l'abri, en haut du grand escalier du Palais, d'abord à enfiler ses gants épais, puis à méditer en regardant vaguement l'agitation des lieux. Les braiments des mules qui attendaient leurs maîtres se succédaient par vagues. On avait construit un vaste abri de fortune en planches pour protéger les chaises à porteurs. Les valets s'étaient regroupés autour de braseros fumants, avec les palefreniers et les cochers ayant délaissé les carrosses. Gaston songea à la Seine aperçue en venant, noyant déjà presque tout le port de la Grève. Si la pluie continuait ainsi, la rivière envahirait les rues. Ce serait une nouvelle infortune pour les habitants.

Il devinait comment l'insurrection allait finir. Déjà, il ne rentrait plus ni blé ni fourrage en ville. Dans huit jours, la famine ferait des ravages. Dans quinze, on trouverait les premiers cadavres de femmes et d'enfants gisant dans les rues. Gaston avait quatorze ans lors du siège de La Rochelle, et il s'en souvenait trop bien ; presque tous ses habitants étaient morts. Si les échevins n'arrivaient pas à maintenir l'ordre, les gens tueraient pour voler leur voisin. Les plus affamés mangeraient les chiens et les rats, peut-être les femmes ou les enfants. Des milliers de truands sortiraient de la cour des Miracles, pillant les habitations abandonnées et tuant sans préférence politique. Sans doute, les plus audacieux tenteraient-ils des sorties. Celles-ci seraient vaines, les fuyards se voyant massacrés par les troupes allemandes ou pendus. Pris au piège, les frondeurs les plus extrêmes assassinaient au moindre prétexte ceux restés fidèles au roi. Viendrait le retour de la sauvagerie de la Ligue, lorsque les Seize faisaient régner la terreur. Dans un mois ou deux, après cinquante ou cent mille morts, Paris se rendrait, et Condé ferait rouer et pendre les responsables de la rébellion.

Il devait quitter cette ville avant qu'elle se transforme en charnier. Puisqu'il était sans obligation, rien ne l'empêchait de partir pour Mercy rejoindre Louis. Mais encore fallait-il sortir de la prison qu'était devenue la capitale.

*

Il lui faudrait une voiture. Un vieux carrosse avec deux chevaux ferait l'affaire puisqu'ils seraient seulement quatre à l'intérieur : Armande, lui, et les femmes de chambre, les laquais gardant la maison. Sauf si une femme de chambre voulait rester ou si François désirait les accompagner. Mais comme les voitures étaient fouillées par la milice, il ne pourrait rien emporter. De surcroît, pour sortir de la ville, un laissez-passer ou un passeport s'imposait. Comment l'obtenir ?

Au lieu de le décourager, ces difficultés l'aiguillonnèrent. Il s'enroula dans son manteau et descendit prudemment les marches glissantes. En se dirigeant vers son cheval sous l'abri,

il remarqua que l'eau des abreuvoirs gelait. Cet hiver serait terrible.

Il décida de se rendre au Grand-Châtelet. La Goutte connaissait peut-être des gardes aux portes susceptibles de le laisser sortir plus facilement.

Là-bas, il n'y avait pas grand monde. Exempts et sergents semblaient avoir disparu. En cherchant, il trouva La Goutte se morfondant dans une salle sombre. En compagnie de quelques archers, il faisait cuire des châtaignes à l'âtre d'une cheminée. Gaston lui fit signe de le rejoindre et ils montèrent dans la tour d'angle où le procureur avait gardé un cabinet de travail, même s'il ne l'utilisait plus beaucoup ces temps-ci.

— Comment ça se passe ici, compagnon ? s'enquit Tilly en chemin.

— Pas bien, monsieur. Depuis le départ du roi, MM. Aubray et Tardieu ne sont plus venus. Les chambres n'ont pas siégé vendredi, et il n'y a pas eu d'exécution. La justice est suspendue et on est livrés à nous-mêmes.

Gaston ne dit rien un moment, puis il lâcha à mi-voix.

— Je veux quitter Paris avec mon épouse, tu as une idée pour nous aider ?

— Allez-vous à Saint-Germain, monsieur ?

Tilly sentit le reproche dans le ton de la question. La Cour et la reine étaient détestées par tout le monde, même au Châtelet.

— Non. J'irai chez M. Fronsac, à Mercy. Veux-tu nous accompagner ?

L'archer ne répondit pas de suite. Il devinait lui aussi que les choses iraient de plus en plus mal à Paris. Quand ils atteignirent le grand corridor où se trouvait le cabinet du lieutenant civil, il répondit :

— Je veux bien, monsieur. Nous n'avons pas beaucoup de nourriture chez nous, ainsi je pourrais tout laisser à ma sœur.

— C'est donc décidé.

Ils entrèrent dans le cabinet de Gaston. Si sombre qu'il alluma une des lanternes avec son briquet. La salle était glaciale.

Il s'assit à sa chaise, laissant un tabouret à La Goutte qui préféra pourtant rester debout, sautillant d'un pied sur l'autre pour se réchauffer.

— Il me faut un carrosse, des chevaux, un passeport, énuméra Tilly avec les doigts de sa main gauche. Et trouver un moyen de faire sortir mes biens.

— C'est impossible, monsieur ! fit La Goutte, en secouant la tête. Toutes les voitures sont fouillées aux carrefours où sont tendues les chaînes, et la racaille s'attaque aux carrosses s'ils transportent des malles.

— En venant, j'ai vu un chariot de futailles devant la rôtisserie de la *Tête-Noire*. Personne ne s'intéressait à lui.

— Et alors ?

— Je vais acheter un chariot et cinq ou six barriques. Je le rentrerai dans ma cour. L'appartement du premier étage est occupé par une veuve et ses enfants, ils ne me dénonceront pas, pas plus que le concierge. Dans la nuit de demain, je chargerai tout ce qui a de la valeur dans les fûts. Et ce chariot passera partout sans qu'on l'examine.

— C'est possible, dit La Goutte, songeur, mais comment sortira-t-il de Paris ?

— Je vais faire écrire un laissez-passer à Dreux d'Aubray. Il s'agira d'aller chercher du guinguet aux vignobles de Ménilmontant.

— Qui le conduira ?

— Toi, avec un camarade qui accepterait aussi de partir.

— Je connais un tonnelier, derrière Saint-Sulpice, qui pourrait vous vendre chariot et barriques pas cher, s'enflamma La Goutte, maintenant séduit par l'idée. Je peux m'en occuper.

— Fais-le maintenant, la Seine monte vite et je ne sais si nous parviendrons encore à passer les ponts demain. Je vais t'écrire un mot pour mon épouse. Elle te remettra deux mille livres. Ça devrait suffire pour un chariot, deux mules et six barriques.

— Comptez plutôt quatre mules, monsieur. Avec la pluie, la neige, la boue...

— Tu as raison.

Gaston tailla une plume et rédigea une courte lettre.

— Reviens avec le chariot et rentre-le dans ma cour. Tu diras au concierge que ce sont mes ordres. Mais... j'y pense, crois-tu que François Desgrais accepterait de venir avec nous ?

— Peut-être, il n'a pas de famille, que des maîtresses !

— Va le voir, et sonde-le. Si j'ai mon passeport, nous partirons la nuit prochaine.

149 Son prénom était en fait Hiérosme.

150 Le Cours-la-Reine permettait de sortir par la porte de la Conférence, au bout du jardin des Tuileries.

Gaston se rendit au petit archevêché. Dans son esprit roulaient quantité de questions et souvenirs. Il connaissait Gondi depuis qu'il avait douze ans. Ils s'étaient souvent opposés au collègue de Clermont, le futur coadjuteur ayant été l'ami de Louis plus que le sien. Il n'ignorait rien de son ambition insatiable, de son manque de scrupule, de son imagination féconde. Tout était bon chez lui pour parvenir à ses fins, notamment la religion et les femmes. Gaston désapprouvait les intrigues qu'il menait avec Fontrailles et Montrésor, les princes qu'il corrompait, les pamphlétaires qu'il payait pour attaquer la reine. Et pourtant, confusément, il gardait intacte son amitié envers Don Moricaud.

Il espérait juste que celui-ci lui conservait aussi la sienne, car il allait lui réclamer un grand service.

La pluie redoublait et l'eau avait encore monté. Entre deux maisons du Pont-au-Change, il aperçut la Seine, sombre et boueuse, qui charriait des troncs d'arbre. Plusieurs moulins flottants avaient déjà été emportés. Dans la Cité, les rues étaient inondées de plus d'un pouce. La cour du petit archevêché était aussi couverte d'eau. On entendait la rivière gronder, menaçante, toute proche. Malgré l'eau, la cour débordait de voitures et de montures et Gaston eut du mal à trouver quelqu'un pour s'occuper de son cheval. Un valet l'introduisit enfin auprès de l'intendant qui se trouvait dans l'antichambre.

Tilly lui déclina son identité. Le maître d'hôtel l'écouta sans dissimuler qu'il lui faisait perdre son temps.

— Beaucoup de monde attend pour rencontrer monseigneur, répondit-il d'un ton las. Même M. de Bouillon patiente en ce moment dans la grande salle, alors que monseigneur n'aura peut-être pas le temps de le voir... En outre, si l'eau monte encore, nous devons déplacer tous les meubles à l'étage et les entretiens seront reportés à demain...

Une vraie fin de non-recevoir.

Gaston, peu patient, n'hésitait pas à forcer les portes. Mais au bas de l'escalier qui conduisait à l'appartement du coadjuteur se tenait une vingtaine de gentilshommes solidement armés avec, à leur tête, M. de Bragelonne. Il n'avait donc aucune chance. En cette période de rébellion générale, il ne pouvait en outre utiliser sa position.

Il tentait de contenir sa rage quand il aperçut l'abbé Ménage en train de se rendre dans la grande salle. Il le héla.

— Monsieur de Tilly ! Venez-vous, vous aussi, proposer vos services à monseigneur ? sourit le prêtre, avec une ombre de malice.

— Pas vraiment, monsieur l'abbé. Il s'agit d'une affaire personnelle, et très urgente. Avez-vous un moyen de prévenir M. de Gondi que je souhaite le voir ? Je ne serai pas long.

Le visage de Ménage se referma.

— Je crains que ce ne soit pas possible, monsieur de Tilly. M. le coadjuteur est en réunion avec M. Broussel et d'autres conseillers. Il doit ensuite recevoir M. de Bouillon, puis MM. Fontrailles et Montrésor, et après encore M. le duc d'Elbeuf... Nous attendons, un peu plus tard, M. de Beaufort, murmura-t-il pour conclure.

Beaufort ! Le duc était donc de retour ! Il ne manquait plus que *le roi de Paris* pour que le désordre soit complet ! songea Gaston, affligé.

— Je vous en prie, dites seulement à M. de Gondy que je suis là ! Nous nous sommes connus au collège. Je suis son plus vieil ami, rappelez-le-lui ! J'ai besoin de le voir, en souvenir du passé !

Après une brève hésitation, l'abbé hocha la tête.

— Monsieur Rousseau, ordonna-t-il sèchement à l'attention de l'intendant (qu'il détestait), accompagnez M. de Tilly dans la grande salle. Je reviendrai dans un moment lui dire ce qu'il en est.

*

Une magnifique flambée réchauffait la grande salle, pleine de monde. Les bancs, les chaises et les fauteuils étant tous occupés, beaucoup de visiteurs se tenaient debout. Deux laquais servaient vin chaud et pâtés de volaille. Gaston balaya la pièce des yeux, plusieurs personnes le considérèrent aussi avec surprise, d'autres avec intérêt. Il reconnut des conseillers du Parlement et de la Cour des aides, des procureurs, des avocats, mais peu de gentilshommes. Lui-même se rapprocha de la cheminée, adressant juste un signe de politesse au marquis de Fontrailles, qui était en compagnie du marquis de Sévigné et du comte de Montrésor.

Le sol était sale, couvert de boue et de crotte. Deux chiens sommeillaient près de l'âtre. Il tenta de faire sécher son manteau devant les flammes. Il aperçut alors Guy Joly, qui l'ignora, puis Robert Miron, le colonel du quartier de Saint-Germain-l'Auxerrois, en compagnie d'un autre conseiller. Celui-ci se leva pour, amicalement, le saluer. Par courtoisie, il ne lui posa aucune question. Chacun venait ici au gré de ses propres intérêts et n'avait aucune envie de les étaler devant les autres. Dans un coin riaient joyeusement l'abbé de Marigny, Jean-François Sarrasin et le baron de Blot.

Il allait s'approcher pour les écouter quand on lui porta un verre de vin qu'il avala d'un trait. Il prit aussi le pâté qu'on lui proposait. Il était affamé, n'ayant rien mangé depuis le matin.

Gondy le recevrait-il ? Et signerait-il un passeport ?

Soudain, l'abbé Ménage fut à son côté.

— Monsieur de Tilly, venez avec moi, dit-il à voix basse. Vous aurez droit à trois minutes.

*

Ils empruntèrent l'escalier. Au palier, ils entrèrent dans l'antichambre de l'appartement du coadjuteur. OÙ patientaient une dizaine d'hommes solidement armés. Ménage les ignora et ils passèrent dans la bibliothèque.

Paul de Gondy, habillé en cavalier avec épée à poignée d'argent, toujours aussi foncé de peau et aussi crépu sous son chapeau emplumé, l'attendait debout, près de la fenêtre.

— Il fait un temps abominable, n'est-ce pas, Gaston ?

— La Seine monte vite, monseigneur. Elle submerge déjà les quais.

— Comme la colère des Parisiens contre le Mazarin, sourit le coadjuteur.

Ménage était resté. Il attendait et écoutait. Le secrétaire n'ignorait rien de ce que faisait son maître.

— Vous vouliez me parler, Gaston ? Je vous écoute, je n'ai guère de temps.

— J'ai besoin d'un passeport pour quitter Paris, avec ma femme.

Gondy plissa les yeux en l'examinant. À travers sa myopie, il cherchait à deviner l'expression de son interlocuteur.

— Je croyais que vous veniez pour me rejoindre... Le prince de Conti l'a fait, Elbeuf et Bouillon aussi, Longueville de même. Beaufort sera là bientôt, pourquoi pas vous ?

— Et Mgr le prince de Condé ? s'enquit Gaston.

— Il aurait pu ! Je crois qu'il déteste le ministre plus que tous les autres ! Mais il m'a dit qu'il refuse de participer à une *guerre de pots de chambre*. Il a tort !

— Quel sera le rôle de M. de Conti, face à son frère ?

— Généralissime. Beaufort, Bouillon et Longueville seront ses généraux. Ce sont des hommes de valeur, réputés pour leur capacité à faire la guerre. Et j'espère bien que Turenne, le frère de Bouillon, nous rejoindra à son tour.

— Ce n'est plus le roi qui nomme les généraux en France ? persifla Gaston.

Le coadjuteur sourit à la pique.

— Non, c'est moi ! Je pourrais vous nommer colonel, car vous le méritez. Alors, votre réponse ?

Gaston bouillait de constater tant d'inconscience.

— Je ne sors pas d'une maison illustre comme vous, monsieur de Gondi, mais dans ma famille personne ne s'est jamais rebellé contre le roi¹⁵¹, déclara-t-il d'un ton saccadé.

Le coadjuteur devint gris sous le trait. Pourtant, à peine avait-il parlé que Tilly regrettait déjà ses mots blessants. Il songea qu'il avait sottement gâché ses chances.

— Je ne me rebelle pas contre mon roi, Gaston, mais contre un gremlin de Sicile, répliqua l'autre en le tutoyant sous le coup de l'émotion.

— Le roi est avec ce gremlin, la reine a fait de ce gremlin son ministre, et cela me suffit... répliqua Tilly.

— Votre père aurait-il dit cela de Concini ? s'enquit Gondi, qui savait comment ce dernier était mort.

Gaston resta silencieux.

— Allez-vous rejoindre la Cour à Saint-Germain ? s'enquit alors le coadjuteur en lui tournant brusquement le dos, comme pour regarder la pluie tomber.

— On ne me l'a pas ordonné, mais si on l'avait fait, j'aurais obéi. Ce passeport servira donc seulement à rejoindre Louis à Mercy.

Gondi se retourna. Il souriait maintenant.

— Dans tous les cas, je t'aurais donné ce passeport, Gaston. J'ai trop d'amitié, de respect... et d'admiration pour toi. Je regrette sincèrement que nous ne soyons pas dans le même parti.

— Je le regrette aussi, Paul, mais il y aura d'autres occasions, fit Tilly, soulagé.

Un voile passa sur le visage du coadjuteur.

— Peut-être... ou peut-être pas...

Brusquement, la gorge nouée, ils s'accablèrent avec effusion. Gaston avait deviné que Paul de Gondi n'était pas aussi assuré qu'il voulait le paraître. Leur querelle était éteinte et ils retrouvaient leur ancienne amitié. Celle du collège de Clermont, du temps de l'enfance.

Ménage s'était déjà assis à une table et rédigeait déjà le précieux sauf-conduit.

151 « Je sors d'une maison illustre en France et ancienne en Italie », disait toujours Gondi.

Dans la cour du petit archevêché, l'eau atteignant les dernières marches du perron, on déchargeait des planches d'un chariot pour construire une passerelle afin d'entrer à pied sec. Gaston eut du mal à atteindre le pont Notre-Dame, plusieurs rues étant couvertes de près d'un pied. Il parvint quand même à traverser la Seine et, ayant trouvé le lieutenant civil Dreux d'Aubray chez lui, lui expliqua qu'il partait et avait besoin d'un laissez-passer afin de transporter du vin. Aubray le lui délivra sans discuter et lui confia songer à rejoindre la Cour.

Dans la soirée, La Goutte fit entrer dans la cour des Tilly un chariot avec six futailles. Gaston l'attendait avec inquiétude mais le sergent avait mis beaucoup de temps à venir, à cause des rues inondées du quartier de l'Université. Comme tout le monde avait soupé, la cuisinière lui prépara une épaisse bouillie d'avoine agrémentée d'un morceau de lard.

Un peu plus tôt, Gaston avait expliqué aux domestiques sa décision en leur laissant le choix entre rester ou partir. Le valet avait annoncé qu'il resterait, à cause de sa mère ; la cuisinière aussi. Gaston leur avait donc confié la maison. Durant le mois écoulé, Armande avait acheté huit boisseaux de froment que l'on pouvait cuire en pain, et de l'orge qui pouvait être mangé en bouillie. De quoi, en se rationnant un peu, nourrir deux personnes durant deux mois. Il y avait aussi un tonnelet de lard, des saucisses, du vin et du bois dans la remise de la cour. En vivant dans une seule pièce, les deux domestiques pourraient se chauffer et cuisiner. D'ici le printemps, promit Gaston, tout serait terminé. En bien ou en mal.

Il leur recommanda aussi de sortir le moins possible, sauf pour aller prendre de l'eau aux fontaines. Et, surtout, de se barricader.

Ensuite, avec La Goutte, et sous la direction d'Armande, tout le monde prépara ce qui avait de la valeur afin de l'entreposer dans les futailles.

*

Le lendemain – dimanche 10 janvier –, il pleuvait toujours quand Gaston descendit dans la cour. Il constata en revanche avec satisfaction qu'il n'y avait pas d'eau dans la rue de la Verrerie. Il sortit et se renseigna auprès de quelques marchands en train d'ouvrir leurs volets. L'un d'eux lui apprit que, devant l'Hôtel de Ville, la Seine recouvrait tout et qu'on circulait en barque sur la place de Grève. Un autre lui affirma que le quartier de l'Université était entièrement inondé. L'eau serait même montée jusqu'au Palais-Royal, assuraient certains. Il se murmurait encore que M. de La Rochefoucauld était arrivé dans la nuit pour se mettre aux ordres du Parlement. Chacun jurait que le prince de Conti et le duc de Longueville allaient rentrer et soutiendraient les Parisiens dans leur querelle contre le gremlin de Sicile.

Gaston prévint Armande qu'elle se rendrait sans lui à la messe avec ses domestiques, ayant trop à préparer en vue du départ ; qui plus est, il n'était pas fâché d'éviter cette corvée ! Il se rendit à cheval rue Saint-Martin, devant le cimetière Saint-Nicolas. À côté d'une hôtellerie se trouvait le loueur de carrosses à l'enseigne de Saint-Fiacre. L'endroit était fermé le dimanche, mais Jacques Sauvage, le patron, connaissait Tilly et le reçut dans sa chambre.

— Monsieur Sauvage, j'ai besoin d'un carrosse aujourd'hui même. Je peux vous

l'acheter si vous ne voulez pas me louer.

— Quel genre de carrosse et combien de chevaux voulez-vous ? demanda le loueur, avec suspicion.

— Nous serons quatre, avec deux cochers. Je veux quatre chevaux, mais une vieille voiture pourrait faire l'affaire.

— Où allez-vous, monsieur de Tilly, personne ne peut sortir de Paris ? fit Sauvage avec méfiance. Vous savez que je suis quartenier et que j'assure la garde de la porte Saint-Martin tous les jeudis.

— Je dois me rendre en Normandie pour M. de Longueville. Voici le passeport que vient de me faire le coadjuteur...

Sauvage prit le document que Gaston lui tendit et le lut.

— Béni soit notre coadjuteur ! dit-il, quand il eut terminé. Venez avec moi, je vais vous aider à choisir.

Par chance, Tilly était tombé sur un frondeur !

Le loueur disposait d'une vingtaine de carrosses dans sa remise. Gaston en retint un, assez ancien mais solide, qu'il obtint contre trois cents livres. Sauvage lui proposa d'honnêtes chevaux à cent livres pièce.

— Sept cents livres, et je vous reprendrai le tout pour six cents si vous me le ramenez.

— Topons là. Vous conduirez le carrosse chez moi, rue de la Verrerie. Je le veux pour quatre heures. Je vous paierai à ce moment-là.

Une idée lui ayant traversé l'esprit, il ajouta :

— Vous peindrez sur une portière les faisceaux de verges d'or et la hache d'armes de la prévôté.

Quels que soient les troubles dans Paris, la prévôté de l'Hôtel restait une institution redoutée. Les lettres patentes de 1530, qui voulaient que ceux usant de rébellion ou de résistance contre le prévôt soient pendus et étranglés, et ce sans appel ou murmure, n'étaient certes plus appliquées, mais la crainte toujours là si on voyait la hache d'armes de la prévôté. Même si le roi n'était plus à Paris, personne ne remettait en question son pouvoir.

L'autre s'engagea et Gaston repartit pour la rue des Quatre-Fils. À l'étude Fronsac, il raconta au notaire qu'il allait retrouver son fils à Mercy. Il pouvait lui porter une lettre, ou tout autre chose, et lui conseilla d'aller lui aussi obtenir un sauf-conduit auprès du coadjuteur et de les rejoindre.

— Ça me serait difficile, Gaston. J'ai toujours soutenu M. Le Féron et les échevins. Mon départ serait considéré comme une trahison.

— Dans quelques jours, il n'y aura plus d'ordre, plus de police, plus de justice, monsieur Fronsac. Songez-y !

— Je le sais déjà, fit tristement le vieil homme. Mon beau-père, Louis Charreton, avait vingt ans en 1590. Il m'a raconté ce qui se passait sous la dictature de la Ligue. J'ai bien peur que tout recommence. Jamais je n'aurais imaginé que les choses tourneraient ainsi ! Pourquoi Mazarin ne s'est-il pas accommodé avec Molé ? Ce que demandaient les parlementaires : des impôts justes, des dépenses contrôlées, le droit à ne pas être emprisonné sans raison... Tout cela n'avait rien d'inacceptable !

— Sans doute, mais la reine défend aussi le trône de son fils contre les factieux qui voudraient imiter ce qui se passe en Angleterre.

— Croyez-vous que les choses iront jusque-là ?

— Je ne le souhaite pas. Mais cela pourrait arriver... Vous devez vous protéger, je vous en conjure !

Le vieux notaire grimaça.

— L'étude ne risque rien. J'ai engagé trois solides gaillards pour assister les frères Bouvier... Néanmoins...

— Néanmoins ?

— Pouvez-vous faire sortir des valeurs avec vous ?

Gaston raconta comment il comptait s'y prendre afin d'emporter ses biens.

— Auriez-vous de la place pour un coffre, dans vos barriques ?

— De l'or ?

— Oui. J'ai ici deux cent mille livres, en louis et en pistoles, qui ne sont pas à moi. Depuis hier, on taxe les maisons, et ceux qui ne veulent pas payer sont fouillés et saisis. Je crains que bientôt ce moyen ne se généralise. Ce serait terrible qu'on saisisse cet argent qui ne m'appartient pas.

— Pouvez-vous le porter chez moi avant quatre heures¹⁵², dans de petites boîtes ou des sacs, de manière à ce qu'on ne se doute pas qu'il s'agit d'or ?

— Oui, les frères Bouvier s'en chargeront.

Ils s'accolèrent après que M. Fronsac eut rédigé une lettre pour son fils. Gaston salua aussi Mme Fronsac, qui le considérait comme un de ses enfants, puis fit d'ultimes recommandations aux frères Bouvier avant de s'en aller.

Il avait prévu aussi de se rendre chez Gédéon Tallemant, auquel il devait rembourser une partie de son prêt le mois suivant. Il tenait à le prévenir qu'il ne serait pas à Paris, donc qu'il ne s'inquiète pas pour l'échéance. Seulement, Gédéon habitait désormais au Pré-aux-Clercs, à l'extrémité du faubourg Saint-Germain, et le quartier était sous l'eau. Il décida d'aller seulement à la banque Tallemant, rue des Petits-Champs.

Il y trouva le frère de Gédéon, fort abattu. On venait de le prévenir que des conseillers du Parlement préparaient un *Catalogue des partisans*¹⁵³ pour taxer les fidèles de Mazarin afin de financer la guerre contre la Cour. Heureusement, le banquier avait pu mettre à l'abri une grosse somme chez le beau-père de Gédéon, Antoine Rambouillet. Gaston lui remit une lettre pour son frère et se rendit rue des Blancs-Manteaux. Germain Gautier, qui s'occupait de la maison de Louis, l'assura avoir suffisamment de provisions. Il avait aussi renforcé toutes les fermetures et décidé de rester sur place pour empêcher que le logis ne soit mis à sac.

*

Gaston rentra chez lui midi passé. On l'attendait avec impatience. La Goutte, Desgrais et un jeune homme inconnu chargeaient les tonneaux avec François et son second valet. François lui présenta l'inconnu, un de ses cousins qui savait parfaitement conduire une voiture. Ce serait lui le cocher.

Armande avait déjà fait remplir plusieurs futailles avec des vêtements, la vaisselle d'argent et d'étain, les rideaux, tapis, courtepointes et toutes les pièces de tissu de la maison, ainsi que les tableaux, des miroirs et des armes. Bref, il ne restait rien dans le logis qui eût quelque valeur, sauf les gros meubles. Gaston demanda qu'on garde un peu de place pour des paquets arrivant un peu plus tard.

Au dîner, il expliqua les dernières lignes de son plan. La Goutte partirait à quatre heures et sortirait par la porte du Temple. C'était le chemin le plus rapide et Desgrais, qui

serait avec lui, connaissait quelques-uns des bourgeois de garde. Comme convenu, ils expliqueraient qu'ils allaient chercher du vin, présenteraient le papier du lieutenant civil et assureraient qu'ils reviendraient le lendemain. Gaston, en carrosse avec François et son cousin, prendrait une heure plus tard le même itinéraire. Ils avaient prévu de se retrouver non loin du gibet de Montfaucon.

— C'est un endroit sinistre, avait remarqué Armande avec inquiétude. On dit que ses sous-sols ne sont qu'un immense charnier.

Depuis le quatorzième siècle, on y exposait les corps pendus dans la capitale. C'était un grand bâtiment rectangulaire en pierre de taille construit sur une butte entre les faubourgs du Temple et les faubourgs Saint-Martin¹⁵⁴. Sur cette plateforme, à laquelle on accédait par un grand escalier, se dressaient seize énormes piliers de pierre hauts de trente pieds et liés entre eux à leur sommet par de fortes poutres. Des chaînes y étaient accrochées où l'on suspendait les corps, jusqu'à ce que les oiseaux les aient dévorés.

— En effet, madame, c'est plus que sinistre, confirma La Goutte, auteur de l'idée. Mais comme il n'y a rien ni personne aux alentours, sinon l'hôpital Saint-Louis, on ne nous remarquera pas. De plus, le gibet est situé au sommet d'une éminence et on aperçoit qui arrive à plusieurs lieues à la ronde. Enfin, sous la maçonnerie se trouve un espace rempli d'ossements à l'intérieur duquel on dissimulera le chariot.

— En cas de mauvais temps, on peut aussi s'y installer et faire un feu sans être vus, ajouta Desgrais. Mais rassurez-vous, on n'y a plus pendu personne depuis la Ligue¹⁵⁵.

— Nous n'y resterons pas, Armande, ajouta son mari. C'est La Goutte qui nous y attendra. Nous arriverons peu après lui et trouverons facilement dans les environs un moulin où passer la nuit.

Il se tourna vers l'exempt et le sergent.

— Si nous avons du retard ou rencontrons des difficultés pour sortir, vous nous attendrez un jour entier. Ensuite, vous vous rendrez seuls à Mercy. Pensez à emporter les flambeaux de résine que j'utilise la nuit.

— Il est temps de partir, annonça Desgrais. La Seine ne cesse de monter. Ce matin, on entrain en barque dans Notre-Dame... Demain, le voyage sera peut-être impossible.

Ils se signèrent et prononcèrent une courte prière.

*

Vers trois heures, ils virent arriver Guillaume et Jacques Bouvier. Gaston resta seul avec eux pour transporter une dizaine de coffrets de bois dans un tonneau. Heureusement qu'ils avaient pris quatre mules, songea-t-il. Ainsi, on ne remarquera pas trop le poids du chariot.

Enfin, à quatre heures, l'un des cochers de Sauvage apparut avec le carrosse. Gaston le paya de ses derniers écus, puis adressa d'ultimes recommandations à l'exempt et au sergent avant de les aider à sortir la charrette de la cour. Un pincement au cœur, il les vit s'éloigner avec sa fortune et celle de M. Fronsac. Comme il faisait déjà très sombre, allaient-ils réussir à passer la porte ? Pouvaient-ils être arrêtés en chemin par la garde bourgeoise, voire des pillards ? Cette heure de départ semblait la meilleure – il pleuvait et les rues étaient vides –, quant à Desgrais et La Goutte, il avait confiance en eux et n'aurait pu choisir mieux, mais que leur réservait le destin ?

*

Il soupira avant de demander au cousin de François de rentrer le carrosse dans la cour.

L'eau arrivait maintenant aux pieds des escaliers. Se presser s'imposait.

Remontant chez lui, Gaston rassembla les dernières armes : une carabine, trois épées et trois pistolets dont celui à quatre coups que Fronsac lui avait offert trois ans auparavant, une belle arme à deux platines à silex dont les chiens ciselés représentaient une nymphe affrontant un satyre. Les quatre canons courts pivotant deux à deux autour d'un axe, on pouvait tirer quatre fois d'un simple mouvement du poignet.

Il remit une vingtaine d'écus aux domestiques qui restaient, et ceux-ci descendirent les derniers bagages. Armande et les deux femmes de chambre, couvertes d'épais manteaux, s'installèrent dans le carrosse humide et glacial avec un panier de nourriture. Il les rejoignit. François alluma les lanternes de part et d'autre du siège et la voiture s'ébranla. Son cousin tenait les rênes.

Dans les rues désertes, malgré la pluie battante, il ne nota aucun bruit, sinon celui des éclaboussures des roues et du claquement des sabots. Les suspensions de cuir étaient si usées qu'elles provoquaient juste un faible soupir. Personne ne parlait dans la voiture qui remonta rapidement la rue Saint-Avoye jusqu'à la porte du Temple.

Gaston restait penché à une fenêtre, scrutant attentivement le chemin. Il y avait peu de lanternes allumées, sinon devant de rares cabarets. Plus il se rapprochait de la porte, plus sa tension grimpeait. Aucune lumière ne se distinguait devant lui, sinon celle de l'entrée de l'enclos du Temple.

Effectivement, devant la porte fortifiée il découvrit les grands vantaux de bois ferrés clos. Au bruit de la voiture, deux bourgeois en morion et corselet sortirent, mousquets et mèches allumées à la main. Un troisième les suivait avec une hallebarde et un pistolet à la ceinture.

Gaston les héla de la fenêtre :

— Pourquoi est-ce fermé ? Les portes ne sont closes qu'à neuf heures ! Où est votre capitaine ?

— Ordre de M. Le Féron. Toutes les portes de Paris sont closes. Le capitaine est à l'Hôtel de Ville.

Le cœur de Gaston cessa de battre un instant.

— Mais les portes étaient ouvertes cet après-midi ! protesta-t-il.

— Nous venons de recevoir l'ordre, monsieur. Rentrez chez vous, il y a couvre-feu dans une heure.

— Nous avons un passeport de M. le coadjuteur ! Je dois me rendre en Normandie. C'est une mission importante !

— Allez voir la porte de la rue Saint-Martin, proposa l'homme à la hallebarde, plus conciliant que les autres. Sinon, il vous restera celle de la rue Saint-Honoré. La garde a le droit de l'ouvrir à toute heure pour recevoir les courriers de Saint-Germain. Peut-être feront-ils une exception pour vous...

Gaston le remercia et ils rebroussèrent chemin vers la porte Saint-Martin. Il avait demandé à François de rester aux aguets : on n'était pas très loin de la cour des Miracles et des truands pouvaient fort bien barrer une rue et les attaquer.

La porte était elle aussi fermée. Aussi tentèrent-ils leur chance avec celle de Saint-Denis. Close à son tour.

Gaston songea avec angoisse à La Goutte qui devait, maintenant, les attendre à Montfaucon. Vêpres avaient sonné depuis longtemps.

— Redescends vers la place des Victoires, ordonna-t-il au cocher, on rejoindra la rue Saint-Honoré par les jardins du Palais-Royal.

La pluie avait cessé. La voiture fila à vive allure et ne fut arrêtée qu'une fois par une chaîne tendue, mais sans garde, que François décrocha facilement.

Le long du jardin du Palais-Royal, un peloton de gardes suisses les arrêta. Par chance, Gaston connaissait vaguement l'officier, lequel savait que le procureur de l'Hôtel du roi avait autorité sur les cent-suissees de l'Hôtel ; il les laissa passer. Ils poursuivirent par la rue Neuve-des-Petits-Champs, puis tournèrent dans la rue Neuve-Saint-Roch.

Ils allaient déboucher rue Saint-Honoré quand ils entendirent les cris. Puis un épouvantable hurlement.

François arrêta aussitôt le carrosse.

— Que se passe-t-il ? demanda Armande d'une voix inquiète.

Gaston la rassura de la main et descendit. On percevait distinctement les vociférations. Des : « À mort ! » Et surtout des interjections obscènes. Des truands s'attaquaient sans doute à des femmes, vu les mots crus qu'il entendait. De nouveau, retentit un long hurlement d'épouvante. Gaston remonta en voiture, saisit deux pistolets et deux épées et ordonna à François :

— Viens avec moi !

Il ajouta au cocher :

— Attends-nous ici et éteins les lanternes.

Les cris provenaient de l'église Saint-Roch, ouverte la nuit à ceux qui voulaient prier. Ils se précipitèrent vers l'entrée latérale, à quelques pas du carrosse. À l'intérieur du sanctuaire, le vacarme était épouvantable. Plusieurs cierges de l'autel éclairaient une scène de l'enfer. Une cinquantaine de gueux, dont de nombreuses femmes, prenaient à partie deux dames. L'une repoussait trois ou quatre pendards à coups de pieds et de griffures, mais ses assaillants lui avaient arraché son manteau et son masque¹⁵⁶. La seconde, déjà aux mains d'un groupe qui déchirait ses vêtements en riant, paraissait avoir perdu conscience. Des mégères en furie participaient à la curée.

Gaston intervint l'épée en avant. Un portefaix tenta de s'interposer avec un bâton, mais il lui perça la gorge puis se jeta sur la populace en frappant au hasard de furieux coups. François l'imita à son tour. La canaille comprit vite qu'on l'attaquait et se tourna vers eux. Tilly recula et tira deux coups de pistolet, faisant exploser deux visages.

Immédiatement le silence se fit, puis ce fut la débandade. En quelques secondes, les malfrats disparurent par un passage situé derrière l'autel et par la porte de la rue Saint-Honoré.

Gaston s'approcha alors de la femme inconsciente, étendue sur le pavé de l'église. En jupon, poitrine griffée, visage tuméfié, elle haletait, donc elle était vivante. Il ôta son manteau et cacha sa gorge dénudée, puis se dirigea vers l'autre agressée, prostrée au sol et en train de sangloter.

— C'est fini, madame.

Elle leva vers lui des yeux terrorisés et il reconnut son visage sérieux.

— Monsieur de Tilly ? murmura-t-elle.

C'était Mme de Motteville, la première femme de chambre d'Anne d'Autriche¹⁵⁷. Il l'avait aperçue plusieurs fois à la Cour et savait qu'elle était au plus près de la reine. Pourquoi ne se trouvait-elle pas à Saint-Germain ?

152 Une soixantaine de kilogrammes.

153 Le *Catalogue des partisans, ensemble de leur généalogie et extraction, vie, mœurs et fortune*, sera publié quelques semaines plus tard.

154 Une partie de cette butte a été exploitée en carrière, le reste forme le parc des Buttes-Chaumont.

155 Desgrais se trompait : en 1611 on pendit le cadavre du baron d'Arquy, tué en duel, et en 1617 celui d'un autre gentilhomme tué aussi en duel. Ce furent les derniers pendus de Montfaucon.

156 Les femmes qui ne désiraient pas être reconnues circulaient souvent masquées.

157 Françoise de Bertaut avait épousé à vingt ans M. de Motteville, de soixante ans son aîné.

Sixième partie

Février 1649-mai 1649

La guerre civile et le trésor des templiers

— Madame, que faites-vous ici ? s'enquit-il après avoir glissé son pistolet dans son pourpoint.

— Comment va ma sœur ? murmura-t-elle.

Inquiète, elle se leva en chancelant et s'approcha de l'autre femme dont les gémissements déchiraient le cœur. Gaston et François ne savaient comment agir. Le visage de la sœur de Mme de Motteville étant lacéré et tuméfié, dans quel état se trouvait-elle ?

Un grand fracas vint rompre leur embarras : une dizaine d'hommes en armes, un prêtre à leur tête, se ruèrent dans l'église. Le curé se précipita vers les agressées.

— Mesdames ! Dieu soit loué, vous êtes sauvées !

Gaston ayant avancé de quelques pas vers la troupe pour protéger les femmes, ce fut avec soulagement qu'il reconnut dans la pénombre François d'Harcourt, marquis de Beuvron, vague parent à lui.

— François ! Tu arrives à temps ! J'ai réussi à chasser une canaille qui s'en était prise à Mme de Motteville et à sa sœur, mais je n'ai rien pour les soigner.

— M. le curé vient de me prévenir.

Le marquis s'approcha des femmes.

— Que s'est-il passé, madame ?

Françoise de Motteville étreignait sa sœur et lui nettoyait le visage avec un bout de sa robe.

— L'enfer, monsieur le marquis, l'enfer.

Elle soupira, puis embrassa sa sœur qui avait enfin ouvert les yeux.

— Nous allons vous conduire chez moi, proposa le marquis.

— Laissez-nous un instant, le temps qu'elle reprenne pleinement conscience.

— D'où venaient ces gens ? s'enquit Gaston.

— La populace... fit-elle, avec un geste vague.

Elle ferma les yeux et commença à s'expliquer, d'une voix monocorde :

— Quand la reine est partie, elle m'a fait savoir de la rejoindre le lendemain à Saint-Germain, mais je n'ai pu m'y résoudre. Veuve et sans fortune, je n'aurais pu tenir mon rang dans un château vide de meubles où tout allait coûter fort cher. Mais je ne suis pas vaillante et je ne tenais pas à rester dans une ville assiégée. Sitôt que je sortais, je me trouvais en butte aux insultes et à l'animosité. Le désordre et les barbaries du peuple m'ont donc décidée à fuir. Nous sommes parties cet après-midi avec ma sœur et Mlle de Villeneuve, ayant enfin obtenu un sauf-conduit pour nous rendre en Normandie.

Sa sœur se releva un peu et tenta de s'asseoir. Mme de Motteville l'embrassa sur le front avant de poursuivre.

— Nous étions devant les capucins quand une foule nous a prises à partie. Nous nous sommes réfugiées dans l'église, mais elle nous a suivies et nous avons couru au corps de garde du Palais-Royal. Seulement, là, des gens du guet bourgeois se sont moqués de nous, plaisantant même sur notre sort lorsque nous tomberions entre les mains des gueux. Nous avons encore couru jusqu'à l'hôtel de Vendôme, mais le concierge a refusé d'ouvrir. Un homme a rattrapé Mlle de Villeneuve. Il avait une pierre et allait la frapper quand elle lui a

dit qu'elle ne lui avait jamais fait de mal. Le maraud l'a laissée, mais s'est précipité sur nous à la place. Nous nous sommes réfugiées dans Saint-Roch où se célébrait une messe.

« À peine étions-nous à genoux devant l'autel, priant Dieu de nous sauver, que nos poursuivants nous avaient rejointes et qu'une furie s'est jetée sur moi, criant que j'étais une *mazarine*, qu'il fallait m'assommer et me déchirer en morceaux. J'ai pu l'écarter, tandis qu'on nous lapidait et que les fidèles s'enfuyaient, terrorisés.

« Nous avons couru à la grand porte quérir du secours. À ce moment, la racaille n'était qu'une dizaine, mais une fois dehors, nous vîmes une meute hurlante se précipiter pour nous écharper. Nous rentrâmes donc, terrifiées, perdues. M. le curé était encore là, il essayait de calmer ces monstres. Nous l'avons supplié d'aller chercher de l'aide.

— Je suis parti aussitôt, madame, dit le prêtre.

— Merci, mon père. Après votre départ, la populace est entrée, sauvage, hideuse. Ma sœur a été saisie, emportée loin de moi. Elle allait subir les derniers outrages quand vous nous avez secourues, monsieur de Tilly.

— Qu'est devenue Mlle de Villeneuve ? s'enquit le marquis.

Mme de Motteville baissa les yeux, sa pudeur ne lui permettant pas de répondre. Elle ramassa la robe et le manteau de sa sœur, puis la prit par le bras afin de la conduire dans un coin sombre et de l'aider à se rhabiller. Quand elles revinrent, elles rendirent son manteau à Gaston.

— Partons, décida le marquis de Beuvron, en aidant la sœur de Mme de Motteville à marcher.

— Conduisez-nous plutôt au Louvre, monsieur. Nous ne serons pas en sécurité ailleurs.

*

Rassurés, Gaston et François les saluèrent avant de revenir au carrosse qui reprit la direction de la porte Saint-Honoré. En chemin, il raconta aux trois femmes le drame survenu, tout en rechargeant son pistolet, éclairé par la lanterne allumée.

Ils arrivèrent à la porte. Elle était fermée, comme Gaston s'y attendait, mais une grosse troupe de bourgeois se tenait en faction devant un brasero. Le carrosse s'arrêta et Gaston descendit. Complies sonnaient.

Il chercha du regard quelqu'un susceptible de les aider, mais il ne reconnut personne. Un bourgeois s'approcha, maigre, la cinquantaine, barbe et moustache comme les portait Richelieu, fort martial en habit et manteau noirs, morion, cuirasse et épée.

— Je suis dizainier du quartier, monsieur. La porte est fermée. Il y a couvre-feu, rentrez chez vous.

Ton sec et sans appel.

Sans répondre, Gaston sortit son passeport et le tendit.

L'homme le prit et se dirigea vers le brasero. Les autres regardaient le carrosse. Fièremment casqué d'un morion, un des bourgeois s'approcha, vit les femmes et les salua courtoisement.

— Accompagnez-moi, monsieur, dit le dizainier, quand il eut lu le papier. Gaston le suivit au corps de garde. Ils entrèrent dans une salle. À une table, et à la lueur d'une bougie, un homme écrivait. C'était Robert Miron, le colonel du quartier de Saint-Germain-l'Auxerrois.

— Monsieur de Tilly ? s'étonna-t-il en le voyant entrer.

— Ce monsieur a un passeport signé par Mgr le coadjuteur.

— Les portes sont fermées à cette heure, remarqua poliment Miron.

— Je le sais, dit Tilly. Je me suis présenté à celle du Temple, ignorant qu'elle était close, aussi ai-je dû traverser la ville. J'ai encore perdu du temps à sauver la vie de Mme de Motteville, assaillie par la canaille.

— Quoi !

Miron se dressa.

— Vous avez bien entendu, monsieur. Mme de Motteville, première femme de chambre de la reine, et sa sœur, ont failli être lapidées. Quand le roi le saura, il y aura des sanctions terribles contre le guet bourgeois, incapable de faire régner l'ordre comme c'est son devoir.

— Où sont-elles maintenant ? demanda Miron d'une voix blanche... Je dois aller m'excuser.

— Je les ai confiées au marquis de Beuvron qui les a conduites au Louvre. Bref, tout ceci m'a beaucoup retardé et je suis attendu. Pourriez-vous m'ouvrir la porte ? Je suis seulement avec mon épouse, ses femmes de chambre et mon laquais. Je n'ai aucun bagage, aucun objet de valeur et je ne vais pas retrouver la Cour à Saint-Germain.

— Je ne vous demande rien, fit Miron en s'inclinant. Cette lettre de M. de Gondi me suffit. Monsieur Versant (il s'adressait au dizainier) : ouvrez la porte pour M. de Tilly.

L'autre s'inclina. Gaston regagna son carrosse, soulagé et songeant que si Mme de Motteville n'avait pas été agressée, Miron ne l'aurait peut-être jamais laissé partir.

*

François s'installa sur le cheval de tête avec une autre lanterne et le carrosse sortit de la ville. Sous des nuages si épais que les étoiles restaient invisibles, ils progressaient dans l'obscurité totale, les lampions éclairant juste à quelques pas au devant. Heureusement, Gaston connaissait à peu près l'itinéraire. Plusieurs fois pourtant, la route étant noyée sous les flaques, il descendit scruter le chemin.

Ils s'étaient dirigés vers les Bénédictines, mais, au-delà, ne suivirent pas la route qui longeait les fortifications, à cause des trop nombreux campements de gueux. Tilly préféra contourner la ville par le chemin de Monceaux, malheureusement fort embourbé, puis par la droite en direction de Notre-Dame-de-Lorette.

La voiture avançait très lentement, autant à cause de l'obscurité que de la boue et des fondrières. Heureusement, il ne pleuvait plus. En outre, avec le mauvais temps, on ne devait pas trouver le moindre malandrin dehors. Ils suivirent le chemin d'Enfer, puis celui du Paradis. Armande fit passer aux conducteurs des tranches de pâté, du pain et deux flacons de vin qui les revigorèrent un peu.

Arrivés au chemin du faubourg Saint-Denis, Gaston essaya de retrouver l'hôpital Saint-Louis. Les maisons et les fermes situées le long restaient invisibles et les carrefours lui parurent plus nombreux que dans ses souvenirs. Au bout d'un moment, il comprit qu'il s'était perdu.

Ses bottes avaient pris l'eau. Il était gelé et regrettait amèrement de ne pas avoir emporté un brasero à charbon de bois pour les femmes. Il avait sottement cru que le trajet serait bref, mais voilà déjà six ou sept heures qu'ils étaient partis.

Que décider ? Rebrousser chemin ? Il n'était même pas certain d'y parvenir. La fatigue et le désespoir l'envahirent.

— Gaston, une lumière !

C'était Armande qui avait crié. Son mari sauta au sol et la rejoignit dans le carrosse. Là,

elle désigna une faible lueur au loin. Une maison ? Un couvent ? Dans ce cas, ils y trouveraient du secours. Il remonta sur le siège et indiqua au cousin de François de se diriger vers le halo.

Au bout d'un moment, ils aperçurent une lanterne contenant une chandelle allumée. Et Gaston reconnut le porche de l'hôpital Saint-Louis. Ils se trouvaient donc dans la bonne direction ! Ils arrivèrent enfin à la rampe qui montait sur la butte où se dressait le gibet de Montfaucon. La lueur devenait bien visible et Gaston comprit qu'il s'agissait d'un des flambeaux donnés à La Goutte. Il avait dû l'allumer sur l'un des piliers de pierre.

Enfin ils débouchèrent devant la plateforme, où un joyeux feu pétillait. Le chariot aux futailles était invisible, sans doute à l'abri. Desgrais avait fait cuire un lièvre qu'il avait tué – Dieu sait comment –, plat distillant un parfum bougrement appétissant.

Armande sortit de la voiture et se précipita mi-pleurant mi-riant vers les deux hommes. Les femmes de chambre l'imitèrent.

Ils étaient sauvés.

*

Plus tard, autour du feu, serrés dans des vêtements secs sortis des futailles, les uns et les autres se racontèrent leur expédition. La Goutte et Desgrais avaient franchi la porte sans difficulté, d'autant que l'exempt y avait des amis. Malgré la nuit qui tombait, ils étaient vite parvenus à Montfaucon, même si, en chemin, Desgrais avait perdu un peu de temps à tuer un gros lièvre d'un coup de carabine. Ensuite, ils avaient attendu. Au bout de deux heures, comprenant que le carrosse avait rencontré des difficultés, ils avaient allumé le fanal. Et, déjà, changé deux fois.

La troupe décida de passer la nuit sur place, trop fatiguée pour chercher un endroit moins sinistre. Aux femmes, on installa des lits sommaires dans le carrosse. Et Gaston organisa un tour de garde. Les autres dormaient sous la plateforme, près des ossements.

La nuit se déroula sans alerte, pourtant Tilly fut réveillé à l'aube : un peloton de cheveau-légers arrivait.

Ce ne pouvait être que des gens d'armes du prince de Condé, chargés d'empêcher le ravitaillement d'entrer dans Paris. Mais sans doute seraient-ils aussi dangereux que des pillards. S'ils découvraient les femmes et le carrosse, ils massacraient les hommes pour prendre leur butin et satisfaire leur plaisir.

Situé au sommet d'une éminence désertique, édifice rectangulaire haut de quinze pieds, large de trente et long de quarante, de jour, le gibet paraissait moins sinistre. Le chariot était sous la plateforme. Gaston dissimula le carrosse à l'arrière avant de demander à François et à son cousin de se cacher dans des ruines proches, bien armés. Les femmes restèrent dans la voiture. Desgrais et La Goutte, eux, montèrent sur la plateforme et s'installèrent derrière les poteaux de pierre, avec les carabines.

C'était, malgré tout, une bien faible défense. Si les soldats se révélaient vraiment nombreux, ils succomberaient. Et Gaston savait ce que serait alors le sort d'Armande et des deux femmes.

Déjà les cavaliers apparaissaient. Tilly s'avança devant eux, sans arme apparente, sauf son épée au fourreau. Les cheveau-légers, une douzaine conduits par un jeune lieutenant, l'entourèrent aussitôt, le menaçant de leur pique, sourire aux lèvres.

— Qui êtes-vous ? interrogea un sergent sans aménité.

L'officier qui dirigeait la troupe demeurait silencieux, essayant sans doute d'évaluer le

butin possible et la présence d'autres personnes.

— Gaston de Tilly, je suis le procureur du roi à la prévôté de l'Hôtel. Conduisez-moi à votre capitaine.

— Je vous trouve bien exigeant, monsieur, répliqua l'officier, d'une voix traînante.

Gaston plissa les yeux et tendit un doigt vers lui, tout en haussant les sourcils, simulant la surprise et la colère :

— Je ne me répéterai pas, monsieur ! menaçait-il. Je connais personnellement Mgr de Bourbon, et je crois avoir l'honneur d'être son ami. Vous allez vous mettre sous mes ordres, ou je vous défais sur-le-champ de votre commandement, et de retour à votre camp, je vous fais subir l'estrapade pour insolence et refus d'obéissance. Ignorez-vous les pouvoirs du procureur de l'Hôtel du roi ?

L'homme pâlit et parut d'un coup moins sûr de lui.

— Que faites-vous là, monsieur ? demanda-t-il d'un ton plus doux.

— Hier soir, mon carrosse a été pris dans la tourmente. Mes hommes et moi avons passé la nuit ici.

— Où sont vos hommes ? ironisa le sergent en regardant autour de lui.

— Vous êtes sous le feu de leur canon ! C'est aussi autre chose que je pourrais apprendre au prince de Condé, lui qui déteste que ses soldats se laissent surprendre.

— Qu'en savez-vous, monsieur ? s'enquit l'officier avec une ombre d'inquiétude.

— Ce que j'en sais ? J'étais à ses côtés à Rocroy, cela devrait vous suffire¹⁵⁸, monsieur. Mais, je m'interroge à présent, êtes-vous capable d'exercer un commandement ?

Le silence se fit. Les soldats étaient désormais mal à l'aise.

— Allez donc voir les armes sur les portières de mon carrosse, ordonna Gaston en montrant la direction de la voiture.

Le sergent fit avancer sa monture de quelques pas et découvrit la portière armoriée des faisceaux de verges d'or et de la hache d'armes de la prévôté. Il revint, le visage décomposé, vers son lieutenant, lui faisant comprendre d'un signe de tête qu'ils s'étaient mis dans de mauvais draps.

— Où est votre campement ? Quel est votre capitaine ? demanda Tilly, poussant l'avantage.

— C'est M. le comte de Bussy, nous sommes installés plus loin, au moulin des pendus.

— M. de Bussy ! Quel bonheur ! s'exclama Gaston, brusquement soulagé.

— Le connaissez-vous, monsieur ?

— Je crois être un de ses meilleurs amis ! Vous allez nous conduire près de lui. Mais, auparavant, descendez de cheval et allez saluer les dames qui se trouvent là-bas.

Il désigna le carrosse. L'officier, désarmé, regarda son sergent. Puis ils mirent tous deux pied à terre et se dirigèrent, penauds, vers la voiture.

Gaston fit signe à ses hommes de se montrer. Ils s'avancèrent, méfiants, carabine et pistolets à la main.

— Vous pouvez sortir, mes amis, dit-il, nous ne craignons rien. Ces braves soldats vont nous escorter auprès de M. de Bussy.

*

Les « braves soldats » s'exécutèrent, en effet, accompagnant le carrosse et le chariot jusqu'à leur campement, quelques tentes construites à la hâte autour d'un vieux moulin près duquel s'était élevée, jadis, une double potence dont il restait des morceaux de poutres et des

ossements.

Le comte de Bussy s'y trouvait. Surpris est un faible mot pour décrire son état, quand il découvrit Gaston de Tilly et son épouse. Il complimenta son lieutenant pour la finesse de son jugement en ayant reconnu un gentilhomme en M. de Tilly et en lui ayant proposé de l'accompagner. Gaston ne broncha pas, mais sourit, sachant que le jeune officier avait encore bien à apprendre ; à moins qu'il ne se fasse tuer avant, la bêtise étant souvent mortelle en temps de guerre.

Bussy dirigeait une cinquantaine de soldats effectuant des patrouilles autour de Paris. Ses cheveau-légers étant accompagnés de deux chariots d'intendance, le comte fit facilement dresser une table sur tréteaux pour un dîner avec ses officiers. Les deux femmes de chambre y furent invitées, et Gaston insista pour que les quatre hommes l'accompagnant mangent avec les bas officiers.

À table, Tilly raconta ce qui se passait à Paris, puis fit le récit de leurs aventures. Bussy expliqua qu'il avait quitté la ville le jour des Rois, dès qu'il avait connu le départ du prince de Condé.

— Je me suis rendu à Saint-Germain. Deux jours après, Mgr m'a commandé d'aller en Bourgogne quérir sa compagnie de cheveau-légers. J'avais auparavant à faire quelques patrouilles, et c'est pourquoi vous me trouvez ici. Nous partirons demain. J'ai déjà résolu de mettre le feu au château de Rubel qui appartient au frère de Mme de Miramion¹⁵⁹. Il s'agira d'une bonne leçon.

— Je serais vous, je n'en ferais rien, lui répliqua Gaston. Votre affaire peut encore s'arranger, assura-t-il bien qu'il n'y crût guère.

— Nous verrons ! soupira Bussy.

Tilly lui fit aussi part du souhait de son ami Louis Fronsac de le rencontrer, dès que les troubles seraient terminés. Comme Bussy ignorait que Gaston connaissait l'affaire du trésor, il n'osa pas le questionner plus avant.

Après le dîner, il lui donna quelques hommes comme escorte et les fugitifs arrivèrent à Mercy à la nuit tombante.

¹⁵⁸ Voir *La Conjuración des Importants*.

¹⁵⁹ Dans ses *Mémoires*, Bussy raconte qu'en arrivant à Rubel avec sa compagnie, il changea de résolution et refusa de se venger de ceux qui le persécutaient. Il occupa seulement le château et y mit un garde du Prince, auquel il défendit de ne rien piller. Ce procédé-là devait, selon lui, lui gagner le cœur de la dame. Il n'en fut rien !

Le reste du mois de janvier ainsi que les deux premières semaines de février se déroulèrent dans l'apaisement malgré un froid incessant et une neige en abondance. Gaston, Armande et sa femme de chambre s'installèrent au premier étage de l'aile droite du château, dans une pièce mitoyenne de celle de Bauer – c'était le logement de M. Fronsac père quand il venait – et les hommes eurent droit à une paille, à l'étage au-dessus. Chacun se serra un peu plus.

On vida aussi les futailles de Gaston dont on rangea soigneusement le contenu, sauf l'or de M. Fronsac que Louis mit à l'abri au sein d'une cachette aménagée dans un mur de sa chambre où il dissimulait ses valeurs.

*

Le soir de leur arrivée, autour d'une grande table en compagnie des plus fidèles serviteurs de la seigneurie, Gaston et sa troupe racontèrent leur périple.

Louis Fronsac savait la Cour partie à Saint-Germain – quelqu'un de Luzarches était venu le prévenir – mais il ignorait que les ducs de Bouillon et d'Elbeuf s'étaient mis au service du Parlement, comme l'avaient sans doute fait, depuis, le prince de Conti, M. de Longueville et M. de La Rochefoucauld. Il en fut stupéfait, surtout s'agissant du frère et de la sœur de Condé. Jusqu'à présent, il n'y avait qu'un conflit entre le Parlement et la Cour mais une sédition des grands faisait revenir le pays des dizaines d'années en arrière, à l'époque des guerres de Religion. La situation actuelle se révélait même pire puisque, durant la Ligue, le Parlement était resté soumis au roi ; les ligueurs avaient d'ailleurs pendu le président Brisson pour sa fidélité à Henri III.

La royauté pouvait-elle résister à la triple pression des grands, du Parlement et du peuple de Paris ? Et si ces gens réussissaient à imposer leur loi, qu'espéraient-ils ? Tout les séparait : le peuple demandait moins d'impôts, le Parlement voulait préserver ses privilèges et les grands désiraient de nouveaux avantages. Leur victoire ne pouvait qu'entraîner le chaos.

— Tu oublies Paul de Gondi, Louis, dit Gaston après que son ami se fut exprimé ; c'est lui qui tire les ficelles. Non seulement, le coadjuteur dispose de l'autorité des curés de Paris, mais il est déterminé à prendre la place de Mazarin ! Les autres sont uniquement ses marionnettes. Ce sera lui le vainqueur, mais il aura provoqué le malheur du peuple.

— Comment Gondi parviendrait-il à vaincre le roi et l'armée de Mgr de Condé ? demanda Julie, décontenancée et inquiète de l'avenir.

— Bouillon est un bon général, *gabable* de *denir* le Prince en échec, remarqua Bauer avec son accent guttural.

— Mais il n'a pas d'armée, monsieur Friedrich ! ne put s'empêcher d'intervenir l'exempt Desgrais.

— Le duc de Beaufort rassemblera aisément quelques milliers de gueux, expliqua Gaston. Le coadjuteur peut compter sur la milice urbaine dont la plupart des colonels de quartier sont ses amis. Par les prêches des curés dans les paroisses, Gondi incitera les gens à s'engager dans une armée populaire. Enfin, le parlement a réactivé la taxe de Corbie, et avec ça il lui est aisé de lever facilement dix ou vingt mille mercenaires.

La Goutte approuva.

— Mais que pourrait faire une telle armée, mal équipée, pas entraînée, face aux régiments de vétérans du Prince ? rétorqua Louis, sans cacher son incrédulité quant à une victoire populaire.

Gaston secoua la tête en déclarant, sombrement :

— Tout finira dans le sang...

Le récit de son ami ne pouvait rassurer Louis, inquiet surtout pour ses parents. Il songea même à aller à Paris, mais Gaston l'en dissuada : il n'arriverait jamais à entrer dans la ville, et quand bien même il y parviendrait, il ne pourrait aider personne.

— Pense plutôt à Mercy, lui dit-il. Ici même, vous avez tout à craindre...

Il parla alors des pillages commis par les troupes non payées.

— Dieu soit loué, il n'y en a pas à proximité ! assura son ami. Et nous n'avons connu aucun problème jusqu'à présent. Je crois d'ailleurs que pas un pillard ne s'intéressera à Mercy ; nous sommes trop à l'écart des routes. Et puis, Condé tient certainement son armée d'une main de fer et veille à ce qu'il n'y ait pas de maraudeurs à proximité de Chantilly, sauf ses cheveu-légers. Quant à M. de Champlâtreux, maintenant qu'il est intendant de Picardie, il empêchera les régiments picards de s'approcher du château de son père à Luzarches ! Entre les deux, Mercy est finalement bien protégé.

— Ce n'est pas l'armée régulière que je crains, Louis, mais les mercenaires allemands et croates que Mazarin et la régente ont fait entrer en France. Non payés, ils vivent sur le terrain, mettant à sac fermes et châteaux, forçant femmes et filles en toute impunité.

Il s'adressa à toute la tablée qui l'écoutait avec appréhension :

— Savez-vous que c'est une arme qu'utilise Mazarin ? Il fait cantonner des mercenaires à proximité des maisons des parlementaires rétifs, et si ceux-ci persistent dans leur désobéissance, laisse les troupes piller leurs biens. Voilà trois mois que ça dure.

— Je ne risque rien, dans ce cas, plaisanta Louis. Mazarin ne craint rien de moi !

Gaston ne répondit pas d'emblée. M. Molé était tout de même le président de ce Parlement en train de se dresser contre la Cour. Même si on le savait fidèle à la royauté, qui pouvait être certain que Mazarin ou la reine ne chercherait pas à le punir en faisant saccager Luzarches ? Prudent, il garda ses craintes pour lui : inutile d'inquiéter les autres inutilement. Seule Julie, qui l'observait, avait deviné sa pensée.

Il changea alors de sujet.

— Notre arrivée ne va-t-elle pas causer de l'embarras ? interrogea-t-il. Nous représentons tout de même huit bouches de plus à nourrir...

— Au contraire, Gaston, répondit affectueusement Julie. Je me sens rassurée avec les hommes qui t'accompagnent. Je sais que MM. La Goutte et Desgrais sont vaillants et François a montré son courage à ton service.

— En cas d'attaque de pillards, êtes-vous prêts ? demanda Tilly.

— Le château a été transformé pour soutenir un siège, dit Louis. Les hourds extérieurs, qui courent le long du deuxième étage, font communiquer toutes les pièces et sont garnis de grosses pierres à lancer sur des assaillants. Plusieurs fenêtres du premier étage sont condamnées par des volets et une barricade de chêne double la grille d'entrée. Pour la nourriture, je n'ai pas de crainte : il y a dans les celliers de quoi tenir des semaines, que ce soit pour les hommes ou en fourrage pour les bêtes. Ce qui m'inquiète, en revanche, ce sont nos paysans. Nos quatre dizaines s'entraînent chaque semaine, mais une bataille n'est pas un

exercice et je me souviens de Rocroy ! Comment se comporteront-ils en cas d'affrontement ? Ils pourraient bien se débander... Si le pire arrivait, il est évident, Gaston, que nous aurons besoin de toi et de tes gens.

Chacun se perdit dans le silence, alors que Bauer grimaçait. Il savait combien le fracas des mousquetades, les hurlements des blessés, les tirs assourdissants des canons terrorisaient n'importe qui, même bien entraîné.

*

Dans les jours qui suivirent, Gaston examina les défenses avec Bauer et n'y trouva rien à redire. Pour le reste, les récoltes avaient été si mauvaises que tout le bétail avait été vendu. Ne restaient qu'une basse-cour de canards, de poules et d'oies, ainsi qu'un petit troupeau de quelques moutons et de chèvres. Il y avait aussi six cochons dans un enclos en lisière du bois, et bien sûr les bœufs de labour, les mules et huit chevaux. En cas d'attaque, ces animaux pouvaient être rapidement enfermés dans la cour. Quant aux hommes, femmes et enfants, ils représentaient une centaine d'âmes à loger et nourrir. Soit beaucoup de monde même si on n'avait à les aider que deux ou trois jours, très vite les autorités de Senlis se voyant prévenues.

Le fourrage et les grains étant aussi entreposés dans le château, rien ne pourrait être volé ; à condition que l'alerte soit donnée assez tôt. Bauer envoyait chaque jour des guetteurs sur les chemins. L'un s'installait dans une hutte de branches construite au sommet d'un grand chêne, en lisière de la forêt, et deux autres près des routes de Senlis et de Royaumont. Ceux-là, à cheval, pouvaient revenir rapidement. La cloche de la chapelle avait été transportée au château et placée au sommet d'un toit. C'est elle qui donnerait l'alerte grâce à un son clair, qui portait très loin.

— Je crois qu'on ne peut rien entreprendre de plus, avait conclu Louis à son ami, après qu'ils eurent parcouru le domaine. J'ai plus de souci avec les récoltes...

— En arrivant, j'ai vu pourtant les champs semés.

— Oui, mais ceux en bordure de la rivière sont déjà noyés. Heureusement, malgré les mauvaises récoltes de l'année dernière, il n'y aura pas de famine dans les mois à venir. Après avoir mis de côté les semences, j'ai pu entreposer au château quarante setiers de froment, et presque autant de méteil et d'orge¹⁶⁰. Un setier nourrit entre quatre et six personnes par mois, donc chacun mangera à sa faim jusqu'à l'été. C'est la suite que je redoute... Le froment semé à l'automne risque d'être perdu si la pluie ne cesse pas. Après, il nous restera seulement de l'orge et de l'avoine. Les gens pourront toujours se nourrir de bouillie, mais le domaine ne rapportera rien, puisque je n'ai plus de bétail. Je serai donc contraint d'emprunter à nouveau auprès de la banque Tallemant.

— J'ai vu son frère avant de partir, au sujet du prêt obtenu afin de payer ma charge. Il m'a dit que leur banque avait été taxée pour avoir participé à des traités... Ils rencontrent des difficultés, eux aussi...

— Décidément, nous avons tous besoin d'argent ! soupira Louis. Quand je pense que je sais où se trouve le trésor de Jacques de Molay ! Avec une faible partie de cette fortune, nos ennuis s'envoleraient comme fumée... Si Bussy avait eu la bonne idée de t'accompagner, nous aurions pu lui en parler...

— Ce n'aurait pas été une bonne idée, Louis. Pour l'instant, la justice est suspendue, aucune affaire n'est plus traitée au Palais. Mais le mois dernier, le nouveau procureur général – M. Fouquet, le frère de Basile – a demandé que le comte soit emprisonné. Le

chancelier s'y est opposé, et j'ai rendu un mémoire exigeant que l'affaire reste à la prévôté de l'Hôtel. Seulement maintenant la Cour partie, ses ennemis peuvent le juger par contumace. Si tu lui dis où fouiller dans l'église du Temple, il rentrera dans Paris et se fera prendre ! J'ai donc été content de savoir qu'il partait en Bourgogne ; là-bas au moins il ne risque rien. Et puis, es-tu certain que le trésor soit là où tu l'imagines ?

Louis hésita avant de répondre négativement.

Ils reparlèrent un peu plus tard du comte de Bussy, Gaston se montrant toujours fort pessimiste sur son sort.

— Lorsque je rendrai mon mémoire, je n'aurai quasiment rien en main pour l'innocenter. Voici donc ce qui arrivera : le procureur général Fouquet demandera à nouveau son emprisonnement, les parlementaires ennemis du Prince aussi, et Mazarin l'abandonnera comme le souhaitent ses conseillers. Je ne vois pas comment il réussirait à échapper à un châtement infamant.

— Lequel ? s'était inquiétée Julie.

— Les galères. On n'osera aller jusqu'à la roue... je l'espère.

*

De temps à autre, Louis envoyait Germain Gaultier à Luzarches acheter de la corde, des instruments agricoles, des pots, des paniers d'osier, du savon ou des épices. Le domestique en profitait pour rencontrer l'intendant du château de Molé afin de savoir ce qui se passait à Paris et à Saint-Germain, mais depuis deux semaines, ce dernier n'avait rien appris. C'est donc avec plaisir que, par une froide et grise après-midi, Louis le vit arriver sur sa mule et leur annoncer avoir reçu un messenger de la Cour. Son maître l'avertissait que le siège de la capitale se poursuivait. Les Parisiens ne cédaient pas, malgré la famine et l'inondation. Le Pont-Rouge devant le Louvre avait été emporté et le prince de Condé venait de prendre Charenton après un sanglant combat. Il n'y avait plus, désormais, aucun ravitaillement par le fleuve.

À Mercy, ceux ayant des amis ou de la famille à Paris, ignoraient s'ils devaient s'effrayer ou se réjouir de ces nouvelles. La ville assiégée allait sans doute capituler, mais avant, combien de souffrances supporteraient encore ses habitants ?

Un peu plus tard, une autre mauvaise nouvelle les affligea. L'intendant les prévint par messenger que des troupes allemandes qui battaient l'estrade faisaient régner l'épouvante autour de Chantilly depuis que les cheveu-légers gardant le château étaient partis.

*

Avec Desgrais et Bauer, Gaston et Louis chassaient presque chaque jour dans les bois derrière le château. Depuis une quinzaine, la neige couvrait les campagnes et des bandes de loups affamés rôdaient, qu'il fallait exterminer avant qu'ils attaquent brebis ou enfants.

Un matin de la mi-février – il faisait un froid extraordinaire –, alors qu'ils rentraient paisiblement avec quelques lièvres et une bécasse, un frisson les parcourut : la cloche de Mercy venait de tinter.

Ils coururent à perdre haleine. Comme ils s'étaient un peu éloignés, Gaston se maudissait de ne pas y avoir prêté attention. Bauer arriva le premier au château, malgré sa lourde épée de lansquenet dans le dos, et vit les deux sentinelles à cheval.

— Qui a donné l'alerte ? haleta-t-il, tandis que Gaston et Desgrais, qui le suivaient, faisaient presser les habitants du hameau, surtout des femmes avec des enfants et des nourrissons.

— C'est Jean, monsieur Bauer !

Jean, le guetteur surveillant du haut de la cabane en branches.

— Où est-il ?

— Il est retourné...

C'était Michel Hardoin qui venait de répondre, sortant de la cour.

— Jean a aperçu une troupe de cavaliers de l'autre côté de la rivière, poursuivit-il. Il est revenu nous prévenir avant de repartir dans son arbre les surveiller. Il m'a dit qu'il reviendrait s'il les voyait approcher. Pour l'instant, il pense qu'ils cherchent un passage à gué, puisque les ponts sont noyés.

— Combien étaient-ils ?

— Vingt à cinquante. Ils étaient loin.

— Ce sont... peut-être... des troupes régulières, haleta Louis arrivant tout essoufflé.

— Possible... mais ne courons pas de risque. Tout le monde est entré ?

— Margot vérifie, répondit son mari, en désignant la cour du château du doigt. Les moutons et les chèvres sont déjà à l'intérieur.

Louis passa le porche. Avec une mine de charbon, Margot annotait une liste des gens du hameau et du château. Julie et Armande rassemblaient les enfants.

— Tout le monde est là ? réitéra-t-il.

— Oui, monsieur, fit Margot. Et les animaux aussi. On entrave les plus gros. Les cochons ont été enfermés. Vous pourrez clore le portail quand vous voudrez.

En vérité, il ne restait déjà qu'une petite porte entrebâillée. Seulement, Jean, le guetteur, n'était pas revenu. Il fallait l'attendre.

Le cœur battant le tambour, Louis balaya la cour des yeux. Ce n'était que confusion, malgré les femmes qui cherchaient à mettre de l'ordre. Les plus grands enfants jouaient avec les poules et le coq. Les plus petits pleuraient ou criaient. Armande en emmenait un à l'intérieur, suivie de la mère qui en portait déjà deux dans les bras. Nicolas et Germain distribuèrent quant à eux les cabassets et les cuirasses aux paysans et aux valets. Pourvu qu'il s'agisse d'une fausse alerte ! s'inquiéta-t-il en laissant Nicolas lui attacher une cuirasse de fer.

— Louis, Jean arrive ! cria Gaston.

Fronsac sortit. Jean courrait vers eux, affolé.

— Ils ont passé l'Ysieux, rentrez vite ! hurla-t-il.

*

Personne ne discuta. Ils se précipitèrent à l'intérieur. Hardoin poussa la porte derrière eux. Aidé de deux valets, il plaça deux lourdes barres devant, puis ils tirèrent la grille et renforcèrent l'ensemble par de gros étais.

Déjà, Bauer et Gaston, équipés de casque et cuirasse, avaient grimpé l'échelle conduisant à la galerie de bois construite au-dessus du porche. Où ils retrouvèrent quelques paysans et domestiques installés à leur poste. Chacune des quatre dizaines avait en charge l'un des flancs du château. Chaque capitaine, avec quatre tireurs, ayant mousquet ou carabine, restait sur le hourd du deuxième étage, tandis que son lieutenant et les piquiers se plaçaient aux fenêtres du premier, prêts à repousser un assaut par échelle. Toutes les semaines, Bauer les avait entraînés à la manœuvre.

Quelques femmes ayant, sous les ordres de Margot Belleville, appris à recharger les armes, demeurèrent. Elles disposaient d'un porte-mèche, de pots de pulvérin pour les

amorces et, bien sûr, des longues mèches à mousquet.

Normalement Michel Hardoin était capitaine de l'aile gauche, Gaspard Maurecourt s'occupait du nord, Louis Fronsac se trouvait à droite et Bauer défendait le porche. Mais depuis l'arrivée des Parisiens, Louis avait confié sa dizaine à La Goutte et Desgrais. Il rejoignit donc Bauer et Gaston au-dessus du porche. Le Bavarois préparait le canon à feu qu'un de ses hommes venait de lui apporter.

Soudain, des clameurs d'effroi retentirent : la troupe de mercenaires apparut au bout du chemin. En tête, une dizaine d'hommes portaient la même sorte d'habit : une casaque de peau de couleur ocre, avec de longues basques descendant jusqu'aux genoux et des manches à larges parements de tissu cramoisi. Leurs pantalons écarlates étaient protégés de hautes bottes de cuir noir. Les autres, une quarantaine, étaient vêtus de hardes quelconques, mais la plupart arboraient un plastron d'acier noirci, doublé d'un bourrelet de peau teint en rouge, ainsi qu'une capeline d'acier noir avec couvre-nuque. Ils avaient tous un mousquet tenu par une lanière sur l'épaule, deux longs pistolets dans de larges étuis attachés à leur selle, et une forte épée à garde entrelacée. C'étaient de formidables machines de guerre. En arrière de la troupe, suivait un chariot de ravitaillement, de butin, et de bagages tiré par quatre chevaux.

— Ce sont des cuirassiers du Wurtemberg, dit Bauer, avec des hommes de troupe croates.

— Que nous veulent-ils ? demanda Louis, terrorisé.

— On va le savoir...

La troupe s'arrêta à un peu plus de trois cents pas, hors de portée des mousquets. Bauer murmura quelques mots au paysan qui lui avait porté son canon à feu et lui servait d'intendance, le valet partit aussitôt.

Un des Allemands, ayant accroché un tissu blanc à une pique, s'avança lentement. De près, les assiégés purent mieux l'observer. Il avait une épaisse barbe hirsute, rousse comme les cheveux de Gaston. Casqué et cuirassé, il paraissait invincible. Il s'arrêta à dix toises, l'air dédaigneux, sauvage, ne doutant pas de sa force.

Avant qu'il ne s'exprime, Bauer l'interpella en allemand. L'autre parut surpris, puis répondit dans la même langue gutturale. Le dialogue se poursuivit un bref instant, le ton monta et le cavalier fit demi-tour. Gaston épaula sa carabine.

— Non, intervint Bauer en posant une main sur le fusil de Tilly, pas lui ! Vous ne lui feriez aucun mal avec sa cuirasse d'acier lui couvrant aussi le dos. Faites plutôt venir les autres tireurs des hourds. Vite ! Leur assaut est imminent...

Le paysan revenait déjà avec un fusil allemand à longue crosse. Louis reconnut celui de Gaufredi acheté à Aix qui avait permis de résoudre l'énigme du clos Mazarin¹⁶¹. Cette arme, déjà ancienne, mais d'une extrême précision sur les longues distances, était un mousquet à rouet que l'on utilisait en appuyant l'extrémité de la crosse sur la joue, et non en se servant d'une fourquine.

— Tu l'as vérifié ?

— Oui, monsieur.

Bauer posa l'arme sur la barrière de bois et visa longuement vers la troupe, pourtant largement hors de portée, que le messager avait presque rejointe.

Louis ne comprenait pas pourquoi le Bavarois agissait ainsi. Pour quelle raison la négociation avait-elle tourné court ? S'il blessait l'un des Allemands, les autres se vengeraient ! Il faillit intervenir, puis se souvint avoir promis à Bauer de lui laisser le

commandement des opérations militaires.

Le coup de feu retentit et l'un des Allemands en habit jaune tomba, atteint à la face.

Une immense clameur retentit de la bande, suivie de quelques secondes d'affolement. Puis des ordres gutturaux retentirent, certains mercenaires sortirent des objets du chariot, la horde se mit en marche et, brusquement, chargea.

— Visez uniquement les visages ! cria Bauer aux tireurs. Partout ailleurs, leur plastron, leur casque et leurs bottes les protègent !

Les hommes des autres hurds les avaient rejoints, tous terrorisés, mais ils agirent comme à l'entraînement. D'autant que Bauer allait de l'un à l'autre, les exhortant et surtout les empêchant de fuir. Toutes les armes étaient appuyées sur des fourquines ou sur le parapet, les mèches allumées.

— N'oubliez pas ! Que le visage ! Je vous indiquerai quand tirer !

160 Six setiers parisiens faisaient environ un mètre cube.

161 Voir *L'Énigme du clos Mazarin*, éditions du Masque.

Une vision d'épouvante. La horde de cavaliers se précipitait sur le château dans un martèlement infernal assorti de sauvages hurlements. Par la crainte qu'ils inspiraient, les Allemands savaient briser la résistance de leurs adversaires. À une trentaine de toises, les premiers rangs, armés de pistolets, s'arrêtèrent et tirèrent une salve vers les hourds. Les défenseurs se baissèrent aussitôt, y compris Bauer, mais l'homme à côté de Gaston, paralysé par la peur et sans casque ni cuirasse, s'écroula, atteint au cou.

— Feu ! cria Bauer, immédiatement après.

Mais ceux qui avaient baissé leur tête n'avaient plus le temps de viser. Louis vida ses poumons et se concentra sur un cavalier tout proche qui allait tirer la seconde salve. Plusieurs coups partirent du château, seulement les Allemands bougeaient sans cesse et étaient bien protégés par leurs casques.

Trois tombèrent pourtant, ainsi que deux chevaux, mais leurs cavaliers se relevèrent pour courir vers le château rejoindre des fantassins en train de porter des échelles. Une vingtaine de défenseurs avaient fait feu, la plupart ratant leur cible. Chacun rechargea au plus vite, sauf Bauer qui, par une passerelle, se précipita vers les chambres de l'aile gauche du château, son canon à feu à la main. Gaston, ayant aussi deviné le danger, fit de même en fonçant de l'autre côté.

Déjà les porteurs d'échelles se trouvaient aux pieds des murs et les premiers grimpaient vers les fenêtres sans volets. Quelques cavaliers tiraient s'ils voyaient quelqu'un sur les hourds, d'autres avaient rejoint ceux qui escaladaient. Le vacarme et la confusion régnaient. Un autre paysan tomba, le crâne éclaté. Louis jugea inutile de rester sur la galerie du porche, car la bataille se déplaçait vers les étages. Chacun regagna les hourds où Bauer avait fait entreposer de grosses pierres à jeter sur les échelles.

Au premier étage, les piquiers vacillaient. Ils étaient deux à chaque ouverture, chacun veillant surtout à ce que l'autre ne fuie pas. Lorsque les premiers Allemands passèrent les fenêtres, rares furent les gens de Mercy qui parvinrent à les repousser. Avec leur casque, leur plastron d'acier, leurs bottes ferrées peintes en noir, les assaillants incarnaient une armée de démons qui glaçait d'effroi les paysans. Dès qu'un soldat sautait dans une pièce, il s'en rendait en effet vite maître à grands coups de sabre, les défenseurs tombant ou s'enfuyant.

Dans la chambre de Louis, une dizaine d'Allemands prit ainsi pied avant de se précipiter vers la porte en hurlant victoire. La place était gagnée !

Mais Bauer les attendait de l'autre côté, espadon dans le dos et canon à feu sur l'épaule. Sitôt la porte ouverte, les quatre tubes d'acier grondèrent dans un fracas épouvantable, le Bavaois les faisant pivoter en enclenchant successivement les rouets. La grenaille déchiqueta tout ce qui se trouvait dans la chambre : hommes, meubles, tentures, rideaux. Tout fut broyé dans un sanglant hachis.

Dans les autres pièces, une seule avait vaillamment résisté et l'échelle avait été repoussée. Partout ailleurs, c'était le corps à corps. Gaston et les hommes qui l'avaient suivi ferraillaient avec quatre ou cinq Croates, ignorant que dans une chambre proche les défenseurs étaient morts et que les Allemands aidaient déjà leurs compagnons à entrer bien

que du hourd supérieur on leur lançât sans cesse des pierres. Soudain, Margot, à la tête de six ou sept femmes, toutes pistolet au poing, entrèrent dans la pièce gagnée par l'ennemi et tirèrent à bout portant. Ce fut un carnage et seul un Allemand parvint à fendre le crâne d'une paysanne d'un coup d'épée. Mais d'autres assaillants arrivaient par l'échelle et si une pierre lancée du hourd ne l'avait brisée, ils auraient certainement submergé les femmes.

Gaston et ses gens étaient aussi parvenus à arrêter l'attaque et même à faire trois prisonniers quand, soudain, la mousquetade cessa et qu'un grand hurra de joie monta des hourds. Les Allemands se repliaient, toutes leurs échelles étant brisées.

*

Chacun accola son compagnon, épuisé et encore étonné d'être vivant après la sauvagerie de l'attaque. Gaston et Louis firent aussitôt le compte des pertes. Trois paysans, un valet et un garçon d'écurie étaient morts, quatre autres défenseurs touchés, parfois gravement. La femme atteinte du coup d'épée s'était vidée de son sang. Comme ils n'avaient pas de médecin, les blessés furent transportés auprès d'Armande et de Julie qui les pansèrent sans pouvoir rien faire pour les blessures les plus graves.

Mais les Allemands avaient laissé dix morts ou blessés graves dans le château, et cinq cadavres à l'extérieur. Bauer acheva les seconds en leur coupant la gorge et conduisit les trois prisonniers de Gaston dans la cour. Il les interrogea en allemand ; seul le plus jeune répondit. À son regard, on le devinait terrorisé. Les deux autres, vieux reîtres aux cheveux blancs, n'attendaient rien. Ensuite, devant les femmes et les enfants silencieux, on les détacha afin de les dépouiller de leurs vêtements, puis, nus, grelottant et meurtris, on les garrotta à nouveau, avant de les conduire sur la galerie, au-dessus du porche. La Goutte avait préparé les cordes. Elles furent nouées d'un côté à une poutre, de l'autre à leur cou, et on les précipita dans le vide. Les autres cadavres avaient déjà été jetés par les fenêtres, eux aussi entièrement dévêtus.

*

Les assaillants s'étaient regroupés à six cents pas du château, mais on pouvait les observer. Tous étaient descendus de cheval et paraissaient se concerter autour de deux grands feux allumés. Quand les pendus furent précipités dans le vide, plusieurs d'entre eux hurlèrent des menaces ou des blasphèmes à faire glacer le sang, même s'ils éructaient dans leur langue incompréhensible.

Cette pendaison spectaculaire n'incarnait en rien une vengeance aux yeux de Bauer, mais constituait un moyen de détourner l'attention de l'ennemi. Après tout, ce que faisait la troupe de mercenaires, il l'avait accompli des dizaines de fois lorsqu'il était soldat et n'y trouvait rien d'immoral. La vérité, c'est que pendant la pendaison, il avait fait descendre Nicolas et Desgrais par des cordes, à l'arrière du château. En rampant, les deux hommes avaient récupéré sur les cadavres six pistolets, des épées et des sacs de balles et de poudre. Ils avaient aussi détaché les cuirasses et pris les casques. Tout cet équipement, remonté par des filins, complété par celui des tués saisi dans le château, équiperait de meilleure façon les gens de Mercy.

On était déjà au milieu de l'après-midi et la faim se fit sentir. Mme Hubert, la cuisinière, aidée de quelques paysannes, avait préparé une grande soupe et des bouillies de froment. Les servantes distribuèrent de grosses tranches de pain avec du lard bien gras, chacun venant à tour de rôle avaler sa soupe, sa bouillie et vider quelques verres de vin. Pendant ce temps, sur le porche, Bauer tenait conseil avec ses capitaines auxquels s'étaient

jointes Gaston, La Goutte et Desgrais.

— Pourquoi ne pas avoir négocié, Bauer ? demanda Louis sur un ton de reproche, convaincu qu'on aurait pu éviter le carnage.

— Vous n'auriez jamais accepté leurs conditions, monsieur.

— Qu'en savez-vous ?

— Ils voulaient trois douzaines de setiers de blé et six cochons.

— Je les aurais volontiers donnés pour éviter ces morts.

— Ils demandaient aussi notre fourrage et des chariots pour le transporter.

— On pouvait en discuter... fit Michel Hardoin.

— Ils exigeaient cinq mille écus d'or.

— Je reconnais que je ne les avais pas, grimaça Louis.

— Et toutes les femmes du château, monsieur.

Fronsac ne broncha plus. Il savait maintenant que le combat serait sans quartier.

Le Bavaois le considéra sévèrement, puis martela avec son accent guttural :

— Je voulais qu'ils fassent exactement ce qu'ils ont fait, monsieur. J'ai tué leur capitaine avec le fusil de Gaufredi, ce qui a eu deux conséquences avantageuses : ils n'ont plus de chef, sinon des lieutenants sans envergure, et ils ont voulu se venger. Or la colère est mauvaise conseillère dans les batailles. Ils ont attaqué sans réfléchir, sans mesurer notre force. Cet aveuglement coûte toujours cher !

— À nous aussi, ça a coûté cher, murmura Louis.

— C'était le prix à payer, monsieur, conclut Bauer, faisant comprendre qu'il n'y avait plus à palabrer.

— Ils ne pourront rester longtemps à nous assiéger, intervint Desgrais afin de rassurer tout le monde. À Royaumont, on a dû entendre le bruit de la bataille et partir chercher du secours.

— Sans doute, opina Gaston avec une grimace, mais il n'y a plus de cheveu-légers à Chantilly. Quant à la maréchaussée, elle vient de Senlis, et ses patrouilles n'ont qu'une demi-douzaine d'hommes ; que pourront-ils faire contre cette horde ?

— Quelqu'un ira bien à Saint-Germain chercher des troupes, intervint Hardoin.

— Condé est occupé au siège de Paris. Il ne se privera pas de deux cents hommes alors qu'il manque déjà de soldats. Peu lui importe cette bande de pillards et les ravages qu'elle fait. Il y a déjà eu tant de cas comme le nôtre ! Au fait, sais-tu où ils vont, Bauer ? demanda Gaston.

— Ceux que j'ai interrogés m'ont dit venir du Wurtemberg. Mazarin a acheté deux compagnies de leurs régiments, mais eux ont déserté, car ils ne sont pas payés et qu'ils ont faim. Ils rentrent en Allemagne.

Il ajouta :

— Il faut tenir encore, monsieur. Si nous résistons suffisamment, ils *bardiront* ailleurs. Ils savent qu'ils ne peuvent se permettre de rester sur place.

— Ils étaient cinquante, remarqua Gaston, ils ont perdu quinze hommes. Ils vont peut-être même s'en aller ce soir.

— Ça, *che* ne crois pas, grimaça Bauer en secouant la tête, ce qui fit voler les quatre tresses de son épaisse barbe de droite à gauche. Regardez !

Les Allemands entouraient leur gros chariot tiré par six chevaux et en faisaient descendre quelque chose de long. À un moment, lorsque des mercenaires s'écartèrent, les

assiégés virent le canon.

Ce n'était pas un gros canon, plutôt une de ces couleuvrines qu'on portait à deux et qu'on utilisait jadis durant les guerres de Religion.

Plusieurs hommes s'éloignèrent avec des haches pendant que d'autres montaient un trépied de bois qui servirait d'affût.

— Que font-ils ? demanda Louis en voyant que ceux avec les haches coupaient de petits arbres.

— Ils nous craignent maintenant, dit Gaston, et savent qu'ils ne peuvent approcher sans risque. Cette couleuvrine ne fera des dégâts que s'ils peuvent tirer de très près ; aussi préparent-ils un mantelet qu'ils placeront devant, en s'approchant avec la couleuvrine. Quand nous tirerons, nos balles se perdront dans le bois. À quelques toises du château, ils lèveront le mantelet et bombarderont le portail.

— Peuvent-ils le briser ?

— Sans doute n'ont-ils que de petits boulets de pierre, et ce genre d'engin ne peut tirer que quelques coups à l'heure. Il leur faudra du temps pour y parvenir. Mais s'ils ont des boulets de fer de cinq livres, ou même de sept, à courte distance, l'effet sera dévastateur. Qu'en penses-tu Michel ?

Hardoin acquiesça. Il ignorait exactement ce que pouvait faire un canon, mais il n'était pas certain que sa palissade résiste à cinquante pas ou moins.

— Il ne faut pas les laisser faire ! décida Bauer.

Chacun le regarda avec espoir.

— Ils n'ont pas posté de sentinelles. On voit qu'ils ont perdu leur capitaine. Personne ne surveille l'arrière du château et ils n'ont pas songé une seconde que nous pourrions aller les trouver...

— Nous serions terriblement exposés, s'effraya Louis.

— Mais nous bénéficierions de l'effet de surprise, approuva Gaston qui adorait déjà l'idée de prendre les assiégeants à revers.

— Avec des cordes, *zortons* avec pistolets et mousquets, décida Bauer. Nous *verons* un *larche* détour par le bois. Il leur faudra bien une heure pour mettre en place leur couleuvrine et on aura le temps d'arriver sur leur revers. Voici exactement comment on va s'y prendre...

*

Seulement, il fallut moins d'une heure aux Allemands pour préparer leur mantelet. Ils en firent d'ailleurs deux, d'une largeur de deux toises chacun et d'une hauteur de plus de une toise. C'étaient des sortes de palissades de branches sommairement tressées.

Quand ce fut terminé, la troupe s'avança à pied vers le château, bien groupée et à l'abri, transportant la couleuvrine, la poudre et les boulets.

Au-dessus du porche, Louis, qui commandait les mousquets avec La Goutte, n'ordonna pas de tirer, sachant que c'était inutile avec cette protection des mantelets.

Les mercenaires s'arrêtèrent à une vingtaine de toises. Sans voir ce qu'ils faisaient, on le devinait. Au bout de quelques minutes, les deux mantelets s'écartèrent, laissant apparaître la couleuvrine sur son affût. Presque aussitôt, le canon cracha son boulet. Le grondement fut assourdissant et l'air s'emplit de fumée. Sur le hourd du porche, Louis perdit l'équilibre tant le choc avait été violent. Des échardes de bois volèrent en tous sens, blessant même l'un des tireurs. Mais quand Louis se ressaisit, les mantelets s'étaient rapprochés et il n'eut que le temps de voir le serveur écouvillonner la couleuvrine pour préparer le tir suivant.

Louis se retourna et interrogea ceux dans la cour pour savoir si le portail avait tenu. Mais en bas, c'était l'affolement. D'épaisses traverses avaient été brisées. Des éclats avaient blessé les animaux, tous pris de panique. Les chevaux ruaient ; les bœufs forçaient sur leurs chaînes ; les cochons couinaient dans leur enclos ; les chiens aboyaient ou hurlaient à la mort.

Une femme monta, livide, hébétée, les yeux exorbités.

— Le portail ne résistera pas, monsieur. Les échardes ont blessé des animaux... On n'arrive pas à les maîtriser, sanglota-t-elle.

— Allez vous mettre à l'abri. Et vous, tenez-vous prêts, dit Louis à ses hommes. Quand les mantelets s'écarteront, tirez !

Ils obéirent, mais la peur les submergeait tellement qu'ils furent incapables de toucher un seul ennemi. De nouveau le tonnerre retentit. Le second coup de canon fut encore plus épouvantable. Le boulet s'enfonça dans le portail comme un énorme coup de masse, brisant des poutres et tordant les ferrures. La panique gagna tout le monde et Louis, pourtant lui-même terrifié, dut menacer de son épée un tireur qui voulait s'enfuir. Les autres étaient hébétés, sourds, pétrifiés.

Le troisième coup perça le portail et le boulet de fer s'écrasa sur la grille, la tordant et faisant voler un déluge de débris et d'échardes. Personne ne riposta quand le servent écouvillonna à nouveau. Les défenseurs attendaient, fatalistes, l'ultime coup de grâce, ne rechargeant même plus leurs arquebuses.

Dans un nuage de fumée, la gueule de la couleuvrine cracha un nouveau coup qui provoqua une brèche d'un coude carré. Le long hurlement des femmes et des enfants qui suivit fut encore plus terrifiant que le fracas du canon.

*

Bauer avait sélectionné douze hommes parmi les meilleurs tireurs, mais aussi parmi ceux ayant le plus de sang-froid. Il y avait bien sûr Gaston, Desgrais et La Goutte, mais aussi Hardoin, deux palefreniers, le cousin de François, Nicolas – bien qu'il eût très peur ! –, et quatre laboureurs, à la fois jeunes et combatifs. En plus de sa quadruple arquebuse, portée par son ordonnance, il avait emporté une vieille arbalète retrouvée dans l'armurerie de Gaufredi.

La troupe s'engagea dans le bois à quatre pattes pour ne pas se faire voir, puis elle fit un vaste détour dans la forêt. Quand ils revinrent vers la rivière, ils aperçurent les Allemands qui se mettaient en route avec leurs mantelets. Bauer en tête, ils commencèrent à longer l'Ysieux, mais la petite rivière était bien plus haute qu'ils ne l'avaient pensé et, pour ne point être vus, ils durent marcher un moment dans l'eau glaciale. Cela les ralentit beaucoup, car le courant était fort, et ils étaient encore loin quand ils entendirent le grondement du premier boulet.

Un des paysans les entraîna alors dans une sente à travers les joncs, chemin qu'il utilisait pour attraper des canards – un braconnage interdit ! –, et ils avancèrent un peu plus vite. Au quatrième coup de canon, ils se trouvèrent à trente pas du chariot des Allemands, mais ils ne purent se rapprocher plus, un homme de garde surveillant les chevaux.

Gaston n'était pas le meilleur tireur du groupe, mais, tout jeune, son oncle lui avait appris à manipuler une arbalète. Bauer tendit la corde, mit le carrelet et la lui donna. Tilly tira. L'Allemand s'écroula, le carrelet de fer enfoncé dans le bas de sa nuque non protégée par son casque.

Aussitôt, les hommes se précipitèrent.

Trois d'entre eux vidèrent rapidement le chariot de ce qui avait de la valeur, puis étalèrent de la résine et jetèrent de la poudre à canon comme Bauer le leur avait ordonné. Deux autres détachèrent les chevaux. Pendant ce temps, les derniers installaient les fourquines à mousquet autour des arbres, et préparaient les mèches.

Quand tout fut prêt, Bauer mit le feu au chariot. Au même instant un nouveau coup de canon fut ponctué d'une grande clameur de joie. Un morceau du portail venait de s'effondrer, entraînant en partie la galerie au-dessus.

Le chariot en flamme, les chevaux hennirent, se cabrèrent, puis s'enfuirent au galop. Bauer ordonna alors le tir à mitraille sur les Allemands pris à revers. Ils se trouvaient encore assez loin, mais le dessein de Bauer était surtout de les affoler ; deux tombèrent pourtant sous les balles.

Surpris, les assaillants découvrirent leur chariot en feu et leurs chevaux en fuite. Persuadés de l'arrivée d'une troupe royale, plusieurs abandonnèrent leur poste et coururent aux montures. Ceux qui parvinrent à se saisir d'une bête sautèrent en selle et détalèrent, jugeant la partie perdue.

Lorsque la galerie de bois du porche s'était écroulée, il n'y avait heureusement personne dessus, Louis ayant mis ses hommes à l'abri. Mais en entendant la mousquetade, il comprit que la troupe de Bauer attaquait. Aussitôt, entraînant ses paysans derrière lui, il passa le porche et ordonna à son tour de tirer. Sous ce déluge de plomb, trois ou quatre Allemands tombèrent encore et peu ripostèrent avec leurs pistolets, désespérés d'être encerclés. D'ailleurs, la plupart d'entre eux couraient après les chevaux. Une cruelle débandade. Bauer en profita pour s'avancer et dirigea le son canon à feu sur ceux qui formaient un ultime carré. Une nouvelle fois, le carnage fut épouvantable.

Ce furent les derniers échanges. Tous les Allemands valides s'étaient enfuis, avec ou sans chevaux, laissant derrière eux une grosse douzaine de cadavres et de blessés.

*

Quand elle fut certaine qu'il n'y avait plus d'adversaires, la troupe de Bauer s'approcha du champ de bataille couvert d'épaisses flaques de sang.

Au château, Louis avait fait dégager un passage dans le portail effondré pour que les défenseurs puissent rejoindre leurs compagnons. La nuit tombait.

Tout le monde se rassembla autour de la couleuvrine. Quatre Croates blessés geignaient en perdant leur sang par de multiples blessures.

Bauer fit ramasser les armes, envoya chercher ce qu'ils avaient sorti du chariot et ordonna de déshabiller les cadavres et les blessés. Tout ce butin, ainsi que le canon, la poudre et les boulets qui restaient furent ramenés au château.

— Que fait-on d'eux ? demanda Louis en désignant les blessés nus.

— Rien ! décida Bauer. Ils savaient ce qu'ils risquaient. Ils mourront de froid, ou sous la dent des loups, sauf si leurs amis viennent les chercher. Si ce sont vraiment leurs amis.

Au château, Hardoin avait déjà mis du monde au travail pour réparer le portail de bois. Malgré leur victoire et leur fatigue, Bauer exigea que la moitié des hommes veillent la nuit à tour de rôle et fit placer des flambeaux autour des murs extérieurs afin d'éviter toute mauvaise surprise. Mais il ne se passa rien.

Au matin, une fine couche de gel couvrait la campagne. Quand Louis et Gaston sortirent, il ne restait qu'un Allemand mort. Les autres étaient donc revenus et devaient

maintenant être en route pour piller quelque ferme. Bauer renvoya aussitôt les sentinelles à leur vigie afin d'éviter toute mauvaise surprise. Ensuite, on rassembla les cadavres sur un tombereau pour les enterrer derrière la chapelle de Mercy.

*

Comme on creusait une grande fosse, l'un des guetteurs arriva au galop, affolé : une compagnie de plus de deux cents cavaliers avançait sur la route de Royaumont.

Ils abandonnèrent tout et filèrent se réfugier au château. Louis était atterré : tous étaient épuisés, avaient peu dormi et ne résisteraient pas à un autre assaut. Il s'en ouvrit à Gaston.

— Nous avons un canon, le rassura son ami. Bauer et moi savons nous en servir. Je vais l'installer à la plus haute fenêtre, face à l'entrée. Par surprise, nous pourrions les décimer en quelques coups.

Mais Fronsac n'y croyait pas.

Barricadés, les tireurs attendirent la seconde bande de pillards. Elle apparut vers midi, ayant eu du mal à traverser la rivière. Mais les cornettes portaient les drapeaux des gendarmes de la reine, et M. de Champlâtreux se trouvait avec eux.

Les soldats du roi furent accueillis avec un indescriptible enthousiasme et un soulagement infini.

Louis fit percer la barrique de vin qu'il réservait aux prochaines moissons et les soldats installèrent un campement devant le château. Il fallut bien sûr les nourrir, mais uniquement pour le souper, car le capitaine qui commandait la compagnie poursuivait sur la Picardie où plus de dix-huit mille Espagnols avaient pénétré. Champlâtreux les avait accompagnés, ayant été prévenu de la présence des mercenaires allemands près du château de son père.

Au souper, devant les officiers et le fils de Mathieu Molé, chacun fit, à sa façon, le récit du siège. Champlâtreux en fut fort impressionné, surtout après avoir vu le canon pris aux Allemands et la nature des dégâts qu'il avait faits.

— Messieurs Fronsac et Tilly, leur dit-il, je vous savais remarquables, mais mettre en déroute un escadron de mercenaires allemands va vous transformer en héros à la Cour !

— C'est M. Bauer qui a tout fait, expliqua Louis avec un sourire contraint. Je me suis contenté de lui obéir !

Pour l'occasion, Fronsac avait mis une chemise en toile de Hollande avec un pourpoint sombre, et il portait ses éternels galans¹⁶² noirs. En parlant, il en renoua un, ce qui fit sourire Julie.

— Je le dirai à Monsieur le Prince qui regrettera encore plus de ne pas vous avoir à son service, dit Champlâtreux au Bavarois, lequel se rengorgea.

— Quelles nouvelles nous portez-vous de Paris, monsieur, demanda alors Julie, assise à côté du fils du président du Parlement, au haut bout de la table, devant la cheminée.

— Depuis quand n'en avez-vous plus ?

— Depuis mon départ, répondit Gaston, le 11 février. La semaine dernière, l'intendant du château de votre père est seulement venu nous expliquer que les inondations avaient provoqué une grande misère, que l'eau recouvrait le Marais et que le Pont-Rouge avait été emporté. Il nous a aussi annoncé que M. le prince de Condé avait pris Charenton et menaçait le ravitaillement de la capitale.

— Tout cela est exact.

Champlâtreux resta silencieux un instant, les yeux mi-clos, comme si se souvenir exigeait un effort.

— C'est qu'il s'est passé tant de choses en un mois ! s'excusa-t-il, quand il reprit la parole. Après votre départ, monsieur de Tilly, le parlement a nommé ce félon d'Armand de Conti généralissime de la Fronde. Doutant de ses capacités, nos vaillants parlementaires – c'est-à-dire M. le coadjuteur et ses suppôts ! – lui ont donné comme lieutenants, MM. les ducs d'Elbeuf et de Bouillon.

« Ces généraux de pacotille ont vaillamment pris l'Arsenal et la Bastille le 12 janvier, plaisanta-t-il, et le fils de M. Broussel en a été nommé gouverneur. Pendant ce temps, la Seine noyait la plupart des rues. Le faubourg Saint-Antoine se retrouvait sous les eaux, ainsi que l'île Saint-Louis et le faubourg Saint-Germain.

« Quelques jours après la prise de la Bastille, les parlementaires ont écrit aux provinces pour leur demander de se joindre à eux. Le parlement de Rouen hésite toujours mais celui d'Aix a sauté le pas, car avait couru la rumeur que le comte d'Alais – le gouverneur de Provence – voulait faire assassiner quelques parlementaires frondeurs.

— Il en était capable, sourit Louis.

— Vous le connaissez ?

— Avec Gaston nous l'avons rencontré.

— Je l'ignorais ! Quoi qu'il en soit, lors d'une procession, la populace a appelé aux armes et pillé les maisons des amis du comte d'Alais, qui est pour l'instant assiégé dans son palais sans que Mgr Mazarin ait les moyens de lui porter secours¹⁶³... J'y pense soudain : Monsieur le Prince m'avait dit que vous vous étiez intéressés au jeune Tancrède de Rohan...

— En effet, répondit prudemment Louis qui ne parlait jamais des affaires dont il s'était occupé¹⁶⁴.

— Le pauvre garçon s'est engagé dans un régiment des parlementaires et a été blessé au premier combat. Il est mort le lendemain dans d'étranges circonstances. Sa sœur et M. Chabot ont dû se réjouir.

Champlâtreux poursuivit :

— Après quelques escarmouches entre notre armée et celle des bourgeois, la reine a accepté de convoquer les États généraux. Cela n'a pas calmé M. le coadjuteur qui a levé un régiment de cheveu-légers appelé aussitôt les Corinthiens¹⁶⁵. Ces pauvres bourgeois ont tenté une sortie pour montrer leur force et se sont fait tailler en pièces au pont d'Antony !

— Avez-vous des nouvelles de M. de La Rochefoucauld ? s'enquit Louis qui aimait bien le duc, lequel lui avait sauvé la vie¹⁶⁶.

— Sa maîtresse, Mme de Longueville, a accouché publiquement de son fils à l'Hôtel de Ville ! annonça Champlâtreux dans un rire paillard ! L'enfant sera comte de Saint-Paul, et c'est Gondi qui l'a baptisé à Saint-Jean-en-Grève, avec pour parrain le prévôt des marchands, M. Le Féron. Mais pour en revenir aux choses tristes, savez-vous que M. de Châtillon a trouvé la mort durant les combats de Charenton ?

— Châtillon ? murmura Louis, atterré. Ce n'est pas possible ! J'étais encore avec lui chez Mme de Rambouillet voici deux mois...

Ainsi Gaspard de Coligny n'aurait survécu que cinq ans à son frère Maurice, tué en duel sur la place Royale par le duc de Guise ! Avec lui s'éteignait l'illustre branche des Coligny, et Louis perdait quelqu'un qui lui avait toujours témoigné son amitié.

— Il a reçu un coup de mousquet dans le petit-ventre. C'était un brave, et tout le monde l'a pleuré, sauf peut-être sa veuve qui saura bien se consoler, ironisa Champlâtreux dans un cynisme qui révolta l'assistance. Cette mort a mis le Prince dans une grande affliction, car

Châtillon était à la fois son parent et son meilleur ami. Il l'a donc rudement vengé : tous les bourgeois qu'il avait capturés ont été mutilés et jetés dans la Seine encore vivants.

Louis frémit ensuite aux détails des autres horreurs que raconta M. de Champlâtreux. Pour changer de sujet, il voulut savoir où se trouvait le comte de Bussy.

— Il était aussi à Charenton et le Prince l'a remercié pour son engagement dans la bataille. Avec la prise du village, Paris est désormais assiégée par plus de douze mille hommes et plus aucun convoi de nourriture n'arrive à franchir les portes.

— Il faudra bien que s'engagent des discussions, soupira Gaston.

— Il n'est que temps ! approuva Champlâtreux. Mon père est très inquiet, surtout après ce qui s'est passé en Angleterre.

— Qu'est-il arrivé ? demanda Julie.

— Vous l'ignorez ? Vous saviez que leur roi Charles était emprisonné, que leur Parlement l'avait condamné ?

— Oui, bien sûr.

— Les gens de Cromwell lui ont coupé la tête le 8 février, sur l'échafaud, comme un criminel.

À ces mots terribles, tous les gens de Mercy blémirent d'effroi. Bien sûr, depuis un siècle, bien des prédicateurs avaient assuré que les peuples pouvaient se soustraire à la tyrannie de leur roi, mais cela s'était toujours conclu par des assassinats et non des exécutions publiques. Tuer ainsi le représentant de Dieu relevait de l'inconcevable !

— Il y a trois jours, poursuivit Champlâtreux, le Parlement – contre l'avis de mon père et de M. de Mesmes – a refusé de recevoir un héraut d'armes que lui envoyait la reine, arguant qu'ils n'étaient pas ennemis et ne voulaient pas être traités comme tels. Mais, en même temps, les amis de Gondy ont accepté d'accueillir un envoyé de l'Espagne.

— Certains seraient prêts à trahir la France ? gronda Gaston.

— Ils le sont, et malheureusement la position de la Cour n'est pas si forte. Le prince de Condé a ramené son armée, mais cinq mille hommes restent engagés devant l'archiduc Léopold et il y en a autant en Normandie pour tenir en bride M. de Longueville ; si bien que ce qui reste est fort insuffisant. Or les provinces commencent à remuer. Mgr d'Orléans a donc convaincu le Conseil de régence de prendre langue avec les rebelles.

— Il y a urgence, intervint le capitaine de la compagnie, car l'armée de Monsieur le Prince, que je rejoins, aura du mal à tenir contre les dix-huit mille Espagnols de l'archiduc ; et ce d'autant moins que l'armée du Rhin de M. de Turenne serait prête à rejoindre les rebelles. Si, à cela, on ajoute les huit mille hommes de pied et les trois mille chevaux de Paris avec les troupes de M. de Longueville...

— Quand commenceront les négociations ? l'interrompit Louis.

— Peut-être dans quelques jours. Pour ma part, je les souhaite de tout cœur. Vous devinez combien ma situation est inconfortable : je suis intendant de Picardie, ami du prince de Condé, mais aussi colonel des compagnies de la ville et mon père président du Parlement frondeur !

162 Rubans.

163 Il restera prisonnier deux mois.

164 Voir *L'Exécuteur de la haute justice*.

165 Paul de Gondy était archevêque *in partibus* de Corinthe ; on lui avait donné ce titre pour qu'il puisse remplir les fonctions épiscopales comme coadjuteur de l'archevêque de Paris (A. Chéruel, *Dictionnaire historique des institutions mœurs et coutumes de la France*).

Après le départ de M. de Champlâtreux et de la compagnie des gardes, l'angoisse revint, encore plus pesante. Car à la hantise de nouveaux pillards et à l'inquiétude sur les récoltes s'ajoutait, pour ceux qui avaient des proches à Paris, le tourment d'être sans nouvelles d'eux.

Mercy pensa ses plaies. Les services funèbres eurent lieu dans la chapelle, on soigna les gens et les bêtes blessés et l'on répara les destructions des Allemands. Louis promit aux femmes désespérées, qui avaient perdu un mari ou un fils dans l'attaque, de les prendre à leur service et, malgré ses embarras financiers, il décerna un louis d'or à chaque combattant blessé.

Avec Gaston et Bauer, il parlait chaque jour de la situation dans la capitale. Le Bavarois se tourmentait pour Marie Gaultier, Louis pour sa famille et les gens à leur service. Gaston les avait assurés que tous disposaient de nourriture pour au moins deux mois, comme ses propres domestiques... seulement les deux mois s'étaient presque écoulés. Au cas où le siège de Paris se poursuivrait, il serait nécessaire de les secourir, mais comment ?

Ils bâtissaient des plans impossibles à réaliser. Comment entrer dans Paris ? Comment faire sortir leurs proches de la capitale ? Et, enfin, comment les ramener jusqu'à Mercy ? La force de Bauer s'avérait impuissante, tout comme les qualités de stratégie de Gaston ou la logique de Louis. En désespoir de cause, Fronsac voulait partir seul, mais Julie s'y opposait, jugeant que c'était folie.

*

Le 10 mars – il pleuvait à nouveau –, un peu avant le coucher du soleil un homme en guenilles se présenta aux grilles du château, ayant échappé à la vigilance de la sentinelle qui surveillait le chemin du Roy-Dagobert. C'était Guillaume Bouvier, porteur d'une lettre de M. Fronsac père.

Guillaume n'avait rien mangé depuis qu'il avait quitté Paris et, c'est devant une épaisse soupe au lard, entouré de Louis, Julie, Gaston, Armande, Bauer et la famille Hardoin, qu'il fit le récit hallucinant de ce qu'il avait vécu. Il avait réussi à quitter une ville sous la coupe des frondeurs et des miliciens du duc de Beaufort en descendant par une corde le long de l'enceinte bastionnée.

— La nourriture manque, expliqua Guillaume. Chaque jour des émeutes éclatent devant les rares boulangers qui parviennent à obtenir de la farine malgré un prix du setier proche des soixante livres. L'étude a été taxée de mille livres pour financer les gens de guerre chargés de défendre Paris. Puis l'argent manquant, car paraît-il les généraux gardent tout pour eux, les dénonciations ont été autorisées contre ceux possédant des armes ou soutenant Mazarin. Les dénonciateurs ont droit à dix pour cent des prises ; aussi, partout, des bandes de canailles, de gueux et de mendiants font mille insolences et perquisitionnent les maisons de ceux qu'ils appellent les *mazarins*, volant tout ce qui a de la valeur.

« M. de Beaufort a appris, sans doute par le marquis de Fontrailles, que vous avez été la cause de son emprisonnement. Pour vous punir, il a laissé un groupe de pendards piller votre demeure, rue des Blancs-Manteaux. Heureusement, Germain Gaultier et sa sœur ont pu se réfugier à l'étude. C'était il y a trois semaines. Un peu plus tard, une cinquantaine de

marauds se sont présentés rue des Quatre-Fils, déclarant qu'on avait dénoncé M. Fronsac comme un suppôt de Mazarin. Votre père m'a envoyé chez M. Le Féron, mais le temps que je revienne avec des archers les gueux avaient arraché les lambris de la salle des clercs et brisé les meubles pour chercher de l'or. Par miracle, ils n'ont pas découvert le coffre de l'étude que l'on avait recouvert de plâtre un peu plus tôt.

— Que puis-je faire, Guillaume ? demanda Louis, désespéré, car il jugeait tout de sa faute.

— La racaille fait la loi dans les rues où les honnêtes gens sont battus et volés par ceux qui tiennent le haut du pavé. Votre père veut quitter Paris. Il craint maintenant pour sa vie et celle de votre mère mais n'a pu obtenir un passeport de M. Le Féron, lui-même suspecté d'ailleurs de pencher du côté de la Cour.

— Qui aurait autorité pour signer ce passeport ?

— M. de Gondi ou M. le prince de Conti, et il n'y a que vous qui puissiez les convaincre.

— Comment avez-vous fait pour venir jusqu'ici ? s'enquit Tilly.

— Après être descendu par une corde le long d'un bastion sans surveillance, j'ai marché jour et nuit en évitant les patrouilles de M. de Condé, car elles pendent ceux qu'elles rencontrent.

— Et de quelle manière avez-vous mangé ? s'inquiéta Julie.

— J'avais un morceau de pain, ensuite je n'ai plus mangé, madame. De toutes les façons, il n'y a rien à avaler à quatre lieues de Paris ! La campagne est ravagée à un point que vous ne pouvez imaginer ! Les troupes de Condé pillent les églises, violentent femmes et enfants, pendent et torturent, détruisent ou brûlent ce qu'elles ne peuvent détourner. Toutes les fermes sont abandonnées. Aucun champ n'est labouré, les pauvres gens se réfugient dans les bois où ils mangent de l'herbe et des glands.

Il se tut un instant puis se frappa le front.

— Je suis un sot, monsieur le marquis ! J'oubliais que votre père m'a donné une lettre. Elle est cousue dans ma casaque.

Guillaume enleva le vieux pourpoint de cuir qu'il portait avec des grèges de toile à gros plis et des bottes ferrées. Il saisit le long coutelas de sa ceinture et l'utilisa pour découdre le passément de toile rouge. Il en sortit un papier plié serré qu'il tendit à Fronsac.

Ce dernier y confirmait la violence des perquisitions chez ceux qu'on appelait les *mazarins*. Lors de la dernière faite à l'étude, il avait été menacé par les gens de Beaufort, conscients que son fils avait fait échouer les manœuvres du roi des Halles. Ces scélérats avaient tout brisé et volé une partie de l'orfèvrerie ainsi que les plats, les soupières et les flambeaux en argent. La vaisselle de faïence à laquelle la mère de Louis tenait tant avait été cassée.

M. Fronsac suppliait donc Louis d'organiser leur fuite de Paris, lui suggérant d'obtenir de l'aide du président du Parlement, Mathieu Molé, ou du président de Mesmes, qui négociaient actuellement avec la Cour à Saint-Germain. Il savait que son fils les connaissait et eux avaient certainement le moyen de le faire entrer dans Paris.

Fronsac père reconnaissait avoir eu tort en approuvant les initiatives du Parlement visant à un meilleur contrôle des finances du royaume. Et l'avenir s'annonçait sombre. Si la ville se rendait, on clabaudait qu'elle serait livrée aux mercenaires allemands, et si elle résistait, ce serait l'instauration d'une tyrannie pire que celle de la Ligue. Tant pis si l'étude

était pillée, écrivait-il, son épouse et lui voulait au moins que sa famille et ses gens échappent à ce massacre.

Louis termina la lettre à haute voix, dans un silence pesant.

— Votre père n'est pas le plus à plaindre, monsieur le marquis, intervint Guillaume, voulant sans doute rassurer le fils de son maître. Les frondeurs auraient volé deux cent cinquante mille livres à un contrôleur des gabelles et toute sa vaisselle d'argent à M. d'Émery. Avec dix pour cent des prises, ils font de bonnes affaires. Ils emportent aussi les bijoux des femmes des maisons qu'ils perquisitionnent et votre mère a pu cacher les siens.

— Que savez-vous d'autre, Guillaume ? intervint Gaston. Nous sommes sans nouvelles de Paris depuis que M. de Champlâtreux est venu nous secourir.

— Vous secourir, monsieur ? s'inquiéta l'ancien soldat.

— Oui, le château a été attaqué par un escadron de mercenaires allemands. Nous les avons mis en fuite, mais au prix de lourdes pertes, expliqua Louis.

— Vous avez eu de la chance, fit lentement le domestique. En venant, j'ai vu bien des châteaux brûlés...

— *Bas* de la chance ! intervint Bauer. Nous étions les plus forts !

Il éclata d'un rire tonitruant qui fit vibrer la grande salle.

— Je sais que le Parlement a reçu un envoyé du gouverneur des Pays-Bas. M. Broussel et ses amis envisagent de faire entrer les Espagnols dans Paris. C'est aussi cela qui a fait changer d'avis votre père. Au début, comme nous tous, il voulait seulement que la Cour chasse le Mazarin, mais accepter que l'Espagnol occupe la ville ? Jamais !

— Tout de même, des hommes de bien doivent s'y opposer ! s'insurgea Fronsac.

— Votre père m'a dit que le président de Mesmes aurait pleuré devant le prince de Conti lorsqu'il a appris la venue de l'envoyé de l'archiduc. Il lui aurait même déclaré : *Est-il possible, monsieur, qu'un prince du sang de France propose de donner séance* ¹⁶⁷ *sur les fleurs de lys à un député du plus cruel ennemi des fleurs de lys ?* Mais ça n'a servi à rien ! Beaucoup de sots assurent qu'un Espagnol ne leur fait pas aussi peur qu'un Mazarin ! Ils ne diront plus ça quand on les pendra !

Ces inquiétantes nouvelles confirmaient ce qu'avait rapporté Champlâtreux sur l'arrivée de l'armée espagnole en Picardie, songea Louis.

— M. de Champlâtreux nous a raconté qu'il y avait eu de sanglantes batailles autour de Paris, commenta Gaston.

— En effet, monsieur, répondit Guillaume en trempant du pain dans sa soupe. Les malheureux Parisiens envoyés à la bataille ne savaient même pas manier une pique et la plupart y ont laissé leur vie. Il y a eu aussi bien des gentilshommes blessés ou tués comme MM. de Châtillon et La Rochefoucauld.

— La Rochefoucauld ? Que s'est-il passé ? s'effara Louis, qui aimait beaucoup le duc malgré ses éternelles hésitations.

— Vous l'ignorez ? s'étonna l'ancien soldat en levant les yeux. Pour protéger un convoi de blé, il occupait un défilé mais comme il est d'un naturel emporté, il est sorti de son poste afin de charger avec ses escadrons de bourgeois. Seulement, en face, les vieilles troupes du prince les ont taillés en pièce et le duc a été blessé d'un coup de pistolet à la gorge.

— Dans quel état est-il ? demanda Gaston.

— On l'a ramené à Paris. Il loge à son hôtel où on le soigne bien.

— Mon père parle de négociations dans sa lettre. Où en sont-elles ?

Guillaume eut une moue dubitative.

— Elles ont commencé seulement lorsque le Parlement a appris que M. de Turenne avait été abandonné de ses troupes. Les quatre compagnies ont alors envoyé des députés à Saint-Germain, avec à leur tête M. Molé. Mais ils n'ont rien obtenu dans la mesure où la reine exige une capitulation totale. Tout va dépendre des Espagnols, maintenant. S'ils s'approchent de Paris, la reine sera contrainte à plus de souplesse.

La décision de Louis fut vite prise.

— Je pars pour Saint-Germain, dit-il. Je verrai M. Molé qui me fera un passeport pour entrer dans Paris. Je convaincrs Gondi de laisser sortir ma famille, nos amis et nos serviteurs.

— Je vais avec vous, monsieur, décida Bauer.

— Non, camarade, ce ne serait pas raisonnable : on a besoin de toi ici. Je confie les habitants de Mercy à Gaston. N'oublie pas que tu es gouverneur du château. D'autres troupes de pillards peuvent arriver. J'irai seul avec Guillaume. Je ne risque rien ; déjà, à douze ans, il me protégeait quand je sortais de Clermont¹⁶⁸ !

Le vieux soldat sourit de plaisir à ce souvenir.

— À Saint-Germain, tu pourras compter sur Molé. Je t'ai raconté comment je lui ai sauvé la vie, précisa Gaston.

— Peut-être y aura-t-il aussi M. de Bussy.

— Tout cela me déplaît souverainement, intervint Julie, la voix tremblante.

— Je le sais, lui répondit affectueusement son époux, mais je dois le faire, et seul. Tu ne risques rien ici avec Gaston, et moi non plus avec Guillaume.

*

Ils quittèrent Mercy le jeudi aux premières lueurs du jour. Le palefrenier leur avait choisi les meilleurs chevaux et Bauer les avait solidement armés de pistolets, d'épées et de cabines à silex. La première moitié du trajet se fit sous la pluie dans un paysage indifférent à la guerre civile. Mais en s'approchant de la forêt de Saint-Germain, ils découvrirent un spectacle de désolation. Le long de la route dominant la Seine, là où quelques mois plus tôt s'étaient étalées une riche et riante campagne, des plaines fertiles et cultivées, des jardins de maraîchage et des coteaux de bois ou de vignes, se succédaient désormais des fermes incendiées, des villages ravagés, des bois coupés, des champs à l'abandon. Le pire était les cadavres nus, pendus tels des fruits noirs aux grands arbres. Louis en compta des dizaines, des hommes, mais aussi des femmes et des enfants.

Dans les terres abandonnées, des animaux erraient, à la recherche de vaine nourriture.

Louis en fut épouvanté. Jamais il n'aurait pensé que cette guerre aurait transformé en enfer les abords de Paris.

— Pourquoi tous ces pauvres gens ? demanda-t-il à Guillaume, en désignant une grappe de pendus.

— Ce sont ceux pris en tentant de faire entrer de la nourriture dans Paris, monsieur. Diable ! Le setier de froment atteint de tels prix que celui qui parvient à passer quelques sacs peut s'enrichir d'un seul coup. Aussi, les troupes du Prince pendent-elles tous ceux qui transportent de la nourriture. Ce n'est pas comme les mercenaires allemands qui exécutent pour s'amuser, après avoir forcé femmes et filles dans les fermes.

— Et la reine, que dit la reine ? gronda Louis, en frissonnant.

— Elle s'en moque, monsieur ! admit Guillaume en baissant les yeux.

Il se tut, se souvenant qu'il agissait ainsi avec son frère, en Allemagne. Lui aussi avait pendu, torturé, violé. Comme tous les soldats. Quant à Louis, il songeait à ce que lui avait un jour déclaré Gondi : *Le cardinal Mazarin a beaucoup d'esprit, mais il n'a point d'âme.*

*

Saint-Germain était inaccessible. Tout autour de la vieille enceinte, des troupes étaient cantonnées dans des tentes. Louis fut enfin reconnu par un cornette des gardes de la reine l'ayant déjà aperçu au Palais-Royal lors de l'affaire du vol des dépêches. Il le conduisit à son officier qui gardait la porte de Pontoise. Louis se présenta, expliquant avoir besoin de rencontrer son voisin de Luzarches, M. de Champlâtreux, et assura connaître personnellement M. Le Tellier, ce que confirma le cornette.

Mais l'officier avait des ordres : personne ne pouvait franchir le barrage du bourg sans passeport. En désespoir de cause, Louis ajouta qu'il était l'ami de M. de Baatz et de M. de Bussy.

— M. d'Artagnan ? Que ne le disiez-vous plus tôt ! s'écria l'officier, brusquement tout sourire. Il loge à l'auberge de *La Salamandre* !

Il ordonna aussitôt à son cornette de l'y conduire.

L'auberge n'était pas très loin. Son enseigne représentait une salamandre sous un haut-relief de François I^{er} qui s'était marié au château, cent ans plus tôt. Par une chance incroyable, Baatz y sommeillait sur un banc, à une table de la grande salle du cabaret, la tête entre les coudes.

— Fronsac ! rugit l'ancien mousquetaire lorsque Louis s'approcha de lui avec Guillaume.

En même temps, il se levait et accolait son ami jusqu'à l'étouffer.

— J'ignorais que vous étiez à Saint-Germain, poursuivit-il, en serrant la poigne de Guillaume.

— J'arrive à l'instant, mon ami, j'ai besoin d'obtenir un laissez-passer pour entrer dans Paris.

— Diantre ! Ce ne sera pas facile, compagnon, grimaça l'autre en lissant sa moustache en croc. Toussaint Rose¹⁶⁹ vous fera facilement un passeport, mais la garde bourgeoise vous laissera-t-elle passer ? J'en doute. Et si vous y parvenez, vous aurez encore plus de mal à en sortir. Attendez plutôt quelques jours, un accord va être signé entre Molé et la Cour.

— La paix est-elle si proche ! s'exclama Louis, plein d'espoir.

— Je n'ai pas parlé de paix, juste de la signature d'un traité ! Il sera ensuite vraisemblablement respecté quelques jours, le temps pour vous d'entrer et de sortir de Paris. Mais Molé doit faire vite, car on dit que le Parlement veut annuler ses pouvoirs.

— M. Molé est-il là ?

— Non, il est à Rueil avec Mgr Mazarin. C'est là-bas que tout se passe.

— Il faudrait que je le rejoigne, je pourrais ensuite revenir à Paris avec lui, songea Louis à voix haute.

— Vous le connaissez bien ?

— Suffisamment. Comment savoir où en sont les négociations ?

— Toussaint Rose est au château, il vous le dirait volontiers, mais il est fort difficile d'y entrer.

— Même avec vous ? sourit Louis.

— Mordiou non ! s'exclama d'Artagnan en lui donnant une bourrade sur l'épaule si forte que Louis manqua s'écrouler. Voulez-vous que nous y allions maintenant ?

— J'aimerais. Guillaume, fit-il se tournant vers son compagnon, voici une dizaine de louis. Trouve-nous où passer la nuit. Je te rejoindrai ici au souper.

— Nous dînerons ensemble, amis ! décida Baatz Je ne reprends mon service auprès de Mazarin que demain. Nous demanderons aussi votre passeport à Rose.

Ils sortirent pour rejoindre l'esplanade du Château-Vieux. Devant, des dizaines de gardes du corps de la reine étaient en faction. Louis remarqua les arquebuses sur le chemin de ronde qui surplombait le fossé et les canons et couleuvrines installés en plusieurs endroits. Les fossés débordaient d'eau à cause des dernières pluies. Au pont-levis, l'officier de garde les laissa passer en reconnaissant M. de Baatz.

Ils traversèrent la cour emplie de monde et de soldats et, par un dédale de couloirs et de passages, d'Artagnan guida Louis vers une chambre où un valet les annonça au secrétaire de Mazarin.

Louis eut un peu de mal à reconnaître Toussaint Rose. Si le marquis de Coye possédait toujours le même regard perçant, sous son front dégarni, son sourire ironique et moqueur était désormais désabusé et fatigué, agrémenté de profonds plis autour des lèvres.

— Monsieur Fronsac ? Vraiment, nos rencontres sont toujours insolites ! Je n'ai que très peu de temps, je suis désolé.

— Je ne vous importunerai pas, M. Rose. J'ai besoin d'un passeport pour entrer dans Paris.

— Vous l'aurez, mais je vous déconseille de vous y rendre.

Le ton était sec.

— On dit que la paix va être signée ?

— C'est fait, ou tout au moins quasiment. Il désigna des papiers sur sa table. Je viens de recopier le texte accepté par les parties afin de le porter à la reine. Dès qu'elle l'aura visé, un courrier l'apportera à Rueil. Le traité sera signé ce soir et M. Molé partira à Paris demain. Prions pour qu'il le fasse accepter du Parlement ! Attendez un moment dans le corridor, je vous ferai porter votre passeport.

Fronsac s'inclina et sortit avec Baatz qui n'avait pas prononcé une parole.

*

Le lendemain, parti aux premières lueurs de l'aube, Louis parvint à Rueil bien avant le départ des députés. Il attendit dans la cour du château avec des gentilshommes et des officiers qu'il connaissait. Le passeport de Toussaint Rose, qui ordonnait à tout officier du roi de laisser librement circuler le marquis de Vivonne, avait fait merveille.

Un peu après onze heures, Molé apparut, en grande robe, suivi de plusieurs conseillers du Parlement et du président de Mesmes. Ce dernier ne cacha pas sa surprise en reconnaissant Fronsac, tandis que le premier président faisait signe à Louis de le rejoindre.

— Enfin un visage ami ! déclara-t-il dans un sourire en lissant sa longue barbe. Mon fils m'a raconté vos exploits, mais que faites-vous ici ?

— Monsieur le président, j'ai besoin d'entrer dans Paris pour une affaire familiale. On m'a dit que la paix était signée, et que vous partiez pour la capitale, me prendriez-vous avec vous ?

En attendant le président, Louis avait écouté des conversations et appris que le traité avait bien été signé la veille, à neuf heures du soir.

— Ma foi, pourquoi pas ? fit Molé, en interrogeant M. de Mesmes du regard. Mais à une condition, plaisanta-t-il, c'est que vous montiez dans mon carrosse et me racontiez comment vous avez écrasé ces Croates qui pillent nos campagnes.

— Ce sera un grand honneur, monsieur.

— Je vous préviens pourtant, vous prenez de grands risques en restant avec moi. Je doute fort d'être accueilli avec chaleur.

M. de Mesmes et les autres conseillers gardèrent le silence en conservant un visage sombre, nullement égayé par la plaisanterie du premier président.

— J'ai pris d'autres risques dans le passé, monsieur, répliqua Louis.

— Je le sais, mon ami, je le sais, répondit Molé en souriant avec reconnaissance. Nous partons dans une heure. Nous attendons mon fils.

Le convoi des députés, qui comprenait plusieurs carrosses, s'ébranla vers midi. Molé proposa à Louis une place dans le sien, où montèrent aussi M. de Champlâtreux et le président de Mesmes, tandis que Guillaume suivait avec le cheval de son maître. Jusqu'à Neuilly, ils furent escortés par un escadron de cavalerie des gardes du maréchal de Gramont qui, lui-même, s'installa dans la voiture à côté du premier président.

Louis dut faire un récit du siège de son château, qui impressionna ses compagnons de voyage, puis, à son tour, posa des questions sur la paix.

— Elle n'a jamais été si proche, monsieur le marquis, répondit Molé. Ces messieurs du Parlement – il en parlait comme s'il n'en faisait pas partie, remarqua Louis, amusé – attendaient beaucoup de l'armée de M. de Turenne, mais ses troupes l'ont abandonné. Ils comptaient aussi sur M. de Longueville et sur le parlement de Rouen qui devait lever une troupe pour menacer Saint-Germain, mais personne n'a eu la folie de commettre un tel crime de lèse-majesté. Il ne leur restait donc que l'Espagnol, c'est-à-dire trahir la France, et je m'y suis opposé. Quant à la reine, elle savait que l'armée espagnole approchait et qu'il lui fallait envoyer de nouveaux hommes en Picardie, donc lever le siège de Paris. Aussi, tout le monde était disposé aux concessions.

— Et quand bien même ces messieurs du Parlement ne voudraient pas la paix, grinça Champlâtreux, les Parisiens qui meurent de faim pourraient bien la leur imposer. J'entends que les articles de cette paix déplairont aux princes et généraux qui souhaitent que les Parisiens leur donnent encore beaucoup d'argent. Après tout, ils ont déjà reçu quatre millions en deux mois qui leur ont servi à régler leurs dettes et acheter de la vaisselle d'argent. Ces messieurs voudraient bien que la guerre continue pour leur intérêt particulier, et même faire venir les Espagnols qui mangeront le bien des pauvres gens encore mieux que ne l'ont fait les Allemands de M. le prince de Condé.

— Il est vrai que de Conti et de Beaufort sont prêts à risquer la vie du peuple ! remarqua ironiquement Molé. Leur pouvoir de nuisance, comme celui de M. le coadjuteur, reste malgré tout formidable.

— Quels sont les termes du traité ? demanda Louis.

— Au départ, la reine exigeait que le Parlement s'engageât à aller tenir séance à Saint-Germain, tant qu'il plairait au roi, et qu'il ne s'assemblât plus durant trois ans. Après une difficile négociation, nous avons obtenu que le Parlement ne se rende à Saint-Germain que pour un lit de justice où la déclaration contenant les articles de la paix sera publiée.

« Mais ne nous voilons pas la face, les principaux termes de la paix ne sont pas à notre avantage : interdiction pour les chambres de se réunir durant un an, annulation de tous les

arrêts pris, sauf les décisions de justice entre particuliers, déposition des armes des Parisiens, renvoi du plénipotentiaire espagnol. La Bastille sera rendue et la surintendance des Finances pourra emprunter au denier douze. Les généraux ont quatre jours pour déclarer vouloir être compris dans la paix, et de Longueville, ainsi que le parlement de Rouen, n'en ont que dix.

— En contrepartie le siège sera levé ?

— Oui. Les gens de guerre se retireront des environs de la ville et les arrêts du conseil royal seront annulés.

— Et ceux qui ont été pillés, comme mes parents ? ajouta Louis, tandis qu'ils passaient devant une ferme incendiée dont un grand arbre portait une dizaine de pendus.

— Papiers et meubles seront rendus, mais il y aura amnistie pour ce qui a disparu, même pour le vol des deniers royaux et des armes dans les arsenaux.

— Le roi fera aussi expédier des lettres de cachet pour la révocation du parlement semestre d'Aix, précisa de Mesmes.

Ainsi, l'étude des Fronsac restera ruinée, se dit Louis.

*

À Neuilly, le maréchal de Gramont descendit pour rejoindre son escadron et ce fut une compagnie d'archers de la ville qui escorta les carrosses. Mais malgré cette protection, le fils de Molé – pourtant colonel des archers – suggéra à son père d'entrer dans Paris par la porte de la Conférence, et non par la porte Saint-Honoré, où la populace les attendait certainement.

— Je ne crains rien, mon fils, puisque je sers mon roi ! lui répondit le premier président. De toutes les façons, je ne suis qu'un mort en sursis depuis qu'on m'a accusé d'avoir trahi le Parlement...

Ses yeux pétillèrent d'humour quand il sortit un papier chiffonné de son pourpoint.

— Tenez, monsieur Fronsac, voici ce qu'on distribue sur moi sur le Pont-Neuf...

Louis prit le papier. C'était un de ces nombreux pamphlets vendus trois sous, et dont on assurait qu'ils venaient d'une officine au service du coadjuteur.

*La barbe et le menton barbu
De Molé, juge corrompu
Barbe sale, barbe vilaine !
Barbe infâme, barbe inhumaine
Qui s'offrirait pour un écu
De serviette à torcher le cul
Barbe pendante au vieux menton
D'un avare et lâche poltron
Barbe d'un laid et vieux magot,
Barbe d'un traître et d'un bigot.
Je voudrais, ô barbe vilaine !
Que de merde tu fusses pleine ¹⁷⁰ !*

Quand il leva les yeux, Molé lui souriait avec espièglerie, en lissant sa fameuse barbe.

— Comment trouvez-vous ces vers, monsieur le marquis ? fit-il.

— Pas si mauvais que ça, monsieur le premier président, pouffa Louis.

Le convoi entra dans Paris vers quatre heures, ignorant que le duc de Beaufort avait envisagé de fermer les portes pour empêcher les négociateurs d'entrer. Le fils de Vendôme

en avait finalement été dissuadé par le coadjuteur qui préférait laisser Molé s'expliquer au Parlement. Gondi ne doutait pas que les parlementaires les plus radicaux, entraînés par Broussel, refuseraient les conditions du traité, et qu'il serait plus avantageux de renvoyer les négociateurs à Saint-Germain pour obtenir une meilleure paix.

Le coadjuteur demeurait sans doute le seul des frondeurs à avoir une vue lucide de la situation. Il savait que les armées de Longueville et de Turenne n'arriveraient jamais, que les Parisiens ne pouvaient espérer aucun secours, sinon de l'Espagne, et il n'avait aucune confiance dans les promesses espagnoles. À ses yeux, la partie était perdue et il voulait à la fois éviter d'*ensanglanter la scène*, et obtenir une amnistie pour lui et ses amis.

Encore fallait-il forcer Molé à une nouvelle négociation. Afin d'y parvenir, tout au long de la rue Saint-Honoré, la populace entoura les députés, criant sa haine envers eux et les accusant d'être des *mazarins*. Heureusement, l'escorte de Champlâtreux empêcha de trop gros débordements et les parlementaires parvinrent à rentrer chez eux, sous bonne garde.

167 Recevoir avec honneur.

168 Le collège de Clermont (actuellement Louis-le-Grand) ; voir *Les Ferrets de la reine*, éditions J.-C. Lattès.

169 Le secrétaire de Mazarin.

170 Cet extrait de la mazarinade : « Satire sur la barbe de monsieur le Président Molé » a été publié dans le *Tableau de la vie et du gouvernement de messieurs les cardinaux Richelieu et Mazarin*.

Louis arriva à l'étude de ses parents comme vêpres sonnaient.

Après les avoir embrassés, et leur avoir raconté ce qu'il avait vécu, son père lui montra les dégâts commis par la canaille. Il y en avait pour des dizaines de milliers de livres avec ce qui avait été volé, et le notaire, d'un tempérament naturellement inquiet, envisagea l'avenir avec accablement. Toute sa vie d'effort était réduite à néant. Il fut juste un peu rasséréiné quand son fils lui eut expliqué que l'or confié à Gaston était au moins à l'abri.

Louis se rendit un peu plus tard avec Germain Gaultier à son logis de la rue des Blancs-Manteaux. Comme le lui avait dit Guillaume, il avait été mis à sac et ne contenait plus rien.

Circulant dans les rues, il remarqua une ville encore plus sale que d'habitude. Était-ce l'absence du lieutenant civil ? Les immondices s'accumulaient, les boues n'étaient plus ramassées et les inondations de février avaient laissé d'épaisses moisissures de salpêtre et des maisons en partie effondrées.

Sa nuit fut peuplée de cauchemars. Dans sa chambre dévastée, Louis avait conscience que la ruine venait de frapper les Fronsac. Or, c'était à cause de lui. S'il ne s'était pas opposé à Beaufort, cinq ans plus tôt, l'étude n'aurait pas été saccagée.

*

Le matin, il se rendit au Palais pour tenter de rencontrer Paul de Gondi, élu conseiller. À la nouvelle de la paix signée, une immense foule avait envahi la cour de Mai ; il dut laisser son cheval dans une écurie voisine, sous la garde de Guillaume. La grande galerie était noire de monde et c'est en jouant des coudes qu'il parvint à approcher de la Grand-Chambre où Molé s'expliquait devant les conseillers et les généraux de la Fronde.

Louis ne put entendre le premier président détailler le procès-verbal du traité car chacune de ses phrases était couverte par les interjections de ceux refusant l'accord. On criait qu'il n'y avait point de paix ; que le pouvoir de négociation de Molé avait été révoqué ; qu'il avait abandonné lâchement les généraux et les frondeurs.

Survint ensuite une menaçante intervention du prince de Conti, qui s'étonna que l'on eût conclu sans lui ni sans les autres généraux, et affirma ne pouvoir accepter *les conditions du Mazarin*.

Autour de Louis, la foule déchaînée vociférait :

— Vive le coadjuteur !

— Point de paix et point de Mazarin !

Nombre d'entre eux brandissaient des piques et des épées, jurant de tuer ceux qui accepteraient la paix tant que Mazarin était encore dans le royaume.

Le vacarme devint tel que la séance fut suspendue pendant que le coadjuteur et un gentilhomme, siégeant avec les ducs et pairs, sortaient calmer le peuple.

Louis eut la vague impression d'avoir déjà rencontré celui qui accompagnait Gondi. Très grand, vêtu d'un habit de soie blanche, il était coiffé d'un chapeau à pennaches blanches qui mettait en valeur sa chevelure blonde et bouclée au fer. À côté du coadjuteur, petit, noiraud de peau, et en soutane noire, ce gentilhomme formait un saisissant contraste.

Dans la grande galerie, la foule les acclama dès qu'elle les aperçut :

— Vive le coadjuteur !

— Vive M. de Beaufort !

Ainsi c'était le duc ! s'étonna Fronsac, en examinant le grand blond plus longuement. Il l'avait effectivement aperçu dans le corridor de la duchesse de Chevreuse, durant la cabale des Importants.

Beaufort harangua la populace avec les mots vulgaires qu'elle aimait et parvint à l'apaiser un moment. Mais le fracas recommença sitôt qu'il fut revenu dans la Grand-Chambre.

— Il faut aller à Saint-Germain quérir notre bon roi ! hurlait-on.

— Il faut jeter dans la rivière tous les *mazarins* !

D'autres injures, plus crues, visaient la reine et le cardinal. Certaines, encore, menaçaient Molé d'être pendu à Montfaucon.

*

Malgré cette émeute – heureusement contenue par les archers –, les parlementaires parvinrent à décider que les députés retourneraient à Rueil négocier le sort des généraux exigeant de nouvelles garanties. Trois articles devaient aussi être revus : celui sur la venue du Parlement à Saint-Germain pour le lit de justice, celui sur les prêts à la Couronne et celui sur l'interdiction des assemblées générales des chambres.

Quand tout fut accepté, les parlementaires s'apprêtèrent à sortir, mais devant le tumulte et les menaces toujours plus violentes de la foule plusieurs vidèrent les lieux par la porte du greffe. Paul de Gondi proposa à Molé d'agir de même avant de le faire raccompagner chez lui par une escorte.

Louis, qui s'était approché, entendit alors cette forte phrase du premier président retentir au milieu des brouhahas :

— La cour ne se cache jamais ! Même si j'étais assuré de périr, je ne commettrais pas cette lâcheté, qui, de plus, ne servirait qu'à donner de la hardiesse aux séditeux.

Gondi se tourna alors vers les factieux dans la grande galerie et parvint à les adoucir, ce qui ne lui fut pas difficile puisqu'il organisait la manifestation. Molé put alors sortir, fort dignement, mais protégé par les huissiers, le coadjuteur et le duc de Beaufort.

Louis, au premier rang, s'avança, tandis que de grandes clameurs hostiles à la reine retentissaient, parmi lesquelles on entendait nettement le mot : *République* !

Voyant Fronsac, Molé lui tendit les bras pour l'accoler et Paul de Gondi l'invita à se joindre à eux. Louis rejoignit donc le petit groupe qui traversa la salle et sortit dans la cour.

— Monsieur Fronsac ! glissa Molé. Que faites-vous parmi ces émeutiers ?

— J'ai besoin de rencontrer le coadjuteur, monsieur le premier président.

Entendant son nom, Beaufort ne cacha ni sa surprise ni son agressivité.

— Ce monsieur serait Louis Fronsac ? clama-t-il d'un ton menaçant. Le fameux marquis de Vivonne ? L'ami de Mazarin ?

— C'est exact, François, répondit Gondi en lui prenant affectueusement l'épaule. Laisse-moi te dire que je le connais depuis que j'ai douze ans. Crois-moi, c'est un homme d'honneur qui a toute ma confiance et à qui je confierais ma vie.

Il ajouta, dans un mélange d'ironie et de tristesse :

— Même s'il est au Mazarin...

— C'est lui qui m'a envoyé à la Bastille ! ragea Beaufort.

— Non, monsieur le duc, intervint Fronsac. J'ai seulement empêché un assassinat qui aurait définitivement taché l'honneur du petit-fils d'Henri le Grand. Et j'ajoute que je ne suis

pas au Mazarin. Je suis au roi. Comme nous devons tous l'être.

Molé sourit à ces mots, tandis qu'on avançait son carrosse. Il salua sèchement le coadjuteur et Beaufort, puis amicalement Fronsac.

— À vous revoir, monsieur le marquis, dit-il en montant dans la voiture dont le valet avait déjà baissé le marche-pied.

*

Louis resta seul avec le duc, Gondi et la suite de fidèles les entourant. Pour la première fois il remarqua, parmi eux, le marquis de Fontrailles qui le considérait avec une effroyable méchanceté.

Fronsac lâcha alors d'une voix forte ces mots qui lui brûlaient la bouche :

— Il y a cinquante ans, monsieur de Beaufort, mon grand-père s'est battu pour le vôtre et pour remercier notre famille de sa loyauté, vous avez donné l'ordre de piller nos biens.

Un effroyable silence tomba sur le groupe tant l'accusation était grave. Un instant, le sang reflua du visage du duc qui posa la main sur la poignée de son épée, tandis que Gondi demandait d'une voix douce, en lui tenant l'épaule pour l'empêcher de dégainer :

— C'est vrai, François ?

Louis avait besoin qu'on laisse ses parents tranquilles et seul Beaufort pouvait donner des ordres afin qu'il en soit ainsi. Dans la grande galerie, Fronsac avait entendu quelqu'un chanter la gloire du petit-fils d'Henri le Grand :

*Il est hardi, plein de valeur,
Et plus vaillant que son épée,
Heureuse soit son arrivée,
Qui sera pour notre bonheur,
Ce prince magnanime,
Les Parisiens l'estiment !*

La chanson lui avait donné l'idée d'interpeller publiquement le duc. Il savait Beaufort souffrant de n'être que le fils d'un bâtard et bouffi de vanité. Déjà, durant la cabale des Importants, ceux qui se moquaient de lui le comparaient au *capitan* de la Comédie-Italienne. En lui rappelant que son grand-père était Henri le Grand, il l'obligeait à se conduire en gentilhomme, et non en roi des Halles, en roi des gueux.

Mais il n'ignorait pas pour autant que Beaufort pouvait bien lui passer son épée au travers du corps pour répondre à son accusation ! Il avait cependant jugé que Paul de Gondi viendrait à son secours, et c'est ce qui arrivait.

— Je... je l'ignorais, monsieur le coadjuteur, bredouilla le duc, après une brève hésitation... Si ce sont mes gens qui ont agi ainsi, je les punirai avec sévérité, poursuivit-il.

Il considéra alors Fronsac avec une brusque chaleur, et déclara d'une voix forte :

— Sachez monsieur, que vous n'aurez jamais plus à vous plaindre de François de Beaufort !

Louis dissimula un soupir de soulagement, et Gondi, qui avait suivi la manœuvre, lui glissa un sourire d'admiration.

— Fronsac, j'ai beaucoup à faire aujourd'hui, peux-tu passer demain soir après vêpres au petit archevêché ? Je pourrai te consacrer quelques minutes, lui dit-il.

Louis le remercia ens'inclinant. Puis, il salua le duc de Beaufort avec une grande déférence avant d'aller retrouver Guillaume qui l'attendait plus loin. Aux yeux de ceux ayant

assisté à la comédie, la personne et la famille de Fronsac étaient désormais sacrées.

*

Midi sonnant, ils allèrent dîner au *Lyon-d'Or*, en bas de la rue Saint-Jacques. Comme toutes les auberges, celle-ci n'avait plus grand-chose à proposer. Pour deux écus, ils eurent à peine droit à une bouillie d'avoine avec un petit morceau de lard et une affreuse piquette. Rassasiés malgré tout, ils se rendirent rue de Seine, à l'hôtel de Liancourt¹⁷¹ que le duc de La Roche-Guyon prêtait à son parent, M. de La Rochefoucauld. Louis pria pour ne point rencontrer le marquis de Fontrailles qui y logeait également.

L'intendant de l'hôtel envoya un valet demander au duc s'il pouvait recevoir le marquis de Vivonne. La réponse étant favorable, on conduisit Fronsac dans une immense chambre d'apparat où le duc était couché. Deux femmes et un gentilhomme se tenaient à ses côtés, ainsi qu'un chirurgien en noir.

Louis s'approcha. Blême, La Rochefoucauld paraissait épuisé. Il fit pourtant signe à son visiteur de prendre un tabouret, et aux autres de s'éloigner.

— Merci d'être venu, marquis, murmura-t-il.

— Comment allez-vous, monseigneur ?

— Je suis très incommodé par ma blessure, et très fatigué. Je vais partir me reposer en Poitou. Venu demain, vous ne m'auriez pas trouvé.

— Je ne suis entré dans Paris qu'hier. Pour aider ma famille.

— Je devine... Cette guerre est aussi affreuse qu'inutile.

Il tenta de se redresser sur ses coussins :

— Je croyais pouvoir faire sentir au cardinal et à la reine... qu'il leur eût été utile de me ménager... J'étais plein de ressentiment envers eux. Mais je n'ai jamais trouvé à Paris la chaleur que j'attendais... M. de Conti est faible et léger, M. de Longueville est irrésolu, et vous le savez, je suis parfois moi-même fort hésitant... Quant aux autres, ce ne sont que des lâches ou des capitans. Seul le coadjuteur sait où il veut aller. C'est un homme redoutable qui cultive la dissimulation et feint des vertus qu'il n'a pas. Méfiez-vous de lui, ami Fronsac...

Louis comprit que le duc cherchait à se justifier. Il le laissa donc parler.

— Je ne suis entré dans cette querelle que malgré moi, et si j'étais arrivé plus tôt, j'aurais assurément empêché Mme de Longueville de s'impliquer dans cette misérable affaire... Hélas, le coadjuteur s'est servi de mon absence pour l'y embarquer, ainsi que son frère, le prince de Conti. Je ne pouvais que les suivre... Oui, j'ai fait la guerre aux rois, je l'aurais faite aux dieux... pour elle¹⁷².

— La paix est proche, monseigneur, assura Louis.

— Je le souhaite de toute mon âme, car je suis impuissant. Ma blessure est un nouvel obstacle à mes desseins, qui étaient de réunir la maison royale et de contraindre ce diable de coadjuteur à la paix...

Louis demeura encore un moment. Quand le duc s'endormit, saisi par sa faiblesse, Fronsac se retira, meurtri et morfondu. Cette guerre n'avait jamais été conduite pour de grands desseins, seulement par haine envers Mazarin.

*

Le dimanche avant la messe, Louis parla à son père. Il l'assura qu'il ne risquerait désormais plus rien des gens de Beaufort et qu'il pensait lui donner, le soir même, un passeport pour quitter la ville. Mais il lui conseilla aussi d'attendre quelques jours. La paix

allait être signée.

Après vêpres, comme Gondi le lui avait proposé, il se rendit avec Guillaume au petit archevêché. Ménage l'attendait et le conduisit immédiatement au coadjuteur, qui le reçut dans sa chambre.

La pièce n'avait pas changé depuis l'affaire de la lettre volée.

Gondi venait d'être saigné et se reposait. En entrant, Louis sentit les effluves d'un parfum de femme. Mme de Guéméné était-elle venue retrouver Don Moricaud. Ou était-ce Mme de Bouillon ?

— Louis, je t'attendais, que puis-je faire pour toi ?

— Je souhaite un laissez-passer afin que ma famille et les gens de mon père puissent sortir de la ville. L'étude a été pillée et ils sont continuellement menacés.

— Je ne l'ai appris qu'hier et j'ai morigéné M. de Beaufort, ainsi que M. de Fontrailles, lequel m'a assuré n'y être pour rien. Astarac m'a dit vous haïr, mais n'être pas homme à utiliser de tels expédients. Je le crois. Il semble qu'il se soit agi de quelque subalterne ou de voisins envieux ayant trouvé un moyen facile de s'enrichir. J'ai dit partout que la famille Fronsac se trouvait désormais sous ma protection, et que s'en prendre à elle revenait à s'en prendre à moi. Le duc m'a promis d'y mettre bon ordre. Quoi qu'il en soit, Ménage te rédigera ce laissez-passer.

— La paix va-t-elle être signée, Paul ?

Gondi ne broncha pas.

— Allez-vous livrer Paris à l'Espagne ? insista Louis.

Cette fois Gondi secoua lentement la tête de droite à gauche.

— Ce n'est qu'une menace, Louis, mais garde-le pour toi. Je ne veux pas, pour la postérité, être chargé de la honte d'avoir mis Paris entre les mains du roi d'Espagne et je ne veux pas non plus devenir l'aumônier du comte de Fuensaldagne et me faire naturaliser espagnol, comme cela risque fort d'arriver à Armand de Conti.

Il poursuivit, désabusé :

— J'ai cru être suffisamment fort pour chasser Mazarin, mais je me suis trompé. Pourtant, j'aurais fait un meilleur ministre, sois en sûr. Hélas, dans cette guerre, mes paroissiens n'auront gagné que le droit de payer plus d'impôts, de mourir de faim et d'entendre des promesses. Ce n'était pas ce que j'avais voulu pour eux.

— Que va-t-il se passer ?

— Depuis la désertion de l'armée de Turenne, je vois le Parlement plus éloigné que jamais de s'engager dans la guerre. Quant à Longueville, il n'enverra jamais de troupes et j'ai appris qu'il négocie avec la Cour. Nous nous dirigeons donc infailliblement vers une sédition populaire qui étranglera le Parlement, mettra les Espagnols dans le Louvre et renversera l'État, comme en Angleterre. Pour ma part, je n'en serai pas.

— Qui s'oppose à la paix, Paul ?

— Le prince de Conti, généralissime de la Fronde !

Il eut une grimace ironique en utilisant ce terme de généralissime.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il souhaite des avantages immenses que Mazarin ne lui donnera jamais ! Parce qu'il parle comme un homme qui veut la guerre, mais est prêt à entendre toute proposition venant de Saint-Germain qui lui permettrait de ne plus dépendre de son frère. Les autres sont aussi avides que lui. Bouillon veut Sedan, Beaufort veut l'amirauté,

Longueville quelques gouvernements supplémentaires.

— Vous pourriez pourtant tout arrêter, vous seul en avez le pouvoir ! Beaufort est votre ami !

Gondi secoua négativement la tête.

— Pour ce qui est du crédit que Beaufort et moi avons sur le peuple, il est plus propre à faire du mal qu'à l'empêcher d'en faire ! Je t'accorde que si nous étions la lie du peuple, nous pourrions faire ce que Bussy Le Clerc a osé au temps de la Ligue, c'est-à-dire emprisonner le Parlement. Nous pourrions agir comme les Seize quand ils pendirent le président Brisson. Mais Beaufort est petit-fils d'Henri le Grand et je suis coadjuteur de Paris. Ce n'est ni notre honneur ni notre compte¹⁷³. Nous soulèverions demain le peuple, si nous voulions. Devons-nous vouloir ? Et si nous le soulevons, si nous ôtons l'autorité au Parlement, en quel abîme jetons-nous Paris ? Tu vois l'embarras où je me trouve.

— Si je vous entends bien, commenta Fronsac après avoir digéré ce qu'il venait d'entendre, vous voulez laisser faire la paix, mais point en être.

— C'est un peu cela, approuva Gondi.

— Le Parlement désire la paix, l'Hôtel de Ville également. Et si M. de Conti la souhaitait aussi ?

— Je me conformerai à l'avis commun, fit le coadjuteur d'un ton las et monocorde.

— Et Beaufort ?

— Son naturel est d'être de l'avis de celui qui parle le dernier. Ce sera toujours moi avec lui.

En écoutant Gondi, une idée vint à Louis. Une idée folle, extravagante, insensée, impossible, ridicule, mais susceptible d'arrêter cette stupide guerre.

— Je pourrais peut-être convaincre le prince de Conti, s'entendit-il dire.

— Toi ! Mais le connais-tu seulement ?

— Je l'ai rencontré l'année dernière.

— Comment y parviendrais-tu ? plaisanta Gondi.

— En échangeant quelque chose avec lui.

— Quoi donc ?

— Un secret.

Le coadjuteur éclata de rire mais, remarquant que Louis restait impassible, il s'arrêta net et le considéra plus attentivement.

— Vraiment ? Un secret ?

— Il faudrait juste qu'il me reçoive.

Gondi ne répondit pas. Fronsac était-il capable de convaincre ce sot de Conti ? Et, lui-même, avait-il vraiment envie de la paix ? Il s'abîma dans le silence un très long moment. Fronsac n'avait-il pas déjà fait preuve, dans le passé, de tant de finesse et de talent... ? Et la paix ne valait-elle pas mieux que l'exil ou le bain de sang ? Que risquait-il ?

— Je parlerai au prince de Conti, et il te recevra, Louis, promit-il enfin. Monsieur l'abbé, ajouta-t-il à l'adresse de Ménage resté dans la pièce, vous ferez le sauf-conduit de M. Fronsac et vous lui donnerez aussi un passeport pour circuler librement en ville.

171 L'hôtel de Liancourt était situé pratiquement en bord de Seine, rue de Seine précisément, à l'emplacement actuel des rues Visconti et des Beaux-Arts.

172 Le lecteur aura reconnu ici la justification de son combat qu'a donné La Rochefoucauld dans ses *Mémoires*.

Le lundi, Louis attendit en vain un messager du prince de Conti. Le matin, son père s'était rendu au Parlement afin d'apprendre ce qui allait être décidé au sujet du traité de paix. À son retour, il annonça que le traité avait finalement été approuvé par les parlementaires et par l'Hôtel de Ville, mais que les généraux, autrement dit principalement le prince de Conti et le duc de Beaufort, y étaient toujours opposés. Or eux seuls tenaient les troupes et la populace. Comme l'avait dit justement Paul de Gondi, il leur était plus facile de faire du mal que de l'empêcher d'en faire.

La seule information positive rapportée résidait dans le silence du coadjuteur durant les débats.

Louis ne savait que penser. Paul de Gondi aurait-il joué un double jeu avec lui ? Il l'avait cru sincère, mais se souvenait aussi de l'avertissement de La Rochefoucauld. Il méditait ainsi dans la cuisine, sur la confiance et l'amitié, regardant vaguement les cuisinières préparer une maigre soupe, quand il entendit un carrosse entrer dans la cour. Il se précipita.

Le véhicule arborait les armes du prince de Conti.

*

Un gentilhomme de sa maison en descendit et lui fit savoir que Mgr Armand de Bourbon l'attendait. Louis grimpa dans la voiture qui ne se rendit pas à l'Hôtel de Ville, où logeait pourtant le prince, mais à l'hôtel de Condé.

Louis connaissait un peu cet édifice puisqu'il y avait été enfermé un mois durant l'été 43, mais désormais l'immense domaine appartenait à la princesse douairière. Celle-ci n'y logeait pas, pas plus que la duchesse de Longueville installée à l'Hôtel de Ville.

L'endroit était soigneusement gardé par une compagnie du régiment d'Armand de Conti.

Le prince le reçut dans une chambre du premier étage, pièce vide de tous meubles et tentures, sans chaise, ni escabeau, ni fauteuil. L'hôtel était abandonné.

— Monsieur Fronsac, attaqua d'emblée Armand de Bourbon tandis que Louis entrait, j'ai rencontré hier au soir M. le coadjuteur qui a insisté pour que je vous reçoive. J'en ignore les raisons et je n'ai guère de temps. Je sais que mon frère vous tient en grande estime, malheureusement je suis brouillé avec lui. Je suppose que vous ne venez pas de sa part ?

— Non, monseigneur, je viens à ma seule initiative, ayant eu, peut-être à tort, l'idée que je possédais un moyen de mettre fin à cette effroyable guerre civile.

— Vous me paraissez bien présomptueux, Fronsac, raila le prince avec brusquerie. Vous devriez laisser ce genre de choses aux personnes de qualité.

— Certainement, monseigneur, répliqua froidement Louis en s'inclinant, mais l'heure est si grave que toutes les bonnes volontés peuvent être entendues, me semble-t-il. Paris meurt de faim, les pillages ruinent la ville et les campagnes. Il faut faire cesser ces souffrances...

— C'est la guerre ! l'interrompit le prince. Mais rassurez-vous, tout ceci sera vite terminé. M. de Turenne sera ici dans quelques jours avec l'armée du Rhin.

Louis s'inclina à nouveau.

— Les troupes de M. de Turenne ont reçu huit cent mille livres pour l'abandonner et il a été déclaré criminel de lèse-majesté, monseigneur. Il n'a plus d'hommes.

Les lèvres pincées, le visage soufpreteux d'Armand de Bourbon afficha sa colère avant de virer au gris.

— Vous savez bien des choses, Fronsac ! Mais vous ignorez que mon beau-frère, M. de Longueville, a levé dix mille hommes, qui partiront de Rouen aujourd'hui même avec trois mille chevaux et iront droit sur Saint-Germain !

Louis s'inclina une nouvelle fois :

— Votre beau-frère négocie en ce moment sa reddition, monseigneur.

Ainsi percé à jour, le jeune homme tressaillit. Les yeux fulminants de colère, il cria :

— Et quand bien même, Fronsac ! L'archiduc m'a promis dix-huit mille hommes. Croyez-vous que mon frère les arrêtera ?

— L'Espagne promettra tout ce que vous voulez mais ne tiendra rien.

— C'est vous qui le dites ! s'emporta Conti, d'un ton maintenant ouvertement menaçant. Mais avec l'appui du peuple, je saurai chasser le Mazarin. Est-ce pour me dire ceci que vous êtes venu ?

Louis leva un bras conciliant, comme pour accepter sa défaite.

— Admettons que l'Espagne tienne ses promesses, monseigneur, oubliez-vous que vous êtes un Bourbon ? Êtes-vous prêt à assurer, pour la postérité, d'être celui qui a livré Paris au roi d'Espagne ?

— Brisons là, monsieur ! hurla Conti. Vous pouvez vous retirer !

Malgré ce congé humiliant, Louis poursuivit d'un ton calme :

— La perte de Mazarin n'est nullement assurée, monseigneur, et, une fois la paix signée, il n'y aura pour vous aucune sûreté. Vous demeurerez exposé à la vengeance de la reine et au ressentiment de votre frère que vous avez brillamment mis en échec. Vous souhaitez ne plus dépendre de lui ? Eh bien il ne tient qu'à vous... Je suis ici pour cela.

— Que voulez-vous dire ? demanda le jeune homme brusquement attentif.

— Il n'y a de véritable gloire que celle qui peut durer, déclara Louis d'un ton détaché, et si vous disposiez de la fortune des templiers, personne ne pourrait vous atteindre.

Silencieux et impassible, le prince posa son regard sur son interlocuteur, comme pour lire dans son esprit. Toute colère en avait disparu.

— Nous nous sommes rencontrés au Temple, monseigneur, poursuivit Louis.

Conti opina lentement.

— Je suis un ami de M. de Bussy...

— Continuez...

— M. de Bussy a découvert dans sa maison un ancien parchemin contenant un message incompréhensible. Je sais que vous l'avez appris. Exagérant sans doute les dons que l'on m'attribue en logique et en déduction, il m'a demandé de décrypter le sens de ces mots.

— Y êtes-vous parvenu, monsieur ? demanda le prince avec un intérêt renforcé.

— C'est possible, monseigneur.

— Et vous voulez me vendre cette information ! soupira Conti, sans dissimuler un certain mépris. Mais je n'ai pas d'argent !

— Vous vous méprenez, monseigneur. Seul M. de Bussy pourrait vous la vendre, s'il le souhaitait. Aujourd'hui, je viens seulement solliciter votre sentiment...

Il laissa sa phrase en suspens.

— Continuez...

— J'ai percé le sens de ce texte. Mais il n'indique nullement l'emplacement précis d'un trésor.

— Ah ! s'exclama Armand de Bourbon, déçu.

— Je crois pourtant, sans en être certain, savoir que ce texte indique un lieu.

— Une cachette ?

— Probablement.

— Que n'avez-vous vérifié ? s'agaça le prince, avec un geste de la main.

— Ce secret n'est pas le mien, monseigneur. J'ai fait ce que j'ai pu, mais maintenant, pour découvrir ce qu'il en est, il faudra recourir à des maçons et obtenir des autorisations.

— Où voulez-vous en venir ?

— Que donneriez-vous en échange des informations que je possède ?

— Vous voulez donc bien les vendre ? rétorqua Armand de Bourbon avec dédain.

— Pas moi. J'envisage un échange beaucoup plus vaste.

— Soyez plus clair !

— Seriez-vous prêt à échanger ce que je sais, ou plus exactement ce que j'ai déduit, contre une réconciliation avec Mazarin ?

Le prince se raidit, la bouche ouverte, médusé. Ce n'était pas une question à laquelle il s'attendait ! La proposition n'avait même aucun sens ! Il se détourna et fit quelques pas dans la pièce en s'éloignant de Fronsac en train de l'observer.

— Imaginons que j'accepte, admit le prince en se retournant brusquement. Me garantissez-vous que le trésor du Temple se trouve dans cette cachette ?

— Non, monseigneur. Je ne garantis rien, je n'en sais rien. Je vous propose la paix, contre ce que je sais, et rien d'autre.

— Et Bussy ?

— Il fera partie du marché, si j'ai son accord. Pour l'instant, je ne souhaite que connaître votre sentiment. Je reviendrai vous voir si les autres parties l'agrément.

— Que gagnerais-je d'autre à faire la paix avec le brigand sicilien ?

— Je vous laisse le négociier avec M. de Champlâtreux ou avec son père. Les négociations vont reprendre. Je ne peux parler que de ce que je vous ai proposé ; mais disons que ce serait un élément de plus.

Le silence tomba entre eux et le Bourbon fit encore quelques pas, comme pour digérer la proposition et ce qu'elle impliquait.

— Pourquoi Bussy accepterait-il ?

— Le Parlement décrète contre lui à cause de l'enlèvement dont il s'est rendu coupable. Vous exigerez dans le traité de paix une clause secrète d'amnistie en sa faveur.

Le prince inclina la tête en signe d'adhésion.

— Et si vous vous êtes trompé ? S'il n'y a pas de trésor ?

— C'est un pari, monseigneur. Mais en le prenant, vous gagnerez au moins la paix. Ce qui est déjà bien, car vous savez parfaitement que la Cour va l'emporter.

Armand de Bourbon se remit à marcher en long et en large, et cette fois sa réflexion dura plusieurs minutes. Finalement, il se retourna et revint vers Louis avec un sourire affable.

— Vous êtes un diable d'homme, Fronsac. Connaîtriez-vous M. Blaise Pascal ?

— Oui, monseigneur. Il m'a appris qu'un pari judicieux peut rapporter beaucoup s'il est

bien mesuré.

— J'attends votre prochaine visite, quand vous aurez eu l'accord de M. de Bussy. Mais d'ici là, il n'y aura pas de paix.

L'entretien était terminé.

*

Le lendemain, le prince se réunit avec Gondi et les généraux à l'Hôtel de Ville. Ils décidèrent de leurs revendications pour accepter la paix. Elles étaient exorbitantes. Conti voulait entrer au Conseil, exigeait le gouvernement de Champagne et plusieurs places fortes. Les autres en revendiquaient autant, ainsi que des honneurs, des titres et de l'argent. Seul Paul de Gondi ne demanda rien pour lui-même, mais n'oublia pas ses amis.

Louis apprit ces exigences deux jours plus tard. Il était retourné à Saint-Germain, sortant facilement de Paris grâce au passeport remis par l'abbé Ménage.

Toujours accompagné de Guillaume, il s'était installé à l'auberge de la *Salamandre* et avait cherché à rencontrer Bussy. Mais personne ne savait où était M. de Rabutin et d'Artagnan ne pouvait l'aider puisqu'il le haïssait ! Il est en Brie, prétendaient les uns ! Non ! En Picardie ! assuraient les autres. On lui rapporta finalement que seul le prince de Condé connaissait l'endroit où se trouvait son maître de camp, et que lui seul pourrait le rappeler.

En désespoir de cause, Louis écrivit donc au Prince – qu'il n'aurait pu espérer rencontrer facilement tant il y avait de gens à Saint-Germain cherchant à entrer dans ses grâces. Durant cette attente, il aperçut plusieurs fois l'abbé Basile. À quelle louche manœuvre se livrait-il ? Le prêtre avait certainement dû être contrarié que Bussy ne soit pas mort dans la prise de Charenton, comme Châtillon !

Le 17 mars, d'Artagnan l'avertit de la reprise des négociations entre la Cour et les frondeurs. Il lui annonça aussi que l'avant-garde de l'armée espagnole venait d'arriver près de Soissons.

Trois jours plus tard circula le bruit que les négociations étaient rompues, tant les exigences du prince de Conti et des autres généraux se révélaient irréalistes. *Ils demandaient toute la France*, comme le rapporta plus tard Mme de Motteville.

Les hostilités allaient fatalement reprendre. Angoissé et sans réponse de Condé, Louis demanda à nouveau à Charles de Baatz de le conduire à Toussaint Rose. L'entrevue eut lieu le samedi soir, après souper, dans le même cabinet. Louis expliqua au secrétaire de Mazarin disposer d'un moyen de convaincre le prince de Conti d'être moins exigeant, et le supplia de lui faire rencontrer le cardinal, au moins quelques minutes.

Rose l'écouta en silence avant de lui promettre qu'il y réfléchirait. Fronsac repartit dans un mélange de fureur et de désespoir. Il pouvait empêcher les massacres et personne ne voulait l'écouter ! Pourtant, le lendemain à six heures du matin, d'Artagnan le tira du lit.

— Monseigneur vous attend, dit-il. Habillez-vous.

*

Pas rasé, à peine coiffé, Louis fut reçu par le cardinal dans sa chambre. Mazarin était encore en vêtements de nuit et ses valets préparaient sa soutane rouge.

— Fronsac ! Je ne m'attendais pas à avoir de vos nouvelles ici ! Rose m'a parlé de vous à mon réveil, et d'Artagnan l'avait déjà fait, hier soir, lors de son service. De quoi vous mêlez-vous ? Vous ignorez tout de ce qui se négocie !

Le ton était brutal, mais empreint de curiosité.

— En effet, monseigneur, mais j'ai rencontré le prince de Conti. Il accepterait de

baisser ses prétentions si je lui offrais ce qu'il attend.

— *E di che si tratta ?* fit Mazarin en levant les sourcils.

— À mon grand désespoir, je ne peux vous en parler, monseigneur, c'est un secret qui ne m'appartient pas. En vérité il s'agit d'une affaire concernant M. le comte de Bussy, et seul lui-même pourrait communiquer ce qu'il sait à M. de Conti.

— Vous parlez par énigme, Fronsac, et je n'aime pas ça ! gronda le ministre, agacé. Y aurait-il quelque trahison dans l'air ?

— Non, monseigneur. Il s'agit d'un secret de famille, dont j'ai eu connaissance en enquêtant pour M. de Bussy. M. le prince de Conti, qui a eu connaissance de mes recherches, m'a fait savoir que si M. de Bussy lui en communiquait les résultats, il signerait la paix.

— Votre histoire est absurde, Fronsac, et vous m'avez fait perdre mon temps ! D'ailleurs, pourquoi venez-vous me voir ?

— Je ne sais comment rencontrer M. de Bussy, monseigneur ! Seul M. le prince de Condé peut le rappeler et à vous il ne le refuserait pas.

Louis tomba à genoux :

— Je vous en prie, monseigneur ! Ayez confiance en moi ! C'est le seul moyen de faire rapidement cesser cette guerre absurde !

Mazarin se détourna, ne sachant que penser.

Qu'étaient-ce que ces cachotteries et simagrées ? S'il avait eu devant lui toute autre personne que Fronsac, il l'aurait fait jeter dehors. Seulement, c'était Fronsac ! L'homme le plus logique, le plus entreprenant, le plus fidèle, le plus honnête qu'il connût. Détenait-il vraiment le moyen de convaincre cet ambitieux de Conti ?

Il était d'autant plus nécessaire d'aller vite que les Espagnols se rapprochaient et que Conti venait d'annoncer au Parlement être prêt à renoncer à ses prétentions si lui, Mazarin, quittait la France ! Impossible de laisser cette idée d'exil s'installer dans la tête des négociateurs, puisque le duc d'Orléans pourrait bien la reprendre à son compte !

Que risquait-il à écouter Fronsac ? Rien, conclut-il.

— Admettons que je demande au prince de vous recevoir, mais que se passera-t-il ensuite ?

— J'espère le décider à faire revenir M. de Bussy à Saint-Germain, et ensuite convaincre ce dernier d'accepter mes propositions.

— Il doit s'agir de quelque chose d'important pour que cela intéresse Conti... En revanche, pourquoi M. de Bussy vous écouterait-il ?

— En échange de sa grâce, monseigneur. Le traité de paix comprendrait une clause qui l'amnistierait de l'enlèvement de Mme de Miramion. Il n'y aurait plus de poursuites pénales et il n'aurait qu'à indemniser la dame du préjudice qu'elle a subi.

De nouveau Mazarin scruta le visage de son interlocuteur. Quel pouvait être le secret capable d'amener Conti à une négociation raisonnable, c'est-à-dire à abandonner ses amis ?

Le cardinal savait que Fronsac connaissait bien des secrets. Ne disait-on pas qu'il avait même découvert la vérité sur ce Tancrède – heureusement mort – se faisant passer pour le fils du duc de Rohan ?

— Je verrai Condé à la messe et je lui parlerai de tout ça. Attendez ma réponse, décida-t-il avec brusquerie.

*

Le soir, un gentilhomme du prince de Condé vint chercher Louis à son auberge et le

conduisit dans une partie du palais qu'il ne connaissait pas. Louis de Bourbon le reçut, habillé de blanc, entouré d'une dizaine de gentilshommes parmi lesquels Fronsac reconnut le comte François-Henri de Bouteville, qui venait d'obtenir un brevet de maréchal de camp après la bataille de Lens, et Charles-Amédée de Savoie, le jeune duc de Nemours, qui avait épousé la sœur de Beaufort mais s'affichait déjà avec Mme de Châtillon, la sœur de Bouteville. En somme, les deux plus fidèles amis du Prince depuis la mort du dernier des Coligny.

Les souffrances et les fatigues avaient décharné la longue face de Louis de Bourbon, qui paraissait bien plus que ses vingt-sept ans. Il n'était pas rasé. Avec ses yeux brûlants, son nez d'aigle et une bouche déformée par sa dentition monstrueuse, il faisait encore plus peur que d'habitude.

— Fronsac ! Il paraît que vous avez un moyen de mettre fin à la guerre des pots de chambre et de convaincre mon petit singe de frère d'arrêter de se prendre pour un généralissime ?

Les amis du prince laissèrent filtrer des sourires.

— Peut-être, monseigneur.

— Expliquez-moi ! fit Condé avec brusquerie. Moi, j'y travaille depuis six mois sans y parvenir !

Cette fois, plusieurs dans l'assistance se mirent à rire, et même à se moquer.

Louis tira sur un de ses galans noirs afin de se donner une contenance. La ganse était défaite. Il se mit à la renouer machinalement sans même la regarder.

— Vous savez, monseigneur, que je dois à ceux qui me font confiance de rester muet sur les affaires qu'ils me confient.

— Le petit singe vous a donc appelé à l'aide ? ironisa Condé dans un rictus.

— Non, monseigneur, il se trouve que j'ai traité une affaire à la demande de M. de Bussy, et que je souhaite maintenant connaître son sentiment. Car ce que j'ai appris pourrait inciter votre frère à la négociation.

— Vous êtes bien mystérieux ! Est-ce un nouvel enlèvement ? ricana Condé. Parlez-nous plutôt de la bougresse ! Est-elle au moins jolie ?

Cette fois, toute l'assistance s'esclaffa. Le prince fit quelques pas à grandes enjambées, avant de reprendre, sérieusement :

— Je ne pense pas que vous, et encore moins Bussy, soyez capable de convaincre le petit singe. Mon frère a seulement besoin d'une leçon, et je vais la lui donner... Mais d'un autre côté, cette guerre commence à m'ennuyer. Les Parisiens vont peut-être mourir de faim, mais moi ce sera de fatigue !

Il salua ses compagnons qui rirent à nouveau avec complaisance.

— Il n'y a point de péril avec ces gens, et donc point d'honneur à gagner, poursuivit-il. Ils ne disputent pas assez la partie, et nous n'y avons point de plaisir ! Qu'ils se rendent, ou qu'ils se battent bien ! s'exclama-t-il.

Un brouhaha d'approbations s'éleva.

— Pendant ce temps, l'Espagnol se rapproche ! Je ne veux plus perdre de temps ici ; alors, si vous connaissez une formule magique pour que tout se termine vite, Fronsac, je veux bien l'entendre.

— Il n'y a pas de formule magique, monseigneur. Je vous l'ai dit, si je peux convaincre M. de Bussy, votre frère réduira ses prétentions. Je l'ai rencontré, il m'a donné sa parole.

— Une garce ? Je suis sûr que c'est une garce !

De nouveau, les rires éclatèrent.

— Non, monseigneur.

— Vos secrets m'irritent, Fronsac, je ne suis pas patient, vous le savez ! Que voulez-vous de moi ? s'emporta brusquement Louis de Bourbon.

— Je ne peux joindre M. de Bussy, car j'ignore où il se trouve...

Condé leva une main.

— Je ne puis le rappeler maintenant, Fronsac, mais dans quelques jours, il sera à Saint-Denis. Il y trouvera un courrier de ma part et viendra vous voir, cela vous convient-il ?

— Merci, monseigneur.

Condé grimaça un sourire et lui fit signe de sortir.

Louis s'inclina, puis salua les amis du Prince. Il allait se retirer quand le Prince déclara, d'un ton cordial qui n'était pas dans ses habitudes, Condé préférant gagner les batailles que les cœurs, comme le dirait plus tard la duchesse de Nemours :

— Mes amis, souvenez-vous bien de ce que je dis maintenant : M. Fronsac est l'homme le plus habile de la Cour, mais aussi le plus discret. Quand tout sera fini, Fronsac, me direz-vous la vérité ?

Louis hésita, puis lâcha :

— Oui, monseigneur, quand tout sera terminé.

Si Conti obtenait le trésor du Temple, il serait si riche qu'il n'y aurait plus rien à cacher !

Les jours s'écoulèrent. Le 22 mars, Louis apprit que le maréchal du Plessis-Praslin avait repoussé les Espagnols. Les négociations traînaient toujours. Enfin, le jeudi de l'Annonciation, le comte de Bussy entra dans la grande salle de l'auberge où Louis sommeillait sur un banc en compagnie de Guillaume.

— Monsieur Fronsac ! cria-t-il joyeusement en l'apercevant.

Il se précipita à sa table et les deux hommes s'accolèrent.

Enfin ! songea Louis.

— Je suis rentré de Brie cette nuit, expliqua Bussy, et ce matin, tandis que je lisais les ordres de Monsieur le Prince, ces gueux de frondeurs ont volé mon carrosse à Saint-Denis. Je n'ai pu arriver plus vite !

— Montons dans ma chambre, proposa Louis, je préfère que personne n'écoute ce que j'ai à vous dire. Comment s'est passée votre campagne en Brie ?

— Beaucoup de fatigue et peu de péril ! Je suis las comme un chien ! Il y a huit jours que je ne me suis déshabillé ! Parlons un peu de la paix, qu'en croit-on à Paris ?

Dans l'escalier de l'étage, Louis raconta ce qu'il savait.

— Il est étrange que les deux parties souhaitent tant la paix et qu'on n'en puisse venir à bout ! ironisa le comte.

*

C'est dans sa chambre que Fronsac lui expliqua la situation : il avait découvert où se trouvait le trésor du Temple, et il pouvait le lui dire, mais il savait aussi que, dès la paix signée, le Parlement, à la demande du procureur général Fouquet, reprendrait les poursuites contre lui. Plusieurs, dans l'entourage de Mazarin, étaient favorables à un exemple contre ceux qui enlevaient des femmes. On parlait de le déchoir de la noblesse et de l'envoyer aux galères.

— Le Prince me protégera, assura Bussy, avec un soupçon d'inquiétude.

— Si la paix est signée aux conditions de Conti, le Parlement restera puissant. Et je vous l'ai dit : dans l'entourage de Mazarin, on vous a déjà condamné. Le Prince ne vous sauvera pas, sauf à se rebeller...

Bussy avait remarqué combien le Prince lui battait froid depuis plusieurs semaines, depuis qu'il s'était plaint de ne pas recevoir une charge de maître de la cavalerie. Oui, à coup sûr Condé l'abandonnerait facilement.

— J'ai une autre proposition à vous faire : vous apportez votre aide à Mazarin afin que la paix soit plus avantageuse pour la Cour, et une clause secrète vous amnistiera.

— Pourquoi le Sicilien ferait-il ça ? s'étonna le comte.

— Le prince de Conti s'oppose au traité, mais il a appris que vous saviez quelque chose sur le trésor du Temple et il veut ce trésor.

— Comment l'a-t-il su ? s'agaça Bussy.

— Cette indiscretion ne vient pas de moi. Vous avez dû en parler autour de vous, répondit plus sèchement Louis. Quoi qu'il en soit, je pense avant tout à vos intérêts. J'ai rencontré le prince voilà quelques jours et il est prêt à signer la paix si vous lui abandonnez l'or de Molay.

Bussy resta interdit, bouche ouverte. Puis son expression changea, sa bouche frémit et il éclata d'un rire tonitruant.

— Vous êtes un fou, mon ami ! Ne vous avisez pas à ça ! Cet argent est à moi ! Savez-vous qu'on ne me paye plus mes appointements de lieutenant du roi depuis deux ans ? Que je n'ai plus aucun espoir de devenir maréchal de camp ? J'ai besoin de cet argent ! Et il m'appartient !

— Qu'en ferez-vous aux galères ? ironisa sèchement Fronsac. Et qu'arrivera-t-il à votre famille si vous êtes déchu de la noblesse ?

Bussy ne répondit pas, submergé par un douloureux mélange de colère et de culpabilité. Pourquoi s'était-il donc lancé dans cette mauvaise affaire d'enlèvement ?

— Voici comment je vois les choses, poursuivit calmement Louis. Si vous acceptez, je me rendrai à nouveau chez le prince de Conti, et il aura ma promesse que je lui révélerai ce que je sais dès sa signature du traité de paix, en réduisant ses prétentions à un niveau raisonnable. Je traiterai aussi avec Molé, et il sera ajouté au traité une clause secrète d'amnistie envers vous. J'en ai parlé à Mgr Mazarin et j'aurai leur accord à tous deux.

Bussy avait l'expression d'un homme en train de se noyer.

— Combien représente ce trésor ? fit-il d'une voix cassée.

— Je l'ignore. Je ne sais même pas s'il se trouve encore où je le pense.

— Laissez-moi réfléchir une heure, Fronsac, dit Bussy, soudain très calme. Je vais descendre dans la salle.

*

Il sortit et Louis resta à attendre. Il s'était bien douté que Rabutin ne se laisserait pas convaincre aisément. Pourtant le comte revint avant la fin de l'heure.

— Monsieur Fronsac, je vous suis reconnaissant de ce que vous avez fait pour moi. J'accepte, mais j'y mets deux conditions : s'il y a trésor, Conti me payera cent mille livres et nous devons être tous deux présents lorsqu'il le découvrira.

— Je pense pouvoir lui faire accepter ça, répondit Louis. Dès que vous saurez que la paix est signée, venez à l'étude de mon père, rue des Quatre-Fils. Vous m'y trouverez et nous irons chez M. le prince de Conti.

*

Le lendemain, le 26, Louis retourna à Paris et obtint une entrevue du prince, qui avait pourtant fait savoir qu'il était malade et ne recevait personne. Un prétexte pour faire durer les négociations.

Armand de Conti accepta les clauses de Bussy et les deux hommes signèrent même un acte privé les engageant tous deux. Louis revint ensuite à Saint-Germain et rencontra Molé et son fils, ainsi que Séguier, avec l'aide de Rose.

Les jours suivants, les négociations reprirent. Conti retira la plupart de ses objections, et, le 30 mars, la paix fut signée.

Les accords de Saint-Germain reprenaient le précédent traité, mais avec plus de souplesse sur les contraintes qu'acceptaient les parlementaires. L'amnistie fut accordée dans les termes demandés, et, pour plus grande sûreté, les négociateurs parisiens y firent inscrire nommément le prince de Conti, Longueville, Beaufort, Elbeuf, Bouillon et Turenne. Il y eut aussi plusieurs articles secrets. Conti envoya aussitôt un mot à l'étude Fronsac demandant à Louis de venir le trouver.

Les portes de Paris avaient rouvert et ce dernier attendit Bussy toute la journée du 31.

En fin d'après-midi, il commença à s'inquiéter de ne pas le voir. Pourtant, le comte savait certainement la paix signée et il était convenu qu'il viendrait dès qu'il pourrait entrer dans la ville. Conti allait s'impatienter et penser qu'ils ne respectaient pas leur parole.

Enfin, un peu avant vêpres. Bussy arriva à cheval avec son frère, escorté de quelques gardes du Temple. Une grosse ecchymose déformait le visage et le front du comte.

— Vous avez été blessé ? s'inquiéta Fronsac, en le conduisant, ainsi que son frère, dans la salle jouxtant la bibliothèque qui lui servait de chambre.

— Ce n'est rien ! Et ce retard, dont je m'excuse, n'est pas de mon fait. Je suis parti de Saint-Denis ce matin avec mon frère et deux officiers. À la porte Saint-Martin, le capitaine de la garde, ivre, m'a demandé un billet pour me laisser passer. Je lui ai répliqué que la trêve était publiée et tout billet inutile. Il m'a répondu que je n'entrerais point sans billet. Je me suis donc retiré en disant à cet ivrogne que les Parisiens n'entreraient pas plus à Saint-Denis. À ces paroles, ce coquin s'est mis à crier : Au Mazarin ! Et tous les gens du faubourg sont sortis et nous ont tiré dessus. Je m'étonne encore d'être vivant !

« Les faquins nous ont arrêtés et j'ai reçu un coup de bâton sur la tête. Celui qui commandait la garde du faubourg m'a retiré des mains de ceux qui allaient m'assommer en promettant de me faire pendre, mais s'étant approché de moi, il m'a dit tout bas qu'il nous sauverait la vie. »

Effaré, Louis écoutait le comte, comprenant à quel point la paix demeurait fragile. Bussy poursuivit, avec son insouciance habituelle :

— Pendant que l'on me pensait, le peuple venait me lancer mille injures. Il y eut même un maraud qui, après m'avoir reproché d'être dans les intérêts du Mazarin – le plus grand scélérat du monde, selon lui –, fut assez enragé pour me parler du roi d'une manière à mériter la roue ! Pour le calmer, je me suis joint à lui et nous avons dit pis que pendre du Mazarin. Il en a été fort aise et m'a confié n'avoir jamais vu si honnête homme que moi !

« Enfin, en milieu d'après-midi, le commandant du faubourg ayant prévenu mon oncle, celui-ci est venu nous chercher avec un ordre du prévôt des marchands. On nous a conduits au Temple et je me suis rendu chez vous aussitôt après. »

Louis proposa au comte d'aller sur-le-champ à l'Hôtel de Ville faire savoir à Conti qu'ils étaient disponibles.

*

Arrivé là-bas, le prince était en conférence. Fronsac laissa à son secrétaire un message proposant à Armand de Bourbon de le retrouver devant l'église Sainte-Marie-du-Temple quand il le souhaiterait. Lui-même serait rue des Quatre-Fils, et le comte dans sa maison du Temple. Il conseilla au prince de venir avec des maçons et un prêtre.

Le lendemain, à six heures du matin, un page vint l'aviser que le prince irait à huit heures au Temple. Louis partit aussitôt avec Guillaume.

Le comte, aussi prévenu, attendait déjà devant l'église. Louis lui expliqua rapidement ce qu'il avait découvert – ce qu'il n'avait pas encore eu l'occasion de faire –, mais il n'avait pas fini ses explications quand pénétra dans la cour un carrosse aux armes de Conti attelé de six chevaux blancs et escorté d'une trentaine de cheveu-légers. Suivait, cahotante, une charrette tirée par deux mules noires contenant quatre maçons et plusieurs sacs de matériaux et outils.

Un laquais ayant ouvert la porte et baissé l'escalier du carrosse, Conti en descendit, luxueusement vêtu de soie. Derrière suivirent un prêtre et un officier d'ordonnance d'une

trentaine d'années.

Les trois hommes passèrent l'arcade en forme de trèfle et pénétrèrent sur le parvis de l'église. Louis et Bussy ôtèrent leur chapeau en s'abîmant dans une profonde révérence.

— C'est donc ici ? s'enquit le jeune prince, dédaigneusement.

— Oui, monseigneur. Puis-je auparavant vous expliquer ce que j'ai découvert ? répondit Louis.

Armand de Conti eut un geste condescendant qui irrita fort Bussy.

— Voici d'abord le texte que le comte a découvert dans sa maison.

Il tendit un papier sur lequel il avait recopié :

TRIG. FER. ARC. IN ARC. 3-4.19.2.14-6.2.20.1.16.20

— C'est en effet incompréhensible, commenta Conti après l'avoir lu plusieurs fois, sans le montrer au prêtre ou à son ordonnance restés à quelques pas.

— Il s'agit d'un texte écrit en alphabet latin archaïque, lequel n'a que vingt lettres. J'ai recopié cet alphabet dans ce tableau, avec le numéro d'ordre de chaque lettre.

Louis sortit un second papier sur lequel il avait recopié le tableau de Rossignol. Bussy, curieux, s'approcha pour regarder.

A	B	C	D	E	F	H	I	K	L
1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
M	N	O	P	Q	R	S	T	V	X
11	12	13	14	15	16	17	18	19	20

« Si on retire 3 – le premier chiffre qui est séparé de 4.19.2.14-6.2.20.1.16.20 par un tiret –, on obtient : 1.16.19.11-3.19.17.18.13.17. Ce qui fait, en lettres, en utilisant l'alphabet archaïque : a.r.v.m-c.v.s.t.o.s

— *Custos...* gardien ? demanda Conti. Mais *arvm* ne veut rien dire...

— J'ai interrogé un familier du chiffrement qui m'a expliqué que le trois indiquait le troisième mot de la phrase.

— Arc ?

— Oui, ajoutez-y *arvm*. Vous aurez le gérondif : *arcarum*.

— *arcarum custos* ?

— Le gardien des coffres ! traduisit Bussy.

— C'est cela. Accompagnez-moi dans l'église, je vous prie.

Ils entrèrent à sa suite. Louis se dirigea droit vers la rotonde où gisaient les grands maîtres du Temple. Et les conduisit à celui dont les pieds reposaient sur un aigle à deux têtes.

— Voici la tombe de Guillaume de l'Aigle, commandeur du Temple en Normandie en 1222. Il a son heaume sur la tête, ce qui signifie que le tombeau est vide. Vous remarquerez le coffret...

— Ce serait lui, le gardien ? demanda Conti, la voix légèrement déformée par l'émotion.

— Je n'en vois pas d'autre, martela Louis. Le trésor est là ! La tombe est sans doute vide de corps, mais, au cas où je me serais trompé, j'ai jugé préférable la présence d'un prêtre.

— Vous avez bien fait, dit Conti. Adhémar – il s'adressa à son ordonnance – allez chercher les maçons et faites placer mes hommes autour de l'église. Que personne ne puisse

entrer.

*

Tout se passa assez vite. Le prêtre bénit la tombe et prononça une brève prière, puis les maçons descellèrent le gisant. Une entreprise ni longue ni difficile, mais deux prêtres de l'église, attirés par les bruits, vinrent protester en découvrant ce qui se passait. Ils furent immédiatement enfermés dans la sacristie par les cheveu-légers.

Finalement, le gisant fut déplacé. Tous s'approchèrent, le cœur battant.

Ils découvrirent un orifice carré de six pieds sur trois, profond d'une toise. Au fond, quatre coffres de fer d'environ deux pieds sur un pied carré étaient empilés.

Ils restèrent un long moment pétrifiés. Conti, le cœur débordant de joie, Bussy, désespéré, Fronsac, assez fier d'avoir découvert le trésor du Temple. Les autres, simplement ahuris.

— Messieurs, ordonna Conti aux maçons, nous n'avons pas de temps à perdre, ces coffres m'appartiennent. Sortez-les de là.

— Il faut les cordes, dit l'ordonnance. Je vais les chercher...

L'un des maçons sauta dans la tombe et souleva l'un des coffres. Il y parvint à peine, tant il était lourd, mais cela provoqua une certaine surprise chez Louis Fronsac. Surprise qui échappa à tout le monde.

L'ordonnance revint en courant, deux grosses cordes en main. Le maçon dans la sépulture les passa sous le premier coffre et ses compagnons le sortirent en haletant. Ils agirent de même pour les autres.

Conti examinait son bien à mesure qu'il sortait du tombeau. Les boîtes de fer étaient rouillées, mais paraissaient en bon état. Comme elles possédaient une serrure visiblement compliquée, il devina qu'il ne pourrait les ouvrir sur place.

— On va les emporter, décida le prince. On ouvrira tout ça chez moi.

— À l'Hôtel de Ville ? intervint Louis, qui examinait lui aussi un des coffres, tandis que Bussy, dédaigneux, demeurait à l'écart. Ce ne sera guère discret, monseigneur.

— Rassurez-vous, Fronsac, j'ai un peu de cervelle ! Je possède en propre une maison rue Geoffroy-l'Asnier, et j'en loue une autre au Grand-Prieuré de France, rue de la Pelleterie. Nous irons rue Geoffroy-l'Asnier, c'est plus près.

— C'est loin, remarqua Louis. Aller jusqu'à la Seine avec ces quatre coffres sur un chariot est imprudent. N'oubliez pas les pillages de bagages qui se sont produits durant les troubles.

— J'ai mes cheveu-légers, et les coffres seront recouverts des toiles que j'ai fait prendre. Je mettrai aussi l'un d'eux dans mon carrosse. Il n'y a donc aucune crainte à avoir. Voulez-vous toujours assister à l'ouverture ?

— Plus que jamais, monseigneur.

Conti se tourna vers Bussy, impavide.

— Rassurez-vous : je tiendrai parole, et vous n'aurez pas tout perdu.

— Je n'en doute pas, monseigneur, répliqua le comte d'un ton égal.

Un maçon alla chercher les toiles et, avec ses compagnons, ils enveloppèrent chaque coffre avant de les porter au chariot et au carrosse.

Dans la cour du Temple, de nombreux badauds tentaient de s'approcher, mais les cheveu-légers les tenaient à l'écart. Le prévôt du Temple vint aussi mais le prince lui répliqua qu'il s'agissait d'une affaire d'État et le fit s'éloigner.

Quand tout fut terminé, Conti demanda à son ordonnance de rester avec les maçons et de veiller à ce qu'ils rescellent correctement le gisant. Quant au prêtre, il consacrerait à nouveau la tombe, bien qu'elle fût vide. Une dizaine de soldats demeurèrent pour empêcher l'entrée de l'église jusqu'au départ des maçons.

— M. Fronsac, M. de Bussy, me ferez-vous l'honneur de monter dans mon carrosse ? proposa aimablement le prince.

*

Le convoi se mit en route. Dix cheveu-légers devant, puis le chariot, suivi du carrosse, et enfin dix autres cheveu-légers. Il prit la direction de la Seine.

Dans la voiture, assis sur la banquette de maroquin rouge, Conti considéra un long moment Fronsac assis en face de lui avant de lui dire :

— Savez-vous, monsieur, que je vous admire ?

Louis hocha la tête poliment.

— Personne d'autre n'aurait pu déchiffrer ce message et trouver ce trésor.

Il baissa les yeux vers le coffre posé au milieu du carrosse.

— Combien croyez-vous qu'il y ait là-dedans, poursuivit-il avec jubilation, deux millions ? Dix millions ?

— Il faudra encore les ouvrir, remarqua Louis. Ils ont l'air fort solides.

— Il est dommage que nous n'ayons pas aussi trouvé les clefs, plaisanta le prince. Mais il y a un bon maître serrurier, rue des Barres, je me suis renseigné. Le concierge de ma maison ira le chercher à notre arrivée.

Décidément, Conti avait tout prévu, songea Louis en tournant la tête vers son compagnon muré dans le silence. Le comte de Bussy restait sombre et amer, et le prince ne chercha pas à le dérider.

Comme Conti devenait muet à son tour, songeant sans doute à sa fortune, Louis regarda par la vitre. Le carrosse avait pris la rue des Quatre-Fils pour gagner la rue Vieille-du-Temple. Ensuite, ce serait tout droit. Afin de s'occuper, il entreprit de renouer une ganse de ses galants noirs défaits. Quand il eut terminé, il surprit le regard amusé du prince de Conti.

La rue Geoffroy-l'Asnier avait longtemps été mal famée, quand elle s'appelait rue Putigneux, « la rue des putes et des teigneux¹⁷⁴ », mais elle était désormais bordée de beaux hôtels et la maison de Conti située face à l'auberge de la *Clef-d'Argent*. Le convoi s'arrêta devant la cour et seul le chariot y pénétra.

Au concierge, Conti ordonna qu'on entre les coffres, lesquels furent entassés dans la salle principale. Une pièce vide de meubles. Les cheveu-légers s'installèrent dans la cour tandis que le carrosse gagnait l'écurie de la *Clef -d'Argent*. Un des laquais était parti chercher le serrurier.

Le prince, Fronsac et Bussy restèrent seuls dans la grande salle. Conti examinait ses coffres comme un enfant ses jouets. Louis se posait des questions et Rabutin observait avec indifférence les soldats dans la cour.

Le serrurier apparut enfin. Un petit bonhomme rondouillard et couperosé accompagné de deux compagnons et d'un apprenti qui portait deux gros sacs de cuir.

Le prince leur montra les coffres.

— Pouvez-vous les ouvrir rapidement ?

Le serrurier examina le premier et sa serrure, tout en faisant des mimiques contrariées, assorties de grognements et soupirs.

— Vous n'avez pas les clefs, monseigneur ? demanda-t-il enfin.

— Je ne ferais pas appel à vous si je les avais !

— Ce sont de vieilles serrures, la clef déclenche plusieurs ressorts et un long verrou horizontal qui bloque l'ouverture, expliqua l'artisan. Il faudra briser la serrure.

— Brisez donc !

— Mais même brisée, impossible de garantir l'ouverture, monseigneur. Le verrou peut rester bloqué dans ce genre de mécanisme. Il faudra alors faire appel à un forgeron.

— Je croyais que vous étiez maître serrurier ! ironisa le prince, on m'aurait menti ? J'ai peut-être intérêt à quérir quelqu'un d'autre...

— Certainement pas, monseigneur ! J'y parviendrai, je vous l'assure, répliqua l'artisan, piqué au vif.

Il alla à l'un des sacs et en sortit plusieurs instruments ainsi qu'un marteau.

— Regardez comment je m'y prends, dit-il à ses compagnons. Vous ferez pareil aux autres.

Il introduisit une pièce de fer incurvée dans la serrure et frappa avec le marteau. Au bout de plusieurs coups, on entendit un brusque claquement.

— Aidez-moi ! ordonna-t-il à ses ouvriers. Mettons ce coffre debout pour faire glisser le verrou.

— Pouvez-vous me dire si ce coffre a été ouvert récemment ? demanda soudain Conti.

— Ouvert ? Certainement pas, monseigneur ! J'ignore d'où il provient mais là où il se trouvait, il y était depuis deux ou trois centaines d'années ! Voyez-vous la rouille qui sort de la serrure ? Même avec la clef, il aurait été impossible de l'ouvrir.

Le coffre étant vertical, l'artisan frappa avec son marteau en un point précis. Au bout d'une dizaine de coups, retentit un nouveau claquement, suivi de tout un bruit de ferrailles qui se désagrégeaient.

— Maintenant, il suffit de disjoindre le couvercle, sourit-il. Avec ces ciseaux...

Il fit signe à un des compagnons de l'aider, et ils détachèrent le couvercle peu à peu. Celui-ci s'ouvrit brusquement et, le coffre se trouvant à la verticale, son contenu se vida sur le sol carrelé dans un grand fracas.

*

C'étaient des pierres. Louis resta interdit, mais pas complètement surpris. Ainsi, il ne s'était pas trompé en remarquant combien les coffres ne paraissaient pas assez lourds. S'ils avaient contenu de l'or, les maçons ne seraient jamais parvenus à les soulever.

Le prince était pétrifié. Quant à Bussy, un sourire amusé s'afficha peu à peu sur son visage.

— Qu'est-ce que cela signifie ! éructa soudain le prince en se tournant vers Fronsac. Vous m'avez trompé !

— Je ne comprends pas, monseigneur... Mais regardez, il n'y a pas seulement des pierres.

Le serrurier ouvrit en grand le couvercle et le jeune apprenti sortit les morceaux de roche. Au milieu, il y avait une huche, une de ces boîtes de bois dans lesquelles les templiers enfermaient leurs trésors. Conti saisit fébrilement l'objet qui paraissait bien léger. Il était fermé par un crochet. Il l'ouvrit et en sortit de vieux parchemins et un petit sac de cuir craquelé.

Louis prit l'un des rouleaux. Portant le sceau du Temple, c'était une charte entre leur

maison et l'église Saint-Gervais. L'ayant lu avec difficulté – car il avait un peu oublié son latin –, il en saisit un autre. C'était aussi une charte.

— Ce sont des archives du Temple...

— Mais l'or ? cria Conti. Où est l'or ?

— Il faut ouvrir les autres coffres, décida Louis.

— Qu'attendez-vous ! cria le prince à l'artisan.

Les ouvriers se mirent au travail. Tandis qu'ils brisaient les serrures, Fronsac ramassa le sac de cuir et le tendit à Armand de Bourbon. Le cuir, partant en morceau, se déchira facilement. Le sac contenait une centaine de pièces d'or et d'argent.

Les autres serrures furent plus vite brisées et les coffres ouverts de même manière. Dès que ce fut fait, le prince donna au maître artisan une des pièces d'or contenues dans le sac, un denier de Saint-Louis valant plus de dix livres.

— Voici pour vous, et silence sur ce que vous avez fait, est-ce compris ?

L'artisan remercia et partit avec ses ouvriers, satisfait de sa pièce pour un si faible travail.

Bien sûr, les autres coffres dévoilèrent le même contenu : des pierres et une huche contenant des archives. Avec, à chaque fois, un petit sac de pièces.

Louis et le prince trièrent le tout en silence. Seul Bussy restait indifférent, sans chercher à les aider. Les sacs devaient contenir au total un ou deux milliers de livres, jugea Fronsac. Les archives, elles, devraient être examinées par des clercs, mais apparemment il s'agissait seulement de chartes entre le Temple et des abbayes. Plusieurs concernaient Saint-Martin-des-Champs et l'église de Saint-Denis-de-la-Châtre. D'autres détaillaient des listes de commanderies, de fermes et de domaines, avec les droits afférants. Mais aucun document ne faisait référence à un lieu où seraient cachés des coffres d'or.

— C'était un leurre, assena finalement Bussy d'une voix fatiguée, tandis que Louis commentait les documents qu'il lisait. Nous avons suivi un leurre...

— Que voulez-vous dire ? s'enquit Conti, d'une voix étranglée qu'il ne maîtrisait pas.

— Un leurre ! répéta Bussy. Un artifice avec lequel on attire celui qui a envie d'une chose afin de le tromper. Molay craignait sans doute l'arrestation et la torture. Lui et ses frères pourraient-ils résister ? Il n'en était pas certain et il a préparé un leurre. Si l'un d'eux parlait pour échapper à la souffrance, il saurait où était la cachette du coffre et du parchemin que j'ai trouvée ! Le chiffre des Templiers devait bien être connu des clercs de Le Bel, et ils auraient trouvé la tombe bien plus facilement que M. Fronsac.

« Tôt ou tard, on aurait ouvert le gisant de Guillaume de l'Aigle et découvert ces coffres. Molay et les templiers auraient fait les innocents, juré que quelqu'un les avait trompés en remplaçant leur fortune par des pierres ! Et comme c'est le Bel lui-même qui aurait mis au jour la cachette, il aurait cru à cette fable et n'aurait plus torturé les templiers. Mais le leurre n'a jamais été utilisé, car ces hommes courageux n'ont jamais parlé...

Conti, anéanti, regarda Louis plein d'espoir. M. de Bussy devait se tromper !

— Il a raison, approuva Fronsac en décelant chez le comte une expression légèrement amusée. C'est le Bel qui aurait dû être abusé mais moi qui l'ai été ! Vous voyez, monsieur le prince, vous n'aviez aucune raison de m'admirer !

— Mais où se trouve le trésor ? hurla Conti dans un râle.

Bussy fit un geste indécis.

— On ne le saura jamais, monseigneur. Il vous restera ces pièces, et ces parchemins...

pour votre cabinet de curiosité.

En parlant, il songeait à ce que son frère avait dit, le jour où il avait découvert le coffret : *Et si tout ceci n'était qu'une farce ?* Il se souvint qu'il avait expliqué lui-même que les trente chariots de paille n'étaient qu'un leurre. Quel sot il était ! Il s'agissait bien d'un artifice et c'est lui qui avait été trompé !

Le prince resta encore un moment abattu, désemparé. En se rebellant contre Mazarin, il avait perdu son chapeau de cardinal et, maintenant, il venait de voir s'envoler une fortune qu'il espérait tant mais n'existait pas ! Son regard s'égara à nouveau sur les coffres, puis sur Bussy et Fronsac qui attendaient en silence.

— Pas un mot sur tout ça, dit-il, finalement.

Fronsac opina.

— Pas un mot...

Brusquement, son visage juvénile se détendit.

— Vous aviez raison, Fronsac, c'était un pari et je l'ai perdu.

— Nous l'avons tous perdu, monseigneur.

— Mais je ne regrette rien, voyez-vous. Cela aura été une belle aventure ! Prenez quelques-unes de ces pièces, en souvenir... Tout de même, j'aurais donné cher pour savoir s'il y avait un autre gardien des coffres !

Louis revint à Paris pour Pentecôte. Michel Hardoin l'accompagnait afin de réparer les dégâts dans sa maison de la rue des Blancs-Manteaux. Durant les travaux, il logea avec Julie chez ses parents, ses deux enfants étant restés à Mercy avec leur nourrice.

Gaston, lui, avait repris ses activités de procureur du roi à la prévôté de l'Hôtel et de maître des requêtes au Conseil des parties. Il apprit avec soulagement que sa lettre de commission avait finalement été validée. Les troubles ayant suspendu les procès pendant six mois, il se trouvait maintenant face à un travail considérable et Louis ne l'avait rencontré que brièvement pour lui raconter la découverte du coffret des templiers et lui donner sa part. L'amnistie de Rabutin était désormais chose faite et Champlâtreux discutait avec la famille de Mme de Miramion un dédommagement raisonnable.

Un calme précaire régnait en ville où la Cour n'était pas revenue, Mazarin prétextant l'invasion espagnole pour s'installer à Compiègne avec la reine et le jeune roi. Si le prince de Conti avait cédé sur ses prétentions – ainsi que Beaufort et les généraux –, Anne d'Autriche n'était pas pour autant victorieuse et l'amnistie qu'elle avait accordée ressemblait à une capitulation. Comme le faisait remarquer avec dépit Paul de Gondi, dans cette guerre il n'y avait eu que des vaincus, les plus touchés étant le peuple de Paris et des faubourgs. Ceux-là avaient payé un rude prix à la révolte des parlementaires. Martyrisés, tués, pillés, taxés, violentés, ruinés. Un seul sortait de cette querelle avec éclat : le prince de Condé. C'est lui qui avait mis Paris à genoux, sans pour autant livrer la ville aux mercenaires allemands, et les Parisiens lui en étaient bizarrement reconnaissants ; c'est lui qui avait gagé ses bijoux pour débaucher l'armée de Turenne, et à ce titre la reine et Mazarin devenaient ses obligés ; enfin, il était le seul à avoir eu le courage de revenir dans la capitale, où il se montrait partout sans que personne ne l'injurie ou ne l'interpelle.

Rapidement, le Prince se réconcilia avec son frère et les généraux de la Fronde. Plus exactement, ces derniers vinrent faire allégeance et Condé accepta d'autant plus facilement leur ralliement et leur soumission qu'il détestait Mazarin autant qu'eux. Magnanime, Louis de Bourbon obtint même pour son frère Armand le gouvernement de Champagne, ainsi que quelques places fortes et honneurs pour les autres. Face à un cardinal silencieux, Condé affichait sa formidable puissance et son immense prestige. Nul ne doutait qu'il serait le prochain président du Conseil royal s'il parvenait à faire chasser le favori de la reine.

Pourtant, Mazarin tenait toujours les rênes du pouvoir et quand Condé avait exigé le gouvernement de Pont-de-l'Arche pour Longueville, Anne d'Autriche avait refusé. En vertu de l'application du précepte de Mazarin : *Il y a danger dès qu'un membre devient trop puissant*. Et ce 1^{er} juin 1649, c'est à cela que Louis songeait dans la cuisine de la rue des Quatre-Fils, tandis que Mme Richepin expliquait à Guillaume Bouvier où il devait se rendre pour acheter de la ficelle de lin dont elle avait besoin.

*

— ... Vous le trouverez facilement, monsieur Bouvier, sa boutique est rue de l'Aigle...

— Rue de l'Aigle ? releva Louis.

— Excusez-moi, monsieur, fit-elle en s'essuyant les mains à son tablier. Je voulais dire rue Saint-Antoine. Dans le passé, le haut de la rue Saint-Antoine s'appelait la rue de l'Aigle.

Mes parents et mes grands-parents l'ont toujours nommée comme ça. J'ai gardé cette mauvaise habitude.

— À quand remonte ce nom de rue de l'Aigle ?

— Je l'ignore, monsieur, je l'ai toujours entendu. Vous devriez demander à votre père...

Ce que fit immédiatement Louis en se rendant dans le cabinet de l'étage où son père travaillait avec M. Bailleul.

M. Fronsac s'était fait prêter de l'argent au denier douze pour remettre l'étude en état et avait dû se séparer d'un clerc afin de réduire ses dépenses. Les domestiques recevaient seulement la moitié de leurs gages et les repas se voyaient désormais plus souvent constitués de bouillis que de pâtés.

— Rue de l'Aigle ? Oui, c'est la partie de la rue Saint-Antoine entre la rue de Jouy et Saint-Gervais. Elle s'appelait aussi la rue de la Porte-Baudoyer quand les templiers étaient là.

Louis sentit un picotement l'envahir.

— Les templiers ? Mais le Temple est situé plus haut !

— C'était bien avant la construction de l'enclos de la Villeneuve, mon fils ! Je crois que cela remonte à Louis VI. Si je me souviens, l'abbé de Clairvaux était venu demander à Louis VI d'accorder un logis à deux templiers que Baudouin II, le roi de Jérusalem, avait envoyés en France. Ils cherchaient un toit pour créer une petite commanderie, avec une chapelle proche afin d'y prier Dieu, et voulaient être au bord de la Seine.

« Le roi leur a proposé une maison voisine de l'église Saint-Gervais. Seulement les deux templiers ont été rejoints par d'autres et la maison est vite apparue trop petite ; aussi le roi a-t-il offert au Temple plusieurs jardins autour de la rue de la Verrerie, toujours dans le quartier Saint-Gervais que certains ont appelé plus tard le Vieux Temple. Il s'est créé là la première communauté templière avec ses murailles et ses tours. La tour du Pet-au-Diable, près du chevet de Saint-Jean-en-Grève, était aussi à eux¹⁷⁵. Ce n'est que quelques décennies plus tard, manquant encore de place, que les templiers ont construit cette grande commanderie, en dehors des murailles, appelée la Villeneuve du Temple et qui est devenue l'enclos.

— Pourquoi s'installer dans le quartier Saint-Gervais ? Il s'agit d'un quartier de marchands...

— Parce que c'était près de la Seine ! Saint-Gervais était le siège de nombreuses confréries de marchands, en particulier celle des vendeurs de vin. Les templiers voyageaient beaucoup et entretenaient de nombreuses relations avec les négociants. D'ailleurs ils avaient d'autres activités sur la rivière, en particulier des moulins sur le Grand-Pont¹⁷⁶ et sur le Pont-aux-Meuniers. Mais surtout, ils y avaient leur église.

— L'église Saint-Gervais est pourtant bien récente... objecta Louis.

— Parce qu'elle a été reconstruite plusieurs fois, mon fils ; celle-ci est la troisième et a été terminée quand tu avais huit ans !

Louis avait l'impression de tenir un fil, fort léger. Et si ce n'était pas à la Villeneuve du Temple qu'il fallait chercher ? Si Jacques de Molay avait mis le trésor en sécurité, il avait dû se douter que le Bel fouillerait l'enclos, ouvrirait les tombes, soulèverait toutes les dalles. Choisir le vieux Temple, au cœur de la ville de Paris, relevait alors d'une suprême habileté pour cacher le trésor de l'Ordre.

— A-t-on, ici, des archives sur les maisons que possédait le Temple ?

— Pour certaines, sans doute. Il doit y avoir un sac ou deux avec de vieux papiers remontant au XII^e et au XIII^e siècle.

— Puis-je les voir, père ? J'ai du temps aujourd'hui et ce sujet m'intéresse.

M. Fronsac avait l'habitude des mystères qu'entretenait son fils. Il le conduisit donc sans chercher à en savoir plus dans la salle des clercs, aux murs nus de ses boiseries, et sortit les fameux sacs. Louis s'installa aussitôt pour les consulter.

Ce travail notarial, il l'avait accompli pendant dix ans et il eut vite fait de retrouver les maisons de la censive du Temple situées autour de Saint-Gervais. La plupart étaient sans doute détruites, mais il nota soigneusement leur emplacement et décida d'aller voir ce qui en restait. Bauer l'accompagna.

*

Dans la rue de l'Aigle¹⁷⁷, une bâtisse attira aussitôt son attention : c'était le cabaret de l'Aigle. Les deux hommes y entrèrent, mais si l'édifice était ancien, il ne remontait pas aux templiers. Ils apprirent toutefois qu'il avait été construit sur une vieille maison templière, déjà nommée l'auberge de l'Aigle. Mais le cabaretier ignorait l'origine du nom.

Ils ressortirent et Louis situa les emplacements des maisons du Temple comparativement à celles des alentours. Il n'en retrouva que deux : de vieilles bâtisses branlantes au toit pointu et à colombages, complètement tordues et déformées par le temps. La première était la boutique d'un tailleur, la seconde celle d'un marchand de chandelles. Elle possédait un étage et ses colombages n'avaient plus été repeints depuis quelques dizaines d'années. Les inondations récentes l'avaient tellement affaïssée que de gros madriers calés contre son mur maître, dans un angle de la rue, la soutenaient.

Louis s'approcha, attiré par une pierre gravée sur laquelle s'appuyaient les madriers. Malgré les poutres de bois, il distingua parfaitement un aigle à deux têtes, tenant un coffret gravé dans ses serres. Le même motif que sur le gisant du temple. Son cœur se mit à battre le tambour.

Comme pour la plupart des boutiques, l'ouverture sur la façade était protégée par deux tablettes dont le vantail supérieur servait d'auvent et l'inférieur tenait lieu d'étal. L'échoppe était minuscule et jouait aussi le rôle d'ouvroir où travaillait l'artisan.

La fabrication de chandelles se voyait surveillée par les jurés du métier, tant les fraudes étaient nombreuses. Les maîtres chandeliers mélangeaient en effet parfois de mauvaises graisses avec le suif, bien que la corporation interdise ces pratiques : *Nul chandelier ne peut faire chandelles chez regrattier*, disait-on. Pour cette raison, le maître devait travailler au su et au vu de tout le monde.

Louis s'approcha de la tablette.

— C'est curieux cet aigle à deux têtes, fit-il à l'artisan qui lui tournait le dos.

L'autre se retourna. La cinquantaine, petit et blanchi par les ans, il portait un bonnet noir, une robe et un tablier de cuir par-dessus.

— C'était la maison de Guillaume de l'Aigle, monsieur, un chevalier du Temple.

— Ah bon ?

— Enfin, c'est ce que mon père et mon grand-père me disaient, j'ai toujours habité ici.

— C'est l'inondation qui a causé ces dégâts ? demanda Fronsac en montrant les poutres de soutènement.

— Oui, l'eau est montée jusque-là – il fit un signe avec la main, à deux pieds du sol – et la maison était déjà bien branlante. Seulement, elle appartient au chapitre de Saint-Gervais

et ces rapaces ne veulent pas la réparer. Je vais devoir partir, car tout s'écroulera d'un jour à l'autre.

— Je cherche une maison par ici, ils la vendraient si vous vous en allez ?

— Vous ne feriez pas une bonne affaire, monsieur, tout part en morceaux. Il n'y a que la cave qui soit encore solide.

— Une grande cave ?

— Moyenne.

— Je pourrais visiter ? demanda Louis en sortant un blanc¹⁷⁸.

— Si vous le désirez, mais je vous le dis, vous ne ferez pas une bonne affaire.

— Ce serait pour construire une maison neuve à la place.

— Comme vous voulez... entrez par là ! proposa le marchand en prenant la pièce et en désignant la porte de bois, à côté de l'étal.

Une sorte d'échelle de chêne usée grimpait vers l'unique chambre sous le toit. Au-dessous ouvrait une porte qui descendait vers les sous-sols.

— Je vais vérifier si la cave est solide, décida Louis. Vendez-moi deux petits cierges de cire et allumez-les.

Les cierges de cire éclairaient mieux et ne fumaient pas. Ils y verraient mieux en bas, se dit-il. Il donna un réal de 8 sols et prit les cierges pour en donner un à Bauer qui l'accompagna.

— Il y a encore de l'eau, c'est glissant ! les prévint le chandelier.

*

La porte ouverte, un écœurant remugle de moisi monta vers eux. Les marches de pierre, à peine large d'un pied, étaient couvertes de mousse.

Louis descendit lentement en se tenant au mur. En bas, il y avait encore un bon pouce d'eau. Heureusement, il portait ses bottes. La cave était voûtée et vide, les murs blancs de salpêtre. Il commença à les examiner en marchant dans la boue, Bauer l'imitant mais sans savoir ce qu'il cherchait et très mécontent de salir ses belles bottes de cuir jaune.

Mais ils ne cherchèrent pas longtemps : en revenant vers l'escalier, Fronsac distingua un relief moussu qu'il gratta. C'était une croix templière. Exactement la même que celle de la maison du comte de Bussy. Il n'osa pas la dégager et décida de remonter.

— La cave est solide, on pourrait construire dessus.

— Peut-être.

— Vous partez quand ?

— Je sais pas. J'ai trouvé une autre boutique, mais il y a des travaux à faire et je dois obtenir l'accord de la jurande. J'espère que la maison ne s'écroulera pas sur moi !

— Combien vous coûteraient vos travaux ?

— Il me manque cinquante livres.

— Si je vous les porte demain, vous pourriez partir...

— Pourquoi si vite ? Rien ne dit que le chapitre de Saint-Gervais vous vendra la maison, allez les voir avant !

— Avant de leur proposer un prix, je voudrais mieux examiner. J'ai un maçon chez moi qui pourrait faire ça demain.

— Soixante livres et je pars demain soir. Les dix livres, c'est pour ce que je perdrai en ne travaillant pas.

— Topons là !

Louis revint le lendemain après-midi accompagné de Bauer, Guillaume et Jacques. Ils avaient amené une charrette tirée par la mule de l'étude et quelques sacs. Un petit chariot se trouvait déjà devant la boutique où le maître chandelier chargeait ses biens avec l'aide d'un jeune homme.

— C'est mon gendre, expliqua-t-il. Je vais m'installer chez ma fille en attendant.

— Donnez-moi votre clef, dit Louis en lui remettant six pistoles. Je vous la rendrai ce soir ou demain, dès qu'on aura tout examiné. Où loge votre fille ?

— Rue Portefoin, à l'angle de la rue des Enfants-Rouges, répondit l'artisan en lui confiant une grosse et vieille clef.

Le temps qu'il s'en aille, Louis et Guillaume montèrent dans la chambre avec une lanterne. La charpente s'était écartée et on voyait le ciel entre les tuiles cassées. Louis examina les murs en torchis et ne découvrit rien. Les carreaux de terre cuite du sol étaient presque tous descellés.

Ils redescendirent. Le maître chandelier était parti. Jacques attendait avec les sacs contenant des outils et une autre lanterne. La boutique était fermée, éclairée seulement par un soupirail et la flamme vacillante de la bougie. Bauer attendait dehors.

Ils se rendirent tous dans la cave.

Louis désigna la pierre à la croix aux frères Bouvier qui la grattèrent pour chercher le joint. Comme celui-ci était en chaux, ils le creusèrent facilement puis, avec un fer, firent sortir peu à peu le gros moellon.

Puisque Louis ne voulait pas le briser, ils durent s'y mettre à trois afin de le poser sur le sol. Ensuite Fronsac enfonça sa lanterne dans l'ouverture d'environ un pied carré. Et découvrit un coffre aux parois rivetées.

Guillaume tenta de le sortir, mais il dut se faire aider de son frère et de Louis tant l'objet pesait lourd. Ils le tirèrent et le déposèrent doucement sur la pierre posée dans la vase. Rouillé, étroit, faisant deux pieds de long et renforcé de lanières de fer qui partaient en morceaux, c'était plutôt une longue caisse de métal. L'eau, qui avait plusieurs fois envahi la cave, avait transformé le métal en une masse confuse où toute trace de fermeture avait disparu. Un autre objet habitait la cavité : les restes d'une clef si rouillée qu'elle était inutilisable.

Les deux frères, impressionnés par ce qu'ils venaient de découvrir, attendaient les ordres. Leurs regards admiratifs passant successivement du coffre à leur maître.

Louis était maintenant soulagé. Cette fois, il avait bien percé le secret. Le parchemin indiquait la maison de Guillaume de l'Aigle, et non le gisant, même si cette solution relevait sans doute du leurre savamment élaboré. Celui qui l'avait écrit n'avait pas imaginé que plusieurs siècles s'écouleraient avant qu'on s'en aperçoive, et que tout le monde aurait oublié où avait habité le commandeur Guillaume de l'Aigle.

— Guillaume, il faut remettre la pierre et refaire le joint avec la chaux que nous avons apportée. Ensuite, tu jetteras dessus de la boue ; ça devrait suffire pour dissimuler nos travaux.

Les deux frères obéirent. Pendant qu'ils remplaçaient la pierre, Louis examina la boîte de fer et tenta en vain de la bouger. Elle pesait au moins deux cents livres¹⁷⁹. Pleine de pierres, elle aurait été moins lourde, donc ne pouvait contenir que de l'or. Combien ? Il chassa cette idée, ne voulant pas faire de plan sur l'avenir sans savoir ce qu'il y avait à l'intérieur.

Quand Jacques et Guillaume eurent fini, Louis ouvrit la porte et appela Bauer, en train de se quereller avec le cocher d'un carrosse que la charrette empêchait de passer. Le Bavarois entra et resta stupéfait devant le coffre.

— On a trouvé, Friedrich ! lui lança Louis d'une voix excitée. Prend mon manteau et enveloppe le coffre dedans. Les frères Bouvier vont t'aider à le porter dans la charrette. Attention, il est très lourd.

Avec Bauer, le transport fut facile et si des voisins les observaient ils ne purent se douter de ce qu'ils emportaient.

*

À l'étude, Louis fit fermer le portail et porter le coffre dans la salle commune entre la cuisine et le vestibule. Il envoya ensuite Bauer quérir son père, sa mère, son frère et Julie pendant que les frères Bouvier allaient chercher des outils.

Quand tous furent présents, médusés, Louis leur expliqua sa découverte.

Les deux frères s'attaquèrent alors au coffre. En grattant, ils trouvèrent la marque du couvercle qu'ils creusèrent avec un ciseau à fer et un marteau. Le métal rouillé ne résistant guère, au bout de quelques minutes le couvercle se détacha.

Le coffre était rempli de deniers à l'écu, tous identiques, brillants, neufs.

Ils restèrent silencieux, paralysés, devant cette fortune. Combien pouvait-il y avoir ? Louis fit un rapide calcul. Le coffre pesait près de deux cents livres et ne contenait que de l'or. Il devait y avoir devant eux entre deux cent et quatre cent mille livres tournois.

Fronsac père commença à sortir les pièces puis, aidé de son second fils, en fit des tas pour les compter. Julie, Mme Fronsac et Louis se joignirent à eux. La table fut vite envahie et Louis partit chercher des sacs dans le cabinet.

À son retour, son père lui remit une pochette de cuir huilé, tout craquelé. Louis lui lança un regard interrogateur.

— C'était au milieu des pièces.

La poche était soigneusement cousue, mais le cuir si vieux qu'il fut facile de le déchirer. Elle contenait un court parchemin en peau de mouton arborant le gros sceau du Temple. Louis le lut avant de le tendre à son père.

*Gisortis, Non nobis Domine Non nobis sed Nomini Tuo da Gloriam*¹⁸⁰

— Gisors ? Qu'est-ce que cela signifie ?

— Ce n'est pas le trésor du Temple que j'ai découvert, père, juste une coquette somme destinée à aider des templiers en fuite. Je pense que c'est à Gisors que Molay a envoyé les archives et la fortune de son ordre. Et qu'il voulait en avertir ceux ayant échappé à le Bel. Il avait prévu qu'un initié trouverait le coffret chez lui, déchiffrerait aisément le message, puis se rendrait à la maison de Guillaume de l'Aigle où il aurait pris connaissance de l'endroit où étaient dissimulés les cinquante coffres. Là-bas, il aurait certainement su où chercher. Mais rien ne s'est passé comme Molay l'avait prévu, et le trésor est sans doute perdu pour toujours¹⁸¹.

Ayant presque terminé de compter, M. Fronsac et Denis remplirent les sacs. Il y avait un peu plus de vingt mille deniers à l'écu¹⁸². Soit l'équivalent de quinze mille louis d'or. Trois cent mille livres.

— Que vas-tu faire de cette fortune ? demanda M. Fronsac à son fils, d'une voix

tremblante.

— J'ai signé un acte avec M. de Bussy. La moitié est à lui. Je vais le prévenir.

Il n'ajouta rien sur le moment mais il avait déjà décidé ce qu'il ferait de cet argent.

— Il me reste cent cinquante mille livres. Tu en garderas soixante et quinze pour toi. Je vous ai causé bien des ennuis, fit-il en regardant sa mère. Avec cette somme, vous pourrez racheter ce qui a été volé et remettre l'étude en état... Tu rachèteras aussi une vaisselle en faïence.

— Non ! dit son père. Cet or est à toi.

— C'est ma décision, insista Louis. Sur les soixante et quinze mille livres de ma part, j'en laisserai cinq mille à Bauer. Sans lui, les mercenaires auraient pris le château. Le reste, je le partagerai avec Gaston. Avec trente-cinq mille livres, je peux payer mes dettes, racheter du bétail et attendre un an la nouvelle récolte.

Il regarda Julie qui l'approuva de la tête.

— C'est ma décision. Non pour nous Seigneur, non pour nous, mais à la gloire de Ton Nom, ajouta-t-il avec un petit sourire.

175 Voir *Paris, 1199*, du même auteur.

176 Pont Notre-Dame.

177 Une partie de la rue François-Miron actuelle. La tour du Pet-au-Diable a été détruite au ^{xix} siècle.

178 Pièce de 10 deniers faite d'un mélange de cuivre.

179 Cent kilogrammes.

180 « Non pour nous Seigneur non pour nous mais à la gloire de Ton Nom. »

181 Pour toujours ? Voire !

182 Cette pièce avait été créée par Saint Louis et comptait 4,13 gr d'or.

Notes de l'auteur

Ce roman repose principalement sur les *Mémoires* de Bussy-Rabutin et celles du cardinal de Retz. Mis à part la recherche du trésor du Temple, la plupart des faits rapportés sont véridiques. M. de Rabutin a bien enlevé Mme de Miramion dans les circonstances rapportées ici et Mme de Miramion était aussi convoitée par M. d'Artagnan. L'enlèvement est raconté par Bussy-Rabutin lui-même, mais aussi par Courtilz de Sandraz et Tallemant des Réaux.

M. de Bussy Rabutin dut verser au total quatorze mille livres à la famille de Mme de Miramion pour l'indemniser. Il se remaria en 1650 avec Louise de Rouville.

Mme de Miramion, fort éprouvée par le rapt qu'elle avait subi, se consacra dès lors à des œuvres charitables. Proche de la Compagnie du Saint-Sacrement et de Vincent de Paul, elle fonda des écoles pour la protection et l'éducation des filles et des femmes pauvres, forma des infirmières et mit en place des dispensaires de soins médicaux. Elle se chargea de l'administration d'hôpitaux pour les indigents et organisa des distributions de soupe populaire et de vêtements. Tout ceci, bien sûr, en veillant à la propagation de la foi.

À la fin du siècle, elle devint trésorière des Aumônes royales et fonda, avec l'appui du roi, l'Apothicaire des pauvres, c'est-à-dire la Pharmacie centrale devenue par la suite l'Assistance publique et Hôpitaux de Paris. Mme de Miramion avait acheté l'actuel hôtel de Nesmond, en 1675, sur le quai de la Tournelle transformé depuis en musée des Hôpitaux de Paris. Elle mourut en 1696.

Si Bussy ne l'avait pas enlevée, que serait actuellement l'Assistance publique ?

*

L'assassinat du valet de M. de La Rivière a été raconté par plusieurs mémorialistes, dont Guy Patin, en ces termes :

Le massacre qui fut fait la veille de Noël à l'hôtel d'Orléans durant la messe de minuit, avec un vol de 10 000 livres, moins 10 pistoles, est découvert ; ce ont esté deux valets de chambre, tous deux chirurgiens, de leur premier mestier, dont l'un, nommé Du Fresne, était valet de chambre et de plus, maître d'hôtel de M. Goulas, secrétaire de M. le duc d'Orléans ; l'autre est un nommé Campi, valet de chambre et chirurgien de M. le comte de Franquetot, qui a charge chez la reine... comme Campi s'enfuïoit en Flandre, il a été pris en une petite ville de Picardie, nommé Ham, et, dès qu'il s'est veu si bien pris, il a déjà avoué quelque chose ; il est aujourd'hui arrivé, et a été mis dans le Grand-Châtelet... Du Fresne est extrêmement coupable, vu qu'il était domestique de M. le duc d'Orléans, et que ce pauvre Paris, qu'ils ont massacré, était son ami intime...

*

La Fronde parlementaire est la seconde des trois grandes révolutions modernes qu'a connues la France après la Ligue, et avant la Révolution française. La Ligue était une révolte de la petite bourgeoisie urbaine qui ne constituait qu'une infime partie de la population. Les parlementaires de la Fronde étaient encore moins représentatifs du peuple. Seule la révolution de 1789 aboutira, car pour la première fois ceux qui demandaient une constitution pour le pays étaient députés des états généraux.

Les événements de la Fronde parlementaire sont longuement relatés par Jean-François Paul de Gondi, Guy Joly, Mme de Motteville, Mathieu Molé, Dubuisson-Aubenay ou encore La Rochefoucauld. Tout en imaginant une trame romanesque à ce récit d'aventures, nous sommes restés au plus près des relations faites par ces témoins.

Les textes des mazarinades sont tous authentiques.

*

En revanche, le grand prieur de France n'a jamais offert à son neveu le comte de Bussy la maison de Jacques de Molay ! Et on ignore encore où se trouve le trésor du Temple, même si certains le situent à Gisors.

Bibliographie

- Aronson Nicole, *Madame de Rambouillet, ou la Magicienne de la chambre bleue*, Fayard, 1988
- Bailly Auguste, *Histoire financière de la France*, Moutardier, Paris, 1850
- Bertièrre Simone, *La Vie du cardinal de Retz*, Édition de Fallois, 1990
- Blancpain Marc, *Monsieur le Prince*, Hachette, 1986
- Bonnefoy L., A. Gady, M. Genuite, L. Thomassin, *Les Enceintes de Paris*, Action artistique de la ville de Paris, 2001
- Brogie Isabelle (de), *Le Duc de Beaufort*, Fasquelle, 1958
- Caillet Jules, *De l'administration en France sous le ministère du cardinal de Richelieu*, F. Didot fils et Cie, 1857
- Courtiz de Sandras Gatién, *Mémoires de monsieur d'Artagnan*, Mercure de France, 1987
- Chérueil Adolphe, *Histoire de France pendant la minorité de Louis XIV*, Hachette, 1879
- Curzon Henri (de), *La Maison du Temple à Paris*, Hachette, 1888
- Dubuisson-Aubenay, François-Nicolas Baudot, *Journal des guerres civiles 1648-1652*, H. Champion, 1883-1885
- Feillet Alphonse, Andrew Dickson White, *La Misère au temps de la Fronde et saint Vincent de Paul*, Didier, 1868
- Guy Joly, *Mémoires*, Foucault, 1825
- Hatin Eugène, *Histoire de la presse en France*, Poulet-Malassis, 1859
- Hoffbauer M. F., *Paris à travers les âges*, Inter Livres, 1993
- Hillairet Jacques, *Connaissance du vieux Paris*, CFL, 1956
- Hallays André, *En flânant*, Perrin, 1903
- Kerviler René, *Le Chancelier Pierre Séguier*, Paris, Didier, 1875
- Kleinman Ruth, *Anne d'Autriche*, Fayard, 1998
- Lacroix Paul, *xvii^e siècle. Institutions, usages et costumes*, Firmin Didot, 1880
- La Rochefoucauld François (de), *Mémoires*
- Lebigre Arlette, *La Duchesse de Longueville*, Perrin, 2004
- Lorris Pierre-Georges, *La Fronde*, Albin Michel, 1961
- Magne Émile. *Voiture et l'hôtel de Rambouillet*, Éditions Emile Paul, 1930
- Maillard Firmin, *Le Gibet de Montfaucon*, Aubry, 1863
- Mandrou Robert, *Magistrats et Sorciers en France au xvii^e siècle*, Le Seuil, 1980
- Marquet Auguste, *Histoire de la Bastille*, 1890
- Martin Henri, *Histoire de France*, tome XII, Furne, 1858
- Molé Mathieu, *Mémoires*, éd. A. Champollion-Figeac, 1855-1857
- Mademoiselle de Montpensier, *Mémoires*, Mercure de France, 2008
- Motteville Françoise (de), *Mémoires*, Adamant Media Corporation, 2001
- Nougaret Pierre Jean Baptiste, *Histoire du donjon et du château de Vincennes*, Brunot-Labbe, 1807
- Orieux Jean, *Bussy Rabutin*, Club des éditeurs, 1958
- Patin Guy, *Lettres*, Champion, 1907
- Petitfils Jean-Christian, *Louis XIV*, Tallandier, 2001
- Pujo Bernard, *Le Grand Condé*, Albin Michel, 1995

Ranum Orest, *La Fronde*, Seuil, 1995

Cardinal de Retz, *Mémoires*, Classiques Garnier, 1987

Tallemant des Réaux, *Historiettes*, Bibliothèque de la Pléiade, édition établie et annotée par
A. Adam, 1960

Remerciements

Toute ma gratitude envers Jeannine Gréco et Béatrice Augé qui ont accepté si volontiers de relire et de corriger le manuscrit de ce roman. Sans l'aide de M. Raoul de Buttet, latiniste distingué, Jacques de Molay n'aurait pu écrire son parchemin !

Merci à Patrick Gambache, directeur des éditions J'ai Lu, pour m'avoir présenté à Thierry Billard, directeur littéraire aux éditions Flammarion. Je suis extrêmement reconnaissant envers ce dernier pour avoir apprécié mon manuscrit et m'avoir fait un nombre infini de suggestions et de remarques pertinentes.

Enfin, je dois remercier mon épouse et mes filles, toujours premières lectrices, qui restent les plus sévères juges des premières versions de mes ouvrages.



Flammarion

Table

E SECRET DE L'ENCLOS DU TEMPLE

QUELQUES PERSONNAGES

I. Décembre 1647. Crimes et mystères autour de l'enclos du Temple

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14

II. Janvier-mars 1648. Un effroyable assassinat et un diabolique criminel

15
16
17
18
19
20
21
22

III. Avril-août 1648. Le coadjuteur de Paris complotte pendant que M. de Bussy enlève une jolie veuve

23
24
25
26
27
28
29
30

IV. Août-octobre 1648. Un vent de Fronde gronde contre Mazarin

31
32
33
34
35
36
37
38
39

V. Novembre 1648-janvier 1649. La cour contre le peuple

40
41
42
43

VI. Février 1649-mai 1649. La guerre civile et le trésor des templiers

44
45
46
47

48

49

50

51

Notes de l'auteur

Bibliographie

Remerciements